





→ e/163 3

by J.-J. Bonnaud

LE TARTUFFE ÉPISTOLAIRE DÉMASQUÉ,

OU

ÉPITRE TRÈS-FAMILIERE A M. LE MARQUIS CARACCIOLI,

COLONEL (in partibus), *EDITEUR*, & *comme qui diroit AUTEUR des Lettres attribuées au Pape Clément XIV* (*Ganganelli*), &c.



A LIEGE.

M. DCC. LXXVII.

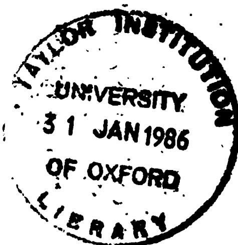
(1777)

Vagus primùm & incertus rumor; mox, ut IN MAGNIS MENDACIIS, . . . *se . . . . vidisse affirmabant, credulâ famâ inter gaudentes & incuriosos.*

TACIT. Hist. I, 34.

VERITAS *visu & morâ*, FALSA *festinatione & incertis valescunt.*

Idem, Annal. II, 39.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

MONSIEUR KOKERBOURN, Bas-Breton, ancien Curé de *Kerledec*, Diocese de *Quimper-Corentin*, est Auteur de cet Ouvrage. Ayant abdiqué ses fonctions pastorales depuis long-temps, il profitoit de son loisir pour se plonger dans la lecture. Avide de toutes les nouveautés littéraires dont nous sommes chaque jour inondés, il se faisoit un amusement de lire tout ce qui paroissoit en ce genre; bien entendu qu'il ne lisoit rien de trop profane & de trop mondain.

C'étoit alors la mode d'avoir *les Lettres de Ganganelli*, de l'édition de *Lottin le jeune*. Les Français étoient engoués de cet Ouvrage: ils étoient enchantés de voir un Pape habillé, coëffé, chaussé à la Parisienne, & qui dans ses Lettres avoit saisi à ravir, sans être jamais sorti de son pays, le ton du jour, & toutes les gentillesses de la langue française. M. Kokerbourn voulut donc aussi avoir un exemplaire des fameuses *Clémentines*. A peine eut-il ouvert le premier tome, qu'il reconnut non-seulement l'imposture, mais même la main du faiseur.

Comme j'avois l'honneur d'être l'ami de

M. le Pasteur *émérite de Kerledec*, il me fit une petite confidence en ces termes : « Vous » avez sans doute lu les prétendues *Lettres de* » *Clément XIV ?* J'ai découvert au premier » tact, que ce Pape-là n'est autre chose » qu'un certain M. Caraccioli. Je l'ai vu au- » trefois *à Tours*, où j'ai prêché un Carême, » & *à Bourges*, où j'ai prêché un Avent. Je » vais vous le peindre en cinq ou six traits. » Il est mielleux, doucereux : il a la tête » meublée d'une infinité d'anecdotes relati- » ves à l'Italie, où il a voyagé : il parle avec » facilité ; il se délecte à narrer dans les ta- » bles d'hôtes & dans les cafés. Il a un goût » particulier pour les réfectoires des Com- » munautés de Religieux ; il est au courant » de tout ce qui se passe chez eux : il est à » l'affut de tous les petits événemens & des » petites nouvelles de la librairie : il est Au- » teur de je ne sçais combien de livres, tous » dans le genre moral, bardé de proverbes, de » néologismes, de pasquinades & de pointes. » Il n'est dans le fond de l'ame ni *Philosophiste*, » *ni Janséniste*, *ni Moliniste* : mais comme il » a des raisons pour redouter l'indignation » philosophique, il ne manque jamais de dire, » quand il attaque *les Philosophes*, qu'il ne » veut parler que de la *fausse* philosophie, » & non de la *bonne*. On sent la valeur de » cette formule. N'ayant plus à craindre la » plume des *Journalistes de Trévoux*, il est

» devenu ce qu'il appelle *Augustinien.* Com-
» me il sçait un peu de tout, il parle quelque-
» fois théologie dans ses livres. Il en a fait un
» cours chez les Peres de l'Oratoire, où il a
» passé quelques années. Ils firent cette recrue
» dans le *Maine*, qui est le véritable lieu de
» son origine. Le Pape Ganganelli étant venu
» à mourir, M. Caraccioli crut devoir don-
» ner *la Vie* de ce Pontife. Ce sujet rayonna
» à son imagination, parce qu'il étoit inté-
» ressant, à raison des circonstances. C'étoit
» d'ailleurs une belle occasion pour dire cer-
» taines petites malices, & pour placer beau-
» coup d'anecdotes de la Cour de Rome: (je
» vous ai dit que c'étoit là le fort de M. Ca-
» raccioli.) L'idée de la *Vie* de Ganganelli
» fut une idée féconde. Son Historien ima-
» gina de faire en même temps des Lettres
» Ganganelliques. Il en joignit quelques-unes
» à la fin de la Vie, pour sonder le goût du
» public. Nous n'étions pas sur nos gardes, &
» nous y fûmes pris. On lut la Vie, sans atta-
» cher trop d'importance aux Lettres qui l'ac-
» compagnoient. Sur le champ M. Caraccioli
» prend la balle au bond: interprétant l'in-
» différence du public sur *la Vie* de Ganga-
» nelli, comme une approbation du talent
» épistolaire de Clément XIV, l'Historien de sa
» Vie devint brusquement l'Editeur de ses Let-
» tres; & nous fumes régalés de deux volu-
» mes d'Epîtres. Pour nous causer une sur-

» prise agréable, M. Caraccioli, qui peu de » temps avant, venoit de nous donner *la Vie* » de Ganganelli, avoit affecté de ne pas même » nous prévenir qu'il préparoit le recueil de » la correspondance épistolaire. Vous ne de- » vineriez pas comment il s'y est pris pour » forger celle qu'il nous a donnée. Il a tout » simplement mis ses propres Ouvrages en » forme de Lettres, qu'il suppose avoir été » écrites par Ganganelli, Cordelier ou Car- » dinal. Sçavez-vous bien que l'idée de mas- » quer, à l'aide de ce manége, une seconde » édition, est plaisante, & très-plaisante?

» Etant allé, il y a quelques années, aux » eaux du *Mont-d'or*, en Auvergne, vraie » Sibérie pour les livres, le Chirurgien-Bar- » bier du lieu, à qui je fis part de mon goût » pour la lecture, me prêta quelques volu- » mes des *Œuvres* de M. Caraccioli. Faute » de mieux, je me mis donc *au Caraccioli* » pour toute nourriture. Je me rappelle que » rien ne me frappa comme le style burles- » quement précieux & amphigourique de cet » Auteur.

» Jugez de la piece par l'échantillon. *No-* » *tre vie est un livre, dont la* PRÉFACE *est* » *l'enfance, & chaque* FEUILLET *que nous* » *tournons, un jour qui passe..... La vie* » *est en* PLUSIEURS TOMES *pour ceux qui* » *ont de belles actions..... Les vieillards sont* » *de vieux bouquins, qu'il est bon de* FEUIL-

„ LÉTER (a). Toutes ces expressions me fai-
„ soient crever de rire ; ce qui faisoit diver-
„ sion à une vilaine sciatique dont j'étois
„ tourmenté.

„ M. Caraccioli a cru dire *mirabilia* avec
„ tout ce langage recherché ; mais il n'avoit
„ pas prévu qu'il se jouoit à lui-même un mau-
„ vais tour ; car précisément ce sont toutes
„ ces belles expressions qui ont servi à me le
„ faire deviner, quoique caché sous le ca-
„ puce de Ganganelli, & ceint du cordon de
„ S. François. Retrouvant les mêmes termes,
„ les mêmes tournures, la même maniere, la
„ même encolure, j'ai dit : *Voilà mon homme ;*
„ & je ne me suis pas trompé „.

J'écoutois tranquillement M. Kokerbourn, & je me disois en moi-même : *Il faut avouer que si tout ce qu'il me raconte de l'Auteur de ces Lettres est bien vrai, ce M. Caraccioli est un personnage bien intrépide & bien inénarrable.*

Quelque temps après, notre ancien Curé ayant acquis une maison de campagne aux environs de Paris, il entendit dire que malgré les caracteres frappans de fausseté que portent les Lettres de Ganganelli, comme l'ont démontré lumineusement quelques Journalistes, ainsi qu'un sçavant Religieux Dominicain, Auteur de plusieurs excellentes brochures publiées à ce sujet, un nombre

(a) Voyez les différens Ouvrages de M. Caraccioli.

infini de perſonnes, ſur-tout de femmes, ſéduites par le coloris de ces Lettres, paroiſſoient encore entichées de cet Ouvrage. M. Kokerbourn entreprit donc de rompre le charme, & prit la plume. Des motifs d'un ordre ſupérieur animerent ſon zele contre l'impoſteur. Obſervant que ces Lettres renfermoient une apologie adroitement préſentée de la *tolérance* philoſophique, des erreurs réprouvées ſouvent par l'Egliſe, des imputations d'une malignité & d'une noirceur ténébreuſe, des propoſitions d'une fauſſeté palpable, des réflexions épigrammatiques ſur le Corps Epiſcopal, des plaiſanteries bouffonnes ſur la dévotion, & généralement un ton des plus leſtes ſur les matieres les plus ſérieuſes; & qu'un pareil recueil étoit capable d'accréditer l'erreur, l'incrédulité, l'irréligion, le menſonge; de ſcandaliſer les foibles, & d'affoiblir le reſpect dû à la mémoire du feu Pape; M. Kokerbourn crut que c'étoit à un Prêtre à venger la Religion, le Saint Siege, la vérité & la décence.

Dans l'origine il ne ſe propoſoit que de faire une réfutation abrégée des *Clémentines* apocryphes: mais M. Caraccioli ayant ſucceſſivement donné pluſieurs éditions des premiers volumes de ſes Lettres, en ayant ajouté aux deux premiers un troiſieme en forme de ſupplément, menaçant d'en donner encore d'autres; de plus, ayant mis le comble à ſon

audace, en publiant deux volumes italiens fabriqués à Paris, pour servir d'originaux aux Ganganelliques; notre Pasteur, outré de ce procédé, jugea qu'il étoit expédient d'entreprendre une critique détaillée de toutes les Lettres données sous le nom de Ganganelli; & comme la Vie même de ce Pape n'avoit été publiée que pour être le germe de la correspondance épistolaire, M. Kokerbourn voulut frapper du même coup & la Vie, & la premiere, & la seconde, & la troisieme, & la quatrieme édition des Lettres, & le troisieme volume, & les Lettres italiennes. Ainsi M. Caraccioli, malgré toute son adresse & son ton doucereux, pleinement démasqué, devoit être traduit au tribunal du public comme un insigne imposteur, & prouver qu'il est des *Tartuffes* de plus d'une espece.

M. Kokerbourn venoit d'achever sa critique, lorsqu'il reçut une lettre de *Pembroke*, ville de la Principauté de *Galles*, qui l'appelloit en Angleterre pour y recueillir la succession d'un de ses parens. On sçait que les habitans de cette contrée de l'Angleterre sont un reste des anciens Bretons, dont ils ont conservé la langue: ainsi il n'est pas étonnant que notre Curé Bas-Breton ait eu des rapports de parenté dans ce pays. Obligé de partir sur le champ, il me laissa son manuscrit, après m'en avoir fait la lecture: il me pria de le mettre au jour, lorsque je l'aurois exa-

miné ſcrupuleuſement. Avant de me charger de la commiſſion, je priai mon ami de me permettre de lui faire faire quelques obſervations ſur ce qu'on trouveroit peut-être à redire ;

1°. Qu'un perſonnage revêtu d'un caractere ſacré qui exige de la gravité, eût employé, pour des fins auſſi nobles que celles qu'il ſe propoſoit, le ton de la plaiſanterie, & eût intitulé ſon Ouvrage, *Epître très-familiere.*

2°. Qu'en démaſquant M. Caraccioli, il eût lancé contre lui des traits capables de bleſſer ſon amour-propre, & de le chagriner amérement.

3°. Qu'il parût parler avec affectation & en homme de parti, des Jéſuites & de leur Société, ainſi que de certaines matieres délicates.

4°. Qu'il eût compromis ſa propre tranquillité en agaçant les Janſéniſtes, qu'il eſt toujours dangereux d'attaquer, & qui ne manqueroient pas de récriminer.

A ma premiere objection M. Kokerbourn répondit ;

1°. Que ſon but principal étant de convaincre de la fauſſeté des Lettres les femmes entre autres, les jeunes gens, & les perſonnes peu éclairées ſur ces matieres, il étoit pour lui de toute néceſſité de ſe faire lire par cette claſſe d'enthouſiaſtes des Ganganelli-

ques. Or comment, ſur-tout en France, ſe faire lire par les femmes & les jeunes gens ſans les amuſer & les faire rire ?

2°. Que *S. Jérôme*, perſonnage d'un caractere peu jovial, ayant entrepris *Vigilance*, qui s'étoit aviſé de faire le bel eſprit contre le culte des ſaintes Reliques, avoit compoſé contre lui une Lettre où il avoit employé le ton du perſifflage ; que certainement cette Epître, qui eſt *la trente-ſeptieme* parmi celles du ſaint Docteur, pouvoit être appellée & étoit en effet une *Epître très-familiere*, quoiqu'elle n'en portât pas le titre : que S. Jérôme ridiculiſant *Vigilance*, avoit ſi bien agi, & méritoit ſi bien d'être imité, que préciſément ſa diatribe eſt une des leçons inſérées dans le bréviaire de M. le Curé. Donc, concluoit M. Kokerbourn, on peut licitement employer la plaiſanterie même en vengeant la Religion.

A ma ſeconde repréſentation il oppoſa que quand on a la hardieſſe de ſe ſervir d'un nom ſacré, du nom d'un Pape, pour en impoſer à toute l'Europe, à ſon ſiecle, & à l'Egliſe entiere, c'eſt s'en tirer à très-bon marché que de n'eſſuyer que des *coups de plume*, ce glaive des Ecrivains fût-il même enfoncé juſqu'à la garde ; & au lieu d'un fiel amer à avaler, de n'avoir à ſupporter que l'acrimonie de l'encre d'un Auteur : .... Que M. Caraccioli étoit fort heureux que le Gouvernement n'eût pas daigné proſcrire ſon

Ouvrage, comme tendant à favoriser l'ultramontanisme le plus outré, ainsi qu'on le verra: car ces Lettres ayant été supposées par M. Caraccioli, ce qu'on y trouve de destructif de nos précieuses libertés, ne peut plus être imputé à Ganganelli, qui naturellement devoit être ultramontain, mais au véritable Auteur, qui est un Français:... Que M. Caraccioli n'avoit pas moins à bénir la clémence de M. le Nonce, de ce qu'au nom du Pontife régnant, il n'a pas sollicité qu'on fît du faussaire une justice exemplaire: Que si les Lettres ne sont pas flétries juridiquement, la postérité citera le témoignage d'un Pape qui a dit du ton le plus cavalier, que l'incrédulité n'est pas blâmable, *parce qu'au bout du compte la foi est un don de Dieu*; d'un Pape qui a prêché la *tolérance* indéfinie, & par conséquent l'*indifférence* religieuse; d'un Pape qui témoigne une *passion décidée* pour les Anglais qui *pensent fortement*, *& leurs grands Philosophes* (a); d'un Pape qui blâme *les petits Ecclésiastiques qui, avec moins d'esprit & de sçavoir* que les incrédules, osent les attaquer; d'un Pape qui sans cesse répand le ridicule à pleines mains sur les *dévots* & la *dévotion*, & met des épigrammes dans la bouche la plus sacrée. L'Eglise des âges à venir reconnoîtra-t-elle dans ce style celui de *Saint Grégoire* & de *S. Léon*, dont Ganganelli fut le successeur?

(a) Voyez *Lettre VI* française, & la *XCIII* italienne.

M. le Curé réfuta ma troisieme objection en me disant qu'ayant entrepris de ne rien passer à M. Caraccioli, & celui-ci parlant fréquemment des Jésuites, il avoit bien fallu, pour le suivre pied à pied, parler aussi souvent des Jésuites: Qu'on n'avoit fait mention d'eux dans ces Lettres, que pour démontrer que l'imposteur s'étoit adroitement servi des événemens arrivés à la Société, afin qu'en les enchâssant dans ses Lettres, il les rendît plus intéressantes, & qu'il piquât la curiosité du public.

Notre Pasteur, à cette raison, qui n'est pas sans force, en joignit une autre; c'est que si, en traitant cette matiere, il s'étoit étendu sur un certain point fort délicat, il l'avoit fait non-seulement par un motif de charité chrétienne, mais même par un sentiment d'honnêteté naturelle. Qui ne sera, en effet, révolté de voir M. Caraccioli, assis tranquillement dans son cabinet, composer de sang froid & *la Vie* & *les Lettres* de Ganganelli, pour intenter contre une multitude de Prêtres infortunés, dispersés, dénués de défenseurs & d'appui, une accusation majeure, sans preuves, contre toute vraisemblance; l'accusation la plus grave, la plus atroce, & d'une telle nature, que si le dernier des hommes, le plus obscur des citoyens avoit été calomnié d'une maniere aussi outrageante, il ne balanceroit pas à traîner M. Caraccioli

devant les tribunaux, & à provoquer toute la févérité de leur justice contre lui ? Ainsi l'Auteur de cet Ouvrage, en défendant l'innocence, en vengeant d'une aussi noire calomnie des Prêtres qui tous les jours, avec l'approbation des premiers Pasteurs, montent en chaire & à l'autel, rend service à la Religion, & mérite les suffrages de toutes les ames honnêtes, dans un siecle où l'on parle tant d'humanité.

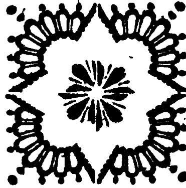
A ma quatrieme observation l'ancien Curé de *Kerledec* répondit que ce qui l'avoit déterminé à s'appesantir sur la doctrine des partisans de *Jansénius* & de *Quesnel*, n'avoit pas eu pour objet d'échauffer les esprits & d'exciter de nouvelles contestations, mais uniquement de faire voir qu'il y avoit une contradiction souverainement ridicule de la part de M. Caraccioli à crier à tue-tête contre les gens de parti, tandis qu'il arboroit lui-même visiblement l'enseigne d'une secte qui a mérité le nom de *parti* par excellence. “ *Et la preuve*, continua M. le Curé, la „ preuve que M. Caraccioli a composé ces „ Lettres par esprit de parti, & dans le dessein „ d'achalander, sous le nom de Clément XIV, „ des sentimens réprouvés par les décisions „ de l'Eglise consignées dans des Bulles, „ acceptées par les deux Puissances, c'est „ que tous ceux, même d'un Ordre très-peu „ Jésuitique, qui ont attaqué les Lettres, ont

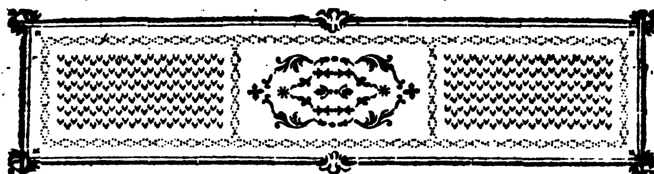
„ été insérés dans la *Gazette Ecclésiastique* par „ ordre de M. Caraccioli, & qu'il ne manquera certainement pas de m'y faire coucher tout du long moi-même. Par l'importance que le parti de l'erreur attache aux „ prétendues Lettres, jugez de l'idée que „ doivent en avoir ceux qui sont attachés „ à la foi de l'Eglise. Qu'avez-vous à répliquer à cela ? „

Convaincu par la solidité des réponses de M. Kokerbourn, je me chargeai bien volontiers d'être l'Editeur de son manuscrit. Pour satisfaire à ma promesse, je donne l'Ouvrage tel qu'il m'a été confié. J'ai lieu de croire qu'il a surabondamment de quoi dessiller les yeux des aveugles, guérir les préjugés des entêtés ; à moins que l'aveuglement & l'entêtement ne soient volontaires ; enfin démontrer que jamais il n'y eut une imposture plus évidente, plus méchante tout à-la-fois & plus mal-adroite que les Lettres attribuées au Pape Ganganelli.

J'ai à prévenir les Lecteurs de n'être pas étonnés si un Curé Bas-Breton paroît aussi bien posséder la langue italienne que M. Kokerbourn. Depuis la démission de sa Cure, ayant eu la dévotion d'aller *ad limina Apostolorum* pour y gagner le dernier Jubilé, il a fait un assez long séjour à Rome : il s'y est même trouvé pendant le Conclave où précisément Clément XIV fut élu. Ensuite la

curiosité ayant retenu M. Kokerbourn pendant plus de deux ans à Rome & dans les autres villes d'Italie, il y a appris l'italien. Il ne prévoyoit pas l'usage qu'il en feroit un jour pour l'honneur du Souverain Pontife qu'il venoit de voir élire. Telle est la chaîne des événemens de ce monde. Bref, notre Curé sçait aujourd'hui assez passablement l'italien pour draper les mauvais Auteurs qui l'écorchent, comme a fait M. Caraccioli, & pour le traduire en notre langue.





LE TARTUFFE ÉPISTOLAIRE DÉMASQUÉ, OU ÉPITRE TRÈS-FAMILIERE A M. LE MARQUIS* CARACCIOLI,

Colonel (in partibus **), *Editeur* & comme qui diroit *Auteur* des Lettres *politico-mathématico-physico-géographico-botanico-médico-théologico-historico-critico-pittorico-poëtico-bibliographico-philosophico-métaphysico-économico-philologico-épigrammatico-* & pardessus le marché, *prophético*-INTÉRESSANTES, attribuées *au Pape Clément XIV* (*GANGANELLI*), & données, mais pour rire, comme *TRADUITES DE L'ITALIEN ET DU LATIN.*

EH BIEN, MONSIEUR LE MARQUIS ! on peut donc maintenant en toute sûreté vous faire cette apostrophe, *Tu es ille vir !* Car c'est vous qui êtes le *Pere GANGANELLI*, le *Cardinal GANGANELLI*, le *Pape GANGANELLI*, écri-

* M. Caraccioli, dans la Lettre CXXII, *premiere édition*, *page* 260, se qualifie de *Marquis.*

** M. Caraccioli est *Colonel au service du Roi & de la Répu-*

vant *à Paris* & datant *de Rome.* Vous voilà *transparent* (a), &, pour m'exprimer *à la grecque*, vous voilà *diaphane* & très-*diaphane*. Il n'a pas fallu (pour me servir d'une expression capucinale (*b*) par vous consacrée) braquer *nos yeux comme des télescopes* (c), pour vous découvrir à travers *les étoiles* (d) semées dans ce monde *épistòlo-planétaire* que vous avez créé.

Il est constant que votre tête a été le *vrai laboratoire* où *s'est filtré* (e) l'excellent pot-pourri que vous venez de nous débiter.

Il n'y a pas jusqu'au Frere *François* (f) qui ne s'en soit apperçu. Il ne lui a fallu, pour se convaincre de votre imposture, que le gros bon sens que Dieu lui a donné. Aussi boude-t-il rudement contre vous. Il dit tout haut qu'il renonce *à cuisiner* des réponses pour Monsieur *Caraccioli*, & que comme en l'attrapant, vous lui avez servi un plat de votre métier, il est tenté de vous en donner un de sa façon, & des plus salés, quoique par amour pour la santé de feu son pauvre maître, il eût renoncé depuis long-temps au systême des épices.

Voilà ce que c'est, Monsieur le Marquis ! Quand vous avez communiqué ces Lettres à ce bon François,

blique de Pologne. Titulus sine re.... ce qui vaut l'*in partibus.*

(*a*) M. Caraccioli dit que *les hommes, aux yeux* de Ganganelli, *étoient transparens.* (V. de Clém. XIV, page 241, premiere édition.)

(b) *Le Capucin que vous avez vu, ne voyage pas comme un homme ordinaire; SES YEUX sont des TÉLESCOPES, ET SA TÊTE UN LABORATOIRE OÙ SE FILTRENT LES PLUS EXCELLENTES choses.* (Lettre insérée à la fin de la Vie de Clément XIV, page 354, premiere édition.)

(*c*) Terme capucinal de la Lettre ci-dessus.

(*d*) Plusieurs Lettres sont adressées à des personnes désignées par des *étoiles.*

(*e*) Autres capucinalités de la Lettre ci-dessus.

(*f*) Cuisinier de Ganganelli.

il n'a pas ſçu entendre à demi-mot votre ſecret; & plus il y avoit de bonhomie dans ſon fait, plus aujourd'hui ſa rancune contre vous eſt profonde.

Quoi qu'il en ſoit, ce cuiſtre-là eſt un nigaud. Il feroit bien mieux de ne pas ſe fâcher, & de ſe ranger de notre côté, pour augmenter le nombre des rieurs. Frere *François*, qui n'ignore pas les anecdotes plaiſantes de la Cour de Rome, devroit ſe rappeller l'hiſtoire du ſinge qui, revêtu de la robe rouge & couvert de la barrette du Cardinal ſon maître, qui étoit dans ſon lit à toute extrémité, fit tant rire le moribond, qu'il en recouvra la ſanté.

Affublé des livrées de Ganganelli, vous êtes, Monſieur le Marquis, le ſinge qui nous a divertis. C'eſt un talent. Mais quand le ſinge fait des malices un peu trop fortes, vous ſçavez bien ce qu'on lui fait. Convenez que vous méritez d'être traité comme lui; car tout en nous amuſant, vous avez contrefait ſi bien Ganganelli, que peu s'en eſt fallu que les badauds ne vous aient pris pour *Clément XIV*. Or induire les bourgeois de la bonne ville de Paris à ſe ranger ſous l'obédience de l'*anti-Pape Caraccioli*, vous m'avouerez que cela paſſe les bornes de l'eſpiéglerie: c'eſt un péché grief, un vrai ſcandale dont vous devez faire amende honorable, un crime de *leſe-Papauté*.

Et n'en eſt-ce pas un, en effet, que d'avoir outragé la mémoire de Ganganelli, en lui attribuant une production indigne de lui, & qu'il déſavoueroit certainement ſi, du fond de ſon tombeau, il pouvoit encore parler?

Voilà des délits graves: mais comme ils ſont *épiſtolaires*, la pénitence, pour être proportionnée, doit être *épiſtolaire*. Auſſi, pour remplir toute juſtice, vais-je vous infliger une *correction* qui ne conſiſtera que dans une *Lettre*, un peu longue, il eſt vrai, mais que vous n'aurez pas la peine de traduire de l'*italien*

ou *du latin ; car je vais vous parler* *français*, & très-*français* ; correction bénigne où en mulctant Monsieur le Marquis & en le couvrant d'une confusion salutaire, je démontrerai à quiconque n'est pas encore aveuglé par le préjugé, qu'il n'y a pas la plus légere vraisemblance que les Lettres que vous avez publiées sous le nom de Ganganelli, soient son ouvrage ; qu'au contraire les traits ressemblans de cette production rapprochée de toutes les vôtres, ne peuvent laisser de doute sur le nom du pere véritable à qui elle doit la naissance.

En effet, il ne faut que des yeux & une once de bon sens, avec une teinte du goût même le plus superficiel, pour s'appercevoir que les manieres pleines de gentillesses de cette progéniture nullement organisée à l'italienne, indiquent nécessairement que l'auteur de ses jours ne peut être qu'un Français, & un Français dont le génie prolifique porte un caractere frappant d'originalité.

Pour établir ma preuve, je vais vous mettre sous les yeux, 1°. toutes les bévues inénarrables, les inconséquences grossieres, les invraisemblances choquantes, les inepties ridicules, les faussetés palpables dont fourmillent ces Lettres.

2°. Je dévoilerai la fin ténébreuse que s'est proposée Monsieur le Marquis dans la rédaction de ce Recueil bizarre : d'où résultera cette assertion, qu'Il y a des faussaires qui ont moins de mal-adresse & moins de méchanceté que M. Caraccioli.

Comme je n'ai encore lu que votre premiere édition, elle seule fournira matiere à notre conversation. Si j'ai le bonheur de me procurer votre seconde édition, nous en causerons ensemble de bonne amitié.



PREMIERE PARTIE.

QUI le croiroit, Monſieur le Marquis ? Pour faire la fortune des Lettres, vous préludez par les décréditer vous-même : car c'eſt vous qui me fourniſſez la preuve que Ganganelli n'eſt point l'Auteur de celles que vous lui attribuez.

1°. Dans votre Diſcours préliminaire (*p. 17, prem. édit.*) vous dites qu'*elles portent toutes la même empreinte que celles qui ſont écrites à Madame Louiſe de France, & dont on ne conteſtera sûrement point l'authenticité.* Je n'en veux pas davantage : vous êtes d'une candeur charmante. Ce que vous appellez *les Lettres* adreſſées à Madame *Louiſe*, ſont des Brefs, & ne ſeront jamais que des Brefs. Or l'univers Catholique ſçait que tout Bref du Pape n'eſt qu'une expédition de la Chancellerie Romaine, & n'eſt pas plus l'ouvrage du Souverain Pontife en perſonne, que les Edits du Roi de France ne ſont de la plume de Louis XVI ; à moins que vous ne veuilliez faire de tous les Souverains autant d'écrivains qui ne ſortent de leur Conſeil que pour enrichir la littérature. Donc, puiſque vous conſentez qu'on juge des Lettres familieres de Ganganelli d'après celles à Madame *Louiſe*, il s'enſuivroit que les premieres ſont également émanées de la Secrétairerie des Brefs. C'eſt, pour vous faire plaiſir, tout ce que je puis vous accorder de plus favorable : mais alors le Secrétaire *Benoît Stay* ſeroit le héros véritable de la correſpondance.

Que diriez-vous d'un homme qui, tracaſſé ſur l'authenticité des lettres qu'il prétendroit avoir écrites, diroit au public : *Vous doutez, Meſſieurs, qu'elles ſoient*

de moi ? Allez chez Prault (a), *qui tient recueil de toutes les Lettres-patentes qui sortent de la grande Chancellerie ; comparez, & vous verrez.* N'est-il pas vrai que ce personnage-là seroit un étonnant raisonneur ? Tirez la conséquence, Monsieur le Marquis.

Voulez-vous que, glissant sur l'impossibilité de la comparaison proposée entre les Lettres du recueil & celles écrites à Madame Louise, nous examinions si elles portent toutes la même *empreinte ?* Soit ; je vous prends au mot.

Je pourrois me contenter de vous rappeller que l'idiome de la Chancellerie Romaine consiste dans un tissu de périodes fort longues, qui tiennent en haleine le lecteur le plus intrépide ; & qu'au contraire quiconque a lu les Lettres de Ganganelli, n'y a trouvé qu'un style coupé & antithétique.

Mais citons des exemples ; prenons quelques phrases extraites des Brefs & des Lettres.

BREF A MADAME LOUISE.

Je m'arrête à la premiere page qui me tombe sous les yeux.

L'EXCELLENTE nouvelle que nous avons apprise à votre sujet, notre très-chere Fille en Jesus-Christ, nous a causé un plaisir si vif & une joie si incroyable, qu'il nous a semblé que nous étions merveilleusement soulagés & même entiérement délivrés des pénibles soins & des grandes sollicitudes dont le poids nous accable au milieu des fonctions du suprême Apostolat : car soit que nous envisagions l'excellence de l'héroïque entreprise qui vous fait changer la pompe d'une Cour Royale pour la pauvre & chétive maison des Carmélites ; soit que nous

(*a*) Libraire, quai de Gêvres, à Paris, & chez qui se trouve tout ce qui sort de l'Imprimerie Royale.

considérions la pieuse condescendance de notre très-cher Fils en Jesus-Christ Louis, le Roi très-Chrétien, votre auguste pere ; soit enfin que nous pesions les avantages qui en doivent revenir à l'Eglise ; ces différentes considérations nous fournissent les sujets les plus abondans d'une joie extrême & d'une satisfaction sans bornes. (Prem. édit. tome 2, p. 357 & 358.)

Vous m'avouerez que voilà deux périodes d'une riche taille.

Voyons maintenant quelques phrases extraites des autres Lettres.

LETTRE A MADAME ***.

LA vraie dévotion ne consiste ni dans un air négligé, ni dans un HABIT BRUN. *La plupart des dévotes s'imaginent, & je ne sçais pourquoi, que les couleurs obscures plaisent davantage aux* ESPRITS CÉLESTES *que les couleurs vives ; cependant on nous peint toujours les Anges en blanc ou en bleu.* (Tome 1, prem. édit. page 57.)

N'est-il pas vrai qu'il est clair que le style de cette Lettre, jovialement ascétique, est le même que celui de la précédente ?

Voici quelques autres citations.

BREF A MADAME LOUISE.

QUOIQUE nous ne doutions nullement que vous n'observiez avec fidélité les saintes loix de votre Institut, en les embrassant comme un joug plein de suavité & un fardeau léger, néanmoins, comme il arrive quelquefois que cela occasionne des perplexités & des craintes excessives qui agitent l'esprit, nous donnons volontiers à votre CONFESSEUR *présent & futur, pour le temps, notre pouvoir, en vertu duquel il pourra adoucir votre*

Regle à votre égard, & à vous en dispenser, selon qu'il le jugera expédient & convenable au bien de votre ame & de votre conscience. (p. 365 & 366.)

LETTRE CXXV, A UN RELIGIEUX DE SON ORDRE.

(NOTRE ami commun).... a le suprême talent de diriger, sans avoir les petitesses **DE LA PLUPART DES DIRECTEURS.** *Car il faut convenir que bien des hommes qui dirigent, auroient eux-mêmes besoin d'être dirigés : & ce sont presque toujours* **LES FEMMES** *qui les perdent, en ayant pour eux des attentions* **QU'ON NE DOIT QU'A DIEU.** *Il leur semble, lorsqu'elles voient celui en qui elles ont mis leur confiance, que c'est au moins l'Archange Gabriel.*

Ainsi voilà *la plupart*, c'est-à-dire les trois quarts des *Directeurs* dénoncés par un *Pape*, comme remplis de *petitesses*, & presque toujours *perdus par les femmes;* & de ce Pape plein de décence & de charité, Monsieur le Marquis en fait son héros, & il veut que ce soit *Ganganelli!*

Quelle surprise pour une multitude de dévotes, qui, croyant être sincérement à Dieu, ne sont qu'à leur Directeur; & qui, au moment de leur mort, entendront de la bouche suprême qui prononcera les derniers arrêts : Comme ce n'est pas moi que **VOUS AVEZ AIMÉ**, *retirez-vous, je ne vous connois pas!* (Tome 2, prem. édit. p. 283 & 284.)

LETTRE XCII.

S. JÉRÔME disoit qu'il ne conseilloit le mariage qu'à ceux qui avoient peur la nuit, afin d'avoir une compagne qui pût les rassurer ; & que comme il n'étoit pas

timide, il n'avoit jamais voulu ſe marier. (Prem. édit. tome 2, p. 72.)

Admirez combien cela eſt papal ! Je parie que Monſieur le Marquis eſt célibataire. Voulez-vous encore un petit échantillon ?

LETTRE XXVIII, A MADAME ***, ABBESSE.

JE n'ai nul talent pour diriger, & des Religieuſes ſur-tout. Je penſe comme notre Pere Saint François (vous me pardonnerez mon ingénuité) ; il diſoit : DIEU NOUS A PRIVÉS DES FEMMES, EN NOUS INSPIRANT LE DESIR D'ENTRER EN RELIGION ; MAIS JE CRAINS BIEN QUE LE DÉMON NE NOUS AIT DONNÉ DES SŒURS POUR NOUS TOURMENTER. Il ſçavoit combien les Religieuſes en général ſont difficiles à diriger. (Tome 1, prem. édit. p. 138.)

Voyez combien ce ton reſſemble à celui d'un diplôme apoſtolique !

BREF A MADAME LOUISE.

COURAGE, notre très-chere Fille en Jeſus-Chriſt ! Regardez comme le plus beau, comme le plus grand de vos jours, comme un jour auquel toutes les fêtes du ſiecle n'ont rien de comparable, celui où, docile aux inſpirations de la grace, vous vous abandonnerez toute entiere à la conduite de Dieu, & vous vous engagerez à ſon ſervice par des vœux ſolemnels qui feront toute votre vie un aſſujettiſſement continuel à ſa volonté. Plût au Ciel qu'il nous fût poſſible d'aſſiſter à cette auguſte cérémonie, & d'être non-ſeulement le témoin, mais encore le miniſtre d'un ſi héroïque ſacrifice ! Mais quoique ce bonheur nous ſoit refuſé, nous ne laiſſerons pas d'en

jouir autant qu'il est en nous, en nous faisant représenter par notre vénérable frere l'Archevêque de Damas, notre Nonce ordinaire : nous le chargeons de vous accorder des indulgences plénieres. (Tome 2, prem. édit. p. 402 & 403.)

LETTRE AU CARDINAL SPINELLI.

ON aime en général tout ce qui ne tend point à la réforme du cœur, & l'on est charmé de vieillir sans déraciner de mauvaises habitudes, à l'aide de quelques ***ORAISONS*** *qu'on récite à la hâte, & qu'on croit suffisantes pour mener au ciel.*

Les Pharisiens sont de tous les temps, & il y en aura jusqu'à la fin du monde. Ils bâtissent des sépulcres blanchis, au lieu d'ériger des temples à l'Eternel ; & ils endorment les Fideles en les amusant avec des ***PRATIQUES*** *qui n'influent ni sur l'esprit ni sur le cœur.*

Muratori disoit que les ***PETITES DÉVOTIONS*** *ressemblent à la plupart des pierres à détacher, qui n'ôtent les taches, en apparence, que pour les élargir.* (Tome 1, prem. édit. p. 303 & 304.)

Jugez maintenant, Monsieur le Marquis, si après avoir comparé les Lettres écrites à Madame Louise avec les autres, on peut, sans extravagance, avancer quelles portent *toutes la même empreinte !*

De tout ceci que résulte-t-il ? Que d'après votre invitation à comparer les Lettres & les Brefs, votre preuve (car ce n'est pas la mienne) votre preuve contre l'authenticité des premieres est chagrinante pour les partisans des *Ganganelliques.*

2°. Vous nous présentez ces mêmes Lettres comme *traduites* de l'*italien* ou du *latin ; traduction d'autant plus fidelle, qu'on a regardé comme une chose sacrée les productions d'un Pontife tel que Clément XIV.* (Disc. prél. p. 21 & 22, prem. édit.)

On sçait, Monsieur le Marquis, que le génie de ces deux langues est totalement différent de celui de la langue française. Quelque habile que soit un traducteur, il laissera toujours entrevoir malgré lui, tant qu'il ne sera que traducteur, le génie de la langue de son Auteur & sa maniere, sans quoi il ne traduiroit plus. Appliquons ce principe. Les Lettres attribuées à Ganganelli portent-elles le moindre vestige, la trace la plus légere du génie de la langue latine ou italienne? Je soutiens que l'homme le moins versé dans la connoissance des deux langues, s'en appercevra dès la premiere lecture.

Faut-il, en effet, avoir le tact d'un critique bien sagace, pour sentir, par exemple, que toutes ces expressions, *caser des idées* (Lett. 59, au Comte ***, t. 1, prem. édit. p. 293.), *pourvu qu'on ait l'épiderme des sciences* (Lett. 18, tome 1, prem. édit. p. 97.), *enter la gaieté Italienne sur la gaieté Française* (Lett. 4, prem. édit. p. 39.), *électriser les Académies* (Lett. 13, prem. édit. p. 80.), & mille autres semblables, n'appartiennent point au génie des deux idiomes dans lesquels écrivoit Ganganelli? Je mets en these que ces termes ridiculement amphigouriques, à l'aide desquels Ganganelli s'amuse à faire ou à faire faire tantôt une partie de *trictrac* sur les *idées*, tantôt une *dissection anatomique* sur les *sciences*, tantôt une *opération de jardinage sur la gaieté*, ou une expérience *de physique expérimentale sur les Académies*, décelent l'Auteur Français qui composoit, & qui ne traduisoit pas. Qui peut y méconnoître la trempe de notre littérature moderne, qui ne s'exprime plus qu'à l'aide des figures & des mots techniques?

Il est fâcheux, Monsieur le Marquis, qu'en faisant votre *case d'idées*, vous ayiez fait une *école*: & vous avez beau dire; toutes vos raisons en faveur de la vérité des Lettres, n'effleureront pas chez moi l'*épiderme* de la conviction.

3°. On remarque qu'il n'y a pas une seule de ces Lettres (au nombre de 132) qui soit adressée à un personnage actuellement vivant. (Il faut en excepter les deux à M. *Stuart*, & celle à *vous*, Monsieur le Marquis. On verra la raison de ce privilege en faveur de ces deux vivans, qui vivent on ne peut pas mieux ensemble.) Comment se peut-il que Clément XIV, mort peu de mois avant l'époque de la publication des Lettres, n'ait écrit, pendant l'espace de plus de 30 ans, qu'à des gens qui se trouvent tous morts avant la fin de 1775, époque de l'apparition des Lettres ? Il est aisé de concevoir, Monsieur le Marquis, que vous n'avez pas voulu qu'on ait eu la tentation d'aller demander à ces défunts si les Lettres leur avoient été véritablement écrites. Les morts sont discrets ; ils ne trahiront pas votre secret ; mais le public l'a deviné.

En vain, pour détruire mon assertion, Monsieur le Marquis diroit que plusieurs de ces Lettres étant adressées à des personnes uniquement désignées par leurs qualités, comme *à un Religieux*, *à une Abbesse*, *à un Gentilhomme*, *à un Ministre Protestant*, *&c.* il est singulier de vouloir que ces personnes, dont on n'a pas vu les *extraits mortuaires*, puisqu'on ignore même leurs noms, ne soient pas vivantes.

Mauvaise raison, Monsieur le Marquis. Voici pourquoi. Ayant trouvé plusieurs noms dont ceux qui les portoient, avoient ou pouvoient avoir eu quelque relation avec Ganganelli, ce qui suffisoit pour donner au moins un air de vraisemblance à la possibilité d'une correspondance épistolaire avec lui, vous avez senti l'embarras de trouver assez de noms réels pour remplir les titres de 132 Lettres, de maniere à leur ménager à toutes le même degré de probabilité.

Qu'avez-vous fait ? Vous avez pris le parti de

vous en tenir, pour la plupart des Lettres, à des titres vagues, sans désigner les individus par leurs noms propres. Cette tournure n'est pas des plus heureuses.

Car en supposant avec vous que plusieurs de ces derniers n'ont pas voulu être connus nommément, parce que des *considérations humaines* les ont *arrêtés* (Disc. prél. p. 18, prem. édit.), quelles raisons tant soit peu plausibles pouvoient avoir de garder l'*incognitò* ceux à qui Ganganelli est supposé n'avoir écrit que des réflexions banales sur *la littérature*, des *plans d'éducation*, des *exhortations* pour exciter un *Religieux* à se bien comporter *en Amérique?*

Sont-ce là des sujets, je vous le demande, qui puissent compromettre l'homme même le plus imprudent? Aussi les *étoiles* auxquelles vous vous accrochez en ce moment, ne peuvent qu'éblouir les sots.

4°. A propos de vos *étoiles*, elles m'ont en vérité bien amusé. Vous dites (*Disc. prélim. prem. édit. p. 18 & 19.*), que pour rendre la *collection* des Lettres moins *volumineuse*, vous n'avez pas *voulu y insérer* celles *qui se réduisent à de simples complimens*; & que quant à celles qui n'étoient pas de cette espece, vous les avez omises, *d'après des considérations humaines* qui ont *arrêté* ceux qui pouvoient augmenter votre recueil. *Voilà pourquoi*, ajoutez-vous, *on trouve dans ce recueil quelques noms uniquement désignés par des étoiles.*

Vous n'y avez pas pensé, Monsieur le Marquis. Si ces personnes ont refusé, par prudence, d'*augmenter* le recueil, elles n'ont donc point communiqué les Lettres qu'elles avoient en main. Or si elles ne les ont pas communiquées, ce n'est plus le cas de s'excuser de ne les avoir pas désignées par leurs noms

propres. Donc vous n'aviez plus aucune raison de les désigner, même par des *étoiles*. Donc, malgré les *étoiles* de Monsieur le Marquis, le nuage le plus épais couvre l'authenticité de toutes les Lettres.

5°. On vient de jouir de votre embarras sur les noms: les dates ont dû également vous donner de la tablature : elles sont la pierre d'achoppement de tout faussaire. La moindre méprise, en fixant ces redoutables *dates*, pouvoit donner lieu à quelque anachronisme. L'absence de Ganganelli des lieux d'où on le faisoit écrire, pouvoit prouver l'*alibi*. On ne répond pas aisément à ces *alibi* bien démontrés.

Vous avez prévu le *periculosæ plenum opus aleæ*. Pour y parer, vous nous avertissez (*Disc. prél. p.* 22.) que vous avez *même poussé l'exactitude* de la traduction *jusqu'à laisser des omissions de dates .... telles qu'elles se trouvoient dans l'original.*

Que vous êtes rusé, Monsieur le Marquis!

6°. Pourquoi nous avoir privés du texte italien & latin? Que ne le joigniez-vous à la traduction française? Vous avez été au devant de la difficulté; vous en donnez la solution en ces termes:

C'est *que cela eût mis l'Ouvrage à un trop haut prix, & qu'en France la langue italienne est absolument étrangere au plus grand nombre, & que c'eût été multiplier les frais sans nécessité.* (Disc. prél. prem. édit. p. 21.)

Défaite impayable! *Cela eût mis l'Ouvrage à un trop haux prix!* Pourquoi donc, par une suite de votre bienveillance pour la bourse du public, n'avoir pas retranché tous les *Brefs*, *Bulles*, *Discours consistoriaux* mis à la fin du dernier volume? Jamais une Bulle de *Jubilé* a-t-elle été regardée comme du genre épistolaire?

Cela eût mis l'Ouvrage à un trop haut prix! Si vous nous donnez un *Supplément*, comme vous nous en flattez, & comme vous l'exécutez en ce moment,

dit-on ; Supplément avec d'amples marges encore, & d'un caractere aussi gros ; croyez-vous que trois volumes du même format se vendront à meilleur marché que deux ?

La langue italienne est absolument étrangere à la plupart des Français ! Je m'imaginois que c'étoit une langue fort cultivée aujourd'hui même par un grand nombre de Français. Mais si cette langue est absolument étrangere aux Français, l'italienne l'est-elle aux *Italiens ?* Cette nation, & Rome entre autres, pouvoit-elle voir sans intérêt des lettres d'un Pape qui doit y avoir eu des admirateurs plus qu'ailleurs ?

Vous-même, Monsieur le Marquis, qui jouissez de la plus grande célébrité dans ces contrées (*patrie de vos illustres ancêtres*), pourquoi avez-vous eu la cruauté de priver vos amis de lire en italien les Lettres de Ganganelli de l'*édition de M. Caraccioli ?*

La langue italienne est étrangere aux Français ! Mais une partie de la traduction étant faite *du latin*, comme vous l'annoncez, est-ce qu'il n'y a pas un Français qui entende le *latin ?* Êtes-vous bien sûr que la plupart des gens de lettres en France, qui donnent des éditions de *Tacite*, *Cicéron*, *Perse*, *Juvénal* & de *Pline*, n'entendent pas la langue de ces Romains ?

Quand à votre traduction vous n'eussiez joint qu'une partie du texte latin, n'étoit-ce pas ménager déja un préjugé favorable à l'authenticité du texte italien ? Par-là vous eussiez fermé la bouche à ceux qui ne veulent pas croire que les Lettres soient de Ganganelli. Plus leur obstination vous a scandalisé, & plus vous êtes coupable de n'avoir pas employé un moyen aussi simple, aussi naturel de dompter leur entêtement.

Ces réflexions ne vous sont pas échappées. Cependant vous n'avez pas joint à la traduction les deux textes, qui eussent couronné le succès de votre

ouvrage. Donc votre excuse sur l'omission de ces deux textes, est un leurre grossier, dans lequel vous trouverez bon que nous ne donnions pas.

Si donc vous croyez, Monsieur le Marquis, nous en avoir imposé, rayez cela de vos papiers; car vous allez voir que nous n'ignorons pas les raisons que vous avez eues de priver le public du texte italien.

Vous vouliez vous faire lire sans courir le risque d'être démasqué. En cas de doute de la part des Français sur l'authenticité des Lettres, vous comptiez renvoyer ceux-ci aux Italiens, qui seuls seroient en état de juger de l'*original*, que vous promettriez de faire imprimer. En cas de doute de la part des Italiens qui n'auroient pas vu le texte italien, puisqu'il n'existe pas, & qui n'entendroient pas le français, vous comptiez les renvoyer aux Français, qui seuls pourroient juger de ce que vous diriez *en français* pour prouver qu'elles ne sont qu'une *traduction*, à l'aide du faux air italien que vous auriez l'art de leur donner. Par ce manége vous sauviez au moins les Lettres françaises. Il faut convenir que cet expédient est merveilleusement imaginé.

Vous n'êtes cependant pas à vous repentir de l'avoir employé. Il m'est revenu que vous êtes fort intrigué de ne rencontrer par-tout que des gens qui vous prennent pour Ganganelli: en conséquence vous avez résolu tout de bon cette fois-ci de donner au public le texte italien tant demandé, tant attendu. Voulez-vous que je vous indique un petit moyen qui facilitera l'édition des deux textes dont vous dites ne nous avoir donné qu'une copie? Traduisez, ou priez quelqu'un de vos amis de traduire votre recueil français en italien ou en latin; (Que le français soit traduit du latin ou de l'italien, ou que sur le français, après coup, on traduise en italien & en latin, cela ne revient-il pas au même?)

imprimez

imprimez bien vîte le tout *chez Louin*, & vous verrez la figure s'alonger à tous vos adverſaires. Comme les Pariſiens ſont de fort bonnes gens & pleins d'équité, ils s'écrieront: *On avoit donc eu tort d'accuſer ce pauvre Marquis; car voilà bien* UN *texte italien & latin!* Ne trouvez-vous pas mon idée ingénieuſe?

J'apprends en ce moment qu'on vient d'imprimer à Florence la traduction italienne, faite *ſur le français*, de l'édition que vous nous avez donnée (*Voyez le Journal de Luxembourg, Novembre 1776.*): pourquoi n'en feriez-vous pas autant pour vous procurer l'édition d'un texte que vous feriez paſſer pour celui de l'Auteur?

7°. On lit dans votre texte français des proverbes mis en italien; ils ont fait naître ce petit dilemme: Ou ces proverbes ſont de l'eſſence de l'original, ou ils n'en ſont pas. S'ils en ſont, pourquoi donc, après nous avoir enlevé la ſatisfaction de poſſéder l'*italien* en entier (parce que c'eſt une langue *abſolument étrangere aux Français*), nous donnez-vous des proverbes dans cette même langue? S'ils ne ſont pas du texte primitif, vous les avez donc ajoutés. Si vous avez altéré quelque partie du texte en l'interpolant, quel eſt notre garant pour le reſte?

Tous les jours on met à la marge d'un livre ou au bas des pages des remarques, des notes: mais inſérer dans le corps de l'ouvrage des phraſes entieres & étrangeres à l'Auteur, dans une autre langue, en caracteres différens; qui a jamais vu un pareil procédé dans un traducteur? Si ces proverbes italiens ſont véritablement de Ganganelli, il a donc dû mettre deux fois textuellement & littéralement la même phraſe; ce qui eſt inconcevable. Un homme qui écrit, par exemple, en français, peut citer dans une autre langue un proverbe où il puiſe ſa penſée: mais un Italien, après avoir rapporté en italien préciſé-

ment ce proverbe dans la langue où il écrit, ne s'avise pas, après ce proverbe donné comme une réflexion de lui, d'aller répéter le même diction comme proverbe, dans les mêmes termes individuels; & c'est, Monsieur le Marquis, ce qui me prouve que les proverbes italiens sont de votre façon.

Au sujet de ces *proverbes*, je ne dois pas laisser ignorer au public une petite anecdote, qui lui donnera une idée du degré de confiance qu'il doit vous accorder.

Dans la Lettre 87, à l'Abbé *Nicolini* (Tome 2, prem. édit, p. 29.), en parlant d'un essaim de *Français* qui fondit dans la cellule de Ganganelli, vous comparez le fracas que fit leur pétulante vivacité à un *tremblement de terre*, ce que vous exprimez en italien par un *moto di terra che mi rallegrava sommamente.* Averti charitablement par un connoisseur que *moto di terra* ne fut jamais italien, sur le champ vous prîtes le parti de faire disparoître de votre seconde édition tous les passages italiens, ainsi que les latins, pour éviter une pareille encombre. Vous vous souvenez bien de cette aventure?

En effet, n'est-ce pas une chose plaisante, & des plus plaisantes, que voulant prouver sans replique que votre traduction étoit faite sur l'italien, & croyant que vous feriez un coup de parti, si vous joigniez au français plusieurs phrases italiennes, vous ayiez été vous *halluciner* précisément dans la fabrication de cet italien, & nous donner réellement du patois au lieu des mots véritables de cette langue? car votre *moto di terra* n'est ni indigene ni régnicole dans cet idiome. Apprenez donc de moi, Monsieur le Marquis, de moi qui n'ai pas l'honneur, comme vous, d'avoir *une origine italienne*, que *moto di terra* est un barbarisme, pour dire *tremblement de terre.* Il falloit mettre *terremoto* ou *tremuoto*, tout d'un mot,

parce que les Italiens en ont un qui exprime *tremblement de terre*, comme dans cet exemple : *Il tremuoto era grande.* Ayez la bonté de consulter *Pergamini*, dans son *Memoriale della Lingua Italiana.*

Or voici mon raisonnement. Si ce passage nullement italien, & intercalé dans le texte françois, est de Ganganelli, est-ce que Ganganelli, Italien, ne sçavoit pas l'italien ? Si au contraire ces passages ne sont pas de lui, vous avez eu droit d'en disposer ; c'étoit votre bien : mais du moins reconnoissez que le *moto di terra* dévoile tout le mystere de l'imposture, & que c'est de cette *ânerie* sur les mots italiens les plus communs, que l'on peut bien dire, *Un petit bout d'oreille échappé par malheur.*

8°. Dans votre recueil on voit passer en revue toutes les personnes qui jouent actuellement quelque rôle en Europe : on les loue, on les encense, & on ne dit pas un mot de ceux qui, quoiqu'en place à l'époque où les Lettres sont censées avoir été écrites, ne s'y trouvent plus aujourd'hui. Il existe, entre autres, un très-célebre Ministre, qui a rempli l'Europe du bruit de son nom. Ganganelli le connoissoit un peu, n'est-il pas vrai ? On le fait parler, dans ses Lettres, de tous les personnages qui sont de quelque importance ; cependant cet Ecrivain, qui fait des complimens même à l'*Archevêque de Paris* (*Lett. 132, prem. édit. p. 307.*), ne dit pas un mot du *Duc de Ch....*

Parmi les Lettres il y en a un grand nombre depuis 1759 jusqu'en 1773. Le *Duc de Ch....* a été en faveur jusqu'à la fin de 1770 : donc Ganganelli, dans tout cet intervalle, a pu en parler ; néanmoins le faiseur de Lettres, qui parle de tout, ne dit rien de ce Ministre.

Le *Marquis d'Aubeterre* étoit Ambassadeur à Rome pendant les troubles de l'avant-dernier Pontificat, & pendant l'élection de Ganganelli. Comment se peut-

il qu'il ait été oublié dans une correſpondance auſſi générale ?

Ici le manége ſaute aux yeux. Comme les Lettres faites en 1775 n'ont pu paroître que depuis la diſgrace de *M. de Ch....*, & dans une circonſtance où *M. d'Aubeterre* n'étoit plus dans les affaires, le fabricateur a rejetté tous ces noms, comme n'entrant point dans ſon plan, dont l'objet étoit de captiver l'attention du lecteur par l'intérêt du moment, & de ménager le débit des Lettres, en acquérant des lecteurs parmi les Grands actuellement en place, qu'il vouloit flatter excluſivement.

9°. Vous n'avez pu, Monſieur le Marquis, oublier que vous avez été le *Biographe* de Ganganelli. Je prouverai que ſa Vie n'a été faite que pour être le germe des Lettres ; en attendant, j'ai quelques doutes à vous propoſer ſur cette Vie.

Ou les faits qu'elle rapporte ſont faux, ou les Lettres ſont apocryphes. Ganganelli, dans ces Lettres, fait entendre tout ſimplement qu'il eſt né *roturier* : il dit en effet (dans la Lettre 107, tome 2, prem. édit. p. 157.) : *Plus je me conſidere, & plus je vois que je n'avois* DU CÔTÉ DE LA NAISSANCE.... *aucuns rapports directs ni indirects avec le cardinalat.*

Dans pluſieurs autres endroits il parle de ſon extraction ſur le même ton : cependant on lit dans ſa Vie, faite par Monſieur le Marquis : *Clément, fils d'un Médecin, ſortoit d'une famille noble, originaire de Saint-Angelo-in-Vado.* (Vie de Clém. XIV, p. 286, prem. édit.)

La famille de Ganganelli, NOBLE ET PATRICIENNE, *de Saint-Angelo-in-Vado, paroît remonter à l'an 1566.* (Ibid. p. 375.)

A qui voulez-vous que je croie ? A la Vie, ou aux Lettres ? Si c'eſt à la Vie, les Lettres, où on le dit *roturier*, ſont apocryphes ; ſi c'eſt aux Lettres, l'Au-

teur de la Vie, qui le fait *gentilhomme*, en impose donc au public. Ceci peut paroître difficile à concilier : cependant, Monsieur le Marquis, je vais montrer comment le tout s'accorde. Rien de plus curieux que de connoître par quel motif vous avez risqué sur la noblesse de Ganganelli la contradiction avec les Lettres; tout ceci a été chez vous l'affaire d'une petite combinaison.

Comme la Vie étoit le début par lequel il falloit donner une grande idée du héros, le Biographe a cru devoir faire de Ganganelli un *gentilhomme*. Dans un panégyrique la métaphore est permise; au contraire dans les Lettres, forcé de ne pas s'écarter des faits connus, l'adroit Ecrivain a senti qu'il falloit, loin de pallier la roture, affecter de la présenter, ce trait ne pouvant manquer de former dans son roman épistolaire une situation intéressante, parce que par-là il trouveroit l'occasion de mettre dans la bouche de son Cardinal *roturier* des réflexions charmantes, des saillies ingénieuses. Qu'on prenne, en effet, les Lettres où Ganganelli, avouant son origine plébéienne, & promettant de ne jamais oublier l'obscurité du cloître où il avoit vécu; qu'on pese toutes les expressions, qui y sont dictées par la modestie, ces répétitions fréquentes de *Frere Ganganelli*, de *mince personnage* & autres semblables, qui, en ravalant en apparence Ganganelli aux pieds des Cardinaux, les persiffloient humblement; qui ne conviendra qu'elles forment le contraste le plus piquant avec toutes ces Eminences, fort petites au fond, vis-à-vis d'un homme qui ne devoit son illustration qu'à son mérite? Au contraire, qu'on eût fait Ganganelli gentilhomme à *trente-deux quartiers;* l'intérêt n'existoit plus, & la scene languissoit. Ainsi la noblesse, gasconnade imaginée dans la Vie pour faire de l'esprit sur la roture, prouve la bâtardise des Lettres.

Une autre observation sur cette Vie porte encore un coup fatal aux Lettres. On a peint Ganganelli comme un Religieux rempli d'humilité, ennemi des honneurs & des dignités, sans nulle ambition, incapable sur-tout d'avoir brigué la papauté. Ici une réflexion frappante, puisée dans une anecdote de la Vie, vient affliger tous les admirateurs des vertus de votre héros; car le Biographe & l'Editeur des Lettres ont montré Ganganelli se roidissant, seul du Sacré College, contre l'avis de Clément XIII, lors de la crise arrivée en 1768 & 1769, & affichant, avec un courage inébranlable, des maximes qui n'étoient pas alors en faveur dans le Consistoire.

Or quel homme, en les lisant, n'a pas dit en lui-même en souriant : *Celui qui a écrit ces Lettres, vouloit faire adroitement sa cour à ceux qui blâmoient le Pontificat d'alors ; car chaque mot signifie, FAITES-MOI PAPE, ET VOUS VERREZ !* Et qu'est-ce qui justifie cette présomption ? Vous-même, Monsieur le Marquis, puisque vous nous apprenez qu'il y a eu des lettres écrites à des particuliers dans les temps de fermentation (lettres que vous vous êtes donné bien de garde d'insérer dans votre recueil).

Un Religieux du Comtat Vénaissin, qui s'étoit PARTICULIÈREMENT lié à Rome avec le Cardinal Ganganelli, & qui en RECEVOIT DES LETTRES FRÉQUENTES SUR TOUTES LES OPÉRATIONS DE CLÉMENT XIII, crut devoir, pour le bien de l'Eglise, FAIRE PART AU MINISTERE FRANÇAIS de cette correspondance. Vous vous rappellez bien nous avoir raconté ce trait dans *la Vie de Clément XIV ?* (p. 65, prem. édit.)

Vous ajoutez : *Le Révérend Pere Castan, ancien Provincial des Mineurs conventuels, actuellement Gardien d'Avignon, celui qui le fit connoître à la Cour de France.* (Ibid. p. 266.)

Voilà donc, selon vous, le *Mercure* de la négociation.

Le rapprochement de la Vie avec les Lettres de votre recueil & celles mises entre les mains du Pere *Castan*, jette, Monsieur le Marquis, mon esprit dans la plus grande perplexité sur le jugement que je dois porter de Ganganelli : car si vous voulez que j'ajoute foi à l'histoire de votre Pere *Castan*, vous voulez donc que je croie que Ganganelli a cabalé (ce qui ne seroit point du tout édifiant). Si les Lettres de votre recueil sont vraies, elles viennent renforcer celles au Religieux son confident : dès-lors, comment un homme sans nulle ambition, & qui détestoit les intrigues, a-t-il pu écrire ces lettres mystérieuses au Pere *Castan*, & celles également politiques à quelques Ambassadeurs, telles qu'on les lit dans votre recueil, où il découvre ses sentimens ? Ainsi vous détruisez la haute opinion que l'on avoit de toutes les vertus de *Ganganelli.*

Or comme c'est un fait dont la certitude est plus grande que celle de vos Lettres, que Ganganelli n'a été élu Souverain Pontife qu'à cause de ses éminentes qualités, & que c'est une atroce calomnie de le faire soupçonner d'avoir brigué la papauté, il s'ensuit que, & le fait rapporté dans sa Vie, & votre recueil de Lettres, sont apocryphes : d'où je conclus qu'on devroit flétrir le tout, comme injurieux à la mémoire de Ganganelli.

Vous avez dû, Monsieur le Marquis, être bien content du public, sur-tout des *Journalistes*, lors de la publication de la *Vie* de Ganganelli ! Je ne sçache pas qu'ils aient eu avec vous quelque altercation sur cet Ouvrage. C'est bien dommage, en vérité ; car il contient plusieurs pieces très-curieuses, sçavoir, entre autres, quatre Lettres. Je me sçaurois mauvais gré de les passer sous silence ; souffrez donc

que je m'en entretienne avec vous. Personne n'a encore rompu de lances avec Monsieur le Colonel sur cette matiere, ainsi ce sera du nouveau pour lui.

Commençons par la Lettre *au Prélat Cerati, Directeur des Ecoles de Pise, traduite de l'italien, à Rome ce 3 Juillet 1756.* (Vie de Clém. XIV, prem. édit. p. 313.)

Je vous ai fait plus haut une querelle sur ce que vous n'aviez pas inséré le nom du Duc *de Ch.* dans la liste de ceux qui devoient être loués par Ganganelli : eh bien ! dans le moment que je viens de relire plus attentivement la *Vie*, je me vois forcé de chanter la palinodie ; je reconnois que le *Duc de Ch.* a reçu son tribut d'hommages : il est des plus flatteurs.

M. le Marquis de Stainv. (aujourd'hui le Duc de Ch.), Ambassadeur de France, se signale tous les jours par sa magnificence, & encore plus par sa grandeur d'ame & par son génie. Personne n'étoit plus propre que lui à faire respecter son Roi & sa nation. Il trompe nos politiques en leur disant la vérité. Le Saint Pere (Benoît XIV) le considere beaucoup, & vous sçavez qu'en fait de mérite il est un excellent connoisseur ; il ANALYSE *les personnes, & il les juge sur le champ.* (Ibid. p. 319.)

Vous voyez qu'une réparation ne me coûte pas, & que je suis de bon compte. Mais n'allez pas vous imaginer que pour cela vous alliez m'échapper. Malgré la Lettre au Prélat *Cérati*, où se trouve le panégyrique du *Duc de Ch.*, le reproche que je vous ait fait d'abord, ne perd rien de sa force ; car je vais démontrer que même cette Lettre vous a été dictée par la flatterie, & qu'elle n'est pas moins apocryphe que les autres.

En effet, cette Lettre à Monsieur *Cérati*, où est-elle insérée ? A la fin de la Vie du Pape. Quand a

paru cette Vie ? Au commencement de 1775. Il vous a fallu du temps pour la faire, & vous ne pouvez inconteſtablement l'avoir commencée qu'après la mort de Ganganelli, arrivée le 22 Septembre 1774. Donc vous n'avez pu employer à la compoſition de cet Ouvrage que les mois d'Octobre, Novembre, Décembre 1774, & Janvier 1775. Or liſez les bulletins qui couroient dans Paris, & vous verrez qu'alors les Pariſiens, *eſprits voraces qui ont toujours beſoin d'alimens* (a), débitoient beaucoup de nouvelles ſur la faveur prochaine de cet ancien Miniſtre, quoique l'événement ait prouvé que c'étoient des *abſurdités.* Je conçois donc bien, Monſieur le Marquis, que vous imaginant alors que le *Duc de Ch.* alloit recommencer à jouer un grand rôle, votre politique vous ſuggéra de lui faire un petit compliment, & voilà pourquoi on le trouve dans les Lettres imprimées à la fin de la Vie, que vous faiſiez à cette époque. Mais je conçois auſſi pourquoi, lorſque vous travaillâtes au recueil des Lettres, vous ne montrâtes que de l'indifférence pour ce Seigneur, parce que les Pariſiens ne débitoient plus *alors* de nouvelles qui lui fuſſent favorables. Jugez maintenant ſi, malgré la Lettre au Prélat *Cérati*, je n'ai pas eu raiſon de vous quereller ſur l'omiſſion du nom du *Duc de Ch.* dans le recueil des Lettres ; & ſi celle au Prélat *Cérati*, quoique datée de 1756, année où réellement le *Duc de Ch.* étoit Ambaſſadeur à Rome, doit être attribuée pour cette raiſon à Ganganelli ?

La ſeconde Lettre qu'on lit à la fin de cette Vie, & qui mérite attention, eſt celle *à l'Abbé Lamy, Auteur des Feuilles périodiques à Florence* (*traduite de l'italien*), *à Rome ce 16 Novembre 1756.* (Vie de Clément XIV, prem. édit. p. 343.)

(*a*) Ces expreſſions ſont empruntées de la même Lettre au Prélat *Cérati.* (*Page* 318 *de la Vie de Clément XIV.*)

Ganganelli y dit qu'il *lit* & *relit* les feuilles de ce Journaliste, sur-tout *depuis qu'elles donnent une idée de la littérature française.* (*Ibid.* p. 44.) Ganganelli y est présenté comme très-versé dans notre littérature; il y disserte sur la différence des deux langues italienne & française avec un ton si connoisseur, qu'il met en these qu'il *faudroit dix des Sermons italiens pour en rendre un seul de Bourdaloue.* (p. 345.) Il ajoute que *le style français modéreroit le style oriental.* (p. 351.) Plus bas il dit, en parlant de François *Zanotti : J'aurois voulu l'entendre discourir avec le fameux Fontenelle.* (p. 352.) Or un homme qui lit des feuilles périodiques, & qui les estime parce qu'*elles donnent une idée de la littérature française ;* un homme qui disserte sur la différence de deux langues aussi enrichies que la françoise & l'italienne; un homme qui connoit assez *Bourdaloue*, Orateur Français, pour dire que dix Sermons italiens en feroient *un* de celui-ci; un homme qui regrette de n'avoir pas entendu *disserter Fontenelle*, est un homme qui a dû posséder la langue française, & en connoître toutes les richesses. Or Ganganelli, loin de posséder la langue françoise, même comme un étranger qui vient de l'apprendre tout récemment, ne la sçavoit pas du tout : c'est un fait constant. J'en appelle à tout ce qui existe de Français à Rome qui ont connu Ganganelli; j'interpelle tous ceux qui l'ont approché : ils ne me démentiront sûrement pas, & conviendront avec moi que Ganganelli n'a pu écrire la Lettre ci-dessus à l'*Abbé Lamy*.

Et qu'ai-je besoin, Monsieur le Marquis, de témoignages étrangers? Je ne me servirai pas d'une autre autorité que la vôtre. Vous dites (*p. 284 de la Vie de ce Pape*) que *Clément* sçavoit *la langue française, quoiqu'il ne la parlât qu'AVEC SES BONS AMIS.* Ces derniers mots forment ma preuve. Il est clair que

cette reſtriction bizarre, *quoiqu'il ne la parlât qu'avec ſes bons amis*, eſt gliſſée là adroitement. Faut-il des efforts de tête, pour concevoir que vous avez voulu dire véritablement à ceux qui ne ſont pas des ſots, que Ganganelli ne ſçavoit pas du tout le français; mais que comme il falloit le faire raiſonner en maître ſur notre littérature, article fécond dont vous aviez beſoin pour varier les ſujets, vous aviez trouvé le ſecret de faire parler Ganganelli ſur les richeſſes d'une langue qu'il ignoroit & qu'il ſçavoit tout à-la-fois, par le moyen d'un *ami* ſon truchement?

Quoi! Ganganelli, ſi rempli de candeur, ſi ſimple dans ſes mœurs, d'après ſon Hiſtorien; Ganganelli, connu à Rome pour cultiver toutes les ſciences, compté pour un érudit dans tous les genres, pour un homme univerſel, ne déroboit pas ſes autres connoiſſances au public; mais pour celle de la langue françaiſe, il portoit la diſſimulation ſur cette partie de ſon érudition, juſqu'au point de ne la confier qu'*à ſes bons amis*, à la dérobée & en tapinois! Quoi! Ganganelli, ſi amoureux des Français, qu'il s'*affligeoit toutes les fois que la France, étant en guerre, ne remportoit pas des victoires ſur ſes ennemis* (p. 284 de la Vie); Ganganelli, Français dans le cœur & dans l'ame, ne l'auroit été de bouche que devant ſes *bons amis!* En vérité, Monſieur le Marquis, il faut être bien mal-adroit, en faiſant une Vie, pour tracer un pareil portrait, & bien ſimple pour le croire d'après nature.

Vous racontez (*p. 39 de la Vie*) que vous *apperçûtes un jour ſur ſa table les Ouvrages périodiques qui s'impriment à Paris, le Mercure de France, l'Année littéraire, &c.* Ainſi Ganganelli, qui ne craignoit pas de laiſſer *ſur ſa table*, expoſés aux yeux de tout le monde, des ouvrages qui pouvoient trahir ſon ſecret, craignoit de le publier, ſi ce n'eſt *devant ſes bons amis!*

D'honneur, Monsieur le Marquis, il faut abjurer le sens commun pour croire à de pareilles suppositions.

Vous ajoutez qu'au sujet de ces feuilles périodiques (qui étoient sur sa table), Ganganelli vous entretint *sur toutes ces productions, qu'il goûtoit infiniment.* (Ibid,) Il étoit donc de vos *bons amis ?* car ce fut en français qu'il vous parla. Vous n'y pensez pas, Monsieur le Marquis. Puisque vous étiez *le bon ami* de Ganganelli, vous ne deviez donc pas écrire sa Vie, parce qu'un *bon ami* ne peut être qu'un Historien suspect, & très-suspect.

La Lettre adressée *au Pere Pouret, alors Gardien d'Annonay, & actuellement du grand Couvent de Paris, traduite du latin* (Vie de Clém. XIV), semble n'avoir été mise au jour que pour me fournir encore un argument contre M. le Marquis.

Je vous avoue, par exemple que cette Lettre, je la crois bien sincérement de Ganganelli. Voulez-vous sçavoir pourquoi ? C'est que le Pere *Pouret* est *vivant.* On sent la force de cette raison. Lisez cette lettre, bien authentiquement de Ganganelli ; comparez-en le style avec les *cent trente-deux* du recueil ; voyez s'il y a entre elles la moindre ressemblance. Celle au Pere *Pouret* est simple, naturelle, telle qu'une lettre de compliment ; pas un trait d'esprit ; au lieu que toutes les autres sont remplies de réflexions piquantes & intéressantes. On voit donc que la Lettre au Gardien n'est pas de la même main.

Si elle eût été écrite par M. le Marquis, il eût pris de là son texte pour louer la *nation Française*, la lettre étant adressée *à un Français*, & pour differter tant sur l'Ordre de *S. François* que sur le nouveau cardinalat, puisque la nouvelle *Eminence* écrivoit *à un Cordelier.* C'étoit bien là l'occasion de parler du *mince personnage* (Voyez ci-dessus), du *pauvre*

Religieux (a) & du *petit Franciſcain*, ce qui auroit été charmant vis-à-vis du confrere.

D'ailleurs remarquez bien que celle au Pere *Pouret* ne ſe termine pas par une pointe ou par un de ces *concetti* dont vous avez aſſaiſonné toutes celles du recueil. Cette remarque eſt bien importante, & frappera tous les connoiſſeurs en matiere de ſtyle. Obſervez encore que cette Lettre, qui eſt *traduite du latin*, exprime ainſi la date : *A Rome, ce 8 des calendes de Décembre ;* maniere véritable de déſigner les dates dans la langue des Romains. Le vrai Ganganelli s'en eſt ſervi, & avec raiſon.

Au contraire, parmi toutes les autres qui ſont données comme *traduites du latin*, il n'y en a pas une ſeule (j'excepte celle adreſſée à *George Alary :* c'eſt un vrai Bref; l'Auteur de la Vie lui-même l'appelle ainſi. [*Vie de Clém. XIV*, *p. 369*, *prem. édit.*]) il n'y en a pas, dis-je, une ſeule dont la date ſoit exprimée par *ides*, *nones*, *calendes*, comme celle au Gardien. Or eſt-il poſſible d'imaginer qu'un homme qui, ſelon l'uſage de la langue qu'il emploie, & celui de ſa nation, a adopté une formule de date, ne l'emploie jamais *qu'une fois* dans ſa vie ? D'où j'infere que toutes les autres Lettres, dont le ſtyle eſt différent, ne ſont pas de Ganganelli.

La quatrieme Lettre que je choiſis dans la Vie, & ſur laquelle j'ai à m'entretenir avec vous, eſt d'autant plus intéreſſante qu'elle eſt écrite à *M. le Marquis* lui-même (*p. 366*).

Lorſqu'on m'apporta le recueil des *Lettres de Ganganelli* (c'étoit alors l'aurore de leur ſuccès), un inſtinct particulier me fit naître l'idée qu'elles étoient ſi peu de *Ganganelli*, qu'elles étoient de *M. Caraccioli*. *Je gage*, me dis-je à moi-même, *que je vais trouver quelques lettres adreſſées à M. le Cardinal Carac-*

(a) *Voyez* Lettres V & XVI, au Cardinal Valenti.

cioli, ou à M. le Marquis Caraccioli, probablement avec de grands éloges des Ouvrages de celui-ci. En effet, je trouve une lettre à chacun d'eux, & je lis une glorieuse commémoraison de *M. Caraccioli.* Bien! m'écriai-je, *j'ai deviné mon homme!*

Dans l'instant il me vint une autre idée : je me rappellai avoir lu dans *la Vie de Clément XIV*, quelque chose concernant encore *M. Caraccioli.* Je me jetai avec empressement sur la Vie, & je lus : *Lettre qu'il* M'ÉCRIVIT *en date du 12 Juillet 1764, traduite de l'italien.* Je partis d'un éclat de rire. Avouez, Monsieur le Marquis, que votre modestie s'en donne là tout à son aise.

Je vous remercie du gracieux présent que vous m'avez fait de l'Eloge historique de Benoît XIV. Il est éloquent. Je me félicite de vous avoir engagé à nous donner cet Ouvrage, & le public a lieu de s'en féliciter aussi.

Voilà M. Caraccioli avec *les patentes* de panégyriste des Papes; car il a donné, outre l'*Eloge historique de Benoît XIV, celui de Clément XIV.* Ne seroit-ce pas un artifice de votre part que cette mention de l'*Eloge historique de Benoît XIV?* N'auriez vous pas voulu insinuer par-là, qu'en donnant dans la suite & la Vie de *Clément XIV* & *ses prétendues Lettres*, vous ne feriez dans tout cela que vos fonctions ordinaires d'*historiographe?*

Mais continuons l'anatomie de la *Lettre à M. le Marquis.*

On m'a procuré vos Caracteres de l'Amitié, traduits par l'Abbé Merlini.

On, c'est-à-dire, M. Caraccioli m'a *procuré. Traduits par l'Abbé Merlini.* Qu'avoit besoin de cette traduction italienne Ganganelli, qui, selon vous, entendoit *le français* à merveille? Que dites-vous de cette étourderie?

Plus je vous lis, plus je trouve dans vos pensées un

génie italien qui indique votre origine. A votre place j'aurois effacé ce morceau; il peut faire naître quelques observations malignes.

Votre génie italien se fait connoître par vos pensées. Voilà votre progéniture bien légitimée, bien reconnue digne de leur pere!

Indique votre origine. Qui est-ce qui doute de cette *origine* italienne? *Le Maine* en a toujours conservé les chartres précieuses.

Je vous exhorte à ne point interrompre vos travaux littéraires. C'est en effet un labeur fatiguant que de *piller, piller, piller.*

Parce que par-là vous donnez un nouveau lustre à votre nom. Rien de plus vrai; il ne sera pas possible d'oublier votre *nom.* Dans tous vos Ouvrages vous y introduisez quelque Caraccioli, tantôt *Cardinal*, tantôt *Marquis*, jusques même dans la *Préface* de la *Vie de Clément XIV* (p. 10), où malgré les assurances *de ne point occuper le public de vous*, vous nous rappellez encore *les Caracteres de l'Amitié, la Conversation avec soi-même.* Vous nous y faites remarquer que Ganganelli *avoit daigné lire* ces Ouvrages *jusqu'à deux fois.* Quoi! *deux fois!* Est-ce que dès la premiere il n'est pas possible de comprendre ce que veut dire Monsieur *le Marquis?*

Votre nom déja si recommandable & si connu. Oui, *très-connu*, sur-tout des passans & des voyageurs, qui, il y a quelques années, s'arrêtoient *à Tours, à la Galere* (a). Je ne vous demanderai pas, *Que diable alliez-vous faire dans cette Galere?* car tout le monde l'a sçu.

Vous vous attirez l'estime de tous ceux qui honorent la vertu. Bien! sur-tout *la vertu* de désintéressement, dont le premier degré est de ne pas faire payer plusieurs fois au public le même Ouvrage sous différens titres.

(*a*) Auberge de cette Ville, où M. Caraccioli a fait un long séjour.

Au cas que vous n'eussiez pas la commodité de me faire parvenir l'Ouvrage dont vous me parlez. Sans contredit quelque Ouvrage sorti de votre plume.

Je prierai le Cardinal Caraccioli, puisqu'il l'a déja, de vouloir bien me le prêter. On ne dit pas *le Cardinal Caraccioli, VOTRE PARENT*, parce que cela va tout de suite, *M. le Marquis Caraccioli, M. le Cardinal Caraccioli.* Ces deux Caraccioli ne cordent-ils pas à merveille ? Voilà identité de nom, d'où résulte nécessairement l'identité de sang, ce qui fait tout juste *la parenté.*

Si l'Abbé Grégory vous écrit, il vous dira.... que nous parlons de vos Ouvrages avec plaisir. Et moi qui vous *écris*, je n'ai pas besoin de *dire* que vous vous délectez vous-même à *en parler.* Ainsi *votre éloquence, votre génie, le lustre de votre nom, votre origine italienne, votre vertu, votre alliance cardinaliste, le plaisir* avec lequel on parle de *vos Ouvrages*, autant de coups d'encensoir que vous vous donnez à vous-même. Cependant quand vous avez fait le thuriféraire à l'*Institut de l'Oratoire*, on vous avoit appris à ne donner de l'encens qu'aux autres.

Il est fort plaisant de se louer soi-même en conversation, plus plaisant de se louer dans ses Ouvrages, mais infiniment plaisant de fabriquer des lettres adressées à soi-même pour se louer.

Les voilà, ces quatres Lettres que vous aviez placées comme au hasard dans un coin de la Vie de Clément XIV : c'est une petite espiéglerie, dont le but n'est pas difficile à saisir. Avant d'aventurer vos deux volumes de *Lettres*, vous avez jugé sagement qu'il falloit tâter le public, voir comment il prendroit des Lettres de votre façon, sous le nom de Ganganelli. En conséquence vous avez risqué à la fin de la Vie ces enfans perdus. Les quatre Lettres ci-dessus étoient de la bande. Pour qu'elles eussent toutes un air plus naturel,

naturel, vous y avez joint un *Bref* & une *Lettre circulaire du Général des Cordeliers.* En mettant le faux Ganganelli à côté du vrai, la trame vous paroissoit mieux ourdie. Vous eûtes encore l'attention de ne pas insérer dans la Vie les Lettres les plus saillantes, afin de ne pas trop étonner, parmi vos lecteurs, ceux qui avoient le talent de la critique. Il est curieux d'apprendre ce que vous vous dîtes alors à vous même : *Qui s'avisera de douter du véritable Auteur des Lettres qui portent le nom de Ganganelli, lorsqu'il verra qu'il n'y a pas lieu de douter de l'Auteur du Bref à l'Abbé Alary, & de la Lettre circulaire du Pere Marzoni ? L'opinion favorable à la certitude de ces deux dernieres pieces, rejaillira sur les premieres. Les trois quarts des Parisiens, qui ne me connoissent pas, iront-ils s'imaginer que j'ai été forger une lettre, pour avoir le plaisir de me l'adresser à moi-même ? On ne suppose point dans les gens une jactance de cette force-là. On conclura donc que puisque Ganganelli a écrit bien certainement les huit à neuf Lettres qui seront à la fin de la Vie, il aura pu écrire les* CENT TRENTE-DEUX *que je donnerai après.*

Eh bien, Monsieur le Marquis ! ne diroit-on pas que j'étois à côté de vous pendant cet *à parte ?*

Jusqu'ici je n'ai conversé avec vous que sur des objets qui ne spécifient point les preuves de l'imposture qui a présidé à la rédaction de chaque Lettre de votre recueil en deux volumes ; je vais maintenant m'occuper de cette opération.

LETTRE II, A M. L'ABBÉ FERGHEN.

VOUS ne pouvez mieux faire, M. l'Abbé, pour vous distraire de vos peines & de vos embarras, que de visiter l'Italie. Chaque homme instruit doit un hommage à ce pays si vanté & si digne de l'être. Je vous y verrai

avec une satisfaction inexprimable. (P. 11, prem. édit. tome 1.)

L'Auteur de cette Lettre a beau dire que ce petit *voyage d'Italie*, qu'il nous fait faire sur le papier, n'est qu'une *peinture grossiere; qu'une autre main* en eût fait une *jolie mignature* (a), & que *son pinceau n'est point assez délicat pour avoir pu l'exécuter* (p. 31) : toutes ces protestations ne sont évidemment qu'une feinte modestie, qui n'a fait illusion à personne sur le but de l'Ecrivain. Il vouloit dérober à l'attention du lecteur l'art avec lequel cette Lettre est faite, art tellement affecté, tellement reconnoissable, que ceux qui ont trouvé le tableau rempli d'aménité, ont avoué que le peintre ne pouvoit être qu'un Français. Ses couleurs, ses teintes, sa draperie, son dessin, sa maniere, tout a trahi *M. Caraccioli*, & a fait découvrir que la Lettre n'étoit qu'une piece supposée sous le nom de Ganganelli.

Vous n'avez pas oublié que feu *M. Fréron* en a administré une preuve sans replique, en faisant voir que cette Lettre a été copiée du *Véritable Mentor* & du *Voyage de la Raison*, deux Ouvrages incontestablement de vous, Monsieur le Marquis. La preuve du faux est donc acquise; aussi vous a-t-il été impossible de la détruire.

Cependant permettez que, pour plus ample conviction, je vous fasse part d'une découverte récente que je viens de faire, & d'où résultera un argument de plus contre l'authenticité de cette Lettre.

Le prétendu Ganganelli écrit, page 25 : *FLORENCE, d'où sortirent les beaux arts, & où leurs plus magnifiques chefs-d'œuvre sont en dépôt, vous présentera d'autres objets : vous y admirerez une ville QU'ON NE DE-*

(*a*) Le Traducteur-Editeur devoit mettre *miniature*, & non *mignature*.

VROIT MONTRER QUE LES DIMANCHES, ſelon la remarque d'un PORTUGAIS, tant elle eſt gentille & joliment décorée. (Lettre 2, prem. édit.)

J'ouvre le *Voyage d'Italie*, par M. l'*Abbé Coyer*, je lis : *Albert, Duc de Saxe, diſoit qu'il ne falloit montrer FLORENCE aux étrangers que LES FÊTES ET DIMANCHES.* (p. 119, tome 1.)

Je prends le *Dictionnaire Géographique*, par *M. Voſgien, Chanoine de Vaucouleurs ;* au mot *Florence*, je trouve cette phraſe : *Elle eſt ſi belle que le Duc Albert de Saxe avoit coutume de dire qu'il ne falloit la laiſſer voir aux étrangers QUE LES FÊTES ET LES DIMANCHES.*

Je prends l'*Illuſtre Morte*, par M. Caraccioli; à la page 160, il y fait dire à un *Portugais* que *FLORENCE eſt une ville* qu'on ne doit *MONTRER QUE LES DIMANCHES.*

Dans le *Voyage de la Raiſon*, page 160, autre Ouvrage de M. Caraccioli, c'eſt encore un *Portugais* qui tient le même propos.

Ces faits établis, il réſulte que M. Caraccioli & Ganganelli, qui eſt ſuppoſé avoir écrit la *Lettre II, à l'Abbé Ferghen*, attribuent tous les deux à un *Portugais* le bon-mot ſur *Florence.* Voilà d'ailleurs deux Ecrivains qui, en rapportant ce dicton, l'attribuent au contraire à *Albert, Duc de Saxe.* Or par quel haſard arrive-t-il que le faiſeur de Lettres ſous le nom de Ganganelli, & l'Auteur du *Voyage de la Raiſon*, ainſi que de l'*Illuſtre Morte*, tous deux racontant le même propos, ſe rencontrent eux ſeuls ſur ce point avec une conformité ſi parfaite, & s'entendent ſi bien ſur le compte de ce *Portugais ?*

Rien de plus aiſé à concevoir. C'eſt que l'Auteur des *Lettres* & l'Auteur du *Voyage de la Raiſon*, ainſi que de l'*Illuſtre Morte*, ſont deux êtres qui ne forment qu'un ſeul & même individu, & ce perſonnage

multiple s'appelle *Monsieur Caraccioli*. Voilà toute l'histoire. Donc Monsieur Caraccioli est l'*X* du problême; donc la Lettre II, à M. l'*Abbé Ferghen*, n'a point été écrite par Ganganelli; *quod erat demonstrandum*.

LETTRE VI, A M. STUART, GENTILHOMME ECOSSAIS.

En vérité, Monsieur le Marquis, il faut que vous ayiez une confiance sans bornes & sans mesure dans cet axiome, *Audaces fortuna juvat.* Quoi! *M. Stuart*, votre ami, votre intime, connu dans tout notre quartier pour avoir avec vous les liaisons les plus affichées; *M. Stuart*, avec qui, comme un de vos *féaux*, vous avez mangé, non pas une fois, mais dix, chez un certain M. de *B....* c'est ce *M. Stuart* que vous imaginez tout simplement d'ériger en correspondant de Ganganelli, parce que, voulant écrire une Lettre sur l'*Angleterre*, vous aviez besoin d'un nom pris dans les isles Britanniques! Le nom, en effet, étoit assez bien trouvé pour le sujet; mais ce qui ne quadre pas, c'est de faire parler Ganganelli des *Poëtes Anglais*, du *génie de cette nation*, *& de sa constitution*, matiere de littérature & de politique, dans une Lettre adressée à un homme qui se donne avec raison pour un loyal gentilhomme, & non pour un lettré. Je vous assure que quand j'eus deterré *M. Stuart*, conversé avec lui, sans qu'il soupçonnât mon projet & sans qu'il me connût; quand j'eus bien constaté par moi & mes émissaires députés *ad hoc*, que ce *M. Stuart* étoit le même individu que le docte Ecossais avec qui Ganganelli jase dans la Lettre VI, d'honneur je n'en voulois pas croire à mes yeux.

Comment, Monsieur le Marquis, dans la capitale de la France, avez-vous pu vous servir d'un pareil moyen pour en imposer à vos lecteurs? Il ne vous

eſt donc pas venu à l'eſprit qu'on pouvoit rencontrer quelque part avec vous *M. Stuart*, vivant dans le centre où les Lettres ſe ſont fabriquées, & que dès-lors toute la machination ſeroit révélée au grand jour ?

Cette aventure de la Lettre adreſſée par *Ganganelli* à *M. Stuart*, & dont M. Caraccioli, *ſon ami*, n'eſt que l'*Editeur*, fera ſenſation & ne ſera point oubliée. Je ſuis sûr que *les Chartreux*, qui ont vu ſouvent dans leurs cellules M. le *Marquis* avec *M. Stuart*, riront bien quelque jour de *ſpatiement*, de la correſpondance Ganganellique établie entre eux.

Dans cette même Lettre vous dites *que l'univers, tel que nous le connoiſſons, eſt vraiment une énigme, ſans la Religion* (prem. édit. tome 1, p. 48), & qu'un Ouvrage ſur cette matiere *ſeroit facile à faire.*

Eh oui, il eſt *facile à faire*, car il eſt tout fait. Y a-t-il rien de plus comique ? M. le Marquis qui s'habille *en Cordelier* pour mander *de Paris* à M. Stuart, qu'il voit tous les jours *à Paris*, *que l'Univers énigmatique eſt un Ouvrage facile à faire*; comme ſi *M. Stuart* eût ignoré qu'il y eût un *Univers énigmatique*, dont *M. Caraccioli* eſt créateur ! Scene vraiment théatrale ! Quoi qu'il en ſoit, quelque bon provincial qui n'a pas le mot du guet, achetera de cette affaire-là l'*Univers énigmatique*, comme un Ouvrage dont les linéamens ont été tracés par le *Pere Ganganelli*, qui a bien eu l'attention de dater ſa lettre long-temps avant que l'*Univers énigmatique* parût. Quand la lecture d'une ſeule des Lettres n'auroit procuré que le débit *de l'Univers énigmatique*, en le faiſant ſortir *du néant*, ce ſeroit toujours autant de gagné.

3°. Dans la *Lettre XI, au Révérend Pere* ***, *Religieux Franciſcain*, vous nous donnez Ganganelli *parlant & riant ab hoc & ab hâc.* (Pr. éd. t. 1, p. 69.)

Cette expreſſion proverbiale ſent à pleine bouche

le gallicisme du texte primitif; car vous sçavez bien que quoique ce soient cinq mots latins, ils sont si francisés que dans le même sens ils ne sont pas latins, encore moins italiens. Voilà comme, fabriquant *ab hoc & ab hâc*, on se trahit par quelque endroit.

4°. Dans votre Discours préliminaire, vous nous aviez promis *de l'exactitude* jusques sur l'*article des dates :* on ne devoit donc pas s'attendre à en trouver une qui décele le manége d'une manipulation grossiere.

En effet, dans la *Lettre XII, à un Chanoine d'Ozimo* (p. 76), on y fait dire à Ganganelli *que depuis plus de quarante-cinq ans il étudie la Religion.* C'est bien la bévue la plus lourde qu'on puisse imaginer.

Ganganelli est né en 1705; la Lettre au Chanoine est du 6 Février 1749 : donc à cette époque Ganganelli avoit 44 ans. Cependant on lui fait dire en 1749 (à l'âge de 44 ans) *qu'il y avoit plus de quarante-cinq ans qu'il étudioit la Religion.* Donc il l'a étudiée avant sa naissance.

Observez, je vous prie, que ce nombre perfide *quarante-cinq*, est imprimé en toutes lettres. Il ne peut donc y avoir eu d'erreur typographique. Elle seroit possible si ce mot *quarante-cinq* eût été écrit en chiffres; l'imprimeur eût pu mettre un 4 pour un 3, parce qu'un chiffre peut échapper au coup d'œil rapide du compositeur, dont le travail méchanique est une routine : mais j'ose assurer qu'il n'a pû prendre le mot *quarante*, composé de *huit lettres*, pour un autre. Dans toute la nomenclature des mots qui désignent les nombres, il n'y a que celui de *quatre* ou de *quatre-vingts* qui, dans ses lettres initiales, ait quelque analogie avec le mot *quarante.* L'erreur d'impression n'auroit donc pu consister qu'à substituer le mot *quatre* ou *quatre-vingts* à celui de *quarante.*

Il y avoit un moyen fort ſimple de prévenir la bévue. Que ne retranchiez-vous des *quarante-cinq ans* une année ſeulement ? Alors Ganganelli auroit étudié entre les bras de ſa nourrice : cela eût été, il eſt vrai, un prodige inoui, mais non pas une abſurdité révoltante.

Frappé d'une diſtraction auſſi inconcevable que la vôtre, je me convainquis, après un mûr examen, qu'il falloit que plus elle avoit été facile à éviter, plus la cauſe qui vous y avoit entraîné, avoit été ſubtile, & ſi ſubtile, qu'elle étoit échappée malgré vous à la tremblante circonſpection qui devoit guider votre plume. Cette réflexion piqua ma curioſité : je travaillai à percer le myſtere. Je crois en être venu à bout, en ſaiſiſſant le fil imperceptible qui a dirigé votre marche occulte. Vous allez entendre l'hiſtorique de votre manipulation.

D'abord, vous avez ſenti qu'il falloit bien mettre une date à cette Lettre, afin que les *quarante-cinq ans* fuſſent plus marqués : auſſi lit-on une date qui eſt du 6 Février 1749.

Mais votre but principal étant de prouver que Ganganelli étoit un théologien, occupé toute ſa vie à étudier la Religion, vous avez cru devoir aſſigner le nombre d'années depuis lequel il ſe livroit à cette étude. Suivant l'uſage journalier de la langue, on n'emploie qu'un nombre pair pour marquer le temps depuis lequel telle choſe ſe fait. On riroit d'un homme qui, dans la ſociété, pour dire que depuis long-temps on travaille *au Louvre*, s'exprimeroit ainſi, *Il y a cent CINQ ans que ce monument eſt commencé*, pour dire qu'il y a plus d'un ſiecle. Il étoit donc naturel que Monſieur le Marquis fît écrire à Ganganelli qu'il y a *quarante ans* qu'il étudioit la Religion, & non *quarante-cinq ans*. Mais pour être exact juſqu'au ſcrupule, au lieu de s'en tenir au pre-

mier nombre, époque aſſez longue pour accréditer l'érudition de ſon héros, il a préféré le dernier, & c'eſt préciſément cette exactitude minutieuſe qui a tout gâté; car ce ſont ces *quarante-cinq ans* qui prouvent l'impoſture de la Lettre, parce qu'ils démontrent qu'elle a été écrite *à la mort du Pape.* Voici comment.

M. le Marquis a tellement arrangé ſa combinaiſon, qu'il a cru devoir partir, pour compter les années d'étude de Ganganelli, d'une époque vraiſemblable. Or vous ſçavez que c'eſt à *vingt-quatre ans* à peu près que ceux qui ſe deſtinent au ſacerdoce font leur cours de théologie, parce que c'eſt à cet âge qu'on reçoit ordinairement la prêtriſe. Ainſi pour faire cadrer toutes les convenances, M. le Marquis s'eſt arrêté à cette époque. Or à 24 ans qu'on ajoute 45 ans, cela fait 69. Mais 69 eſt préciſément le nombre qui répond à l'âge où eſt mort Ganganelli. Il étoit né en 1705, il eſt mort en 1774; il eſt donc mort à 69 ans. Il eſt clair que d'après ce calcul, on va trouver pour réſultat les *quarante-cinq ans* depuis leſquels on fait étudier Ganganelli. Qu'on jette les yeux ſur ce petit tableau:

	24	années communes d'études théologiques.
	45	années depuis 24 ans, & depuis leſquelles Ganganelli étudioit.
	69,	âge où eſt mort le Pape (en 1774), réſultat de 24 & de 45.
Or de	69	
ôtez.	24	*années communes d'études* de théologie,
vous avez. . .	45	années, depuis leſquelles M. Caraccioli fait étudier Ganganelli.

Donc, par un calcul arithmétique, M. le Marquis a compoſé cette phraſe, *Il y a quarante-cinq ans que*

j'étudie la Religion. Donc cette phrase écrite le Pape étant mort, n'a pas été écrite par lui. Donc la Lettre où elle est insérée, a été fabriquée par M. le Marquis.

C'est ainsi que l'idée de la mort du Pape, dont étoit pénétré malgré lui le faussaire, ayant glissé sous sa plume un des termes de son calcul, a produit la bévue dont je parle, bévue qui, dans tous les mots de la phrase citée plus haut, porte le caractere le plus frappant de l'artifice.

En effet, il faut remarquer qu'on ne lit pas seulement *quarante-cinq ans*, mais *PLUS de quarante-cinq ans*. Ce *plus* n'est pas compris dans mon développement; il faut donc maintenant en rendre raison.

Qu'on se rappelle que les Religieux sont souvent initiés au sacerdoce avant vingt-quatre ans, temps marqué par les Canons. La multitude de fondations à acquitter met les Réguliers assez fréquemment dans le cas d'obtenir une dispense de la Loi à cet égard; ce qui les oblige d'avancer leur cours de théologie. Or M. le Marquis craignant qu'on ne vînt à découvrir que Ganganelli, pour la raison rapportée ci-dessus, avoit reçu la prêtrise, & par conséquent avoit commencé ses études théologiques avant l'âge compétent & commun, il a cru devoir obvier à l'objection en employant une expression vague, qui, au besoin, pouvoit étendre les études de Ganganelli au-delà du terme des *quarante-cinq ans*; & voilà pourquoi il a inséré le mot *plus* dans son texte arithmétique. Ce petit mot, qui semble jeté là sans dessein, est d'une grande finesse; ce pouvoit être une ressource pour le faussaire démasqué.

D'après toutes ces observations, je demande à tout homme impartial & sensé, si Ganganelli, voulant déterminer au juste le nombre de ses études, se seroit servi de cette expression vague, *PLUS de quarante ans*, avec un nombre déja impair. Si la Lettre

eût été de lui, il eût certainement parlé plus pertinemment, parce qu'il eût été plus exactement instruit. Le faussaire, qui écrivoit d'une main tremblante, n'a pu & dû s'exprimer qu'en tremblant.

Comment vous tirerez-vous de tout ceci, M. le Marquis ? Direz-vous que comme la date de 1749, mise au bas de la Lettre, est une des époques, qui, rapprochée de l'âge de Ganganelli, ne lui donne en effet que *quarante-quatre ans* dans le temps où on lui en suppose *quarante-cinq*, c'est une absurdité trop grossiere pour vous être imputée, & qu'elle doit l'être à l'imprimeur ? Je veux que ce soit une erreur typographique : mais cet aveu ne vous sauvera pas, 1°. parce que, indépendamment de cette date, toujours sera-t-il constant que cette phrase, *Il y a quarante-cinq ans que j'étudie la Religion*, est écrite en toutes lettres dans votre texte. Or comment ce nombre impair *quarante-cinq* a-t-il pu par préférence se présenter à l'esprit du calculateur, si ce n'est par l'idée du nombre 1774, année de la mort du Pape, époque de votre recueil de Lettres ? Prouvez-moi donc que, par un autre calcul, le nombre *quarante-cinq* tout juste a pu se trouver sous la plume de Ganganelli. 2°. Parce que, en vous accordant que la phrase entiere du texte est également une faute d'impression, comme la date 1749 mise au bas de la Lettre, il seroit bien difficile de concevoir que précisément l'imprimeur, pour vous jouer un mauvais tour, eût altéré tout à-la-fois les deux endroits chronologiques de la Lettre, & n'eût altéré qu'eux seuls.

Cependant, pour vous mettre un peu à l'aise, je consens que vous changiez la date de 1749 qui se trouve à la fin. J'ose vous défier d'en substituer une autre, dont le résultat puisse vous donner les *quarante-cinq ans* d'étude, qu'il faudra toujours justifier :

car vous n'exigerez pas de moi qu'après vous avoir abandonné la date, je vous livre également la mémorable phrase.

Cela posé, comment allez-vous vous y prendre pour réformer cette date ?

Observez que la Lettre en question est écrite avant que Ganganelli fût Cardinal. Il fut promu à cette dignité *en 1759 :* or en reculant la date jusqu'à cette époque, la plus favorable que vous puissiez prendre pour ne pas faire étudier Ganganelli à la *bavette*, vous n'y gagnerez rien, ou presque rien ; car Ganganelli diroit en 1759 (date de la Lettre dans cette hypothese), qu'il y a *quarante-cinq ans qu'il étudie la Religion.* Alors vous le ferez étudier à *neuf ans.* En effet Ganganelli, en 1759, avoit *cinquante-quatre ans*, puisqu'il étoit né en 1705. De *cinquante-quatre* ôtez *quarante-cinq*, vous aurez *neuf.* Mais comme on lit *PLUS de quarante-cinq ans*, nous aurions droit de compter encore au-dessous de *neuf ans.* Or croyez-vous sérieusement que Ganganelli, homme d'esprit, ait été se targuer de l'étude de son *catéchisme*, faite à *huit ans*, pour apprendre au *Chanoine d'Ozimo* qu'il a précisément une érudition de *quarante-cinq ans ?*

Vous devez trouver ma preuve *quarante-cinq fois* trop forte pour établir l'imposture de cette Lettre.

Dans cette même Lettre Ganganelli ne reconnoît pas *Thomas à Kempis* pour l'Auteur de l'*Imitation*, parce qu'en France les *chasubles* sont différentes de *celles d'Italie.*

Cette preuve est bien foible & bien mesquine pour être d'un critique érudit. Vous nous avez présenté Ganganelli consulté sur la date de *deux manuscrits* (Lettre 5, à l'Abbé du Mont-Cassin, t. 1, prem. édit. p. 40.) : que ne décidoit-il également ce point de critique par l'autorité de quelques *anciens manuscrits ?* Vous en aviez une belle occasion. Que ne preniez-

vous vos preuves dans la ſçavante Diſſertation de *M. Valart ?* Je ſens bien que comme cet Auteur vous avoit fourni l'idée d'attribuer à *Gerſen*, *Abbé de Verceil*, le livre de l'*Imitation* (toujours d'après votre plan de traiter de tous les points qui portent l'intérêt du moment), vous avez craint de vous montrer trop à découvert en puiſant ſervilement le tout à la même ſource. N'importe ; il falloit paſſer pardeſſus cette conſidération, & vous rendre bien familiere cette idée, que dans toutes les affaires il n'y a que le premier pas qui doive coûter à ceux qui ont juré de faire parler d'eux.

5°. LETTRE XV, A UNE RELIGIEUSE CARMÉLITE.

Voici pour Madame Louiſe & ſes Religieuſes. J'ai lieu de croire cependant qu'*à Saint-Denis* on s'eſt apperçu bientôt de la fourberie de l'*Anti-Pape Caraccioli*. Quand le public connoîtra les vues qui ont dirigé la rédaction de ces Lettres, il ne ſera plus étonné que Ganganelli, qui a oublié d'écrire à quelque *Religieuſe de l'Ordre de Sainte Urſule ou de la Viſitation*, ait eu l'attention, en écrivant à une *Carmélite*, de prôner grandement cet Inſtitut ; c'eſt que ces deux Congrégations n'ont point offert à notre ſiecle, comme celle du *Mont-Carmel*, le ſpectacle auguſte & touchant de la fille de nos Rois embraſſant les conſeils évangéliques. . . . M. le Marquis eſt un homme unique pour les attentions fines.

Si quelque jeune Prédicateur avoit envie de ſe charger du *Panégyrique de Sainte Théreſe*, je l'invite à prendre tout bonnement les deux diviſions du Diſcours que vous tracez pour l'éloge de la Sainte. (*Lettre 15, t. 1, prem. édit. p. 88.*) *C'eſt un Pere de l'Egliſe par ſes lumieres & par ſes écrits.* Ier Point. *C'eſt un modele de pénitence par ſes auſtérités.* II^d^ Point.

Voyez comme cela marche bien ! Le Ganganelli qui a fait cette Lettre, avoit eu la précaution, auparavant, de faire sa lecture spirituelle dans quelque Sermonnaire français.

6°. LETTRE XIII, A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Un homme qui s'est acquis de la célébrité, tant par son érudition que par son goût pour les beaux arts ; un homme que le *Roi de Prusse* appella auprès de sa personne, avec les *Voltaire* & les *Maupertuis* ; un homme qui faisoit hautement profession de cette *philosophie* qui constitue *les êtres pensans*, doués du privilege d'avoir dans le cœur de *la cervelle* tout comme dans la tête ; un tel personnage présentoit un sujet piquant, & le nom d'*Algarotti* y faisoit penser.

Quel dommage, Monsieur Caraccioli, que vous l'eussiez oublié ! Les talens du Comte *Algarotti*, ses Ouvrages, son séjour auprès du *Salomon du Nord*, l'éloge de ce Prince, celui de M. *de Voltaire* & de M. *de Maupertuis*, en falloit-il tant pour pondre la plus jolie Lettre ? Cependant la maniere de penser du Comte *Algarotti* paroissoit devoir faire naître une petite difficulté pour la plume d'un Religieux, qui devoit observer au moins les bienséances de son état. Quelle opinion se faire d'un *Franciscain* qui avoit des liaisons intimes avec *un esprit fort ?* N'y avoit-il pas à craindre l'application de ce proverbe très-banal, il est vrai, mais très-fondé : *Dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es ?* Bagatelle que tout cela. *Oui, non ; blanc, noir ;* d'une main des coups d'encensoir, & de l'autre des soufflets à la philosophie : tel est, chez M. le Marquis, l'art de concilier les extrêmes, pourvu qu'il ait le plaisir de faire rire.

Trois Lettres adressées au Comte *Algarotti* se trouvant dans ce recueil, je réunirai les extraits de ces trois pieces, afin de n'y pas revenir. Commençons par la Lettre XIII.

Le Pape (Benoît XIV) *eſt toujours grand, & toujours charmant par ſes bons-mots. Il diſoit* L'AUTRE JOUR *qu'il vous avoit toujours aimé, & qu'il vous reverroit avec le plus grand plaiſir.*

Singulier début de Lettre, où il n'y a pas même un *Mon cher Comte*, ſinon en *vedette*, du moins en ligne !

Il (le Pape) *parle du Roi de Pruſſe avec admiration ; & il faut avouer que c'eſt un Monarque dont l'hiſtoire ſera un des plus beaux monumens du dix-huitieme ſiecle. Avouez que je ſuis bien généreux ; car il ſe moque de la Cour de Rome & des Moines* TANT QU'IL PEUT. Voilà le compliment au Roi de Pruſſe.

Vous êtes là trois hommes (à talens), *vous, M. de Voltaire* & *M. de Maupertuis.* Voilà pour nous rappeller le *triumvirat* qui, avec le *Marc-Aurele* de la Germanie, formoit la partie quarrée *philoſophique.*

Votre derniere lettre eſt pleine de PHILOSOPHIE. *Je l'ai fait voir à nos amis communs..... Ce mélang* (philoſophique) *fait merveille aux yeux des hommes qui ont du bon ſens & du génie*, (c'eſt-à-dire *les ſages du jour*).

Voilà le tribut d'encens à la philoſophie. Mais cette philoſophie dont Ganganelli étoit *émerveillé*, étoit peut-être la bonne, la vraie philoſophie ? On va voir de quelle eſpece elle étoit.

Mais ce n'eſt pas le ton du ſiecle (la Religion), *& vous voulez être à la mode.*

Vous êtes un philoſophe qui n'a pas coutume d'aller au ſermon, & que le ſéjour de Poſtdam n'a pas ſanctifié. Et dans la Lettre LVI : *Perſonne n'a plus de raiſons que vous pour ſe convaincre de la ſpiritualité de l'ame & de ſon immortalité...... Il faut que le tout aimable Algarotti devienne auſſi bon Chrétien que bon philoſophe.* (Ibid.).... ARRANGEZ-VOUS, *malgré votre philoſophie, de maniere que je vous voie dans le*

ciel. (Ibid.) Donc la philosophie du Comte Algarotti étoit celle *à la mode*, celle qui avoit besoin *de se convaincre de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame*, celle qui n'étoit pas *chrétienne*, celle que Ganganelli ne pouvoit *voir dans le ciel* qu'à l'aide d'une capitulation ; enfin une philosophie qui ne pouvoit devenir religieuse que par un *prodige qu'il y avoit peu d'apparence que Dieu opérât.* (Voyez Lettre 13.)

Comment la trouvez-vous, cette bambochade, Monsieur le Marquis ? *Arrangez-vous, malgré votre philosophie, de maniere que je vous voie dans le ciel.*

C'est tout juste l'équivalent de cette maxime : *Il est avec le Ciel certains arrangemens.* Ganganelli qui fait des *marchés* avec le Ciel, en est tout fier & se rengorge. *Avouez que je sçais accommoder les sermons de maniere à ne pas effaroucher un bel esprit ; & que si l'on prêchoit aussi amicalement, vous entendriez parfois le Prédicateur.*

Mais *avouez*, Monsieur le Marquis, que *parfois* vous faites jouer au Pere Ganganelli un rôle bien imbécille ou bien scandaleux : car pouvoit-il, sans ineptie, s'imaginer que par des plaisanteries il rendroit les vérités de la Foi respectables au mécréant *Algarotti* ? Ou ne voyoit-il pas que c'étoit s'égayer aux dépens de la Religion, & trahir son ministere, que de présenter un ton badin pour modele de celui de la chaire évangélique ?

Vous vous êtes apperçu que le Pere Ganganelli se fourvoyoit, & vous allez aussi-tôt lui faire reprendre son sérieux, & lui faire débiter sans rire les plus belles maximes. *Nous n'avons été créés ni pour être les disciples d'Aristote, ni pour être ceux de Newton. Notre ame a de plus grandes destinées...... Nous avons tous un premier principe & une derniere fin, & ce ne peut être que Dieu qui soit l'un & l'autre..... Le Christianisme est la substance des vérités que l'homme doit cher-*

cher. (Lettre 83.) Et précisément dans l'instant où Ganganelli cite l'exemple de *S. Augustin, qui, après avoir parcouru tous les êtres, pour voir s'ils n'étoient pas son Dieu, revint à son propre cœur,* ET REDII AD ME, le même Ganganelli *revenant à lui*, & reprenant ses derniers *erremens* plaisans, renchérit sur tout ce qu'il a dit plus haut. *J'espere que vous me prêcherez quelque jour, & que chacun aura son tour. Eh! plût à Dieu!* C'est-à-dire, *plût à Dieu que vous me prêchiez* (la philosophie, autrement dite) *l'irréligion!* Car Algarotti ne pouvoit que de cette maniere avoir *son tour* contre un homme qui lui prêchoit *la Religion;* ce qui fera un plaisir infini à Ganganelli : car, *soit que vous moralisiez, soit que vous badiniez* (sur la Religion), *je vous écouterai toujours avec le plaisir qu'on goûte à entendre une personne qu'on aime de tout son cœur,* par conséquent avec un plaisir inexprimable.

Et une Lettre aussi *philosophique* a été écrite par le Pere Ganganelli! Quand vous l'avez fabriquée, vous ne sçaviez donc pas que depuis sa mort, on lui faisoit faire dans Rome tout plein, tout plein de *miracles* (a)?

Autre preuve de l'imposture de cette Lettre.

Un petit philosophe de Scot ne peut mieux faire que de profiter des leçons d'un Sçavant qui a mis au jour le NEWTONIANISME DES DAMES. (Let. 83.)

En effet, l'Ouvrage le plus célebre du Comte Algarotti, celui qui l'a fait passer pour le petit *Fontenelle* de l'Italie, devoit tenir son coin ici. Mais pourquoi n'avoir inséré ce morceau que dans votre second volume, & n'avoir daté cette troisieme Lettre à M. Algarotti, que du 7 Décembre 1754? Vous ignoriez apparemment que l'édition originale du *Newtonianisme*

(a) Voyez la Gazette Ecclésiastique, dont l'extrait est rapporté par *le Courier d'Europe*, du mardi 18 Novembre 1777, N°. 49.

pour les Dames avoit été imprimée *à Naples* dès 1737? Dans votre ſyſtême, il faut ſuppoſer que Ganganelli n'avoit écrit, juſqu'en 1754, que trois Lettres à M. Algarotti : & alors comment imaginer qu'il ait été près de vingt ans ſans complimenter ce philoſophe ſur ſon *Newtonianiſme féminin*, & ſans lui dire qu'*une philoſophie d'attraction* étoit ſon vrai ballot, *par la raiſon qu'il a un caractere liant qui attire les eſprits?* Gentilleſſe qui en vaut bien une autre.

Diſons le fin mot : vous n'avez penſé au *Newtonianiſme des Dames* qu'en faiſant votre ſecond volume ; & bien vîte, bien vîte vous avez broché une Lettre ſur ce ſujet. La derniere eſt du 11 Décembre 1754. Pour faire enjamber la troiſieme ſur la ſeconde, vous avez daté celle-là du 7 Décembre 1754, quoique l'autre fût du 11 Décembre 1754.

Eſt-il rien de plus ſingulier que le peu d'intervalle entre ces deux dates des mêmes mois & an? Qui croira que Ganganelli, *garrotté par les affaires* (Voyez Lettre XIII), écrivant de *Rome à Poſtdam*, décoche coup ſur coup deux Lettres à M. Algarotti, l'une du 7 Décembre 1754, l'autre du 11 Décembre 1754, le tout à propos de bottes?

Vous ranimerez Bologne quand vous y reviendrez : il faut un eſprit comme le vôtre pour ÉLECTRISER *les Académies.*

Pourquoi choiſir *Bologne* pour y faire *revenir* Algarotti? Que ne preniez-vous *Padoue*, lieu de ſa naiſſance? Il eſt clair que voulant *électriſer une Académie*, vous aviez beſoin de *Bologne*, qui en a une des plus anciennes.

LETTRE IV, A M. BOUGET, CAMÉRIER SECRET DE SA SAINTETÉ.

Ici Ganganelli fait tout exprès une Lettre pour nous donner un petit traité ſur la *gaieté*. *Nota* que cette Let-

tre, de près de quatre pages, est écrite *de Rome*, à quelqu'un qui réside *à Rome :* aussi M. Caraccioli n'a pas osé mettre au bas sa formule ordinaire, *A Rome*, *ce*, *&c.*

La gaieté est le vrai médecin des gens d'étude. Il faut dilater son esprit & son cœur, lorsqu'on s'est resserré dans un travail opiniâtre..... L'épanouissement de l'ame est nécessaire comme celui des arbres, si l'on veut REVERDIR ET FLEURIR. *Mais il y a des personnes qui, semblables* A DES ROSIERS *sans fleurs, n'offrent jamais à la vue que l'écorce & les épines. Quand je les rencontre, je ne dis mot, & je passe vîte, dans la crainte d'en être piqué.*

La gaieté nous empêche de vieillir : on a toujours, avec elle, un air de fraîcheur, au lieu de cette pâleur & de ces rides que font naître les soucis.

Benoît XIV ne jouit d'une aussi bonne santé que parce qu'il est toujours extrêmement gai : il quitte sa plume pour dire quelques bons-mots, & il la reprend sans jamais se fatiguer.

Vous avez très-bien fait D'ENTER LA GAIETÉ ITALIENNE SUR LA GAIETÉ FRANÇAISE ; *c'est le moyen de vivre cent ans. Je vous les souhaite.* Et moi aussi, Monsieur le Marquis.

Vous êtes un homme bien singulier ! Vous ne faite rien comme les autres. Ils rangent des idées tout simplement, & vous, vous les *casez :* ils animent les Académies, & vous, vous les *électrisez :* ils joignent une qualité à une autre, & vous, vous les *entez* l'une sur l'autre.

Par forme d'*appendice*, je joindrai ici un autre apophtegme joyeux, tiré de la Lettre XCV. *La gaieté est le baume de la vie.* Pour moi, ce qui me met du *baume* dans le sang, c'est de penser que tout cela se trouve dans le Traité de la *Gaieté*, composé par vous-même, Monsieur le Marquis, long-temps avant *l'édition* des Lettres.

La *Lettre XVIII, au Prélat Cérati*, fait mention d'un vieil *Evêque de Spolette*, *papa* fort gai, autre *Roger-bon-temps*, qui valoit bien l'*enjoué* Ganganelli. Mais treve sur la *gaieté* : j'ai une question à vous faire sur cette Lettre à M. *Cérati*. Comment un homme *tourmenté par des affaires*, au point que *le jour n'a pour lui que six heures*, peut-il s'amuser à écrire, pour établir qu'il vaut mieux se promener *dans les prairies & les champs* que dans *les jardins* ? (P. 96.) Qui ne voit que c'est plutôt vous qui, par cette Lettre, vous ménagez un *petit sentier* (Ibid.) d'où vous jetez des pierres dans le *jardin des anti - Augustiniens*, en prenant fait & cause pour le Cardinal *Noris*, dont l'*Histoire Pélagienne* a fait tant de bruit ? Sous les auspices de ce nom, vous nous avancez, en passant, cette proposition : *Il seroit* CRUEL *qu'on fût hérétique parce qu'on est Augustinien.*

Monsieur le Marquis, *il est cruel* pour certaines gens, que depuis près d'un siecle & demi il y ait *deux Augustins : il est cruel* que *Calvin* ait dit aussi : *Gloriatus sum de Augustino, illum prorsùs nostrum esse* (a). Etoit-il orthodoxe *cet Augustinien-là ?*

Le bon Evêque de Spolette..... est comme le Pape (*BENOIST XIV*). Ibid. p. 97.

Cette *parenthese* n'a été sûrement placée ici que par distraction. Vous aviez déja dit (à la page 96) : *Le Pape ne fait que ce qu'il doit faire, en vengeant la mémoire du Cardinal Noris* ; & vous n'aviez pas fait remarquer dans cet endroit que *ce Pape* étoit *Benoît XIV*. Puisque c'étoit la premiere fois que dans cette Lettre vous parliez *du Pape*, c'étoit là, & non après, que vous deviez placer votre *parenthese*.

Sçavez-vous ce qu'on prétend à ce sujet ? On sou-

(a) Calv. *lib.* 3, *de lib. arbit. c.* 3, *p.* 170.

tient que cette Lettre a été composée de plusieurs pieces rapprochées & empruntées de droite & de gauche. Le morceau du Cardinal *Noris* a été copié de quelque Auteur qui, parlant de Benoît XIV, qu'il venoit de nommer plus haut, avoit cru, & avec raison, ne devoir le désigner que par le seul nom de *Pape*, ce qui ne pouvoit faire d'équivoque. Au contraire, ajoute-t-on, l'article sur l'*Evêque de Spolette*, qui se trouvoit pris d'un autre ouvrage, dans un endroit où il y avoit déja long-temps qu'on avoit nommé *Benoît XIV*, portoit la *parenthese*, pour rappeller que c'étoit *ce Pape* qu'on vouloit désigner. Qu'ainsi, comme en pillant ces deux morceaux, vous n'avez pas fait attention à la petite différence qui résultoit de la *parenthese*, vous les aviez insérés dans le même état que vous les avez trouvés. Croyez-vous à l'impossibilité de ce fait? Ce qui renforce la preuve que toute cette Lettre a été fabriquée de différens lambeaux, c'est que chaque partie forme une cascade bizarre.

En effet, M. le Marquis, vous faites dire d'abord à Ganganelli qu'il est très-*affairé;* qu'il succombe sous le poids de ses occupations; qu'il ne conçoit pas comment on peut *s'ennuyer*. De là il se jette sur les monumens de *Florence;* puis il parle du *jardinage;* ensuite il va chercher le Cardinal *Noris;* il se rabat sur la *gaieté* de l'*Evêque de Spolette;* il tombe sur les *Hermites* qui sont *trop dissipés*. A propos d'*Hermites* qui n'étudient pas (ce qui est fort étonnant), il fait une sortie sur *les Communautés*, où il n'y a plus que *des études par extraits*. Sans sçavoir où sa plume le *mene*, il nous fait *retomber dans l'ignorance du dixieme siecle;* il compare *la science avec la lune* (ce qui me rappelle l'exorde pompeux de *Petit-Jean: Quand je vois le soleil; & quand je vois la lune*). Enfin

il avertit qu'il *ſommeille* en écrivant toutes ces diſparates : il prend congé de ſon homme, & va ſe coucher. (*Voyez pages 95, 96, 97, 98.*) En voilà-t-il des *ſauts* & des *bonds*, M. le Marquis ?

Et cette Lettre de près de *quatre pages* de petits riens, qui eſt-ce qui l'écrit ? Celui qui a débuté par dire qu'il étoit *tourmenté d'affaires*.

M. le Marquis a ſenti qu'il y avoit là une ſorte d'inconſéquence : pour la faire diſparoître, il fait promettre un *mémoire* que le Prélat *Cérati avoit demandé*. Ce mot eſt mis tout exprès pour être le *pourquoi* de cette Lettre. On ne commence pas par parler du *mémoire*, comme cela devoit être ; mais il ne vient qu'au ſecond chef.

Votre recueil, M. le Marquis, contient 132 Lettres. Je deſirerois ſçavoir comment il arrive que toutes les fois qu'il eſt queſtion de *mémoire* ou autre choſe demandée à Ganganelli, vous ne dites pas ce dont il s'agit, & qu'il l'envoie, mais qu'il enverra *UN mémoire*, qu'il *le fera paſſer*. Cela s'entend : mais on comprend auſſi que vous aurez de la peine *à faire paſſer* pour authentiques cette Lettre & toutes les autres.

7°. Lettre XX, au Comte ***.

J'y lis (*p. 105.*), qu'il faut être attentif *à ne pas éteindre la meche qui fume encore, & à ne pas rompre le roſeau déja briſé*.

Dans la Vie de Clément XIV (*p. 147.*) je retrouve la même idée : *Cette tolérance .... qui craint d'ÉTEINDRE LA MECHE QUI FUME ENCORE, ET DE ROMPRE LE ROSEAU DÉJA BRISÉ*. Je ſçais bien que cette maxime étant tirée de l'Evangile, & dès-lors appartenant à tout le monde, peut être citée par tout le monde : mais comment ſe fait-il que Ganganelli & vous, M. le Marquis, écrivant chacun



de votre côté, l'un les *Lettres* & l'autre la *Vie*, vous vous êtes servis tous les deux, pour exprimer cette maxime, de la même contexture de phrase, des mêmes termes, & presque du même nombre de mots, à commencer depuis le mot *éteindre*, qui rend l'idée de l'Evangile ? Dans une traduction littérale, cette identité n'étonneroit pas; mais il est clair que ce n'est ici qu'une paraphrase : or il est impossible qu'en la faisant, Ganganelli & vous, ayiez pu, par hasard, vous rencontrer l'un & l'autre aussi exactement.

N'allez pas me dire que, plein des Lettres de Ganganelli, que vous comptiez faire imprimer *après la Vie*, il n'est pas invraisemblable que vous ayiez retenu un phrase entiere, qui, dans la chaleur de la composition, aura passé dans le texte de la Vie ; car aussi-tôt après la citation extraite de ce dernier Ouvrage, suivent *six lignes* qui contiennent un propos de Ganganelli qu'on lit dans la même Vie : & les six lignes de discours, vous vous souvenez si bien qu'elles appartiennent à Ganganelli, que vous les avez mises *en caracteres italiques*. Quoi ! vous vous rappellez un discours verbal, plus fait pour échapper, & vous oubliez une phrase entiere prise textuellement des Lettres de Ganganelli, plus propres à fixer l'esprit ! Vous êtes, M. le Marquis, d'une adresse admirable.

Pour que le public ne s'apperçût pas que l'Auteur des Lettres & de la Vie se répétoit, & par conséquent qu'il étoit le même individu, vous affectez de citer modestement ces paroles, comme de Ganganelli : *On ne perd que trop souvent la charité*, DISOIT-IL, *pour soutenir la foi*, &c. &c. &c. afin que cette phrase donnât le change sur l'autre.

Je suis convaincu que ce *disoit-il* est un piege que vous nous avez tendu, & que ce pourroit être quelque endroit de vos Ouvrages, tirés eux-mêmes

de quelques prétendues Lettres de Ganganelli, tirées de quelque autre Auteur que vous aurez copié. Par ce moyen il eſt aiſé de faire des livres & des lettres.

8°. Lettre XXI.

Elle va completter la preuve du petit manége que je viens de développer ci-deſſus.

Il n'eſt pas ſurprenant que des ſiecles ſuperſtitieux aient amené un ſiecle d'incrédulité, &c. (Tome 1, prem. édit. p. 113.)

Et dans la vie de Ganganelli vous nous apprenez que vous tenez d'un *Commandeur de Malthe*, que Clément XIV fit en ſa préſence cette réflexion : *Après les temps ſuperſtitieux ſont venus les jours d'incrédulité*, &c. &c. &c. (*Vie du Pape Ganganelli*, prem. édit. pages 130 & 131.)

1°. Il faut que ce *Commandeur* ait eu une mémoire admirable, pour avoir pu, après ſa converſation avec Ganganelli, vous répéter un diſcours auſſi long que celui du Pape, & dont le dernier extrait fait partie, puiſque dans la Vie ce diſcours remplit *trois pages !* Pour nous prouver qu'il n'y a pas un mot de vous, ce diſcours (dans le temps prononcé de vive voix) vous le mettez en lettres italiques.

2°. Comment dans cette Lettre (prétendue écrite en 1750) ſe trouve-t-il une phraſe que Ganganelli, devenant Pape en 1769, a proférée devant *un Commandeur de Malthe*, préciſément de votre connoiſſance, & qui ne differe que dans quelques termes, dont le changement évidemment affecté annonce un artifice ? Car par-tout où il y avoit d'abord *ſiecles*, vous avez ſubſtitué *temps* & *jours*. Tenez, M. le Marquis, ce ſont de ces petites ruſes qui n'en impoſent point à tout le monde.

Je vous ai reproché dans le dernier article, de met-

tre sous la plume de Ganganelli ce qui n'étoit réellement que de la vôtre, & par votre candeur à lui imputer certaines réflexions que par un *disoit-il*, vous indiquiez être de sa façon, de sauver plusieurs autres morceaux dont vous ne vouliez pas qu'on connût la source : ici même reproche à vous faire sur une manipulation qui indique le même ouvrier. Lorsque vous assemblâtes les matériaux pour les Lettres où vous deviez traiter de *l'incrédulité* (grand sujet à la mode, & que vous ne pouviez omettre décemment), vous fîtes, des meilleurs Auteurs en ce genre, différens extraits. La pensée que je viens de rapporter sur les *siecles superstitieux*, étoit du nombre. Vous en semâtes quelques-uns *dans la Vie de Clément XIV*, afin de placer vos pierres d'attente pour les Lettres, sans cependant employer dans la Vie exactement les mêmes extraits que ceux qui devoient entrer dans les Lettres. D'après ce systême, comme vous vîtes qu'il se rencontreroit dans celles-ci une réflexion que vous vouliez également insérer dans la Vie, vous jugeâtes très-prudent d'y mettre en italique le morceau tout entier, afin que, si on venoit à retrouver la même pensée dans les deux Ouvrages, on en conclût précisément que les Lettres sont de Ganganelli, puisque vous attestiez dans sa Vie qu'il avoit répété la même chose *à un Commandeur de Malthe* ; propos que, dans ce dernier Ouvrage, vous faites lire en lettres *italiques*, afin de faire entendre que la pensée est de Ganganelli. Quelle sublime combinaison ! Par ce moyen vous avez voulu sauver tous les autres extraits, qui, insérés dans les deux Ouvrages, & qui, pour le fond des idées, n'étant point attribués à Ganganelli, ne feroient naître aucun soupçon que ce pourroit être la même plume qui eût composé & *la Vie* & *les Lettres*.

9°. Lettre XXV, au révérend Pere Orsi, Dominicain, devenu depuis Cardinal.

M. le Marquis, se proposant de bâtir une correspondance épistolaire, qu'il vouloit attribuer à un Italien versé dans la littérature, devoit naturellement le faire écrire sur tous les hommes de ce pays, célebres par leur érudition.

Le Pere *Orsi*, sçavant Religieux, Auteur d'une *Histoire Ecclésiastique* écrite en italien, ne devoit pas être oublié. Voyons si l'habileté du faussaire brille dans la rédaction de cette Lettre.

Mon révérend Pere, j'ai passé deux fois chez vous sans avoir eu le bonheur de vous rencontrer. (Tome 1, prem. édit. p. 123.)

Cette Lettre est datée du 11 Juin 1750 : le Pere *Orsi* demeuroit alors à Rome, ainsi que le Pere *Ganganelli.* Quelle apparence que celui-ci ait écrit à l'autre une Lettre de près de *trois pages*, sur un sujet qu'il étoit tout simple qu'il réservât pour une conversation, sur-tout le Pere *Orsi* ne pouvant être d'un accès difficile, puisqu'on nous dit qu'il étoit le *Religieux le plus sédentaire ?* (Ibid.) Premiere difficulté contre l'authenticité de cette Lettre.

Pour jeter un air de vraisemblance sur l'occasion qui l'a fait écrire, qu'a imaginé M. le Marquis ? Il suppose très-finement que Ganganelli *a été deux fois chez le Pere Orsi*, sans avoir eu *le bonheur de le rencontrer.*

Le bonheur de vous rencontrer est un gallicisme, qui décele l'Auteur de la Lettre, & qui me rappelle les fades complimens de ces *agréables* qui, en France, ont donné de la vogue à ces locutions précieuses, *le bonheur de vous voir, le bonheur de vous rencontrer*, & autres pareilles mignardises.

Le Pere *Orsi*, manqué deux fois par Ganganelli, M. le Marquis n'en demandoit pas davantage, & fait prendre la plume à son personnage.

Je voulois vous remercier du TOME *que vous m'avez envoyé.*

Quand M. Caraccioli est embarrassé, c'est ordinairement *un livre* qui le tire d'affaire pour l'intrigue de de la piece, comme les billets dans les comédies. Dans la Lettre 128 (*p. 295.*), on verra encore *un livre* former le nœud de la scene de Ganganelli entrant au conclave, & écrivant à un Cordelier qu'il sortiroit du conclave pour retourner droit à son couvent.

Je voulois vous remercier du tome que vous m'avez envoyé.

Du tome ! De quel tome ? Par ce qui suit, on comprend bien, M. le Marquis, que c'est de l'*Histoire Ecclésiastique* du Pere *Orsi* dont vous allez parler. Cela étoit immanquable. En effet j'ai vu dès le commencement qu'adressant une Lettre au Pere *Orsi*, vous n'oublieriez pas de faire jaser Ganganelli sur le plus important des Ouvrages de ce sçavant Dominicain. Ainsi *du tome*, suppléez, de l'*Histoire Ecclésiastique.*

Mais *du tome !* Quelle expression ! Et pourquoi cette expression ?

Il faut sçavoir qu'à la date de cette Lettre, *11 Juin 1750*, les six premiers volumes de cette Histoire paroissoient : ainsi il étoit naturel de dire *du tome premier, second* ou *troisieme, &c. de votre Histoire.* Comme il s'agissoit d'un Ouvrage en plusieurs volumes, il étoit de l'instinct naturel du langage de s'exprimer de cette maniere, *pour vous remercier de* TEL *tome que vous m'avez envoyé.*

Il est si vrai, M. le Marquis, que ce nombre indéterminé est de nature à élever le soupçon le plus

fondé, que dans la Lettre XLVII, *à l'Abbé de Canilhac*, il eſt encore queſtion d'un *tome* que vous faites *remettre* par Ganganelli.

Rapprochons les deux phraſes des Lettres au Dominicain & à l'Auditeur de Rote.

Lettre au Pere Orſi.... *Mon révérend Pere, j'ai* PASSÉ *deux fois chez vous pour.... vous remercier* DU TOME *que vous m'avez envoyé.*

Lettre à l'Abbé de Canilhac.... *J'ai* PASSÉ, *Monſeigneur, pour avoir l'honneur de vous remettre moi-même* UN TOME *de M. de Buffon.* (Lettre 47, tome 1, prem. édit. p. 251.)

S'il eſt bien ſingulier que *deux fois* Ganganelli *paſſe* chez quelqu'un au ſujet d'*un livre*, & que *deux fois* il manque ſon homme; ſi c'eſt une plus grande ſingularité que parce que *deux fois* il n'a pu trouver à qui parler, il ſe détermine à écrire deux lettres, non en forme de billets, pour répéter qu'il avoit *paſſé*, mais pour parler de deux Ouvrages fameux & pour le fond & pour le ſtyle, *l'Hiſtoire Naturelle* & *l'Hiſtoire Eccléſiaſtique*, n'eſt-ce pas une archiſingularité que *deux fois* Ganganelli, parlant d'un livre qui ne pouvoit être qu'une partie de chacun de ces Ouvrages remarquables par la multitude de leurs volumes, *deux fois* il ne ſe ſerve que de ces termes, d'une affectation bizarre, *pour vous remercier* DU TOME, *pour vous remettre* UN TOME?

Si l'évidence de l'impoſture de ce recueil n'étoit pas appuyée ſur d'autres preuves, je n'inſiſterois pas ſur celle-ci; mais comme j'ai démontré que c'eſt vous, M. le Marquis, qui êtes le fauſſaire, tous les chaînons de votre ſyſtême ſe tiennent; il y a un plaiſir infini à expoſer au grand jour l'artifice avec lequel ils ont été tiſſus. Voyons donc pourquoi M. le

Marquis, en parlant du volume envoyé par le Pere *Orsi*, vouloit le remercier *DU TOME*, & non pas de *tel tome*, tout comme il avoit été pour remettre à *l'Abbé de Canilhac UN tome* de *Buffon*.

Il faut se rappeller que l'*Histoire Ecclésiastique* de l'Auteur Italien, ainsi que l'Ouvrage du *Pline* François, contient grand nombre de volumes. Celle du Pere *Orsi*, qui devoit être en 30 volumes *in*-4°., n'est qu'en 20, dont le premier a paru en 1746, & le 20me en 1761, année de sa mort.

Vous sçaviez bien en gros, M. le Marquis, qu'il y avoit plusieurs tomes de cet Ouvrage : mais comme, pour une raison que je dirai plus bas, vous avez jugé à propos de dater la Lettre de 1750, ne sçachant pas au juste combien, à cette époque, le Pere *Orsi* avoit donné de volumes, vous avez craint que si vous assigniez tel *tome*, comme le neuvieme, le douzieme, on ne vînt à vous prouver qu'en 1750 le Pere *Orsi* n'avoit publié tout au plus que le septieme volume (*a*), & qu'ainsi vous vous étiez grossiérement blousé. Voilà pourquoi vous avez donné la préférence à cette phrase, *je voulois vous remercier DU TOME que vous m'avez envoyé.*

Par un semblable effet de votre mince bibliographie, vous avez voulu ne remettre *à l'Abbé de Canilhac* qu'un *tome* de M. de Buffon : c'est que vous aviez peur, en désignant ce *tome*, d'en *remettre* un qui ne fût pas encore imprimé.

En vain direz-vous qu'il vous eût été très-aisé de sçavoir combien de volumes de l'histoire du Pere *Orsi* avoient paru en 1750.

Très-aisé ! Pas tant que vous le croyez, M. le Marquis. Rappellez-vous que Clément XIV est mort à la fin de 1774. Vos Lettres étoient sous presse à la fin de 1775. Si vous aviez voulu sur chaque article

(*a*) Voyez le *Journal des Sçavans*, *année* 1751.

ne faire que des citations bibliographiques dans la plus grande exactitude, comment, dans ce court intervalle, auriez-vous pu visiter plusieurs bibliotheques ? Car ce n'est guere que là qu'on trouve ce qui regarde l'historique des éditions des ouvrages étrangers, sur-tout de ceux qui ont paru depuis longtemps. Observez le nombre de ceux de ce genre que vous citez dans votre recueil.

Je félicite l'Italie de l'heureuse production dont vous l'enrichissez. M. Fleury avoit besoin d'un Ecrivain qui remplît les vuides de son Histoire. (Tome 1, prem. édit. p. 123.)

Nous voilà au point où vous vouliez venir. Je m'attendois bien que vous nous donneriez quelques petits morceaux sur le sçavant & judicieux Ecrivain Français de l'Histoire Ecclésiastique, pour en faire le parallele avec le prolixe, mais élégant Auteur de la même Histoire en italien ; ce qui vous fournissoit un sujet piquant à traiter.

Pour bien connoître M. Caraccioli, il faut sçavoir que quand il veut faire un ouvrage, il va, comme on dit, *de fil en aiguille.* Parle-t-il des *Capucins ?* Cela le fait penser à *leur jardin*, & en conséquence il nous fait faire un tour dans le *jardin des Capucins.* Ce jardin lui fait respirer l'air le plus pur, que la *dépravation du siecle n'a pas gâté.* (Voyez Lett. 37, T. 1, prem. édit. p. 202.) De même M. Caraccioli veut-il écrire au Pere *Orsi ?* Ce nom lui rappelle son *Histoire Ecclésiastique* Italienne ; celle-ci lui rappelle la *Française ;* la Française excite l'idée de l'*Abbé Fleury*, qui a travaillé dans le même genre ; & l'*Abbé Fleury* le mene droit *aux libertés de l'Eglise Gallicane :* & voilà une Lettre toute faite.

M. Fleury avoit besoin d'un Ecrivain qui remplît les vuides de son Histoire.

Cela peut être ; mais il n'avoit pas besoin d'un

Ecrivain qui allât copier des pages entieres de ses Ouvrages, ainsi que *les mémoires pour servir à l'Histoire Ecclésiastique* de M. *de Tillemont.* Ganganelli, qui lisoit tous *les Journaux de France*, & qui avoit certainement lu ceux de *Trévoux*, auroit dû y apprendre comment il étoit aisé de remplir les *vuides* de M. *Fleury* à ses frais & dépens.

Je ne lui pardonne cependant pas de n'avoir presque rien dit de l'Eglise de Ravenne, si célebre dans les annales de l'Italie, par une multitude d'événemens relatifs à ses Exarques. (p. 124.)

C'est ce que j'appellois tout à l'heure le genre de M. le Marquis. De même que quand il parle de l'Histoire Ecclésiastique *Italienne*, il faut qu'il parle de la *Française*, & puis après *de Fleury*, & puis après *des libertés de l'Eglise Gallicane;* de même, écrivant au P. *Orsi*, d'un Ordre qui a un très-beau couvent à *Ravenne*, il s'accroche à l'*Eglise de Ravenne*, & de là à ses *Exarques.*

Monsieur le Marquis, vous n'avez pas tiré de votre sujet tout le parti possible. Puisque vous étiez sur les *Exarques*, que ne parliez-vous aussi de *Longin*, qui le premier obtint l'exarcat; & puis après d'*Eutichès*, qui fut le dernier; & puis après du *Roi Astolphe*, qui chassa les Exarques; & au sujet d'*Astolphe*, des *Lombards*, dont il étoit le Roi; & puis après de *Pépin*, qui obligea *Astolphe* à donner l'exarcat au Pape; & puis après *Pépin*, de *Charlemagne*, qui confirma la cession? Cette progression vous eût fait remonter à la fameuse donation de *Constantin*, que vous eussiez traitée de fable, comme de raison.

Voyez comme en parlant du *tome* du Pere *Orsi*, vous auriez pu nous faire voir du chemin! Comment avez-vous oublié dans vos Lettres *de omni scibili*, la *donation de Constantin?* Ce morceau auroit mérité une place dans l'endroit où vous parlez des bienfaits

des Souverains envers le Saint Siege. Peut-être nous le réservez-vous pour une nouvelle édition.

Nous reprochons à M. Fleury de ce qu'il est TROP ZÉLÉ *pour les libertés de l'Eglise Gallicane ; & les Français vous accuseront, mon révérend Pere, de soutenir avec* TROP D'ARDEUR *les opinions ultramontaines.* (p. 124.)

Ici il ne faut que du sens commun pour concevoir que Ganganelli n'a pu écrire sur ce ton au Pere *Orsi*.

1°. Cette Lettre, dès le début, annonce qu'elle est un remerciement à ce Religieux pour un *tome* de son Histoire, & elle finit par critiquer, quoiqu'en termes honnêtes & palliés, cette *même Histoire* sous un des rapports qui lui ont acquis l'estime des Italiens.

2°. Ganganelli félicite l'Auteur de cet Ouvrage sur ce qu'il a *enrichi* l'Italie de cette *heureuse production*. Or, pour peu qu'on soit versé dans la littérature de ce pays, on sçait qu'aux yeux de cette nation, un des mérites principaux de l'Histoire Ecclésiastique du Pere *Orsi* est d'avoir réfuté dans sa Préface celle qu'a mise l'Abbé Fleury au commencement de son Histoire.

Est-il vraisemblable que ce même homme appelle *heureuse*, & faite pour *enrichir*, une production dont il déprise dans la même Lettre la principale qualité ?

3°. Est-il aisé de se persuader que Ganganelli, *Italien*, qui en 1750, où il n'étoit que simple Religieux, ne jouissoit pas encore d'une réputation éclatante, aille faire entendre, quoiqu'à mots couverts, à un homme du mérite & du poids *du Pere Orsi*, & *Italien* comme lui, qu'il défend avec *trop d'ardeur les prétentions ultramontaines* ; & que pour que ce Religieux puisse moins douter de la façon de penser de Ganganelli, celui-ci aille la consigner dans un écrit ?

4°. Et qui est-ce qui fait, dans cette Lettre, le procès au Pere Orsi sur son *ardent* ultramontanisme ?

Ce même Ganganelli, qui dans la Lettre XLVII écrit *à l'Abbé de Canilhac* que *les Français comme les Romains sont Catholiques, malgré les sentimens qui les partagent sur* cet *article* des libertés de l'Eglise Gallicane. (*pag. 251 & 252, tom. 1, prem. édit.*) Il y a plus : Ganganelli, qui reproche au Pere *Orsi* d'être un *zélanti* sur les prétentions de la Cour de Rome, lui-même, dans la Lettre LXXX, établit hautement & sans restriction le fondement de ces mêmes prétentions, en mettant pour principe qu'il *n'y a point de circonstance* (par conséquent pas même celle où il s'agiroit d'objets purement temporels), qu'il *n'y a point de circonstance, point de moment* (même ceux où le Souverain Pontife abuseroit de son pouvoir), *dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion* (*à notre opinion*, celle que l'éducation nationale & le patriotisme nous ont fait sucer avec le lait), *où il soit permis* (par conséquent où il ne soit défendu par la loi) *de s'élever contre les démarches du Souverain Pontife.* [p. 420, 421, tom. 1, prem. éd.] Que doit-ce donc être quand il s'agit d'acte juridique émané du Souverain Pontife ?

Et l'Auteur de toute cette doctrine aussi fausse que dangereuse, on nous le donne pour celui qui fait des reproches au Pere *Orsi* sur ce qu'il est l'antagoniste de M. *Fleury*, le défenseur de *nos précieuses libertés !*

Y eut-il jamais rôle plus bizarre & plus odieux que celui qu'on fait jouer à Ganganelli dans ces Lettres.

Le fait-on écrire au Pere *Orsi ?* On le donne comme tenant en apparence la balance égale sur l'article de nos libertés, entre les deux Ecrivains de l'Histoire Française & Italienne, mais réellement faisant pencher cette balance du côté de *M. Fleury*, puisque chez lui c'est *trop de zele*, & chez le Pere *Orsi* c'est *trop d'ardeur*. Ainsi donne-t-on à entendre que le premier étoit

étoit animé d'un sentiment légitime, dont la qualification seule indique qu'il prend sa source sacrée dans le sein de la Religion ; & que le second, au contraire, n'avoit pour lui qu'une *impulsion déréglée*, dont la fougue désigne ordinairement l'enthousiasme aveugle de l'erreur.

Ecrit-il à l'Abbé de *Canilhac*, Français, & Auditeur de *Rote* pour la France ? La question sur nos libertés n'est plus qu'une question peu *importante*, qu'on peut soutenir ou abandonner, sans cesser d'être *Catholique*.

Ecrit-il à un *Curé de Rimini ?* C'est une violation de la loi, c'est un péché de penser même qu'on puisse *s'élever contre* les simples *démarches du Souverain Pontife*.

Quel homme faites-vous, M. le Marquis, de votre héros ? Quelle idée voulez-vous donc nous donner du caractere & de la façon d'être de votre Ganganelli ? Est-il possible de réunir tant de contradictions à-la-fois ?

Je souhaite qu'on récompense d'une maniere éclatante vos travaux pour la gloire de l'Eglise, & non pour la vôtre ; car vous n'avez pas besoin de la POURPRE *pour vous illustrer*. (p. 125.)

Si aux preuves accumulées contre ce monument épistolaire sous le nom de Ganganelli, il en manquoit encore une, celle que me fourniroit le chapeau de Cardinal annoncé au Pere *Orsi*, dans un temps *où il l'avoit déja*, ne seroit pas le moins triomphant de tous mes argumens contre cette Lettre.

En effet, M. le Marquis, vous êtes si accoutumé à saisir tous les faits qui peuvent jeter quelque intérêt sur vos Lettres, & mettre sous votre plume quelques louanges délicates, que toutes les fois que vous rencontrez sur votre chemin, par exemple, un homme *Cardinal* en 1774 (année où vous commençâtes à fabriquer les Lettres), soit que vous

ayiez occafion de le citer, ou que vous preniez le parti de lui adreffer une Lettre, vous ne manquez jamais, en antidatant, de faire prédire à Ganganelli que celui à qui il écrit fera *Cardinal*, afin de flatter celui-ci d'une maniere plus fine & plus adroite, en lui faifant voir que fon élévation a été preffentie par un homme du mérite de Ganganelli; & afin que la néceffité d'antidater fort avant l'événement, pour cacher mieux votre jeu, éloigne d'autant l'idée qu'on ait pu imaginer de fabriquer une Lettre de Ganganelli, dans un temps où perfonne ne penfoit à lui.

D'après ce plan, M. le Marquis fait deux promotions d'un *in petto* à lui particulier. En effet, dans la Lettre CXVII, il affecte de parler de *M. Durini*, & d'annoncer que ce Prélat mérite de parvenir *aux plus grandes dignités*. (Tome 2, p. 221.)

Nota que c'eft aux *plus grandes dignités* que parviendra *M. Durini*. M. le Marquis ne veut pas qu'on s'y trompe, & qu'on prenne cette *dignité* pour une autre que pour *le cardinalat*. Et quand s'exprime-t-il ainfi? En 1768, dans un temps où *M. Durini* n'étoit pas encore dans les poftes *cardinaliftes ;* dans un temps où Clément XIII vivoit, & où il falloit par conféquent que ce Pape, & Ganganelli fon fucceffeur, mouruffent, & que celui-ci fût remplacé par Pie VI, qui en effet a donné le chapeau à *M. Durini*. Ainfi il y avoit deux Papes à faire mourir auparavant. Comment donc Ganganelli pouvoit-il prévoir, penfer même à annoncer dès ce temps-là avec vraifemblace à *M. Durini* qu'il feroit Cardinal, à moins de fe donner pour devin?

Rien de plus aifé à concevoir. M. le Marquis compofoit en 1775 : il apprit par toutes les nouvelles de Rome que *M. Durini* étoit à la veille d'obtenir la pourpre, & fur le champ il fe détermina à lui annoncer qu'il *feroit* Cardinal : mais il date de 1768, pour

rejeter loin des yeux des lecteurs l'époque de l'imposture.

Qu'on rapproche maintenant le chapeau du Prélat *Durini* de celui du Pere *Orsi*, prédit en 1750 (sous le pontificat de Benoît XIV), & donné par Clément XIII en 1759 à ce Religieux, on trouvera qu'il falloit encore qu'un Pape mourût pour faire ce Cardinal. Mais M. le Marquis, sans tuer personne, a trouvé le moyen de combiner les événemens avec ses prédictions : c'est qu'en 1775 il étoit aisé de deviner ce qui s'étoit fait en 1759.

Il craint tellement que nous ne le chicanions sur ce qu'il risque aussi témérairement une prédiction sur le chapeau du Pere *Orsi*, qu'en tête de la Lettre adressée à ce Religieux, il a eu bien soin de mettre ces mots, *devenu depuis Cardinal.* On ne peut que lui sçavoir gré de cette remarque ; elle servira au besoin à ceux de ses lecteurs qui ne seroient pas très-au fait de ses procédés dans la manipulation de cette Lettre. Je la livre à leurs réflexions.

Puisque nous sommes sur l'article des prédictions de M. Caraccioli, parlons de celle qui a pour objet *M. Aymaldi.* Pour celle-ci elle n'a pas été faite après l'événement ; car M. le Marquis a manqué son coup.

Il est bon de faire connoître ce que c'étoit que ce M. *Aymaldi*, & le motif de la tendre affection que témoigne pour lui M. Caraccioli.

M. Aymaldi étoit d'abord un simple Avocat, qui devint ensuite Professeur à la *Sapience.* Il eut quelque part aux bonnes graces de Benoît XIV, qui le mit au nombre de ses Camériers secrets, & qui en cette qualité lui fit prendre la *mantelette* de Prélat. Comme il avoit quelque facilité pour écrire en latin, il fut fait Secrétaire pour les lettres latines : c'est là le seul emploi qu'il ait exercé. Il s'en acquitta très-mal au commencement du pontificat de Clément XIII ; car

comme il étoit favorable à un certain parti, il fit des réponses très-impertinentes à quelques Evêques de France, qui avoient écrit à ce Pape pour le féliciter de son exaltation. Ces Prélats s'en plaignirent; & indigné contre la conduite de ce Secrétaire indiscret, qui avoit surpris sa religion & abusé de sa confiance, ce Pontife en fit faire des excuses à ces Evêques. Le Prélat *Aymaldi* mourut peu de temps après, sur la fin de 1759.

Telle est l'histoire de ce personnage, dont *le rare mérite* devoit le *conduire à de grandes choses*, & dont l'élévation forme l'objet des voeux les plus ardens de M. le Marquis, *pour l'honneur du Saint Siege*. En effet, voici comment s'exprime M. Caraccioli:

10°. LETTRE XLII, A M. AYMALDI.

PORTEZ-VOUS bien; car il y a tout à PARIER que sous le pontificat d'un Sçavant (Benoît XIV), *votre mérite vous conduira à de grandes choses. Je le desire bien moins pour vous & pour moi-même que pour L'HONNEUR DU SAINT SIEGE.* (Voyez Lettre 42, prem. édit. p. 233.)

Et moi je soutiens qu'il *Y A TOUT A PARIER* que l'Auteur de la Vie de Ganganelli est l'Auteur de cette Lettre; car il faudroit être bien revêche pour ne pas convenir que cette phrase ci-dessus, *IL Y A TOUT A PARIER que sous le pontificat d'un Sçavant, votre mérite, &c.* & celle-ci de la Vie de Ganganelli (*p. 59, prem. édit.*); *IL Y AVOIT TOUT A PARIER au Conclave de 1740, qu'Aldovrandi seroit placé sur la Chaire de S. Pierre*, sont de la même plume.

Vous voyez bien, M. Caraccioli, que voilà *deux paris* qui ont un air de famille bien frappant.

Quoi qu'il en soit, pour en imposer avec plus d'art, M. le Marquis dit qu'il y a à *parier*, afin

que, ce pari donnant à penser que la chose étoit regardée comme immanquable, on ne fût pas étonné dans la suite si l'événement répondoit à la gageure de Ganganelli annonçant le chapeau dès 1753; ce qui ne permettroit pas d'imaginer que la Lettre ait été faite après coup.

M. Caraccioli nous donne à entendre qu'il y a à Rome des *paris* pour les *chapeaux*, comme en Angleterre pour la guerre & la paix, & les combats de coqs, ou comme aujourd'hui à la Cour de France pour les courses de chevaux.

M. le Marquis est le premier homme du monde en fait de *paris*. Nous l'avons vu *parier* en 1740 pour le Cardinal *Aldovrandi*, & en 1753 pour Monsignor *Aymaldi* : nous allons le voir maintenant, sous la figure d'un *laquais*, *parier* encore contre tous les Cardinaux à-la-fois, sortant du scrutin, & leur donnant le démenti sur ce qu'ils disoient avoir fait un Pape.

JE GAGERAI TOUT CE QU'ON VOUDRA (c'est-à-dire, *je PARIERAI tout ce qu'on voudra*) *que cela n'est pas, attendu que lorsque vous venez de faire un Pape, vous ne manquez jamais de me nommer Eminence, parce qu'alors vous n'êtes plus à vous-mêmes.* (Vie de Clém. XIV, p. 58 & 59.) M. le Marquis, qui excelle dans les moralités, ajoute : *On disoit la même chose des Apôtres, quand ils reçurent l'Esprit-saint : QUIA MUSTO PLENI SUNT ISTI.*

Pour sentir tout ce qu'a de piquant & d'ingénieux ce bon-mot de M. le Marquis, il faut entendre le *musto pleni* dans le même sens que les Juifs. Par conséquent voilà le Sacré College présenté à l'issue du Conclave, comme ayant bu *un coup de trop*. Et c'est dans la Vie d'un Pape que M. le Marquis se permet des allusions aussi indécentes & aussi sacrileges, puisqu'elles portent sur les *paroles* sacrées de nos Livres divins ! Afin que la malignité de l'épigramme n'é-

chappe pas aux esprits les plus obtus, il a bien soin de faire remarquer (*p. 57, ibid.*) que *ce seroit contredire toutes les Histoires, que d'avancer qu'il n'y a ni cabales ni factions dans les Conclaves.*

11°. Lettre XLIII, a Dom G***, Prieur de la Chartreuse de Rome.

Ici l'imposture n'est pas difficile à prouver. Ganganelli, du Couvent *des Saints Apôtres*, situé *à Rome*, écrit à un Prieur de Chartreux *à Rome*, non un billet, non une lettre de quelques lignes sur une affaire pressée, mais un petit traité sur la conduite que les Supérieurs doivent tenir envers leurs inférieurs; traité fait avec soin, travaillé avec art. Est-il vraisemblable que Ganganelli, *enchaîné par état, tourmenté par des affaires, entraîné par le temps, ne pouvant disposer de ses journées*, comme vous lui faites dire lui-même dans la Lettre XVIII, au Prélat Cérati (*tome 1, prem. édit. p. 95*), & comme vous le rapportez également dans sa Vie, se soit amusé, pour ménager le temps dont il étoit si avare, à écrire *à un Prieur de Chartreux* qui ne lui disoit mot? Est-il vraisemblable que lui, qui aimoit tant à se promener les après-dînées *à la campagne ou dans le jardin des Capucins* (a), n'ait pas réservé à communiquer ses réflexions sur *les Chartreux* lorsqu'une promenade à faire dans leur *enclos*, le conduiroit dans la cellule de *Dom Prieur?*

Allons, M. le Marquis, la main sur la conscience! Convenez que cette Lettre n'est pas de Ganganelli, mais bien plutôt de vous. Instruit à merveille de

(a) *Voyez* Lettre XXXVII, au R. P. Sigismond de Ferrare, Général des Capucins: *Votre jardin, mon révérend Pere, est toujours une de mes promenades favorites, &c.* (Tom. 1, p. 202, prem. édit.) Ainsi jusqu'*au jardin des Capucins*, tout entre dans les Lettres de M. Caraccioli.

toutes les petites *moineries* des Communautés (où l'on ne voit que vous ; car c'est votre manie d'en connoître tous les *us* & coutumes, comme l'attesteront tous ceux qui vous connoissent), vous avez voulu, pour avoir un sujet de lettre, disserter sur quelque point concernant *les Chartreux*, & nous choisir pour cela quelque abus qui vous déplaisoit chez eux.

Dans vos Lettres vous vous proposez de faire passer en revue les principaux Ordres Religieux ; il falloit bien aussi que les *Chartreux* vinssent à leur tour.

Dans votre séjour à Rome vous aurez vu quelques Chartreux Français, dont la régularité n'aura pu s'accommoder de l'usage *de la méridienne ;* vous aurez, dans l'enfantement des Lettres, saisi avidement ce trait, comme un sujet qui pourroit vous servir ; & voilà votre seconde Lettre au Prieur des Chartreux. Est-il naturel de croire qu'un Religieux de cet Ordre, qu'on fait Supérieur, n'ait pas eu le temps, dans les grades subalternes, de s'apprivoiser avec l'idée *de la méridienne*, & que ce Chartreux attende à être Prieur pour se scandaliser d'une coutume aussi innocente ? Direz-vous que c'étoit un étranger ? Ah ! *c'étoit un étranger.* J'entends ce que vous voulez dire. C'est peut-être quelque Français de votre connoissance ; circonstance dont vous aurez tiré encore un grand parti. Je soupçonne qu'il y a là du manége ; car ce *Dom G****, dont vous ne voulez pas dire le nom, je ne sçais pourquoi, m'a l'air de quelque personnage romanesque, imaginé (*a*) pour avoir matiere à une Lettre.

12°. Quelle idée que celle de votre *Lettre LVIII*, *au Gonfalonier de Saint-Marin*, & ce, pour avoir

(*a*) On verra plus bas, d'après une découverte que je viens de faire, que mon soupçon sur ce *Dom G**** étoit bien fondé.

le plaisir d'écrire sur la flatterie qui regne dans les Cours !

Quand vous avez voulu, M. le Marquis, parler *peinture*, vous avez trouvé un *peintre* sous votre main, avec qui vous avez pu, avec vraisemblance, mettre Ganganelli en correspondance : mais quand vous avez eu envie de babiller sur les Souverains, il ne vous a pas été si facile de trouver un Souverain à qui un *Religieux* pût écrire sans façon. Vous avez senti la difficulté. Pour vous en tirer, vous avez eu recours au *Gonfalonier de Saint - Marin*, vrai Bourguemestre à la tête de sept villages. Pour adapter le personnage au plan de la Lettre, vous voulez absolument en faire un *Souverain*, quoiqu'en *petit*. Du ton dont vous parlez, on croiroit qu'en lui seul réside la plénitude du pouvoir. Rien de plus faux ; car il y a *deux Gonfaloniers*. D'ailleurs ce gouvernement est aristocratique : cette petite République choisit elle-même ses Magistrats. Malgré cela, vous nous donnez le Gonfalonier pour *le petit Souverain d'un très-petit Etat*. Comment Ganganelli, depuis long-temps vivant à Rome, qui a *Saint-Marin* sous sa protection, pouvoit-il ignorer, si près d'elle, ce que c'étoit que le Gonfalonier ? Il n'a donc pu écrire de pareilles platitudes ; & par conséquent ce n'est pas lui qui a fait cette Lettre.

On y lit que l'on ne connoît pas les *discordes* à Saint-Marin. Ganganelli ne sçavoit donc pas, lui si habile en histoire, qu'en 1739 le Pape fut obligé d'envoyer un Légat, pour appaiser les dissentions qui s'étoient élevées entre les Chefs qui gouvernoient cette petite République. Et comme cette Lettre est placée avec celles qui sont de 1754, il n'y avoit que quinze ans que ces querelles avoient eu lieu Ainsi ce n'étoit pas un évenement dont les Italiens devoient avoir perdu la mémoire. Vous avez eu

grand'peur qu'on n'allât rappeller cette époque, pour la rapprocher de votre compliment sur *la quiétude dont on jouit à Saint-Marin ;* car vous n'avez pas voulu dater cette Lettre.

A cette petite finesse vous en joignez une autre, celle de faire de Ganganelli *un camarade de college* du Gonfalonier (*Tome 1, prem. édit. p. 291.*), pour autoriser le ton léger avec lequel vous le traitez. Peut-on imaginer qu'à un homme revêtu d'une Souveraineté quelconque, un particulier, un Religieux, un *roturier*, même après avoir été au *college ensemble*, dise un *adieu* tout sec à la fin d'une Lettre ? Que diroit-on même d'un Patriarche de Venise qui, après avoir donné au college vingt coups de porte-feuille au fils d'un Noble, en écrivant à ce *camarade*, devenu Doge, finiroit sa lettre par un *adieu* des plus cavaliers ? Le ton de cette lettre n'annonceroit qu'un polisson mal élevé. Or, comme Ganganelli ni le Gonfalonier ne peuvent mériter cette épithete, la Lettre est apocryphe.

Avec un peu de tact, il est aisé de sentir que l'envie de faire deux ou trois pointes, telles que l'allusion du *cujus regni non est finis*, parce que le Gonfalonier change tous les six mois ; & celle de la *Lettre aussi longue que vos Etats*, vous a fait sacrifier la vérité à la demangeaison de donner quelques plaisanteries (assez fades), pour fournir à vos lecteurs l'occasion de dire : *Ah, que c'est joli !*

13°. LETTRE LXII, A L'ABBÉ LAMY.

Vous n'ignorez pas, Monsieur le Marquis, l'histoire du Vicaire Savoyard. Vous sçavez que tout le monde y a reconnu, dans un des personnages, celle du célebre Ecrivain qui s'est peint lui-même sous une figure emblématique. Seroit-ce une opinion ha-

ſardée de croire que le jeune Ganganelli qui (*Tome 1, p. 308.*) *fait des vers élégiaques* pour honorer la mémoire d'un écolier de ſes amis, & qui, ſe rendant juſtice ſur ſes vers funebres, *dès ce moment n'oſa plus verſifier;* de croire, dis-je, que ce *jeune Ganganelli* eſt le *jeune Caraccioli?* Gens qui ſe connoiſſent en allégories, m'ont ſoutenu que c'eſt vous qui êtes caché ſous ce voile, parce que préciſément, dans la multiplicité d'Ouvrages dont vous avez enrichi notre littérature, nous n'avons jamais vu de *vos vers:* tant il eſt vrai qu'on prend quelquefois au college d'excellentes réſolutions! Vous y prîtes celle de ne vous adonner qu'à la *proſe*, & vous nous avez tenu parole.

14°. *La Lettre LXVI, au Cardinal Querini*, a pour fondement une ſuppoſition ſi révoltante, qu'il eſt plus ſimple de ſouſcrire à la fauſſeté de cette Lettre, que de ſe perſuader que le Cardinal *Querini* & Ganganelli aient conſenti à donner entre eux deux une farce du dernier comique.

Dans cette Lettre, celui-ci eſt ſuppoſé répondre à l'autre, qui lui avoit demandé *comment on doit étudier & enſeigner la théologie.* (Tome 1, prem. édit. pages 318 & 319.) N'eſt-ce pas là exactement *Gros-Jean qui enſeigne ſon Curé?*

En effet, peut-on ſérieuſement s'imaginer que le Cardinal *Querini*, un des hommes les plus érudits de notre ſiecle, ait pu demander à Ganganelli (qui certainement alors ne jouiſſoit d'aucune réputation dans l'Europe ſçavante, que *Querini* avoit parcourue, & avec laquelle il avoit converſé) à Ganganelli, dont le nom ne ſe trouve point parmi ceux dont le docte Bénédictin avoit recherché le commerce & les lumieres (comme il eſt aiſé de le voir dans *la relation de ſes voyages* donnée par lui-même), ait pu demander à ce

Ganganelli, quoi ? Son avis ſur un cas de conſcience? Les Prélats les plus habiles conſultent ſur un point auſſi délicat. Son ſentiment ſur un Ouvrage traduit d'une langue que poſſédoit Ganganelli, & que ne poſſédoit pas *Querini ?* Un Sçavant ne ſçait pas toutes les langues. Ce qu'il penſoit ſur l'antiquité d'un manuſcrit preſque indéchiffrable ? L'homme le plus verſé dans la *paléographie*, ſçait que plus il y a d'yeux perſpicaces réunis ſur un vieux manuſcrit, & plus on peut en porter un jugement ſolide. Son opinion ſur une ſtatue, ſur une médaille qu'on venoit de déterrer dans un endroit où le Cardinal ne pouvoit ſe tranſporter, & où ſe trouvoit Ganganelli ? L'Antiquaire, en attendant qu'il voie, eſt curieux de queſtionner des témoins oculaires. Non, ce n'eſt rien de tout cela. Que demande donc ce Cardinal à Ganganelli ? *La maniere d'étudier & d'enſeigner la théologie.* On raconte du ſçavant *Huet*, Evêque d'Avranches, que ſes diocéſains, ennuyés de ne pouvoir lui parler, parce qu'on leur répondoit toujours, *Monſeigneur étudie*, diſoient : *Nous avons donc un Evêque qui n'a pas encore fait ſes études ?* A la demande inſolite de *Querini* à Ganganelli, *Enſeignez-moi, je vous prie, Pere Ganganelli, la maniere d'étudier la théologie*, on pourroit s'écrier : Quoi ! *Querini* eſt fait Evêque (car il l'étoit alors de Breſcia), & il ne ſçait pas encore ſa théologie, puiſqu'il demande la maniere de l'étudier ! Et quand prie-t-il de lui rendre ce petit ſervice ? A l'âge de ſoixante-treize ans (car il étoit né en 1680 ; la Lettre de Ganganelli eſt du 31 Mai 1753). Quand penſe-t-il ſérieuſement à ſçavoir la maniere d'étudier la théologie ? Deux ans avant ſa mort (car il mourut en 1755, à ſoixante-quinze ans). Alors il avoit parcouru toute l'Europe ; il s'étoit entretenu avec les *Newton*, les *Montfaucon*, les *Baſnage*, les *Leclerc*, les *Burnet*, les *Papebroch*,

les *Fénélon ;* il avoit vu à Paris tout ce que les Maiſons Régulieres & Séculieres renfermoient de Sçavans dans tous les genres ; il avoit la tête meublée de toutes les connoiſſances que peut réunir un mortel dans ſon cerveau ; au défaut de connoiſſances acquiſes, il avoit la bibliotheque la plus nombreuſe ; il étoit prépoſé à celle du Vatican. Eh bien ! ce même *Querini*, dans tous ſes voyages, dans toutes ſes converſations avec les Théologiens les plus conſommés, parmi les Sçavans qu'il avoit viſités exprès pour participer à leur érudition, avoit oublié (qui le croiroit ?) de leur demander *la maniere d'étudier & d'enſeigner la théologie.* Parmi tous les livres du Vatican & ceux qui lui appartenoient, il ne trouve pas (*en 1753*) dans le dix-huitieme ſiecle, où l'on a écrit ſur tout, & épuiſé les matieres, il ne trouve pas un Ouvrage qui puiſſe lui apprendre *la maniere d'étudier & d'enſeigner la théologie !* & voilà pourquoi il conſulte alors Ganganelli ! *O altitudo !* ô profondeur ! Mais une autre profondeur, c'eſt que ſon maître en théologie lui apprend (au Cardinal *Querini*, à l'âge de ſoixante-treize ans) qu'il n'y a eu autrefois qu'une ſeule eſpece de théologie, *& que c'étoit ce qu'on appelle poſitive* (Prem. édit. p. 319.), afin que ſon éleve ne s'avisât pas de prendre, en dépit de toutes les notions, la *poſitive* pour la *géométrie.* Enſuite il lui apprend l'époque du regne des *enthymêmes* & des *ſyllogiſmes :* il lui fait connoître *Thomas* & *Scot*, ſans oublier de donner à chacun d'eux leur épithete d'*Ange de l'école* & de *Docteur ſubtil* (p. 320.). C'étoit toujours bon à ſçavoir. Il aſſigne l'origine de la *ſcholaſtique*, & l'étymologie de ce nom (*p. 321.*), afin que *Querini* ne s'imaginât pas que la *poſitive* & *la ſcholaſtique* étoient la même ſcience : puis il trace la maniere dont le Cardinal pourra ſe ſervir *pour établir*, par exemple, *la vérité du myſtere de l'Incarnation*, parce

qu'apparemment à l'Abbaye des Bénédictins de *Florence*, où *Querini* avoit fait ses premieres études ecclésiastiques, on avoit oublié de lui faire voir *son Traité de l'Incarnation*, Traité qui se donne rarement (*page* 324.). Enfin il finit par déclarer que la plus excellente maniere d'étudier la Religion, est *de beaucoup se familiariser avec les Ecrivains sacrés, avec les Conciles & les Peres* (p. 338.), maniere qu'ignoroit le Cardinal *Querini*. Quelle profondeur de vues & d'érudition dans ce plan tout neuf d'études théologiques !

Or, raillerie à part, Monsieur le Marquis, d'après cet exposé, où le ridicule fait jaillir la vérité, quel est l'homme assez stupide pour croire, sur votre parole, à la possibilité de cette Lettre de Ganganelli au Cardinal *Querini ?* Vous avez vous-même tellement senti que cette invraisemblance choqueroit les idées les plus communes, que pour la dissiper de votre mieux, vous avez eu l'attention de faire remarquer par Ganganelli, au commencement & à la fin de cette Lettre, qu'on lui *fait trop d'honneur ;* que ce Cardinal *a trop bonne opinion* de ses *foibles lumieres*, quand *il ne dédaigne pas* de le consulter, &c. (*p. 318.*) & qu'il faut l'*excuser* sur sa *témérité, qui ne seroit pas pardonnable*, si l'*Eminence ne lui avoit ordonné de dire son avis* (p. 339.). Et ce sont précisément toutes ces précautions destinées à jeter de la poussiere aux yeux, qui ont contribué à les dessiller : car voulez-vous que je vous dise, Monsieur le Marquis, pourquoi vous avez fait cette Lettre à *Querini ?* C'est pour nous donner une idée de cette *théologie* fameuse que vos Messieurs préparent sous le nom de Ganganelli, & que vous nous avez annoncée comme devant avoir l'Abbé *Fabry* pour Editeur. Il falloit pressentir le goût du public, & le préparer adroitement à croire de Ganganelli cette théologie,

dont le canevas, tracé par *Querini*, & exécuté par un Cardinal non moins érudit, devoit être accueilli comme un morceau achevé. Qu'il est délié, ce M. Caraccioli ! Il ne nous a fallu, pour le deviner, que cette phrase (*p.* 237.), *Théologie* qui *deviendroit l'enseignement perpétuel des diocèses, & qui seroit sûrement adoptée par plusieurs Evêques.* C'est là que certaines gens de votre connoissance visent depuis long-temps, mais heureusement sans succès jusqu'ici.

Si cette théologie est orthodoxe, pourquoi ne seroit-elle pas adoptée par *tous les Evêques* ? Il faut que celle que vous nous promettez soit un peu suspecte ; car je vous préviens que *plusieurs Evêques*, en grand nombre, sont sur leurs gardes.

Vous excellez, Monsieur le Marquis, dans l'art des combinaisons ; mais vous n'avez pas le talent de vous cacher de maniere à être invisible : car, 1°. sur un certain article, au second alinéa (p. 328.), *la toute-puissance de la grace* sert à vous faire entrevoir. Aussi ne manquez-vous jamais de toucher cette corde, mais légérement. 2°. Votre attention à insister (*p.* 323.) sur ce que *ceux qui professent* (la théologie) *ne prennent pas* DE SIMPLES OPINIONS *pour des articles de foi*, & votre exhortation à l'Eminence d'être bien *attentive à nommer des Théologiens modérés* (p. 337.), sont autant de petits traits semés finement çà & là, qui ont répandu un jour lumineux sur la paternité de cette Lettre.

Vous m'avez fait rire avec vos *Théologiens modérés* que vous pressez le Cardinal *Querini* d'employer. Il paroît que vous n'avez pas la moindre idée du caractere des personnages que vous introduisez sur la scene. Quoi ! vous prêchez la modération au Cardinal *Querini*, lui qui, dégagé de tout esprit de parti, sçut, dans ses controverses, se faire révérer même des *Protestans!* Voilà encore une insigne bévue,

qui apprend le nom du mal-adroit qui l'a commise.

Non-seulement le petit vernis d'hétérodoxie que vous répandez sans paroître y toucher, fait que le voile qui cache M. le Marquis, n'est qu'une gaze transparente ; mais même le ton badin qui caractérise sa maniere, ne peut laisser de doute sur l'Auteur du persifflage : car pour motiver le reproche que vous faites à ceux qui *veulent tout expliquer* dans la Religion, *& ne sçavent pas s'arrêter*, vous prétendez (*p.* 329.) que *S. Paul* proscrit tous les sermons *sur le ciel*, parce qu'il enseigne *que l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu ce que Dieu communique à ses Saints*. Vous ajoutez : *Quelques Théologiens nous font une description du paradis, comme* S'ILS Y AVOIENT ÉTÉ. Que le sel qui assaisonne cette épigramme est piquant ! Qu'elle turlupine avec esprit les Curés de campagne, qui dressent en chaire des cartes topographiques du *paradis !* Qu'elle est bien placée dans une dissertation sur la *théologie*, adressée au Cardinal *Querini*, dont l'âge & la dignité avoient besoin d'être égayés ! Heureusement vous ne parlez que de ceux qui donnent des tableaux pittoresques du paradis, *comme s'ils y avoient été* RÉELLEMENT : par ce moyen *S. Jean*, qui, dans son Apocalypse, nous en parle comme n'*y ayant été* QU'EN ESPRIT, ne se trouve pas sous la coupelle de M. le Marquis.

Autre preuve qui vient à l'appui de la fausseté de ces Lettres ; une contradiction grossiere dans laquelle vous faites tomber Ganganelli. Sa maxime est (*Ibid. p.* 331.) *que le nom de Dieu est si terrible & si saint, qu'on ne doit pas le faire servir à des jeux d'esprit.* On va voir comment Ganganelli respecte les principes qu'il établit lui-même. Qu'on prenne la Lettre XC (*T.* 2, *prem. édit. p.* 54.), où il est question du Pere *Richini*, que Benoît XIV ne put faire élire Général des *Dominicains*. Voici ce que nous apprend le prétendu Ganganelli :

Le Pape a bien pris la chose ; & comme il s'en alloit tout en riant, il a dit que Ste. Thérese ayant demandé à notre Seigneur pourquoi un Carme qu'il lui avoit révélé devoir être Général, ne l'étoit pas, il lui avoit répondu : JE LE VOULOIS BIEN, MAIS LES MOINES NE L'ONT PAS VOULU. Il n'est donc pas étonnant, a ajouté le Saint Pere, si la volonté de SON VICAIRE n'a pas eu son effet.

Voilà donc *notre Seigneur* badinant avec *Ste. Thérese*, & tournant les *Moines* en ridicule. Certainement cette réflexion est un *jeu d'esprit*, & le nom de *notre Seigneur* est le *saint nom de Dieu :* ainsi voilà Ganganelli qui fait servir *le nom de Dieu* à un *jeu d'esprit.* Que pensez-vous de cette contradiction? Elle est d'autant plus choquante, que c'est un moindre mal d'*ergoter* dans les écoles sur le nom de Dieu, *en* le *rendant* le *sujet* de *contestations syllogistiques* (p. 331.), mais contestations respectueuses, que de se permettre de froides facéties sur ce qu'il y a de plus vénérable dans la Religion. Qui croira Ganganelli capable de les avoir écrites ? N'est-il pas visible qu'on doit les imputer à la plume de M. *Caraccioli*, qui, dans tous ses Ouvrages, a la manie de recueillir les petites histoires de la Cour de Rome, afin que, tout *en moralisant*, il ait occasion de plaisanter (toujours avec esprit) ?

Qu'il me permette cependant de lui faire observer que le respect pour la Religion devoit l'engager à retrancher de cette Lettre l'anecdote bouffonne qu'il y raconte, parce que la mettre sur le compte d'un homme *Pape* alors, & la faire répéter par un autre devenu *Pape* ensuite, c'est fournir matiere à la malignité des impies, qui, dans le siecle où nous sommes, tournent en dérision les objets même les plus sacrés.

J'ai démontré ci-dessus qu'il y a une très-forte invraisemblance

invraisemblance que Ganganelli se soit avisé de prê-cher *la modération théologique* au Cardinal *Querini*, connu pour avoir été le plus doux & le plus pacifique des mortels : par une suite de cette même gaucherie, qui porte à cette Lettre un coup mortel, vous faites, Monsieur le Marquis, enseigner par Ganganelli à ce Cardinal *le tolérantisme*. (p. 335.)

Comme tout votre recueil épistolaire est saupoudré de petites expressions consacrées par les sages modernes, dont vous affectez d'attaquer extérieurement les dogmes, & dont cependant vous empruntez les termes sacramentels, j'ose vous dénoncer comme jouant le rôle d'un faux-frere, émissaire déguisé ; & vous ne seriez pas le premier qui, de nos jours, eût fait ce personnage. Que voulez-vous dire avec votre *tolérance évangélique ?* (Ibidem.) Analysons une bonne fois ces termes que vous employez avec tant de complaisance. Que signifient ces expressions ? Elles ne peuvent avoir que deux sens. Prétendez-vous que l'Evangile permet de *tolérer* les *erreurs* des hérétiques, ou leurs *personnes ?* Si en prêchant la *tolérance évangélique*, Ganganelli l'entend dans le premier sens, il attaque le dogme enseigné par l'Ecriture ; s'il l'entend dans le second, l'accusation que, dans cette Lettre & dans les autres, il intente contre le Clergé & les Théologiens *intolérans*, a pour fondement la fausseté la plus insigne.

La tolérance, quant aux *erreurs* des ennemis de la Foi, est proscrite hautement dans l'Evangile : on ne peut douter de cette vérité. Quant aux *personnes*, l'esprit de *Jesus-Christ*, sans doute, est *paix* & *charité*. Mais les Théologiens avoués du Clergé enseignent-ils qu'il faille vexer les hérétiques *dans leurs personnes ?* Donc *la tolérance* prêchée par Ganganelli, comme autorisée par l'Evangile, est une hérésie, s'il entend parler des *erreurs*, & une calom-

nie, s'il entend parler des *personnes*. Voudroit-il dire que l'Evangile autorise la *tolérance* quant à l'état de *citoyen* & à l'*ordre social?* Mais Ganganelli, qui devoit sçavoir le droit public, ne pouvoit ignorer que la tolérance, prise sous cette acception, est la *tolérance civile*, qui ne dépend pas du Clergé, mais des Souverains, qui peuvent accueillir dans leurs Etats ou en rejeter l'exercice d'une Religion anti-catholique. Si donc il vouloit prêcher la *tolérance civile*, comme conforme à l'esprit *évangélique*, c'étoit une ineptie que d'aller la prêcher aux Théologiens du *Cardinal Querini*, puisqu'elle ne dépendoit pas d'eux : c'étoit à quelque Souverain que Ganganelli devoit enseigner cette doctrine. Il est donc évident qu'il n'y a que ces trois aspects sous lesquels la *tolérance évangélique* puisse être envisagée. Or, de quelque maniere qu'on la prenne, Ganganelli a avancé ou une héréfie, ou une calomnie, ou une ineptie. Donc il y a mille raisons de croire & d'assurer que ce n'est pas lui qui a fait cette Lettre, & conséquemment toutes les autres où la *tolérance évangélique* est ressassée.

Quel est donc l'Auteur de cette Lettre ? Vous, Monsieur le Marquis; oui, vous. Je puis vous en donner une preuve sans replique; c'est que les philosophes, qui n'ont pas pris plus que moi le change sur la fabrication des Lettres, n'ont pas embouché la trompette pour bucciner cet Ouvrage. Si vous en doutez, allez leur faire votre salamalec, & vous verrez.... Voilà ce que c'est d'avoir voulu, quoiqu'en faisant parade des termes de leur évangile (pour conserver quelque intelligence dans le camp que vous vouliez donner pour ennemi), voilà ce que c'est de faire même le semblant de l'attaquer. Qu'avez-vous donc gagné avec votre zele pour la *tolérance évangélique?* Rien du tout que des désagrémens. La philosophie ne vous a tenu aucun compte

de votre tolérantisme, & le Clergé vous a sçu fort mauvais gré de votre tolérantisme. Tel est le sort de tous ces demi-penseurs qui, ne voulant pas enseigner à découvert le philosophisme moderne, & qui cependant desirant mettre sur leurs écrits une petite couche de cette modération que nos sages ont tant préconisée, rembourrent leurs Ouvrages sur la Religion, de force *tolérance évangélique*, sans trop entendre ce qu'ils veulent nous dire. De cette uniformité de langage sur la différence des sentimens, qu'arrive-t-il? De chaque côté ils entendent un *Nescio vos*. Voilà en deux mots votre histoire, & celle des *esprits-forts* mitigés, petits philosophes non *réalistes*, mais *nominaux*.

15°. *La Lettre LXVII, à M. le Comte de Bielk*, faite pour parler du *Capitole*, est une des bonnes idées de M. le Marquis. Comment, en effet, écrire de *Rome*, sans parler du *Capitole*? C'est bien dommage que du temps de Ganganelli la célebre *Corilla Olympia* n'y ait pas été couronnée! Vous n'auriez pas manqué de tirer parti de cet événement: vous auriez, à ce sujet, parlé de l'immortel *Pétrarque*, un de ceux, en petit nombre, qui ont partagé le même honneur. Que de choses charmantes à dire sur ce *Pétrarque!* Ce nom eût amené peut-être quelques pensées pleines d'aménité sur *la tendre Laure;* & puis de là nous aurions été conduits sur les bords enchantés *de la fontaine de Vaucluse*, que M. le Marquis nous eût invités à aller visiter *un Pétrarque à la main* (a). Que sçais-je ce qu'il n'eût pas répandu de graces sur ce morceau! Je ferois presque moi-

(*a*) Ceci fait allusion à ce qu'on lit dans la Lettre II, p. 24, tom. 1, prem. édit. *Il faut y aller* (aux environs de Pouzzolles) *l'Enéide à la main, & confronter avec l'antre de la Sibylle de Cumes & avec l'Achéron, ce que Virgile en a dit.* Il est bon de

même avec lui sur *Pétrarque* une lettre *in-promptu*, que j'attribuerois à Ganganelli : mais je ne la daterois pas, comme celle au *Comte de Bielk*, *du Couvent des Saints Apôtres*, c'est-à-dire de *Rome*, à un homme qui demeure à *Rome*, à moins cependant qu'on n'y eût établi la petite poste.

16°. *Dans la Lettre LXIX*, *au Pere Concina*, *Dominicain*, vous débutez en ces termes : *Il est sans doute bien étrange que dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, il y ait des Casuistes* (Je m'attendois bien, en effet, à voir sur le *tapis* les Casuistes relâchés.) *il y ait des Casuistes qui enseignent les abominations que vous combattez.*

Mais n'est-il pas sans doute *bien étrange*, M. le Marquis, que Ganganelli, dans un Couvent régulier comme celui *des Saints Apôtres*, invite des laïques à venir prendre du *chocolat* un jour de jeûne (*Voyez Lettre 30*, *prem. édit. p. 161.*), malgré les preuves que le même Pere *Concina* a apportées, pour démontrer que l'usage du *chocolat* les jours de jeûne est contraire au précepte de l'Eglise ? Quand vous *avez fait cette Lettre*, vous ne sçaviez donc pas qu'il existoit un Ouvrage du Pere *Concina*, qui a pour titre, *Mémoire historique sur l'usage du chocolat les jours de jeûne ?* Ganganelli l'avoit lu : il approuvoit & estimoit la morale de ce Dominicain ; il n'aimoit pas plus que lui *les Casuistes relâchés :* cependant, après nous l'avoir donné prenant gaillardement son *chocolat* un jour de jeûne, grace au *Liquidum non frangit jejunium* des Italiens (*abomination* cent fois proscrite avec raison), vous nous le présentez ici comme

sçavoir que cette réflexion sur *Virgile*, attribuée ici à Ganganelli, se trouve presque littéralement dans un des Ouvrages de M. Caraccioli, imprimé long-temps avant les Lettres. (*Voyez le N°. 40 de l'Année Littéraire, 1775.*)

fauteur des principes du rigorisme. Comment concilier tout cela ? Il faut qu'une des deux Lettres soit apocryphe : choisissez. Si vous me livrez seulement la *tasse de chocolat*, vous êtes perdu.

17°. Dans la *Lettre LXXII, à un Religieux de ses amis, nommé Evêque*, Ganganelli a eu une furieuse distraction. Il a pris des Evêques Italiens pour des Evêques Français. Il engage son confrere à n'être pas la *dupe des délateurs* (T. 1, prem. édit. p. 355.); à ne pas donner dans *le faste* (p. 356.); à regarder les *Curés* comme ses *égaux* (ibid.); *à annoncer la parole de Dieu* (ibid.); *à honorer les Religieux* (p. 358.); à ne pas prendre de *jeunes gens* pour son *conseil* (p. 360.); & *sur-tout, sur-tout à résider* (p. 361.). Or il faut sçavoir qu'en Italie on n'entend pas parler de *Prêtres appellans*, victimes des *délateurs*; qu'en Italie les Evêques sont généralement très-modestes. (Nous parlons seulement ici de ceux qui ne sont revêtus que de l'épiscopat.) On n'y entend point parler de querelles sur la hiérarchie. Les Evêques prêchent eux-mêmes habituellement : ils n'ont garde de mépriser les Religieux, puisque le grand nombre parmi eux est tiré du cloître pour être placés sur la chaire épiscopale. Ce n'est point un usage parmi eux de prendre de *jeunes Ecclésiastiques* pour être associés au gouvernement des dioceses; & nulle part on n'y est plus exact sur la loi de la *résidence*, parce qu'il n'y a que les Cardinaux-Evêques, dont les fonctions journalieres auprès du Pape exigent qu'ils résident à Rome, qui s'absentent de leurs Eglises : & tout cela est si vrai, que M. le Marquis, dans la Vie de Clément XIV (*Prem. édit. p. 145.*), fait le portrait des Evêques Italiens en ces termes : *Les Evêques en Italie sont généralement aussi* HUMBLES *que* SÇAVANS, *aussi* CHARITABLES *que* ZÉLÉS. *Ils* RÉSI-

DENT exactement, & VIVENT cordialement AVEC LEURS CURÉS : car il ne faut pas les confondre avec les MONSIGNORS, connus dans Rome sous le nom de Prélats. Donc cette Lettre, si elle étoit réellement de Ganganelli, feroit rire à ses dépens. N'y auroit-il pas lieu de s'amuser, en effet, d'un homme qui, voulant rappeller ses devoirs à un *Evêque Polonais*, iroit lui faire le tableau des mœurs ordinaires des Evêques *Grecs Arméniens?*

Malgré tous les efforts que vous faites, Monsieur le Marquis, pour vous cacher derriere Ganganelli, on vous voit à découvert. Faut-il beaucoup de sagacité, pour sentir que dans cette Lettre vous avez voulu draper des Prélats d'un certain pays, où les troubles sur une *signature* ont fait établir une discipline qui a produit quelquefois des *délations;* des Prélats d'un certain pays, où presque tous issus des plus grandes maisons, ils conservent sous la mitre un appareil plus analogue à l'éclat de leur naissance qu'à la simplicité de leur état ; où presque jamais choisis parmi les Pasteurs du second Ordre & parmi les Religieux (titres devenus par l'usage presque exclusifs des dignités ecclésiastiques), ils contractent contre ces deux classes du Clergé, des préjugés qui engendrent quelquefois le peu de considération qu'ils leur témoignent ; des Prélats d'un certain pays, où les querelles sur les degrés hiérarchiques ont enfanté des ouvrages faits pour attribuer aux Curés une mission qui les égaloit aux successeurs des Apôtres, & que les Evêques ont cru devoir réfuter par la pratique, en regardant leurs prétendus rivaux comme leurs inférieurs : des Prélats d'un certain pays où, pris parmi ceux qui n'exercent point les fonctions du ministere, ils entreprennent rarement d'annoncer eux-mêmes la parole de Dieu, parce qu'ils ont négligé, avant l'épiscopat, de s'exercer à la prédication : un certain

pays, où le ton est de prendre pour Grands-Vicaires de jeunes Abbés, parce que comme c'est un grade par lequel les Prélats ont été obligés de passer les premiers pour parvenir à l'épiscopat, ils présentent aux jeunes Ecclésiastiques leurs parens le même échelon qui leur a servi pour arriver au comble des honneurs du sanctuaire : un certain pays où la faveur qui nomme aux bénéfices, & qui les invite à séjourner à Paris ou à la Cour, le centre des graces, est pour eux un motif de ne pas résider dans leur diocese ?

Il est donc évident qu'une pareille Lettre n'a pu être écrite que dans ce pays-là, & par un *indigene* espiégle, qui a saisi l'occasion de faire une petite malice à ces Evêques, dont il a sans doute à se plaindre, parce que ces Prélats ont mal accueilli le gros livre *in-folio* d'un de leur confrere Flamand. *Manet altâ mente repostum.* C'est ce qui fait que vous avez *une dent* contre eux. Aussi est-ce là le premier article sur lequel vous vous hâtez de les mordre ; car votre Lettre débute par le grief des *délations*.

A propos de ces *délateurs*, que ne tiriez-vous aussi, en passant, sur les *Lettres de cachet* qu'obtiennent du Pape leurs *Grandeurs Italiennes* ? Sçavez-vous que ce morceau étoit autant de mise que le reste ?

18°. Lettre LXXIII, à M. l'Abbé Lami.

Pour celle-ci, elle semble faite exprès pour vous atterrer.

Je suis enchanté de votre derniere feuille. Votre critique est raisonnée, & voilà comme on doit censurer, ***SANS IMPATIENCE, SANS HUMEUR, SANS PARTIALITÉ*** *; selon les regles de la justice & du goût. On a souvent découragé des* ***TALENS NAISSANS***, *en jugeant avec trop de rigueur. Je ne connois aucun Ouvrage, soit ancien, soit* ***MODERNE***, *qui ne parût défectueux,*

si l'on vouloit tout critiquer. Les Auteurs ont besoin de l'indulgence des Journalistes, & les Journalistes eux-mêmes de celle du public, parce qu'il n'y a rien d'absolument parfait. (Tome 1, prem. édit. p. 367.)

Il faudroit être d'une bonhomie sans pareille pour ne pas sentir que c'est vous, Monsieur le Marquis, qui, sous le nom de *Ganganelli*, donnez ici une chiquenaude aux Journalistes. En effet, qui ne sçait que vous avez prodigieusement écrit, & que vos Ouvrages, dès votre premier-né, n'ont pu se concilier le suffrage de ces arbitres de la littérature ? Vous ne doutez pas de vos *talens ;* ils en ont douté ; & voilà pourquoi vous les accusez d'*avoir découragé des talens naissans, en jugeant avec trop de rigueur*, & de vous avoir *censuré* avec *impatience, humeur* & *partialité.*

Vous ajoutez : *Je ne connois aucun Ouvrage, soit ancien, soit moderne, qui ne parût défectueux, si l'on vouloit tout critiquer.*

Ainsi vos productions, qui sont des Ouvrages *très-modernes*, se trouvent renfermées dans l'amnistie que vous publiez. Cela est adroit.

Votre *Vie de Ganganelli* & *vos Lettres* sont des chefs-d'œuvre à vos yeux ; mais comme ils devoient passer par *le creuset* des Journalistes, dont le seul nom avoit de quoi vous faire trembler, vous sollicitez humblement leur clémence, & vous prévenez le public que *les Auteurs ont besoin de l'indulgence des Journalistes, & les Journalistes eux-mêmes de celle du public, parce qu'il n'y a rien d'absolument parfait.*

Par ces derniers mots, vous semblez partager le différend par la moitié entre les Auteurs & les juges : mais il est clair que votre but est d'insinuer à vos lecteurs qu'il faut qu'ils se tiennent sur leurs gardes, si jamais les Journalistes venoient à vous maltraiter, par la raison qu'*il n'y a rien d'absolument parfait, & qu'eux-mêmes ont besoin de l'indulgence du public.* Bien vous

en a pris sur tout cela de gagner les devants dans l'esprit de ce public ; car nous avons été témoins que MM. *Fréron* & *Grosier* n'ont pas été fort indulgens envers vous.

Parce qu'il n'y a rien d'absolument parfait. Est-ce que l'indulgence des Journalistes ne doit avoir pour motif que l'impossibilité de trouver *rien d'absolument parfait ?* Un Ouvrage très-bon peut être au-dessous de l'absolue perfection ; cependant n'y a-t-il que de l'indulgence à ne le trouver que très-bon ? Je m'imaginois que des Ouvrages médiocres étoient les seuls objets de l'indulgence des critiques, & que ceux qui sont mauvais & pitoyables, comme certains que vous connoissez, par exemple, l'*Europe Françaife*, étoient l'objet de leur juste animadversion. Mais je vous entends : lorsque vous mettez en these qu'un Ouvrage ne peut être mauvais que parce qu'il *n'y a rien d'absolument parfait*, d'un trait de plume vous placez les vôtres dans la classe de ceux qui n'ont de défaut que de n'être pas *absolument parfaits*. Quelle modestie !

Je vous sçais gré de nous rendre compte de temps en temps des livres français. (P. 368, t. 1, prem. édit.)

Fort bien, Monsieur le Marquis ! Vous faites adroitement votre cour aux Français : aussi *vos Lettres* ont-elles été bien vendues. Quand je lus pour la premiere fois les endroits de la Vie de Ganganelli où vous affectez de nous le montrer plein d'amour & de goût pour la *littérature française*, je ne voyois pas trop où vous en vouliez venir ; mais je le conçois maintenant. Vous êtes admirable pour les spéculations !

Ceux (les livres français) *du siecle dernier avoient plus de force, & ceux-ci plus d'agrémens.* (Ibid.) *Il est assez d'usage que le* BEAU *fasse place* AU JOLI. *C'est* LE DIMINUTIF *qui dérive* DU SUBSTANTIF. (Ibid.)

Je suis bien de votre avis : aussi *le diminutif qui dérive du substantif*, phrase de ce siecle, est de ce *joli*

qui a pris la place du *beau* de l'autre fiecle. Les Ouvrages d'aujourd'hui *le diminutif*, ceux du fiecle de Louis XIV *le fubftantif!* Jamais la pédanterie collégiale s'exprima-t-elle plus heureufement ? Un Ange defcendu du ciel m'annonceroit que cette phrafe eft de Ganganelli l'Italien, que très-fermement je n'en croirois en vérité rien. Elle eft fi *jolie*, fi mignonne, que c'eft du *Caraccioli tout pur*.

L'éloge que vous faites de M. le Cardinal Des Lances lui eft bien dû. Il édifie l'Eglife entiere par fes éclatantes vertus, & elles font chez lui accompagnées d'une multitude de connoiffances. Je SEROIS ENCHANTÉ QU'IL DEMEURAT A ROME. (Tome 1, p. 368, prem. édit.)

Y avez-vous bien penfé, Monfieur le Marquis, lorfque vous avez inféré ce morceau fur *le Cardinal Des Lances ?*

1°. Vous devez vous rappeller que dans ces derniers temps, vous voyant ferré de près, vous avez annoncé que pour preuve de l'authenticité des Lettres de Ganganelli, vous alliez en produire *une foixantaine* que vous aviez reçues de ce Cardinal.

Je rends hommage aux vertus de *M. le Cardinal Des Lances ;* je le crois incapable de fervir l'impofture : ainfi il eft probable que dans un danger preffant, vous avez abufé du nom de cette Eminence. Il y a long-temps que vous avez fait vos preuves d'effronterie. Quoi qu'il en foit, nous verrons ces Lettres : mais ces relations que vous ofez invoquer auprès du *Cardinal Des Lances*, nous donnent la clef de l'éloge que vous en faites, & prouve qu'il n'eft pas forti de la plume de Ganganelli. Ceux qui vous connoiffent, fçavent que quand vous avez l'honneur d'avoir avec quelqu'un en place ou en crédit, le rapport le plus indifférent, bien vîte vous l'inférez dans une de vos rapfodies, où le perfonnage eft fouvent tout étonné

de lire ſon nom. De-là pluſieurs avantages pour vous ; vous flattez les gens, vous écrivez, vous imprimez, & vous avez des écus.

2°. Quiconque voudra y réfléchir, va ſe convaincre que cette phraſe, *Je ſerois enchanté que le Cardinal Des Lances demeurât à Rome*, n'a pu être écrite que ſous le pontificat du Pape actuel, & par conſéquent *après* la mort de Ganganelli, loin qu'elle l'ait été par celui-ci. Voici une anecdote qui va démaſquer le fauſſaire.

Il eſt notoire que dès l'inſtant de l'exaltation de *Pie VI*, ce Pontife, plein d'eſtime pour *le Cardinal Des Lances*, obtint du Roi de Sardaigne que cette Eminence reſtât à Rome ; & que ce Prince ayant agréé la demande du Souverain Pontife, le Saint Pere fixa le *Cardinal Des Lances* à Rome, en lui donnant part à ſa confiance, & un emploi important auprès de ſa perſonne.

Ce fait a été rapporté par tous les papiers publics ; il eſt inconteſtable.

Qu'a fait Monſieur le Marquis ? Comme ſon talent eſt de tirer parti de tout, voulant louer le *Cardinal Des Lances*, il a cru devoir faire alluſion à ce trait ſi honorable pour cette Eminence. Cependant, pour qu'on ne démêlât pas trop clairement l'anecdote récente à laquelle ces mots, *Je ſerois enchanté qu'il demeurât à Rome*, étoient relatifs, alluſion qui eût fait découvrir que la Lettre étoit poſtérieure *à la mort* de Ganganelli, il a tellement arrangé la phraſe, qu'il a fait écrire celui-ci comme ne formant ſimplement qu'un *vœu*, qu'un *deſir* de voir *le Cardinal Des Lances à Rome : Je ſerois* ENCHANTÉ *qu'il demeurât à Rome*. (Ibid.)

Malgré cette précaution, c'eſt le *qu'il demeurât* préciſément qui prouve l'impoſture : car que Ganganelli eût deſiré que ce Cardinal *vînt* à Rome, il n'y a rien

là que de vraisemblable ; il ne faut qu'un conclave pour amener dans cette ville un Cardinal étranger & vivant dans un des Etats voisins : mais desirer que ce Cardinal *demeure* dans cette ville, c'est desirer qu'il y fixe son séjour. Qu'on observe que le *Cardinal Des Lances* se trouvoit alors dans une situation qui ne pouvoit permettre de se flatter de le voir *demeurer à Rome*. En effet, lié à la Maison de Savoie par des rapports intimes, & obligé de résider à la Cour de Turin par ses fonctions *de Grand-Aumônier*, il ne pouvoit y avoir qu'un événement extraordinaire qui pût fixer sa demeure à Rome.

C'est parce que cet événement n'étoit pas dans le cours ordinaire de ceux qu'on pouvoit présumer, qu'il a dû être imprévu. Comment, en effet, Ganganelli auroit-il pu le prévoir ? Il falloit, pour cela, qu'il pressentît qu'il seroit Cardinal (il ne l'étoit pas encore à l'époque de la Lettre), qu'il seroit *Pape*, que *Pie VI* lui succéderoit, que ce Pontife demanderoit au Roi de Sardaigne son agrément pour retenir à Rome *le Cardinal Des Lances*, & que ce Monarque exauceroit les vœux du Saint Pere ; tous événemens dans l'ordre des futurs contingens, dont la réunion étoit impossible à entrevoir. Il est donc incroyable que Ganganelli ait écrit une Lettre qui ne peut que faire allusion à un événement arrivé après sa mort. En vérité il faudroit fermer les yeux à la lumiere pour résister à une preuve aussi forte contre l'authenticité de cette Lettre.

D'ailleurs, qu'on fasse attention que cette phrase, *Je serois enchanté*, *&c.* n'est amenée là par aucun antécédent. M. le Marquis n'a pu y tenir ; il grilloit de louer *finement* le Cardinal sur la faveur qui l'avoit fait demeurer à Rome sous le nouveau Pape.

Eh bien, Monsieur le Marquis ! vous croyiez qu'on ne vous devineroit pas ? Il faut que vous soyiez bien

hardi, pour oser soutenir encore à la face du soleil, que les Lettres sont de Ganganelli !

L'Academie des Arcades se soutient toujours, mais en l'air, c'est-à-dire, sur des zéphirs & sur des ailes de papillons.

C'est ce qui s'appelle un calembourg, qui n'est évidemment pas de Ganganelli. Quoi ! parce que *des arcades* sont soutenues en l'air, donc l'Academie qui a le nom *des Arcades*, se soutient en l'*air*, mais sur des *zéphirs* & sur *les ailes des papillons !*

Quiconque a feuilleté quelques-uns de vos livres, ne manquera pas de dire, voyant *papillonner* M. le Marquis : *Ah ! voilà encore du Caraccioli.*

Mettez souvent votre esprit à l'alambic. (Ibid.) Leçon que vous pratiquez à merveille. Pour exprimer les choses les plus simples, vous avez le tic de n'employer que le langage le plus ridiculement guindé : le compte que l'*Année Littéraire* a rendu de votre *Europe Française*, & de toutes les gentillesses de votre style artificiel, a dû convaincre vos partisans les plus engoués.

19°. Je n'insisterai pas sur la *Lettre LXXIV, à un Gentilhomme de Toscane.* Elle fait évidemment partie du plan formé par M. le Marquis, de donner *deux volumes* de Lettres sur les matieres les plus intéressantes : aussi un *Traité* sur l'*éducation*, sujet sur lequel on a tant écrit, ne devoit pas être oublié.

Ganganelli ne peut pas être supposé avoir établi une correspondance aussi méthodique, par une raison toute simple ; c'est qu'il en résulteroit un prodige inoui, sçavoir que tous ceux qui, par leurs rapports avec lui, provoquoient ses Lettres, se fussent tous donné le mot pour lui fournir matiere à traiter tout juste les sujets les plus intéressans & les plus analogues au goût du temps, sans en excepter un seul ; ce qui

assurément n'est pas très-facile à concevoir. Que penser donc de cette Lettre & des autres ?

20°. Pour la *Lettre LXXV*, vous serez forcé, Monsieur le Marquis, de convenir que ce n'est pas Ganganelli qui l'a écrite, mais que c'est vous, puisque sur une aventure littéraire qui y est racontée, celui qui écrit s'exprime ainsi : *Il* M'*arriva*, *&c.* & ce *moi*, vous allez voir que c'est M. *Caraccioli.*

Après avoir parlé d'un *Discours* scientifique destiné à être à la tête d'un livre, fruit d'une *effervescence qui dura huit jours* (cela est long pour une effervescence), d'où résulta l'*enfantement de quelque chose qu'on s'imaginoit* être *fort intéressant & tout neuf*, celui qui a fait la Lettre, ajoute : *Mais je ne sçaurois vous dire combien je fus par la suite* SURPRIS *&* HUMILIÉ *de trouver* TOUTES MES PENSÉES RÉPANDUES *dans quelques pages des anciens. Je n'avois cependant pas pillé.* (Il est humiliant, sans contredit, d'être découvert comme plagiaire : mais le plagiaire n'est pas *surpris* d'avoir *pillé*, parce que quand on *pille*, on sçait bien qu'on *pille.*)

Je n'avois cependant pas pillé : mais l'esprit des hommes n'ayant qu'un cercle, toutes les générations se ressemblent, à quelque chose près, dans la maniere de penser, hors les teintes, qui sont absolument différentes. (Prem. édit. tome 1, p. 397 & 398.) Or que ceci ne soit que l'histoire de M. le Marquis, & une histoire de lui, Auteur de toutes ces Lettres, rien n'est plus palpable. En effet, comme il n'étoit pas possible qu'on ne se rappellât avoir lu le fond de ces Lettres dans vos Ouvrages, tant ceux faits depuis 1758, époque de la copie prétendue des Lettres de Ganganelli, que ceux faits avant cette date, vous n'avez pu vous dissimuler que ces ressemblances frappantes de vos élucubrations avec les Lettres du pseudo-Ganganelli, ne

pourroient échapper à la sagacité des critiques. Il étoit important de parer à l'objection d'où sortoit la preuve insigne de l'imposture. Qu'avez-vous fait ? Une historiette que raconte votre Ganganelli pour justifier un Auteur qui trouve *toutes* ses *pensées répandues dans quelques pages* d'autres Auteurs, & ce *sans piller*, parce que toutes les *générations se ressemblent, à quelque chose près, dans la maniere de penser*. Par-là le public apprenant qu'il y a des *plagiats involontaires*, & qui sont un *pur effet du hasard*, ne devoit plus être étonné de voir *les pensées* des Lettres de Ganganelli *répandues* dans les Ouvrages de M. Caraccioli. Ainsi, à l'aide de la petite histoire, vous sauviez au moins votre *Conversation avec soi-même*, (Ouvrage mis au jour avant ceux dont vous avouez avoir pris le germe dans les Lettres de Ganganelli, que vous n'aviez copiées qu'en 1758). Par ce moyen, malgré l'identité frappante qui se trouve entre celles-ci & toutes vos autres productions, on étoit obligé de croire à l'authenticité des premieres.

Monsieur le Marquis, vous voilà encore pris en flagrant délit ; délit constaté par des indices que vous tâchez de soustraire, mais qui découverts & réunis, forment la conviction la plus complette.

D'abord, sans parler de ce *Discours scientifique composé pour être à la tête d'un livre de Géométrie*, & qu'on avoit *demandé* à Ganganelli (*p.* 397), parce que la réputation de Théologien suppose toujours un Géometre) sans parler, dis-je, de ce Discours scientifique, ces mots, *toutes mes pensées répandues*, méritent une observation particuliere. Il est invraisemblable que l'Auteur d'un seul Ouvrage, tel qu'un *Discours pour servir de Préface*, retrouve toutes *ses pensées répandues*, où ? Dans mille pages d'autres Ouvrages ? Non, mais *dans quelques pages*. Au contraire, il arrive tous les jours, & il doit arriver que *toutes*

les pensées d'un Auteur, prises de quelque autre de ses Ouvrages, s'y trouvent répandues, ceux-ci n'eussent-ils que *quelques pages :* ce qui se vérifie admirablement par les Lettres prétendues de Ganganelli, copiées sur l'*Illustre Morte*. Donc ces mots mis adroitement, *toutes mes pensées répandues*, sont de vrais indices qui, rapprochés du corps de délit de la fabrication des Lettres, forment une premiere preuve.

La seconde se tire de ces autres mots, *dans quelques pages des anciens*. Par un effet de la même adresse, vous n'avez pas voulu mettre *dans quelques pages des modernes ;* parce que, comme les modernes se lisent plus facilement & plus fréquemment que les anciens, il n'eût pas été surprenant qu'un homme plein du suc des livres qu'il a souvent en main, en eût emprunté les idées, & les eût répandues dans ce qu'il écrit. Ainsi, pour donner plus sûrement le change aux lecteurs, vous transportez la scene sur le théâtre des *anciens ;* ce qui forme une illusion plus magique : de-là, séduits par elle, vos lecteurs ne pouvoient que s'écrier : *Est-il étonnant que M. Caraccioli retrouve* RÉPANDUES *dans les Lettres de Ganganelli* (*Ouvrage moderne*) *toutes les pensées qu'il a mises dans ses Ouvrages, puisque Ganganelli, dans un autre Ouvrage, a retrouvé les siennes dans les* ANCIENS, *ce qui est bien plus difficile ? Donc la ressemblance entre les Ouvrages de M. Caraccioli & les Lettres ne prouvent pas qu'elles sont apocryphes.* Y a-t-il rien de plus subtilement imaginé ?

Encore une réflexion, & par vos propres mains le masque va tomber. Vous dites que *toutes les générations se ressemblent, à quelque chose près, dans la maniere de penser, hors les teintes, qui sont absolument différentes.*

Puisque ce principe étoit une des piéces qui devoient entrer dans votre machination épistolaire, que

ne l'arrangiez-vous de maniere à pouvoir être mieux adapté à votre systême de fabrication ? Car ce que vous mettez ici en avant, fournit des armes contre vous.

En effet, si la maniere de penser des hommes ne se distingue que *par les teintes*, *qui sont absolument différentes ;* comme on trouve dans les Lettres, sous le nom de Ganganelli, & dans vos Ouvrages les *mêmes teintes*, vous ne pouvez donc plus vous étayer de votre principe pour sauver la ressemblance des pensées : car dans la Lettre II, à l'*Abbé Ferghen*, dans *le Voyage de la Raison*, ainsi que dans *le Véritable Mentor*, il y a des morceaux entiers qui ne se différencient que par quelques mots & quelques tournures. Or des constructions différentes de phrases, suffisent-elles pour former *des teintes différentes ?*

21°. Lettre LXXIX, a l'Abbé Lami.

Oh ! je ne suis point du tout de votre avis (a), *mon cher* Marquis, qu'elle soit de Ganganelli, cette Lettre. Elle est encore de vous : vous allez juger de ma preuve : mon argument est *ad hominem.*

C'est que la *Conversation avec soi-même*, Ouvrage de M. *Caraccioli*, y est louée comme singuliérement *intéressante* & remplie *de clarté* (p. 45). Cette production, & toutes les autres de M. le Marquis, ayant été jugées *médiocres* (p. 413.) par les Journalistes, qui n'y avoient trouvé ni *vues* ni *beautés*, vous ripostez à M. *Fréron*, sous le nom de l'*Abbé Lami*, le *Fréron de Florence*, & vous lui soutenez *mordicùs*, que la *Conversation avec soi-même n'est point aussi médiocre qu'il le* prétendoit (*Ibid.*) ; qu'il y a des *vues*, des *beautés*, des *détails* qui distinguent cet Ouvrage : &

(*a*) Les mots mis en caractere italique dans cet endroit, font allusion à ceux du commencement de cette Lettre.

c'est tellement de la *Conversation avec soi-même* que vous voulez parler, que cette épithete, *intéressante*, que vous donnez à l'Ouvrage qu'avoit critiqué *Lami* (Fréron), vous la joignez également *à la Conversation avec soi-même;* car dans cet endroit vous citez celle-ci comme *singuliérement intéressante* (p. 415.), pour inviter le Journaliste à l'*analyser*.... Allons, Monsieur le Marquis, par pudeur, convenez qu'en voilà une qui est trop forte, & que l'homme le moins ombrageux en fait de Lettres apocryphes, ne vous passera pas celle que vous glissez ici pour nous parler de vous.

22°. La *Lettre LXXX, à un Curé du diocese de Rimini*, est évidemment une allégorie pour nous préparer à goûter l'opération de Ganganelli détruisant *la Société*. Vous vous mettez en quatre pour prouver à ce pauvre Curé de Rimini (qui signifie le public), qu'il a tort de blâmer *Benoît XIV* (c'est-à-dire, Clément XIV), parce qu'il ne faut pas condamner *le Vicaire du Christ, le Chef de la Religion, le Souverain Pontife, duquel on ne peut médire sans blasphémer*, & parce que *c'est prêter des armes aux Protestans*. (p. 420.)

Ces maximes-là, Monsieur le Marquis, sont excellentes. Aussi tous les vrais enfans de l'Eglise & moi sommes-nous soumis *purement & simplement* à toutes les *Bulles* dogmatiques, non-seulement *de Benoît XIV*, mais de tous les autres Souverains Pontifes, comme qui diroit, par exemple, d'*Innocent X*, d'*Alexandre VII*, de *Clément XI*. Je puis les citer, puisqu'ils ont été également *Vicaires du Christ*, & qu'ils ont parlé sur des objets aussi importans que ceux qui concernent *vos Espagnols vagabonds*.

Sçavez-vous bien, Monsieur le Marquis, que si condamner *le Vicaire du Christ*, & par conséquent ses *décisions*, c'est, selon vous, *blasphémer & prêter des armes aux Protestans*, vous tirez là à boulets rouges sur vos propres troupes?

Quoi qu'il en ſoit, permettez-moi de vous faire deux petites obſervations. 1°. Vous n'avez pas aſſez réfléchi ſur le choix que vous avez fait du perſonnage de ce *Curé de Rimini*. Le ſujet de votre Lettre, en apparence, eſt de laver la tête à ce bon Curé, parce qu'il trouvoit mauvais que Benoît XIV eût établi une police pour les Eccléſiaſtiques Eſpagnols, qui, ſans l'attache de leurs Evêques, alloient ſe faire ordonner furtivement à Rome. A votre place j'aurois employé un autre perſonnage : car qu'importoit à un Prêtre Italien une ordonnance qui ne regardoit que des Prêtres étrangers à l'Italie ? Que n'introduiſiez-vous plutôt ſur la ſcene un Prêtre Eſpagnol ? Tout eût paru mieux aſſorti. Comment n'avez-vous pas vu cela ?

2°. Après avoir donné ce réglement de police comme l'objet de la mauvaiſe humeur de ce Paſteur revêche, à l'*alinéa* d'après (dont vous voulez que nous ſentions la liaiſon avec l'article qui précede, puiſque vous y mettez un *d'ailleurs*) [p. 419.], vous vous laiſſez ſur le champ emporter à une diſtraction inconcevable : vous faites de cette ordonnance une affaire qui *ſe paſſe dans les cabinets des Princes ;* une affaire dont on ne peut juger que *criminellement, ſi l'on ne pénetre l'ame de ceux qui agiſſent & qui font agir* (Ces derniers mots ſont bien indiſcrets.) ; une affaire où l'*on ignore les motifs des démarches* du Souverain Pontife ; une affaire où *il eſt lié par des conſidérations qui retiennent ſa plume & ſa langue ;* une affaire qui porte ſur *une politique chrétienne*, qui, *ſans jamais bleſſer la vérité, ne dit pas toute vérité, & qui s'enveloppe d'un ſilence néceſſaire*, quand *il eſt avantageux de ne pas parler*. (P. 419, 420, 421.)

Vous n'y penſez pas. Quoi ! une Lettre où il paroît qu'on veut parler d'une affaire, & qui préciſément renferme tous les termes qui ne conviennent

qu'à une autre ! La défenſe aux Eſpagnols de ſe faire ordonner à Rome (quand elle ſeroit réellement le fruit d'un *traité avec l'Eſpagne*) [p. 419.] n'a pu être une affaire d'Etat qui *ſe ſoit paſſée dans le cabinet d'un Souverain*, puiſque pour être conclue, elle n'avoit beſoin que de la ſeule réclamation de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, redemandant les ſujets de cette Puiſſance ; une affaire où l'on ait ignoré *les motifs des démarches* du Pape, puiſque dans le même endroit de cette Lettre (*p. 419.*) on en rapporte la raiſon, celle d'empêcher les Clercs *de mener une vie licencieuſe ;* une affaire qui portât ſur une *politique chrétienne*, puiſqu'elle n'eſt qu'une *police eccléſiaſtique*, dont aucune conſidération humaine n'avoit beſoin de ſolliciter l'exécution, les Canons de l'Egliſe ayant depuis long-temps établi cette loi avec le concours des Souverains. Vous voyez donc, Monſieur le Marquis, que ſans abſurdité Ganganelli n'a pu, pour calmer la bile du Curé de Rimini, lui parler d'une affaire étrangere au ſujet de ſa Lettre, en s'imaginant l'entretenir de cette même affaire. Le Curé, qui ſe fâchoit contre une ordonnance indifférente pour lui, eût été encore plus choqué de voir le Pere Ganganelli jouer *aux propos diſcordans.*

Toute cette Lettre n'eſt donc inconteſtablement qu'un apologue, qui ſuppoſe ici une *affabulation.* Rien de plus aiſé que de la trouver ; vos expreſſions la ſuggerent d'une maniere très-lumineuſe : je vais révéler ce que vous avez voulu ne nous dire qu'en termes myſtérieux.

Vous ſçavez qu'il s'eſt paſſé ſous le pontificat de Ganganelli un *très-grand événement*, qui s'eſt traité réellement *dans les cabinets des Princes ;* un événement où l'on n'a pu *pénétrer l'ame de ceux qui agiſſoient & qui faiſoient agir ;* un événement où l'on a *ignoré les motifs des démarches ;* un événement où ceux qui l'ont

opéré ont déclaré à l'univers entier qu'ils étoient *liés par des considérations qui retenoient leur plume & leur langue*; un événement où l'on a été obligé de faire un sacrifice *à la politique chrétienne*, qui, *sans blesser la vérité, n'a pas dit toute vérité*, & *qui s'est enveloppée d'un silence nécessaire, parce qu'il a été avantageux de ne pas parler*. A ces traits on reconnoîtra l'événement dont vous voulez parler, & l'on voit se lever les voiles qui couvrent toutes vos élocutions allégoriques; votre Lettre devient intelligible; les expressions conviennent au sujet, & chaque partie cadre admirablement avec le tout.

Je conçois bien, Monsieur le Marquis, que voulant traiter une matiere aussi délicate, vous avez dû parler *en paraboles*, afin de ne pas choquer certains préjugés: mais que Ganganelli se soit enveloppé d'un nuage, & qu'il ait parlé en figures d'un événement qui n'étoit pour lui qu'un *futur contingent*, j'ose dire que c'est une extravagance; par une raison bien simple; c'est que c'eût été raconter comme passé ce qui n'étoit pas encore arrivé: car il est évident que le pseudo-Ganganelli fait ici allusion à une des grandes opérations de son pontificat. Or à l'époque de la Lettre *au Curé*, datée de 1755, il n'étoit pas même Cardinal. Comment alors a-t-il pu citer un événement qui n'a eu lieu que lorsqu'il a été Pape? Donc Ganganelli n'a pu écrire physiquement cette Lettre, quel que soit le sens qu'on lui donne. Si le sujet réel pour lequel elle a été écrite, est le grief du Curé contre l'ordonnance de Benoît XIV concernant les Prêtres Espagnols, Ganganelli n'a pu la traiter comme une affaire d'Etat, & par conséquent toute la tirade depuis la quatorzieme ligne (*p.* 419.) est une sottise double de premiere classe. Si le sujet est allégorique, Ganganelli n'a pu écrire comme fait en 1755 ce qui, non-seulement n'étoit pas arrivé, mais même ce qu'il

ignoroit devoir faire un jour lui-même ; & par conséquent la Lettre renferme l'anachronisme le plus grossier.

Croyez-vous, Monsieur le Marquis, qu'il soit aisé de vous tirer de là ? Essayez.

Voici encore une difficulté sur laquelle je vous prie de me satisfaire. Je voudrois que vous eussiez la bonté de me dire comment Ganganelli, dans la Lettre XLVII, *à l'Abbé de Canillac*, sur une question concernant *les libertés de l'Eglise Gallicane*, ayant répondu que c'étoit *le mettre dans le cas de ne pouvoir parler* (p. 251, prem. édit. tome 2.), oublie ici qu'il est *dans le cas* de garder le silence sur un article aussi cauteleux pour un Italien, & pour *un des esprits les plus déliés du Sacré College* (Vie de Clém. XIV, p. 240.) ; car il renverse en deux phrases le fondement de toutes *nos libertés*.

En effet, il enseigne au *Curé de Rimini* (p. 420.) que le Pape est celui que Dieu *a établi sur un trône pour voir & pour juger, & qu'il nous a ordonné d'écouter comme lui-même ;* sans cela, qu'on *risque son salut.* Et plus bas : *Il n'y a point de circonstance, point de moment, dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion, où il soit permis de s'élever contre les démarches du Souverain Pontife.* (p. 421.)

Quoi ! Ganganelli, dans une Lettre, fait entendre qu'il a des raisons pour ne pas s'ouvrir sur son opinion, quant *aux maximes ultramontaines*, & ici il témoigne pour elles une soumission qui va jusqu'à l'excès ! Car y eut-il jamais ultramontaniste plus outré que celui qui met en these, non-seulement que le Pape *est infaillibe*, puisque *Jesus-Christ a ordonné de l'écouter comme lui-même*, mais qu'il *n'y a point de circonstance* (sans en excepter une seule), *point de moment* (sans en distinguer un seul), où il *soit permis* de s'élever, on ne dit pas contre un jugement légal du Pape parlant *ex cathedrâ*, mais même *contre les dé-*

marches (Des démarches ne ſont pas des actes juridiques d'une Puiſſance.) contre *les démarches*, on ne dit pas certaines ou certaine *démarche*, mais contre *les* démarches du Souverain Pontife, ce qui les comprend toutes. N'eſt-ce pas là l'ultramontaniſme le plus effréné ? Et cette doctrine eſt enſeignée par Ganganelli ; lui qui, par *un trait qui n'a point d'exemple, & qui le couvre d'une gloire immortelle* (Vie de Clém. XIV, p. 85, prem. édit.), omit de lire la Bulle *In cœnâ Domini*, arſenal des prétentions ultramontaines !

En vérité, Monſieur le Marquis, cela eſt ſi inconcevable, qu'il vaut mieux croire que cette Lettre eſt votre ouvrage que celui de Ganganelli : car il eſt viſible que, quelle que ſoit votre opinion particuliere *ſur nos libertés*, vous avez cru devoir mettre ce langage dans la bouche de votre héros, & ce pour une raiſon qui ſaute aux yeux. Depuis le Bref qui a détruit la Société, il vous a paru important & très-important de prêcher fortement *qu'il n'y a point de circonſtance, dût-il en coûter à notre cœur, où il ſoit permis de s'élever contre les démarches du Souverain Pontife* ; & voilà pourquoi vous inſiſtez avec tant de zele ſur la ſoumiſſion qu'on lui doit. A la bonne heure, je vous entends maintenant. Je gage que cette Lettre, qui fronde *nos libertés*, n'étoit pas de celles communiquées par le Pere *Caſtan* à la Cour de France.

Vos Meſſieurs ſont impayables : ils n'ont jamais été ſi attachés au Pape que depuis le 21 Juillet 1773. Cependant, Monſieur le Marquis, gare à vos Lettres, & peut-être à vous, ſi les Gens du Roi, vengeurs de nos libertés, viennent à faire un requiſitoire contre vos deux propoſitions aſſurément très-anti-Gallicanes ! Je ne déſeſpere pas de voir cet événement.

23°. Vous avez fait vœu, Monſieur le Marquis, de nous faire trouver de tout dans les Lettres de Gan-

ganelli. Dans la LXXXIe, (Tome 1, prem. édit.) *à M. Meckner, Ministre Protestant*, vous nous faites voir Ganganelli aux prises avec nos *freres errans*. Cela va bien jusqu'à la page 425 ; mais arrivé là, l'Ecrivain de la Lettre se fourvoie, en nous avançant des propositions fort étonnantes. (*P. 425, tome 1, prem. édit.*) Lisons-les tout entieres dans la Lettre même.

Les reproches que vous faites continuellement à l'Eglise Romaine, mon cher Monsieur, sur le CÉLIBAT *qu'on prescrit aux Prêtres, & sur la coupe qu'on retranche aux Fideles dans la participation aux saints Mysteres, tombent d'eux-mêmes quand on pense que le mariage & le sacerdoce se réunissent encore tous les jours chez les Grecs Catholiques, & qu'on y donne à tous les Fideles la Communion sous les deux especes.*

Revenez à l'Eglise de bonne foi, & le grand Pape qui la gouverne aujourd'hui, ne vous rejettera pas de son sein parce que vous avez des Ministres mariés, & que vous desirez l'usage de la coupe. Sa prudence trouvera un TEMPÉRAMENT *qui vous accordera tout ce qu'on peut accorder sans changer le dogme & la morale, mais en changeant seulement la discipline, qui de tout temps fut sujette à varier.*

Ces propositions, *mon cher Monsieur* Caraccioli, sont de lourdes erreurs, bien conditionnées. Je ne doute pas de la prudence de Benoît XIV ; mais je doute très-fort que de son autorité privée, sans un Concile général, il eût pu accorder aux Protestans l'*usage de la coupe*. Je sçais bien que dans la Session 22e. de celui de *Trente*, il fut porté un décret qui renvoyoit la décision des raisons sur l'*usage de la coupe*, pardevant le Souverain Pontife, le saint Concile s'en rapportant à sa sagesse : mais, 1°. cette dispense n'a jamais regardé que *les Bohémiens & les Hussites* : 2°. elle ne devoit avoir son effet que pour ces temps

orageux ; où l'Eglise étoit menacée d'un schisme affreux. Donc cette permission ne pourroit être accordée aujourd'hui aux Luthériens par le Pape seul, précisément par la raison qu'apporte l'Ecrivain de la Lettre (*p. 426.*), que l'*usage de la coupe tient à la discipline.* Oui, mais à la *discipline universelle*, sur laquelle l'Eglise assemblée peut seule innover. Il en est de même *du célibat ordonné aux Prêtres.* J'ose assurer que le pouvoir du Pape sur cet article est encore plus lié que sur l'autre. Consultez l'histoire ; elle vous apprendra que le *Duc de Baviere* envoya *à Trente* une députation pour solliciter le mariage des Prêtres, & que le Concile même crut devoir rejeter cette demande. Le Canon IX de la Session 24e. qui dit anathême à ceux qui prétendent *que les Clercs constitués dans les Ordres sacrés peuvent contracter mariage*, prouve que le mariage & les Ordres sacrés ne peuvent absolument se concilier. Que signifie donc la proposition insérée dans la Lettre *quant aux Prêtres mariés* sur lesquels le Pape trouvera *un tempérament ?* Ou un Protestant rentré dans le sein de l'Eglise, y est reçu comme *laïque*, & dans ce cas il lui est permis de se marier ; ou s'il est marié, il peut garder sa femme. Si après son abjuration il est admis aux Ordres sacrés, alors il faut qu'il subisse la loi commune, qui ordonne aux personnes mariées avant l'ordination, de se séparer de leurs épouses. Or dans tous ces cas, il n'y a aucun *tempérament* que le Pape puisse prendre sans le concours d'un Concile écuménique. A quoi revient donc l'exemple cité de l'*Eglise Grecque Catholique*, où *le mariage & le Sacerdoce se réunissent encore tous les jours ?* Cette assertion n'est pas exacte, 1°. parce qu'aucun Evêque *Grec Catholique* ne peut habiter avec sa femme après sa promotion à l'épiscopat ; 2°. parce que dans l'Eglise Grecque on ne peut se marier après avoir été admis à la Prêtrise ; il n'y a que ceux qui

contractent mariage avant l'ordination, qui puissent continuer de vivre avec leurs femmes. 3°. Enfin, s'ils jouissent de ces privileges, c'est que l'Église universelle les a ratifiés pour le bien de la paix.

Or comment voulez-vous, Monsieur le Marquis, que je croie que Ganganelli, *Théologien très-habile*, ait pu avancer les erreurs que contient cette Lettre sur *l'usage de la coupe* & les *Prêtres mariés ?* L'éleve de Sorbonne le plus novice en fait de matieres ecclésiastiques, ne montreroit pas l'ignorance qu'on fait afficher ici à Ganganelli. Il n'est donc pas possible de lui attribuer cette Lettre.

24°. LETTRE LXXXII, AU PRINCE SAN-SÉVÉRO.

Cette Lettre traite de l'histoire naturelle. Il étoit tout simple que M. *de Buffon*, le Pline Français, & qu'il est d'étiquette de citer dès qu'on parle d'histoire naturelle, reçût ici un petit tribut d'éloges ; cela va de droit. La finale de cette épître, *Je croyois ne faire qu'une lettre & c'est un SERMON, excepté qu'au lieu de finir par AMEN, je finirai par le respect qui vous est dû* (Tome 2, p. 13.), est une de ces gentillesses si familieres à M. le Marquis, que chez lui elles ont passé dans le sang.

25°. LETTRE LXXXV, A UN PEINTRE.

Vous avez bien fait de nous laisser ignorer le nom de ce *Peintre :* il est certainement du nombre de ceux que *des considérations humaines* ont empêchés de se faire connoître dans ce recueil. (*Disc. prél. p. 18.*) Cette Lettre, en effet, pouvoit compromettre cet Artiste. Heureusement que, privés de la satisfaction de sçavoir son nom, nous n'avons rien

perdu des réflexions neuves de l'Auteur de la Lettre sur *la peinture*. Par ce moyen le lecteur passe agréablement du cabinet *des pétrifications* (Tome 2, p. 1.) du Prince *San-Sévéro* à l'attelier d'un *Peintre*. Vous avez intitulé cet Ouvrage, *Lettres intéressantes*, il falloit ajouter, & *récréatives du Pape Ganganelli.*

26°. *Par la Lettre LXXXVI*, où il est question de l'*alliance* qui unit la Maison *de Bourbon* à celle d'*Autriche*, nous sentons le but de l'Auteur. Il a voulu dire des choses gracieuses à la Princesse qui partage aujourd'hui le trône des Français : aussi je lui fais grace d'une critique sur cette partie ; il suffit que ce petit mot puisse être agréable à notre aimable Souveraine, pour ne pas incidenter sur cet article.

M. de Bernis s'est immortalisé par ce phénomene politique, comme ayant mieux vu les choses que le Cardinal de Richelieu. (Tome 2, p. 23.)

Je m'attendois bien, en effet, à trouver ici l'éloge du *Cardinal de Bernis*. Rien de plus décent ; il est encore en place.

Toutes ces réflexions pourroient ne jeter que du louche sur l'authenticité de la Lettre ; mais ce qui en prouve évidemment la fausseté, c'est *la Pologne à la bienséance du Roi de Prusse*, & *sur-tout la ville de Dantzick.* (Tome 2, prem. édit. p. 23.) En vérité, M. le Marquis, il faut que vous soyiez bien effronté, pour vouloir nous en imposer jusques sur les points les plus invraisemblables !

Cette Lettre est précédée de celle écrite *à l'Abbé Papi*, datée de 1755, & suivie d'une autre en date de 1756 ; ce qui nous apprend que toutes les trois ont été écrites à peu près dans le même temps : & il le faut bien, puisqu'on y loue le *traité d'alliance*, comme venant d'être conclu par l'*Abbé de Bernis*, alors Ambassadeur *à Vienne*. Cette Lettre a donc

été faite long-temps avant le partage de la Pologne ; & c'est cependant cet événement, arrivé en 1771, qu'on affecte d'annoncer comme une révolution future : & c'est tellement cet événement tout nouveau, avec toutes ses circonstances précises, que l'Auteur a intention de décrire, qu'il a la mal-adresse de ne faire envahir par le Roi de Prusse qu'*une partie* de la Pologne, *ne fût-ce que la seule ville de Dantzick*, sans oublier de *faire donner les mains à un tel changement* (p. 24.) par la République (Voilà la derniere Diete, qui a souscrit à l'acte de partage.) la République *livrée à mille différentes factions.* (Voilà *la confédération de Bar ;* il ne manquoit plus que le *Conseil permanent.*)

Il paroît, M. le Marquis, qu'en votre qualité de Colonel *au service du Roi & de la République de Pologne*, vous possédez supérieurement la partie politique de ce pays-là. N'est-il pas aussi clair que le jour, que vous n'avez pas voulu, dans votre recueil, sacrifier un sujet aussi intéressant pour le moment ? Afin de nous donner le change, & n'avoir pas l'air d'écrire après coup, vous faites faire l'invasion, *par la raison qu'un Héros aussi vaillant qu'heureux, aime toujours à s'agrandir. Cette raison* pour faire envahir, *sur le papier*, la Pologne par le Héros du Nord, est bien trouvée, parce que je sens qu'il vous falloit une *raison* quelconque : cependant ce Prince, quoique *vaillant* & *heureux*, avoit trop de génie pour envahir avec vous, *si ce n'est de cette façon*, cette République dès 1755, avant d'avoir décidé par la derniere guerre la supériorité de ses armes. Mais Ganganelli étoit prophete ; il n'y a rien à repliquer. Il avoit deviné ce que bien des cabinets d'Europe n'avoient pas même entrevu. Autre trait d'adresse de M. le Marquis : il a omis la date de la prophétie, afin de ne pas réveiller les idées défavorables à la

vraiſemblance de la Lettre. En liſant le morceau qui regarde le partage de la Pologne, on auroit bien vîte examiné en quelle année écrivoit l'Auteur. Peut-on ſe jouer ainſi de la crédulité publique ?

27°. LETTRE LXXXVIII, A M. STUART.

C'eſt un petit traité ſur *la politique* qui doit diriger un Miniſtre : par conſéquent voilà M. *Stuart* encore qui reçoit une Lettre de *M. le Marquis.*

Je viens de bégayer un ſujet (la politique) *que vous ſçavez mieux que moi.* (Tome 2, prem. édit. p. 37.)

Je prie ceux qui liront ceci, d'aller converſer un moment avec M. *Stuart*, qui demeure habituellement à Paris; ils jugeront des connoiſſances politiques du Noble Ecoſſais vis-à-vis duquel Ganganelli ne faiſoit que *bégayer*.... Courage, Monſieur le Marquis !

28°. LETTRE LXXXIX, AU RÉVÉREND PERE ***, NOMMÉ CONFESSEUR DU DUC DE ***.

Bonne matiere que ces Confeſſeurs de Princes ! Comme depuis une vingtaine d'années on a beaucoup dit de choſes ſur cette place importante & délicate, il falloit bien en entretenir le public; & voilà ce qui nous a valu la Lettre à cette Révérence *anonyme, Confeſſeur du Duc de ***.*

J'ai quelques objections à vous propoſer ſur cette Lettre.

Elle eſt datée du 26 Avril 1755, & il y eſt queſtion évidemment *d'un Confeſſeur de Souverain.* (p. 39.) Or vous n'avez pas remarqué que dans l'Europe Souveraine qui ait des Confeſſeurs, il n'y a que l'*Infant de Parme* ou le *Duc de Modene* qui ſoient appellés *Ducs.* Vous n'avez pas probablement eu in-

tention de parler du *Duc* de *Saxe* ou de *Baviere ;* car, selon l'usage commun, vous l'eussiez qualifié l'*Electeur de.* Je me rappelle que le *Roi de Sardaigne* est *Duc de Savoie....* Mais votre *Duc* ne peut pas être encore celui-là ; vous l'eussiez désigné par sa qualité principale de Monarque. Il est donc incontestable que c'est le *Duc de Parme* ou le *Duc de Modene*, dont vous stylez le Directeur. Or, en 1755 (date de la Lettre), ces Princes avoient un *Jésuite* pour Confesseur ; à *Parme* c'étoit le Pere *Belgardo*, & à *Modene*, le Pere Stanislas *Bardetti.* Or ces soi-disans n'étoient point en correspondance avec Ganganelli, & ils n'ont pas sûrement communiqué cette Lettre à M. Caraccioli, ni à aucun de ses agens. La vérité de ces deux assertions saute aux yeux. C'est donc une autre vérité que Ganganelli n'a pas écrit cette Lettre.

M. le Marquis se justifieroit mal en disant que ce Religieux *non-Jésuite*, à qui Ganganelli adresse cette Lettre, avoit d'abord été *nommé Confesseur*, mais qu'il ne le devint pas en effet, & que c'est pour cela qu'il a mis dans le titre, NOMMÉ *Confesseur du Duc de* ***.

Une défaite aussi déplorable feroit hausser les épaules.

D'ailleurs on diroit, d'après le ton de cette Lettre, qu'il s'agit de former le Confesseur du Souverain d'une vaste Monarchie, comme un *Roi de France* ou d'*Espagne ;* cependant ce *Duc* dont on endoctrine le Directeur, ne peut être, quel qu'il soit, quoique d'ailleurs infiniment respectable par ses qualités personnelles & l'éminence de son rang, que le Souverain d'un petit Etat, dont l'étendue n'exigeoit pas qu'on fît les frais de tant de maximes pour l'instruction de son Confesseur. Mais M. le Marquis avoit la demangeaison de disserter sur *les Confesseurs* des Souverains ; il n'a pas pu y tenir.

29°. L'historique de la *Lettre XC*, où *le Révérend Pere Boxadors* est cité avec éloge, est assez curieux à apprendre. Aussi-tôt après l'exaltation du Pape régnant, dans le moment où vous alliez nous donner *les Lettres*, vous apprîtes avec le public, que le Pere *Boxadors*, fort estimé de *Pie VI*, étoit désigné Cardinal *in petto :* sur le champ vous lui trouvâtes une place dans votre recueil. Mais comme vous ne pouviez pas faire parler Ganganelli du chapeau de Boxadors (car très-probablement il n'étoit pas du nombre des heureux compris dans l'*in petto* de la fameuse promotion que Ganganelli n'a pu publier), vous vous accrochâtes au généralat de *Boxadors.* L'idée étoit féconde ; le *Général Boxadors* vous fit remonter à son prédécesseur, le *Général Brémond.* L'élection du premier amenoit naturellement le *chapitre général ;* & l'élection, à son tour, amenoit la pointe de *Benoît XIV* au sujet du Pere *Richini* (p. 54.). Je ne sçais cependant pas si le Cardinal *Boxadors* sera très-flatté de votre compliment ; car vous n'avez pas fait attention que citer la plaisanterie de Benoît XIV, rapportant la conversation joviale de *Jesus-Christ* avec S[te]. *Thérese*, pour se venger de ce que le Pere *Richini*, son protégé, ne l'avoit pas emporté sur *Boxadors*, c'étoit affoiblir le mérite de celui-ci ; car *Benoît XIV* n'a pû décemment proposer que le sujet le plus digne. Votre but est donc de nous insinuer finement qu'il y a eu une *cabale* prépondérante en faveur du Pere *Boxadors* ; car sans cela, où est le sel de cette plaisanterie, *mais les Moines ne l'ont pas voulu?* Votre compliment au Pere *Boxadors* n'est donc qu'une véritable épigramme.

Le Pere Brémond est peu regretté, quoiqu'il fût très-affable & très-vertueux. On lui reproche dans son Ordre d'avoir eu une condescendance aveugle pour un FRERE QUI LE MENOIT, *& dont je me défiai toujours, parce*

qu'il me paroiſſoit PATELIN. (Tome 2, page 55.)

Que ces mots, *le patelin qui le menoit*, trahiſſent bien votre plume, M. le Marquis ! Voilà comme vous êtes : vous ſçavez, je l'ai déja dit, toutes les petites nouvelles des Communautés.

Je plains LE PAUVRE *Pere Brémond.* (Ibid.) Ce PAUVRE PERE *Brémond* eſt un gallicisme délicieux.

30°. LETTRE XCI, A UN MILORD.

JE ne prétends pas le juſtifier (le gouvernement des Papes), *d'autant plus qu'il ne favoriſe ni le* COMMERCE, *ni* L'AGRICULTURE, *ni* LA POPULATION, ... *ni* L'INDUSTRIE.

Suit un petit portrait des différens peuples de l'Europe ; ſur-tout *je vous vois, vous, Monſieur l'Anglais, ſous le joug d'un peuple .... qui, par ſon impétuoſité, eſt exactement ſouverain.* (Idée neuve, communiquée, à qui ? Préciſément *à un Milord.*)

Puis vient une épigramme contre les gouvernemens *qui écraſent ... ſous le poids des impôts* .... qui *ſur cent* SEQUINS (Suppléez *livres tournois.*) en font *donner quatre-vingt-dix.*

Ainſi COMMERCE, AGRICULTURE, POPULATION, INDUSTRIE, *impôts*..... O Monſieur Caraccioli ! votre Ganganelli, dans la *Lettre XI*, a bien raiſon de dire *qu'il devoit naître Français ;* car *la tournure de ſon eſprit* & de ſon *ſtyle me le fait juger.*

31°. LETTRE XCII, A M. ***, MÉDECIN.

Qu'on charge quelqu'un de fabriquer une Lettre *à un Médecin ;* comment s'y prendra-t-il ? L'idée de l'impayable *Moliere*, qui ſe préſentera auſſi-tôt à ſon eſprit, lui rappellera celle de *guériſons*, de *ſcience conjecturale*, du langage pédanteſque qu'on parle *in noſtro docto corpore*, des médecins qui *tuent*, de la *mort*,

mort, qui eſt toujours à leurs ordres : il penſera, malgré lui, à toutes les plaiſanteries à l'aide deſquelles il eſt d'uſage de s'égayer *à leurs dépens ;* aux vieilles accuſations qu'on ne ceſſe d'intenter contre eux ; au plaiſir qu'on prend à défier la Faculté, en lui prouvant qu'*on ſe porte à merveille*, & qu'on n'a pas beſoin de ſon miniſtere ; enfin aux noms redoutables & ſacrés d'*Hippocráte* & de *Galien*. Il eſt certain que tout homme qui *n'eſt pas malade*, & qui veut s'amuſer à écrire *à un Médecin*, ſe ſentira pouſſé par un inſtinct naturel à employer ce ton perſiffleur.

Auſſi M. le Marquis n'y a-t-il pas manqué. Prenons ſa Lettre, & nous allons nous convaincre qu'il a voulu turlupiner finement les *Purgons* & les *Diafoirus*.

La confiance qu'ont en vous les premiers de la ville, leur fait honneur. Ils auront reconnu PAR DE FRÉQUENTES GUÉRISONS, *que les* REPROCHES *faits aux Médecins, ne ſont pas toujours fondés. La mode eſt* S'ÉGAYER A LEURS DÉPENS; *& pour moi, je ſuis de très-convaincu qu'il y a plus de ſçavoir parmi eux que dans preſque tous les Corps, & que leur ſcience n'eſt* PAS SI CONJECTURALE QU'ON LE PENSE COMMUNÉMENT : *mais l'homme ingénieux à ſe faire illuſion, dit que* C'EST LE MÉDECIN QUI TUE, ET JAMAIS LA MORT.

Ce que je vous dis, mon cher Docteur, eſt d'autant plus généreux de ma part, QUE JE JOUIS DE LA *plus* FORTE SANTÉ, *& que je n'ai beſoin d'aucun Médecin.*

Il paroît que *M. Caraccioli* n'avoit pas conſulté le *Docteur Salicetti*, Médecin du Palais Apoſtolique, ni le *Docteur Adinolfi*, Médecin ordinaire de *Clément XIV*. Ce que M. le Marquis dit ici de cette *forte ſanté*, eſt une vraie fanfaronnade, imaginée pour tourner la Faculté en ridicule. Nous l'invitons à lire l'avis raiſonné du *Docteur Salicetti*, que nous avons inſéré dans cet Ouvrage.

Je prends chaque matin mon chocolat ; je mene une vie très-frugale ; je fais beaucoup uſage du tabac ; je me promene fréquemment, & avec ce régime on vit un ſiecle.

Il eſt vrai qu'on ne voit pas juſqu'ici qu'il ſoit queſtion d'*Hippocrate* & de *Galien:* mais le public n'y perdra rien, & ce que j'ai dit n'en eſt pas moins vrai; car quelqu'un qui a vu M. Caraccioli, aſſiſté d'un certain *Acolythe*, ſon inſéparable, & dont le nom finit en *i*, travailler à la compoſition du texte italien des Lettres, aſſure les avoir pris tous les deux ſur le fait, compoſant dans cet idiôme *la Lettre XCII, à un Médecin ;* & avoir lu dans leur manuſcrit italien préciſément cette phraſe : *La quale oggi più che mai vuol che ſi mettano in ridicolo* IPPOCRATE *è* GALENO. Ainſi voilà mon *Hippocrate* & mon *Galien* retrouvés.

Je ſupplie mes lecteurs, dès que le texte italien ſera imprimé, de le conſulter bien vîte, pour s'aſſurer ſi mon émiſſaire m'a bien ſervi.

Je prends chaque matin mon chocolat; je fais beaucoup uſage du tabac ; je me promene fréquemment, & avec ce régime on vit un ſiecle.

Chaque matin mon chocolat. Quoi, *chaque matin!* par conſéquent même le carême, même les jours de jeûne ordonné par l'Egliſe & par la regle de S. François ? Cela eſt fort.

Je fais beaucoup uſage du tabac, & avec ce régime on vit un ſiecle.

Ce Médecin n'étoit donc pas de ceux qui prétendent que le *grand uſage du tabac* eſt très-funeſte à la ſanté ? M. le Marquis a oublié ici de nous parler du *café* de Ganganelli. Il en prenoit cependant parfois ; car dans *la Lettre CVIII*, il parle ainſi à un de ſes confreres : *Ménagez votre* PETITE *ſanté,... en prenant moins de café. C'eſt la boiſſon des gens de lettres ; mais elle brûle le ſang, & alors les maux de tête, de gorge, de poitrine ſe font ſentir avec violence.* JE NE SUIS

CEPENDANT POINT L'ENNEMI DU CAFÉ, à la maniere de M. Thierry, Médecin du Prétendant, ... qui opinoit que cette liqueur eſt vraiment un poiſon.

Ainſi, dans ſon recueil de Lettres, M. le Marquis nous donne un vrai traité d'hygiene.

Je me promene fréquemment.

Comment Ganganelli, qui étoit accablé de travaux multipliés, à ce que vous dites, pouvoit-il avoir le temps de ſe *promener fréquemment?*

Quoi qu'il en ſoit, Ganganelli prenoit force *chocolat*, force *tabac*, & faiſoit force *promenades*. Il ſeroit bien ſingulier que M. le Marquis prît auſſi, lui, ſon chocolat, usât de tabac, & ſe promenât beaucoup. Le fait eſt qu'on ne rencontre que lui dans les rues. Cette conformité de goût entre l'Auteur & l'Editeur de ces Lettres, ſeroit réellement faite pour affecter quiconque a le talent de rapprocher les objets.

32°. LETTRE XCIII.

Cette Lettre eſt une mine à réflexions.

Plus il y a de petits eſprits qui ſe mettent ſur les rangs pour écrire, & plus il y a de ſatyres & de diſſentions. (p. 76.)

M. le Marquis a bien raiſon. Auſſi-tôt qu'on a vu le recueil des *Ganganelliques*, il y a eu dans la république des lettres une *diſſention;* mais pour des *ſatyres*, il n'y en a point eu, parce qu'on n'avoit pas affaire à *un petit eſprit.*

Les hommes de génie reſſemblent aux dogues, qui mépriſent les petits chiens. [Ibid.] M. le Marquis ſe fait ici ſon procès à lui-même: *il ne* veut être ni *homme de génie* ni *dogue;* car il paroît, par ſa *Réponſe à un Anonyme*, imprimée *chez Boudet*, qu'il n'a pas mépriſé le petit agreſſeur qui mordit *ſes Lettres*.

On ne répond pas aux Critiques, lorſqu'on eſt vraiment grand. (P. 76 & 77.)

Que dites-vous là ? N'eſt-ce pas M. Caraccioli qui a fait imprimer, *Remerciement à l'Auteur de l'Année Littéraire*, ſur ſa critique des Lettres de Ganganelli ? Il n'eſt donc pas *grand ?* A la bonne heure.

Les Sçavans .... n'ont point d'oreilles pour entendre les rumeurs, tandis que les Littérateurs, comme les troupes légeres, ſe répandent de toutes parts & ſont toujours aux aguets pour tout ſçavoir. (P. 77.)

Voici une petite conſolation. Si M. le Marquis n'eſt pas *Sçavant*, il eſt *Littérateur ;* car, comme un huſſard, *il ſe répand par-tout & eſt toujours aux aguets pour tout ſçavoir.*

Un Sçavant eſt preſque toujours l'homme de la poſtérité, & le Littérateur eſt celui de ſon ſiecle. (p. 78.) Fort bien ! après vous le déluge. Vous renoncez *à la poſtérité ;* mais vous êtes le *Littérateur du jour*, c'eſt-à-dire, l'homme aux *Lettres* datées depuis vingt ans, & faites en 1775.

On ſe dépêche d'avoir de la réputation, parce que l'amour-propre veut jouir ſur le champ. (Ibid.)

Je ſuis ravi (Ibid.) que vous faſſiez cet aveu. Voilà ce que c'eſt : vous avez viſé *à la réputation*, & vous avez voulu *jouir* ſur le champ du fruit ſolide de pluſieurs éditions faites coup ſur coup. Il eſt ſi agréable de *jouir* en palpant du numéraire ! Parlons ſans plaiſanterie. N'eſt-il pas évident que c'eſt *vous* qui avez écrit cette Lettre, pour parler de *vous ?* Obſervez que trait pour trait nous retrouvons dans chaque phraſe *M. Caraccioli.*

31°. LETTRE XCIV, A L'ABBÉ LAMI.

La plupart des hommes ne conſiderent l'hiſtoire que comme une tapiſſerie de Flandre, à laquelle ils donnent un coup d'œil. (P. 82.)

Le Ganganelli qui a fait cette Lettre, montre ici une grande discrétion : car à quoi tenoit-il qu'il ne préférât *une belle tapisserie des Gobelins*, lui qui raffoloit des Français ? En achalandant ses Lettres, il auroit fait valoir nos manufactures; mais il auroit donné prise à quelques mauvais plaisans.

Quoi qu'il en soit, cette Lettre est une jolie petite dissertation sur l'*histoire*, envoyée, non pas à un jeune Littérateur, mais au Grand-Prévôt de la Littérature *de Florence*, qui commençoit à apprendre l'histoire. Je m'attendois bien que vous nous donneriez quelque chose sur l'*histoire*. Vous auriez bien dû mettre pour enseigne à ces Lettres, ce titre-ci, *Cours des Sciences*.

34°. LETTRE XCVII, A UN DIRECTEUR DE RELIGIEUSES.

S'il y a une concupiscence des yeux chez tous les hommes, comme nous l'apprend S. Jean, il y en a une de LANGUE *& d'oreilles pour bien des Religieuses : aurez-vous l'art de la guérir ?* (P. 95.)

Et vous, Monsieur le Marquis, aurez-vous donc toujours l'*art* de ne nous donner que des scurrilités indécentes sur les *dévotes* & les *Religieuses ?* Vous méritez qu'elles donnent contre l'authenticité de vos Lettres un bon coup *de langue*.

C'est une FRIANDISE *pour bien des Religieuses de mener celui qui a soin de leur conscience : elles font cela tout pieusement, sans paroître y toucher.* (P. 96.)

Sçavez-vous bien que ce morceau est une vraie *friandise* en fait de traduction ? J'admire comme vous avez fait choix de tous les mots français les plus sucrés, pour nous rendre le sens de l'italien & du latin. Ceux qui parlent une de ces deux langues, sûrement

ne *font* pas *comme cela les chofes tout pieufement*, *fans paroître y toucher.*

Il faut que le Ganganelli que vous avez créé & mis au monde, fût bien *friand;* car dans fa Vie (*p. 117 & 118, prem. édit.*), vous nous le faites voir s'occupant encore de *friandifes. Les louanges, qu'il appelloit l'aliment des petits efprits, & la* FRIANDISE *des faux dévots, &c.*

Malgré tous vos efforts pour nous donner à penfer que ces *friandifes* appartenoient à Ganganelli, il eft aifé de voir qu'elles ont été confites dans l'*office* de M. le Marquis.

35°. Lettre XCIX.

Oh! des complimens. Si vous fçaviez comme je les aime, vous ne m'en feriez sûrement pas. (P. 102.)

Vous voyez bien, Monfieur le Marquis, que je ne vous en fais pas. De quoi vous plaignez-vous?

Ce qu'on débite fur le compte du perfonnage en queftion, *n'eft fondé que fur l'envie & la malignité.* (Ibid.)

Sur l'envie! je vous certifie que non. Sur *la malignité!* cela peut être; mais il feroit dangereux d'approfondir le fait.

Quel eft l'homme qui écrit, qui n'ait des ennemis? (Ibid.)

Vous avez *écrit*, & écrit beaucoup; vous devez donc avoir beaucoup d'ennemis.

Les perfonnes les plus TARÉES *font toujours celles qui croient le plus facilement les calomnies.* (P. 103.)

Les perfonnes les plus tarées. On diroit prefque que c'eft un Français à qui, en écrivant de la premiere main, échappe ce mot, du bon ton aujourd'hui: mais on fe tromperoit; car il faut bien fe rappeller que *c'eft une traduction de l'italien ou du latin.*

Quoi qu'il en ſoit, ces perſonnes *tarées* croient facilement *les calomnies :* mais ſi ce n'étoient que des *médiſances*, qu'en penſez-vous ?

La premiere regle de la charité chrétienne, eſt qu'on ne peut croire le mal ſi l'on n'a rien vu, & que l'on doit ſe taire ſi l'on a vu. (P. 104.) Cela eſt vrai : cependant je ne ſçais pas ſi, en certains cas, il eſt poſſible de faire *taire* tout le monde.

Je me permets ces réflexions, parce qu'elles ne peuvent renfermer aucune perſonnalité ; car l'Auteur de la Lettre n'a pas voulu nommer *le perſonnage en queſtion.*

Probablement il eſt de la connoiſſance de M. le Marquis, qui avoit des liaiſons avec Ganganelli, & qui par conſéquent pouvoit connoître ſes rapports. *MAIS CHUT* (a) : *c'eſt le ſecret* de Monſieur le Marquis ; *il ne faut pas le divulguer ;* ainſi nous n'en ſçaurons rien.

36°. LETTRE C, A M. L'ABBÉ L.

Vous me conſultez ſur le Diſcours que j'entendis DERNIÉREMENT. (P. 106.)

Obſervez que Ganganelli fait ici mention d'un Diſcours prononcé *derniérement à Rome.* Il ajoute qu'il faut qu'un Diſcours tienne le milieu entre les Italiens & les Français, c'eſt-à-dire, entre ce qui eſt *giganteſque & ginguet.* (P. 107.) Ainſi le *giganteſque* indique la maniere italienne, & le *ginguet* la françaiſe. Or le Diſcours qu'avoit entendu Ganganelli

(*a*) Dans la Lettre LIII, (*tome 1, p. 271, prem. édition.*) M. Caraccioli impoſe ſilence ſur *les plaiſirs des hommes de lettres* (comme lui). *Mais chut : c'eſt le ſecret des gens d'étude ; il ne faut pas le divulguer.*

Ce *chut* dénote encore viſiblement une traduction faite ſur le latin ou l'italien.

étoit *ginguet*, puisqu'il lui reproche une *afféterie qui l'énervoit*, & que c'étoit *un ouvrage travaillé à une toilette, où on l'avoit fardé.* (P. 106.) Donc c'étoit un *Discours français* que Ganganelli avoit entendu ; donc cette Lettre n'a pu être écrite de *Rome*, même *le 10 du courant*, parce qu'*à Rome* on n'y entend pas des Sermons *frisés* & *musqués à la La Tour-du-Pin*. Ce nom commence précisément par *L.* La Lettre est adressée *à l'Abbé L.*, qui faisoit des Sermons *ginguets*, & composés *à la toilette*. Il seroit très-plaisant que cette Lettre fût de *M. Caraccioli*, qui, après avoir entendu à Paris l'*Abbé de la Tour-du-Pin*, qu'il connoissoit (car M. Caraccioli connoît tout le monde), lui eût écrit sur un de ses Sermons ; & que lors de la rédaction de son recueil, il eût trouvé cette Lettre elle-même *si toilettée*, qu'il eût cru devoir la donner au public sous le nom de Ganganelli, en prenant cependant deux précautions pour se masquer ; celles de mettre *A l'Abbé L.*, lettre initiale du nom de l'Abbé *La Tour-du-Pin ;* & au lieu de *Sermon*, *Discours*, afin de donner à penser que ce pouvoit être quelque *pièce académique.* M. le Marquis est rompu à tous ces petits manéges.

37°. LETTRE CII, A UN PRÉLAT.

MONSIGNOR, unissez-vous à moi pour venger la mémoire de Sixte-Quint. On me força hier de ME FACHER *en quelque sorte, en me soutenant que c'étoit un Pape cruel, un Pontife indigne de régner. Il est étonnant combien cette réputation qu'on lui a faite gratuitement, se soutient,* ET COMBIEN ELLE A GAGNÉ DE TERREIN, *&c. &c.* (Prem. édit. tome 2, p. 113.)

Je n'ai jamais douté un instant, Monsieur le Marquis, que vous nous donneriez une Lettre sur *Sixte-Quint ;* car tout ce que vous nous avez dit de ce Pon-

tiſe dans la Vie de Clément XIV (*p. 29, 31, 286, 287, 288, 289, 290.*), n'avoit pour but que de nous amener *Sixte-Quint*. Auſſi je ne m'étonne plus pourquoi vous vous déleĉtiez à nous en parler. Il étoit confrere de *Ganganelli*, Cordelier comme lui, roturier comme lui, parvenu à la papauté ainſi que lui. Vous avez cru qu'il manqueroit quelque choſe à votre recueil, ſi vous omettiez de nous entretenir de ce Pape fameux. Voilà ce qui nous a valu cette Lettre.

Mais permettez que je vous diſe que l'affeĉtation eſt trop marquée, pour qu'on puiſſe ſe faire illuſion ſur cette épître, en l'attribuant à Ganganelli.

1°. C'eſt préciſément parce que le ſujet cadre trop bien avec l'eſprit de votre recueil, que je trouve qu'il y a de la mal-adreſſe à avoir fabriqué une Lettre ſur cette matiere.

2°. Qu'on réfléchiſſe ſur le titre : *A un Prélat*. Pourquoi n'avoir pas mis ſon nom ? Quelle *conſidération humaine* pouvoit déterminer *ce Prélat* à laiſſer ignorer ſon nom ? Quel riſque peut-on courir aujourd'hui à faire connoître qu'on a reçu une Lettre où il eſt queſtion de *Sixte-Quint* ?

3°. Elle ſemble tomber tout exprès des nues. Voyez à quel propos Ganganelli l'écrit ! Cet homme que vous préſentez ſans ceſſe comme tourmenté par les affaires, accablé de mille occupations, ſans avoir été *provoqué*, lâche cette Lettre *à ſon Monſignor*, ſous prétexte qu'il a eu une querelle où on le *força*, pas plus tard *qu'hier*, *de ſe fâcher*, pas tout-à-fait, mais en *quelque ſorte*, en lui *ſoutenant* que Sixte-Quint étoit *un Pape cruel*, &c. &c.

Voilà une queſtion vraiment neuve. Comment Ganganelli, dont la cellule étoit toujours remplie de Sçavans (nous avez-vous dit dans ſa Vie), a-t-il pu rencontrer dans ſa coterie érudite un homme aſſez

nigaud, pour aller traiter avec cet air d'importance, une rapsodie aussi vieille que cette question, *si Sixte-Quint étoit un Pape cruel?* Ganganelli a fait l'enfant, en se fâchant contre l'original qui lui a fourni le sujet d'une rixe aussi niaise. Que ne mettiez-vous tout simplement cette histoire-là sur le compte de quelque Frere lai, rencontré par Ganganelli *dans le jardin des Capucins* ou *dans la cuisine des Cordeliers*, & avec qui vous l'auriez fait *badiner ab hoc & ab hâc* (a), pour se délasser de ses travaux littéraires?

4°. La maniere dont est traitée cette antiquaille réchauffée, répond à la banalité du sujet. Ce *Monsignor*, pris pour champion dans une cause aussi intéressante & aussi piquante depuis un siecle & demi, fait un effet merveilleux. L'*Italie*, qui *fourmilloit* de *brigands* dans le siecle où vécut Sixte-Quint; *Rome semblable à une forêt; les plus honnêtes femmes insultées, même en plein jour;* la nécessité où se trouva Sixte-Quint de faire pendre une cinquantaine de coquins *pour sauver la vie de ses sujets, pour rétablir les mœurs au milieu des villes, & la sûreté au sein des campagnes, dans un temps où il n'y avoit plus ni loi, ni bon ordre, ni frein:* & puis *Gregorio Leti* (Oh! pour celui-là, je m'attendois bien que vous ne l'oublieriez pas.) *Gregorio Leti*, qu'on nous apprend avoir rendu Sixte-Quint *odieux dans toutes les régions de l'univers*, au lieu de le *peindre comme forcé d'intimider son peuple par les plus grands exemples de sévérité:* & puis viennent des réflexions piquantes, par leur nouveauté, sur les *gouvernemens mous, &c.* (P. 113, 114, 115, 116.)

En vérité, Monsieur le Marquis, c'étoit bien la peine de nous faire une Lettre, pour la remplir de tous ces lieux communs que ma grand'mere m'a racontés

(*a*) Dans la Lettre XI, M. Caraccioli dit que Ganganelli aimoit à rire *ab hoc & ab hâc*.

cent fois au coin du feu ! Car vous sçavez qu'il n'y a personne qui ignore toutes les historiettes de *Sixte-Quint.* Puisque vous étiez en train de vous en donner sur le fameux Frere *Félix*, devenu Pape, que ne nous parliez-vous aussi & de son pere le *vigneron*, & des *pourceaux* qu'il garda, & du Cordelier qui, en peine du chemin qu'il devoit prendre pour aller à Ascoli, rencontra le petit pâtre, l'emmena dans son Couvent, & le fit étudier ? Que ne contiez-vous en même temps toutes les farces que joua le *Frere Félix*, feignant les infirmités de la vieillesse pour arriver à la papauté ; à peine élu Pape, jetant le bâton sur lequel il s'appuyoit, levant la tête, & entonnant le *Te Deum* d'une voix si forte, qu'il fit trembler les vîtres de la chapelle ? Dites-moi un peu pourquoi vous avez glissé sur toutes ces anecdotes ? Si vous voulez me le permettre, je vous en ferai une jolie lettre : j'aurai l'honneur de vous l'envoyer, & vous l'insérerez dans le *Supplément* que vous annoncez devoir publier.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que pour vous donner un moyen de finir cette Lettre, vous faites dire à Ganganelli : *J'irai sûrement vous voir au premier moment.* C'étoit donc à un Monsignor *demeurant à Rome*, que vous supposez que Ganganelli a écrit. N'est-il pas bizarre que le héros de votre correspondance, dont les momens étoient si remplis, ait consenti à perdre du temps à écrire à un homme qui demeuroit dans la même ville, pour lui mander, quoi ? *Que Sixte-Quint avoit exterminé avec raison beaucoup de bandits.* Et à qui le mande-t-il ? A un Italien. Cela est risible.

Mais qu'est-il besoin de toutes ces preuves pour déceler l'imposture ? Elle est palpable dès les premieres lignes. On y lit, en effet, un gallicisme, ou plutôt un *Caracciolisme. Il est étonnant .... combien* cette *réputation a gagné de terrein.* (P. 113.)

Une réputation qui gagne du terrein, est du diction-

naire où l'on trouve des *idées* qu'on *case*, une *gaieté* qu'on *ente*, des esprits qu'on *décompose comme des métaux*, des *Académies qu'on électrise*, tous enfans amphigouriques du même pere.

A propos de votre *Sixte-Quint*, je me rappelle un trait que j'ai lu dans la Vie de Ganganelli. Il prouve que vous vous entichez à un tel point de votre héros, dont vous voulez absolument prouver la ressemblance avec son célebre confrere, que votre engouement va jusqu'à la bouffonnerie. Elle démasque votre peu de dextérité dans le métier d'imposteur.

Vous racontez (*p. 28 & 29 de cette Vie.*) que le Pere Ganganelli, allant un jour à Assise, rencontra un paysan, dont il fit sa compagnie pendant plus d'une heure; que marchant bonnement tous deux ensemble, le paysan, après l'avoir entendu, lui dit: *C'est dommage que vous ne soyiez qu'un Frere convers (il jugeoit de lui par son extérieur.... négligé); car il me paroît, mon Frere, que si vous aviez étudié*, vous *pourriez bien être comme Sixte-Quint. J'AVONS son portrait chez nous, & je trouve que vous avez son air rusé.*

Ce *j'avons* vous trahit, Monsieur le Marquis. Ce patois campagnard n'est vraisemblable que dans la bouche d'un paysan Français. Celui que vous faites parler étoit Italien; il ne pouvoit donc pas y avoir de *j'avons* dans son langage rustique. Ainsi ce mot, de votre fabrique, & l'idée que vous y attachez, n'ont plus de sel, quand ce ne seroit même qu'une traduction. Et si c'en est une, pourquoi, de toute la phrase assez longue du paysan, n'y a-t-il que le *j'avons* qui soit d'une expression agreste? Il est, en effet, remarquable que toute la phrase est d'un langage dont la pureté ne démentiroit pas l'urbanité de l'habitant d'une ville policée. Si vous, Monsieur le Marquis, aviez été un faussaire un peu plus *rusé*, avec le *j'avons* vous eussiez mis ces autres expressions du dialecte des champs, *je*

trouvons, *cheuz nous*, au lieu de *je trouve*, *chez nous*. Il eſt donc viſible que votre Lettre ſur *Sixte-Quint* éleve contre elle les doutes les plus violens, & les plus difficiles à réſoudre.

38°. Lettre CIV, au R. P. * * *, Religieux de la Congrégation des Somasques.

L'Ecrivain trace, en apparence, la maniere *de faire l'Eloge hiſtorique de Benoît XIV ;* & l'on va voir que réellement cette Lettre n'eſt qu'une alluſion à l'*Oraiſon funebre de Clément XIV*, qui venoit de mourir. Rien donc ne ſeroit plus extravagant que d'attribuer cette Lettre à Ganganelli.

Pour établir ce que j'avance, il faut ſe rappeller que le Pere *de Laquintinie*, Religieux du *grand Couvent* de Paris, a prononcé l'Oraiſon funebre de *Clément XIV* dans l'égliſe des Cordeliers de cette ville. L'on devine aiſément que tout ce qui a rapport à Ganganelli, eſt du lait doux pour M. Caraccioli. Auſſi ne manqua-t-il pas d'exalter le Pere *de Laquintinie* ſur cette Oraiſon funebre, & de nous dire : *Il eſt à ſouhaiter qu'elle devienne publique. On y verra un Orateur qui fait* TABLEAU *par la force de ſon éloquence, & par la beauté de ſes images.* (Vie de Clém. XIV, p. 309.) Et c'eſt préciſément ce *tableau* dont M. le Marquis nous régale aujourd'hui, ſous le nom d'une *Lettre de Ganganelli.* Pour nous donner le change, il a ſubſtitué adroitement l'*Eloge hiſtorique de Benoît XIV* à celui *de Clément XIV*.

Une preuve que je ne donne pas ici une pure imagination pour un fait, c'eſt que, 1°. il n'y a pas juſqu'aux idées, aux expreſſions, & aux tournures de phraſes du Pere *de Laquintinie*, qui ne ſe retrouvent dans la Lettre ſous le nom de *Ganganelli.* 2°. On ſçait que M. Caraccioli, depuis trois ans, ſe met en quatre

pour ne pas épargner au public le moindre *iota* qui a trait à Ganganelli. N'eſt-il pas inconcevable qu'il n'ait pas fait imprimer à la fin de la Vie de ce Pontife (ami de la France), ſon Oraiſon funebre prononcée par le Pere *de Laquintinie*, Religieux Français, tandis qu'il a inſéré à la fin de la ſeconde édition de cette même Vie, l'Oraiſon funebre faite par un *Allemand?* Cette bizarrerie n'a été qu'un artifice qui avoit évidemment pour but de dérober les traces de l'impoſture d'une Lettre qu'il vouloit nous donner ſous le nom de Ganganelli.

Citons pluſieurs extraits de cette Lettre ; & ceux qui ont encore aſſez de mémoire pour ſe rappeller ce qu'ils ont entendu dans l'égliſe des Cordeliers, verront ſi j'en impoſe. Par-tout où on lira ces mots, *Lambertini* & *Benoît XIV*, il faut ſuppléer *Ganganelli* & *Clément XIV*.

D'abord le Pere Laquintinie a dit qu'il ſeroit *Hiſtorien autant qu'Orateur. Il a choiſi un texte heureux, qui annonçoit tout le plan de ſon Oraiſon, & qui caractériſoit ſon héros.* J'ai, en effet, préſent à l'eſprit *ce texte* du Pere *de Laquintinie : ECCE SACERDOS MAGNUS QUI IN TEMPORE IRACUNDIÆ FACTUS EST RECONCILIATIO.* Il faut convenir que ce texte eſt *heureux*. Je le retrouve encore pour épigraphe de *la Vie de Ganganelli :* tant il eſt vrai qu'il y a une parfaite analogie entre l'Auteur de cette Vie, celui de la Lettre, & le Panégyriſte de Ganganelli ! Il faut cependant obſerver que, pour jeter quelque nuance entre l'épigraphe de la Vie & le texte *heureux*, M. Caraccioli a retranché de la premiere ces trois mots, *Ecce Sacerdos magnus.* (a).

La morale y a été ſemée avec diſcrétion, de ſorte qu'elle paroiſſoit venir ſe placer d'elle-même. Il a redouté les lieux communs.... Chacun a cru voir Lambertini, & n'a

(*a*) Voyez le frontiſpice de *la Vie de Clém. XIV*, prem. édit.

point *apperçu l'Orateur. Il a loué avec autant de finesse que de sobriété :* ce qui fait allusion à l'art avec lequel le Religieux loua, entre autres, *M. le Nonce* (a) & M. le Cardinal *de Bernis. Il a remué l'ame par d'heureuses surprises & par de grandes images.... Il a parlé sur-tout au cœur, en le remplissant de beautés sépulcrales....* (Des beautés sépulcrales doivent être *des beautés très-fétides.*) *qui ont fait descendre tous ses auditeurs dans le tombeau du Saint Pere. Il a passé légérement sur l'enfance de son héros....* (Aussi me souviens-je très-fort que ce Religieux ne nous a rien dit de l'*enfance de Ganganelli.*) *Son exorde a été pompeux, sans être enflé. Sa premiere période sur-tout annonçoit quelque chose de grand.* (Je me rappelle encore cet *exorde pompeux*, & *cette premiere période qui annonça quelque chose de grand.*) On y a vu la mort renversant *les trônes, brisant les sceptres, foulant à ses pieds les tiares, flétrissant les couronnes, & plaçant le génie de Benoît comme n'ayant rien à craindre des ruines du temps, comme défiant la mort de ternir sa gloire & d'effacer son nom.* (Pour ceci, c'est presque mot à mot le Pere de Laquintinie : ce morceau est un de ceux qui ont le plus affecté ma mémoire.) *Il a détaillé les vertus de Benoît XIV :* partout il a *fait voir une ame sublime, qui AUROIT ÉTONNÉ ROME PAYENNE, QUI ÉDIFIA ROME CHRÉTIENNE, & qui s'attira l'admiration de l'univers.* (Autre phrase du Panégyriste, qui m'a encore frappé.) [*P. 132, 133, 134, 135, 136, 137 du second tome.*]

Avouez, Monsieur Caraccioli, que *votre imagination s'est allumée* (Ibid. p. 137.) *quand il s'est agi d'un aussi grand Pape que* Ganganelli, & quand vous avez traduit sa prétendue Lettre.

Voilà donc comme vous prônez vos propres Ouvrages sous un titre étranger ! Fi, fi ! que cela est indécent !

(*a*) M. *le Nonce* officioit pontificalement au Service fait pour *Clément XIV* chez les PP. Cordeliers.

39°. LETTRE CV, A L'ABBÉ LAMI.

C'eſt un parti pris, Monſieur le Marquis, vous avez juré de ne nous faire grace de rien dans votre recueil, pas même de l'*Avocat du diable*. (p. 145.) Qu'étoit-il beſoin de nous faire une Lettre là-deſſus ? Qui eſt-ce qui ne connoît pas cet *Avocat du diable* ? Qui eſt-ce qui ignore l'hiſtoire des *Anglois* (p. 143.) que Benoît XIV guérit de leurs préventions contre les *canoniſations* ? Pour moi, je vous aſſure que j'en ai entendu parler cent & cent fois *au college*, lorſqu'on nous prémuniſſoit contre les plaiſanteries des impies ſur les Saints que l'Egliſe révere. Et à qui Ganganelli apprend - il que le *diable* a un *Avocat à Rome*, & qu'il faut des vertus *in gradu heroïco*, & des *miracles*, pour béatifier un ſerviteur de Dieu ? (*p. 146.*) A qui raconte-t-il l'hiſtoire des Anglais convaincus par *les procès-verbaux* dans la cauſe d'un perſonnage à canoniſer ? Qui le croiroit ? C'eſt à l'*Abbé Lami*, homme inſtruit, *Eccléſiaſtique*, & *Italien*, qui ne pouvoit ignorer les uſages de la Cour de Rome, la néceſſité des vertus *in gradu heroïco*, ainſi que *des miracles*, pour être béatifié ; qui ſçavoit auſſi bien que Ganganelli qu'il exiſtoit *un Avocat du diable*. En vérité cela eſt pitoyable. Je ſens bien que l'Ouvrage fameux de Benoît XIV ſur la *Canoniſation des Saints*, ne devoit pas vous échapper, à vous qui vouliez faire jouer à ce Pape un grand rôle dans vos Lettres ; mais il falloit au moins ne vous en tenir qu'à ſes Ouvrages, & ne pas aller nous donner du banal, tel que votre *Avocat du diable*. Il paroît que Benoît XIV vous a grandement ſervi pour enfler vos Lettres ; car, ſans compter ce que vous avez déja inſéré d'anecdotes & de bons-mots de *Lambertini* dans la *Vie de Ganganelli*, ce qui fait autant d'épiſodes étrangers, combien de fois ce même Benoît XIV ne paroît-il pas dans le recueil

des Lettres ? Vous promettez de nous gratifier dans peu & de *sa Vie* & de *sa Correspondance épistolaire*, (car vous êtes dans le train de donner des *Vies* & des *Lettres* de Papes.) Il étoit donc naturel que vous n'employassiez pas d'avance les matériaux dont vous auriez besoin pour la suite : cependant je suis sûr que vous ne ferez imprimer sur Benoît XIV que tout ce que vous avez déja ressassé *usque ad nauseam*.

Dans votre Discours préliminaire (*prem. édit. p.* 22.) vous prévenez le public sur un *brigandage typographique* qui se commet impunément. Ne seroit-ce pas le vôtre, contre lequel il faudroit se mettre en garde ?

Un homme qui vous connoît bien, me parlant l'autre jour de vous, me disoit : *M. Caraccioli a trouvé dans Ganganelli une veine féconde ; le public en a pour dix ans.*

40°. LETTRE CVI, AU MÊME.

Pour celle-ci, elle est évidemment apocryphe ; puisqu'elle annonce l'élection de *Clément XIII*, & en même temps, non ce que *sera* son regne, qui ne faisoit que de commencer, mais ce qu'*a été* son regne, tel que nous l'avons vu.

En effet, tous les traits qui ont caractérisé le pontificat *de Clément XIII*, sont précisément ceux qu'on a choisis pour tracer le portrait qu'on vouloit faire ; & pour qu'il ne fût pas trop ressemblant, on ne lui a donné que le costume d'un *Souverain* en général.

Défaut de discernement des esprits. (p. 151.) *Prince qui se laisse mener* (ibid.); *qui soutient à tort & à travers les hommes qu'il a une fois protégés* (ibid.); *qui fait plus de mal par inertie & par foiblesse, que par méchanceté* (ibid.): *Prince foible, dont les Ministres*

s'emparent de l'autorité (ibid.); *qui*, ignorant *la partie essentielle du gouvernement*, celle *de mettre chacun à sa place*, met, *comme* AU JEU D'ÉCHECS, UN PION *l'un pour l'autre*: (p. 152.) (Le peintre a grande envie de se faire matter.) *Souverain*, *qui*, *l'image de Dieu par l'éminence de son rang*; n'est pas *par son intelligence* (ibid.): *Prince qui n'est que bon* (ibid.); *qui*, *placé* CADUC *sur un trône*, *n'est plus bon que pour la représentation;* qui *n'ose rien entreprendre*, *qui a peur* (de détruire les Jésuites), *sur-tout ignorant que* (Ganganelli) *sera son successeur*. (p. 154, tome 2, prem. édit.)

Or n'est-il pas visible, par les rapprochemens que je viens de faire, que chaque coup de pinceau est une allusion maligne aux événemens arrivés sous le pontificat de Rezzonico, & que par conséquent la Lettre (datée faussement de l'instant de son élection) est postérieure à l'époque où on l'a placée? L'imposture est donc avérée.

Non-seulement *la peur*, mais encore la *caducité* trahit l'Ecrivain. Comment, en effet, *Clément XIII*, élu Pape à soixante-cinq ans, a-t-il pu lui inspirer des idées *de caducité?* Au contraire, cette expression a dû se placer sous la plume qui fabriquoit la Lettre après coup, parce que voulant critiquer adroitement la conduite de *Clément XIII* sur l'affaire des Jésuites, & ses démêlés avec les Puissances, événemens arrivés à la fin de la vie de ce Pontife, le faussaire a dû l'envisager comme *caduc*, parce qu'alors *Rezzonico* étoit presque *octogénaire*.

Il est si vrai que c'est depuis les événemens mémorables de ce pontificat que cette Lettre a été écrite, que l'Auteur n'a pas manqué de ramener l'attention du lecteur sur le grand ressort qui donnoit alors l'impulsion à Clément XIII. Son Secrétaire d'Etat, M. le Cardinal *Torrigiani*, y est présenté, mais de profil, &

avec des couleurs où domine le clair-obscur : aussi nous dit-on dans le début (*p. 150.*) *qu'il faut, lorsqu'on regne, se choisir un excellent Ministre.* Ce *lorsqu'on regne* est admirable. Est-ce que l'on a *des Ministres lorsqu'on ne regne pas ?*

Pour rendre le trait contre le *Ministre de Rezzonico* encore plus saillant, on cite *Benoît XIII, le plus malheureux des hommes, pour avoir donné sa confiance au* CARDINAL COSCIA. (Ibid.) L'allusion se fait sentir ; mais l'équité n'admettra point une comparaison aussi odieuse.

On lit dans la Vie de Clément XIV : *Orsini* (*Benoît XIII, de l'Ordre des Freres Prêcheurs*), *trop saint pour soupçonner le mal, fut continuellement trompé par le malheureux* CARDINAL COSCIA, *&c.* (Prem. édit. p. 123.)

L'identité de cette phrase, quant au fond des idées ; n'indique-t-elle pas l'identité de plume ? Nous avons déja trouvé & nous trouverons encore plus d'une fois l'Auteur *de la Vie* se décelant, par la ressemblance de sa maniere, dans la composition des Lettres.

M. le Marquis s'est apperçu qu'il falloit éviter à Ganganelli le reproche de manquer de respect à la mémoire de celui à qui il devoit le cardinalat : il a donc fallu verser de l'huile sur la plaie. Aussi nous parlet-on de la *piété édifiante* de Rezzonico ; on nous apprend qu'*il n'a accepté le pontificat qu'après avoir beaucoup pleuré.* (P. 149.)

Craignant encore de s'être fourvoyé par ses indiscrétions, M. le Marquis fait *ab abrupto* un retour sur lui-même ; il convient qu'il n'est qu'un *atome*, & que s'il étoit revêtu de *la royauté* (*Nota* que ce n'est point *du pontificat*, afin d'écarter toute personnalité), *il ne sçauroit comment s'y prendre.* (p. 153.) J'en suis très-convaincu ; mais je ne le suis pas que Ganganelli, en apprenant à l'*Abbé Lami* l'avénement de Clé-

ment XIII au trône pontifical, ait eut la cruauté de lui faire essuyer une Lettre de *sept pages*, remplie de lieux communs sur le gouvernement des Papes; comme si cet Abbé, leur voisin, eût pu ignorer l'inertie & la foiblesse de leur administration civile. Je suis au contraire bien persuadé que M. le Marquis, vu le plan de ses Lettres, a jugé, avec raison, que pour ne pas manquer son coup, il devoit faire contraster *Rezzonico* avec *Ganganelli*, afin que *la pieuse bonhomie* de l'un fît ressortir encore plus *le génie sublime* de l'autre; mais que comme cette matiere étoit délicate, il falloit la traiter avec adresse, en paroissant ne donner que du vague, quitte au lecteur à faire à part lui l'application.

Au pis-aller, M. le Marquis serré de près pour dire comment Ganganelli, en 1758, pouvoit avoir deviné trait pour trait les événemens opérés plusieurs années après par son prédécesseur, s'en tirera en rappellant qu'un *faux*-prophete, *qui avoit dit la vérité*, avoit désigné Ganganelli par *visus velox*. (Vie de Clém. XIV, prem. édit. p. 292.) C'est donc bien de M. Caraccioli qu'on pourroit dire *qu'il fait les choses sans paroître y toucher*.

41°. Dans la *Lettre III* (p. 189, tome 2, prem. édit.), on lit cette phrase d'un style un peu fier:

Je voudrois bien sçavoir si, pour conserver des droits seigneuriaux, il vaudra mieux se brouiller avec tous les Rois Catholiques....

Dans la Vie de Ganganelli (*p. 31, prem. édit.*), on va retrouver la livrée du même *Marquis*. *JE VOUDROIS BIEN SÇAVOIR SI un Sixte-Quint, si un Clément XIV ne se sont pas autant illustrés que des ravageurs de provinces?* Vous voyez bien, Monsieur le Marquis Caraccioli, qu'il n'est pas difficile, en rapprochant les Lettres *de la Vie*, de reconnoître ici *vos*

gens : leurs couleurs, leur ton, leurs manieres sont d'une ressemblance à ne pas s'y laisser tromper.

Voulez-vous encore une autre preuve que la plume qui a tracé la Vie de Ganganelli, est la même que celle qui a enfanté les Lettres ? Lisez ce qui suit.

Le zèle indiscret qui rompt le roseau déja brisé, qui éteint la meche qui fume encore, & qui veut faire descendre le feu du ciel. (p. 189.)

Cette phrase, que nous avions déja lue à la page 105 *des Lettres*, nous la retrouvons encore dans *la Vie* de Ganganelli. Y a-t-il rien de plus singulier ? *Clément.... observa la tolérance évangélique.... cette tolérance QUI NE VOULUT PAS FAIRE TOMBER LE FEU DU CIEL, QUI CRAINT D'ÉTEINDRE LA MECHE QUI FUME ENCORE, ET DE ROMPRE LE ROSEAU DÉJA BRISÉ.* (Vie de Clém. XIV, p. 147 & 148, prem. édit.) Ganganelli, dans ses Lettres, a donc copié des phrases de *sa Vie* ? Vous êtes, Monsieur le Marquis, d'une trempe sans pareille.

On affecte de ne faire des ouvertures de cœur qu'à certains Cardinaux, & de laisser les autres sans leur rien communiquer. (p. 184, Lett. 111.)

Dites-moi, je vous prie, quand Ganganelli est devenu Pape, a-t-il fait beaucoup d'ouvertures de cœur à d'autres qu'à *certains Cardinaux* ? Il est risible de vous voir aussi distrait.

42°. Lettre CXVI, a M. l'Abbé F.

Vous ne lisez point assez les Peres de l'Eglise, mon cher Abbé ; il est facile de s'en appercevoir dans vos discours comme dans vos écrits. (p. 213.)

Il est facile de s'appercevoir, mon cher Marquis, d'après *vos écrits*, que la description suivante est un des enfans gâtés de votre plume.

Chaque Pere de l'Eglise a un esprit qui le caractérise,

Le génie de Tertullien ressemble au fer, qui brise ce qu'il y a de plus dur, & qui ne plie point; celui de S. Athanase, au diamant, qu'on ne peut ni obscurcir, ni amollir; celui de S. Cyprien, à l'acier, qui coupe jusqu'au vif; celui de S. Chrysostôme, à l'or, dont le prix répond à la beauté; celui de S. Léon, à ces décorations qui marquent la grandeur; celui de S. Jérôme, au bronze, qui ne craint ni les flêches, ni les épées; celui de S. Ambroise, à l'argent, qui est solide & luisant; celui de S. Grégoire, à un miroir, où chacun se reconnoît; celui de S. Augustin, à lui-même, comme unique dans son genre, quoiqu'universel.

Quant à S. Bernard, le dernier des Peres dans l'ordre de la chronologie, je le compare à ces fleurs que la nature a veloutées, & qui répandent un parfum exquis. (p. 214 & 215.)

Avec un peu d'usage de la langue des Romains anciens & modernes, est-il possible de s'imaginer ne lire qu'une traduction *du latin* ou *de l'italien*, dans un morceau aussi rempli de périodes coupées, d'antitheses grotesques, où l'on étale avec une profusion aussi outrée le clinquant des images les plus brillantées, & où regne une afféterie d'expressions le plus ridiculement assorties ? Y eut-il jamais, en effet, amphigouri plus platement & plus plaisamment employé que celui de l'idée du caractere des Saints Peres, empruntée de la *minéralogie* ? Le *fer*, l'*or*, le *bronze*, l'*argent*, quelle tirade massive !

Si *S. Bernard*, qui ne se glorifioit que de sa cuculle, revenoit au monde, & se voyoit en habit de *velours* & tout *parfumé*, comme il diroit son fait à *ce* Pape Ganganelli, qui *fait des portraits à la mode*, lui qui disoit en face des vérités dures au Pape *Eugene*, qui n'arbora jamais la rosette du *bel esprit* !

N'est-il pas visible que c'est M. Caraccioli, dont tous les Ouvrages, ou plutôt dont l'Ouvrage (car il n'a

jamais fait qu'un livre) indique la *maniere*, n'est-il pas visible que c'est ce Monsieur Caraccioli, qui s'est avisé de nous faire *une charge en caricature* sur *S. Bernard* & ses collegues ?

Voulez-vous que je vous dise, Monsieur le Marquis, comment j'ai acquis la preuve que ce n'est pas Ganganelli qui a fait ce *riche* portrait *des Saints Peres* ? C'est que j'ai ouvert le Traité des *Devoirs d'un Pasteur*, Ouvrage de feu l'infatigable & disert *Collet*. Comme c'est un Auteur dogmatique, où l'on trouve assez tout ce que l'on veut sur les matieres ecclésiastiques, j'ai jugé qu'écrivant dans le même genre, vous l'aviez mis à contribution. Ainsi j'ai été frapper à cette porte pour y prendre sur le fait M. Caraccioli, travaillant à buriner les Saints Peres. Vous allez juger si mon étoile ne m'a pas bien guidé.

Tertullien offrira un ton mâle & fier ; S. Cyprien, une fermeté sage ; S. Chrysostôme, une éloquence variée ; S. Augustin.... des recherches & de la douceur ; S. Jérôme, de l'érudition & de l'amertume ; S. Ambroise, la terreur & le protecteur des Empereurs ; S. Bernard, des saillies vives, pénétrantes.... Son tour est plein d'onction & de tendresse.... Il plaît, il semble amuser, il touche, il instruit. (Dev. des Past. p. 63 & 64, édit. de 1769.)

Mais comme nous n'appercevons pas là *S. Athanase*, que vous nous aviez fait voir, nous allons le retrouver au retour de la marche qui va repasser sous nos yeux.

C'est-là qu'aboutissoit la vivacité Africaine des Cyprien, les combats & la science des ATHANASE, *l'éloquence rapide des Chrysostôme, la constance intrépide & ménagée des Ambroise, le feu & l'érudition des Jérôme, la profondeur & les travaux des Augustin, la douce & insinuante persuasion des Bernard.* (Ibid. p. 146.)

M. Collet avoit oublié *S. Grégoire* & *S. Léon* ; vous

les ajoutez, & faites bien; car il faut que, quand on est en société, chacun mette un peu du sien; sans cela on montreroit une humiliante pénurie.

Rapprochez maintenant ce parallele des *Saints Peres*, fait par *M. Collet*, de celui qu'a tracé votre plume alchymique, & vous verrez que c'est *blanc bonnet & bonnet blanc*.

En effet, prenez votre *pierre philosophale*, & transmuez en *or* & autres *métaux* les qualités que *M. Collet* donne au génie particulier de chaque Pere, & nous aurons précisément toutes les merveilles que vous nous avez débitées sur les Saints Peres; nous les verrons défiler sous nos yeux, l'un armé de *fer* de pied en cap, l'autre portant un *bijou*, celui-ci galonné en *or* sur toutes les coutures, celui-là l'*épée* au côté & bandant *des fléches*, l'un chargé du marteau de la monnoie, pour frapper des especes en *argent*, l'autre un *miroir* à la main, enfin le dernier *parfumé* d'essences. Vous avez certainement lu, dans la *Satyre Ménipée*, la procession burlesque des Moines du temps de la ligue? Avouez, Monsieur le Marquis, que vous avez puisé là l'idée de la *callotinade* dont vous nous avez régalés sur les Peres de l'Eglise.

L'Abbé *Joannet*, Auteur du *Journal Chrétien*, qui avoit frondé le tableau des Saints Peres de M. Collet, vous a enveloppé par conséquent dans la proscription qu'il a prononcée sur le mauvais goût de cet Ecrivain. (*Voyez Journal Chrétien, Septembre 1758, p. 85, 86, 87.*)

A propos de M. Collet, vous sçavez bien qu'il a fait un *Traité historique & dogmatique sur les Indulgences & le Jubilé?* C'est apparemment pour cette raison que vous avez donné aussi *l'Année Sainte*, OUVRAGE *instructif sur le Jubilé.*

43°. LETTRE CXVII, AU R. P.***, SON AMI.

VOUS m'avez fait plaisir de ne point dire que je vous avois écrit. Sans être mystérieux, j'aime beaucoup qu'on soit discret. Quoiqu'au Couvent des Saints Apôtres depuis environ vingt-huit ans, je n'ai jamais fait part à mes confreres des relations que je pouvois avoir. (P. 221, prem. édit. tome 2.)

En lisant ceci, on est tout étonné comment Ganganelli, peint par son Historien comme très-peu répandu au dehors, & avec des mœurs pleines de candeur, d'abord ait pu avoir des relations aussi étendues, & ensuite de ce qu'il veut qu'on soit si discret sur ces relations, quoiqu'il ait pu n'en avoir que de fort indifférentes.

Rien de plus aisé à concilier que toutes ces contradictions. Qu'on se grave bien dans l'esprit que c'est M. Caraccioli qui est l'Auteur de tout ce recueil de Lettres, & non Ganganelli; alors il sera impossible de se méprendre sur celui *qui défend* de parler de la correspondance épistolaire.

En effet, Monsieur le Marquis, vous avez dû vous attendre que quand on verroit paroître les Lettres, sur-tout *en Italie*, on seroit surpris qu'un homme qu'on sçavoit avoir eu peu de relations au dehors, eût écrit cent trente-deux Lettres *intéressantes*, sans compter celles qui viendroient après, & que l'on ne manqueroit pas de s'informer exactement, sur-tout des Religieux du Couvent des Saints Apôtres, où Ganganelli avoit vécu si long-temps, si l'on pouvoit ajouter foi à ces Lettres. Vous avez senti que le public ne trouvant dans ceux à qui elles sont adressées, que des témoins muets ou morts, il en résulteroit le préjugé le plus violent contre l'authenticité de votre recueil. Qu'avez-vous imaginé? Vous avez, pré-

cisément pour cette raison, fait une Lettre où Ganganelli recommande fortement à un Religieux *de garder le secret* sur sa correspondance épistolaire, & où il annonce que *depuis vingt-huit ans* qu'il demeure au Couvent des Saints Apôtres, jamais *ses confreres* n'ont été instruits de ses relations.

D'après cela, que tous les Conventuels de Rome viennent à attester qu'il n'est pas croyable que pendant vingt-huit ans qu'ils ont possédé Ganganelli, ils aient pu ignorer qu'il ait écrit près d'une *centaine & demie* de Lettres à toute sorte de gens, sur des sujets de toute espece, toutes autant de chefs-d'œuvre qui ont mérité l'impression & qu'on s'arrache des mains: foible objection que celle qu'on appuieroit sur ce témoignage. M. le Marquis, qui a deviné la difficulté, a préparé la solution: il dira à tout ce monde incrédule: « Vous êtes bien *aveugles* & bien *entêtés!* Lisez » donc *la Lettre CXVII* de Ganganelli; vous verrez » qu'il vous prévient lui-même qu'il avoit jeté, par » prudence, un voile épais sur sa correspondance & » ses relations, qui n'ont jamais été connues, *même* » *de ses confreres*. Or, si ceux qui vivoient avec lui, & » sous les yeux de qui il a été pendant vingt-huit ans; » si, chez des Moines, naturellement curieux & où » tout se sçait, on n'a rien pu deviner, n'est-il pas » révoltant que tant de gens qui n'ont eu aucun rap- » port avec Ganganelli, rejettent aujourd'hui ses Let- » tres, comme supposées, parce qu'ils n'ont pas en- » tendu dire que Ganganelli ait écrit beaucoup »? Je défie, Monsieur le Marquis, le Gascon le plus rusé d'être plus fécond en expédiens que vous.

*Vous remettrez vous-même l'incluse que je vous fais passer à M. ***, & vous vous chargerez de m'envoyer sa réponse par la voie du postillon ailé; cela sera prompt & sûr. Depuis quelques temps mes correspondances me tuent, & je ne puis m'en débarrasser. Ne perdez plus do-*

rénavant une demi-page à me marquer tant de respect. (Tome 2, prem. édit. p. 223.)

Je ne vous cacherai pas, Monsieur le Marquis, qu'il y a là plusieurs articles qui ne font pas honneur à la sagacité de l'Auteur de cette Lettre.

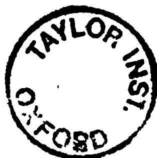
1°. Sur ce *postillon ailé*, je vous demanderai si Ganganelli avoit le dieu *Mercure* à son service ?

2°. Je vois bien que cette expression, tout-à-fait mystique, est mise là pour raison ; mais ce *postillon ailé*, cette *réponse à envoyer par une voie prompte & sûre, ce M.****, dont vous nous cachez le nom, annoncent certaines petites intrigues. Prenez garde que Ganganelli étoit alors Cardinal ; qu'il écrivoit en 1768, peu de temps avant qu'il fût Pape, & dans le fort des affaires des Souverains avec la Cour de Rome. Je pourrois encore vous gronder sur cette indiscrétion. Vous avez la demangeaison de babiller sur certaines matieres, sans faire attention même que vous tombez dans les inconséquences les plus grossieres. En effet, vous nous avez peint Ganganelli comme détestant les intrigues, & vous ne voyez pas qu'il ne faut que l'extrait de la Lettre ci-dessus, pour démontrer qu'il n'étoit pas *si gauche*, quand il s'agissoit de *manéger*.... Mais vous nous avertissez que Ganganelli n'avoit fait cette confidence qu'au *Révérend Pere ****, *SON AMI*. Sur ce petit mot, placé dans le titre de la Lettre, je n'ai pu m'empêcher de sourire.

Depuis quelque temps mes correspondances me tuent.

L'idée est ingénieuse. C'est comme si Monsieur le Marquis nous disoit lui-même : « Vous tous qui ne » voulez pas croire aux Lettres de Ganganelli, vous » voyez bien qu'il en a écrit, & beaucoup, puisque » *ses correspondances le tuoient.* »

Fort bien ! Mais où lisons-nous cette phrase insidieuse ? Dans une Lettre datée de 1768. C'est donc lorsqu'il étoit Cardinal que *ses correspondances le*



tuoient ; car le texte porte : *Depuis quelque temps mes correſpondances me tuent.* Or des *cent trente-deux* Lettres attribuées à Ganganelli, il n'y en a que *vingt-une* qu'il ait écrites comme Cardinal ; d'où il ſuit qu'il y en a *cent ſept* écrites avant ſon cardinalat. Vous deviez donc mettre que *ſes correſpondances le tuoient* avant d'être Cardinal, &. non pas depuis.

Comment n'avez-vous pas fait cette petite attention ?

Je ſouſcris avec le plus grand plaiſir à tout ce que vous dites d'obligeant du Prélat Durini. Il joint à l'aménité des Français la ſagacité des Italiens, & il mérite de parvenir aux plus grands emplois. (Ibid. p. 222.)

J'ai dit que M. le Marquis ſe propoſoit dans ces Lettres de ſe concilier la faveur de toutes les perſonnes en place. Or il faut remarquer que le Prélat *Durini* a été décoré de la pourpre ſous le pontificat actuel, & qu'il a été *Vice-Préſident* d'Avignon lorſque *le Comtat* fut reſtitué au Saint Siege. Ces événemens ſont arrivés depuis 1774 ; ainſi, quoiqu'ils ſoient poſtérieurs à la date *du compliment*, ce ſont préciſement ces mêmes événemens qui ont fait naître l'idée de l'éloge.

L'aménité des Français qu'on loue dans le Prélat, ſignifie clairement que M. le Marquis ayant entendu dire à quelques *Français d'Avignon*, combien ils y avoient goûté *Monſignor Durini*, avoit arrêté ſur le champ d'en faire un article.

44°. LETTRE CXVIII, A M. D***.

L'affaire dont vous me parlez ne peut être mieux qu'entre les mains de Monſignor Braſchi ; ſa droiture répond à ſes lumieres. (P. 229.)

Bon ! voilà le Pape d'aujourd'hui. Je ſçavois bien

que vous n'oublieriez pas celui-là, & qu'il recevroit un petit coup d'encensoir.

Il est admirable que parmi les sept ou huit Cardinaux que nomme Ganganelli, son successeur se rencontre tout juste sous sa plume, & qu'il paroisse sur la scene dans les derniers actes. Cela est bien vu; c'étoit pour préluder au nouveau pontificat, sous lequel M. le Marquis a évidemment fabriqué la Lettre. C'étoit un maître homme que *ce* Ganganelli en fait de *futurs contingens!*

A propos de *Pie VI*, comment M. Caraccioli, qui pense à tout, a-t-il oublié de faire à ce Pontife la dédicace des Lettres de son prédécesseur? La décence sembloit exiger cette démarche. Vous y auriez gagné infiniment, Monsieur le Marquis; car la dédicace acceptée par ce Pape, ne pouvoit manquer de consacrer l'authenticité de ces Lettres; & par ce seul argument, vous répondiez à toutes les critiques. Vous seriez encore à temps de nous donner cette *épître dédicatoire;* vous en avez une belle occasion dans la nouvelle édition de votre fameux *texte italien*, d'autant plus intéressant, qu'il est originaire français, quoique né en Italie. Ne perdez donc pas de vue, je vous prie, cette importante *dédicace.*

45°. Lettre CXIX, a Milord ***.

Je ne m'accoutume point à voir un génie comme le vôtre, dupe de la philosophie moderne.... S'il y a un Dieu, comme la nature le crie de toutes parts, il y a une Religion: s'il y a une Religion, elle ne peut être qu'incompréhensible, sublime, &c.

Cette Lettre contre l'*incrédulité*, sent à pleine bouche quelqu'un des bons Auteurs qui ont écrit sur la *Religion.* Pour s'en convaincre, on n'a qu'à faire la comparaison. Qu'on n'oublie pas sur-tout de feuil-

leter les Ouvrages de *Duguet.* Aussi M. le Marquis est-il de bon compte ; car il nous dit dans cette même Lettre, qu'il *n'entre point dans les preuves de la Religion, parce qu'elles ont été si souvent & si bien exposées* DANS DES OUVRAGES IMMORTELS, *qu'il ne feroit que répéter.* Ainsi nous apprend-il tout bonnement les sources où il a puisé.

Pour parler encore avec plus de franchise, il auroit dû ajouter qu'il ne feroit que *se répéter* lui-même ; car dans ces deux phrases, *L'homme est un malade qui se roule dans ses propres douleurs, tant qu'il s'éloigne de Dieu, &c. La Religion sera toujours sûre de gagner son procès aux yeux de tous ceux qui auront des principes, &c.*

CE MALADE QUI SE ROULE, LA RELIGION QUI GAGNE SON PROCÈS, sont évidemment des idiotismes *Caracciolins.* Quiconque a parcouru même légérement les Ouvrages de M. le Marquis, conviendra qu'au style, il n'est pas possible de le méconnoître. Un Journaliste, l'année derniere, reconnut M. Caraccioli même *au plus petit mouvement de son doigt, qui indiquoit l'action de Dieu sur sa personne* (a).

46°. LETTRE CXX, A M. LE COMTE ***.

Cela n'empêche pas que je ne sois indigné de certains propos qu'on tient contre Clément XIII, d'autant plus qu'il n'est jamais permis de parler contre le Grand-Prêtre. (P. 252.)

Ganganelli est donc indigné des propos de *Ganganelli*, puisque lui-même traite *Clément XIII* de bonhomme, c'est-à-dire d'imbécille, de vieillard *caduc*,

(*a*) Pensée qu'on retrouve dans les *Lettres de l'Illustre Morte*, Ouvrage de M. Caraccioli.

dont on *se joue* parce qu'il se *laisse mener ;* qui ne sçait même pas distinguer *un pion d'avec un autre* (a), & ne prenant conseil que de gens qui *se croient inspirés* (page 252.) , c'est-à-dire des *fanatiques*.

S'il n'est jamais permis de parler contre le Grand-Prêtre, à plus forte raison d'*écrire* des Lettres contre le *Grand-Prêtre*, & des Lettres *à un laïc* que les affaires de l'Eglise ne regardoient pas.

Vous avez manqué votre coup, Monsieur le Marquis : vous vous imaginiez que tous vos termes révérentiaux envers Clément XIII nous feroient mordre à l'hameçon.

S'il arrive ici quelque changement, je serai prompt à vous en avertir : mais il faut une terrible secousse pour que cela ait lieu. (p. 256.)

Ganganelli nous dispose à apprendre la mort de Clément XIII, à laquelle personne ne s'attendoit : voilà *la terrible secousse :* ce sera la catastrophe de tout le drame. Ganganelli, en vertu du *visus velox*, pressentoit jusqu'aux *morts subites*. Il faut avouer que l'Auteur de cette Lettre a le talent de graduer admirablement l'intérêt de son Ouvrage.

47°. LETTRE CXXI, A UN PRÉLAT.

S. Ignace, qui fut enflammé de la gloire de Dieu, ne prévoyoit pas qu'il y auroit un jour tant de fermentation pour ses enfans. On dit néanmoins qu'il demanda pour eux à Dieu qu'ils fussent toujours souffrans. En ce cas il a été sûrement exaucé ; car il faut convenir que depuis quelque temps ils ont essuyé bien des calamités. J'AI été réellement TRÈS-TOUCHÉ *de leurs maux. Ils sont doublement mes freres, à titre d'hommes & de Religieux ; & si l'on traite ainsi le bois verd, que sera-ce du bois sec ?* quid in arido fiet ?

(*a*) Voyez ci-dessus, Lettre CVI.

1°. Comment Ganganelli, qui avoit professé la théologie, ne citoit-il pas exactement les paroles de la sainte Ecriture? Le *quid in arido fiet*, a grandement l'air de la citation d'un laïc *Marquis* qui n'est pas fort sur la Bible, & qui a besoin d'apprendre qu'il falloit dire, *In arido quid fiet?*

2°. Quoi! jusqu'*aux Jésuites* à qui vous faites des complimens! D'honneur on ne s'y seroit pas attendu. Mais je vous entends. Comme plusieurs parmi eux ont quelque teinture de critique, vous vouliez les caresser, pour qu'ils ne nuisissent pas à la fortune *des Lettres*. Vous avez réussi: vous voyez bien que vous en faites imprimer tant que vous voulez, & qu'ils vous laissent faire.

Si les Jésuites sont *le bois verd*, pourquoi donc draper Clément XIII, qui *s'obstinoit* à ne pas condamner *ce bois verd?* Pourquoi Ganganelli montroit-il tant de zele, se donnoit-il tant de mouvemens, quêtoit-il tant de conférences avec certains Cardinaux, écrivoit-il tant de Lettres, faisoit-il les frais de tant de maximes pour prouver qu'on devoit anéantir *ce bois verd?* Pourquoi présente-t-on ici les Souverains menaçant le Pape de tout leur courroux, s'il ne les défaisoit pas de *ce bois verd?* C'est donc leur faire jouer scandaleusement un rôle odieux.

Mais voyez comme l'Auteur de cette Lettre se démasque, à force de vouloir se cacher aux yeux du public! Ici les Jésuites sont le *bois verd*, & dans la Lettre CXXIII, le *Révérend Pere Ricci*, leur Général, à qui on conseilla *de faire la même démarche que* celui des Carmes, *qui écrivit lui-même au Roi de Portugal pour le supplier d'empêcher ses Religieux de* COMMERCER, *ne voulut pas s'y prêter*. (Pages 266 & 267.) Dans la CXXX^e, *les Archives de la Propagande, la Correspondance de Sixte-Quint avec Philippe II, que Ganganelli a chargé quelqu'un de lui procurer*, contiennent

contre

contre eux des *chefs d'accusation appuyés de témoignages* certains. (page 300.) Dans la CXXXI^e^, les Jésuites *qui ont déplu*, consentiront au moins à *se réformer*. (Page 304.) Les Jésuites *accusés*, à cause de leur apostolat *mercantille*, & ayant besoin de *réforme*, n'étoient donc pas le *bois verd*?

Monsieur le Marquis, voilà un petit tour de *maître Gonin. Sicut novacula acuta fecisti dolum* (a).

Comme Ganganelli, dans son Bref, a traité si *séchement le bois verd*, qu'il nous l'a donné pour *du bois sec*, & comme il nous est défendu, *sous peine d'excommunication encourue* ipso facto, *d'écrire* contre la teneur du Bref (*b*), il m'est donc défendu, *sous les mêmes peines*, de croire à l'authenticité d'une Lettre où l'on prétend qu'il a traité *de bois verd ceux qui sont doublement vos freres*. Cette *fraternité* est attendrissante.

48°. LETTRE CXXII, AU MARQUIS CARACCIOLI.

GRACES vous soient rendues, Monsieur le Marquis, pour l'Ouvrage que vous avez bien voulu me faire passer, & qui a pour titre, LES DERNIERS ADIEUX DE LA MARÉCHALE A SES ENFANS. C'est le livre du sentiment, & qui agit si fortement sur le cœur, que j'en ai été vivement attendri. Vous devriez nous le donner en italien, d'autant plus que je le regarde comme un traité d'éducation parfaitement complet. (Pages 260 & 261.)

Graces vous soient rendues, Monsieur le Marquis, de nous apprendre que *le livre du sentiment existe*, sous le titre de *Derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans*. Heureusement ce ne sont pas *vos adieux* au public !

Vous devriez nous le donner en italien. Vous le sça-

(a) *Ps.* 51, *vers.* 2.

(b) *Voyez* le Bref de Clément XIV contre les Jésuites.

K

vez donc, *l'italien*, & vous pouvez traduire non-seulement de l'italien en français, mais du *français* en italien ? Ceci est bon à sçavoir.

Vous devez être bien content ! Tous ceux qui liront ces Lettres, sçauront qu'il existe *un Marquis Caraccioli*, & qu'il a fait beaucoup, mais beaucoup de livres, sur-tout *Les derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans.*

Je suis fâché de ce qu'on ne vous a pas fourni dans le temps, toutes les anecdotes intéressantes concernant la vie de Benoît XIV. Vous vous y êtes pris trop tard pour les avoir. (Page 261.)

Ici il y a de quoi se pâmer de rire.

M. Caraccioli fait imprimer la Vie de Clément XIV en 1775. On ne lui dit rien, parce qu'il est d'usage de donner carte blanche aux faiseurs d'*Oraisons funebres*. M. le Marquis, prenant le silence du public pour un signe d'approbation, & trouvant que le métier d'*Historiographe des Papes* est *bon*, projette de donner aussi *la Vie* de Benoît XIV; projet conçu également en 1775. Cependant, pour annoncer au public qu'il y a plus de *huit ans* qu'il rumine cette *Vie*, la *Providence* permet que dans les Lettres qu'il a *recueillies* de Ganganelli, il s'en trouve une qui suppose des recherches faites depuis *1768*, pour la composition de la Vie de *Benoît XIV*. Si donc il arrive qu'on vienne à y trouver, quand elle paroîtra, Benoît XIV parfaitement d'accord sur certains principes, cet Ouvrage ne devra pas pour cela être regardé comme un appendice du *systême* de la Vie & des Lettres de Ganganelli ; c'est qu'alors la Lettre de Ganganelli (datée de 1768, avant les événemens auxquels *la Vie* de Benoît XIV fera allusion) prouvera que M. le Marquis n'a eu que des intentions pures & pleines de candeur.

Ma foi, M. Caraccioli se plie & se replie comme une anguille.

Cependant, ſans y penſer, il ſe fait ici à lui-même ſon procès. On lit (page 261.) que *quand on veut mettre au jour l'hiſtoire d'un Souverain Pontife, il faut recueillir des mémoires pendant qu'il vit. Chacun s'empreſſe alors d'en donner; au lieu qu'après ſa mort il eſt promptement oublié.*

Or M. le Marquis *s'y eſt pris trop tard*, puiſqu'il eſt évident qu'il n'a demandé des mémoires qu'*après la mort* de Benoît XIV. Donc cette Lettre dit tout cruement que cette Vie (faite ſans des mémoires recueillis à temps) ne ſera qu'un Ouvrage pitoyable.

49°. LETTRE CXXIV, A M. LE MARQUIS ***.

On ſentira la néceſſité de revenir ſur ſes pas; & ſi ce n'eſt pas ce PAPE-CI, *ce ſera* SON SUCCESSEUR. (Page 278.)

Ah! que cela eſt fin, M. le Marquis! Vous avez vingt fois entendu parler des prédictions de *Noſtradamus* ou de *Matthieu Lansberg*, à qui on fait prédire, à coup ſûr les événemens après qu'ils ſont arrivés.

La prophétie de Ganganelli ſur *le ſucceſſeur qui reviendra ſur ſes pas*, paroît évidemment avoir été le fruit d'une inſpiration d'en-haut. Les Bénédictins ont fait l'*Art de vérifier les dates:* il eſt fâcheux que nous n'en ayions pas auſſi un ſur l'art des *antidates*, pour faire quadrer les prophéties.

Monſieur le Marquis, pardonnez ſi je ſuis ſi ombrageux: vous voyez bien que ce n'eſt pas chez moi affaire d'imagination; car vous nous avez dit qu'il n'y avoit plus de *ſorciers à préſent.* (Lettre XXII.)

*Je ne ſuis point étonné de ce que M. le Cardinal *** s'intéreſſe vivement à la Société & à ſon Général. Il a des raiſons toutes naturelles pour lui être attaché.* (Pages 278 & 279.)

L'Auteur des Lettres en veut bien à M. le Cardi-

nal *Torrigiani !* Outre la petite sortie contre lui contenue dans la Lettre CVI, il lui fait ici un grief de ses relations. Où est *la charité* que l'Ecrivain a prêchée (page 104.) ? Selon lui, elle défend de *croire le mal si l'on n'a rien vu, & on doit se taire si l'on a vu.* Or, ou vous n'avez rien vu, ou vous avez vu quelque chose de suspect entre ce Cardinal & le *Général Ricci.* Si vous n'avez rien vu, pourquoi croyez-vous le mal ? Si vous avez vu, vous devez vous *taire;* & cependant vous *écrivez*, &c.

Je me donnerois bien de garde de faire ce raisonnement à Ganganelli, parce que c'étoit un trop saint Religieux, incapable de violer en matiere grave le précepte *de la charité.* Le trait lâché contre le Cardinal *Torrigiani* ne peut donc être attribué à Ganganelli.

Je sçais bien pourquoi l'Ecrivain en veut à cet ancien Ministre de Clément XIII : il a sur le coeur un certain décret qui commence par le mot *Apostolicum.* Mais le *Bref* auroit dû faire passer l'éponge sur la *Bulle.*

L'Editeur des Lettres ne sçait peut-être pas que M. le Cardinal Torrigiani n'étoit pas la seule Eminence qui eût des *raisons toutes naturelles d'être attachée à la Société & à son Général;* car on dit qu'il y a un certain Religieux qui, demeurant à Rome, fit un certain discours, servant de prélude à une certaine These soutenue en 1743, & dont nous avons vu le latin *Cicéronien* (Année Littéraire, 1775, N°. 34, page 249.); & que le Général d'une certaine Société fut si flatté de la dédicace de cette These, qu'il s'employa dans la suite auprès d'un certain *Cardinal neveu* pour obtenir le chapeau, & qu'en effet, à ce que rapporte une certaine Vie (*Vie de Clément XIV, pages* 32 & 33.), ce fut précisément ce Cardinal *neveu* qui annonça la bonne nouvelle. Voilà bien une

raison toute naturelle d'être attaché à la Société & au Général.

C'est une belle chose de n'aimer que la vérité. (Page 279.) Vous avez raison, Monsieur le Marquis ; même la *vérité* du manuscrit autographe d'*un recueil de Lettres*. Vos *illusions* ont si peu l'air de *l'apparence*, que je vous jure que je *n'y ai pas été trompé.* (Ibid.)

50°. LETTRE CXXVII.

VOICI bien une autre révolution que le Consistoire dont je vous ai parlé. Le Saint Pere, en se mettant au lit hier au soir, éprouva une VIOLENTE CONVULSION, *jeta un* GRAND CRI, *& expira..... Chacun raisonnera diversement sur cette mort, arrivée* FORT EXTRAORDINAIREMENT *dans la circonstance présente.* (P. 291.)

Enfin nous sommes arrivés au dénouement de la piece. Clément XIII *est mort*, mais en éprouvant une *violente convulsion*, en jetant un *grand cri ;* mort non-seulement *extraordinaire*, mais *FORT extraordinaire*, sur laquelle on *raisonnera FORT DIVERSEMENT.*

Convenez, Monsieur le Marquis, que vous nous donnez à entendre par toutes ces réflexions, des choses *fort extraordinaires*. C'est encore une de vos petites malices.

Quoi qu'il en soit, vous-même, dans la Vie de Clément XIV, parlant de la mort de Clément XIII, nous apprenez que *cette mort atterra ses partisans*. (Vie de Clém. prem. édit. p. 55.) Or, puisque vous formez ici une accusation grave, & des plus graves, il faut qu'elle charge nécessairement quelqu'un. Comme il est absurde qu'elle ait pour objet ces *partisans atterrés par cette mort fort extraordinaire*, vous voulez donc que l'accusation retombe sur quelque autre. Voilà une des plus fieres étourderies qui vous soient échappées jusqu'ici.

Chacun raisonnera diversement sur cette mort.

Vous croyez donc bien sincérement que les opinions ont été partagées sur *cette mort?* Daignez nous faire part de la variété de ces opinions.

Je trouve, M. le Marquis, qu'après nous avoir tant prêché *la charité* dans vos Lettres, vous la pratiquez *fort extraordinairement*, en nous racontant la mort *fort extraordinaire de Clément XIII* & de *Clément XIV*.

Qu'on rapproche, en effet, M. Caraccioli *Editeur des Lettres* de Ganganelli, de M. Caraccioli *Auteur de la Vie* de Ganganelli, & l'on verra que dans ces deux Ouvrages il se porte également pour accusateur de deux forfaits atroces ; mais qu'animé d'une charité *méticuleuse*, quoique *parfaite*, le dénonciateur n'ose en galant homme s'expliquer franchement & clairement. Ecoutons d'abord M. le Marquis nous racontant la mort de Clément XIV.

La maladie du Saint Pere (Ganganelli) *augmentant de plus en plus, & ses entrailles étant souvent* DÉCHIRÉES *par des* DOULEURS INOUIES, *il tomba insensiblement dans un marasme universel.* (Vie de Clém. XIV, pages 246 & 247.)

Clément n'étoit plus qu'une ombre de lui-même; ses os sembloient diminuer & s'amollir, comme un arbre piqué dans sa racine. (Ibid.)

Les uns vouloient qu'il eût brûlé son sang dans l'ardeur d'un long & pénible travail; les autres prétendoient qu'on l'avoit EMPOISONNÉ. (Ibid.)

Ce qu'on peut ASSURER, *c'est qu'il sentit des* DOULEURS ATROCES *; que sa voix s'éteignit insensiblement; & que sa constitution, qui fut toujours vigoureuse, se trouva tout d'un coup dérangée par un mal dont l'activité trompa les plus habiles Médecins, & l'espérance de tout le monde.* (Ibid. pages 274 & 275.)

C'est-à-dire, *ce qu'on peut assurer*, & ce que M. le

Marquis nous *assure*, quoiqu'il semble faire des façons, c'est que Ganganelli a été ce qu'on appelle *empoisonné*.

Ne veut-on pas l'en croire ? On en croira bien le *Pere Marzoni*, d'autant plus qu'il étoit le *Confesseur* (a) de Ganganelli, à ce que dit M. le Marquis, quoique d'après la phrase sentencieuse rapportée dans la Lettre XCIX (*Tome 2, prem. édit. page 104.*), le *Pere Marzoni* devoit *se taire*, quand il auroit *vu*.

L'extrait que M. Caraccioli cite de la Lettre circulaire de ce Religieux, est une piece décisive : on va en juger. *Valetudinem illam vegetam firmamque paucis abhinc mensibus, ACER intercepit MORBUS, qui raptim ingravescens, peritorum artem, omniumque vota fefellit.* (Page 275.)

Comme il y a des ignorans qui auroient pu traduire ces quatre mots, *acer morbus raptim ingravescens*, de cette maniere, *une maladie aiguë, faisant sourdement des progrès rapides*, telle qu'une fievre *putride & maligne*, dont le germe fermente longtemps avant d'éclorre, ce qui déroute assez souvent *la Faculté*, M. le Marquis, pour préserver le public d'une mauvaise version, a eu la *charité* de lui en donner une de sa main, traduction d'autant meilleure, qu'à l'élégance & à la finesse des expressions, elle joint l'exactitude.

Ganganelli.... consumé par une CRUELLE maladie, qui, dans l'espace de peu de mois, faisant les plus CRUELS progrès, a détruit insensiblement cette santé ferme & vigoureuse dont il jouissoit, ... maladie d'autant PLUS EXTRAORDINAIRE, qu'elle a trompé l'art

(a) Parce que le Pere Marzoni dit dans sa Lettre circulaire, *qu'il a assisté Clément XIV jusqu'au dernier moment, & qu'il lui a rendu les derniers devoirs*, M. Caraccioli en fait sur le champ *le Confesseur de Ganganelli.* (P. 275.)

de toute la Médecine, & l'espérance de tout le monde. (Vie de Clément XIV, page 301.)

Monsieur le Marquis, vous êtes un *cruel* traducteur! Car dans une phrase de peu de lignes, vous commettez *deux cruautés*. Il paroît en outre que vous voulez faire votre cour aux Médecins; car vous traduisez *peritorum artem, l'art de toute la Médecine*. De bonne foi, croyez-vous qu'on ne pût pas vous chicaner sur cette traduction? J'en excepte toutefois les Médecins: mais je suis sûr que les bons Grammairiens ne la trouveront pas exacte. Quoi qu'il en soit, *toute la Faculté*, selon vous, ayant été impuissante contre l'*acrimonie virulente* de la maladie dont Ganganelli étoit travaillé, il ne peut plus y avoir de doute sur la nature de l'*acer morbus raptim ingravescens*.

Dans l'endroit de la Vie où vous nous avertissez que vous insérez à la fin la Lettre du *Pere Marzoni* toute entiere, *parce qu'elle vous a paru énergique*, vous donnez la préférence à l'*acer morbus raptim ingravescens*, parce qu'il a des charmes particuliers pour vous, & que cela fait image: vous avez laissé là le reste de la Lettre, qui ne parle que des *vertus* de Ganganelli, de sa *résignation héroïque*, & *de la reconnoissance* de l'Ordre de S. François pour les bienfaits de leur confrere; ce qui n'étoit pas aussi *énergique*. (Vie de Clément XIV, page 275.)

Au témoignage du Pere Marzoni, M. le Marquis, aussi plein de *charité* que de véracité, & toujours exact, joint celui de Ganganelli lui-même.

Je vais à l'éternité, & je sçais pourquoi: Jo me ne vado à l'eternita, è jo so il perchè. (Vie de Clém. XIV, page 277.)

Que cela est adroit, M. le Marquis! Que cela est ingénieusement rapproché! Oh, la bonne épigramme que ce *jo so il perchè!* Comme elle a été savourée par le vulgaire imbécille! Mais heureusement, *mentita est*.

iniquitas sibi. Vous nous rapportez ce passage italien, dans l'endroit où vous dites qu'on supplia le Pape mourant de *nommer les onze Cardinaux in petto :* vous ajoutez qu'il répondit : *Je ne le puis ni ne le dois, & le Seigneur jugera mes raisons.* (Ibid.)

Cette réponse est sans ambiguité ; elle est analogue à la demande. On insiste ; le Pontife moribond replique *d'un ton absolu : Je vais à l'éternité, & je sçais pourquoi.* Il avoit dit plus haut, que *le Seigneur jugeroit les raisons* qu'il avoit de ne pas nommer les Cardinaux ; il déclare maintenant qu'*il va à l'éternité, & qu'il sçait pourquoi. Pour* y rendre compte de *ses raisons ;* rien de plus conséquent, rien de plus naturel. La premiere idée qui s'est présentée à tout homme de bon sens en lisant cette phrase, est que le Pape, sçachant bien que sa nomination *in petto* n'ayant été que le fruit de la faveur & des sollicitations, ne vouloit pas, à l'instant de sa mort, en charger sa conscience en la publiant.

Vous-même n'avez pu vous empêcher, Monsieur le Marquis, de croire à une interprétation dont la simplicité est si frappante ; car vous dites (p. 278.) : *L'heure de la mort est le moment de la vérité ; & par cette raison presque* TOUS LES PAPES*, en mourant, craignent de faire des promotions.*

Et dans le même instant, par la plus étonnante bizarrerie, vous ne voulez plus que les paroles de Ganganelli aient le sens que vous leur donnez ! *On a présumé, mais* PEUT-ÊTRE A TORT*, que les Cardinaux qu'il se proposoit de nommer, ne lui auront plus paru si dignes de la pourpre, quand il se vit prêt à paroître devant Dieu.* (Pages 277 & 278.)

Ainsi le *No, no : jo me ne vado à l'eternita, è jo so il perchè*, ne voulant plus dire, *Moi Pape, allant à l'éternité, je sçais que c'est pour y rendre compte des chapeaux que j'ai distribués*, reste que, selon M. Carac-

cioli, cela signifie, *Je vais à l'éternité, & je sçais que c'est parce qu'on a attenté à ma vie.*

Monsieur le Marquis, qui ne voit que la clef du logogryphe que vous nous donnez est dans ces mots, *On a présumé, peut-être à tort?* Et c'est tellement *à tort*, que l'on ne voudroit pas entendre comme vous, *è jo so il perchè*, qu'à peine Ganganelli *eut-il expiré, que son corps noircit, parut se dissoudre, & que, selon le rapport de témoins oculaires, on crut entrevoir, lorsqu'on l'excentra, les marques du plus CRUEL POISON* (a). (Pages 279 & 280.)

Encore une *cruauté!* Comme vous vous doutiez bien que la malignité ne manqueroit pas d'imputer ce forfait *aux Jésuites* (qui sont *le bois verd*), vous commencez par prévenir *que l'on ne manquera pas de dire que les Jésuites ont hâté la mort de Ganganelli, tandis que les hommes désintéressés* (comme M. le Marquis, dont tous les Ouvrages respirent l'impartialité) *n'accuseront personne* [p. 280.] (comme vous le faites vous-même): & pour en donner l'exemple, vous rapportez (à la page 289, où vous faites une comparaison de Sixte-Quint avec Clément XIV) que celui-là, *à la sollicitation de l'Espagne, s'occupa des moyens de DÉTRUIRE la Compagnie de Jesus, OU DU MOINS DE LA RÉFORMER.* (Allons donc, Monsieur le Marquis; vous vous faites tirer l'oreille pour dire une histoire que tout le monde sçait. Votre *du moins de la réformer* (b) est un aveu que la vérité vous arrache.) Vous ajoutez: *Verùm immaturâ morte prærupto, saluberrimum ab eo susceptum consilium evanuit*,

(*a*) Extraits des Gazettes de Hollande, beaucoup plus *véridiques*, comme toute l'Europe le sçait, que la Gazette de France, qui n'a pas apperçu les marques du poison.

(*b*) Cette réforme ne devoit consister qu'à introduire des offices de chœur dans la Société, le changement d'habit & la visite du Général; ce qui n'étoit pas une destruction.

omnique caruit effectu (p. 289); puis vous concluez par nous dire : *Sixte enfin fut SOUPÇONNÉ d'avoir été EMPOISONNÉ : Clément mourut avec LE MÊME SOUPÇON.*

En effet, Monsieur le Marquis, deux Cordeliers devenus Papes, tous les deux brouillés avec *les Jésuites*, & tous les deux *morts*, pas tout-à-fait *empoisonnés*, mais comme qui diroit, *empoisonnés*, ce parallele est charmant: mais comment ne vous êtes-vous pas apperçu que d'un seul mot vous gâtiez votre besogne, & que vous ne donniez à certaines gens qu'une courte joie ?

En effet, après avoir introduit le *Pere Marzoni*, en sa qualité de Confesseur, comme témoin *auriculaire ;* Ganganelli lui-même, par sa phrase amphibologique, comme témoin *oraire ;* & les Chirurgiens *excentreurs* comme témoins *oculaires*, avec la preuve en main, c'est-à-dire *exhibant les entrailles* de Ganganelli ; vous stupéfiez tous vos lecteurs en disant que ce ne fut qu'une opinion ; *L'on CRUT seulement entrevoir du poison* (p. 280.) ; & que tout cela se réduisoit *à un soupçon* (page 290.). Falloit-il faire tant de bruit, & vous mettre en quatre pour nous apprendre que vos partisans avoient sué *sang & eau* pour accréditer au moins *un soupçon* sur la mort de Ganganelli ? Cette chûte, après le procès-verbal que vous venez de dresser sur la maladie & la mort de Clément XIV, est réellement du dernier plaisant.

Qu'on rapproche maintenant *la violente convulsion* qu'éprouva *Rezzonico*, *le grand cri qu'il jeta en expirant*, en un mot, *sa mort FORT EXTRAORDINAIRE*, de l'*acer morbus ingravescens* de Ganganelli, que M. le Marquis a traduit précisément par une autre *maladie* encore *FORT EXTRAORDINAIRE*, on conviendra que l'Auteur des Lettres & l'Auteur de la Vie est le même individu, qui, s'étant servi du même

prisme pour examiner les cadavres de *Clément XIII* & de *Clément XIV*, a vu que tout y étoit *verd*.

Ainsi les deux tomes de *Lettres* & celui de la *Vie* de Ganganelli, ne doivent former que le même Ouvrage en trois volumes.

Jusqu'ici, Monsieur le Marquis, j'ai cru ne devoir employer que le ton du persifflage ; je vais vous parler maintenant un langage plus sérieux.

D'après une affectation à jouer sur l'équivoque de l'*acer morbus raptim ingravescens*, traduite à votre maniere, & dont vous avez semé un petit commentaire perfide dans plusieurs pages de la *Vie de Ganganelli*, il est aisé de voir que vous êtes membre de cette cabale qui a fait jouer tous les ressors possibles pour prouver que Ganganelli étoit mort d'une mort violente ; qu'il avoit pardonné généreusement aux auteurs de cet attentat supposé ; & que n'ayant pas voulu les nommer publiquement, il s'étoit contenté d'en faire, au lit de la mort, la confidence au *Pere Marzoni*. Ainsi vos preuves se réduisant à ce témoignage du *Pere Marzoni*, vous avez eu l'adresse d'en faire l'arc-boutant de toute votre machination. Or apprenez, Monsieur le Marquis, que ce même *Pere Marzoni* a protesté juridiquement, 1°. que jamais Clément XIV ne lui avoit dit qu'il eût été empoisonné ; 2°. que jamais lui, *Général des Freres Mineurs*, n'avoit dit à qui que ce soit, que *Clément XIV* lui eût tenu un pareil propos. Pour prouver ce fait, voici une piece latine, aujourd'hui très-publique dans Rome, qui va vous couvrir de confusion. Le style se ressent de la formule des sermens qui se font au *Saint-Office*.

Tel est le précis de la protestation de ce Religieux:

EGO infrà scriptus, Minister Generalis Ordinis Sancti Francisci Conventualium, probè sciens per juramentum vocari Deum summum, verum .... in testem

asserti jurati, ego certus .... nemine me cogente .... coràm Deo, qui scit quia non mentior verbo veritatis scripto, exaratoque de manu meâ, JURO ac ATTESTOR DEO TOTIQUE MUNDO .... JURO in NULLA TEMPORIS CIRCUMSTANTIA Clementem XIV mihi unquam dixisse se aut fuisse veneno proditum, aut quomodocumque à veneno læsum.

JURO quoque me nulli hominum unquam protulisse quòd mihi dixerit præfatus Clemens XIV se fuisse proditum veneno, aut quomodocumque à veneno læsum. Testis mihi Deus, &c..... Datum in Cœnobio Sanctorum duodecim Apostolorum almæ Urbis, hâc die 27 Julii anni 1775.

Ego Frater ALOYSIUS-MARIA MARZONI, Minister Generalis Ordinis, testor & confirmo ut suprà.
Loco † sigilli (Religionis).

Voici encore une piece bien importante : Ce sera une pierre de taille qui va écraser M. le Marquis, & le mettre en cannelle.

SENTIMENT (a) *du Docteur SALICETTI, Médecin du Palais Apostolique, qui a assisté à la cure de la maladie de CLÉMENT XIV, mort le 22 Septembre 1774.*

COPIE DE L'ORIGINAL qui a été remis entre les mains de M. ARCHINTO, Majordome & Préfet des Palais Apostoliques.

I. » JE soussigné, ayant été chargé d'exposer ingénument & sans prévention, les circonstances de la » grande maladie qui nous a enlevé CLÉMENT XIV, » d'heureuse mémoire, dans le courant du mois de

(a) Ce morceau a été traduit en français avec la plus grande exactitude.

» Septembre, je vais d'abord faire connoître la na-
» ture de son tempérament & sa façon de vivre,
» pour ensuite déduire les causes qui ont occasionné
» sa mort.

II. » Son tempérament étoit ardent, & aisé à s'en-
» flammer. Une humeur âcre & salée y dominoit,
» laquelle l'avoit fort incommodé pendant longues
» années qu'il y fut sujet. Elle s'étoit même jetée sur
» le visage, & avoit attaqué les articles supérieurs:
» mais son feu & son acrimonie ne se firent jamais
» plus sentir que sur la fin de sa vie, principalement
» dans la saison des chaleurs. Elle l'incommodoit beau-
» coup, & altéroit tellement la peau des mains,
» qu'elle l'obligeoit à les tenir couvertes.

III. » On appercevoit aussi des marques non équi-
» voques de scorbut. Ses gencives étoient souvent sai-
» gnantes: quelques dents lui étoient tombées, &
» celles qui lui restoient, étoient cariées & noires.

IV. » Quoique sobre & frugal dans son ordinaire,
» on ne sçauroit dire néanmoins que sa facon de vivre
» dût contribuer à entretenir sa santé, ni qu'elle con-
» vînt tout-à-fait à son tempérament: la preuve
» étoient ses continuelles & inquiétantes flatuosités,
» ses dégoûts, & la demangeaison qu'il éprouvoit
» non-seulement aux bras, mais par tout le corps.

V. » Il étoit sujet aux hémorrhoïdes, qui s'ou-
» vroient & fluoient de temps à autre; & lorsqu'elles
» venoient à s'arrêter, la tête étoit un peu em-
» barrassée.

VI. » En certaines saisons il ressentoit aux pieds
» des picotemens & élancemens tels que la goutte en
» peut causer; mais ils ne l'obligeoient pas à garder
» le lit.

VII. » Journellement, dès le matin, il s'amassoit
» dans son gosier une pituite épaisse & tenace qu'il
» ne pouvoit détacher & cracher qu'avec beaucoup
» de peine.

VIII. » On peut dire que l'exercice qu'il donnoit » à ſon corps n'étoit guere moins que continuel. Les » momens qu'il accordoit au repos étoient fort courts. » Son but étoit d'entretenir une tranſpiration ſenſi- » ble ; & à cet effet, dans les mois de l'année les plus » chauds, il ne permettoit jamais qu'on ouvrît les » fenêtres de ſes appartemens, dans la crainte que l'air » ne s'y renouvellât. Quand il étoit au lit, il ſe faiſoit » couvrir extraordinairement ; de ſorte que le mouve- » ment qu'il ſe donnoit continuellement, & l'air de » ſon appartement ſe trouvant toujours extrêmement » raréfié par la chaleur, ſes tranſpirations étoient » également abondantes de jour comme de nuit.

IX. » Il ne faut pas laiſſer ignorer que l'agitation » & le trouble qu'il éprouvoit depuis long-temps, » furent ce qui l'engagea, dans les dernieres années, » à ſe donner de nouveaux mouvemens plus violens » encore : cela lui procura auſſi de nouvelles agita- » tions, plus conſidérables que les précédentes, & » l'impreſſion qu'elles firent ſur ſes nerfs, fut beau- » coup plus vive. Cependant ſon ſommeil étoit court, » interrompu, & il ſe ſentoit le corps briſé.

X. » De tout ce détail inconteſtable, il ſera aiſé » de tirer les juſtes conſéquences que je vais main- » tenant expoſer.

XI. » La ſanté du Saint Pere parut conſidérable- » ment altérée dès la fin de Février ; elle y reçut un » échec ſenſible. Sans conſulter ſon Médecin (ce qui » lui étoit déja arrivé quelquefois), il ſe fit appli- » quer les ſangſues aux veines hémorrhoïdales. On » remarqua auſſi-tôt ſur ſon viſage une âpreté de » cuir ; il s'y répandit un ſel herpétique & corroſif. » Le cou étoit plombé, la voix très-affoiblie : la mai- » greur ſe déclara, & une fluxion douloureuſe ſe » jeta dans l'intérieur de la bouche, où ſe forma une » petite apoſtume, qui creva d'elle-même.

XII. » L'été survint. Les sueurs, que l'on provo-
» quoit toujours, redoublerent, & la maigreur ne
» manqua pas d'augmenter. A cela se joignit une ex-
» trême défaillance, avec une impuissance totale de
» satisfaire le goût qu'il avoit pour certains exer-
» cices du corps auxquels il s'étoit accoutumé. Ajou-
» tez à tout cela les longues insomnies, & un res-
» sentiment étrange au moindre accident.

XIII. » Telle étoit la triste situation du Saint Pere
» jusqu'au dix de Septembre, lorsque s'étant mis en
» chemin à son heure ordinaire, pour se rendre à une
» villégiature, il fut surpris par un accès de fievre,
» & les forces lui manquerent tout-à-fait. On ne
» l'eut pas plutôt reporté à son palais, qu'on le saigna
» au bras. Il en fut soulagé pour le moment; la fievre
» & la grande émotion se calmerent un peu. Neuf
» jours se passerent sans qu'il survînt de nouveaux
» accidens; mais au bout de ce temps, la fievre se
» déclara plus violente que jamais, & porta son ra-
» vage dans quelque viscere du bas-ventre. Il parut
» alors une tension dans la région du ventricule,
» avec d'autres symptômes; soif brûlante, langue
» seche, pouls dur, élevé & fréquent. On eut re-
» cours aux remedes de l'art les plus actifs: ce fut
» en vain. La fievre s'opiniâtra avec plus de mali-
» gnité, & ne fit qu'augmenter pendant deux jours
» entiers. L'inflammation fit un progrès rapide, &
» tous les symptômes furent beaucoup plus fâcheux.
» Dans le sang qu'on lui tira, il se forma une couen-
» ne épaisse & dure. Le hoquet, qui survint, fut
» accompagné d'un vomissement, lequel lui fit reje-
» ter un fluide atrabilaire. Enfin le poumon fut atta-
» qué, & la maladie déclarée mortelle.

XIV. » Le simple exposé que nous venons de
» faire, tant des accidens que du régime que le Saint
» Pere a constamment suivi durant le cours de sa
» longue

» longue vie, suffit pour faire connoître la véritable
» & naturelle cause de sa mort.

XV. » Le scorbut dont nous avons parlé, présente
» l'idée d'un dérangement d'humeurs universel : &
» en effet il consiste dans un mêlange irrégulier du
» sang, &, par une suite naturelle, dans la sépara-
» tion qui se fait des fluides d'avec les solides, des
» parties les plus volatiles d'avec les plus grossieres,
» qui rend celles-ci susceptibles de corruption & de
» putréfaction, d'où, par occasion, s'ensuivent les
» autres mauvaises dispositions du corps.

XVI. » Et parce que la source de ce désordre gît
» dans les visceres destinés à l'importante formation
» du chyle, & dans les impulsions qui le font remon-
» ter dans les voies du sang, il ne doit pas paroître
» singulier que les alimens dont on fait un usage or-
» dinaire, étant de nature à produire la putréfaction,
» dans un âge où les humeurs tendent naturellement
» à se corrompre, aient occasionné cet amas, cette
» obstruction, & ensuite le fatal épanchement du
» fluide atrabilaire.

XVII. » Mais lors même que les humeurs conser-
» voient leur équilibre & que le S. Pere étoit en santé,
» quelle altération ne devoient pas produire ces sueurs
» trop abondantes qu'il se procuroit par une an-
» cienne & mauvaise habitude qui empêchoit d'é-
» couter conseil !

XVIII. » Qui ne sçait que la lymphe seule com-
» pose une grande partie du sang, & que les parties
» les plus subtiles de la sérosité venant à heurter les
» plus grosses molécules, n'empêchent celles-ci de se
» coaguler ? d'autant plus que cette lymphe circule
» dans les plus petits vaisseaux avec plus de vélo-
» cité qu'aucun autre fluide ; puisqu'on a remarqué
» qu'en quatre-vingts secondes elle parcourt le même
» espace que l'esprit met quatre-vingt-six minutes à

» parcourir. C'eſt la même lymphe qui, en humec-
» tant les fibres du corps, s'oppoſe conſtamment à
» leur cohérence, qui cauſeroit des maladies. Or ſi
» vous détachez cette lymphe, que reſtera-t-il dans
» la maſſe du ſang, ſi ce n'eſt le ſel marin qui ſe mêle
» avec les alimens, avec un autre ſel de la nature
» du ſel armoniac, ainſi que divers autres corpuſcu-
» les oléagineux & terreſtres ?

XIX. » La partie aqueuſe venant donc à ſe diſſi-
» per, & les autres plus craſſes & plus groſſieres
» croiſſant à proportion, celle qui eſt plus lente en
» ſes mouvemens, l'emportant ſur celle qui eſt plus
» volatile & plus déliée, le ſang doit s'épaiſſir, &
» renfermer dans ſa maſſe plus de parties de ſel,
» d'huile & de terre. Ainſi les humeurs dégénérant
» de leur nature & de leur caractere, il ſe formera
» à la fin une colle que rien ne ſera capable de dé-
» compoſer, & qui ſera accompagnée d'acrimonie;
» ce que l'on appelle bile noire.

XX. » Et combien n'ont pas dû contribuer à ce
» dérangement d'humeurs, des veilles opiniâtrément
» prolongées, des ſoupçons continuels, & ces inquié-
» tudes dont le propre eſt de miner ſourdement! Il
» eſt inutile d'entreprendre de l'expliquer. Or ce dan-
» gereux fluide étant parvenu au plus haut degré de
» denſité & d'acrimonie dans le tempérament du Saint
» Pere, mêlé & confondu avec le ſang, où, fermen-
» tant avec une rapide & deſtructive impétuoſité, il
» mettoit tout en combuſtion, a fini par ſe décharger
» ſur le ventricule, dans les inteſtins, & de là s'eſt
» filtré dans le poumon.

XXI. » Ainſi, ſans recourir à une cauſe étrangere,
» on peut hardiment prononcer que le Saint Pere
» portoit au dedans de lui-même la véritable qui l'a
» conduit au tombeau; qu'il n'a rien fait pour la dé-
» truire, ne ſe gouvernant depuis long-temps que

» selon son idée, à laquelle on peut imputer sa mort ;
» ne se servant pas, pour y remédier, des ressour-
» ces que l'art auroit pu lui fournir à propos, soit
» qu'il se flattât naturellement de pouvoir de jour en
» jour réussir à surmonter le mal, soit que son carac-
» tere le portât à ne vouloir pas le découvrir & s'en
» éclaircir.

XXII. » A dire vrai, quoique son corps fût resté,
» après sa mort, pendant un jour entier sous trois
» couvertures de laine, on n'y remarqua cependant
» à l'extérieur rien qui ne soit ordinaire ; & si on
» apperçut quelques taches livides, les autres cada-
» vres en ont de semblables assez communément sur
» le dos. L'odeur qui en exhaloit n'étoit pas consi-
» dérable ; la couleur n'avoit rien de noir ; toutes
» les parties se tenoient, & aucune ne s'étoit séparée
» des autres.

XXIII. » A l'ouverture qui s'en fit, quand on vint
» à examiner attentivement la disposition & l'état des
» visceres, il n'en sortit aucune exhalaison plus fétide
» que celle de tout autre corps mort.

XXIV. » Finalement, il n'y auroit rien d'étrange
» qu'après vingt-huit & trente heures, les chairs se
» fussent trouvées dans une grande putréfaction. On
» sçait qu'alors la chaleur étoit excessive, & qu'il
» souffloit alors un vent brûlant, bien capable de pro-
» duire & d'augmenter la corruption en peu de temps.
» Si parmi le tumulte que causa dans la multitude ce
» fâcheux événement, on eût fait attention à l'impres-
» sion que fait le vent du midi sur les cadavres, même
» embaumés, comme le sont d'ordinaire ceux des Sou-
» verains Pontifes, la grande ouverture & la dissec-
» tion de toutes les parties examinées à loisir & re-
» mises ensuite à leur place naturelle (attention à
» laquelle on ne pouvoit manquer, & qui deman-
» doit la plus grande précaution), il ne se fût pas

» répandu dans le public tant de faux bruits, la po» pulace étant naturellement portée à adopter le mer» veilleux des opinions extraordinaires & tout-à-fait » étrangeres.

XXV. » Voilà mon sentiment au sujet de cette » maladie mortelle, qui a commencé lentement, duré » long-temps, dont nous avons reconnu les symp» tômes non équivoques, mais clairs & palpables, » dans l'ouverture qui s'est faite du corps en présence » de presque tout un public; & ceux qui y ont assisté, » pour peu qu'ils soient clair-voyans, exempts » de prévention, & dégagés de tout esprit de parti, » ont dû reconnoître que l'altération des parties no» bles ne doit légitimement s'attribuer qu'à des causes » purement naturelles. Je me croirois coupable d'un » grand crime, si, dans une affaire d'une aussi grande » importance, je ne rendois pas à la vérité toute la » justice qu'on est en droit d'attendre d'un homme » de probité, qualité dont je me flatte ».

11 Décembre 1774.

Signé NOEL SALICETTI, *Médecin du Palais Apostolique, qui a eu la cure du défunt avec le Docteur* ADINOLFI, *son Médecin ordinaire.*

Que faut-il de plus, Monsieur le Marquis, pour fermer la bouche à l'aveugle fanatisme dont vous vous êtes fait l'écho? Que le public juge maintenant du degré de confiance qu'il doit accorder à la véracité de votre plume, & combien il doit être édifié de votre charité. Si je ne sçavois pas à quel excès la passion peut se livrer, je ne concevrois jamais que l'Ecrivain fauteur d'une calomnie aussi atroce, est ce même M. Caraccioli qui, il y a quelques années, quoiqu'après la destruction de la Société, faisoit assidument sa cour à deux Jésuites qui avoient la confiance d'une

très-auguste Princesse ; alloit constamment piquer leur table ; & poussoit la servile adulation envers ses hôtes nourriciers, jusqu'à témoigner un zele si ardent pour le projet chimérique de leur rétablissement, que ceux-ci ne pouvoient s'empêcher de rire de l'enthousiasme du parasite affamé.

Je regrette sincérement le feu Pape (Clément XIII). (Lettre CXXVII, tome 2, prem. édit. page 291.)

Vraiment, Monsieur le Marquis, vous regrettez *Rezzonico ?* Vous seriez enchanté que, s'il eût vécu, les Jésuites subsistassent encore ? Cela seroit bien héroïque de votre part, & bien malheureux pour le public ; car nous serions encore privés de la *Vie* & des *Lettres de Clément XIV.*

Puisque Clément XIII avoit *d'excellentes qualités*, puisque *la Religion doit faire son éloge & le pleurer*, & qu'il *la rendit vraiment respectable à tous ceux qui l'approcherent, par des mœurs d'or, aussi pures que ses intentions, & par UN ZELE A TOUTE ÉPREUVE* (p. 291.), que ne faisiez-vous sa *Vie*, & que ne nous donniez-vous ses *Lettres ?*

Mais je dirai toujours : C'est dommage, &c. Je vous entends ; *c'est dommage* qu'il n'ait pas voulu détruire *la Société.*

Il laisse des neveux recommandables par leurs excellentes qualités, & sur-tout le Cardinal, qui a la plus belle ame qu'on puisse voir. (Page 292.)

Précisément dans l'instant que vous faisiez ce morceau, *Pie VI* venoit d'être élu, porté par le *Cardinal Rezzonico*, l'ame du dernier Conclave, & qui jouit auprès du nouveau Pontife du plus grand crédit. C'est ce qu'on appelle prendre la balle au bond.

La grande difficulté sera maintenant de sçavoir qui l'on choisira. Je le plains d'avance, & je ne m'aviserai pas de vous dire, C'est tel ou tel ; car C'EST TOUJOURS CELUI AUQUEL ON NE PENSOIT PAS. Ce qu'il y

x de sûr, c'est que je ne donnerai ma voix qu'à celui qui joindra l'ESPRIT à LA PIÉTÉ. (Page 292.)

L'art avec lequel vous avez nuancé l'intérêt de ces Lettres, se découvre ici plus qu'ailleurs. Vous avez voulu nous faire partager l'*ignorance* pleine de candeur avec laquelle Ganganelli se désignoit sans le sçavoir.

Ces mots, *Je le plains d'avance*, & *c'est toujours celui auquel on ne pensoit pas*, mis sous sa plume, ont porté dans l'ame de vos lecteurs le doux sentiment d'une de ces illusions théâtrales dont on devine, dès le commencement, quelle sera la fin.

J'ai vu depuis peu Monsignor Marefoschi. C'est un Prélat admirable pour la science & pour la candeur. (Page 293.)

Pour celui-là, comme il avoit été le grand ressort de la Congrégation *de Rebus*, *& qu'il avoit obéi VOLONTIERS aux ordres du Saint Pere .... en expulsant les Jésuites de leurs propres maisons* (Vie de Clément XIV, prem. édit. page 195.), il falloit bien que, par reconnoissance, vous fissiez son panégyrique.

Vous avez oublié Monsignor *Zelada*; mais c'est pour ne pas souffler tout à-la-fois le froid & le chaud. Vous veniez, en effet, de louer Monsignor *Marefoschi*, que Monsignor *Zelada*, *esprit subtil* (Vie de Clément XIV, page 170.), avoit évincé (*a*) de la Commission *de Rebus*.

51°. LETTRE CXXVIII, A UN RELIGIEUX DE SES AMIS.

Vous direz à notre Prélat .... que je l'attends lui-même au Couvent des Saints Apôtres, dès le jour même

(*a*) Monsignor *Zelada* ayant eu des altercations vives avec Monsignor *Marefoschi*, celui-ci se retira de la Commission. Ce fait, rapporté dans tous les papiers publics, est notoire.

où le Conclave finira..... Tâchez de me procurer, au moment de ma liberté, LE LIVRE dont je vous ai parlé. (Pages 294 & 295.)

Pour nous préparer à savourer le plaisir de voir Ganganelli allant à sa destinée sans qu'il la soupçonnât, nous avions lu dans la *Lettre CX* (Page 176.) : *Tout le monde dit, en parlant du nouveau Cardinal Ganganelli, il n'est pas croyable que, sans intrigue, sans cabale, il soit parvenu jusques-là ; & cependant QUESTO E BEN VERO.* En veut-on une preuve, mais une preuve non équivoque ? C'est *qu'il donne assignation à un Religieux de ses amis* pour se rendre précisément *au Couvent des Saints Apôtres dès le jour même que le Conclave finira.*

Quand le Cardinal *Félix* de *Montalte* (confrere de Ganganelli), la tête penchée sur l'épaule, appuyé sur un bâton, ne parlant qu'avec une voix interrompue des quintes d'une *toux* épouvantable, monta au Vatican, après la mort de Grégoire XIII, il auroit aussi donné le même rendez-vous à tous les Cordeliers de Rome, pour le jour où finiroit le Conclave ; mais avec cette différence, que *Sixte V* jouoit la comédie même en *toussant*, & que le pseudo-Ganganelli ne se joue pas du public même en *écrivant.*

Ce *livre* qu'il prioit de lui *procurer* au moment de sa liberté, fait un effet merveilleux. Je le compare à ce *mouchoir* qui, dans je ne sçais quelle piece, sert de nœud à l'Auteur embarrassé.

Quoi qu'il en soit, je suis enchanté, Monsieur le Marquis, que vous m'ayiez fait voir cette lettre écrite par Ganganelli, qui, entrant au Conclave, étoit sûr, *comme deux & deux font quatre*, de retourner chez les Cordeliers. Elle me rapatrie avec vous, en réparant un peu l'indécente indiscrétion que vous aviez commise d'aller nous parler dans la Vie de Ganganelli, des relations qu'il avoit, étant Cardinal, avec le Pere

Castan, qui, d'Avignon, *correspondoit* avec le *Duc de Ch**** à Versailles. (*Vie de Clém. XIV, p. 65.*)

52°. LETTRE CXXIX, A MONSIGNOR ***.

VOILA quatre mois que je ne suis plus ni à moi ni à mes amis, mais à toutes les différentes Eglises dont, par la permission divine, je suis devenu le Chef.

Enfin Ganganelli est *Pape*. C'est le dernier coup de théâtre des Lettres. Ici les battemens de mains redoublent.

J'ignorois, je vous l'avoue, que les Papes écrivissent comme cela des Lettres particulieres à des *Monsignors* (qui demeurent presque tous à Rome), pour leur mander que depuis *quatre mois* ils *sont Papes*. Mais il falloit bien quelque petite Lettre de Ganganelli devenu *Souverain Pontife*, afin de former la bordure du tableau.

Monsieur le Marquis, cachez-vous donc mieux derriere la tapisserie : je vous vois tout à découvert ; deux phrases à la fin de cette Lettre vous font deviner.

*Je travaille à prendre la connoissance la plus exacte des affaires que m'a laissées mon prédécesseur, & qui ne peuvent se terminer qu'*APRÈS UN LONG EXAMEN. *Vous me serez un véritable plaisir de m'apporter ce que vous* M'AVEZ ÉCRIT *sur des choses qui ont rapport à cet objet, & de ne les confier qu'à moi seul.* (P. 297.)

Vous avez grande envie, Monsieur le Marquis, de canoniser dans tout l'univers Catholique la destruction des Jésuites ! Vous faites un recueil de Lettres de Ganganelli : dès la premiere des quatre qu'on lui fait écrire comme Pape, vous apprenez au public les démarches qu'il faisoit secrettement pour faciliter l'exécution de ses projets ; vous nous donnez à entendre à demi-mot que la destruction de la Société

eſt le fruit *du plus long examen*, des réflexions les plus profondes ; & dès-lors reſte à conclure que cette opération n'eſt qu'un arrêt dičté par la plus exačte équité. Mais voyez comme à chaque inſtant vous vous trahiſſez. Ganganelli, que vous nous avez préſenté comme n'ayant jamais été occupé que de ſa *bibliotheque*, ſans être d'aucun parti, vous lui faites demander un certain *écrit* compoſé *pour lui* avant qu'il fût Pape. Il n'avoit donc pas été indifférent ſur certaines menées que vous ſçavez bien. On ne fait guere de mémoire pour les gens qui n'en demandent point. Cet écrit clandeſtin étoit-il, dites-moi, l'apologie *de la Société ?* Qu'en penſez-vous ?

53°. Lettre CXXX, a un Seigneur Portugais.

Je ferai tout ce qu'il faudra faire, *SANS EN REDOUTER LES SUITES.* Voilà une alluſion fine à l'*acer morbus ingraveſcens.*

Si la Religion exige des ſacrifices, toute l'Egliſe m'entendra, & .... Suivent pluſieurs points, qui diſent tout en ne diſant rien. (*Page 301.*)

On vous entend, Monſieur le Marquis ; vous nous annoncez la deſtručtion des Jéſuites.

Je ſuis comme ces hommes .... qui, par leur poſte, ſe trouvent néceſſairement obligés d'agir. (Page 302.)

Il ſemble, en vérité, que M. le Marquis prenne à tâche de faire tout ce qu'il peut pour établir l'impoſture de ſes Lettres.

D'abord n'eſt-ce pas une affečtation ridiculement atroce aux yeux des gens vraiment modérés, de faire écrire par un Souverain Pontife, dès les premiers inſtans de ſon éle&ion, à *un ſeigneur Portugais*, qu'il ne *redoute* pas les moyens les plus criminels que feroient capables d'employer contre lui ceux qu'il alloit proſcrire ?

Un Prêtre, le Chef de l'Eglise, un homme qui, doué déja de cette prudence naturelle si admirée & si vantée, occupoit un rang sublime qui devoit lui inspirer encore plus de circonspection dans ses écrits, accusant, dans une Lettre à un particulier, un Corps Religieux de l'attentat le plus affreux ! Ici la raison & l'humanité se soulevent, & crient à l'imposture.

2°. La supposition même du sujet d'une Lettre pareille, est une lourde sottise ; car, indépendamment du mystere que vous mettez à nous dire une chose sur laquelle il ne pouvoit y en avoir, d'après toutes les Lettres précédentes, où Ganganelli appuyoit du ton le plus ferme sur la nécessité d'abolir la Société, opinion, selon vous, enracinée chez lui, & dont par conséquent il n'étoit pas naturel qu'il s'écartât sur le trône pontifical; indépendamment, dis-je, de toutes ces raisons, est-il à présumer avec un peu de fondement, que Clément XIV, impénétrable même, d'après l'Auteur de sa Vie, aux Ambassadeurs des Puissances intéressées, ait été confier *à un Seigneur Portugais*, fût-il l'être le plus discret, l'ami le plus intime, ses intentions sur un événement dont le succès complet dépendoit du secret le plus exclusif & le plus inviolable ? Une telle supposition est dénuée de toute vraisemblance.

M. Caraccioli dira-t-il que cette ouverture de cœur *à un Seigneur Portugais*, étoit une démarche dictée par une saine politique, pour adoucir le Roi de Portugal, de tous les Souverains le plus aigri contre la Cour de Rome ? Mais je vous répondrai : Est-ce que ce Prince n'avoit pas son Ambassadeur auprès de Clément XIV ?

Il est aisé de deviner pourquoi vous avez imaginé cette Lettre ; c'étoit pour préparer à vos lecteurs une amorce, & donner à votre recueil l'attrait qu'on auroit été fort surpris de n'y pas trouver, je veux

dire, quelques réflexions piquantes sur l'affaire des Jésuites, par Ganganelli devenu *Pape*. Ne pouvant pas avec décence lui faire dire cruement qu'il *travailloit à son Bref*, vous avez bien été obligé de le présenter comme *biaisant*, pour dire qu'il s'en occupoit. Vous avez donc mis sous sa plume tout ce que vous avez pu risquer sur cet article, & vos restrictions ne sont qu'une suite de votre *systême*: je n'en veux d'autres preuves que l'empressement de tous vos lecteurs, dès la premiere fois qu'ils ont manié les Lettres, à porter la main dans l'instant sur les dernieres, afin d'y trouver ce qui regarde l'affaire des Jésuites, & de voir la maniere dont elle étoit traitée.

Quoique l'adresse de cette Lettre *à un Seigneur Portugais*, soit une invraisemblance quant aux objets qu'elle renferme, vous avez senti que du moins quant au titre, elle seroit moins choquante. En effet, il falloit bien rendre vraisemblable le moyen dont vous vous étiez servi pour avoir communication d'une Lettre sur une matiere aussi grave. Si vous l'eussiez fait écrire à un homme en place ou à un Ministre, on se fût demandé avec étonnement, comment à un petit personnage comme vous, à un *atome* (vous vous êtes donné ce nom), une Lettre aussi importante eût pu être livrée pour en tirer copie? On eût trouvé, dans le procédé de ce personnage en place, une indiscrétion si insigne, qu'elle eût établi l'impossibilité de la communication de la Lettre, parce que, vis-à-vis d'un tel personnage, la correspondance de Ganganelli *Pape* tenoit au secret de l'Etat, à raison des circonstances. Vous ne vous êtes pas dissimulé l'objection: pour y obvier, vous avez pris le parti de faire adresser cette Lettre à *un* Seigneur (être vague & sans nom, pas même avec celui de ***); devine qui peut; & à un Seigneur, non *Français*, à cause du voisinage, qui pourroit être dangereux, mais à un Seigneur *Portugais*. Pour vous

tirer d'embarras, vous pouviez faire accroire que ce Seigneur Portugais demeuroit au Bréſil, & nous inviter à y aller voir. *Bene trovato !*

54°. *La Lettre CXXXI, à un Religieux de ſes amis*, porte pour ſignature CLÉMENT, & la Lettre CXXXII porte *CLÉMENT XIV*. Ah ! que c'eſt plaiſant, Monſieur le Marquis ! Vous n'avez donc pas la moindre idée des coſtumes les plus connus ? Où avez-vous jamais vu que les Souverains ſignaſſent, avec leur nom, le quantieme de ceux qui l'ont porté ? Les Brefs de Ganganelli portoient bien pour inſcription *Clemens, Papa decimus-quartus*, parce que c'eſt l'uſage de la Chancellerie Romaine ; mais dans ſes Lettres jamais il ne ſigna *Clément XIV* : & ſi cette inſcription latine vous a ſervi de regle, il falloit donc ſigner en français, *Clément, Pape* QUATORZIEME ; vous ne fuſſiez pas tombé dans le ridicule à demi. Je n'oublierai jamais cette impayable ſignature, *Clément XIV*. Elle mérite d'être enchâſſée, pour ſervir de monument à l'impoſture la plus aſinaire qu'on ait vue. D'ailleurs, ſi Ganganelli Pape ſignoit *Clément*, il ne ſignoit donc pas *Clément XIV* : s'il ſignoit *Clément XIV*, il ne ſignoit pas *Clément*. Le Roi de France ſigne *Louis* : l'avez-vous vu quelquefois ſigner *Louis XVI ?* Quoi ! vous fabriquez des Lettres, & vous échouez à la ſignature, d'autant plus facile que votre rôle de fauſſaire, bien différent de ceux qui ont des ſignatures autographes à imiter dans la même forme numérique des caracteres, ne conſiſtoit ici que dans la répétition de celui de *Clément*, à transférer par la voie de l'impreſſion. Quand j'ai vu dans la ſignature de la Lettre CXXXI, *Clément*, & dans la CXXXII^e, *Clément XIV*, j'ai ſenti l'embarras du fabricateur : n'étant pas ſûr de ſon fait, il a mis les deux à-la-fois, afin de pouvoir, au beſoin, imputer l'une ou l'autre bévue à une erreur de typographe.

Comme dans un grand nombre de ces Lettres Ganganelli ne ſignoit pas, même dans celles que vous lui faites écrire comme Pape, c'eſt une mal-adreſſe à vous de n'avoir pas omis également de ſigner les deux *Clémentines*.

55°. Lettre CXXXII, au R. P. Aimé de Lamballe, Général des Capucins.

Il faut que le Pere de *Lamballe* ne fût pas *des bons amis* de Ganganelli ; car le Saint Pere n'écrit pas en *français* à ce Religieux *Français*, & dans un temps où il ſéjournoit à Paris, capitale de *la France*. C'étoit cependant là bien le cas, pour Ganganelli, de mettre en uſage la connoiſſance qu'il avoit de notre langue. On ſçait combien les étrangers qui la parlent ſont jaloux d'en faire parade vis-à-vis de nous.

Si vous reſtez long-temps à Paris, vous aurez occaſion d'y voir Monſignor Doria, que j'aime de toute la plénitude de mon cœur, comme un Prélat qui ſera un jour la joie & l'honneur de l'Egliſe.

Je dois vous prévenir, Monſieur le Marquis, que ce compliment ne ſera d'aucun profit pour le ſuccès de vos Lettres ; car Mgr. *Doria*, qui connoiſſoit particuliérement Ganganelli, puiſque ce Souverain Pontife a eu pour lui une affection toute paternelle, dit hautement que ces Lettres ſont *apocryphes*.

C'eſt une choſe vraiment amuſante, que M. le Marquis, voulant tirer parti du ſujet que lui fourniſſoit un *Français* Général des Capucins (quoiqu'il fût mort à l'époque de la fabrication de la Lettre), & faire l'éloge de *M. Doria*, qui n'étoit plus alors en Eſpagne, mais en France, ait imaginé, pour faire quadrer la vie du Capucin à qui la Lettre étoit adreſſée, avec le ſéjour de *M. Doria* hors de la France,

ait imaginé de faire remarquer que le séjour du Pere *de Lamballe* à Paris sera *long*, à raison de son incommodité. *Si vous restez long-temps à Paris, comme je le crains, à raison de votre incommodité, vous aurez occasion d'y voir Monsignor Doria.* (Page 306.) La Lettre est datée du 6 Avril 1773 : le Pere Lamballe vivoit alors ; M. le Nonce étoit en Espagne. Il falloit absolument louer ce Prélat, dont la faveur n'étoit pas à négliger. Le Pere *de Lamballe* se trouvant mort en 1774, & M. le Marquis n'ayant pu commencer à écrire que depuis la fin de cette année, il se présentoit une petite difficulté pour parler de M. Doria dans la Lettre au Général, fabriquée réellement depuis 1774. Qu'imagine le faussaire ? Il fait dire à Ganganelli, en antidatant, qu'il *craint* que le séjour du *Pere Aimé* à Paris ne soit long, *& ce, à raison de son incommodité*. Par ce moyen, lorsque M. le Nonce sera arrivé à Paris, il pourra voir le Général : une relation toute naturelle est établie entre eux deux : ainsi tout soupçon que la présence de M. le Nonce à Paris (en 1774, année de la fabrication, & dans le courant de laquelle le Pere de Lamballe étoit mort) pouvoit avoir inspiré l'idée de la Lettre, se trouve écarté. Voilà tout le fin mot de l'affaire (*a*).

Je vous vois au milieu d'un monde où il y a de grands vices & de grandes vertus (Définition neuve de la ville de Paris.), *& où, par une providence toute particuliere . . . . la grande piété du Prélat qui occupe le siege de Paris, arrête les progrès de l'incrédulité.* (Page 307.) Quoi ! M. l'Archevêque de Paris encensé par M. Caraccioli ! *O res mirabilis !* Je ne croyois pas le parti capable d'un procédé aussi généreux. Mais ce Prélat n'en est pas plus reconnoissant. En effet, vous sçau-

(*a*) Les Capucins du Couvent de la rue Saint-Honoré, où le *Pere de Lamballe* est mort, ont attesté n'avoir trouvé dans ses papiers aucun vestige de lettre de Ganganelli à ce Religieux.

rez, Monsieur le Marquis, que M. de Beaumont, sans biaiser (car M. de Beaumont, même *complimenté*, ne tergiverse jamais), a déclaré publiquement, en présence de *plusieurs Evêques*, qu'il étoit persuadé que Clément XIV n'avoit point écrit *ces Lettres*. Il appuya son opinion, *un tome* à la main, en citant deux ou trois bonnes impostures.

Les Dominicains penserent sagement quand ils appellerent à la Minerve le Pere Fabrici. (P. 307.)

Ce Pere *Fabrici* me rappelle une jolie petite anecdote. Pendant que M. Caraccioli fabriquoit les Lettres, il en montroit des échantillons aux Peres *D.* rue *S. D.* Un d'eux parla du Pere *Fabrici* & de son *érudition*. M. le Marquis, qui *oncques* n'avoit entendu parler de ce Religieux, fit beaucoup de questions sur ce qui le concernoit. Il revint quelques jours après, avec un morceau de lettre où il fit entrer l'*érudition* du P. *Fabrici*. Les Peres *Dom.* saisis d'étonnement, se regardent, écrivent à ce Religieux : réponse du Pere *Fabrici*, qu'il n'avoit jamais connu Ganganelli.

Enfin cette Lettre finit par louanger *Madame Louise* & *M. le Cardinal de Bernis*. (Page 308.) Donnez-vous la peine d'aller *à Saint-Denis*, demander aux Dames Carmélites ce qu'elles pensent de vos Lettres. Ainsi vous pouvez rayer de *vos papiers* le nom de cette *auguste & vertueuse Princesse*. Pour M. *le Cardinal de Bernis*, sa place ne lui permet de rien dire dans ce moment.

Voilà donc, Monsieur le Marquis, un grand nombre des Lettres de votre recueil passé à l'alambic. Je crois pouvoir assurer qu'elles n'ont pu soutenir l'épreuve. Ajoutons ici cependant cinq observations qui, différentes de toutes celles que j'ai faites sur chaque Lettre discutée en détail, vont former contre la totalité une nouvelle attaque assez vigoureuse.

1°. On lit pour la finale de plusieurs, *J'ai l'hon-*

neur d'être avec respect. Comme ces Lettres ne sont qu'une traduction, vous n'avez rien lu certainement, dans l'original italien ou latin, qui présente une pareille idée ; car est-ce que dans l'usage de ces deux langues on a le même protocole dont on use parmi nous dans le style épistolaire ? Il faut donc que cette expression, *J'ai l'honneur d'être avec respect*, soit absolument de la façon de M. le Marquis. Or dans quelle société borgne a-t-il appris qu'on terminoit ainsi les Lettres ? *L'honneur* ne consistant point à avoir du *respect*, c'est une sottise que de dire, *J'ai l'honneur d'être avec respect.* On dit bien, *J'ai l'honneur d'être*, tout simplement, ou *Je suis avec respect ;* c'est même la façon la plus avouée du bon ton. Il est bien étonnant que M. Caraccioli, *Marquis* & *Colonel* tout à-la-fois, ignore ces usages qu'on puise dans la fréquentation des gens comme il faut. En vérité, il est honteux à un homme de sa volée de se montrer aussi campagnard & aussi provincial.

2°. Vous avez publié les Lettres très-peu de temps après avoir donné la Vie de *Clément XIV*. Vous aviez donc, en travaillant à celle-ci, les Lettres sous les yeux : & dans cette Vie, qui renferme une quantité prodigieuse de choses qui ne revenoient point à Ganganelli, vous ne dites pas un mot de ces Lettres ; vous ne prévenez pas le public que ce Ganganelli *a fait cent trente-deux Lettres intéressantes* & très-*intéressantes*, tandis que vous allez furter dans tous les coins imaginables pour avoir occasion de parler de lui. *O mirum dictu !*

3°. Ganganelli sçavoit le français : il est donc impossible qu'il n'ait pas écrit quelques Lettres en français, ne fût-ce qu'*à ses bons amis.* Vous êtes assez heureux pour vous procurer plus d'une centaine de ses Lettres, & par une fatalité sans exemple, il ne s'en trouve pas une écrite par lui en *français !* Autre merveille.

4°. Un

4°. Un homme qui a une correſpondance très-étendue, reçoit preſque autant de lettres qu'il en écrit. Parmi ceux que les affaires ou les rapports de la ſociété mettent dans le cas de prendre ſouvent la plume, il n'eſt perſonne qui n'ait la preuve de cette réciprocité; auſſi l'appelle-t-on *commerce de lettres*.

Comment donc ſe peut-il que Ganganelli, ſi empreſſé ſur cet article, qu'il provoquoit ſouvent les gens qui ne l'interpelloient point, n'ait pas laiſſé dans ſes papiers une ſeule lettre qui lui ſoit adreſſée?

Ici la preuve négative vaut l'affirmative : car ſi vous euſſiez trouvé une ſeule lettre qu'on lui eût écrite, vous l'euſſiez inſérée certainement : elle eût formé la preuve de l'authenticité de quelques-unes, puiſque cette lettre ſe trouvant corrélative à une autre de Ganganelli, l'authenticité de la premiere eût appuyé celle de la derniere. Qu'on prenne tous les recueils épiſtolaires dont les Auteurs ont acquis de la célébrité, on y verra pluſieurs lettres qui leur furent adreſſées. Il n'y a pas juſqu'à l'Ecrivain des lettres apocryphes de la *Marquiſe de Pompadour*, qui n'ait cru devoir procurer à ſon recueil controuvé cet air de reſſemblance avec la vérité. M. le Marquis a été moins aviſé. Troiſieme merveille.

5°. Enfin dans les Lettres de Ganganelli, on le fait écrire ſur toutes les matieres. Ces Lettres ſont réellement l'encyclopédie abrégée. Or qu'on prenne celles de *Voiture*, *Buſſy-Rabutin* & de *M*[de] *de Sévigné*, on n'y voit rien de pareil. Elles ne roulent pas toujours, à la vérité, ſur le même ſujet; mais auſſi elles ne les traitent pas tous, *ſans en excepter un ſeul*. Madame de *Sévigné* dit en trente-ſix mille façons à ſa chere fille, Madame *de Grignan*, qu'elle *l'aime*, qu'elle *la chérit*, qu'elle *l'adore*; mais elle ne parcourt

point l'arbre généalogique de toutes les ſciences; dreſſé depuis par M. d'Alembert.

Les Lettres de Ganganelli, qui ont ce précieux avantage, forment donc un prodige épiſtolaire des plus étonnans. Quatrieme merveille, qui ne ſera pas plus de proſélytes que les trois autres.

6°. Ganganelli, d'après le témoignage de l'Auteur de ſa Vie, a demeuré à *Aſcoli*, à *Bologne*, à *Milan* (Vie de Clém. XIV, prem. édit. page 13.), où il a profeſſé *la philoſophie* & *la théologie*. De ces différens endroits il a dû écrire quelques lettres : cependant dans le recueil on n'en trouve pas une ſeule datée de ces villes. Eſt-ce que toute communication vous a été interceptée dans cette partie de l'Italie, pour n'avoir pu déterrer une ſeule lettre reçue de Ganganelli par quelques-uns de ſes habitans? Ou eſt-ce que Ganganelli n'a commencé à ſe livrer au genre épiſtolaire que depuis qu'il demeuroit *à Rome, au Couvent des Saints Apôtres?* Cinquieme & derniere merveille, qui en vaut bien une autre.

Non, Monſieur le Marquis, jamais vous ne vous tirerez des ambages où vous jettent mes raiſonnemens & mes preuves. En voulez-vous encore une? Qu'on liſe tout ce que votre plume féconde a enfanté, & l'on trouvera les mêmes vues, la même coupe d'idées, le même canevas, ce même ton ſentencieux, cette teinte que vous jetez en Ecrivain moraliſte ſur tout ce que vous écrivez ; car il y a long-temps que vous êtes connu pour exceller dans ce genre. Tenez, vous allez voir comme les plus petites choſes conduiſent ſouvent aux plus grandes découvertes. Je connois quelqu'un qui, jetant un coup d'œil ſur les Lettres de Ganganelli, y rencontra ſi fréquemment votre expreſſion favorite, *dévotionnettes*, qu'il me dit: *Ce mot eſt tellement la marotte de M. Caraccioli, que je croirois que c'eſt lui qui eſt le vrai Ganganelli de ces*

Lettres. Ce ſoupçon lui fit entreprendre des recherches ſi heureuſes, qu'elles ont fait tomber le maſque qui vous couvroit. En effet, Monſieur le Marquis, vous vous ſouvenez bien de nous avoir dit (*Diſc. prél. prem. édit. page 20.*) que pour preuve que ces Lettres ſont du Pape, il n'y a qu'à les comparer avec les Brefs? Et moi je prie le public de comparer les Lettres ſous le nom de Ganganelli, avec tous les Ouvrages de M. Caraccioli, & l'on verra ſi ce n'eſt pas la même main. Par-tout où il parle de Religion, on y rencontre des *dévotionnettes:* c'eſt le hochet avec lequel il s'amuſe ſans ceſſe.

Si votre raiſonnement eſt bon, le mien l'eſt auſſi: car il eſt jeté dans le même moule.

Vous avez preſſenti le coup qu'on devoit vous porter, Monſieur le Marquis, & en habile homme vous vous êtes mis ſur la défenſive. Vous avez gliſſé dans votre Diſcours préliminaire (p. 20.), que dès 1758, vous aviez recueilli pluſieurs Lettres de Ganganelli, parce qu'elles vous parurent ſi *judicieuſes* & ſi *belles*, que vous *avouez en avoir fait uſage dans quelques-unes de vos productions littéraires.* L'expédient eſt neuf, mais bien modeſte.

D'abord ſi les Lettres de Ganganelli ſont authentiques, vous vous donnez donc comme plagiaire groſſier: car, 1°. il a été démontré ſans replique, dans le N°. 40 de l'Année littéraire, 1775, que la Lettre à l'Abbé *Ferghen* & celle au *Gonfalonier de Saint-Marin*, ont été copiées ſervilement par l'Auteur du *Véritable Mentor* & du *Voyage de la Raiſon*, deux Ouvrages de M. Caraccioli. Vous n'y avez pas cité la ſource où vous aviez puiſé; ce qui eſt mal-honnête, ſur-tout quand on fait *uſage* de l'eſprit des autres, comme vous faites. Comment n'avez-vous pas vu que quand on a une fois avoué avoir tâté du bien d'autrui, c'eſt conſentir à paſſer pour être ſans façon

ſur l'article dans toutes les occurrences ? L'habitude du plagiat ſe forme bien vîte, & chaque tentation eſt ſuivie d'une chûte, & après la chûte, de la rechûte.

2°. Si dès 1758, où Ganganelli n'étoit pas connu, au moins des Français (pas même du Miniſtre des affaires étrangeres, puiſqu'il fallut qu'un Religieux le fît connoître long-temps après) ; ſi, dis-je, dès 1758, où Ganganelli n'étoit pas connu, vous prévoyiez déja qu'il joueroit un grand rôle, & qu'en conſéquence vous projetâtes dès-lors de commencer à raſſembler ſes Lettres pour les donner en français (dès 1758, à des Français qui n'avoient nulle idée de Ganganelli, qui n'eſt devenu intéreſſant pour eux que depuis qu'il a été Pape), je vous déclare que, quoique vous ne croyiez pas *aux ſorciers*, je vous regarde comme le plus grand ſorcier qu'il y ait en Europe.

Monſieur le Marquis, vous faites l'enfant. Avouez que dans votre Diſcours préliminaire, cette collection annoncée comme prématurée, n'étoit qu'un expédient (pas des plus fins) employé pour que le public ne dît pas en liſant les Lettres : Mais *nous avons déja vu tout cela dans tous les livres de M. Caraccioli.* De bonne foi, comment voulez-vous qu'avec un peu de bon ſens on s'en laiſſe impoſer par un leurre auſſi groſſier ? Car comme le fond en général des idées dont *toutes* les Lettres ſont ſemées, ſe trouve dans *tous* vos Ouvrages, comment arrive-t-il que quelques Lettres ſeulement ayant été recueillies par vous dès 1758, elles puiſſent être les ſeules préciſément qui contiennent les idées dont vous avez profité, tandis que les autres, que vous n'aviez pas recueillies alors, renferment non-ſeulement des penſées, mais encore des phraſes entieres qu'on relit également dans vos Ouvrages, même antérieurs à l'année 1758 ?

Or il ne faut que prendre vos Ouvrages pour voir que tout ce que contiennent les Lettres, au nombre

de cent trente-deux, se retrouve çà & là, de droit & de gauche, *inoculé* dans tous vos livres. Ainsi, ou vous aviez recueilli en 1758 *quelques Lettres* seulement; & alors, par une métempsycose bien étonnante, l'ame de Ganganelli a passé chez vous à votre insçu; ou vous aviez recueilli plus que *quelques* Lettres, c'est-à-dire *toutes;* & alors dans votre *aveu* vous avez usé d'une *restriction mentale*, & au grand scandale des partisans de *la bonne doctrine*, vous avez *escobardé;* ce qui est fort vilain, Monsieur le Marquis; car vous sçavez bien ce que c'étoit que cet *Escobard*. Mais, quoi qu'il en soit, dans tous les cas vous avez fait un indécent métier.

Vous ne me demanderez sûrement pas la preuve *que les Lettres ne sont qu'une répétition de tout ce que vous avez fait imprimer en différens temps, sur différens sujets;* car depuis un an *les Auteurs de l'Année littéraire* ont porté sur cela, dans l'esprit du public, la conviction jusqu'au dernier degré de l'évidence. Aussi les gens instruits qui parlent *des Lettres de Ganganelli*, ne s'expriment plus que par cette formule: *La preuve est acquise; les raisonnemens de M. Caraccioli ne peuvent détruire les faits.* Vous voyez donc bien, Monsieur le Marquis, que vous avez beau, dans vos apologies *faites* & *à faire*, quand il y en auroit mille, vous avez beau en revenir *à votre recueil commencé* dès *1758*, & modifier en cent mille façons les *alibi forains* que vous empruntez de la collection commencée à cette époque: c'est perdre inutilement du papier.

Il me reste à rendre hommage à une des qualités sous lesquelles votre illustre nom est connu dans la littérature, votre titre *de Colonel au service de*, *&c.* Cette qualité vous sied au mieux. En effet, dans quelques Lettres que je vais analyser, vous allez jouer le rôle d'un *Colonel au service* de tous les partis, parti *philosophiste*, parti *janséniste*, parti *écono-*

miste. Doucement, Monsieur le Colonel; point d'emportement, comme cela vous est arrivé dans un certain chauffoir monastique : un petit moment, & vous verrez.

1°. *Colonel au service du parti philosophiste.*

Vous le secondez, non p[illegible] publiquement, mais secrettement, & sur-tout finement : or cela revient au même.

. . . . . *Dolus an virtus, quis in hoste requirat?*

Quoi! dira-t-on, la philosophie a donc tiré sur ses propres troupes? Car rien de plus beau, de plus énergique que ce que contiennent les Lettres de Ganganelli sur le Christianisme, contre les déistes, les matérialistes & tous les incrédules. Cet Ouvrage paroît, du premier coup d'œil, la plus belle apologie qu'on puisse faire de la Religion Chrétienne ; il inspire le plus profond respect, la plus profonde admiration pour elle.

Telle est l'idée qu'on se fait *des Lettres*, quand on ne veut s'en tenir qu'à la premiere écorce, & qu'on n'en a fait qu'une lecture superficielle. Pour rabattre des éloges qu'on leur a donnés sur cet article, qu'on relise la Lettre XXI à l'Abbé *Nicolini :* on y verra que M. le Colonel *est d'avis*, par rapport aux *inconvaincus*, qu'*au bout du compte la foi est un don de Dieu.* (Tome 1, prem. édit. p. 109.) *Nota bene* que ce mot *inconvaincus* a un goût de terroir italien ou latin, qui indique que l'original n'*est que traduit*....

Jesus-Christ, qui tonnoit contre les Pharisiens, ne dit rien aux Saducéens. (Ibid.)....

On prend avec eux (les philosophes) *un ton d'orgueil qui les blesse vivement, d'autant mieux qu'on leur répond souvent avec beaucoup moins d'esprit qu'ils n'en mettent dans leurs discours & dans leurs écrits.* (Ibid. pages 109 & 110.).... *Le plus petit Ecclésiastique se met en devoir de les attaquer, &c.* .... *Il faut commencer par convenir que la Religion a vraiment des myste-*

res incompréhensibles, & qu'on ne peut tout expliquer. (Ibid.).... *Il y a une chaîne de la terre au ciel; & l'on ne confondra jamais l'incrédulité, à moins qu'on n'en tienne les anneaux. Des déclamations vagues ne sont pas des raisons.* (Ibid.) *Quand je vois des personnages imbus de la nouvelle philosophie, ce qui m'arrive assez souvent* (Qui M. Caraccioli ne connoît-il pas ?), *je commence par leur inspirer de la confiance, & je leur parle avec LA PLUS GRANDE HONNÊTETÉ. Ils y sont sensibles, POUR PEU QU'ILS AIENT DE L'ÉDUCATION; & cela diminue au moins leurs préventions* (p. 111.).... *L'Eglise n'a la réputation d'être persécutante aux yeux des incrédules, que parce que plusieurs de ses Ministres employerent la sévérité.* (Ibid.).... *Si Dieu souffre les incrédules, nous devons les supporter.* (page 113.).... Tel est votre texte : voyons le commentaire.

La foi étant un don de Dieu, on est bien mal-avisé, *au bout du compte*, de faire tant de Sermons & de composer tant d'Ouvrages pour l'enseigner, la prêcher & la défendre; d'où il résulte qu'*au bout du compte* le *fides ex auditu, auditus autem per verbum Dei*, de S. Paul, ne signifie rien, parce que ce principe n'est point un de ces *anneaux de la chaîne qui tient de la terre au ciel* (p. 110.), & sans laquelle le *Docteur Paul*, assez bon *théologien*, mais point *philosophe*, d'ailleurs sans correspondance *là-haut*, a entrepris *de confondre l'incrédulité*.

Puisque Jesus-Christ, qui *tonnoit contre les Pharisiens* (cagots de ce temps-là, & gens à *devotionnettes* judaïques), laissoit fort en paix les *Saducéens* (philosophes & *inconvaincus* de la Synagogue), l'Eglise son épouse, qui sans cesse fait retentir à leurs oreilles cette voix foudroyante, *Qui non crediderit, condemnabitur*, a le plus grand tort de se fâcher, parce que cet *anathême* n'est qu'une *déclamation vague*, & très-

vague, puiſque perſonne n'y eſt déſigné nommément; la menace, *Qui non crediderit, condemnabitur*, étant *des plus* générales. Ainſi l'Egliſe a beau crier; *un anathême* ne ſera jamais qu'*un anathême*, & non une *raiſon philoſophique.* Pourquoi, d'ailleurs, fermer avec autant *d'incivilité* la porte du paradis aux athées, déiſtes, matérialiſtes, & autres honnêtes gens *omnis generis muſicorum, ambubajarum pharmacopolæ*, à qui il ne faudroit qu'*inſpirer de la confiance*, parce qu'*ils y ſeroient ſenſibles*, & que ce procédé ne pouvant que *diminuer au moins leurs préventions*, ils ne feroient pas la plus petite difficulté d'entrer au ciel, *pour peu qu'ils euſſent de l'éducation?*

Il eſt certain qu'il y a quelques gens qui ſe révoltent de ce qu'on les veut faire marcher *à quatre pattes*, & ne les regarder que comme un peu de matiere plus parfaitement organiſée que *l'animal qui broute.* Ils montrent en cela un *orgueil* viſible, fondé ſur la chimere d'une nobleſſe dont ils ne portent pas les titres dans leurs poches, mais qu'ils s'imaginent être écrits même ſur leur front & dans leurs yeux, qu'ils ont la hardieſſe d'élever vers le firmament. Or quand ils ont l'honneur d'entrer en diſcuſſion avec meſſieurs les philoſophes, qui veulent abſolument n'être que les freres ainés des habitans des bois, ils prennent un ton analogue à la fierté de leurs prétentions; donc ils prennent avec nos ſages modernes *un ton d'orgueil qui bleſſe*, & doit *bleſſer vivement* ceux-ci, parce qu'ils ſont inconteſtablement des perſonnages d'une modeſtie rare.

La plupart de ceux qui non-ſeulement ſe *mettent en devoir*, mais qui réellement, dans des ecrits (dont on fait quelquefois juſqu'à *quatre éditions*), prennent la liberté de contredire les doctes précepteurs du genre humain, ne ſont ni Evêques ni Grands-Vicaires, ſouvent même n'ont pas d'Abbayes; ainſi ne ſont-ils

que de *petits Eccléſiaſtiques*. Or ces *petits* Ecrivains du Clergé n'ont pour tout mérite que d'être rembourrés de l'antique érudition d'un tas de minces Auteurs appellés *Tertullien*, *Origene*, *Cyprien*, *Grégoire*, *Baſile*, *Jérôme*, *Auguſtin* : auſſi ces *petits* champions du Clergé ſont-ils d'un gauche à faire rire, quand il s'agit d'employer le *perſifflage*, de donner une *bambochade*, ou de faire une *gambade* philoſophique. Voilà pourquoi ces *nains*, incapables d'atteindre à la hauteur giganteſque de leurs antagoniſtes, montrent *beaucoup moins d'eſprit que* les philoſophes, & leur laiſſent prendre dans *leurs diſcours* & *leurs écrits* une ſupériorité qui doit ſans contredit décider la queſtion dans une matiere telle que la Religion, où, comme on le ſçait, il n'eſt beſoin que de faire aſſaut d'*eſprit*.

Nos ſublimes penſeurs modernes, grands logiciens par excellence, qui font paſſer tout par le creuſet de leur raiſon, profeſſent conſtamment (& de la meilleure foi du monde) qu'ils ne conçoivent pas que les *myſteres* qu'on leur propoſe, *incompréhenſibles* dans leur eſſence, & dès-lors *au-delà* de la raiſon, ne ſoient pas en même temps *contre la raiſon*. Or, d'après M. le Colonel, *il faut commencer par convenir que la Religion a vraiment des myſteres incompréhenſibles*. Convenir d'un fait, & d'une propoſition ſoutenue contradictoirement, c'eſt avouer que ſon adverſaire a raiſon dans l'opinion qui forme le débat : donc *il faut commencer par convenir que la Religion a vraiment des myſteres incompréhenſibles*, dans le ſens même qu'ils ſont contre la raiſon, & dès-lors qu'ils ſont abſurdes : donc les philoſophes n'ont pas tort de les rejeter.

Flétrir avec de bonnes épithetes, dans des Inſtructions paſtorales, les maximes pleines d'un ſtoïciſme héroïque, que prêchent les panégyriſtes *de l'humanité* ſur le *ſuicide ;* par exemple, ſupplier les Souverains de faire brûler par la main du bourreau, en vertu

d'un bon Arrêt bien motivé, non la perſonne des Auteurs du *Syſtême de la Nature* & du *Chriſtianiſme dévoilé*, mais leurs Ouvrages & leurs brochures, c'eſt, à la vérité, faire un acte *de ſévérité*, mais c'eſt le ſeul qu'il ſoit au pouvoir du Clergé de provoquer. *Or l'Egliſe n'a la réputation d'être perſécutante aux yeux des incrédules, que parce que pluſieurs de ſes Miniſtres employerent la ſévérité :* donc *l'Egliſe* paſſe avec raiſon pour être *perſécutante*, parce qu'elle ne veut pas que les Français, devenus *Anglomanes*, ſe brûlent la cervelle du plus grand ſang froid, & parce qu'elle voit du danger dans une trop grande liberté de la preſſe.

Le zele de l'Egliſe pour le bonheur de ſes enfans, même dès cette vie, voit avec douleur que la philoſophie nouvelle arrache du cœur des hommes les principes conſolans de la morale de Jeſus-Chriſt. *Or Dieu ſouffre les incrédules*, c'eſt-à-dire, qu'il ne les engloutit pas tout vivans, quoiqu'ils répandent une doctrine affreuſe : donc *l'Egliſe doit* également *les ſupporter*, c'eſt-à-dire, les laiſſer penſer & dire tout ce qui leur paſſera par la tête, parce que l'*Egliſe* doit uſer *de la plus grande honnêteté*.

Voilà, Monſieur le Colonel, les corollaires des maximes prétendues papales que vous nous débitez. Cette doctrine ne ſera certainement pas déſavouée par les adeptes du parti philoſophique. Pour ne rien oublier, vous n'avez pas omis le dogme banal, le grand dogme de la *tolérance évangélique ;* elle y eſt prêchée, juſtifiée & canoniſée ſolemnellement dans pluſieurs endroits du recueil des Lettres. Vous formez des vœux particuliers pour que les *Proteſtans* participent au bénéfice de cette tolérance. J'ai démontré (*pages 61 & 62.*) que vous faites le Prédicant ſur cette matiere, ſans entendre même l'énergie des termes dont vous vous ſervez. Mais n'importe : vous vous chargez de négocier la paix entre *Rome* & ſon ennemie ; vous

établissez pour préliminaire, *qu'il ne s'agitoit plus de rappeller les querelles passées* (Lettre 109, prem. édit. pages 170 & 171.); car les questions tant agitées *sur l'Eucharistie*, & autres sujets de cette importance pour le salut, n'étoient pas des hérésies funestes, mais, selon vous, des *querelles*, vraies *querelles* d'Allemands, suscitées par le fougueux Docteur de Wirtemberg en Germanie, *où chacun* (par conséquent l'Eglise assemblée au Concile de Trente, que dans tout ceci vous mettez de moitié) *où CHACUN, emporté par la vivacité, sortit des regles de la modération chrétienne.* (Ibid.)

D'où il suit que, sans trop chicaner, il faut passer l'éponge sur une foule de petites miseres auxquelles on attachoit beaucoup trop d'importance dans le seizieme siecle. Aussi ce *pitoyable* siecle n'est-il point compris dans l'*ére* philosophique.

Faut-il, Monsieur le Colonel, un *zele bien impétueux* (Lettre 21, page 111.) pour être révolté en lisant une pareille doctrine sous la plume de Ganganelli? Quel est l'homme assez ennemi de la gloire de ce Pontife, pour oser lui attribuer des maximes que ne démentiroit pas l'indifférence la plus froide en matiere de Religion? Pour atténuer l'impression que doivent faire sur les esprits des principes aussi évidemment anti-Chrétiens & anti-Catholiques, vous affectez de porter des coups directs à l'incrédulité & à l'hérésie: efforts non moins inutiles que ridicules, puisque si ces principes étoient vraiment de Ganganelli, nous le verrions, lui, que vous nous avez donné pour un logicien très-profond, tomber dans des inconséquences bizarres, en détruisant d'une main ce qu'il éleve de l'autre.

Loin de lui une pareille accusation: elle retombe nécessairement sur votre plume, que vous avez voulu consacrer aux intérêts de la philosophie moderne, afin qu'à son tour elle achalandât le *debit* de vos

Lettres. Pour captiver plus sûrement son suffrage, & conserver cependant aux yeux du vulgaire un air de décence, vous ouvrez aux partisans de la *tolérance* une route nouvelle, sur laquelle vous *plantez*, pour ainsi dire, les enseignes de l'indifférence religieuse, surmontées de *la tiare*. En effet, jusqu'ici les philosophes n'avoient eu pour eux que leur témoignage & leur autorité; maintenant, graces à Monsieur le Colonel, ils pourront invoquer en leur faveur, quand ils le voudront, l'auguste nom du Chef de l'Eglise. Par-là ils rempliront deux objets à-la-fois bien importans pour eux : le premier, de *christianiser* (l'expression est de vous) & (pour en donner une à moi) de *catholifier* la *tolérance* évangélique sous les auspices du Vicaire de Jesus-Christ, avec l'assurance de faire une impression plus vive sur les esprits foibles, que l'empire de l'exemple d'un Pape doit subjuguer puissamment : le second, d'avancer le *negotium perambulans in tenebris*, qu'ils ourdissent depuis long-temps, & que désormais, appuyés sur le personnage sacré dont vous leur offrez le suffrage, ils pourront promouvoir hautement, en écartant tout soupçon de complot formé par eux contre le culte ancien, & en tirant habilement parti de l'opinion des esprits déja très-injustement prévenus contre la façon de penser de Ganganelli, d'après les événemens de son pontificat.

Fut-il jamais expédient plus scandaleux fourni à la philosophie moderne, pour accréditer sa haine implacable contre le Christianisme & ses Ministres ? A l'odieux vous joignez la perfidie, cherchant à séduire par le coloris que vous répandez sur la doctrine que vous débitez, & par le ton mielleux avec lequel vous prêchez *la paix & la charité.*

Qu'on juge maintenant, Monsieur Caraccioli, s'il n'est pas vrai que vous êtes Colonel *au service du parti philosophiste.*

Les ſectes, quoique diviſées en apparence, ſe rapprochent : elles ont toutes un objet commun, celui de ſe livrer chacune à la manie du proſélytiſme.

Colonel au ſervice du parti philoſophiſte, vous l'êtes encore au ſervice du parti *janſéniſte.*

Oui, *janſéniſte*, & c'eſt là où j'ai vu l'art de votre manipulation, & votre attention à vous cacher. Malgré tous vos replis tortueux, il eſt aiſé de vous ſaiſir.

Indépendamment de tous les traits que j'ai déja relevés dans pluſieurs des Lettres, croyez-vous qu'on ait pris le change ſur la premiere des deux que vous adreſſez *au Prélat Cérati*, & qu'on lit à la fin de la *Vie de Clément XIV?* Pour endoctriner vos lecteurs ſur la grace de *Port-Royal* (ſoutenue, comme de raiſon, par *S. Auguſtin*), vous mettez Ganganelli dans la compagnie de ce Pere, de *S. Athanaſe* & de *S. Ambroiſe* (Vie de Clément XIV, page 317.), afin que l'*Auguſtin*, non pas d'*Hippone*, mais bien celui d'*Ypres*, ne fût pas trop démêlé dans le groupe, & que *la force* de *ſa grace* ne fût apperçue qu'*en perſpective.* Dans la *Lettre LXXVIII, à un Chanoine de Milan*, où vous lui tracez la maniere de faire *le Panégyrique* du grand Apôtre, vous nous donnez ſans façon *S. Paul* comme un janſéniſte ardent qui *terraſſe* & qui *tonne.* Par l'extrait ci-deſſus, qui n'a pas beſoin de commentaire, on va voir qu'on ne peut pas toujours vous accuſer d'*apoſtoliſer ſans paroître y toucher.*

Il faut que nos auditeurs croient le voir & l'entendre; qu'ils puiſſent dire : C'EST LUI-MÊME, LE VOILA. Il faut que vous déployiez AVEC LUI TOUTE LA PUISSANCE DE LA GRACE; que vous terraſſiez, comme lui, ceux qui diminuent le POUVOIR ABSOLU de Dieu ſur le cœur de l'homme; que vous tonniez, comme lui, contre les faux-prophetes, &c. (T. 1, prem. édit. p. 411.)

Il faut avouer, Monsieur le Colonel, qu'en donnant leur paquet aux anti-jansénistes, vous y mettez, comme on dit, *toutes les herbes de la Saint-Jean*. Sçavez-vous ce qu'en lisant cet endroit du Panégyrique, on a dit de l'Auteur de la Lettre ? On s'est écrié : *C'est M. CARACCIOLI lui-même, le voilà. Loquela tua manifestum te facit.*

Je n'insisterai pas sur *ce Cardinal* que vous faites *voler aux extrémités du monde, pour y faire prêcher la vérité sans aucune altération.* (Lettre III, tome I, prem. édit. page 182.)

Il y a long-temps, Monsieur le Colonel, que nous avons la clef de cette expression hiéroglyphique, *la vérité sans aucune altération*. N'est-il pas vrai qu'elle seroit bien *altérée, cette vérité*, sans le dernier Concile d'*Utrecht* ? Vous devez un peu bouder contre la *Bulle* de *Clément XIII* du 30 Avril 1766, & l'*Arrêt du Conseil d'Etat du Roi* du 28 Février 1765, qui tous ont fait schisme avec vos Evêques de *Harlem* & de *Deventer* ?

Si jamais, Monsieur le Colonel, je me fais l'Editeur *des Lettres de Clément XIII*, je vous préviens que sa Bulle du 30 Avril, contre *ces Prélats Bataves*, sera donnée pour terme de comparaison avec le style de *ses Lettres*, comme vous avez fait pour celles de Ganganelli. Vous ne pourrez pas me reprocher d'avoir pris une route que vous-même avez frayée.

J'aurois encore beau jeu, si je voulois parler de vos petites sorties contre la *scholastique*, qui brochent sur le tout, & sentent de cent lieues à la ronde, la boutique où la pilule a été composée. Croyez-vous que nous ignorions pourquoi vous déclamez tant contre LA SCHOLASTIQUE ?

Quant à votre *Post-scriptum de la Lettre XXXIX, au Pere Louis de Crémone* (Tome I, prem. édit. pages 215 & 216.), je ne puis vous le passer. Vous

y faites valoir, fur la rédaction *d'un Bréviaire*, un des goûts favoris du parti. *Quant à la refonte d'un Bréviaire, dont vous me parlez, il feroit bien à defirer que le Saint Pere s'occupât férieufement de cet objet.* (On fçait que vous autres aimez beaucoup à compofer de nouveaux Bréviaires.) *Je ne fuis cependant pas de votre avis touchant la diftribution des Pfeaumes. Je jugerois à propos, fi j'étois confulté, qu'on laiffât le* BEATI IMMACULATI IN VIA, *pour être récité tous les jours : ainfi je laifferois les* PETITES HEURES *comme elles font.*

Qu'on prenne l'*Hiftoire Eccléfiaftique de l'Abbé Racine* (Tome 12, fiecle 18[e], page 18, édit. de Cologne, 1767.), & l'on va voir que M. Caraccioli, qui connoît les Auteurs claffiques, a lu *l'Abbé Racine. M. P..... avoit un amour fenfible pour tout l'Office divin, & fur-tout* POUR LES PETITES HEURES, *parce qu'on y récite le Pfeaume 118*, BEATI IMMACULATI.

Les notes qu'on m'a fait paffer fur l'Imitation, font admirables.

Ces *notes* ne feroient-elles pas de la même main que celle qui a donné certaines éditions de l'*Imitation?*

Quoi qu'il en foit, je m'attendois bien, je vous l'avoue, à vous voir difciple de *Quefnel;* mais, dans toute la fincérité de mon ame, je vous protefte que je ne reviens point de l'étonnement où je fuis de vous voir vous ranger fous les drapeaux de *Quenai.* Seroit-ce l'analogie du nom qui vous auroit déterminé à accepter en même temps la folde du *preux Chevalier de la Gerbe* (a)? Vos Meffieurs commençant à prendre ombrage de ce que *les Freres Agricoles*, depuis quelques temps, prenoient *le haut du pavé*, com-

(*a*) M. de M...... Chevalier de l'Ordre de Wafa.

ment avez-vous pu vous faire aussi *Colonel au service* du parti *économiste ?*

Daignez vous rappeller ce petit coup de chapeau que vous donnez en passant, d'un air de confraternité, à deux illustres membres de la secte *économane.* (Disc. prél. pages 15 & 16.) *Si, malgré la haute idée que ces différentes Epîtres doivent nous donner de la belle ame de Ganganelli, il fut l'objet des libelles & des satyres pendant sa vie, & même après sa mort, c'est que, selon les sages observations de M.* TURGOT, *dans son admirable Lettre à une personne indignement calomniée* (a) ; *Lettre qui suffiroit seule pour immortaliser ce sage Ministre, sans ses rares qualités, qui lui assurent la place la plus distinguée dans notre histoire ;* *IL FAUT S'ATTENDRE A AVOIR UN NOMBRE DE CRUELS ENNEMIS, ET COMPTER QU'ILS SE SERVIRONT D'ARMES LES PLUS PROPRES A ACCRÉDITER LE MENSONGE ET LA CALOMNIE, QUAND ON EST EN PLACE, ET QU'ON VEUT DÉRACINER DES ABUS. Aussi, pour marquer le cas qu'il fait des libelles, ne veut-il même pas que la personne outragée se mette en devoir de se justifier. Le siecle s'applaudit d'avoir un pareil exemple à produire de la part d'un Ministre.*

Dans vos deux volumes de Lettres, il est remarquable qu'il n'existe qu'une seule note. Elle y rappelle *l'utilité* des *différens Ouvrages*, par conséquent celle des *Ephémérides économiques* de celui qu'a *engendré le fils aîné* du divin Patriarche. (*Voyez la note de la Lettre 93, tome 2, page 80.*)

Vous voilà donc couvert de l'uniforme *des Quakers, qui militent pour le produit net.* Que vous êtes plaisamment habillé ! En vérité, vous êtes à peindre en ce moment. Quelle bizarre, quelle grotesque disparate que ce rapprochement d'un *premier Commis du Bureau du Contrôle général*, avec l'auguste *Chef*

(*a*) M. de V.

de

de l'Eglise ! Que ce cadre orne bien le tableau de Clément XIV ! Que signifie ce rôle en sous-ordre que jouent les *économistes* dans le vestibule de l'édifice bâti à la mémoire de votre héros, c'est-à-dire, dans le *Discours préliminaire* des Lettres ? Ne faut-il pas avoir le goût d'un *Sarmate* ou d'un *Sclavon* (vous vous dites Colonel *in partibus* de ce pays-là), pour aller puiser dans l'exemple d'un *Commis* injustement attaqué, une consolation pour la mémoire du feu Pontife également outragée ? Comment n'avez-vous pas trouvé un ami charitable qui vous ait fait ouvrir les yeux sur le persifflage que vous attireroit l'ingénieux projet de nous faire porter vos Lettres pseudo-Ganganelliques par des *facteurs économistes* ? Et vous ne voulez pas que le public s'amuse à vos dépens, après vous être illustré aux dépens de sa crédulité !

Qu'on résume maintenant toutes mes observations critiques sur les Lettres publiées sous le nom de Ganganelli, & je suis convaincu que l'homme le plus partial renoncera à ses préjugés en faveur de cet Ouvrage. En fut-il jamais un plus marqué au coin de l'imposture, & qui en réunît plus évidemment tous les caracteres à-la-fois ? J'ose vous donner le défi, Monsieur le Colonel, de détruire d'une maniere tant soit peu plausible, la masse des preuves sous le poids desquelles je viens de vous accabler.

Pour achever de vous démasquer, je vais vous répéter ce que vous vous dîtes à vous-même, lorsque le projet de prendre la plume pour illustrer Clément XIV, vous vint à l'esprit. Vous allez voir que je vous sçais par cœur. Je vais faire passer en revue toutes les idées qui rayonnerent à votre brillante imagination, à l'époque de la mort de ce Pape.

L'historique des sublimes combinaisons de M. le Colonel travaillant, dans son cabinet, à fabriquer

un Pape de sa façon, va former une scene tout-à-fait amusante : on va juger de son talent pour la comédie, par le monologue suivant.

Prêtons l'oreille ; nous allons entendre M. Caraccioli lui-même.

« Ganganelli vient de mourir. Il s'est immortalisé » à jamais ; un certain événement de son pontificat » lui a acquis grand nombre de partisans & d'admi» rateurs : il faut donc que je tourne au profit de la » bonne cause, la vive sensation qu'ont produite son » pontificat & sa mort. Voici le moment pour nous » de frapper un grand coup. Je me sens assez de nerf » pour le porter ; mais en faisant les affaires de nos » Messieurs, je ne dois pas oublier les miennes. Pour » obtenir ces deux avantages précieux, je veux » faire imprimer un Ouvrage, où je brûlerai de l'en» cens sur un autel dressé à Clément XIV, & qui me » procurera à moi bien autre chose que de la fumée. » L'excellentissime idée qui me vient là ! Mais voyons » de quel genre sera cette importante production » que doit enfanter ma plume. Sera-ce un *Eloge* » *historique* de Ganganelli ? J'ai fait celui de Benoît » XIV : le public, depuis long-temps rassasié de ces » *Eloges*, dont le nom seul prévient contre la sincé» rité du panégyriste, ignore même que j'ai été celui » de *Lambertini :* ainsi je renonce aux *Eloges ;* il faut » que je me tourne d'un autre côté.... Ruminons.... » Bon ! j'y suis..... Il s'agit de faire la réputation » d'un Pape..... Il n'est pas commun de voir im» primer leurs Ouvrages : si donc j'en donnois un » comme venant de Ganganelli ? .... Ce seroit du » neuf, & du très-intéressant. Ainsi qu'imaginerai-je » qui puisse passer sous son nom ? Il n'a jamais fait » que des cahiers de théologie .... & aujourd'hui » la théologie n'est pas fort accueillie.... *Cette théo-* » *logie* pourra quelque jour trouver sa place ....

» mais pour le moment, l'affaire n'eſt pas mûre....
» Creuſons encore..... Bien! j'ai trouvé..... M'y
» voilà..... Si, par exemple, je donnois des *lettres*
» ſous le nom de Ganganelli?... Oui, des *lettres*....
» Pourquoi pas? Tout le monde écrit des *lettres*....
» Il n'y a rien là que de vraiſemblable..... Cepen-
» dant.... des lettres d'un Religieux Italien qui n'eſt
» jamais ſorti de ſon pays, qui a demeuré toujours
» dans ſon Couvent *des Saints Apôtres*, occupé d'é-
» tudes abſtraites, ne ſont pas d'une vraiſemblance
» auſſi aiſée à établir, que le projet en eſt beau. Com-
» ment donner ces lettres-là au public *ab abrupto*,
» ſans l'y avoir diſpoſé? Il me vient à l'eſprit un
» expédient qui ſecondera mon grand projet.... Si
» je commençois par compoſer *une Vie* de ce Pape?
» Je la lancerois dans le public ; ce ſeroit là mon
» coup d'eſſai. Cette Vie prépareroit les voies, &
» ſeroit une piece très-eſſentielle, parce que j'aurois
» ſoin d'en faire correſpondre toutes les parties avec
» ces lettres que je MITONNE (*a*), & que je ferois
» paroître peu de temps après.

» Je dois m'applaudir, en vérité, de l'idée de me
» faire le biographe de Ganganelli, & l'Editeur de ſes
» Lettres : ces deux qualités me vont parfaitement.
» J'ai fait accroire aux Pariſiens que j'étois d'origine
» ITALIENNE.... je ſçais l'italien ; je ſuis donc l'homme
» qu'il faut pour le ſuccès de cette beſogne, puiſ-
» que dans moi ſeul toutes les convenances ſe trou-
» vent heureuſement réunies.

(*a*) Cette expreſſion, qui appartient à M. Caraccioli, ſe lit dans la *Lettre CXVII*, tome 2, prem. édit. p. 224 : *JE MITONNE pour votre neveu une place qui lui conviendra......*

Dans la Lettre CXVIII, on fait dire à Ganganelli qu'il ne faut pas être *toujours ſur le QUI-VIVE avec ſes fermiers*. (P. 227.) Ici il ne faut pas oublier que ces deux Lettres ſont *traduites du latin ou de l'italien.*

» Mais comment peindrai-je Ganganelli dans sa » Vie? Il ne faut pas que je perde de vue qu'elle sera » la carriere dont je tirerai les matériaux pour cons-» truire l'édifice épistolaire.

» D'après ce principe, il faudra que je donne de » mon héros la plus grande idée; rien de plus essen-» tiel.

» Ainsi je le représenterai comme un génie vaste » & profond (*Vie de Clém. XIV, pages 3, 4, 6, 13,* » *44, 104, 105, 119.*); rempli de l'érudition profane » & sacrée; *connoissant depuis l'hysope jusqu'au cedre* » *du Liban* (Ibid. pages 32, 38, 39, 40, 241.); » très-versé dans la littérature française (*Ibid. p. 39.*); » habile à manier tous les ressorts de la politique » des Cours (*Ibid. pages 75, 82, 102, 138, 182.*); » Religieux très-exemplaire; d'une vertu consom-» mée (*Ibid. pages 106, 125, 159.*); rempli d'amour » pour la solitude & ses livres (*Ibid. pages 15, 16* » *& 18*); ennemi de toute intrigue (*Ibid. page 11.*); » d'une humilité parfaite (*Ibid. page 15 & passim.*); » d'un caractere on ne peut pas plus gai; de l'hu-» meur la plus enjouée; d'une candeur ravissante » (*Ibid. pages 9 & 43.*); d'un extérieur si négligé, » qu'il en étoit mal-propre (*Ibid. page 29.*); *grand* » *nouvelliste; plein d'anecdotes;* homme *à bons-mots* » (Ibid. page 120.); aimant, par préférence, à se » promener dans le jardin des Capucins (*Ibid. p. 17.*); » nullement minutieux; souverainement ennemi des » devotionnettes, & de toutes les petites *moineries* » (Ibid. pages 9, 10, 107, 148, 149.); ne faisant » que des prieres qui ÉTOIENT COURTES (*a*) (*Ibid.* » *page 378.*); dominé d'un anti-goût particulier pour

(a) *Nota* que si l'on vouloit s'en rapporter à ce que dit M. Caraccioli sur *ces prieres courtes* que faisoit Ganganelli, il s'ensuivroit que celui-ci ne disoit pas même son bréviaire; car un Religieux qui récite celui de *Saint François*, qui au

» la direction des Nones (*Ibid. pages 25, 26 & 27.*);
» sans esprit de parti (*Ibid. page 381.*); au-dessus de
» tous les préjugés de son Ordre & de son état; pos-
» sédant au suprême degré le génie des nations étran-
» geres (*Ibid. pages 39 & 40.*); décomposant les es-
» prits *comme un chymiste les métaux* (Ibid. page 41.);
» doué du talent de la parole; appellé le *Michel-Ange*
» *de l'éloquence* (Ibid. page 241.); d'une affabilité ex-
» trême (*Ibid. pages 90, 91, 92, 185.*); ami de tout
» le monde, même du *Grand Turc* (Ibid. p. 166.);
» particuliérement estimé *des Anglais* (Ibid. pages
» 89, 264.); raffolant *des Français* (Ibid. pages 45,
» 121, 184.); d'un caractere sans souci, comme
» Benoît XIV, dont je le ferai protéger (*Ibid.* 23,
» 24 & 377.) Cordelier comme Sixte V; tous deux
» jetés dans le même moule (*Ibid. pages 29, 286,*
» *287, 288, 289, 290.*); enfin dévoué aux volon-
» tés des Couronnes (*Ibid. page 47.*); appellé, par
» excellence, le Pape des Souverains. (*Ibid. pages*
» *163, 164, 165.*)

» D'après ce croquis, on peut juger si mon ta-
» bleau sera goûté du public. Tous ces traits sont
» calqués sur l'esprit du siecle: l'ordonnance en est
» on ne peut pas mieux assortie avec l'idée qu'on s'est
» formée de Ganganelli, d'après son pontificat.

» Ce n'est pas tout d'avoir esquissé sa Vie; il s'a-
» git de l'exécuter. Je ne puis me dissimuler que j'au-
» rai des obstacles.

» D'abord les Grands, dont j'ambitionne assuré-
» ment les suffrages (car ici il faut que je sois épaulé
» puissamment), n'ont pas le moindre doute sur la

fond n'est que le *bréviaire Romain*, ne passera assurément jamais pour un homme *à courtes prieres*. Comment M. le Marquis n'a-t-il pas senti qu'employant de pareilles couleurs pour tracer le portrait de son héros, c'étoit vouloir en faire ce que Saint Bernard appelle *chimæra seculi?*

» naissance obscure de Ganganelli. Leur amour-propre » choqué leur donnera contre ce personnage, des » préjugés que partagera le peuple, toujours l'écho » des Grands..... Cela étant, je prends le parti de » faire de Ganganelli, dans sa Vie, un très-bon *Gen-* » *tilhomme.* (*Ibid. pages 282, 283 & 375.*)

» Pour accréditer cette noblesse, je la raconterai » comme si c'étoit après sa mort qu'on eût déterré » sa généalogie, & que par modestie il l'eût tou- » jours dérobée même *aux yeux des habitans de sa* » *ville natale.* (*Vide suprà.*) C'est ce qui s'arrangera » on ne peut pas mieux avec cette profonde humi- » lité que j'aurai eu soin de faire entrer dans le nom- » bre de ses vertus.

» Une autre anicroche que je rencontrerai, est » qu'on pourra m'oppòser, sur la littérature française » dont je releverai son mérite, que Ganganelli ne » sçavoit pas un mot de français, & qu'on pourra » m'administrer vingt preuves là-dessus..... Je vois, » en effet, que la difficulté ne sera pas petite..... » Ba! ba! ba! Je ne suis point embarrassé: je dirai » qu'*il ne parloit français que devant ses bons amis.* » (Ibid. 284.) On sçait que j'ai été à Rome: je ra- » conterai dans sa Vie, que j'ai *vu sur sa table des* » *Journaux français.* (Ibid. page 39.) Qui pourra être » cru préférablement à moi, qui parlerai *de visu?*

» Un autre obstacle à écarter, c'est le peu de faits » que j'aurai à recueillir pour en faire une *Vie.* Gan- » ganelli étoit Religieux. La vie claustrale est on ne » peut pas plus uniforme, & ne présente point de » vicissitudes qui forment un intérêt saillant. Mon » plan étant de faire de Ganganelli un homme de » cabinet, & toute l'existence d'un érudit se rédui- » sant à pâlir sur des livres, comment, avec une » matiere aussi peu variée, pourrai-je former une Vie, » qui demande au moins un volume d'une épaisseur

» honnête ? Cette réflexion mérite attention, ...

» Pour suppléer à la stérilité de mon sujet, d'abord » je ferai imprimer la Vie en *gros caractere*, avec de » *grandes marges*.

» De plus, Rome étant une grande ville, curieuse » à connoître, & le siege des Cardinaux ainsi que » des Papes, & Ganganelli ayant été l'un & l'autre, » j'aurai occasion de m'étendre un peu sur cette ville » célebre, sur les mœurs, sur le génie de ses habitans » (*Ibid. pages* 30, 40, 41, 152, 153, 232 & *suiv.*), » & sur ce qui regarde les Cardinaux. (*Ibid. pages* » 41, 42, 43, 132, 133.) Ces Eminences me con» duiront aux *Conclaves*. Le Conclave me fournira le » chapitre de différens Papes, dont il y a des anec» dotes intéressantes à citer. Je ferai passer en revue » les Souverains Pontifes. (*Ibid. pages* 55, 56, 57, » 58, 59, 60.) Sixte-Quint, d'une naissance obscure, » & Cordelier comme Ganganelli, amenera entre eux » deux des comparaisons toutes naturelles. On en» tend avec plaisir tout ce qui regarde ce Sixte-Quint, » (*Vide suprà*). Benoît XIV, & sur-tout ses bons» mots, avec lesquels *il payoit argent comptant ceux* » *qui l'approchoient*, me fourniront plusieurs articles. » (*Ibid. pages* 24 & 59.)

» N'y aura-t-il pas ensuite les *pasquinades* ? (*Ibid.* » *pages* 62, 63, 98, 123, 172, 204.) Peut-on écrire » la Vie d'un Pape, & les oublier ?

» Ganganelli étoit Religieux : ne voilà-t-il pas en» core les Cordeliers & tout l'Ordre de S. François » qui viendront à mon secours ? (*Ibid. pages* 12 & 16.) » Comme je dirai que ce Pontife *étoit le Grand-Prê-* » *tre Melchisédech* (Ibid. page 155.), dont on ne con» noît point *les neveux*, *le népotisme*, qu'il seroit » étonnant de me voir oublier, me fournira deux » bonnes pages au moins. (*Ibid. pages* 156, 157.) Je » composerai cette Vie de la même maniere que j'ai

» fait mes autres Ouvrages : j'entremêlerai celle-ci
» d'une infinité de moralités que je ferai naître du
» sujet : je ferai force épisodes : je tomberai sur tout
» ce que je rencontrerai dans mon chemin : en faveur
» de l'agréable diversion, on me pardonnera tous ces
» écarts. Ainsi, par exemple, en parlant d'*Avignon*
» *& de Bénévent* enlevés au Saint-Siege, je m'accrocherai à la vente faite à *Clément VI, par la Reine*
» *Jeanne, Comtesse de Provence*, & *à la donation faite*
» *par Henri III, dit le Noir, au Pape Léon IX.* (Ibid.
» pages 51 & 52.) En racontant que Ganganelli fut
» nommé Consulteur du *Saint-Office*, j'enfilerai toutes les différentes Congrégations qui forment le
» Conseil des Papes : ainsi celles de l'*Inquisition*, de
» l'*Index*, des *Rites* & du *Gouvernement de l'Eglise*,
» se trouveront tout naturellement sous ma plume.
» *pages 20 & 21.*) En peignant l'*imagination* de mon
» héros *exaltée* par les beautés des environs de Rome,
» & par ce que les *Poëtes* Italiens *en ont dit de plus*
» *sublime & de plus ingénieux*, je ferai passer en revue
» *l'Arioste, le Dante, le Tasse, Pétrarque, Métastase.*
» (Ibid. pages 136 & 137.) J'ai dit tout cela cent
» fois dans tout ce que j'ai ci-devant fait imprimer;
» mais n'importe : c'est mon usage ; je m'en suis bien
» trouvé jusqu'ici.

» L'article de la Vie le plus fécond & le plus délicat, sera la destruction des Jésuites, opérée par
» Ganganelli. Qu'il y aura de choses délicieuses à
» dire sur le chapitre de la feue Société ! Je pourrai
» en conter tout à mon aise.... Cependant je me
» donnerai bien de garde, quoiqu'Ecrivain du parti,
» de me mettre trop en évidence ; ce qui décréditeroit mon Ouvrage dans le siecle philosophique
» où nous sommes : mais comme je déplairois à nos
» Messieurs si je n'alimentois pas leur malignité ;
» & si je n'égayois pas la mélancolie *de nos sœurs*,

» sur le compte de nos amis les bons Peres, il » faudra bien que, quoique d'une main veloutée, » je me mette à les draper de la bonne maniere, en » traçant contre eux de bonnes imputations bien con» ditionnées. Voici comment je m'y prendrai :

» D'abord, pour saper la Société par les fonde» mens, je glisserai que *S. Ignace* n'a été *canonisé* que » par grace & par protection. (*Ibid. page 177.*) Com» me il est l'auteur de l'Institut proscrit, en dénichant » ce Saint, j'ôterai à ses enfans un grand argument » qui m'a embarrassé plusieurs fois.

» Cette opération faite, je m'occuperai à bien for» tifier les accusations majeures pour lesquelles la » Société a été détruite, le *commerce*, & les *attentats* » contre les Souverains...... Je raconterai que le » Pere Ricci offrit quatre mille écus Romains à Gan» ganelli devenu Cardinal ; anecdote que je tiens de » nos Messieurs, & dont par conséquent on ne peut » douter. Pour donner à entendre par-là que la So» ciété n'étoit qu'une compagnie de *marchands*, je » dirai que le billet étoit *payable à vue*. (Ibid. p. 37.) » Ces deux petits mots remplis de sel, indiqueront » que les Jésuites faisoient *la banque* : ce petit trait » ne sera pas des moins perçans.

» Afin de renforcer toutes ces imputations, je » leur mettrai sur le corps la *révolte des manteaux* (*Ibid.* » *page 178.*) : on s'imagine bien que je n'oublierai » pas *les banqueroutes* & *les attentats*. (Ibid. p. 179.)

» Cependant, pour n'avoir pas l'air d'être guidé » par la passion, moi qui ne cesse de déclamer contre » elle, je dirai que ce ne sont que des *accusations* : » & en racontant l'histoire du *billet payable à vue*, » je ne dirai pas que c'est le Pere Ricci qui l'a pro» posé ; mais je dirai que c'est *un Général* d'Ordre ; » & que je ne *garantis* pas le fait, *ni* ne *l'infirme*. » Ce dernier mot sera l'*in caudâ venenum*.

» Reste la derniere accusation, la mort de Gan-
» ganelli.

» Pour que ma trame soit mieux ourdie, je com-
» mencerai par dire que Ganganelli n'eut jamais AUCU-
» NE HAINE CONTRE LES JÉSUITES. (*Ibid. pages 64,*
» *381.*) J'affecterai de louer sa modération, & la sen-
» sibilité qu'il témoigna sur leur destruction. Il ne
» m'en coûtera pas beaucoup de lui faire verser une
» LARME, mais bien petite : cela n'ira pas plus loin,
» & l'on entendra ce que je veux dire. (*Ibid. pages*
» *170, 171, 173, 174, 176, 177, 189, 190, 191,*
» *192, 199, 200, 201, 202, 218.*) Je l'aurai montré
» faisant de profondes réflexions sur les accusations
» contre les Jésuites, avant de prononcer leur anéan-
» tissement, & sur-tout consultant les mémoires de
» Messieurs DE TOURNON, MAIGROT, LA BEAUME
» (*Ibid. 139 & 140.*) ; ce qui fera grand plaisir au
» parti, parce qu'il sentira que c'est lui qui a fourni
» le glaive destructeur. Enfin je rapporterai avec em-
» phase les termes fameux du Bref, où Clément XIV
» dit qu'il anéantit la Société pour avoir COMMER-
» CÉ, avoir TROUBLÉ LA PAIX, ENSEIGNÉ UNE
» MORALE RELACHÉE (*Ibid. page 78.*) ; & qu'il a
» prononcé l'arrêt contre eux, *GRAVISSIMIS AD-*
» *DUCTI CAUSIS.* (Ibid. page 174.)

» Il arrivera de là que tout ce que j'aurai présenté
» comme ACCUSATIONS d'abord dénuées de preuves,
» & dont je n'aurai été qu'historien, deviendra au-
» tant de DÉLITS constatés, & de VÉRITÉS démon-
» trées.

» Enfin, pour accréditer la chimere de l'empoi-
» sonnement de Ganganelli, voici l'expédient dont
» j'aurai l'adresse d'user :

» La mort de ce Pape a dérouté bien des gens, &
» nous particuliérement, parce qu'ayant répandu
» qu'il avoit le projet de REFONDRE le BRÉVIAIRE

» ROMAIN, & de donner une *Théologie* (*Ibid. pa-*
» *ge 250.*), nous nous flattions pouvoir y insérer,
» à l'aide des agens que nous avons à Rome, LA
» PURE DOCTRINE DE LA PRIMITIVE EGLISE : pour
» nous dédommager, nous avons arrêté que nous
» publierions cette mort comme FORT EXTRAORDI-
» NAIRE. Il s'agit donc de donner du poids aux soup-
» çons que nous avons fait naître sur ce sujet.

» Pour y parvenir, je prendrai les choses de fort
» haut : je ferai parler le Ciel ; j'en ferai descendre
» un oracle ; je rapporterai l'historiette d'un certain
» GEORGE, CAPUCIN, Frere coupe-choux, que je
» dirai MORT EN ODEUR DE SAINTETÉ, & qui avoit
» prédit à Ganganelli, encore Cordelier, qu'il SEROIT
» PAPE, mais qu'il MOURROIT D'UNE MORT VIO-
» LENTE. (*Ibid. page 17.*) On riroit de moi, qui ai tant
» persifflé la superstition, si je paroissois ajouter foi
» à cette fable capucinale ; ainsi je ne donnerai la
» prédiction du bon GEORGE que comme UNE CHOSE
» QUI POURROIT ÊTRE, comme MOINS CERTAINE
» que bien d'autres faits. Pour donner le change, je
» tomberai à bras raccourci sur la prédiction de la
» BÉATE DE VALENTANO ; je dirai qu'elle s'AVISOIT
» de faire la SIBYLLE, & que Ganganelli voulut la
» faire *châtier*. Ainsi, pour sauver mon Frere George,
» qui de son bord faisoit aussi le prophete, je serai
» forcé, comme on dit, DE FOUETTER LE NEGRE.
» (*Ibid. pages 248 & 249.*) Par ces petits expédiens
» j'esquiverai adroitement l'accusation d'esprit foible,
» & en même temps je ne gâterai rien à nos affaires....
» Le prophétie du *Cassandre George* bien établie, il
» ne s'agira plus que d'amener l'événement. Le beau,
» le chef-d'œuvre, sera de faire dire à Ganganelli
» qu'il se croit EMPOISONNÉ. Ainsi dans sa bouche
» je mettrai certaines phrases à double sens (*Ibid.*
» *pages 138, 214, 277.*) ; j'assaisonnerai le tout de

» réflexions analogues : mais du même trait de plume,
» d'un air d'impartialité, j'emploierai des restric-
» tions, je jetterai des doutes adroits sur ce que,
» l'instant d'avant, j'aurai écrit comme incontestable.
» Ce petit manége sera l'affaire de quelques mots
» glissés à propos. Nos amis apprécieront ces con-
» tradictions apparentes ; ils verront bien que l'em-
» plâtre que j'aurai mise à la plaie profonde faite à
» l'ennemi commun, ne sera qu'un palliatif com-
» mandé par LE *DECORUM*. Ils seront satisfaits ; ils
» prôneront la *Vie de Ganganelli :* les garçons Li-
» braires, portant l'Ouvrage dans toutes les maisons
» qui nous sont affidées, couvriront les rues de Paris;
» les sots iront l'acheter, & tout sera dit.

» Si, malgré toutes ces ressources pour la variété
» & l'abondance des matieres, je ne puis grossir mon
» volume jusqu'à un certain point, je placerai à la
» fin plusieurs pieces qui ont paru sur Ganganelli,
» comme, par exemple, la *Lettre circulaire du Pere
» Marzoni*. (Ibid. *pages 193 & suiv.*).... Je mettrai la
» main même jusques sur les INSCRIPTIONS du cata-
» falque de Ganganelli, pour en orner mon Ouvrage.
» (*Ibid. pages 304, 305, 306, 307.*)..... J'ai un
» CENSEUR ROYAL dans ma manche : je lui deman-
» derai un SONNET pour remplir quelque lacune : je
» le donnerai en italien & en français. (*Ibid. pages
» 310, 311, 312.*)..... Si je puis trouver quelqu'un
» qui veuille le mettre en grec ou en hébreu, il ren-
» dra service à mon livre..... Il ne tient à rien que
» je ne joigne aussi L'ORAISON FUNEBRE TOUTE EN-
» TIERE, prononcée AU GRAND COUVENT DES COR-
» DELIERS par le Pere DE LA QUINTINIE : mais non...
» j'en ferai plutôt le canevas d'une *Oraison funebre
» de Benoît XIV*.... Je ne conçois pas comment un
» livre paroît si difficile à faire.

» Dans l'instant une bonne idée me vient a l'ef-

» prit. . . . . Mon point capital étant le recueil des » Lettres ſous le nom de Ganganelli, pardié ! je n'ai » qu'à inſérer quelques échantillons de ces Lettres à » la fin de la Vie. D'une pierre je ferai deux coups : » le premier ſera de conduire le volume juſqu'à une » épaiſſeur ordinaire ; le ſecond ſera de familiariſer » le public avec le genre épiſtolaire de Ganganelli. » Mais il faudra que j'aie la plus grande attention à » ne pas publier d'abord celles de ſes Lettres qui por- » tent manifeſtement les caracteres du génie de la lan- » gue françaiſe, ou qui traitent de certains objets dé- » licats. Je ſens que je ne dois pas aller réveiller à » contre-temps la ſagacité de la critique, & celle des » partiſans de la Société. (*Ibid. depuis la page 313 juſ-* » *qu'à 369.*)

» Tel ſera le plan de la Vie de Ganganelli : il me » paroît aſſez joliment combiné.

» Cette Vie faite, elle ſera le germe de toutes les » Lettres. Les ſujets que j'y traiterai ſortiront tout » naturellement du ſein de la premiere : ils ſe pré- » ſenteront comme d'eux-mêmes, & viendront s'offrir » à ma plume.

» Le grand objet que je me propoſe étant de mé- » nager à mes deux Ouvrages GERMAINS la plus » grande vogue, & de faire la plus vive ſenſation » dans le public, il faut abſolument que dans les Let- » tres je traite de toutes les matieres les plus intéreſ- » ſantes, & les plus conformes au goût actuel de la » nation pour laquelle j'écris.

» J'aurai peint Ganganelli, dans ſa Vie, comme un » homme univerſel ; il ne ſera pas étonnant de le voir » écrire SUR TOUS LES SUJETS.

» Ainſi, comme on diſpute beaucoup ſur la Reli- » gion, & que le ton des bons Eccléſiaſtiques eſt » d'entrer en lice contre les philoſophes, je ne pour- » rai pas me diſpenſer de donner de Ganganelli quel-

» ques Lettres contre la *philosophie.* (*Voyez Lettres 6,*
» *12, 58, 119.*). Vraiment il ne seroit pas décent de
» voir un Religieux qu'on a fait Pape, garder un
» profond silence sur cette matiere.

» Mais il ne faut pas aussi que j'aille me mettre à
» dos toute la tourbe philosophique : je dois par con-
» séquent avoir soin d'afficher dans ces Lettres la plus
» grande modération. J'entremêlerai dans toutes mes
» apologies en faveur de la Religion, de grandes &
» pressantes invitations, de fortes exhortations A LA
» TOLÉRANCE, & à avoir tous les égards imagina-
» bles & la plus révérencieuse honnêteté pour tous
» ces Messieurs, parce que ce sont des génies du
» premier ordre, qu'il est téméraire & mal-adroit à
» DE PETITS ESPRITS du bas Clergé d'oser attaquer.
» (*Voyez la Lettre 21, à l'Abbé Nicolini.*)

» J'aurai présenté mon héros, dans sa Vie, comme
» dégagé de tout zele amer; ainsi, en faisant ma cour
» aux philosophes, rien ne compromettra le caractere
» sacré de Ganganelli. Les Ecclésiastiques ne s'apper-
» cevront pas du but de cette combinaison politique;
» ou, s'ils s'en apperçoivent, ils n'oseront, par pu-
» deur, me tracasser : s'ils osent le faire, je prou-
» verai qu'ils sont des FANATIQUES, en ne montrant
» que les endroits où Ganganelli aura plaidé supé-
» rieurement la cause de la Religion. Par ce moyen
» je me tirerai adroitement de l'article de *la philoso-*
» *phie*, fort chatouilleux dans les circonstances.

» Il me semble que je pourrai rendre encore un
» autre petit service aux philosophes. Ce n'est pas
» que je pense réellement comme eux; mais c'est que
» si je leur fais une guerre ouverte, jamais mes Let-
» tres ne se vendront.

» Il y a dans le Christianisme des pratiques exté-
» rieures qui nourrissent la piété du peuple, & en-
» tretiennent son amour pour la Religion. Je sçais

» que ces pratiques sont approuvées par l'Eglise. Sim-
» ples en elles-mêmes, elles sont plus proportionnées
» à la foiblesse du vulgaire, & sont la ressource du très-
» grand nombre des Fideles : ce sont presque les seuls
» liens qui les attachent à la Religion. Leur igno-
» rance les met à l'abri de la séduction de nos sages
» modernes. Le petit peuple qui dit son *chapelet* &
» qui ne lit pas, ne soupçonne pas même qu'il existe
» une race d'hommes appellés PHILOSOPHES.

» Voilà pourquoi la philosophie déteste ces peti-
» tes observances. Si elle pouvoit renverser ce rem-
» part, bientôt elle feroit des prosélytes jusques dans
» cette portion des Fideles que forme le petit peuple.
» Par ces recrues elle avanceroit grandement l'œuvre
» encyclopédique.

» D'un autre côté, on ne peut se dissimuler qu'il
» n'y ait de faux dévots que l'Eglise proscrit. Les
» philosophes, affectant d'équivoquer sur les termes,
» qualifient de CAGOTS les Ecclésiastiques qui, par
» la régularité de leurs mœurs, rendent la Religion
» respectable, & par leurs discours, la prémunissent
» contre les attaques de l'impiété.

» Cette observation peut m'aider à amuser les phi-
» losophes, & en même temps à faire une niche au
» Clergé, sans paroître porter atteinte à l'essence du
» culte. Sous prétexte de ne tirer que sur les faux
» DÉVOTS, j'aurai l'art de répandre un vernis de
» ridicule sur tous les dévots à-la-fois, sans distinc-
» tion, & en paroissant ne déclamer que contre les
» pratiques vraiment superstitieuses, d'effleurer en
» même temps les pratiques extérieures les plus sain-
» tes. Ainsi je montrerai Ganganelli tirant sans cesse
» contre les ILLUMINÉS, les PETITES DÉVOTIONS,
» les DÉVOTIONNETTES. (*Voyez Lettres 10, 71, 125.*)
» Les philosophes souriront de voir un Prêtre, un
» Cardinal de moitié dans leurs plaisanteries.... Gan-

» ganelli ayant paru, *dans sa Vie*, un Religieux espece
» d'esprit-fort, ennemi de toute MOINERIE, le ton
» des Lettres répondra au caractere du personnage.
» Cependant, pour ne pas choquer le Clergé, je met-
» trai dans une seconde édition, à la *Table des ma-
» tieres*, après ce mot DÉVOTS, celui de (FAUX);
» par-là ma premiere édition aura le temps de pro-
» duire son effet, & l'ingénieux correctif de la seconde
» me tirera d'affaire au besoin.

» Le plan de mes Lettres se développe déja à
» ravir : continuons d'imaginer.

» Il y a en France une classe de citoyens spéculatifs
» qui favorisent secrettement le Protestantisme, par
» une suite de cet esprit de tolérance, ou de ce sys-
» tême de *population* & de *commerce*, qui est la
» manie du siecle : ce seroit une mal-adresse à moi
» de ne pas traiter un sujet qui prête autant que cet
» article des Protestans. (*Voyez Lettre 81.*)

» Mais, comme j'ai posé pour principe dans la com-
» position de ce monument épistolaire, que je m'at-
» tacherai à ne pas choquer violemment aucun parti,
» encore moins le parti dominant, qui est le philo-
» sophique, lorsque Ganganelli écrira sur le Protes-
» tantisme, il sera décent de lui faire foudroyer l'hé-
» résie; mais en même temps il tombera adroitement
» sur ce qu'on appelle les PERSÉCUTEURS. (*Voyez*
» *Lettre 109.*) Ce mot, qu'entendront les patrons de
» la liberté de Geneve, aura de quoi les calmer.

» La Religion me fait penser à ses Ministres. Les
» Evêques sont les premiers. Quelle mine féconde
» de fines critiques que CES EVÊQUES ! Que la ma-
» tiere est attrayante ! Aussi m'en donnerai-je sous le
» nom de Ganganelli ! Mais pour dépayser les malins,
» la petite censure ne sera adressée qu'à un MONSI-
» GNOR ITALIEN ; encore ne sera-ce qu'UN CORDE-
» LIER. On regardera comme naturel qu'un MOINE,
» ayant

» ayant un air emprunté ſous la mitre, ait beſoin
» d'être ſtylé. (*Voyez Lettre 72.*)

» A propos DES ÉVÊQUES, il ne faudra pas que
» j'oublie les Théologiens. Jamais les Scholaſtiques
» n'ont tant été perſifflés que dans ce ſiecle de raiſon:
» l'ENCYCLOPÉDIE ſeule a verſé ſur cette profeſſion
» des flots de ridicule: par conſéquent, bon, très-bon
» ſujet, fait pour rendre ma collection intéreſſante!
» Mais je le traiterai avec ce ton de circonſpection
» qu'exigent les égards que Ganganelli doit à ſon état:
» l'éloge paroîtra au dehors, la ſatyre ſera ſous un
» voile. (*Voyez Lettre 66.*)

» La théologie ſcholaſtique amene *la poſitive:* le
» nom de celle-ci eſt le cri de ralliement de ceux de
» mon parti; c'eſt le cas de leur donner un coup de
» collier.

» La poſitive a pour un de ſes objets l'étude des
» Peres de l'Egliſe: de là belle occaſion de parler
» avec emphaſe de S. AUGUSTIN, qui, ſelon nous,
» vaut tous les autres à-la-fois: nous en faiſons notre
» Pere par excellence. (*Voyez Lettres 66, 75, 116.*)

» Le nom du Docteur *de la grace* réveille les
» queſtions ſur cet objet, de la derniere importance
» pour nous: on s'attend bien qu'il trouvera dans
» mon recueil une place des plus honorables.

» Cependant la prudence exige que je n'aille pas
» caſſer les vitres. La cauſe janſénienne, je ne puis
» me le diſſimuler, eſt un peu décréditée de nos jours,
» ſur-tout depuis la chûte de ſes antagoniſtes: ainſi
» il faudra que j'uſe de la plus grande modération, en
» n'inſiſtant pas trop ſur l'opinion favorite: voilà
» pourquoi je ne la préſenterai que comme en paſ-
» ſant; encore je me cacherai derriere S. PAUL. (*Voyez
» Lettre 78.*) Je ferai mieux: pour que le dogme paſſe
» à la faveur de la morale, en offrant le côté ſuſpect de
» la médaille, je ferai remarquer davantage le côté du

» bon aloi ; je ferai crier Ganganelli contre les CORRUPTEURS DE LA MORALE. (*Voyez Lettres 61 & 69.*)

» Comme il a été le destructeur de ceux dont on » nous a donné l'EXTRAIT DES ASSERTIONS, il sera » vraisemblable que quoiqu'il fût *Scotiste* d'habit, il » a pu être AUGUSTINIEN de cœur....

» Comme mes idées s'engrenent les unes dans » les autres ! Comme le roman de ces Lettres sera » filé avec art !.... Cela est admirable, en vérité.

» Le métier de Directeur est une des fonctions » théologiennes : cet article ne doit pas être oublié » dans une correspondance épistolaire. Il ne laissera » pas de fournir. La direction des NONNES est une » bonne matiere à épigrammes ; sujet piquant que je » n'oublierai pas. (*Voyez Lettre 97.*) Afin que Ganganelli ne fasse pas lui-même ce qu'il condamne, » je l'aurai dépeint, dans sa Vie, comme uniquement » occupé de l'étude, plein de mépris pour les PETITESSES, & par conséquent avec une antipathie mar» quée pour la direction DES DÉVOTES ; ainsi l'on » pourra lui passer quelques petites plaisanteries à ce » sujet. (*Voy. Let. 28 & 125.*).... Une très-grande Dame » s'étant faite Carmélite, de nos jours, & ceux parmi » nos Messieurs Archimandrites qui se mêlent de di» rection, étant piqués au vif de n'avoir pas la con» fiance de l'auguste Recluse, voici l'expédient que » je mettrai en œuvre pour les consoler & les dé» dommager : Je commencerai par faire un grand éloge » de l'Ordre des Carmélites (*Voyez Lettre 15.*) ; ce » sera l'*AD POPULUM PHALERAS* ; puis, dans des » termes vagues, je décocherai maints traits épars » dans plusieurs Lettres, tant contre les SUPÉRIEURES » des Monasteres de filles, que contre les correspon» dances trop fréquentes avec leurs Directeurs ; ce » qui sera susceptible d'application. (*Voyez Lettre 28,* » & passim, *contre les Directeurs.*)

» Les Confeſſeurs des Souverains méritent atten-
» tion ; ceux-là ne m'échapperont pas. Les Jéſuites
» ayant joué dans cette partie un très-grand rôle, &
» s'étant montrés PEU RIGORISTES, pour leur donner
» un coup de patte, je ferai faire à Ganganelli une
» Lettre ſur les Confeſſeurs des Princes : mais le ſujet
» étant délicat, à raiſon de la qualité des pénitens,
» je tranſporterai fort loin le lieu de la ſcene, &
» Ganganelli prudemment ſe contentera d'écrire au
» *Confeſſeur du Duc de* ***. (*Voyez Lettre 89.*) Les
» Ducs Souverains ne ſont pas très-communs. Si le
» cas devenoit urgent, j'oppoſerois que c'eſt un per-
» ſonnage d'idée, ſur lequel Ganganelli s'eſt exercé
» en forme de proluſion, pour un Traité de Direc-
» tion des Princes, qu'il deſtinoit à l'impreſſion.

» L'hiſtoire de ces Directeurs me procurera le dé-
» bouché d'un morceau que j'ai dans mes papiers ;
» c'eſt un joli roman de direction, qui ne peut man-
» quer d'être goûté. Je ſuppoſerai que c'eſt Ganga-
» nelli qui écrit à un JEUNE COMTE qu'il vouloit
» retirer du déſordre. Nos Meſſieurs ſeront enchantés
» d'y voir les Caſuiſtes relâchés drapés en paſſant ;
» car je gliſſerai dans cette Lettre à mon petit liber-
» tin de Comte, qu'il doit s'attendre à un LONG
» DÉLAI d'abſolution, parce qu'il ne ſera mis qu'entre
» les mains d'un Confeſſeur qui aura bien lu LA PRA-
» TIQUE DE GRENOBLE OU LE RITUEL D'ALET. Ce-
» pendant, pour que cette morale lâchée à la fin en
» peu de mots, n'effarouche pas les Grands, que je
» grille d'avoir pour lecteurs, je n'exigerai du jeune
» pénitent, parce que c'eſt un COMTE, que les obli-
» gations qu'impoſe la juſtice & l'honnêteté naturelle,
» LE PAIEMENT DES DETTES, LE RENVOI DE SA
» MAÎTRESSE, & des frippons qui l'environnent. Point
» d'œuvres pénibles, point de ſatisfactions corpo-
» relles : cela ſentiroit le Capucin. Seulement on lui

» fera faire une petite lecture, tous les matins, de LA » PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGUE, avec le *MI-* » *SERERE* : ce sera toute sa priere ; ce qui ne sera pas » trouvé fatiguant, même par les gens de Cour. Ce » plan de direction répondra au portrait que j'aurai » fait de Ganganelli, comme n'ayant qu'un zele qui » ne vouloit pas achever d'ÉTEINDRE LA MECHE » QUI FUMOIT ENCORE, NI FAIRE DESCENDRE LE » FEU DU CIEL. (*Voyez Lettres 19, 20 & 30.*)

» Les Directeurs me font penser aux Prédicateurs. » A Paris, les gens du monde même ne sont pas in- » sensibles à l'éloquence de la chaire : elle peut donc » me fournir quelques sujets de Lettres qui ne dépa- » reront pas mon recueil. Mais comment adapter » cette matiere au personnage que je ferai parler ? » Ganganelli n'entendoit, dans son pays, que des Pré- » dicateurs fort maussades, & que dans sa Vie j'aurai » traité de baladins.... Eh bien ! je m'y prendrai » de cette façon :.... Comme dans cette même Vie » j'aurai raconté que Ganganelli avoit le projet de » réformer l'éloquence de la chaire Italienne, il ne » sera pas étonnant de le voir écrire d'après son plan. » Je pourrai donc donner quelques Lettres, où je tra- » cerai les véritables principes que doit suivre un » Orateur sacré. J'ai entendu plusieurs fois L'ABBÉ » DE LA TOUR-DU-PIN ; il me sera aisé de faire la » critique des Sermons GINGUETS & fardés des Fran- » çais, mis en opposition avec les Discours boursouf- » flés & mimiques des Italiens. (*Voy. Let. 39 & 100.*)

» Ganganelli étoit Religieux ; il est vraisembla- » ble qu'il écrive sur cette profession. Le ton d'au- » jourd'hui est de crier contre les Moines : cepen- » dant depuis que Ganganelli, Cordelier, qui n'étoit » pas PERSÉCUTEUR, a été fait Pape, & qu'il a » anéanti LES JOURNALISTES DE TRÉVOUX, les phi- » losophes se sont un peu réconciliés avec les Moines.

» Il y auroit, d'ailleurs, de l'indécence à faire décla-
» mer Ganganelli contre la vie monacale..... Pour
» concilier le tout, voici ce que je ferai : Je com-
» poserai un pompeux éloge de l'état Religieux.
» (*Lettres 26 & 34.*) Voilà pour ce que Ganganelli
» doit à la décence : mais en même temps je lui ferai
» faire un petit AVEU sur les VŒUX PRÉCOCES ET
» LA MULTIPLICITÉ DES MOINES ; ce que sur le champ
» cependant j'affoiblirai en risquant même une contra-
» diction grossiere. (*Voyez Lettre 36, prem. édit. page*
» *198, lignes 8 & 9.*) Voilà pour les Encyclopédistes,
» qui me pardonneront le reste. Par une suite de
» cette complaisance pour ceux-ci, parmi les Ordres
» Religieux, que je ne pourrai me dispenser d'exalter,
» je ne m'appesantirai que sur les BÉNÉDICTINS ET
» LES DOMINICAINS, comme plus agréables au public,
» POUR RAISONS A MOI CONNUES (*a*). Je ne serai
» pas embarrassé pour faire venir l'érudition diplo-
» matique des premiers. Ganganelli n'aura-t-il pas *le*
» *Mont-Cassin* dans son voisinage ? (*Voyez Lettres 1,*
» *5 & 24.*) Quant aux derniers, les Révérends Peres
» ORSI & CONCINA, TOUS deux de l'Ordre de
» S. DOMINIQUE, me fourniront d'amples sujets des
» louanges les plus flatteuses. (*Voyez Lettres 25 & 69.*)
» Pour tous les autres, Cordeliers, Minimes, Ca-
» pucins, je ne leur distribuerai des coups d'encen-
» soir que çà & là, selon les occasions. J'excepte
» cependant les CHARTREUX ET LES TRAPISTES,
» dont je ne ferai mention qu'avec un style en aigre-

(a) *Nota* que M. Caracciolí parle ici d'après ses préjugés. Le public sensé & impartial rend à ces deux Ordres illustres toute la justice qui leur est due. Leurs travaux, leur zele pour les intérêts de la Religion, leur ont acquis l'estime des gens de bien & des vrais enfans de l'Eglise. L'Ordre de *S. Dominique*, entre autres, offre aujourd'hui, dans la personne du *Révérend Pere R....* le modele d'un défenseur infatigable & inébranlable de la vérité.

» doux, parce que ces deux Ordres, trop austeres
» pour le siecle énervé dans lequel ils vivent, ne sont
» pas des plus choyés aujourd'hui. (*Voyez Lettres*
» *34 & 43.*)

» Tout ce qui regarde la Religion devant se trouver
» traité de cette maniere dans plusieurs Lettres, le
» reste marche tout seul. On parle beaucoup aujour-
» d'hui de littérature : quelle source abondante ne
» m'ouvrira-t-elle pas ! Je ferai disserter Ganganelli
» sur tous les points de littérature sur lesquels s'exerce
» l'activité des esprits de nos jours. En conséquence
» je ferai lier à mon personnage une correspondance
» avec tous les Sçavans les plus connus de son temps ;
» ce qui me donnera occasion de payer à M. DE
» VOLTAIRE le tribut d'hommages qu'il a imposé sur
» tout ce qui respire dans la classe des êtres pensans
» & écrivans. (*Voyez, entre autres, Lettres 13 & 84.*)

» La littérature est une mer immense : pour la par-
» courir il me faut un pilote qui dirige ma course. Il
» me faudra donc un Journaliste, dont le cabinet serve
» de répertoire où je trouverai de quoi faire jaser
» Ganganelli sur tous les Ouvrages modernes, & sur
» la maniere d'écrire la plus conforme au goût domi-
» nant.... Ce Journaliste est tout trouvé. Un certain
» Abbé *Lami*, qui demeuroit à Florence, & qui s'oc-
» cupoit à faire des Feuilles périodiques, se trouvera
» fort heureusement dans le voisinage de Ganganelli.
» Cet acteur ne fera pas un rôle de simple figurant. On
» aime assez aujourd'hui ces Journalistes : la variété
» de leurs critiques, & l'air d'indépendance qu'ils
» affichent, piquent la curiosité.... Comme la littéra-
» ture française est la plus intéressante pour ce pays-
» ci, où sera la manufacture des Lettres de Ganga-
» nelli, & où j'aurai plus de lecteurs, je le ferai sans
» cesse écrire sur notre littérature. Je ne manquerai
» pas, comme de raison, de lui faire préférer celle-

» ci. J'aurai eu soin, dans sa Vie, de le mettre bien
» au fait des richesses de notre langue, & de lui faire
» aimer la gentillesse & la légéreté française; par ce
» moyen toutes les convenances se trouveront assor-
» ties. (*Voyez Lettres 29, 72, 73, 76, 79, 83.*)

» Ganganelli est Italien : l'Italie est le berceau, le
» centre & le séjour des beaux arts : de là quelle ad-
» mirable facilité pour moi de flatter le goût du sie-
» cle, sur-tout celui des Français, qui se distinguent
» par l'amour des arts! *Poésie, peinture, sculpture*, &c.
» voilà des sujets pleins d'aménité, que je présen-
» terai à mes lecteurs, & qui renfermeront un attrait
» singulier. (*Voyez, entre autres, Lettre 85.*) Les *voya-
» ges, l'étude de l'histoire, la physique, les antiqui-
» tés, la chymie & l'histoire naturelle*, quel vaste
» champ s'ouvrira devant moi! (*Voyez Lettres 2, 82,
» 94, 98, 101.*)... L'esprit géométrique (prodige
» dans un siecle frivole, & sur-tout chez la nation la
» plus futile) a beaucoup accrédité l'étude des *ma-
» thématiques :* il faudra donc bien que je fasse de
» Ganganelli un mathématicien. (*Voyez Lettre 59.*)
» Le goût de la lecture est fort à la mode : je formerai
» une bibliotheque. (*Voyez Lettre 40.*) On s'occupe
» beaucoup de plans d'études, sur-tout depuis qu'on
» a congédié les anciens instituteurs : je publierai un
» plan de ma façon. (*Voyez Lettre 103.*) Depuis la ré-
» volution des colleges de la Société, on raisonne à
» perte de vue sur l'éducation : j'en tracerai une mé-
» thode, d'abord pour une mere par rapport à ses
» filles (*Voyez Lettre 55.*), & ensuite pour un pere
» vis-à-vis de son fils. (*Voyez Lettre 74.*)

» L'enthousiasme pour les Anglais s'est emparé
» des têtes Françaises; il ne s'est pas encore introduit
» dans celles des Italiens.... Il seroit bon que mon
» Ganganelli pût afficher aussi l'Anglomanie : elle ne
» jureroit pas avec la réputation qu'il avoit DE PEN-

» SER FORTEMENT sur tout....... Mais je ferois
» crier.... Il n'est question que de prendre une tour-
» nure.... Je ferai philosopher Ganganelli sur les
» Anglais, leurs Sçavans, le flegme de leur génie
» creux & profond, & principalement sur leur amour
» de la liberté & de la propriété, mais sans vanter ces
» qualités directement ; ce ne sera que par compa-
» raison....

» Je ne serai point embarrassé du correspondant de
» Ganganelli sur cet article. Comme il me faudra un
» Anglais pour jeter une couleur de vraisemblance,
» au moins sur une Lettre, j'emploierai le nom d'un
» ECOSSAIS de mes amis, qui demeure ici, & qui
» s'appelle MONSIEUR STUART. Je lui dirai deux
» mots à l'oreille : c'est un homme sûr, je puis comp-
» ter sur lui. (*Voyez Lettres 6 & 53.*)

» On sçait que c'est une manie générale aujour-
» d'hui d'avoir sans cesse à la bouche ces mots, LÉ-
» GISLATION, POPULATION, GOUVERNEMENT, PO-
» LITIQUE : je n'oublierai certainement pas d'en tou-
» cher quelque chose : & comme j'aurai eu soin de
» faire de Ganganelli, dans sa Vie, un politique si
» profond, que les Ambassadeurs mêmes de la Maison
» de Bourbon en étoient déroutés, qui s'étonnera de
» le voir raisonner en maître sur tous ces grands ob-
» jets ? Ils augmenteront mon recueil de plusieurs Let-
» tres bien intéressantes. (*Lettres 87, 88, 91.*)

» L'éloge de la Maison d'Autriche viendra tout na-
» turellement au sujet de l'alliance faite par le Cardi-
» nal de Bernis : cela fera plaisir à *la Reine*, qui vou-
» dra avoir un exemplaire de mon Ouvrage.

» Il est du bon ton de louer le Cardinal de Ber-
» nis : il aura également sa place dans une de ces Let-
» tres politiques.

» J'ai quelques rapports avec la Pologne, par mon
» brevet de COLONEL AU SERVICE DE cette Répu-

» blique. Toute l'Europe a les yeux fixés sur elle. » Son DÉMEMBREMENT, SES GUERRES INTESTINES, » sa CONSTITUTION altérée alimentent depuis quel- » que temps l'esprit des nouvellistes.... Mais com- » ment, ne pouvant faire écrire Ganganelli qu'avant » L'INVASION, pourrai-je donner du neuf au public? » Je ne vois pas trop qu'il soit très-aisé d'encadrer » cette idée-là.... Eh bien! je sçaurai cependant m'en » tirer : je ferai PROPHÉTISER Ganganelli sur le sort » futur de la République, en ANTIDATANT la Let- » tre. On jouira alors du spectacle du Roi de Prusse » ENTRANT en Pologne, & ayant des vues sur DANT- » ZICK : mes lecteurs se trouveront par-là au cou- » rant. (*Vide suprà, & Lettre 71.*)

» Pour répandre sur le fond de toute la correspon- » dance épistolaire une teinte d'agrément, je m'atta- » cherai à y parler sans cesse DES FRANÇAIS, & à » les peindre sous les couleurs qui flattent le plus » leur vanité. Je rappellerai à tout instant LEUR ÉLÉ- » GANCE, LEUR GAIETÉ, LEUR LÉGÉRETÉ, LEUR » FRIVOLITÉ. (*Voyez* passim.) On aura vu Ganga- » nelli, dans sa Vie, engoué DES FRANÇAIS; on » trouvera fort conséquent que sa plume trace, à cha- » que ligne, le nom de ses AMOURS.

» Sixte-Quint, ROTURIER, CORDELIER & PAPE, » comme Clément XIV, n'est que son premier tome: » il y auroit donc de la gaucherie à moi de n'en pas » faire, dans les Lettres comme dans la Vie, le pen- » dant de Ganganelli : j'acquiers par-là le sujet d'une » autre Lettre. (*Voyez Lettre 102.*)

» Après Sixte-Quint, le Pape dont on aime le plus » à s'entretenir, c'est Benoît XIV : son mérite & ses » reparties joviales, universellement célébrées, en » font l'idole de ceux mêmes qui, par systême, haïs- » sent les Papes. La Vie de Ganganelli aura familiarisé » le public à le voir en liaison avec Benoît XIV : mon

» héros pourra donc, avec raiſon, avoir perpétuel-
» lement à la bouche le nom de Benoît XIV & ſes
» bons-mots. (*Voyez* paſſim, *& entre autres*, *Lett.* *86*, » *90*, *104*, *105*.) Je trouverai particuliérement mon
» compte à tout ceci : les Lettres de Ganganelli, à
» force de parler de Benoît XIV, donneront peut-
» être l'envie de lire L'ELOGE HISTORIQUE que j'ai
» fait de ce Pontife. Que ſçait-on ? . . .

» Juſqu'ici mes Lettres ſe ſont enchâſſées merveil-
» leuſement les unes dans les autres : l'intérêt y croît
» avec une gradation qui naît d'un art infini. Par une
» adreſſe admirable, j'ai eu le talent d'arriver au point
» eſſentiel, principal, déciſif de mon Ouvrage : je
» touche au grand terme propoſé, à CLÉMENT XIII,
» ET A L'AFFAIRE DES JÉSUITES. Tel ſera le fin mot
» de mon recueil ; ce ſera le tour de force. Je dois le
» préparer & le MITONNER à petit bruit, avec la
» plus ſcrupuleuſe attention à ne pas laiſſer échap-
» per la moindre étourderie. Si, dès le commence-
» ment, je m'aviſois de parler des JÉSUITES, ou ſi je
» me bornois à ne faire écrire Ganganelli que ſur ce
» ſujet, on me devineroit bien vîte. Par l'expédient
» que j'emploierai, je donne aux DÉVOTS mêmes le
» défi de s'en appercevoir : je me cacherai, je m'en-
» velopperai, je me plierai, je m'entortillerai ſi bien,
» que j'échapperai aux yeux les plus clair-voyans.

» Ganganelli a ſuccédé à Clément XIII. Il a prou-
» vé qu'il n'avoit pas ſur la Société la même façon
» de penſer que Rezzonico : il ſera donc très-naturel
» que pendant ſon cardinalat il ait écrit pour témoi-
» gner cette différence d'opinions.... Mais douce-
» ment ici. Ganganelli avoit à Clément XIII les plus
» grandes obligations : il feroit de la derniere indé-
» cence qu'il fît cruement la ſatyre du pontificat de
» ſon bienfaiteur : c'eſt pourquoi il faut que je me
» détermine à faire l'éloge de la perſonne, des vertus

» & de la piété de celui-ci. Il faut absolument que » nos MESSIEURS & moi en passions par-là, parce » qu'il est indispensable de ne pas, d'entrée de jeu, » soulever les partisans de Clément XIII. (*Voyez Let-» tres 106, 123, 124, 127.*)

» Le chapitre de la destruction des Jésuites exige, » vu la délicatesse de cette affaire, que j'aille égale-» ment bride en main. Toutes les têtes, d'ailleurs, se » sont un peu refroidies sur les imputations dont la » Société a été chargée.... Sur ce il faut manœuvrer » en conséquence.... D'abord, dans un endroit dé-» taché de la Vie de Ganganelli, & tout A LA FIN, » j'insérerai UN EXTRAIT que je dirai m'avoir été » envoyé de Rome (après sa mort), & qui appren-» dra au public que Ganganelli N'ÉTOIT NI L'ENNEMI » DES JÉSUITES, NI LEUR PARTISAN. (*Voyez Vie de » Clément XIV, prem. édit. pag. 381.*) Cette phrase » jetée incidemment à la suite d'autres faits, & l'in-» différence sous laquelle j'aurai présenté mon héros » pour tout esprit de parti, feront ma loi pour la » maniere dont je dois prendre le Cardinal Ganga-» nelli racontant les événemens de la Cour de Rome » au sujet de la Société. Ainsi il en parlera longue-» ment, & très-longuement, dans plusieurs Lettres : » mais j'éviterai de les placer immédiatement les » unes après les autres ; une chronique aussi scru-» puleuse sentiroit le journal fait après coup, & au-» roit un air d'affectation qui me rendroit suspect.... » Pour détruire tout soupçon, dès l'instant que je » commencerai à toucher cette corde, j'intervertirai » l'ordre des dates (*a*). Ce désordre, effet de l'art, » insinuera que je n'attache aucune idée à l'affaire des

(*a*) Voyez depuis la Lettre CVI, où l'élection de Clément XIII est annoncée. En effet, à cette époque les dates sont dans un ordre inverse : 1759 se trouve après 1769 ; deux fois 1764 après 1768 ; 1760 après 1764.

» Jésuites, & me donnera un petit air d'impartialité:
» je paroîtrai suivre en général, par une pente naturelle, la chaîne de la correspondance épistolaire, &
» dans le choix des Lettres que je publierai, n'être que
» l'admirateur du génie & des vertus de mon héros,
» abstraction faite du fond des choses & des événemens.... Afin que cette confusion adroite de dates
» ne soit pas regardée par quelques gens plus perspicaces, comme une combinaison artificieuse, je mettrai dans mon DISCOURS PRÉLIMINAIRE deux petits mots sur le renversement de l'ordre chronologique. (*Voyez* ibid. *p.* 20.) On n'ira pas deviner
» que ces Lettres dont je parle, seront précisément
» celles sur l'affaire des Jésuites; d'autant que, pour
» jeter mieux de la poussiere aux yeux, je dirai que
» je n'en ai agi ainsi que pour faire PASSER LE LECTEUR D'UN OBJET MORAL A UN OBJET RÉCRÉATIF. (*Voyez* ibid.)

» D'après le caractere convenu de Ganganelli, &
» toutes mes machines préparées avec art, voici
» comment Ganganelli parlera de l'affaire des Jésuites:
» Je le ferai écrire n'envisageant la destruction de la
» Société que sous un rapport qui ne pourra déplaire à personne : il prendra l'affaire tantôt sous
» un jour politique, comme une démarche que les
» Souverains ont exigée, comme un sacrifice sollicité
» par la reconnoissance qu'on doit aux Rois de France,
» dont les prédécesseurs ont enrichi le domaine des
» Papes, & comme un acte nécessité par les circonstances, pour désarmer la colere des Souverains, qui,
» déja en possession d'Avignon, Bénévent & Ponte-Corvo, pourroient encore s'emparer des autres
» terres du Saint Siege : tantôt je ferai dire à Ganganelli que l'existence de la Société ne tient point à
» l'essence du Christianisme; que puisque les Papes
» ont eu le pouvoir de détruire les TEMPLIERS &

» tant d'autres Ordres, ils ont bien la puissance de
» détruire aussi les Jésuites; que puisqu'on ne veut
» plus d'eux, & leurs services n'étant plus agréa-
» bles, ils ne peuvent plus être utiles, & que par
» conséquent ils doivent se retirer d'eux-mêmes;
» qu'ils se détermineront à cette démarche, s'ils sont
» animés de l'esprit de PAIX & DE CHARITÉ; qu'en-
» fin l'obstination à les soutenir exposeroit le Saint
» Siege au malheur d'un schisme, & les Fideles à un
» scandale. (*Voyez Lettres 111, 112, 120, 123, 124.*)
» J'insisterai fortement sur le SCHISME, parce que ce
» mot, fait pour alarmer, filtrera mieux dans cer-
» taines cervelles, qui tout bonnement s'imagineront
» que les Souverains, quoique dans un siecle philo-
» sophique, étoient tentés de recourir réellement à
» un schisme, pour témoigner au Pape leur mécon-
» tentement. Toutes ces raisons présentées sous un
» aspect spécieux, paroîtront dictées à Ganganelli par
» le bon sens & la modération: elles ne démentiront
» pas le caractere conciliant & tempéré d'un homme
» qui, dans la suite, devoit être appellé LE PAPE
» DES SOUVERAINS, ainsi que je l'aurai remarqué
» dans sa Vie. (*Vie de Clément XIV, p. 163.*)

» Mais comme il y a un tas de sots qui ne m'en-
» tendroient pas à demi-mot, & qui me jugeroient
» d'après le ton sur lequel j'aurai fait disserter Gan-
» ganelli touchant la destruction des Jésuites, il pour-
» roit fort bien arriver que des imbécilles s'imagi-
» nassent, d'après mes expressions, que la catastro-
» phe arrivée à la Société, n'a été qu'un arrange-
» ment suggéré par les vues d'une politique purement
» humaine; qu'ainsi on n'en peut rien conclure qui
» tende à charger la Société d'aucun grief; & que
» par suite, le Bref de Clément XIV contre elle, d'ail-
» leurs non revêtu parmi nous des formes de la lé-
» gislation, ne peut être compté par les Français com-

» me faisant une piece du procès, & par les Catho-
» liques comme un jugement Ecclésiastique qui exige
» la soumission des Fideles, puisque d'après les rai-
» sons mêmes de Ganganelli, toute cette révolution
» n'aura été amenée que par la politique....

» Je serois, pour le coup, bien mal venu auprès
» de NOS MESSIEURS : ils ne me pardonneroient en
» vérité jamais d'avoir fait une pareille incartade.
» Pour donner d'abord un petit correctif, j'aurai l'a-
» dresse, tout en berçant les Jésuites, de glisser sous
» la plume de Ganganelli une certaine RÉFORME
» (*Voyez Lettre 131.*) autrefois projetée par Sixte-
» Quint, & ordonnée depuis par Benoît XIV : j'ef-
» fleurerai l'article du commerce (*Voyez Lettre 123.*)
» fait par LAVALLETTE & COMPAGNIE (égratignure
» que je ferai par les mains d'un GÉNÉRAL DES CAR-
» MES, qui invitera le Pere Ricci à dénoncer sa So-
» ciété) : je montrerai Ganganelli N'EN VENANT
» AUX DERNIERES EXTRÉMITÉS que parce qu'il est
» PRESSÉ PAR DE PUISSANS MOTIFS, & qu'on ne
» veut pas RENTRER DANS SON DEVOIR. Dès-lors
» on ne manquera pas de soupçonner du mystere dans
» ce que je dirai, & qu'il y a certaines choses que
» je ne puis révéler. De là s'éleveront des nuages
» sur la réputation des Jésuites : il ne m'en faut pas
» davantage....

» Quant AU BREF DESTRUCTEUR, je serai bien
» forcé de dire que dans toute cette affaire il ne sera
» question ni DU DOGME, NI DE LA MORALE....
» Mais j'ai un secret pour replâtrer le tout. Je ferai
» une Lettre où Ganganelli établira que JESUS-CHRIST
» nous a ordonné D'ÉCOUTER LE PAPE COMME LUI-
» MÊME; que SANS CELA, C'EST RISQUER SON SA-
» LUT; QU'IL N'Y A POINT DE CIRCONSTANCE,
» POINT DE MOMENT (DUT-IL EN COUTER A NO-
» TRE CŒUR ET A NOTRE OPINION) OU IL SOIT

» PERMIS DE S'ÉLEVER CONTRE LES DÉMARCHES
» DU SOUVERAIN PONTIFE. (*Voyez Lettre 80.*)

» D'abord, pour que cette doctrine n'ait pas l'air
» d'être prêchée tout exprès pour venir à mon se-
» cours, je l'insérerai dans une Lettre écrite avant
» l'affaire des Jésuites, & adressée à un personnage
» étranger qui avoit à se plaindre de Benoît XIV :
» par-là on ne devinera pas mon but. Mais comme je
» ne veux pas que les gens un peu au fait prennent
» entiérement le change sur l'application, cette Let-
» tre contiendra une allusion qui ne sera pas difficile à
» entrevoir.... Ensuite, comme j'y établirai que dans
» AUCUNES CIRCONSTANCES, DANS AUCUN TEMPS
» il n'est permis de S'ÉLEVER CONTRE LES DÉMAR-
» CHES DU PAPE, l'affaire des Jésuites, quoiqu'elle
» ne touche ni au dogme ni à la foi, se trouvera faire
» PARTIE de ces circonstances ; & n'ayant point ex-
» cepté les cas où Jesus-Christ a ordonné d'écouter
» le Pape comme lui-même, il s'ensuivra que Gan-
» ganelli Pape ayant détruit les Jésuites, ce sera tout
» comme SI c'étoit JESUS-CHRIST qui eût chassé ses
» COMPAGNONS. Alors tout sera dit. Tant il est vrai
» que dans les affaires les plus délicates, il y a tou-
» jours une petite tournure à prendre au besoin !...
» J'observe que plus la botte que je pousserai aux Jé-
» suites sera portée de loin, mieux elle sera appli-
» quée.... Voilà donc le Bref, malgré toute ma poli-
» tique antécédente, devenu une loi qui oblige en
» conscience.... Ma foi, ce sera bouillir du lait doux
» à nos Messieurs....

» Peut-être sera-t-on tenté de m'opposer que d'a-
» près mes principes, je ne plaide pas la cause des
» appellans & réappellans d'une CERTAINE BULLE
» DE CLÉMENT XI : mais qu'importe ? La Société
» une fois détruite dans toutes les formes, le parti
» devient Catholique....

« Il est un autre petit ressort que je puis faire jouer
» encore finement. Pour donner à ce Bref un relief
» infini, j'aurai eu l'adresse, dans la Vie de Ganga-
» nelli (*p. 251, prem. édit.*), d'apprendre qu'il TRA-
» VAILLOIT TOUJOURS LUI-MÊME SES BULLES ET
» SES BREFS, & qu'il donna en faveur des Corde-
» liers UN BREF TOUT ÉCRIT DE SA MAIN......
» (*Vie de Clément XIV, p. 99.*) Ces réflexions pla-
» cées dans ces endroits, paroîtront sans application,
» & n'avoir pour objet que de persuader au vulgaire
» que Ganganelli n'employoit pas le ministere des
» Secrétaires de la Chancellerie Romaine (quoique
» les gens au fait des usages de Rome & des embar-
» ras de la papauté, sçauront bien à quoi s'en tenir).
» On ne sentira l'importance de ma remarque, &
» jusqu'où s'étendent les objets qu'elle embrasse, que
» lorsqu'après avoir lu les LETTRES, on se rappellera
» le Bref immortel. Si Ganganelli travailloit lui-même
» ses Brefs, on dira tout bas : IL N'A DONC PAS
» FAIT RÉDIGER PAR UN AUTRE CELUI CONTRE LA
» SOCIÉTÉ. AINSI LA DESTRUCTION DE CETTE COM-
» PAGNIE A ÉTÉ L'OUVRAGE PERSONNEL DE CLÉ-
» MENT XIV, ET CHEZ LUI LE FRUIT DE LA CON-
» VICTION LA PLUS INTIME. Ce qui rendra son ju-
» gement encore plus décisif & plus respectable.

» Il ne tient à rien que, pour rendre plus meurtrier
» le feu de mes batteries masquées contre les Jésuites,
» je ne joigne à tous les Brefs que je donnerai pour
» termes de comparaison à la fin des Lettres, la co-
» pie toute entiere de celui qui leur a porté le coup
» fatal. Ne s'étonnera-t-on pas, en effet, que moi qui
» donnerai jusqu'à la Bulle d'un Jubilé (que Clé-
» ment XIV n'a pu ouvrir), j'oublie la piece essen-
» tielle de son pontificat ?... Mais non.... Je paroî-
» trois vouloir assommer les Jésuites ; mon rôle exige
» que je ne les étrangle que par-derriere.

» Fort

» Fort bien !... Mais une réflexion vient frapper
» ici mon esprit, & déconcerter toutes mes vues...
» Comment toutes ces bonnes choses que je rumine
» pour être placées sous la plume du Cardinal Gan-
» ganelli, communiquant sur l'affaire des Jésuites sa
» façon de penser, & prouvant qu'il avoit raison
» d'être d'un avis différent de celui du Pape d'alors ;
» comment, dis-je, toutes ces bonnes choses pour-
» ront-elles paroître croyables, débitées par un
» Membre du Consistoire, obligé au secret SOUS
» PEINE D'EXCOMMUNICATION ? Car on pourra
» apprendre que Clément XIII, à raison de la dé-
» licatesse des circonstances, avoit imposé à tous
» ses Conseillers LE SECRET DU SAINT-OFFICE, &
» que si Ganganelli n'avoit pas toujours été des pe-
» tits Comités, il avoit du moins assisté à plusieurs
» Consistoires sur cet objet (*Voyez Vie de Clém. XIV,
» p. 47, prem. édit.*) ; ce qui suffisoit pour lier sa lan-
» gue.... J'allois faire jouer là à Ganganelli le rôle
» le plus mal-honnête. Quoi ! mon héros violant un
» secret qui obligeoit en conscience !... Oh ! cela se-
» roit indécent... N'y auroit-il pas moyen d'arranger
» le tout de maniere à ne dire que du vraisembla-
» ble ?... Ah ! voici comment je m'en tirerai. D'a-
» bord je le ferai se plaindre de ce qu'on affecte DE
» NE FAIRE DES OUVERTURES DE CŒUR QU'A CER-
» TAINS CARDINAUX, ET QU'ON LAISSE LES AU-
» TRES SANS LEUR RIEN COMMUNIQUER ; ainsi don-
» nera-t-il à entendre qu'il n'est dépositaire d'aucun se-
» cret. (*Voy. Let. 111.*).... L'idée me paroît heureuse.
» Ensuite, lorsqu'il révélera le secret, il emploiera
» quelques réticences, & je placerai plusieurs points
» & des *& cetera* (*Voyez les trois alinéas de la
» Lettre 126, tome 2, p. 288, prem. édit.*) ; ce qui fera
» passer les indiscrétions de Ganganelli seulement pour

» de petites indiſcrétions ; on ne les regardera que
» comme des vétilles.

» Puis je lui ferai ajouter QU'IL NE DIRA RIEN SI
» ON LUI IMPOSE SILENCE. (*Ibid.*) En même temps
» il fera ſonner bien haut SA PROBITÉ NATURELLE
» & CARDINALISTE ; ce qui éloignera toute idée de
» mal-honnêteté dans ſon procédé : bref il finira par
» aſſurer qu'il eſt impoſſible que la CHOSE NE SE
» DIVULGUE PAS SUR LE CHAMP, ET QUE MÊME
» IL NE SEROIT PAS SURPRIS QUE LES GAZETIERS
» DE HOLLANDE EN FUSSENT INSTRUITS. (*Lett. 126,*
» *p. 289.*) Par ce moyen le lecteur ſentira que ce n'é-
» toit là que le SECRET DE LA COMÉDIE. Quel
» homme fera ſérieuſement à Ganganelli un crime
» de n'avoir pas attaché une grande importance à un
» ſecret auſſi public ? ... Me voilà débarraſſé de cet
» article .... Il n'y a rien de tel, dans les poſitions
» critiques , que de donner le change aux gens.
» (*Voyez Lettres 80, 111, 112, 120, 121, 123, 124,*
» *126, 131.*)

» Parmi les Lettres que je donnerai, il y en aura
» une, entre autres, qui tiendra bien ſon coin, & que
» je me délecterai à compoſer ; ce ſera celle où le
» Cardinal Ganganelli annoncera LA MORT de Clé-
» ment XIII, & l'ouverture du Conclave où il entre.
» Comme il lui a ſuccédé, il ſera vraiment intéreſ-
» ſant de jouir de l'ignorance où il étoit, qu'il alloit
» remplacer celui dont il parle. Pour que le lecteur,
» témoin du pontificat qu'il a vu, ne ſoit pas fruſtré
» du plaiſir qui naît de l'inquiete curioſité de ſça-
» voir qui deviendra Pape, tandis qu'on le ſçait
» déja, je peindrai Ganganelli comme ne ſoupçonnant
» pas même ſa deſtinée future, & voyant tous les
» autres là où c'étoit lui, ſecondant la Providence ſans
» s'en appercevoir. Il faudra voir comme je préſenterai

» cette ſituation vraiment dramatique ! Elle capti-
» vera mes lecteurs. Elle ſe ſent ſans pouvoir ſe ren-
» dre. (*Voyez Lettres 127 & 128.*)

» Un autre morceau exquis, ſera celui où l'on verra
» écrire Ganganelli enfin devenu PAPE. Le rôle que
» je lui ferai jouer eſt ſimple. Ganganelli PAPE dira,
» dans ſes Lettres, qu'il EXAMINE, qu'il RÉFLÉCHIT,
» qu'il fait FOUILLER DANS TOUTES LES ARCHIVES,
» pour acquérir la preuve des faits & geſtes de la
» Société..... Comme le Roi de Portugal étoit celui
» qui montroit le plus d'âpreté dans la brouillerie
» des Souverains avec la Cour de Rome, & qu'il a
» été cependant le premier que Clément XIV a eu
» le talent d'appaiſer, il me faudra bien une petite
» Lettre particuliere ſur l'AFFAIRE DE PORTUGAL....
» D'ailleurs, comme les rapports avec ce Royaume
» éloigné de la France, ne ſeront pas très-aiſés à
» avoir, je ne courrai point de riſque à faire nouer
» à Ganganelli une correſpondance avec UN SEIGNEUR
» PORTUGAIS, que je déſignerai vaguement. Cette
» Lettre adreſſée à un Grand, jettera ſur l'objet une
» teinte d'importance..... (*Voyez Lettre 130.*)

» Les Papes n'ont pas beaucoup de temps de reſte
» pour écrire, même à des Seigneurs; Ganganelli ſur-
» tout étoit abſorbé par les affaires ; ainſi je ne ſerai pas
» aſſez mal-aviſé pour donner plus de TROIS OU QUA-
» TRE Lettres de Clément XIV depuis ſon pontificat.
» (*Voyez Lettres 129, 130, 131.*)

» Tel ſera le plan général des Lettres que je vais
» publier. De leur combinaiſon il en réſultera néceſ-
» ſairement dans l'eſprit de mes lecteurs cette déli-
» cieuſe & impayable concluſion : Quoi ! diront-ils,
» ce Ganganelli, qui a écrit ces Lettres, ces Lettres
» admirables, ces Lettres divines ; ce Ganganelli, le
» plus érudit des mortels, le plus modéré des hom-
» mes, le plus impartial des juges, le plus ſaint des

» Religieux, le plus grand des Pontifes, c'est le même
» Ganganelli qui, d'après tout le sang froid de l'exa-
» men, a fait & publié le BREF pour abolir la So-
» ciété ! Donc ce Bref ne contient que des vérités :
» donc la proscription des Jésuites est le monument
» le plus insigne d'une souveraine justice : donc Clé-
» ment XIV a rendu à l'Eglise un service signalé :
» donc les Jésuites sont des, &c. &c. &c. donc, &c.
» donc, &c. donc, &c. donc, &c. donc, &c.

» Voilà, sans doute, le plus vigoureux coup de
» parti qui ait été porté de mémoire d'homme : aussi
» doit-on m'ériger des statues pour avoir même ima-
» giné les Lettres de Ganganelli. On pourra désormais
» les placer à côté des immortelles *Provinciales*.

» Ce n'est pas tout d'avoir dressé mon plan, &
» d'avoir miré le but ; il faut que je rêve encore à
» certains accessoires..... C'est un étranger que je
» supposerai écrire : je serai obligé de donner ses
» Lettres comme *traduites*.... Mais comme ce ne
» sera pas une véritable traduction, comment ferai-je
» pour que du français tout pur de ma composition,
» ressemble pour le fond, à ce que je donnerai comme
» traduit de l'italien & du latin ?.... Pour me tirer
» de presse, je dirai dans le Discours préliminaire,
» que j'ai des copies authentiques ; j'inviterai hardi-
» ment à venir les voir. Il faudra bien qu'on m'en croie
» sur ma parole.... Et puis dans une ville comme
» Paris, où l'on vit dans un tourbillon, & où,
» comme on dit, un clou en chasse un autre, on
» aura bien le temps de venir examiner des manus-
» crits, & d'y penser deux jours de suite ! D'ailleurs,
» ceux qui vivent en province s'aviseront-ils de faire
» cent lieues dans une TURGOTINE, pour venir faire
» passer ma sincérité par l'étamine de la vérification ?
» Une réflexion bien simple doit me tranquilliser : les
» trois quarts des hommes n'entendent ni le latin ni

» l'italien ; que gagneroient-ils à faire une descente
» sur les lieux ? Par conséquent, pures imaginations
» que toutes mes craintes là-dessus.... Mais les gens
» éclairés & versés dans la littérature, jetteront les
» hauts cris..... Ils crieront ! Je les laisserai crier :
» ils n'empêcheront pas que le vulgaire, qui de sa vie
» n'a raisonné, ne se prenne à l'hameçon.... De mon
» côté je crierai aussi. Je semerai dans toutes les Com-
» munautés, dans tous les cafés, dans toutes les pro-
» menades, que j'ai des copies authentiques. Si cela
» ne suffit pas, j'ajouterai que ce sont les partisans
» des Jésuites qui font courir ces bruits défavorables
» à Ganganelli. De petites imputations faites à pro-
» pos aux Jésuites ne sont point encore une arme tout-
» à-fait émoussée. Tous ceux qui seront intéressés à
» ce que Ganganelli ait écrit ces Lettres, feindront
» de le croire, me prêteront leur voix, & m'appuie-
» ront de toutes leurs forces..... Ah ! les Français,
» je les connois bien.

» Comme cependant il faut tapisser en dehors,
» parce que les apparences sont la monnoie dont on
» paie les sots, si, dans ma premiere édition, on ve-
» noit à découvrir (ce qui ne m'étonneroit pas)
» quelques bonnes distractions, quelques bévues lour-
» des qui m'auroient échappé, je ferai bien vîte une
» seconde édition, où je supprimerai les erreurs re-
» prochées. Je racheterai ou ferai racheter sous main
» tous les exemplaires de la premiere édition que je
» pourrai retrouver : j'attribuerai les bévues typogra-
» phiques à mon ami Lottin : comme Imprimeur de
» nos Messieurs, il consentira, pour l'honneur de la
» bonne cause, à être le bardeau de toute l'affaire.... Le
» projet de plusieurs éditions successives que je ferai,
» me mettra à même de rendre le public dupe de ses
» propres clabauderies : car d'après ses critiques, je
» ferai des corrections ; & plus il critiquera, plus je

» corrigerai ; si bien qu'à la fin ce sera lui qui m'aura » aidé à perfectionner la composition des Lettres. Il » sera réellement plaisant que je fasse payer à ce pu- » blic toutes les découvertes qu'il aura faites contre » l'authenticité de mes Lettres ! . . . .

» Je lui ménage, d'ailleurs, un autre tour de ma » façon. . . . Comme on ne manquera pas de retrouver » DANS TOUT CE QUE J'AI FAIT IMPRIMER JUS- » QU'ICI, le fond des Lettres que je donnerai sous » le nom de Ganganelli, je dirai dans le Discours » préliminaire de cet Ouvrage, qu'ayant copié de- » puis long-temps quelques-unes des Lettres de ce » Religieux, je les avois trouvées SI BELLES ET SI » JUDICIEUSES, QUE J'AVOUERAI EN AVOIR FAIT » USAGE DANS QUELQUES-UNES DE MES PRODUC- » TIONS LITTÉRAIRES. . . . . Dans cet aveu, dont la » modestie extrême portera avec soi l'accusation tou- » jours humiliante de plagiaire, il y aura un art in- » fini, & une profondeur de vues si fructueuse pour » moi dans la suite, que le succès me dédommagera » amplement du petit sacrifice que j'aurai fait de mon » amour-propre . . . . . car en fixant l'époque où je » conviendrai avoir copié quelques Lettres de Gan- » ganelli, je n'assignerai que l'année 1758. Voici en » cela mon *INTENTUM*. J'ai donné un Ouvrage qui a » pour titre, *La Conversation avec soi-même*, qui a paru » au moins en 1755 : comme je serai forcé, pour avoir » des matériaux des Lettres de Ganganelli, d'y coudre » des lambeaux détachés de *la Conversation*, on n'ira » pas soupçonner ce plagiat de mes propres Ouvrages, » parce que la date de l'édition de ce livre que j'aurai » fixée à l'année 1758, quoique réellement antérieure, » aura donné au public la plus grande sécurité sur tout » ce qui précede cette derniere époque. On dira, en » effet : SI M. CARACCIOLI AVOIT PROFITÉ DES » LETTRES DE GANGANELLI POUR DES PRODUC-

» TIONS PUBLIÉES AVANT 1758, SA FRANCHISE
» N'AUROIT PAS EMPLOYÉ UNE PAREILLE RESTRIC-
» TION ; ET C'EST UN TROP GALANT HOMME POUR
» N'AVOIR EU QU'UNE DEMI-MODESTIE..... Cette
» combinaiſon pleine de ſubtilité me laiſſera la reſ-
» ſource de puiſer tout à mon aiſe dans ma *Converſa-*
» *tion avec ſoi-même*.... Si cependant quelque furet ve-
» noit à me dépiſter de ce ſouterrein, je ſçais bien
» ce que je ferai. J'annoncerai qu'il y a une faute
» d'impreſſion dans les chiffres qui compoſent le nom-
» bre de l'année où j'aurai dit avoir copié quelques
» Lettres de Ganganelli; qu'on a eu tort de mettre
» dans la premiere édition 1758; que c'étoit 1757
» dont je voulois parler. Si ces bourreaux de Jour-
» naliſtes venoient encore à me forcer dans ce retran-
» chement par quelque autre découverte, dans une
» troiſieme édition je ſubſtituerai une date toute dif-
» férente encore de celle de 1757. Il arrivera de-là
» que cet article ſera tellement embrouillé, que quand
» il ſera porté au tribunal du public, il n'y entendra
» rien, & prononcera un HORS DE COUR ET DE
» PROCÈS : la préſomption reſtera en ma faveur, com-
» me il arrive toujours dans les débats de comptes
» inextricables.....

» Mais j'aurai les rieurs pour moi d'une maniere
» bien plus triomphante, lorſque je déconcerterai la
» malignité du public en lui décochant mon *édition*
» *italienne*, que je COUVE pour m'en ſervir en temps
» & lieu.... Je vois d'ici le parti de l'oppoſition. Il ne
» manquera pas de me demander à cor & à cri le texte
» italien original ſur lequel j'aurai traduit, & d'exiger
» que je dépoſe chez un Officier public le manuſcrit
» autographe, ou une copie duement légaliſée....
» J'écouterai patiemment tout ce hourvari : quand,
» avec le temps, il ſera un peu calmé, & que trois
» ou quatre éditions auront bien purgé le texte de ma

» composition, de maniere à le rendre présentable;
» je traduirai les Lettres françaises en ITALIEN. Rien
» assurément de plus aisé. Qui diable ira déterrer la
» preuve que ce n'est pas le texte italien original &
» primitif ?.... Alors j'aurai de l'ITALIEN à donner
» au public, & je dirai : MESSIEURS, VOILA CE
» QUE VOUS DEMANDIEZ : QUE VOULEZ-VOUS DE
» PLUS ? QUE J'AILLE DÉPOSER LES LETTRES DE
» GANGANELLI EN NATURE ? JE N'EN FERAI RIEN,
» AVEC VOTRE PERMISSION. VOTRE DEMANDE EST
» UN PIEGE. QUAND VOUS AUREZ L'AUTOGRAPHE,
» VOUS EXIGEREZ UN RAPPORT D'ECRIVAINS JU-
» RÉS (a); CE QUI DONNEROIT MATIERE A MILLE
» AUTRES DISCUSSIONS QUI NE FINIROIENT PAS DE
» LONG-TEMPS. J'AI L'AME PACIFIQUE ; TROUVEZ
» BON QUE JE NE DONNE PAS DANS LE PANNEAU....
» Ce sera ce qui s'appelle en termes de géométrie,
» S'ÉCHAPPER PAR LA TANGENTE..... Une autre
» observation bien importante à faire, est de sçavoir
» si je mettrai mon nom, ou si je ne le mettrai pas,
» comme Editeur des Lettres. Mon nom est si connu!
» On est si méchant dans ce siecle ! Les DÉVOTS, sur-
» tout, que j'aurai plaisantés si joliment, sont si vin-
» dicatifs, qu'ils ne manqueroient pas d'aller chu-
» choter pieusement aux oreilles les uns des autres :
» LE CONNOISSEZ-VOUS, CE M. CARACCIOLI-LA ?
» QUI ? LE MÊME QUI, &c. &c. ?... Allons, allons,
» je tranche net sur tout cela : je supprimerai mon
» nom : c'est le parti le plus court & le plus sûr ; car
» si jamais il devenoit notoire que je suis l'Auteur
» des Lettres, & si je venois à être dénoncé par le
» Ministere public, à raison de certaines propositions
» peu gallicanes ! On ne sçait pas ce qui peut arriver.
» Qui est-ce qui n'est pas à la veille d'une mauvaise

(a) Voyez *Remerciement de l'Editeur des Lettres de Ganganelli, à l'Auteur de l'Année littéraire.*

» affaire ? J'aurois alors la facilité d'un désaveu, sur » ce que les Lettres ne portent pas mon nom.

» Je ne suis pas encore au bout..... Une correspondance épistolaire suppose deux personnages, l'écrivain, & celui à qui il écrit. Je présume, à vue de » pays, que mon plan exigera plus de cent Lettres. » Comment trouver assez de personnages avec qui » vraisemblablement Ganganelli ait pu avoir des rapports ? & sur-tout comment employer assez de noms » connus, dont la célébrité soit analogue à chaque » genre de matiere sur laquelle je leur ferai adresser » des Lettres, pour que je puisse fournir à des relations aussi nombreuses ?.... Je sens qu'une pareille » difficulté mérite attention..... Hon ! hon ! hon ! » je suis bien bête ! N'aurai-je pas la ressource des » ÉTOILES ? Je n'y pensois pas..... Elles auront même cet avantage, qu'elles rendront plus mystérieuse » la correspondance de Ganganelli ; ce qui quadrera » avec la discrétion qu'exigeoient les temps nébuleux » où il a vécu..... En outre, j'aurai pour maxime » fondamentale de ne faire écrire qu'à des gens qui » seront tous morts (*a*)..... Je pourrai donc être » bien tranquille..... Cependant il y aura une ou » deux Lettres à des personnes vivantes, pour servir » de réponse, au besoin, à la remarque qu'on pourra » faire sur tous les autres correspondans défunts.

» Il y a encore une objection qu'il faut que je prévienne ; elle est assez spécieuse. Précisément les » grands hommes à qui les Lettres seront adressées, » d'après les convenances que je trouverai les plus » vraisemblables, formeront une correspondance que » Ganganelli n'aura pu avoir que dans un laps de » temps circonscrit : je serai donc bien obligé de ne » placer toutes ces Lettres que dans cet intervalle.

(*a*) Voyez les noms de tous ceux à qui les Lettres sont adressées.

» Pourquoi pas ? Ce cycle donnera une correſpon-
» dance épiſtolaire de vingt-ſix ans : cela eſt fort hon-
» nête..... Il eſt vrai que d'après cela on pourra me
» demander pourquoi Ganganelli n'aura commencé à
» écrire qu'à l'âge de quarante-deux ans (mes Let-
» tres ne devant, d'après ma combinaiſon, porter
» des dates que depuis 1747 juſqu'à 1773), ou
» comment je n'ai pu déterrer aucune Lettre avant
» 1747.... Vaine, vaine inquiétude !... Qui s'a-
» muſera à faire ce calcul ? Il eſt ſi imperceptible, que
» l'idée même n'en viendra pas.

» Mon canevas fait, il faudra trouver le moyen
» de le remplir. J'embraſſerai tant de matieres ! tant
» de matieres ! Comment y ſuffire ?.... Je ne ſerai
» aſſurément point en peine du rempliſſage : n'ai-je pas
» mes Ouvrages imprimés depuis long-temps ? Les Let-
» tres de Ganganelli devant être différens morceaux
» philologiques, j'aurai de quoi tailler en plein drap.
» Si je veux peindre le caractere enjoué de Ganganelli,
» n'ai-je pas mon TRAITÉ DE LA GAIETÉ (quoique
» ce ſoit la plus triſte de mes productions) ? Quand
» je parlerai de ſon amour pour la ſolitude, n'aurai-je
» pas ma JOUISSANCE DE SOI-MÊME, ou ma CON-
» VERSATION AVEC SOI-MÊME ? Pour les ſujets qui
» ſeront du reſſort de la Religion, n'aurai-je pas
» mon UNIVERS ÉNIGMATIQUE, mon LANGAGE DE
» LA RAISON ET DE LA RELIGION, mon CRI DE
» LA VÉRITÉ ? Pour tout le reſte, n'aurai-je pas,
» ſur-tout, mes LETTRES A UNE ILLUSTRE MORTE,
» SUIVIES DE CINQUANTE LETTRES que j'eus l'a-
» dreſſe, il y a dix-ſept ans, de donner comme écrites
» par la Princeſſe de Radziwil ? N'aurai-je pas encore
» mes LETTRES RÉCRÉATIVES ET MORALES, mon
» DICTIONNAIRE PITTORESQUE ET SENTENCIEUX ?
» Tout cela me fournira beaucoup de bonnes choſes.
» Je connois, d'ailleurs, d'excellens Auteurs qui ont

» traité de toutes ces matieres ; je sçaurai les mettre à
» contribution : seulement j'aurai l'attention de don-
» ner aux phrases une petite façon. Tous les sujets
» sur lesquels j'écrirai étant les objets de la littéra-
» ture actuelle, j'aurai à choisir pour la préférence
» des livres que je copierai. . . .

» Ce recueil de Lettres est assez important pour
» mériter une dédicace. . . . . Je serois tenté de la
» faire . . . . mais cette démarche seroit un peu hasar-
» deuse. Si le patron venoit un jour à apprendre que
» les Lettres sont de mon crû , je serois la plus
» sotte figure lorsque j'irois FAIRE ANTICHAMBRE (*a*)
» chez le personnage à protection. . . . Je roule dans
» ma tête un projet qui suppléera à l'épître dédica-
» toire qu'il est d'usage d'employer. . . . . Je donnerai
» une dédicace incorporée dans mes Lettres ; une dé-
» dicace ingénieuse & fine, parsemée depuis la pre-
» miere jusqu'à la derniere page, telle que celle de
» l'Enéide, où Virgile loue l'Empereur Auguste &
» les Romains précisément par tout le plan de son
» Epopée. Je suivrai le même systême, afin que mon
» Ouvrage paroisse sous les auspices les plus hono-
» rables & les plus flatteurs : j'y encenserai les per-
» sonnages qui datent de quelque chose, ou qui sont
» en place ; je les ferai passer tous en revue, sans en
» excepter un seul, pourvu qu'ils soient contempo-
» rains de Ganganelli ; tous indifféremment, quoi-
» qu'opposés dans leurs principes ; *MYRMIDONUM*
» *DOLOPUMVE*.

» M. de Voltaire (*Lettre 13 , tome 1 , prem. édit.*
» *page 83 , & Lettre 84 , tome 2.*) à placer *IN CA-*
» *PITE LIBRI*, si je ne veux pas essuyer quelques
» bonnes plaisanteries.

» Le Cardinal Jean-François Albani. (*Lettre 117*,

(*a*) Expression qui appartient à M. Caraccioli. Voyez *Lettre XVI*, au Cardinal *Valenti*, (page 93, prem. édition.)

» *tome 2, page 221.*) Il eſt aſſez bien ſous le nou-
» veau pontificat.

» Le Cardinal de Bernis. (*Lettre 86, tome 1, p. 23,*
» *& Lettre 132, tome 2, p. 308.*) Pompeuſe & fré-
» quente mention à faire de cette Eminence.

» Le Commandeur d'Almada (*Tome 2, page 383.*),
» Ambaſſadeur de Portugal. Il a joué un très-grand
» rôle lors des affaires Jéſuitiques. On le verra dans
» un Diſcours prononcé par le Pape : le vrai Gan-
» ganelli louera celui-là.

» M. de Beaumont, Archevêque de Paris. (*Lettre*
» *132, tome 2, page 307.*) Oui, M. de Beaumont lui-
» même; & ce, pour calmer les partiſans de la So-
» ciété qui ſeroient tentés de révoquer en doute l'au-
» thenticité de mon Ganganelli. D'ailleurs il ſera édi-
» fiant de l'entendre louer les vertus d'un Prélat auſſi
» reſpectable, que nous autres même révérons fon-
» ciérement, & que nous ſommes un peu confus de
» n'avoir pas pour nous.

» J'aurois envie de complimenter auſſi M. de
» Montazet, Archevêque de Lyon, qui très-certai-
» nement a des droits ſur mes hommages..... mais
» ſon nom ſeul dans ces Lettres pourroit me faire
» deviner.... Pour le dédommager, je le placerai dans
» la Vie de Clément XIV (*Vie de Clément XIV, prem.*
» *édit. page 271.*) : cela reviendra au même. Elle n'eſt
» que la préface ſervant d'introduction aux Lettres :
» comme ce Prélat a beaucoup d'eſprit, il verra bien
» que c'eſt la même plume.

» Le Cardinal Borromeo (*Lett. 117, t. 2, p. 223.*)
» à inſérer dans quelque endroit où je parlerai des
» confidences de Ganganelli ſur quelque bonne œuvre.

» Le Révérend Pere Boudier (*Tome 2 des Lettres,*
» *page 334.*), ancien Général des Bénédictins. Ils ne
» fraterniſent plus tant (je veux dire ceux de Saint-
» Denis & de Saint-Germain) ils ne fraterniſent

» plus tant avec nous, depuis l'affaire des perruques & » de l'habit eccléſiaſtique, qu'ils avoient ſollicités au- » près de Louis XV ; mais comme il y en a parmi eux » quelques-uns qui conſervent des intelligences avec » nous, je citerai un Bref de Ganganelli à leur ancien » Général.

» Le Révérend Pere Boxadors (*Lettre 90, tome 2,* » *page 53.*), Général des Dominicains. Pour faire » honneur à l'Ordre, où j'ai des amis, j'encenſerai » le Chef. D'ailleurs le Pere Boxadors eſt déſigné » Cardinal. Je louerai ſa naiſſance, ſa ſageſſe, ſon » honnêteté. Pour dépayſer mes lecteurs, je ne pein- » drai le Pere Boxadors qu'au moment de ſon élection.

» Braſchi. (*Lettre 118, tome 2, page 229.*) Il eſt » actuellement Pape ; il ſera d'une bonne politique » de ne pas l'oublier. Comme, à l'époque de la Lettre, » il ne ſera qu'un ſimple Monſignor, mon compli- » ment ne paroîtra pas ſuſpect.

» Le Cardinal Corſini (*Lettre 108, tome 2, p. 116,* » *& Lettre 117, page 222.*), Membre de la Congré- » gation *DE REBUS JESUITARUM*. Bonne recom- » mandation auprès de moi !

» M. Tiſſot (*Lettre 108, tome 2, page 164.*), Pro- » cureur-Général des Prêtres de la Miſſion. Quoiqu'ils » n'aient aucun rapport avec notre Egliſe d'Utrecht, » je ne ſerai pas fâché d'avoir loué leur Congréga- » tion. Ils ont beaucoup de Séminaires en France ; ils » pourront y répandre la Vie & les Lettres de Gan- » ganelli, peut-être même ſa THÉOLOGIE, qui pourra » ſupplanter celle de COLLET.

» Le Cardinal Rezzonico. (*Lett. 127, t. 2. p. 292.*) » Il a recouvré ſon crédit ſous le nouveau pontificat. » En reconnoiſſance de mes éloges, il ſe taira ſur le » véritable Auteur des Lettres, où ſon oncle ne » brille pas.

» Le Cardinal d'York. (*Lettre 117, t. 2, p. 221.*)

» Il est d'une très-grande maison : c'est une protec-
» tion à avoir.

» Monsignor Doria. (*Lettre 132, tome 2, p. 306.*)
» Il est aujourd'hui Nonce en France. C'est un per-
» sonnage important : il est essentiel que je lui fasse
» ma cour, pour qu'il ne soit pas tenté de faire venir
» de Rome des preuves de l'imposture épistolaire.
» Afin que mon compliment n'ait pas l'air intéressé,
» je parlerai de lui comme s'il étoit encore dans sa
» NONCIATURE D'ESPAGNE.

» Le Prélat Durini (*Lettre 117, tome 2, p. 222.*).
» Il vient d'avoir la Vice-Présidence d'Avignon, dans
» une circonstance bien intéressante ; ainsi ma Lettre
» fera grand plaisir aux habitans du Comtat. Comme
» ce Prélat est désigné *IN PETTO* Cardinal par Pie VI,
» pour donner le change, je dirai qu'il y a apparence
» qu'IL PARVIENDRA AUX PLUS GRANDES DIGNI-
» TÉS. Cette prédiction donnera Ganganelli pour un
» homme qui avoit le tact excellent & sûr en fait
» de mérite.

» Fréderic, Roi de Prusse. (*Lett. 86, t. 2, p. 24.*)
» Ce Prince a des yeux d'aigle ; il pourroit me dé-
» couvrir à travers le nuage dont je m'envelopperai :
» une petite flatterie de ma part pourra le distraire.

» Le Cardinal Des Lances. (*Lett. 73, t. 1, p. 368.*)
» Il est en faveur sous le pontificat actuel. Comme il
» a été l'éleve de la CONGRÉGATION DE SAINTE GE-
» NEVIEVE, DONT IL A PORTÉ L'HABIT, j'aurai oc-
» casion de louer en même temps cet Ordre, dont
» l'attachement à la bonne cause est connu.

» Le Marquis de Liano. (*Tome 2, page 379.*) Il a
» tenu son coin dans l'affaire des Jésuites ; c'est ce qui
» fera que dans les Brefs que je choisirai pour être
» mis à la fin de la correspondance épistolaire, je
» n'oublierai pas celui où ce Ministre de Parme reçoit
» des eloges.

» Madame Louise de France, fille de Louis XV, » que mon héros appellera son ami. En encensant » cette Princesse, je ferai grand plaisir au Roi (*a*).

» Monsignor Marefoschi. (*Lettre 127, t. 2, p. 293.*) » Brillante commémoraison de celui-là ! Il étoit dans » les grandes confidences lors de la grande affaire.

» Le Révérend Pere Marzoni (*Lettre 103, tome 2,* » *page 130.*), Général des Cordeliers. Sa Lettre cir- » culaire sera une de mes autorités sur la NATURE » de la MALADIE dont je ferai mourir Clément XIV; » ce qui mérite bien de moi quelque témoignage de » reconnoissance.

» M. Carvailho, Comte d'Oyeras, Marquis de » Pombal. (*Disc. au Consist. tome 2, page 383.*) Il fau- » droit que je fusse bien mal-avisé pour oublier un » nom de cette importance : aussi ne manquerai-je » pas de faire imprimer le Discours prononcé au Con- » sistoire, & qui renferme une mention honorable » de ce TOUT-PUISSANT Ministre de Portugal.

» Le Duc de Nivernois. (*Lettre 65, t. 1, p. 317.*) » Il est de costume en France de louer cet aimable » Seigneur. Il manqueroit quelque chose aux Lettres » françaises de Ganganelli, si je ne peignois pas » M. le DUC DE NIVERNOIS au milieu des JASMINS » ET DES ROSES : car l'étiquette académique a réglé » qu'on fera provision de bouquets avant de com- » plimenter le Duc & Pair de la Cour des Graces & » des Muses. . . . . Quoiqu'il y ait long-temps qu'il » ait été Ambassadeur à Rome, je le ferai entrer dans » une Lettre à quelque Sécrétaire d'Ambassade de la » connoissance de Ganganelli.

» Si le Duc de Choiseul étoit en place, il joue- » roit un rôle dans mon recueil; mais comme il n'est

(*a*) Dans le temps que M. Caracciolo se parloit ainsi à lui-même, le feu Roi vivoit.

» plus question de lui, il ne peut plus me servir de » rien; aussi le laisserai-je sous la remise.

» M. Turgot (*a*), à la tête des ECONOMISTES, » pourra m'être de quelque utilité. Si je puis avoir » pour moi ses ARDENS CONSORTS, ce sera ville » gagnée; dans quelqu'une de leurs ASSEMBLÉES DU » MARDI, ils feront la fortune de mon Ouvrage. La » bienveillance des FRERES n'est donc pas à négliger... » Cependant je pressens qu'il n'est pas très-facile de les » placer dans les Lettres : en effet, il seroit un peu » plaisant d'entendre un Pape faire L'ÉCONOMISTE, » & canoniser le *produit net*..... Comment m'y » prendrai-je? Ah! j'y suis..... Je les fourrerai dans » *la Préface*. (*Voyez Disc. prél. pages 16 & 17.*)

» Si parmi tous ceux dont je chanterai les louan- » ges, & qui sont en cet instant vivans, il vient à en » mourir quelques-uns d'ici à la publication de mon » livre, ils m'obligeront; car ils me fourniront » un sujet de Lettre : s'ils s'obstinent à vivre, je ne » pourrai que parler d'eux d'une maniere flatteuse.

» Pardié! j'avois une bonne distraction! J'allois » oublier ce peste de FRÉRON (*b*) & ses collégues les » Journalistes..... Quand on veut faire imprimer, » il faut bien s'attendre à essuyer leur bordée..... » Mes Lettres ne manqueront pas d'être bien exami- » nées..... Le redoutable FRÉRON sur-tout a le ta- » lent d'égayer le public aux dépens des Auteurs té- » méraires...... S'il venoit à m'entreprendre, je » serois perdu. Je n'ai donc rien de plus prudent à » faire que d'appaiser ces Messieurs par le moyen de » quelque douceur que je leur dirai..... Ainsi, arrêté » que je ferai écrire Ganganelli qu'IL LIT TOUS LES » JOURNAUX FRANÇAIS avec une grande satisfaction.

(*a*) M. Turgot étoit alors Contrôleur Général des Finances.
(*b*) A l'époque de ce monologue, M. *Fréron* étoit vivant.

» (*Voyez*

» (*Voyez Lettre 29, tome 1, prem. édit.*) Comme la » Vie de Clément XIV passera également par les mains » des Journalistes, j'y raconterai que J'APPERÇUS UN » JOUR SUR LA TABLE du Pere Ganganelli LES OU- » VRAGES PÉRIODIQUES QUI S'IMPRIMENT A PARIS, » LE MERCURE DE FRANCE, L'ANNÉE LITTÉRAIRE, » LES AFFICHES DE PROVINCE (*Voyez la Vie de » Clément XIV, prem. édit. page* 39.)..... Le petit » *La Harpe* se rengorgera, en apprenant que Ganga- » nelli lisoit le MERCURE (*a*)..... De cette affaire- » là, j'aurai toute l'Académie pour moi, parce que » son favori l'empaumera.

» Le tout ainsi médité, combiné & disposé, j'ai » la plus agréable & la plus brillante perspective pour » le succès de mes Lettres. Tous les sujets en seront » intéressans : on y trouvera de tout : les Grands, » les gens en place & en faveur, tous ceux dont je » pourrai avoir besoin, y seront prônés & célébrés : » aucune opinion de parti n'y sera directement cho- » quée : j'aurai pour moi les Journalistes, & jusqu'aux » Economistes : les exemplaires des Lettres de Gan- » ganelli se répandront à grands flots dans le public ; » plusieurs éditions se succéderont rapidement ; le » parti rira sous cape, m'exaltera jusqu'au ciel, & je » gagnerai de l'argent.....

» Mon tableau se trouvant enfin dessiné, il n'y » aura plus que les couleurs à y donner. Dès demain » je me mets à la besogne ».

Telle a été, Monsieur le Colonel, votre conversation avec vous-même, lorsque vous avez formé le projet de faire sortir de votre attelier les Lettres de Ganganelli. Si les paroles de ce monologue ne sont pas de vous, le rithme & la musique en sont très-certainement.... Vous ne pouvez vous méconnoître

(*a*) M. *de la Harpe* travailloit alors *au Mercure*.



dans le portrait que je viens de tracer ; il eſt d'après nature ; c'eſt votre effigie répétée dans le miroir le plus fidele.

La preuve la plus convaincante que le diſcours dont je viens de donner la copie, n'eſt point le fruit de mon imagination, c'eſt qu'il n'eſt que le rapprochement de la Vie de Ganganelli compoſée par vous, avec les *Lettres* ſous ſon nom, & dont vous vous annoncez l'Editeur. En effet, comment arrive-t-il que ſi ces deux Ouvrages ne ſont pas du même Auteur, les parties de l'un s'engrenent & s'emboîtent ſi parfaitement dans les parties de l'autre ? Rien d'étonnant que dans la Vie d'un perſonnage illuſtre, on retrouve les traces de ſes relations épiſtolaires, c'eſt-à-dire, le nom de ſes amis, de ſes confidens, les événemens, les anecdotes qui lui ont fourni les occaſions d'écrire ; mais que ce qu'on lit dans cette Vie, ſemble n'y être placé que pour ménager autant de ſujets de Lettres ; qu'on y apperçoive la même coupe d'idées, le même ton, la même maniere de voir & de juger, la même circonſpection ſur certains ſujets délicats, le même tour d'eſprit ſatyrique ou épigrammatique ſur quelques objets, les mêmes expreſſions favorites, la même afféterie dans le ſtyle, très-ſouvent ce qu'on lit dans les Lettres ſe reliſant dans la Vie, non comme citation, mais comme une penſée propre au biographe ; je dis & je ſoutiens que l'Auteur de cette Vie écrite en français, eſt en même temps l'Auteur des Lettres, préciſément parce que l'Editeur les annonce comme traduites dans cette langue.

Méditez bien ceci, Monſieur le Colonel : pour que vous le faſſiez tout à votre aiſe, je prends congé de vous.



POST-SCRIPTUM,

Pour servir de seconde Partie à l'Epître toujours très-familiere.

Bon ! voilà bien une autre histoire ! Je viens d'examiner la *nouvelle édition* de vos Lettres, qu'on m'a apportée il y a quelques jours. On m'assure qu'il y en a une troisieme, & puis une quatrieme. *Quatre* éditions, Monsieur Caraccioli ! Comme vous y allez ! Vous abusez, en vérité, de la permission. Pour la premiere, je pourrois absolument passer condamnation. Les temps sont durs ; on a des besoins ; chacun se tire comme il peut : d'ailleurs la fabrication des Lettres a dû vous emporter beaucoup de temps & de faux frais ; il étoit donc juste de vous bien faire payer : mais trois autres éditions en sus ! Oh ! c'est tripotage de parti. Quoi, Monsieur Caraccioli ! depuis un an, la Ville, la Cour & les Provinces, tous attestent être convaincus, comme de leur existence, que ce n'est point Ganganelli qui a fait ces Lettres ; & cette réclamation générale, loin de réprimer votre impudence, semble lui donner de nouveaux degrés d'activité ! Car je sçais que depuis la publication de votre *nécrologe* épistolaire, vous vous démenez vivement ; vous allez, vous venez, vous êtes aux écoutes, vous caressez, vous menacez, vous employez jusqu'à l'autorité pour engager ou forcer à ne pas vous dénoncer au public. Persuadé, malgré vous-même, que vous ne pouvez plus en imposer qu'*aux laquais* ou aux *garçons perruquiers*, espece de gens qui croient fermement à tout ce qui est imprimé ; persuadé, dis-je, que vous ne pouvez plus nous débiter votre roman

épiſtolaire, parce que nous ſommes avertis par les Inſpecteurs de Police de la République littéraire, pourquoi vous obſtiner à inonder le public de ce que vous appellez *éditions nouvelles ?* A vous en croire, leur ſucceſſion rapide eſt ſi inconcevable, que jamais chef-d'œuvre ſorti des preſſes Françaiſes, n'a été ſuivi d'un pareil ſuccès.

Le myſtere de ces nombreuſes éditions eſt facile à dévoiler ; c'eſt que vous avez cru indiſpenſable de faire des changemens eſſentiels à votre premiere édition, en profitant de chaque critique que vous avez eſſuyée ; corrections inconciliables avec l'authenticité d'un texte qui ſeroit de Ganganelli, & dès-lors invariable, mais qui, quoiqu'établiſſant de plus en plus l'impoſture, vous font jeter de la pouſſiere aux yeux des ſots. Vain artifice, Monſieur Caraccioli! car les gens éclairés ne s'y trompent pas.

Voulez-vous une preuve que vos *éditions* n'ont pas pour objet véritable de ſatisfaire l'empreſſement du public, comme ſi les exemplaires de la premiere euſſent été épuiſés, mais au contraire de le leurrer à l'aide du mot *éditions ?* J'ai chez moi deux exemplaires marqués en tête d'un caractere ſuſpect : l'un porte au frontiſpice, *nouvelle édition*, & l'autre, *ſeconde édition*. Si celle-ci eſt la même que la précédente, pourquoi cette variété dans la qualification? & pourquoi s'y trouve-t-il des différences, telle que la ſuppreſſion de l'*Avis* qui précede le *Diſcours préliminaire* de la *nouvelle édition ?* Ce n'eſt certainement pas une *contrefaction* ; puiſque le livre porte la ſignature de *Lottin*, & que d'ailleurs le *contrefacteur* n'auroit pas fait une omiſſion auſſi groſſiere, qui l'eût décelé. Si cette *nouvelle édition* eſt la troiſieme, que ne l'avez-vous déſignée par ce nom ? Vous ne ſçavez donc pas la ſignification des termes français ? Car une choſe qui en ſuit deux autres, s'appelle une *troiſieme*,

& non une *nouvelle*, ce mot ne pouvant désigner que ce qui suit un premier en nombre ordinal.

Il résulte de là que votre but a été de faire retentir aux oreilles du public le nom de *quatre éditions*, uniquement pour réformer vos bévues. Je soupçonnerois même que la troisieme édition ne consiste que dans le changement du frontispice. Par ce manége, le vulgaire, toujours crédule, devoit se persuader que votre Ouvrage avoit la plus grande vogue.... Je n'ignore pas qu'il a paru une édition des Lettres en *petit format :* je souscris à son existence réelle : mais elle ne vous blanchit pas de la tricherie typographique sur ce que vous appellez *seconde* & *nouvelle* édition ; car celle petit *in-12* étant la *quatrieme* dans l'ordre chronologique, où est la *troisieme ?* Les deux qui portent un nombre différent de celle-là, ne peuvent être, d'après la remarque que j'ai faite ci-dessus, que la *seconde* édition exprimée de deux manieres.

Quoi qu'il en soit, examinons cette *nouvelle édition :* je me fais fort de démontrer qu'elle renferme des *variantes* si singulieres, en comparant les textes des deux véritables *éditions*, qu'il faudra nécessairement en conclure que vous avez manié la substance des Lettres de Ganganelli en Seigneur suzerain qui jouit de son domaine en *directe*.

Commençons par l'*Avis* qui précede le Discours préliminaire de la nouvelle édition.

On y lit : *Le Discours préliminaire mis au-devant de la premiere, nous ayant été redemandé, pour satisfaire l'empressement du public, nous avons cru devoir le refondre avec la Préface de la seconde édition.*

Quoi ! on vous redemande le *Discours préliminaire de la premiere édition*, &, *pour nous satisfaire*, vous le *refondez !* Ce n'est donc plus *ce Discours ;* c'en est un autre ; car une refonte de deux Ouvrages l'un dans l'autre, les amalgame : cette opération est une nouvelle

création, qui de deux êtres n'en fait plus qu'un, mais individuellement différent des deux premiers. Vous méritez, Monsieur le Colonel, qu'on vous donne à vous-même un bon *avis*, pour avoir mis une pareille sottise.

Passons aux variantes du Discours préliminaire.

On ne contestera pas l'authenticité (de ces Lettres) *si l'on veut en juger par la conformité frappante qu'elles ont avec la science, le génie & la conduite de Clément XIV*. (Disc. prél. nouv. édit. page 3.)

Phrase qui ne se trouve pas dans la premiere édition, où pour termes de comparaison on ne donne pas les *excellentes qualités* de Ganganelli, mais les *expéditions de la Chancellerie Romaine*. Vous voyez donc que j'avois raison de dire qu'avant de faire les *Lettres*, vous aviez fait *la Vie*, & que vous aviez calqué les Lettres sur les qualités du personnage. Je n'en demande pas davantage.

Il y avoit dans la premiere édition (Disc. prél. page 5.) : *Lorsque je fis paroître sa Vie, je pouvois craindre que le public ne me soupçonnât d'être plutôt Panégyriste qu'Historien ; mais à présent que c'est* LUI-MÊME QUI PARLE, *il sera facile d'en juger*.

Si j'y avois fait attention avant votre *nouvelle édition*, je vous aurois dit : *Commencez par prouver que* C'EST GANGANELLI QUI PARLE. Mais on ne peut plus vous faire cette objection, puisque vous supprimez cette observation sur la Vie. Rien de plus prudent ; car la rappeller, c'étoit faire penser à la corrélation qu'elle a avec les Lettres d'une maniere si frappante, qu'elle paroît être de la même main que les *Ganganelliques*.

M. de Voltaire, qui ne loue pas volontiers les Papes, suppose très-ingénieusement que ces deux aimables compagnes (la raison & la vérité) *&c. &c.* (Disc. prél. prem. édit. page 8.)

Il paroît que vous êtes tout confus d'avoir loué M. de Voltaire : vous ne l'*éliminez* aujourd'hui de la seconde édition de vos Lettres, que parce que vous avez lu *le Commentaire historique sur les Œuvres de l'Auteur de la Henriade*, qui *très-ingénieusement* a persifflé vos *Lettres*. En vérité vous y êtes bien habillé ! Par quelle fatalité ne recevez-vous que des duretés du *Sultan de la littérature*, pour l'avoir mis dans votre catalogue des personnages à complimenter ?

C'est que, selon les observations de M. TURGOT, *dans son admirable Lettre* (à M. de Vaines), *&c. &c.* (*Disc. prél. prem. édit. page 16.*)

Tout ce compliment emphatique adressé aux *économistes*, a disparu de votre nouvelle édition depuis la disgrace du *produit net*. Je vous en congratule ; car il étoit du dernier ridicule. Jugez si, en vous badinant sur cet article, ma plaisanterie étoit déplacée.

Quant à la vérité de ces Lettres, outre qu'elles portent toutes la même empreinte que celles écrites à Madame Louise, & dont on ne contestera sûrement pas l'authenticité ; outre qu'elles sont adressées à des personnes connues, je les tiens, en partie, d'un DIGNE ECCLÉSIASTIQUE, *qui en a fait recueillir autant qu'il a pu ; de quelques amis du feu Pape ; d'un* PERSONNAGE ILLUSTRE, *qui tient un rang très-distingué en Italie ; enfin d'un* ARCHEVÊQUE RESPECTABLE *à tous egards.* (Disc. prél. prem. édit. page 17.)

Je vous félicite bien sincérement d'avoir sabré toute cette tirade. Par-là vous faites cesser les tracasseries que vous a attirées la proposition burlesque de comparer les *Brefs* adressés à *Madame Louise*, avec des Lettres particulieres. Vous m'avez grandement réjoui en vous exécutant avec le même courage sur la suppression de ce *digne Ecclésiastique*, de ce *personnage illustre*, de cet *Archevêque respectable à tous égards*, qui avoient recueilli les Lettres pour vous

les faire passer. Vous m'avez donné de la gloriole, en vous voyant entrer dans mes vues, avant de vous les avoir communiquées même par écrit. Je suis tout fier d'avoir une critique *d'attraction*, *par la raison qu'elle attire tous les esprits* (a), même le vôtre.

Sur cette qualification d'*Archevêque respectable à tous égards*, que vous donnez à un de vos fondés de procuration pour la collection des *Ganganelliques*, des indiscrets se sont avisés de soulever le masque, & de le nommer.

Voilà pourquoi on trouve dans ce recueil quelques noms uniquement désignés par des étoiles. (Disc. prél. prem. édit. page 19.)

Ah ! par exemple, pour ces *étoiles*, vous êtes sage d'avoir fait main basse sur toutes celles qui tapissoient le discours de la premiere édition. C'étoit une entreprise un peu téméraire à vous de vouloir nous les faire voir en plein midi. Je demande acte de l'aveu que vous faites enfin que ces *étoiles* couvroient vos Lettres d'un nuage épais.

On a même poussé l'exactitude jusqu'à laisser des omissions de dates. (Disc. prél. prem. édit. page 22.)

Je ne conçois pas, je vous l'avoue, pourquoi vous avez retranché de votre nouvelle édition cet article sur les *dates ;* car cette *omission de dates* a été d'abord présentée comme un mystere de prudence de votre part, & maintenant (*Disc. prél. nouv. édit. page 15.*) vous l'imputez à la pétulante *précipitation* de vos typographes. Je connois la valeur de toutes ces formules usitées parmi les Auteurs, & en conséquence

(a) *LE NEWTONIANISME* de cette phrase est copié de la *Lettre LXXXIII*, où on lit : *UNE PHILOSOPHIE D'ATTRACTION devoit être particuliérement la vôtre, par la raison que vous avez un caractere liant, aimable, QUI ATTIRE tous les esprits.* (Nouvelle édit. tom. 2, p. 14.) Admirez comme Ganganelli avoit un style *philosophiquement précieux !*

permettez que j'en conclue que ma critique ſur vos *dates* eſt excellente.

Il y a quelques-unes de ces Lettres qui me furent communiquées à Florence dès l'an 1758, par le Prélat Cérati & par l'Abbé Lami.... Je les trouvai ſi belles & ſi judicieuſes, que je les copiai ſur les originaux. (Diſc. prél. prem. édit. pages 19 & 20.)

Vous dites la même choſe, à peu près dans les mêmes termes, dans votre nouvelle édition ; mais vous avez eu la précaution d'en ôter le reſte de la phraſe ainſi conçue : *& que j'avoue même en avoir fait uſage dans quelques-unes de mes productions littéraires.*

Cet aveu indiſcret ayant réveillé l'attention des critiques, vous n'en avez laiſſé aucune trace dans la nouvelle édition : cependant c'eſt le médecin après la mort : le mot étoit lâché.

Mais voyez comme tout votre Ouvrage n'eſt que le réſultat d'une combinaiſon mal-adroite ! Ce que vous ajoutez dans la nouvelle édition, eſt curieux à lire. Après avoir dit également dans le *Diſcours préliminaire* de celle-ci, que vous aviez eu les copies de *l'Abbé Lami* & du *Prélat Cérati*, vous continuez : *J'eus envie de les mettre au jour en 1762 ; & alors je reçus la réponſe ſuivante du Pere Ganganelli*, ***DEVENU CARDINAL.*** (Ibid. page 10.)

Sur ce, une petite réflexion, Monſieur Caraccioli. Quoi ! dès *1758* vous copiiez des Lettres, non pas pour les imprimer en *1762*, mais pour n'avoir ***ENVIE*** que de les imprimer en *1762* ! Cela eſt unique. N'eſt-il pas viſible que comme, depuis votre premiere édition, on a fait une gloſe embarraſſante ſur votre complaiſance à citer votre projet de copier dès 1758, vous avez cru vous tirer de preſſe en gliſſant dans votre nouvelle édition, que lors *de l'envie* que vous eûtes en 1762, Ganganelli ſe trouvoit *Cardinal ?* Par-là vous donniez enfin une réponſe à cette im-

portante question, *pourquoi en 1758, où Ganganelli étoit inconnu, vous recueilliez déja ses Lettres.*

Mais permettez que je vous le dise, cette raison est pitoyable, parce qu'elle est fabriquée & présentée après coup. On vous avoit dit : *A quel propos, dès 1758, faisiez-vous le recueil des Lettres d'un simple Religieux qui ne jouoit aucun rôle dans l'Eglise ? Comment prévoyiez-vous alors qu'il seroit Pape, puisqu'il n'a été Cardinal qu'en 1759 ?* Oui, répondez-vous ; aussi *n'ai-je eu envie de les imprimer qu'en 1762.* Ainsi n'assignez-vous l'époque de votre *envie* qu'à la quatrieme année de son cardinalat, afin que votre *envie* se trouvant plus rapprochée des premieres années du cardinalat de Ganganelli, vous paroissiez ne vous être sérieusement occupé de ses Lettres que depuis que votre personnage avoit acquis quelque importance. N'est-il pas clair que c'est l'objection qui vous a suggéré l'expédient de la réponse ? Y a-t-il rien de plus gauche ?

Si vous m'aviez fait l'honneur de me consulter lors de votre premiere édition, je vous aurois conseillé de vous bien garder de débiter votre fable de 1758, & par l'aveu du plagiat des Lettres de Ganganelli, fait à cette époque, de fournir des armes à vos adversaires ; mais au contraire je vous aurois excité à risquer le paquet dans le plus morne silence. Si on fût venu à toucher cette corde, alors vous eussiez laissé quelque temps aux différentes critiques, pour déployer leur étendue, & prendre une certaine assiette : fixées & déterminées, elles vous eussent donné lieu à combiner une réponse que vous eussiez fait quadrer avec des dates analogues aux critiques : vous eussiez pu vous excuser en ces termes :

« J'avoue que telle ou telle Lettre est greffée sur » tel & tel de mes Ouvrages : mais cette identité vient » de ce qu'en telle année, où j'avois composé tel de

» mes Ouvrages, *le véritable Mentor*, par exemple,
» j'avois alors ſous les yeux telle Lettre de Ganganelli, qui m'a fourni des matériaux. En telle
» autre année, où je donnai *la Jouiſſance de ſoi-même*,
» j'avois telle autre Lettre de Ganganelli, qui m'a
» encore ſervi de prototype ». Vous auriez donné de petites anecdotes vraiſemblables pour expliquer comment ces Lettres, les unes après les autres, étoient tombées entre vos mains. Par-là vous auriez coupé pied à l'objection foudroyante de *la Converſation avec ſoi-même*, publiée avant 1758, votre grand point d'appui : par-là vous ne vous fuſſiez pas empêtré dans vos propres réponſes, d'autant plus indiſcretes, qu'elles font naître de nouvelles objections auſſi déſolantes : par-là tout paroiſſoit, ſinon vrai, du moins ſpécieux. Voilà ce que c'eſt que de ne pas conſulter ſes amis !

Vous nous donnez pour la premiere fois (*Diſc. prél. nouv. édit. page 5.*) une Lettre que le Cardinal Ganganelli vous a adreſſée, dites-vous. Cette Lettre m'a fait un plaiſir infini : ſçavez-vous pourquoi ? C'eſt qu'elle prouve contre vous, puiſqu'elle ne reſſemble en rien, pour le ſtyle, à aucune des autres. Je prends pour juge quiconque a les premiers principes de la critique. Cette Lettre étant en italien, pourquoi Ganganelli, qui avoit converſé avec vous *en français à Rome*, vous écrit-il *en italien*, à vous *Français*, demeurant *à Paris* ? Vous prétendez que c'eſt une *réponſe* à celle par laquelle vous aviez demandé l'agrément du Cardinal, pour faire imprimer ſa correſpondance épiſtolaire. Sçavez-vous ce qu'on a dit à ce ſujet ? Que vous êtes un mal-adroit de n'avoir pas rapporté la Lettre que vous-même lui écrivîtes à ce ſujet (bien entendu qu'elle eût porté le timbre du Bureau de la Poſte). Rien n'étoit plus aiſé pour vous : *l'Abbé Fabri*, qui a recueilli tous les papiers de ſon

oncle, vous auroit fait votre affaire. Comment cette idée vous a-t-elle échappé ?

Vous triomphez, vous chantez victoire ſur cette Lettre de Ganganelli ; vous nous invitez à en venir voir l'original. Fort bien ! Mais vous ne nous invitez pas à lire dans votre Ouvrage le texte original des autres. C'eſt là le point déciſif, le *hoc opus*, le *hic labor*.

D'après cette Lettre, vous vous écriez : *Il eſt donc manifeſte que dès 1762 j'avois de véritables Lettres de Ganganelli.* (Diſc. prél. nouv. édit. page 12.) Prenez donc garde, Monſieur Caraccioli ; point de diſtraction. Vous oubliez que vous avez dit dans votre premiere édition : *J'avois des Lettres qui me furent communiquées dès 1758.*

Vous allez vous embourber de nouveau. Songez que vous avez quelques Ouvrages avant 1762. Rappellez-vous la terrible décharge que vous a fait eſſuyer l'anecdote de *la Converſation avec ſoi-même*, imprimée avant 1758.

Donc il eſt manifeſte que j'avois de véritables Lettres de Ganganelli.

Donc il eſt manifeſte que vous *dites* avoir reçu *une Lettre* de Ganganelli. Où eſt la preuve que ces Lettres dont parle Ganganelli, ſont celles que vous publiez aujourd'hui ? Vous nous donnez des mots, & moi je vous donne un fait ; le voici : c'eſt que cette même Lettre inſérée dans le *Diſcours préliminaire* de votre *nouvelle édition*, ne reſſemble pas plus à aucune de celles inſérées dans votre recueil, que la figure de M. Caraccioli reſſemble à celle de Ganganelli.

Examinons, en effet, cette Lettre dont vous nous donnez enfin la copie, en y joignant la traduction françaiſe. (*Pages 11 & 12.*)

ILLMO. SIGNORE,

Le Lettere che hanno communicate a Firenze, a V. S. Illma. sono state scritte con precipitazione, e non meritano affatto, l'onore ch'ella vuol compiacersi di far loro, dandole alla luce; motivo per cui prego istantemente V. S. Illma. a non divulgarle. Quel c'ho scritto non ha per merito che la verita, e la schietezza. Nulla di meno le ne sono molto tenuto, e saro sempre riconoscente al di lei zelo, che in qualunque sia si rincontro, le ne testificaro la mia gratitudine, e con tutta la stima mi ratifico di V. S. Illma. servid. vero,

F. LORO. Card.

GANGANELLI.

Roma, 19 di Sett. 1762.

MONSIEUR,

« Les Lettres qu'on vous » a communiquées à Florence, ont été écrites » avec précipitation, & » elles ne méritent nullement l'honneur que vous » voulez leur faire en les » mettant au jour. C'est » pourquoi je vous prie » instamment de ne point » les rendre publiques. Ce » que j'ai écrit n'a d'autre » mérite que la franchise » & la vérité. Je ne vous » en suis pas moins obligé; » & je serai toujours si reconnoissant de l'affection » que vous me témoignez, » que je chercherai en toute occasion à vous en » marquer ma gratitude, » & à vous prouver toute » l'estime avec laquelle je » me déclare votre véritable serviteur,

F. LAUR. Card.

GANGANELLI.

A Rome, ce 19 Sept. 1762.

1°. Cette Lettre datée de *1762*, ne peut nous assurer que de l'authenticité de celles qui précedent ce temps : mais comme vous nous donnez une ving-

taine de Lettres depuis 1762, ce que vous écrit Ganganelli ne prouve rien en faveur de celles-ci. Dépêchez-vous donc bien vîte de nous en citer encore une que Ganganelli vous ait adressée depuis *1762*.

2°. Il ne faut que des yeux pour voir que cette Lettre, quant au style, n'a pas la plus petite conformité avec toutes les autres, comme je l'ai déja observé.

3°. Elle péche contre les regles de la traduction; car traduire, c'est transporter dans une autre langue, non-seulement les pensées, mais encore les formes employées dans l'original, quand il y a possibilité de le faire. Or vous allez voir, Monsieur Caraccioli, que vous avez omis ici, sans raison, de nous faire passer dans le français une des formes dont se sert votre original : en voici la preuve.

Le texte italien vous qualifie de *Seigneur*, non-seulement *illustre*, mais *très-illustre*, *illustrissime*; ce qui signifie, *on ne peut pas plus illustre*, *illustre au-delà de toute expression*, *illustre au-delà de toute imagination; Illustrissimo Signore.* Comment traduisez-vous ces mots? *Monsieur.* Il est vrai qu'il est en *vedette.* Mais vous m'avouerez que ce *Monsieur*, tout court, est bien bourgeois, & ne tranche pas du *grand Seigneur.* Je n'ignore pas que ce que nous appellons *Monsieur*, en Italie se qualifie par *Signore;* mais quand on donne de l'*Illustrissimo*, ce n'est plus alors un *Monsieur* du commun & à la douzaine.

En vain vous me direz que c'est un protocole italien, que vous pouviez vous dispenser de rendre : mais outre que, pour traduire par un équivalent, vous pouviez vous servir de cette expression, *Monsieur le Marquis*, qualification que vous prenez dans le titre de l'adresse de la Lettre CXXII, & qui est entiérement de vous; car apparemment il n'y avoit pas en *tête* de cette Lettre CXXII (écrite en latin ou

en italien) ces mots, *Au Marquis Caraccioli* (a); outre, dis-je, que pour rendre votre *illustration italienne*, vous pouviez vous servir de cette qualification, *Monsieur le Marquis*, pourquoi trouve-t-on dans la traduction de plusieurs Lettres, cette expression, *Monsignor?* N'est-elle pas de race aussi italienne qu'*Illustrissimo Signore?* Pourquoi lit-on dans la Lettre au *Pere Pourret* (Vie de Clément XIV, prem. édit. p. 364.), ces mots: *A Rome, ce 8 des Calendes de Décembre* (Lettre que vous avertissez être traduite du latin)? Cette maniére n'est-elle pas latine, & aussi étrangere au français que l'*Illustrissimo Signore?* Mais il y a quelque chose de plus décisif contre vous. J'ouvre la Lettre XXXVIII, à une Dame *Vénitienne* que vous appellez *B****, & je lis : *Je voudrois bien, s'il eût été possible, que votre* SEIGNEURIE ILLUSTRISSIME *eût fait disparoître de son Ouvrage l'endroit où Locke, &c.* (Prem. édit. page 204.)

Cette Lettre, vous ne pouvez que la donner comme *traduite de l'italien*. Voilà donc la *Seigneurie illustrissime* qu'il est possible d'employer dans notre langue, puisque vous l'employez en parlant de votre *Vénitienne*. Pourquoi, traduisant fidellement ici ces mots, ne les rendez-vous pas également dans la Lettre dont je fais l'analyse? Vous convenez donc qu'il y a des formes qu'on peut & qu'on doit faire passer d'un original dans une copie? Ainsi vous avez eu tort de nous dérober, dans la traduction française, votre *Seigneurie illustrissime*. Est-ce que vous croyiez que vous n'êtes pas un *grand Seigneur* en bon français?

(*a*) Il est à remarquer que pour apprendre qu'une des Lettres insérées à la fin de la Vie de Clément XIV, premiere édition, page 366, est adressée à M. le Marquis Caraccioli, il se sert de cette expression : *Lettre qu'il m'écrivit de Rome :* comme si le public devoit sçavoir que ce *moi* signifie M. *Caraccioli* par excellence!

Vous devez, dans le fond, être flatté de la querelle que je vous fais, & en sourire intérieurement, comme d'intelligence avec moi; car vous sentez bien que dans tout ceci je fais le rôle de votre *preux Chevalier envers & contre tous*, puisque je le suis même *contre vous.*

4°. De toutes les difformités qui se trouvent entre cette Lettre & les autres du recueil, je ne m'arrêterai qu'à l'énorme différence qui se fait sentir entre toutes les finales de celles-ci, & la maniere simple & des moins affectées, dont Ganganelli termine cette Lettre, en se contentant de vous dire (en italien), qu'*avec toute l'estime il se déclare le véritable serviteur de votre Seigneurie illustrissime, Frere Laurent, &c.* (Je traduis d'une maniere moins concise que la vôtre.) *E con tutta la stima mi ratifico di V. S. illustrissima servid. vero F. Lor°, &c.*

Quoi! Ganganelli, qui, au bas d'une Lettre à *M. Stuart*, lui déclare qu'avec le *temps tout passe*, EXCEPTÉ *l'attachement singulier avec lequel il est de tout son cœur son très-humble, &c.* (Lettre 6.)

Ganganelli, qui dit *qu'on n'aura jamais assez écrit, quand il sera question d'excellentes choses*, & qu'*il veut faire* IMPRIMER *qu'on ne peut trop admirer* le Prélat *Cérati, & trop lui répéter combien il a l'honneur d'être son très-humble, &c.* (Lettre 8.)

Ganganelli, qui *entrevoit une de ses Lettres .... comme une* BIGARRURE *qui amusera, la* SIGNATURE *du Frere Ganganelli ne pouvant avoir de mérite aux yeux* du Marquis *Clerici, qu'autant qu'elle se trouve au* BAS *du profond respect avec lequel il a l'honneur d'être son très-humble, &c.* (Lettre 9.)

Ganganelli, qui *n'engagea personne à se faire Moine, craignant de donner lieu aux reproches, comme il craindroit d'ennuyer* Madame***, *s'il prolongeoit* son épître (contre les dévotes), qui n'a d'autre *mérite à ses yeux,*

que l'avantage qu'elle lui procure d'assurer Madame du respect avec lequel il a l'honneur d'être son très-humble, *&c.* (Lettre 10.)

Ganganelli, qui *méprise trop la fortune pour qu'elle l'appelle ;* mais qui avoue que *c'en est* UNE TRÈS-GRANDE *pour* lui, *que d'assurer* l'Abbé Lami *de tout l'attachement avec lequel il est son très-humble*, *&c.* (Lettre 14.)

Ganganelli, qui apprenant *que le sommeil, auquel il ne veut pas manquer, annonce qu'il faut qu'il quitte* sa Lettre ; mais que *ce qui le console, c'est que son amitié ne* DORT *jamais*, ET QUE LA NUIT COMME LE JOUR, *il est irrévocablement son très-humble*, *&c.* (Lettre 18.)

Ganganelli, *QUI BAISE LES MAINS* du Cardinal Crescenci *avec le plus profond respect, en attendant le moment où il LUI BAISERA LES PIEDS.* (Lettre 22.)

Ganganelli, qui, *croyant ne faire qu'une Lettre*, cependant a fait *un Sermon, excepté qu'au lieu de finir par AMEN, il finira par le respect qui est dû* à M. le Prince *San-Severo*, *& avec lequel il a l'honneur d'être son très-humble*, *&c. &c.* (Lettre 82.)

Quoi, Monsieur Caraccioli ! un homme qui, dans ces Lettres, & en plusieurs autres dont j'omets les échantillons, a l'habitude de mettre à la fin de pareils *concetti*, aussi remplis d'esprit & de *naturel*, termine par une simple *déclaration d'estime*, pas même accompagnée d'un *très-humble*, une Lettre adressée à vous; à vous, qui deviez être l'Auteur de sa *Vie*, & de l'histoire de *son pontificat*; à vous, qu'il devinoit sûrement devoir faire imprimer sa correspondance épistolaire ; à vous, dont il faisoit le plus grand cas ; à vous, avec qui il avoit parlé *français à Rome ;* à vous, *Marquis* & *Colonel* tout à-la-fois ! Non, mille fois non, je ne l'imaginerois jamais. Je me jette à vos genoux, Monsieur Caraccioli, pour vous supplier,

vous conjurer de me permettre de rester convaincu que cette Lettre n'est pas de la même main que les cent trente-deux du recueil.....

Admirez maintenant combien est vigoureuse, nerveuse, musculeuse la preuve que vous tirez de cette Lettre insérée dans le Discours préliminaire de votre nouvelle édition, pour étayer les premieres!

Je reviens à l'examen de vos deux Discours préliminaires.

Celles (les Lettres) *qu'on m'a fait passer dans le cours de l'année derniere, ont une telle ressemblance avec les autres, qu'on ne peut s'y méprendre.* (Disc. prél. nouv. édit. page 13.)

D'accord: aussi je ne sçache pas qu'il y ait deux *Caraccioli* dans Paris; vous êtes unique dans votre espece.

Aussi l'Auteur du Journal des Sciences & des Beaux Arts dit-il avec raison, *que si l'on s'accorde à reconnoître, &c.* (Ibid.)

Aussi l'Auteur du Journal des Sçavans & *celui de l'Année littéraire*, aussi *M. Fréron* & son digne successeur l'*Abbé Grosier*, ont-ils dit avec raison, parce qu'ils l'ont prouvé papier sur table, que les Lettres de Ganganelli sont supposées.

Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire que Ganganelli, préconisé par le Pere Berti, Augustin, au milieu d'un acte public; vanté par plusieurs villes d'Italie, comme un Panégyriste des plus éloquens; cité comme un homme rare par les Auteurs qui ont écrit sur l'Italie; qu'y a-t-il de si extraordinaire qu'il ait écrit des Lettres ingénieuses & sçavantes? (Disc. prél. nouv. édit. pages 13 & 14.]

Sans doute, il n'y a rien d'extraordinaire que Ganganelli ait eu beaucoup de mérite, qu'il ait été un homme de la plus vaste érudition, qu'il ait écrit *des Lettres sçavantes & ingénieuses*, même en *arabe*, si l'on

veut : mais y a-t-il rien de si extraordinaire que Ganganelli, *préconisé par le Pere Berti, Augustin* (Italien), *au milieu d'un acte public* (latin); *vanté par plusieurs Villes d'Italie, comme un Panégyriste des plus éloquens* (qui s'exprimoit toujours en latin ou en italien); *cité comme un homme rare par les Auteurs qui ont écrit sur l'Italie* (mais qui n'ont jamais dit qu'il possédât à merveille la langue française), ait pu composer des Lettres *ingénieuses & sçavantes* en latin & en italien, selon le *génie français*, avec profusion de toutes les richesses de la langue *française*, sans que son texte latin ou italien ait conservé le moindre vestige du génie des deux langues dans lesquelles on le fait écrire ? Et vous n'appellez pas cela un prodige, Monsieur Caraccioli ? Vous ne croyez pas à la *démonomanie* des ames [*Voyez Lettre 22.*], mais je vois que vous croyez à la *démonomanie* du *génie.*

Sans un esprit de parti, jamais on ne se fût avisé de les contester (ces Lettres). [*Ibid.*]

Un esprit de parti, Monsieur Caraccioli ! Avez-vous bien réfléchi à ce que vous dites là ? *Un esprit de parti !* Il est certain que ce langage vous sied au mieux. Il est certain que vous n'avez jamais été *à Tours apostoliser* avec la manie du prosélytisme. Il est certain que dans ce moment-ci vous n'êtes prôné que par ceux qui ne sont d'aucun parti. Il est certain qu'une *Gazette*, dont l'épigraphe est, *A l'impartialité*, n'a pas fait les plus grands éloges de vos *Clémentines*. Il est certain que dans aucun de vos Ouvrages, pas même dans celui qui fait l'objet de ma discussion, vous ne glissez aucune maxime qui *sente* la caque. Aussi réfuterez-vous triomphamment tout ce que j'ai dit plus haut sur *votre brevet de Colonel au service du parti !*

A propos de réfutation, comment vous y prendrez-vous pour détruire le reproche que j'ai pris la liberté de vous faire sur ce que vous ne cessez de

donner au public les mêmes idées sous différentes formes (*a*) ? Tenez, sans aller si loin, dans votre *Discours préliminaire*, que j'ai sous les yeux, je m'apperçois que vous y répétez, presque dans les mêmes termes, tout ce que vous avez inséré dans une Réponse aux doutes proposés contre *les Lettres*, & imprimée *chez Boudet*. Cela n'est pas bien, Monsieur Caraccioli : tâchez donc de vous corriger de cette petite habitude.

Vous aviez intercalé dans le texte de la premiere édition les proverbes italiens : dans le *Discours préliminaire* de l'*édition nouvelle* (pages 17 & 18.), vous nous prévenez que vous retranchez tous ces mots italiens, comme *ayant déplu à plusieurs personnes de goût, parce qu'ils hachoient le discours, & y mettoient une bigarrure qui n'est point dans les Lettres originales.*

Je suis flatté de me trouver au nombre de *ces personnes de goût ;* car je vous ai prouvé que ces citations me déplaisoient, parce qu'elles *hachoient* l'authenticité des Lettres. Si vous n'aviez fait que traduire, cette *bigarrure* qui a déplu, ne s'y fût pas trouvée.

De l'italien mis à côté du français n'est pas plus choquant dans une Lettre, que du latin mis à côté du français, dans les Discours de *Bourdaloue* & de *Massillon*, ne dépare les chefs-d'œuvre des ces grands maîtres.

Des proverbes, d'ailleurs, qui ont plus de grace à être cités dans leur langue, peuvent-ils ne pas quadrer avec le style familier du genre épistolaire ? Ainsi la *bigarrure* dont vous parlez, est nécessairement celle qui résulte de votre interpolation mal-adroite. Vous

(*a*) Entre autres exemples, nous pourrons citer *L'Europe Française*, Opuscule de M. *le Colonel*, métamorphosé, huit jours après, sous cet autre titre, *Paris le modele des nations.* Cette production n'est qu'un tissu de lambeaux détachés des *Lettres* prétendues *de Ganganelli*, qui venoient de paroître. Si le mot d'*outrecuidance* n'étoit pas suranné, qu'il exprimeroit avec énergie l'audace de ce *Protée* littéraire !

convenez enfin que cette *bizarrure* n'étoit point dans les Lettres originales : vous consentez donc à passer pour avoir fait un autre métier que celui de *Traducteur* & d'*Editeur*.

J'ai aussi revu l'Ouvrage italien, & je l'ai comparé avec la traduction française, dans laquelle j'ai trouvé quelques fautes, que j'ai fait disparoître en rendant les pensées à leur véritable sens. (Disc. prél. nouv. édit. page 18.)

Ah ! que cette tournure est adroite, Monsieur Caraccioli ! Qui ne voit que votre projet est de nous donner ici le change sur le motif des *variantes* énormes que la réclamation publique vous a forcé de substituer au texte français qui avoit paru d'abord ? Vous flattez-vous sérieusement que nous serons assez niais pour donner dans un pareil godan ? .... Quoi ! vous aviez d'abord mal *revu l'italien, & mal comparé avec la traduction française !* Mais ce qui est arrivé pour la premiere édition, ne peut-il pas vous arriver pour une seconde & une troisieme ? Comment donc voulez-vous que nous comptions sur vos éditions postérieures ?

Dans laquelle j'ai trouvé quelques fautes.

Que dites-vous, *quelques fautes ?* Dites mille *fautes* grossieres, qui, n'étant ni des erreurs d'impression, ni des omissions ou des négligences de traduction, démontrent irréfragablement l'imposture des Lettres ; des *fautes* sur lesquelles on vous a honteusement relevé ; des *fautes* qui, vivement censurées, ont réveillé votre attention sur quelques autres qui avoient échappé à la critique.

VOUS AVEZ RETOUCHÉ la traduction française, dans laquelle vous avez trouvé quelques fautes ! Vos variantes, qui dans un instant vont nous apprêter à rire, vont nous apprendre l'art admirable avec lequel vous *retouchez une traduction*.

J'ai retouché la traduction de la Lettre circulaire aux Evêques, & des Lettres adressées à Louis XV, à Madame Louise, au Duc de Parme, &c. & l'on verra (autant que le style de la Chancellerie Romaine peut le permettre) qu'elles ressemblent aux autres Lettres. (Disc. prél. nouv. édit. page 18.)

Bonne, bonne plaisanterie dont vous nous régalez! On vous avoit dit: « C'est une extravagance de donner à des Lettres, pour termes de comparaison, des » *Brefs, Bulles de Jubilé* & *Discours Consistoriaux* ». De plus, en proposant un parallele de ce genre, vous vous jugulez par vos propres armes; car en vérité le style d'un Bref ne peut pas ressembler à celui d'une Lettre missive, précisément parce qu'un Bref ne fut jamais qu'un Bref.

A cette objection que répondez-vous? *J'ai retouché la traduction, & l'on verra qu'elles* (ces Brefs que vous appellez des Lettres) *ressemblent réellement aux autres.* Donc, avant la traduction, les Lettres & les Brefs ne se ressembloient pas; & c'est précisément la these que j'ai soutenue plus haut. Il y a un plaisir infini à vous combattre, Monsieur Caraccioli; vous vous poussez des bottes à vous-même de toutes vos forces.

J'ai retouché la traduction des Lettres adressées à Louis XV, à Madame Louise, au Duc de Parme, &c.

Des Lettres adressées à Louis XV, &c.! Des Lettres!

Mais gravez-vous donc bien dans l'esprit que ce ne sont pas des Lettres ordinaires, mais des *Brefs*. Quoi! des Lettres familieres qui portent la clause *de la bénédiction apostolique*, & plusieurs la date *sous l'anneau du pêcheur*, & en tête la formule ordinaire, *Clément XIV, à .... Salut, &c.!* Vous l'avez bien senti: afin que ces formules ne dérangeassent pas votre systême, qu'avez-vous fait? Vous avez retranché de quelques-uns des Brefs imprimés à la fin des Let-

tres, & *la bénédiction apostolique*, & *l'anneau du pêcheur*. Comment ne vous êtes-vous pas apperçu que c'étoit une insigne mal-adresse ? Car ce style de la Chancellerie Romaine est invariable : donnez-vous la peine d'aller vous en assurer chez M. le Nonce lui-même.

Ainsi, par ce petit manége, vous faites tout ce que vous pouvez pour assimiler à des Lettres ces Brefs tronqués par la tête & par les pieds. Puisque votre imagination est toute tapissée de *Brefs & Bulles épistolaires*, vous n'avez qu'à prendre aussi le *Décret de Gratien*, le *Sexte*, les *Clémentines*, & les *Extravagantes de Jean XXII*; vous aurez, en fait de *Lettres* de Papes, de la besogne toute taillée.

(*Autant que le style de la Chancellerie Romaine peut le permettre.*)

Mais voyez votre obstination ! Si ces *Brefs*, que vous vous entêtez d'appeller *des Lettres*, portent l'empreinte du style *de la Chancellerie Romaine*, ils ne sont donc pas des *Lettres* qu'on puisse comparer à toutes les autres, qui ne viennent pas des bureaux de la même Chancellerie : car apparemment on ne s'y amuse pas à faire des expéditions *contre les dévotes qui s'habillent en brun*.

Cependant voulez-vous absolument que, par complaisance je vous accorde que ces *Brefs* soient des *Lettres* ? A la bonne heure : mais il s'ensuivra de là que les *quatre* dernieres de votre recueil ne sont pas des *Lettres* du *Pontife* Ganganelli. Faites bien attention à ce petit raisonnement que je vais vous faire. Ces *quatre* dernieres pieces, vous les donnez comme écrites par Ganganelli alors Pape. Or il n'y impartit pas à ses correspondans *la bénédiction apostolique*, *sous l'anneau du pêcheur*. (Voyez Lettres 129, 130, 131, 132.) Ces expressions, selon vous, étoient cependant du style familier des *Lettres* de ce Pontife : puis-

que ſes *Brefs* ſont du même ſtyle : donc les *quatre* dernieres épîtres ne ſont pas de *Ganganelli PAPE.* Tirez-vous de là, Monſieur Caraccioli.

Si le Supplément, que le public attend avec la plus vive impatience, n'a point encore paru, c'eſt que les productions de Ganganelli ne ſe FABRIQUENT POINT EN FRANCE. (Diſc. prél. nouv. édit. page 19.)

Ah ! ah ! ah ! *Le Supplément n'a pas encore paru, &c.* Je ſçais bien pourquoi, Monſieur Caraccioli; c'eſt qu'il vous faut *du temps* pour fabriquer ces nouvelles Lettres, & qu'elles n'ont pu ſe jeter au moule, ſur-tout dans la criſe où vous vous trouvez, aſſailli de gens qui, aujourd'hui au fait des procédés de votre manipulation, ont bucciné dans tout Paris votre ſecret. Je conçois que depuis un an, n'ayant pas l'eſprit aſſez tranquille, vous n'avez pu vous livrer aux travaux de *l'enfantement pour nous donner votre puîné.....* Je rirois bien ſi M. Caraccioli finiſſoit par une *fauſſe couche :* car on prétend que ce *Supplément* ſera mis dans le *grenier* du Pape. Pourquoi auſſi, en étourdi, avez-vous pris l'engagement de nous donner ce *Supplément,* avant de vous bien aſſurer ſi l'impoſture de vos premieres Lettres ne ſeroit pas démaſquée dès la premiere édition ?

LE SUPPLÉMENT, que le public attend avec la plus vive impatience.

Vous avez raiſon. Quant à moi, je meurs *d'impatience* de le voir. Cette lecture me fera faire un chyle excellent, & peut-être même me procurera l'honneur de vous écrire encore, & aux *Journaliſtes* d'amples matieres pour leurs feuilles, pourvu que vous ne leur faſſiez pas interdire la preſſe. Cet *embargo* mis par vous ſur certaines plumes en poſſeſſion d'*appeller un chat un chat....* a paru aux gens ſenſés un argument d'une force *épouvantable* en faveur de l'authenticité *des Lettres.*

Celles que j'ai déja. (Difc. prél. nouv. édit. p. 19.)

Puifque vous en *aviez déja*, que n'en mettiez-vous une ou deux dans votre *nouvelle* édition ? Cette addition auroit prouvé que vous ne vous laiffez pas ébranler par de vaines critiques ; que votre zele à fournir de nouvelles Lettres auffi-tôt qu'elles vous tombent entre les mains, marque la candeur de votre ame, & que vous allez droit votre chemin. Ces deux Lettres n'euffent pas diminué de beaucoup la groffeur du volume que vous nous annoncez ; ainfi nous y euffions gagné, & vous n'y euffiez rien perdu.

Celles qu'on me promet, me mettront à même de donner encore un volume, mais qui ne fera pas moins intéreffant. (Ibid.)

Voulez-vous, Monfieur Caraccioli, que je vous donne, moi, quelques fujets *bien intéreffans* à traiter ? Prenez l'hiftoire des Anglo-Américains, qui fe battent tant qu'ils peuvent contre la *mere patrie.* Faites écrire à Ganganelli quelques Lettres où, en grand politique, il prédira qu'*un jour viendra* que les Colonies fecoueront leurs chaînes & briferont leur joug ; qu'il eft à defirer que ce fameux événement ne foit pas éloigné, afin que *la liberté des hommes opprimés fur un hémifphere, puiffe trouver un afyle fur l'autre.* Vous aurez une infinité d'aphorifmes philofophiques à préférer là-deffus. Vous avez *M. Stuart, l'Ecoffais, votre ami ;* voilà à qui adreffer la Lettre. Cette *Amérique*, fur qui nous avons tous les yeux ouverts, piquera la curiofité du moment.

J'ai un autre fujet à vous offrir encore ; c'eft l'état actuel de la *Pologne.* Vous en avez déja parlé ; mais voici du neuf. Vous n'ignorez pas qu'il s'eft tenu une *Diete générale*, où la conftitution de la République a été changée, le pouvoir des *Grands - Généraux* aboli, l'autorité Royale heureufement rétablie. Prenez ce côté intéreffant, & faites annoncer par Gan-

ganelli cette mémorable révolution. Adreſſez cette Lettre à quelque *Référendaire* dont le nom finiſſe en *ski ;* rien de plus aiſé. Il eſt tout clair qu'il vous faudra *antidater*, & antidater de bien loin: mais, de grace, prenez bien garde. D'abord point d'étourderie ſur ces dates ; puis convenez ſi bien avec vous-même de votre texte, que vous ne donniez priſe ſur rien dans une édition poſtérieure. Songez à ces deux articles, je vous en ſupplie.

A propos de *révolutions*, apprenez-moi pourquoi, dans votre recueil, vous avez omis de nous donner un morceau ſur celle de *Suede*, opérée en 1772, ſans coup férir. Feuilletez bien les papiers de Ganganelli ; vous devez trouver quelque Lettre ſur ce ſujet.

M. l'Abbé Fabri, NEVEU *de Clément XIV, ſe chargera lui-même de mettre au jour les Traités de Théologie que ce* PAPE *a compoſés, & qui ſont infiniment eſtimés.* (Diſc. prél. nouv. édit. page 19.)

Les bras me tombent. *M. l'Abbé Fabri, neveu de Clément XIV!* Eſt-il poſſible que le même homme, le même M. Caraccioli, appelle l'*Abbé Fabri neveu de Clément XIV*, lui qui, dans la Vie de ce Pontife (*page 155.*), s'exprime ainſi : *On ne ſçait s'il a des* PARENS *; c'eſt le Grand-Prêtre Melchiſédech :* & (*page 158.*): *Les* NEVEUX *de Ganganelli ſont reſtés ſous un nuage ?*

Des Traités de Théologie que le Pape a compoſés, & qui ſont infiniment eſtimés! Eh ! vous nous avez dit que ce Pape n'a jamais *rien écrit.* Reliſez donc la page 128 *de la Vie de Clément XIV, prem. édit.* Eſt-il poſſible que vous ayiez la mémoire auſſi courte ? Elle vous a joué ici un bien mauvais tour ! Ecoutez ce qu'on lit à la page 250 de cette même Vie. .... *Ganganelli parla quelquefois de refondre le Bréviaire Romain, & de donner un* CORPS DE DOCTRINE *qui*

fixât l'enseignement de la théologie..... Malheureusement ce furent autant de projets que ses embarras, & sur-tout la mort, firent évanouir. Osez nous parler, après cela, d'une *Théologie de Clément XIV.*

Ainsi, *des Traités de Théologie que* CE PAPE a composés ! Cela n'est pas exact, *que ce Pape :* des badauds pourroient, sur cette expression louche, s'imaginer que ces Traités ont été faits par Ganganelli *pendant* son pontificat. Qui doute qu'accablé du poids des affaires, suites d'un regne orageux, il n'a pu avoir le temps de rédiger des *cahiers* de théologie ? Il falloit dire, *Traités qu'il a composés étant Cordelier, Lecteur en théologie :* ce qui est un peu différent : vous en sentez la raison.

Que ce Pape a composés. Il me vient à ce sujet une violente suspicion. Cette expression ne signifieroit-elle pas que le *Pape* (celui qui a écrit les cent trente-deux Lettres) a composé *ces Traités ?* Je suis convaincu que c'est ce *Pape-là,* & non un autre. Vous vous rappellez que j'ai démontré qu'un certain M. Caraccioli étoit agent d'un certain parti, & que tout ce recueil avoit pour fin derniere un certain objet, qu'on devoit, en se pliant & se repliant, parvenir à remplir à petit bruit ? Eh bien ! s'il arrivoit que cette Théologie fût composée pour servir d'arsenal à certaines propositions proscrites, & qu'on s'efforce de faire reparoître sous toutes les faces ? Qu'en pensez-vous ? Entre nous, ce seroit un bon croc-en-jambe à donner aux *Molinistes !* Comme on est en train de lire les Ouvrages épistolaires de Ganganelli, on aura aussi la curiosité de lire *sa Théologie.* Il ne sera pas très-aisé de prouver dans l'instant que cet Ouvrage est aussi apocryphe que les *Lettres ;* interìm *la bonne doctrine* se propagera. Comme vous n'êtes chargé que de la partie épistolaire, & que votre état de laïque ne suppose pas de connoissances fort théologiques (car

tout le monde ne ſçait pas que vous avez dû ou pu en acquérir dans une Congrégation Eccléſiaſtique où vous avez été enrôlé), & que de plus, au pis aller, en vous accuſant même du talent de fabriquer des Lettres, on ne pourroit pas vraiſemblablement croire qu'il y ait un Caraccioli pour chaque genre ; on ne s'aviſera donc pas de vous mettre ſur le corps cette *Théologie*-là : le préjugé ſera en faveur du nom qu'elle portera, & la *vérité catholique*, juſqu'ici *réprimée*, triomphera à la fin. Soyez de bon compte : comment trouvez-vous mon idée ? Ne croiriez-vous pas que j'ai été appellé *au petit comité ?* Mais comme il faut vous confier mes ſuſpicions dans toute leur étendue, ne ſeroit-il pas convenu déja entre *vous autres*, qu'au cas que vous ne vous ſentiſſiez pas les reins aſſez forts pour vous charger de compoſer ce Code théologique, & ſur-tout de le compoſer en latin, idiôme dont vous n'avez peut-être pas aſſez d'uſage ; ne ſeroit-il pas, dis-je, convenu entre *vous autres* que vous ſeriez au moins le *Traducteur* de cette importante Théologie ? Oui, le *Traducteur :* vous m'entendez bien : car il faudra abſolument une *traduction*, quand ce ne ſeroit que pour *nos ſœurs de la petite Egliſe.*

Ainſi, Monſieur Caraccioli, quelque choſe qui arrive, vous aurez part à la bonne œuvre : votre enthouſiaſme pour tout ce qui ſort de la plume de Ganganelli, mérite que l'on vous donne au moins la tâche qui vous convient.

Telle eſt mon idée. Elle pourra vous paroître un peu folle ; néanmoins elle a tellement pris dans pluſieurs têtes, que des gens, eſprits ombrageux, ont cru devoir prévenir les premiers Paſteurs & le Gouvernement ſur cette fameuſe *Théologie* que l'*Abbé Fabri* prépare. Ainſi avertiſſez cet Abbé de prendre ſes meſures en conſéquence. Je lui conſeille de s'arranger avec les Imprimeurs de l'*Archevêque d'Utrecht.* Si je

ne vous passe rien, vous voyez que je ne vous cache rien; c'est une preuve de ma droiture.

En voici une autre. Je vous ai reproché d'avoir fait des changemens dans les deux éditions de votre Discours préliminaire; cependant, comme il faut être juste, j'avoue qu'il s'y trouve en certains endroits des morceaux qui sont les mêmes, par exemple, tout cet article qui commence par ces mots, *ennemi déclaré des petites dévotions*, *&c.* Les deux éditions se ressemblent sur cet article.

Les petites dévotions, expression favorite de M. Caraccioli. J'admire le zele avec lequel vous attaquez les *dévots*, & le ton léger avec lequel vous les persifflez. Sur ce chapitre je passe condamnation; je vous les livre, ces *dévots:* vous avez raison de leur en vouloir. Il paroît que vous les connoissez bien. Ils sont malins & babillards; ils n'ont point du tout de vraie *charité.* Sçavez-vous que ce sont ces partisans *des dévotionnettes* qui ont été les premiers à jaser sur les *Lettres de Ganganelli?* Plusieurs même ont eu la malice *infernale* d'aller porter chez des *mécréans* le *Véritable Mentor*, le *Voyage de la Raison*, & plusieurs de vos Ouvrages, pour goûter le plaisir diabolique de fulguriser tous vos partisans, & les réduire à se bien convaincre que c'est vous qui êtes le *Pape Ganganelli*, Auteur de ces cent trente-deux épîtres charmantes, & où les Français sur-tout ont été enchantés de retrouver toutes les expressions à la mode dans leur nation.

Je conviens que cette race dangereuse de *dévots* vous a joué là un tour pendable: vous ne devez pas le leur pardonner.

Le *Discours préliminaire* de votre *nouvelle édition* ainsi analysé, j'allois tout de suite m'occuper des *variantes mirifiques* que vous nous avez données dans les *Clémentines* de la seconde main; mais dans cet instant

vient d'entrer un de mes amis, qui a fait l'emplette de la *troisieme partie* de vos Lettres, vulgairement appellée votre *Supplément.* Par dix-huit mois d'attente vous m'avez fait acheter l'avantage de le posséder. A l'ouverture du livre, j'y apperçois les mêmes traces de l'imposture qui a présidé à la composition des premieres Lettres.

A l'étiquette du sac j'ai reconnu l'empreinte de M. Caraccioli; c'est *la voix de Jacob* qu'il emprunte, mais c'est toujours *la main d'Esaü.* A chaque page on devine le faussaire; on y reconnoît son langage, ses manieres, son encolure. Ces nouvelles épîtres sentent de cent lieues à la ronde l'esprit de parti chevillé dans l'ame de celui qui les a composées.

Vous avez bien eu raison, Monsieur Caraccioli, d'appeller cet Ouvrage du nom de *Supplément;* car vous avez eu l'art d'y suppléer à tous les traits qui, dans les premieres Lettres n'étoient qu'ébauchés. Certaines propositions d'abord entrevues, sont ici établies plus directement: certaines matieres sur lesquelles vous vous étiez permis des épigrammes dont la malignité étoit plus enveloppée, sont assaisonnées ici d'un sel plus piquant. Rien de plus naturel; toutes les critiques qu'on vous a fait essuyer, ont dû vous aigrir l'humeur.

Commençons par discuter l'*Avertissement* qui précede ce *Supplément:* c'est un arsenal qui va fournir encore des armes meurtrieres contre M. Caraccioli.

Ce volume n'a pas besoin de Préface ni d'apologie. (Page premiere.)

Pourquoi donc une *Préface* de plus de *vingt pages*, où vous suez sang & eau pour nous donner précisément une *apologie?* Vous y répétez sans cesse, *usque ad satietatem*, tout ce que vous nous aviez déja dit dans toutes vos autres Préfaces.

Vous nous citez le *portrait historique de cet illustre*

Pontife, portrait ſorti de la plume vigoureuſe d'un Sçavant d'Italie, & tracé dans une Lettre du 20 Novembre 1776; mais vous ne dites pas le nom de ce peintre vigoureux. Quoi! toujours des anonymes qui ſont vos témoins!

Qui prouve mieux que ce portrait, digne de Tacite, qu'on n'a pas fait parler Ganganelli, lorſqu'on a publié des Lettres où l'on trouve une connoiſſance PARFAITE *des livres français & des nations étrangeres? &c.* (page 16.)

Vous avez donc oublié ce que vous faiſiez dire à Ganganelli dans la Lettre 142 (*page 27.*) : *Tout cela joint à la place de Conſulteur dont on m'a pourvu, ne m'a permis de faire que quelques légeres excurſions dans la littérature étrangere.*

La contradiction eſt palpable. Si Ganganelli avoit une connoiſſance parfaite des livres français, il avoit donc fait plus que de *légeres excurſions dans la littérature étrangere.*

Je vois bien pourquoi vous avez riſqué cette contradiction. On vous avoit prouvé que Ganganelli ne ſçavoit pas le français. Dans votre Supplément vous conſentez à avouer qu'il n'avoit fait que de *légeres excurſions* dans notre littérature : mais pour ſauver ce que vous aviez d'abord dit, vous gliſſez incontinent cette petite phraſe, *Dont j'ai pris aſſez de connoiſſance pour en parler.* (Ibid.) Ainſi tout s'arrange. Mais pourquoi donc avez-vous oublié d'effacer de l'*Avertiſſement cette connoiſſance parfaite des livres français?*

A quoi revient la Lettre de *Mgr. Monino* que vous nous citez? Elle ne prouve rien pour vous. Il vous écrit que *SI les Lettres n'étoient pas une production de Ganganelli, il faudroit que l'Auteur eût ſon eſprit, ſa doctrine, ſes maximes, ſa vivacité, ſa gaieté.*

Cette propoſition, comme vous voyez, eſt conditionnelle, & non abſolue. Eſt-il donc ſi difficile d'i-

miter la *doctrine*, les *maximes*, la *gaieté* d'un Auteur dont on veut fabriquer des Lettres. Avez-vous lu les Lettres de *Madame de Pompadour?* Il y en a quelques-unes faites avec tant d'art, que bien des gens s'y sont mépris. Relisez les Lettres de la Reine *Christine*, composées par *M. Lacombe :* il a saisi si habilement l'esprit & le ton de cette Princesse, que M. de Voltaire lui-même y fut attrapé, & qu'il s'écria : *Voilà, voilà la Reine Christine. C'est comme cela qu'elle écrivoit; je la reconnois à son style.*

Qu'importe la *dédicace de la These au Pere Ganganelli, soutenue à Turin en 1749? On vantoit dès-lors, dans cet éloge, les fruits sortis de la plume de ce Sçavant Religieux* (page 19.); mais vantoit-on alors, parmi ces fruits sortis de sa plume, les deux cents Lettres contenues dans les trois volumes dont vous êtes l'Editeur, & qui iront peut-être à dix mille avant dix ans?

Pour peu qu'on veuille analyser cette Epître dédicatoire, qui se trouve toute entiere à la suite des Lettres, on sera convaincu que la sagesse, la gaieté, la douceur, l'affabilité, enfin l'éloquence & le sçavoir qui brillent dans les Lettres de Ganganelli, ne sont point imaginaires. (Pages 20 & 22.)

Analysons, j'y consens, cette *Epître dédicatoire.* D'abord il n'y est pas fait mention de *gaieté :* où donc l'avez-vous prise? Vous êtes sans cesse à nous parler de la *gaieté* de Ganganelli : qui ne sçait que c'est parce que vous avez fait un livre sur la *gaieté?* Allons donc, Monsieur le Marquis, laissez là votre *gaieté.*

2°. L'Epître dédicatoire nous apprend qu'il fut fait de bonne heure *maître en Israël*, c'est-à-dire, *Maître en théologie ;* que les *écoles* d'*Ascoli*, de *Fano*, de *Milan*, de *Bologne*, retentirent *des leçons de sa sagesse ; que la gloire qui lui est* PROPRE, c'est d'avoir trouvé l'art de rendre plus intelligible le langage barbare de

Scot ; enfin, que Ganganelli, à cause de son sçavoir *théologique*, fut choisi par Benoît XIV pour *Consulteur du Saint-Office.* Or voyez-vous là ces *connoissances universelles* sur la littérature, *qui brillent* dans ses Epîtres ? Voyez-vous dans tout cela *la gaieté, l'affabilité* de Ganganelli ? Est-ce que l'on fait un homme *Consulteur du Saint-Office* à cause de sa *gaieté* & de son *affabilité ?* Non assurément. Aussi Ganganelli est-il loué en cette qualité sur la *maniere de s'exprimer, sur l'élégance naturelle & soutenue du style* (de ses rapports au Tribunal du Saint-Office), *sur la justesse, sur la fermeté de ses réponses à toutes les difficultés* (qu'on lui proposoit au Saint-Office), *sur la solidité de ses avis dans les affaires les plus épineuses* (du Saint-Office). *Ex quo, in gravissimo virorum doctissimorum concessu, copiosos cœpisti sapientiæ tuæ radios effundere.... Commendant singuli perspicuam illam tuam dicendi methodum, constantem styli & sermonis elegantiam, firmam ratamque in selectissimis tuis ad difficillima quæque* CONSULTA *responsis sententiam.*

Comment donc osez-vous, pour preuve de votre assertion, nous donner ces paroles extraites de l'*Epître dédicatoire : Disertissimis ac* DOCTISSIMIS *tuis ità delectantur* SCRIPTIS, *tum* PRÆCEPTORES, *tum* DISCIPULI, *ut omnium jam terantur manibus, ac* PER ORBEM SERAPHICUM, ABSQUE PRÆLI ADMINICULO, *sed solâ celeberrimi Autoris famâ, tanquam velocissimis deportata pennis,* LONGÈ LATÈQUE CIRCUMFERANTUR. (Page 20.)

Y a-t-il dans cet extrait un seul mot dont on puisse induire *l'éloquence & le sçavoir* (sur-tout le sçavoir sur la peinture) *qui brillent dans les Lettres de Ganganelli ?* Je vois bien qu'on l'encense ici sur les *doctes* écrits qu'il avoit composés ; mais ne pouvoit-ce pas être des Ouvrages d'*école*, c'est-à-dire des *cahiers de philosophie & de théologie ?* La preuve en est que c'é-

toient des manuſcrits qui couroient, *abſque prœli adminiculo, per orbem Seraphicum.* Or préciſément, pour ces *cahiers de philoſophie & de théologie*, on ne fait pas gémir *la preſſe ;* ce ſont des manuſcrits qu'on dicte à des diſciples. N'eſt-ce pas là tout juſte ce qui ſe pratique, entre autres, *dans l'Ordre Séraphique*, où les *cahiers* de théologie ou de philoſophie, & juſqu'aux SERMONS, ſe léguent comme *effets mobiliers*, par *donation entre vifs*, pour ſe propager de génération en génération ; ſouvent même volent de maiſon en maiſon ? Tels les écrits de Ganganelli, qui *per orbem Seraphicum longè latèque circumferuntur.*

Voulez-vous une autre preuve que ce n'étoient que des *cahiers de philoſophie* ou *de théologie ?* C'eſt que les *Profeſſeurs* comme les *diſciples*, les recherchoient également : *Delectantur .... ſcriptis tuis tum Prœceptores, tum diſcipuli.* Eſt-ce que s'il eût été queſtion de quelques productions relatives aux belles-lettres, ſurtout françaiſes, on y feroit mention de *Profeſſeurs* & d'*écoliers ?* Il eſt donc clair que tous les éloges de *cette dédicace* n'ont pour objet que de louer Ganganelli comme un perſonnage excellent ſur les *bancs* (a) de *philoſophie & de théologie.*

D'ailleurs, êtes-vous aſſez neuf pour ne pas ſçavoir ce que c'eſt que ces *dédicaces de theſes ?* Eſt-ce que vous n'avez jamais vu quelques-unes de celles qu'il eſt d'uſage d'offrir dans toutes les Univerſités ? Vous vous extaſiez ſur les complimens qu'on fait dans cette *épître dédicatoire* à Ganganelli : vouliez-vous donc qu'on lui dît des incivilités & des injures ? Le héros d'une dédicace eſt ſans contredit, le jour *de la theſe*, le premier homme du monde. Votre bonhomie ſur cette *dédicace*, me rappelle une anecdote

(*a*) Je connois très-particuliérement quelqu'un contre qui le *Pere Maître Ganganelli* a argumenté très-ſouvent en Théologie.

plaiſante que l'on raconte d'un jeune étudiant en philoſophie. Il ſoutenoit ſon acte dans une petite ville, dont la perſonne la plus inſigne étoit un Officier, *Major* d'un Régiment d'Infanterie en garniſon ſur les lieux. La *theſe* fut dédiée à ce militaire *ignare* & *non lettré*, ſi jamais il en fut. Il eut le front d'aſſiſter à cet exercice, bien perſuadé qu'il y recevroit force complimens. Comme le latin étoit pour lui de l'arabe ou de l'hébreu, il ſe figura que ſa qualité de *Major* du Régiment ne manqueroit pas d'être le mot du guet qui l'avertiroit de chaque coup d'encenſoir. En conſéquence notre homme prend ſéance. A peine aſſis, il entend un *concedo MAJOREM:* ſur le champ le *Major* fait une profonde inclination. Part un *diſtinguo MAJOREM :* autre ſalamalec. Suit un *nego MAJOREM*, motivé ſur ce qu'elle étoit *ridicula*, *inepta* & *abſurda ;* & notre *bourique* en uniforme de s'incliner encore plus profondément, & tous les aſſiſtans de rire à gorge déployée, à qui mieux mieux.

Peut-être que cette petite hiſtoire arrivée à mon *Major*, déleurrera *M. le Colonel*, & le familiariſera avec le ton de toutes les *dédicaces de theſes*.

Parmi les fruits (ſortis de la plume de Ganganelli) vantés dans cet éloge, *on doit compter un petit Ouvrage écrit à la requiſition du Cardinal Cibo, & des Réflexions ſur l'homme, ſur le zele, ſur le ſtyle, ſur les bibliotheques, ſur les diverſes Nations.* (Page 19.)

Je défie M. Caraccioli de me faire voir un ſeul trait qui, dans l'*Epître dédicatoire de Turin*, ait rapport à tous ces Ouvrages. Sur quel motif prétend-il donc *les compter parmi les fruits vantés dans cet éloge ?*

J'apprendrai bientôt au public d'où ſortent *toutes ces Réflexions ſur l'homme, ſur le zele, &c.*

Ces Réflexions, quoique retouchées quelques années après par Ganganelli lui-même, & envoyées à divers amis, ſubſiſtoient déja avant la dédicace. (Ibid.)

Elles *ſubſiſtoient avant la dédicace !* La preuve, Monſieur Caraccioli ? la preuve ?

Retouchées par Ganganelli lui-même, & envoyées à divers amis.

Je vous entends; *retouchées par Ganganelli, le même* qui eſt *l'Auteur des Lettres.* Ainſi qu'on ne s'étonne plus *ſi ces Réflexions* ſont écrites du même ſtyle, également ornées de toutes les graces de la langue françaiſe, avec de l'amphigouri par-ci par-là, comme *dans les Lettres.*

J'aurois, d'ailleurs, gardé l'incognito (ce qui n'étoit pas difficile) ſi j'avois uſé d'une pieuſe fraude pour mettre ſous un nom reſpectable un Ouvrage rempli de la plus ſolide religion (& où Jeſus-Chriſt badine avec Sainte Thérese)*; mais je me ſuis montré, parce que je ſuis vrai.* (Page 22.)

Vous nous en contez, Monſieur Caraccioli. Vous dites que vous n'avez pas *gardé l'incognito !* Pourquoi donc n'avez-vous pas mis votre nom à la tête des Lettres, pas même dans la Vie ? Et vous appellez cela n'avoir pas *gardé l'incognito !* On vous a connu parce qu'on vous a deviné malgré vous, parce que ſans ceſſe vous parliez en tierce perſonne du *Marquis Caraccioli* & *de ſes Ouvrages :* & vous venez nous dire : *J'aurois d'ailleurs gardé l'incognito.* Il ne vous étoit pas d'ailleurs fort aiſé de garder cet *incognito ;* 1°. parce qu'il eſt *difficile* de réſiſter à la tentation de jouer un grand rôle dans *un parti*, & parce qu'à Paris, ſur-tout avec un peu de vogue (& nous avons vu combien l'*Editeur* des Lettres de Ganganelli a été tambouriné) à Paris, avec un peu de vogue, on a des dîners & des ſoupers tant que l'on veut ; 2°. parce qu'indépendamment de votre *incognito*, la reſſemblance de vos Ouvrages avec les Lettres, étoit ſi ſenſible, ſi frappante, qu'on en eût conclu l'impoſture des Lettres. Ne dites donc pas que vous vous êtes *montré*

parce que vous êtes vrai, mais parce que vous êtes un *madré compere.*

Voici votre ſecret. Vous vous dîtes alors à vous-même : « Quoique je ne me nomme pas, on pourra » me deviner, par la reſſemblance de mes Ouvrages » avec le fond des Lettres. Si j'attends à ce moment » pour avouer que j'en avois copié quelques-unes de» puis long-temps, la juſtification ſera pitoyable, » parce qu'elle ſera tardive, & je manquerai mon » coup. Faiſons mieux ; prévenons que nous avons » copié des Lettres dès 1758 : cet aveu donnera le » change, & l'argument le plus redoutable pour moi » ſe changera auſſi-tôt en preuve ».

Voulez-vous que je vous démontre qu'il étoit impoſſible que vous ne priſſiez pas le parti de vous nommer, à moins de vouloir paſſer pour le plus maladroit des charlatans ? C'eſt que, malgré votre aveu d'avoir pillé, tous ceux qui ont une teinte de raiſon, ſont convaincus que c'eſt vous qui avez fabriqué les Lettres. Qu'eût-ce donc été, ſi, pour confeſſer votre plagiat, vous euſſiez attendu qu'on eût découvert l'identité des *Clémentines* avec les *Caracciolana ?*

La SINCÉRITÉ *qui conduit ma plume, ne m'a point fait retrancher les phraſes qu'on pourroit retrouver dans mes Ouvrages. J'ai laiſſé les choſes telles qu'elles ſont, parce que je mis réellement à contribution les* ÉCRITS *de Ganganelli dès les premieres années qu'ils me tomberent ſous la main.* (Page 28.)

Ici, Monſieur le Marquis, ſi je ne me retenois, je vous ferois une rude apoſtrophe. N'eſt-ce pas ſe jouer de tous les principes, que de trahir *la ſincérité*, fondement de la ſociété, garant de la foi publique, dans le même inſtant où préciſément vous affectez de lui rendre hommage ? *La ſincérité conduit votre plume !* Juſte Ciel ! Dans vos premieres éditions vous aviez dit & répété que vous aviez copié les LETTRES de Gan-

ganelli dès qu'elles parurent. Qu'arriva-t-il ? Lorſque ces *Lettres parurent*, à l'objection de leur identité avec vos Ouvrages, vous répondîtes : *Eh bien, Meſſieurs ! ne vous l'avois-je pas dit ?* Cependant, voyant cette reſſemblance de ſtyle jeter la défiance & l'inquiétude dans l'eſprit de tous vos partiſans, & vous les enlever chaque jour par douzaines, vous changeâtes de manœuvre ; vous conçûtes la ſublime idée de donner un *Supplément* de Lettres que vous fabriquâtes encore, mais où vous inſérâtes un grand nombre d'autres Ouvrages prétendus de Ganganelli. C'étoient d'abord ſeulement des *Lettres ;* aujourd'hui ce n'eſt plus cela ; ce ſont des *Diſcours*, des *Réflexions*, des *Panégyriques*, des *Sermons*. On devoit également retrouver, & on a en effet retrouvé M. Caraccioli dans tous ces *Diſcours & ces Réflexions :* il avoit cependant accuſé n'avoir copié que des *Lettres*. Un nouveau cri va s'élever ; le bruit d'une nouvelle impoſture va ſe répandre. Quel moyen trouve M. le Marquis pour l'appaiſer ? C'eſt de nous dire de nouveau, dans l'*Avertiſſement du Supplément*, qu'il a copié les Ouvrages de Ganganelli. Les gens ſuperficiels prendroient cet aveu pour la répétition du premier : point du tout : il y a un piege imperceptible, qui conſiſte dans un petit mot ; le mot *Ecrits*, mis à la place de *Lettres*. D'abord on avoit lu qu'il avoit copié les *Lettres de Ganganelli ;* ici on lit que ce ſont *ſes Ecrits*. De là il ſe trouve à la parade ſur tout. Pour ceux qui ne s'appercevroient pas que les *Diſcours*, *Réflexions*, *&c.* qui forment en grande partie le *Supplément*, ſe retrouvent également dans les livres de M. Caraccioli, alors ſon aveu d'avoir pillé ne devoit paroître que la répétition du premier, parce que des *Lettres* ſont des *ECRITS*. Pour ceux, au contraire, qui remarqueroient que les *Diſcours*, les *Réflexions* ſont également pillés, alors il devoit leur dire : *Je*

vous en avois prévenu dans mon Avertissement ; car je vous ai dit : JE MIS RÉELLEMENT A CONTRIBUTION LES ECRITS DE GANGANELLI DÈS LES PREMIERES ANNÉES QU'ILS ME TOMBERENT ENTRE LES MAINS. J'ai donc dit vrai, puisque si des Lettres sont des Ecrits, tous les Ecrits ne sont pas des Lettres.

Quoi qu'il en soit, voici le résultat de toutes vos assertions ; c'est que si ce ne sont pas seulement les *Lettres*, mais les *Ecrits* de Ganganelli, que vous avez *mis à contribution*, il s'ensuit que quand on lit du *Ganganelli*, c'est du *Caraccioli* qu'on lit, & que quand on lit du *Caraccioli*, c'est du *Ganganelli* qu'on lit. Que faut-il de plus pour dessiller les yeux de la prévention la plus obstinée en faveur des Lettres attribuées à Clément XIV ?

On ne se dépouille ni de son style, ni de sa maniere de penser, quand on traduit ; & cela est tellement vrai, qu'on trouveroit mon TABLEAU DE LA MORT tout entier dans les NUITS D'YOUNG, si j'en avois été l'Editeur. (Pages 28 & 29.)

Fort bien ! Mais quand on traduit, on ne donne pas ses propres pensées pour celles de l'Auteur, & tous les Ouvrages du Traducteur ne se trouvent pas être ceux de l'Auteur. Sous prétexte de persiffler vos censeurs, vous nous parlez encore de votre *Tableau de la Mort :* ne finirez-vous donc jamais de nous citer sans cesse vos Ouvrages ?

Ce n'est pas connoître les Italiens, c'est même outrager Rome, que de vouloir persuader au public que les Lettres de Ganganelli ne peuvent être une production ultramontaine, parce qu'on y combat le faux zele & la fausse piété. (Page 22.)

Point du tout, Monsieur Caraccioli : vos adversaires sont meilleurs logiciens. Ils soutiennent que les Lettres de Ganganelli ne sont point une production ultramontaine, non parce qu'on *y combat le faux zele,*

mais parce que c'eſt du français tout pur, compoſé à Paris, ſur tous les ſujets les plus conformes au goût actuel des Français. Ils les ſoutiennent apocryphes, parce que *l'Editeur*, tout Marquis qu'il eſt, a été ſe jeter aux pieds *d'un Religieux* qui ſe diſpoſoit à démaſquer l'impoſteur; & que le pénitent a cherché à déſarmer la plume vengereſſe, en diſant: *Ne me perdez pas, mon Révérend Pere, ne me perdez pas.*

Eſt-ce ne pas connoître les Italiens, eſt-ce même outrager Rome, que de vouloir perſuader au public qu'une preuve de cette force contre vous eſt une preuve aſſommante?

On va imprimer inceſſamment en français le Traité de MURATORI, DELLA DEVOZIONE REGOLATA, *qu'on peut appeller le renverſement de toutes les ſuperſtitions; & autant il alarmera tous les faux dévots, autant il intéreſſera ceux qui ont une piété ſolide.* (Pages 23 & 24.)

Vous en voulez bien *aux faux dévots!* Vous les pourſuivez à pied & à cheval. Quatre de vos *Préfaces* ſont parvenues à ma connoiſſance, & il n'y en a pas une ſeule où vous ne *faſſiez feu* contre les *faux dévots*. On prétend que M. de Voltaire ne vilipende tant les *Juifs*, que parce que le *Juif d'Acoſta* lui a fait perdre une ſomme de *vingt ou trente mille livres:* n'auriez-vous pas eu auſſi, Monſieur Caraccioli, quelques querelles dans un autre genre avec certains *dévots*.

Quant à ce que vous nous apprenez de la *Devozione regolata* de *Muratori*, vous avez raiſon de dire que *celui qui l'a traduite connoit parfaitement l'italien.* Vous auriez dû ajouter qu'il *vous connoiſſoit* auſſi *parfaitement;* nous en verrons bientôt une preuve *en deux volumes.*

Je me contente de dire qu'on ne peut attaquer cet excellent Recueil dans ce qu'il avance contre les excès du faux zele & de la dévotion, ſans faire le procès aux

PP. Bourdaloue, Cheminais, Neuville. Il n'y a rien de plus fort que la maniere dont ils attaquent la piété superbe, &c. (Pages 26 & 27.)

Votre affectation à ne choisir précisément que trois Prédicateurs *Jésuites*, est encore une de vos petites malices : elle a pour but de nous faire entendre qu'il n'y a que leurs confreres qui attaquent *les Lettres*. Dites-moi ; l'Auteur de la *Diatribe Clémentine* (a) est-il du même Ordre que les *PP. Bourdaloue, Cheminais & Neuville ?*

Vous objectez que ces trois célebres Prédicateurs ont attaqué *certaines bigotes enthousiastes :* mais se sont-ils amusés à prouver qu'elles devoient *s'habiller en bleu*, parce que *les Anges sont peints dans cette couleur ?* Ont-ils donné dans la chaire évangélique des *lazzi*, comme vous nous en donnez dans vos Lettres sous le nom *d'un Pape ?* Ont-ils avancé cette proposition : *Mes Freres, nous Ministres de la charité, NOUS RACCOMMODERONS ceux qui sont brouillés AVEC LEUR FAMILLE, EXCEPTÉ PEUT-ÊTRE AVEC UNE CERTAINE MARQUISE, QUE NOUS CROYONS TROP DÉVOTE POUR PARDONNER ?* (Voyez Lettre 30.)

On trouvera dans ce volume des Lettres écrites à des personnes encore vivantes. Ainsi on ne répétera pas davantage que toutes celles qu'on cite n'existent plus. (P. 27.)

C'est précisément d'après ce raisonnement que vous faites ici, qu'on dira, qu'on ne cessera de dire, & qu'on *répétera* toujours, que vos Lettres des deux premieres parties n'ayant été adressées qu'à des défunts, ce que vous dites aujourd'hui n'est qu'une excuse après coup ; car il est visible que vous n'en adressez maintenant quelques-unes à des personnes vivantes, qu'afin d'affoiblir l'objection contre les premieres. Observez donc que les dernieres que vous

(*a*) Cet Ouvrage contre les *Lettres de Ganganelli*, est d'un Dominicain.

citez, dans votre *Supplément*, comme adressées aux vivans, ne feront pas que celles des deux premieres ne le soient pas aux morts, par la raison que *quod factum est, infectum esse nequit.* On va juger de l'adresse de M. le Marquis.

Quelles sont ces Lettres à des personnes vivantes ? Ce sont des Lettres *en forme de Brefs*, dites-vous vous-même, écrites, à qui ? *Au Révérend Pere Pichault, Général des Chanoines Réguliers* (dits Mathurins); à *l'Abbesse de Ste Claire de Moulins ;* au *Révérend Pere Chastenet de Puysegur, Général de la Doctrine Chrétienne ;* à *M. Baron, Secrétaire de l'Académie d'Amiens ;* à *M. Moline, Avocat à Paris ;* à *M. Mignonneau, Commissaire des Gardes-du-Corps du Roi de France ;* à *M. de Havern, Gentilhomme de la Cour Impériale :* l'une en réponse à la lettre de *M. Pichault* & de *l'Abbesse,* sur ce qu'ils avoient félicité Clément XIV de son exaltation ; l'autre, à une lettre du *P. Puysegur*, qui lui faisoit part de sa seconde élection; la troisieme, en remerciement du compliment fait *sur l'exaltation*, & d'*une anagramme du nom* de Ganganelli ; la quatrieme, en reconnoissance d'une *Galerie universelle*, & du *portrait* du Pape, *gravé en couleur ;* la cinquieme, en remerciement de l'*Histoire métallique de la Maison de Lorraine*, & d'*un manuscrit de Dom Calmet*, ainsi que de l'*exemplaire d'une traduction de la piece de l'Abbé Métastasio, intitulée, La Clémence de Titus ;* enfin celle à *M. de Havern*, en remerciement *d'une médaille gravée à l'occasion du mariage de l'Archiduc Ferdinand d'Autriche.* Et voilà ces Lettres *écrites à des personnes vivantes !* Sans doute elles sont *vivantes :* mais ce ne sont pas des Lettres telles que nous les demandons, puisque vous nous apprenez vous-même qu'elles sont *en forme de Brefs*. Qui est-ce qui ne sçait pas que quiconque écrit à un Pape, soit pour le féliciter, soit pour lui dédier un Ouvrage,

ſoit pour lui offrir quelque choſe de précieux, eſt immanquablement aſſuré d'en recevoir une réponſe de *ſtyle en forme de Bref*, avec *la bénédiction apoſtolique?* Ce ne ſont pas là des Lettres de Ganganelli Religieux, Cardinal, mais du *Pape Clément XIV*. Or nous demandons des Lettres de Ganganelli, comme particulier, écrivant à quelqu'un qui ne ſoit pas *notre très-cher fils*. Voilà, Monſieur le Marquis, le point d'où il ne faut jamais s'écarter.

L'on verra (dans ces Lettres) *que Ganganelli envoyoit volontiers la permiſſion de lire des livres défendus, & qu'il a pu conſéquemment accorder la liberté de parcourir l'hiſtoire de GIANNONE.* (Pages 27 & 28.)

Ceci eſt impayable, en vérité! On avoit démontré la ſuppoſition d'une Lettre où Ganganelli, *Conſulteur du Saint-Office*, engageoit ſon *petit Comte*, fraîchement converti, à lire *Giannone*, livre mis à l'*Index*. L'objection étoit embarraſſante. Qu'imagine M. le Marquis? Dans ſon *Supplément* il nous donne deux Lettres, où, dans la premiere, il s'exprime ainſi: *Je vous envoie la permiſſion de lire & de retenir les livres défendus, avec toute l'extenſion que vous pourrez ſouhaiter* (Lettre 166, part. 3, page 224.); & dans la ſeconde Lettre: *Je vous envoie la plus ample permiſſion pour les deux Religieux que vous m'avez déſignés, de lire les Ouvrages prohibés. Je n'ai fait aucune démarche pour la procurer au Frere Arnold Fahkner, parce qu'on n'eſt pas dans l'uſage de l'accorder à ceux qui N'ONT PAS UN EMPLOI QUI LE REQUIERT, NI UNE ATTESTATION DE L'ORDINAIRE.* (Lettre 169.) D'après cela, M. le Marquis parle ainſi à ſes adverſaires: « Apprenez, Meſſieurs à *dévotionnettes & gens de parti*, apprenez que Ganganelli a pu » accorder la permiſſion *de lire Giannone*, puiſque » dans ces deux Lettres que, *par un bonheur ſingulier, je viens de retrouver*, il accorde, non-ſeulement

» *une fois*, mais *deux*, la permission de *lire des livres* » *défendus*. Je vous défie, Messieurs, de répondre à » cet argument ».

Le croyez-vous insoluble, Monsieur le Marquis? Vous dites, au sujet du *Frere Arnold Fahkner* (nom qui n'est pas d'une prononciation fort musicale), qu'*on n'est dans l'usage d'accorder la permission de lire des livres prohibés* qu'à ceux *qui ont un emploi qui le requiert, ou une attestation de l'Ordinaire*. Ce principe établi, dites-moi un peu quel étoit l'*emploi du jeune Comte qui requéroit* cette permission? & s'il est vraisemblable que l'*Ordinaire* de ce petit Seigneur à peine sorti de la fange du libertinage, ait été assez imprudent pour lui donner une *attestation* qui l'autorisât à lire les livres défendus? Qu'on reprenne la Lettre de Ganganelli, & l'on verra que le *Giannone* se trouve placé au milieu des *Annales d'Italie*, des *campagnes de Dom Carlos*, des *Feuilles périodiques* de l'*Abbé Lami*. Avouez, Monsieur Caraccioli, qu'en faisant ce morceau, vous ne deviniez pas que vous seriez obligé d'avoir recours à une *attestation de l'Ordinaire*, qui certifiât l'authenticité de la Lettre XLe de votre tome premier, ainsi que des CLXVI^e^ & CLXIX^e^ du tome troisieme.

L'édition italienne, qu'on n'a dû mettre au jour que lorsque toute l'Europe auroit connu les Lettres dans une langue qui lui est familiere, ne tardera pas à paroître. (Page 29.)

Divine raison! Il falloit dire, *L'édition italienne qu'on n'a dû mettre au jour* qu'après que vous auriez eu le temps de la traduire en italien; car cent trente-deux Lettres françaises, écrites avec tous les idiotismes de cette langue, ne pouvoient pas se traduire en vingt-quatre heures. Assignez-nous, je vous prie, bien clairement la raison pour laquelle *on n'a dû mettre au jour l'édition italienne* que *lorsque toute l'Europe*

auroit connu les Lettres dans une langue qui lui est familiere. Quoi ! la langue françaife *est familiere à toute l'Europe !* Il y a une *Turquie* qui est *en Europe*, & le *français y est une langue familiere !* J'avois cru jusqu'ici qu'elle ne l'étoit même pas en Basse-Bretagne, dans la contrée de Cornouailles. Vous avez refusé de nous donner d'abord, à nous autres Français, *l'édition italienne*, parce que, nous avez-vous dit anciennement, *en France la langue italienne est* **ABSOLUMENT** *étrangere au plus grand nombre ;* & vous ne voulez pas, *vice versâ*, que *la langue française* soit absolument *étrangere au plus grand nombre à Constantinople*, à *Kaminieck* en Pologne, à *Christiana* en Norwege, dans les villes du *Golfe de Finlande*, & jusques dans la *Laponie*, qui sont tous des pays d'Europe ! Ah, Monsieur Caraccioli, Monsieur Caraccioli, qui êtes d'origine Italienne, & à qui la langue italienne n'est pas *étrangere !*

*Quant à une édition de ces Lettres en italien qu'on vient d'imprimer à Florence, ce n'est qu'***UNE TRADUCTION LITTÉRALE** *faite sur le français même, & qui ne servira qu'à prouver que l'italien qu'on se dispose à mettre au jour, est vraiment l'original.* (Page 29.)

Je conçois que cette *traduction faite à Florence* doit vous chiffonner l'imagination. Ces Florentins-là ont eu une idée merveilleuse. En voulant honorer la mémoire de Ganganelli, ils ont donné, sans y penser, du fil à retordre à son Secrétaire. Il étoit tout simple que les habitans de *Florence*, croyant les Lettres authentiques, les fissent traduire dans leur langue ; mais il est fort comique que M. Caraccioli, qui préparoit en même temps une *édition italienne* à sa façon, c'est-à-dire, une traduction faite sur le français, soit tout interloqué qu'on l'ait gagné de vîtesse : car de la différence énorme entre les deux éditions italiennes, il résultera que, ou les Lettres traduites à *Florence*, du

français en italien, ne sont pas celles de Ganganelli; & alors que penser de M. Caraccioli l'*Editeur du français ?* ou que la traduction qui se fait par M. Caraccioli du français en italien, n'est pas également du Pape, puisque son italien rapproché de celui de *Florence*, ne lui ressemble en aucune maniere; & alors que penser encore de M. Caraccioli *Traducteur* de l'italien ? Il faut bien se rappeller qu'il nous a dit avoir fait une *TRADUCTION SUR L'ITALIEN, D'AUTANT PLUS FIDELLE, QU'IL A REGARDÉ COMME UNE CHOSE SACRÉE LES PRODUCTIONS D'UN PONTIFE TEL QUE CLÉMENT XIV; ET QU'IL A POUSSÉ L'EXACTITUDE DE LA TRADUCTION JUSQU'A LAISSER DES OMISSIONS DE DATES, TELLES QU'ELLES SE TROUVOIENT DANS L'ORIGINAL.* (Voyez Disc. prél. prem. édit. pages 21 & 22.) D'après la petite aventure de *Florence*, la postérité croira-t-elle jamais qu'il ait existé un logicien appellé M. Caraccioli, qui, à la face de tout Paris, tire cette conclusion : *Donc la traduction LITTÉRALE faite à Florence* (comme si elle n'avoit pas dû être littérale!), *servira à prouver que l'italien que je me dispose à mettre au jour, est vraiment l'original.* Le rouge n'est pas verd, donc le blanc est noir. *Quousque tandem, Catilina, abutere patientiâ nostrâ ?*

J'ajoute *que ceux qui doutent encore .... reconnoîtront, s'ils veulent me faire l'honneur de venir me voir, que j'ai réellement en main des témoignages du plus grand poids en faveur de l'authenticité des Lettres, quoique je n'aie pu ni dû nommer des personnes qui ne veulent pas que leurs noms soient imprimés. On y lira surtout ce que m'écrit de Rome, en date du 4 Décembre dernier, un homme d'un vrai merite, & qui y tient un rang distingué, QUE LES DÉTRACTEURS DES LETTRES SONT DE LA PLUS MAUVAISE FOI.*

1°. Vous vous flattez de convaincre les mécréans,

s'ils veulent vous faire l'honneur de venir vous voir : mais donnez-leur donc en même temps au moins votre adresse. Comment voulez-vous qu'un Limousin, par exemple, entre les mains de qui vos Lettres tomberont, voyant votre invitation, & n'ayant jamais entendu parler des discussions qui vous ont fait connoître, puisse même vous écrire pour dissiper ses doutes, puisque non-seulement vous lui laissez ignorer votre demeure à Paris, mais même votre nom ? Car il ne sçait pas que l'Auteur du *Tableau de la Mort*, dont il entend parler pour la premiere fois de sa vie, est Monsieur le *Marquis Caraccioli.*

2°. Vous promettez de faire voir à ceux qui vous visiteront, des *témoignages* de gens *du plus grand poids, quoique vous n'ayiez pu nommer ces personnes, qui ne veulent pas que leurs noms soient imprimés :* mais sans doute que dans *la visite*, vous seriez bien forcé *de les nommer ;* car sans cela le *témoignage* ne seroit d'aucun poids. Or, si vous *les nommez*, qui empêchera que les incrédules, convaincus par le ministere de ces personnages, *ne fassent imprimer leurs noms*, par amour pour la vérité ?

Vous voyez bien que tout ce que vous dites là est un vrai barbouillage.

3°. Vous faites valoir une Lettre du 4 Décembre, écrite par *un homme d'un vrai mérite*, qui traite les *détracteurs des Lettres*, de gens *de mauvaise foi ;* & moi, Monsieur Caraccioli, je me fais fort, si vous voulez, par la voie des Journaux, me donner un moyen indirect de faire passer cet Ouvrage à *cet homme d'un vrai mérite*, de le détromper avant qu'il ait lu seulement cinquante pages *du Tartuffe épistolaire démasqué ;* & vous verrez, après cela, si c'est le *détracteur*, ou *l'Editeur-Traducteur-Auteur des Lettres*, qui sera traité *d'homme de mauvaise foi.*

Vous nous bercez d'une histoire que vous nous

faites, & où vous racontez qu'*un homme d'esprit vous dit : BON ! CE N'EST POINT ICI L'ÉCRITURE D'UN PAPE, MAIS CELLE D'UN CLERC.* (Page 31.)

Vous avez raison d'appeller ce mécréant *un homme d'esprit.* En effet, il n'y a qu'un sot qui puisse croire avec assurance qu'une écriture contestée est la véritable, à moins d'avoir sous les yeux des pieces de comparaison, ou bien une attestation juridique que l'écriture n'est point contrefaite. Vous vous récriez : Donc *l'exhibition du manuscrit italien n'auroit pas fait revenir des esprits prévenus.* (Page 32.)

Voici encore une de vos grosses finesses. Pendant deux ans vous nous leurrez de la promesse de votre *manuscrit italien :* quand il faut en venir au fait, sur une objection que vous propose un homme sensé à qui vous montrez une Lettre d'une écriture que vous assurez être celle de Ganganelli, & qu'il falloit préalablement vérifier, vous affectez de prendre de l'humeur ; vous jetez le manche après la cognée ; vous nous déclarez *indignes* de voir votre manuscrit, & *déchus à jamais* du droit de le palper. Telle est la raison pour laquelle ce manuscrit n'a point encore paru, & ne paroîtra jamais. Caton, oui, le grave Caton, quoique sérieux comme un bonnet de nuit, n'eût pu s'empêcher de rire du subterfuge employé par M. le Marquis pour se débarrasser de nos importunités sur le manuscrit original de sa traduction.

On n'attaque cet Ouvrage que par ESPRIT DE PARTI ; & cela est d'autant plus déplacé, qu'IL N'Y EN A PAS LA MOINDRE TRACE dans les Lettres de Ganganelli, & que, par amour pour la paix, je me suis même abstenu de rapporter des réflexions & des faits que tout autre Editeur n'eût pas supprimés. (Pages 32 & 33.)

Ah ! je vous prends sur le temps, Monsieur le Marquis. *Par amour pour la paix,* vous vous êtes

abstenu

abstenu de RAPPORTER *des réflexions & des faits que tout* AUTRE *Editeur n'eût pas supprimés !* Vous n'êtes donc pas *Editeur* comme les *autres ?* Je vous entends.

Vous vous êtes *abstenu de rapporter des réflexions & des faits !* Les Lettres de Ganganelli sont donc une *histoire :* car il n'y a qu'*un historien qui rapporte des faits.* Vous ne vous êtes donné que pour un *Traducteur-Editeur de Lettres :* comment, en ces deux qualités, avez-vous pu vous *abstenir de rapporter des réflexions & des faits ?* Je demande acte de l'aveu fait ici par M. le Marquis, qu'il n'est pas *Editeur* comme les *autres*, & qu'il s'est *abstenu de rapporter certains faits.*

On n'attaque cet Ouvrage que par esprit de parti.

O la vilaine chose que cet *esprit de parti* qui *a attaqué cet Ouvrage !* O la belle ame que celle de M. Caraccioli, dégagée de toutes préventions quelconques ! O le digne homme que ce M. Caraccioli, qui, chez les Peres de l'Oratoire, a fait les *trois vœux d'impartialité*, d'*injansénisme* & d'*inquesnellisme !*

Si l'on en doute, qu'on en juge par les citations que je vais extraire du *Supplément* de ses Lettres. J'ai dit que M. le Marquis les avoit annoncées sous ce nom, parce qu'à l'aide de cette nouvelle production, il a eu le talent de *suppléer* à tous les traits qui, dans ses deux premiers volumes, n'étoient que légérement prononcés : *Supplément* de propositions théologiques qui, d'abord entrevues, sont ici établies plus clairement : *Supplément* de réflexions sur certains sujets, qui, d'abord traités d'un style épigrammatique, le sont ici avec tout le fiel de la satyre. Ainsi M. Caraccioli me ramene-t-il lui-même au point d'où j'étois parti pour examiner *l'Avertissement de son Supplément.*



*PROPOSITIONS qui démontrent que M. Caraccioli est attaqué, sans s'en appercevoir, de cette maladie qu'on appelle l'Es*prit de parti.

J'*ESPERE vous offrir un jour en échange, pour peu que j'en aie le loisir*, SI OTIARI LICUERIT, *un fruit de ma plume, qui tendra à découvrir LE VRAI SENS DE S. AUGUSTIN dans les trois livres où il traite de la CORRECTION ET DE LA GRACE, DE LA PRÉDESTINATION DES SAINTS, & DU DON DE LA PERSÉVÉRANCE. Je tâche d'y découvrir LE VÉRITABLE ESPRIT du saint Docteur SUR LES MATIERES DE LA GRACE.* (Lettre 156, au Pere Sbaraglia, Tome 1, part. 3, page 200.)

Tout ce morceau renferme précisément les matériaux de la fameuse *Théologie* sous le nom de Ganganelli, à laquelle on travaille, & où l'on n'oubliera sûrement pas les matieres *de la grace & de la prédestination.* Il faut observer que plus M. le Marquis fait de Lettres, plus il s'explique librement. D'abord dans le premier volume on se contentoit de faire sentir la nécessité de composer une bonne Théologie (*Voyez Lettre 66, au Cardinal Querini.*); ici on nous donne une légere esquisse des dogmes qu'elle renfermera. Ainsi, quand elle paroîtra, qui pourra douter que ce ne soit la Théologie de Ganganelli, mais une Théologie remplie des *vrais* principes *sur la grace?*

Il me vient cependant une difficulté. Cette Théologie de Ganganelli est faite depuis *vingt-un ans* : car dans la Lettre CXXXIX, adressée vers 1756 *au Révérend Pere Berti*, AUGUSTIN, il parle ainsi : *Vous me ferez le plaisir de parcourir à loisir ces trois Traités que j'ai travaillés avec zele.* Il y *fait mention* aussi de son *Traité de l'Incarnation.* N'est-il pas étonnant que

cette Théologie ne paroisse pas au moins depuis trois ans que ce Pontife est mort ? Dans un espace de temps aussi long on auroit pu imprimer deux *in-folio*.

... *Il faut seulement prendre garde, en traitant une matiere si* DÉLICATE (sçavoir celle de la grace), *de s'écarter de la foi de l'Eglise, consignée* DANS LES CONCILES. (Ibid. page 65.)

M. Caraccioli a cru, pour raisons à lui connues, ne devoir pas compter pour dépositaires *de la foi de l'Eglise*, les *Bulles* apostoliques reçues par le Corps Episcopal. Lorsque parut la Bulle de *Léon X* contre les hérésies de *Luther*, le Concile de *Trente* ne s'étoit point encore tenu : cependant tous les bons Catholiques de ce temps-là crurent-ils que la foi de l'Eglise contre *Luther* n'étoit pas *consignée* dans la *Bulle* de ce Pape du 18 Juin 1520, admise par tous les premiers Pasteurs antérieurement à ce *Concile*, qui commença à ne prononcer ses anathêmes contre les erreurs de cet hérésiarque, qu'à la troisieme session, plus d'un an après la mort de Luther, arrivée le 17 Février 1546 ?

Il ne faut pas écouter CERTAINS DOCTEURS MODERNES *qui s'éloignent de la doctrine de S. Augustin*. (Ibid. page 66.)

Ce texte n'a pas besoin de commentaire.

Mais voici ce qui s'appelle s'expliquer catégoriquement.

*La grace n'est pas un sujet moins épineux, si l'on n'a soin de s'en tenir à ce que l'*EGLISE (*Nota* que dans un certain systême, *l'Eglise* ne parle que *dans les Conciles.*) A TANT DE FOIS DÉCIDÉ *sur cette importante matiere.... Vous verrez que j'ai traité séparément, & selon toute l'autorité de la* TRADITION, DE SA GRATUITÉ, DE SON EFFICACITÉ, DE SA NÉCESSITÉ, *en faisant voir que* SOUS L'IMPRESSION DE LA GRACE LA PLUS FORTE, L'HOMME A TOU-

JOURS UN POUVOIR D'Y RÉSISTER. (Ibid. p. 66.)

Je ne m'arrêterai point à demander à M. le Marquis quel est *ce pouvoir d'y résister ;* car il me diroit tout bas à l'oreille, que c'est un pouvoir *relatif, in sensu Janseniano*, par la raison que *jamais on ne résiste à la grace*, comme l'a évidemment démontré le *Prélat d'Ypres.*

Quoi qu'il en soit, si l'Eglise a *tant* de *décisions sur l'importante matiere de la grace* (celle agitée par *certains Docteurs modernes*), pourquoi M. Caraccioli fait-il dire à Ganganelli *qu'il a traité SÉPARÉMENT DE L'EFFICACITÉ de la grace, SELON TOUTE L'AUTORITÉ DE LA TRADITION ?*

Cette expression restreint les autorités de l'Auteur *à la Tradition.* Il ne peut ignorer que la *Tradition* est la doctrine consignée dans les Peres & les Docteurs de l'Eglise, qu'on invoque au défaut des *décisions* de celle-ci, soit qu'elle soit assemblée en Concile, soit qu'elle soit dispersée, mais toujours portant son jugement ayant à sa tête le Pape, auquel adhere la majeure partie du Corps Episcopal. Or si l'on doit *s'en tenir*, comme en effet le doit tout vrai Fidele, *à ce que l'Eglise a tant de fois décidé* sur la grace, notre Théologien me paroît un peu suspect d'avoir parlé de son *EFFICACITÉ*, de sa *NÉCESSITÉ*, de sa *GRATUITÉ séparément*, c'est-à-dire uniquement, *selon toute l'autorité de la Tradition.*

La discipline étant sujette à varier, on ne peut la changer sur certains points dans une circonstance plus nécessaire que lorsqu'il s'agit de rappeller dans le sein de l'unité une multitude innombrable qui s'en est éloignée. (Disc. sur l'Esprit de l'Eglise, tome 3, part. 2, page 92.)

Quoi ! encore ici ce que nous avions lu *dans la Lettre à M. Meckner*, au sujet des *Protestans !* Ne vous corrigerez-vous donc jamais de l'habitude de vous

répéter sans cesse ? Je forme, ainsi que vous, Monsieur le Marquis, les vœux les plus ardens pour le retour de nos freres errans ; mais il est bien singulier que vous, qui êtes l'*Editeur* de cette Lettre, & de tant d'autres où vous nous invitez à la modération envers les Protestans, vous trouviez précisément en relation intime avec un Auteur (*a*) dont la plume est au service des disciples de Calvin !

Vous avez un goût bien marqué pour le *changement de la discipline !* Il vous tient grandement au cœur ! Ne seroit-ce pas parce que le *mont-joie-Saint-Denis* du parti est le renversement de la *discipline actuelle ?*

Il y a deux hommes en nous, le terrestre & le spirituel, QUI SONT SANS CESSE AUX PRISES. (Tableau de l'homme, part. 1, page 30.)

Ces derniers mots ont quelque air de famille avec ceux d'une quarante-quatrieme proposition extraite d'un livre qui a fait beaucoup de bruit en France : *Il n'y a que deux amours, d'où naissent toutes nos volontés & toutes nos actions.* Et cette autre : *Quand l'amour de Dieu ne regne plus dans le cœur du pécheur, il est nécessaire que la cupidité charnelle y regne, & corrompe toutes nos actions, &c.*

Il paroît, Monsieur Caraccioli, que tout se tient par une chaîne dans le monde politique ainsi que dans le moral. Il y a un systême de *la balance de l'Europe* imaginé par le grand *Evêque de Luçon* (b) : *le vénérable Evêque d'Ypres* a imaginé aussi de son côté *la balance du salut*, que meut sans cesse une *délectation victorieuse* vers le bien ou vers le mal. En conséquence il a placé dans le cœur de l'homme tout simplement *deux bassins*, où les poids se comptent arithmétiquement. Ainsi quand *la délectation terrestre a*

(*a*) M. l'Abbé *G.*
(*b*) Le Cardinal de Richelieu.

quatre degrés, & *la céleste trois*, alors *le diable l'emporte.* Voilà précisément vos *deux hommes qui sont sans cesse aux prises* : de sorte qu'en changeant l'hypothese, & en mettant dans le cœur de M. Caraccioli une *délectation céleste* qui pese quatre livres, & une *terrestre* qui n'en pese que trois, on pourra dire exactement de M. Caraccioli qu'il *a de la vertu comme quatre*, tout comme on dit qu'*il a de l'esprit comme quatre.*

Sans Jesus-Christ tout est défectueux dans nos actions. (Tome 2, page 90.)

Voilà qui frise la corde. Si vous aviez dit, *Sans Jesus-Christ* rien de *méritoire dans nos actions*, je reconnoîtrois là le langage de l'Eglise : mais dans votre proposition je crois entendre l'idiome de certains *Docteurs* très-*modernes*, qui enseignent *que sans la foi & sans la grace*, & par conséquent *sans Jesus-Christ*, *toutes les œuvres des infideles*, ainsi que *la priere des impies*, sont autant de *péchés.*

C'est un ESPRIT DE PARTI *qui fait que des illuminés se donnent pour des inspirés, & que des fanatiques s'annoncent pour des martyrs..... Ainsi furent* AUTREFOIS, *dans le sein de l'Eglise même, des personnes animées d'un faux zele pour des choses qui n'intéressoient pas la foi.* L'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE *nous en fournit plusieurs exemples ; ce qui doit nous faire trembler : car qu'y a-t-il de plus terrible que de voir des hommes de bien devenir les victimes d'un zele qui n'est pas agréable à Dieu ?* (Tome 2, Réflexion sur le Zele, pages 49 & 50.)

Vous êtes malin, Monsieur le Marquis. Vous avez substitué adroitement le mot *autrefois* à celui d'*aujourd'hui*, & après votre *Histoire Ecclésiastique*, vous avez sous-entendu le nom de son Auteur, *l'Abbé Racine* ; & alors votre phrase sur *ces gens de bien* si injustement persécutés, *sur des objets qui n'intéressent*

pas la foi (*car un fantôme n'intéresse pas la foi*), est d'une limpidité semblable à celle de l'eau de roche.

Je n'ai point remarqué que la doctrine de S. Thomas soit en contradiction avec celle de S. Augustin sur les matieres que combat L'HOMME EN QUESTION *: il aura rêvé cela, comme bien d'autres choses. Si vous avez occasion de lui répondre, il vous sera facile de le terrasser.* (Page 56.)

Il faut observer que cet extrait est tiré de l'endroit où le prétendu Ganganelli parle des principes de *S. Augustin sur la prédestination & sur la grace.* Qui doute que l'enseignement de ces deux Docteurs de l'Eglise sur cette matiere, ne soit conforme à la foi? Qu'avions-nous donc besoin de la remarque de M. le Marquis? Il est vrai que j'ai vu souvent citer *S. Thomas* pour réfuter un autre *Augustin*, Docteur *de la petite Eglise :* vous imaginez-vous que cet *Augustin*-là étoit d'accord avec *S. Thomas?* Comment vous y prendrez-vous, par exemple, pour nous démontrer que *la doctrine* de votre Augustin, Evêque des Pays-bas, qui a dit dans son gros livre, que *toutes les actions des infideles étoient des péchés*, n'est pas en contradiction avec S. Thomas, qui (*dans son Commentaire sur l'Epître aux Romains*) soutient *que le bien, de sa nature, est compatible dans l'infidele avec son infidélité;* & qui ajoute : *C'est pourquoi lorsqu'il pratique quelque bien selon les lumieres de la raison, sans les rapporter à une mauvaise fin,* IL NE PÉCHE PAS?

Pourquoi aussi, Monsieur le Marquis, *avoir été*, comme on dit, *lever ce lievre-là?* Vous voyez que, semblable à *l'homme en question*, qui *combattoit l'Augustin du Brabant*, *je n'ai pas rêvé* que *S. Thomas* ne fraternisoit pas avec ce Docteur *Belgique*, & qu'il ne vous seroit pas facile de me *terrasser* sur l'article.

Quant à l'*Augustin* véritable, je vous en vois faire

trop d'éloges pour ne pas croire qu'en bon Catholique, vous ne le respectiez véritablement, comme je le fais ; ainsi devez-vous être partisan de sa doctrine. Pour celle-là, elle ne contredit pas assurément *S. Thomas :* vous devez donc également adopter & faire grand cas de tout ce qu'enseigne ce dernier Pere. Si donc je prouvois que vous, Monsieur Caraccioli, vous-même, estimez si peu *S. Thomas*, que quand on vous montre un de ses Ouvrages, vous le rejettez loin de vous avec indignation, & que vous allez même jusqu'à fermer les yeux ; oui, si je prouvois cette petite assertion, que diriez-vous ? Pour éviter le défi que vous pourriez me donner, voici l'aventure.

Vous souvient-il que le jour de l'ouverture de la derniere Assemblée du Clergé, qui, selon l'usage, se tient *aux Grands Augustins*, un Religieux constitué en dignité dans cette Communauté, invita M. Caraccioli à dîner, ainsi que deux Ecclésiastiques ? Vous souvient-il qu'après le dîner, M. Caraccioli, qui aime beaucoup *les bibliotheques* (aussi nous donne-t-il, dans son Supplément, 32 pages sur les *bibliotheques publiques*, sur-tout *celles des Religieux*), proposa aux convives de se retirer, après le repas, dans celle de la Maison ; que la compagnie s'y rendit ; que M. le Marquis fit tomber la conversation sur des matieres théologiques ? (Aussi peut-on voir dans ses Lettres que, quoique laïque, il aime à disserter sur cet article comme sur tout le reste.) De propos en propos la conversation tomba sur *l'immaculée Conception de la Ste Vierge*, qui fut mise sur le tapis. M. le Marquis, comme de raison, étoit pour la négative. On sçait, en effet, que ceux de sa communion traitent assez froidement la Ste Vierge, ne lui accordent que ce qui lui est dû strictement, selon l'ordonnance, & n'admettent son culte que *sous bénéfice d'inventaire.* Un des Ecclésiastiques qui étoient présens, avança que

S. Thomas enseignoit que *Marie fut exempte du péché originel.* Pour confondre M. le Théologien-*Colonel*, il demanda un *S. Thomas*. On lui apporta une ancienne édition gothique (*a*). Il trouva à la *page 141 du Commentaire sur les Epîtres de S. Paul*, ces paroles sur *la Conception immaculée : De toutes les femmes je n'en ai point trouvé qui fût tout-à-fait exempte du péché au moins originel ou véniel. ON EN EXCEPTE CEPENDANT LA TRÈS-PURE STE VIERGE, SI DIGNE DE TOUTE LOUANGE.* On approche le livre de *l'anti-conceptionnaire ;* il repousse la main de celui qui offre le bouquin. *Tenez, Monsieur, vérifiez vous-même. — Non, Monsieur. — Au moins un coup d'œil, Monsieur le Marquis. — Pas même du coin de l'œil, Monsieur l'Abbé. — Mais je n'ai pas fabriqué le livre fait plusieurs siecles avant ma naissance.— SI CE N'EST PAS TOI, C'EST DONC TON FRERE.*

Tel fut le dénouement de cette scene..... Je la tiens d'un témoin oculaire, qui m'a proposé le témoignage de son compagnon. Sans doute que Monsieur Caraccioli se remémoroit cette petite anecdote, lorsque dans la *Lettre CXL, premiere Partie de son Supplément*, il composoit cette phrase : *Il est à propos que les Bibliothécaires soient attentifs à ne pas prêter indistinctement tous les livres.*

Que vous avez, Monsieur le Marquis, bonne grace, après cela, dans les *pages 54 & 55, Tome I de votre Supplément*, à venir nous donner gravement vos réflexions sur *l'obstination !* Quoi ! c'est vous qui nous avancez froidement (*Ibid. pages 28 & 54.*) ces pro-

(*a*) Il y a une édition des Œuvres de S. Thomas, imprimée à Anvers, chez *Keerbegue*, en 1612, où plusieurs passages ont été falsifiés, & cette édition fautive en a produit grand nombre d'autres. Celle qui servit, non à convaincre, mais à confondre M. Caraccioli, est antérieure à 1612. Elle doit être encore chez les PP. Augustins, à moins que M. Caraccioli ne l'en ait fait disparoître. On peut aller la consulter.

positions : *Tout homme doit chercher à s'instruire de la vérité. Il n'y a ni amour-propre, ni intérêt, ni respect humain qui doivent nous empêcher d'embrasser la VÉRITÉ..... C'est non-seulement renoncer à la probité, mais même à la raison, que de ne vouloir pas se rendre à L'ÉVIDENCE.*

Or en est-il une plus grande, quand il est question de sçavoir si telle proposition est contenue dans un livre, que l'existence d'un volume étendu sur une table, où la chose est écrite en gros caracteres?

Si des Ministres troublent la paix, & se plaisent à fomenter des divisions, ils n'agissent plus au nom de Dieu : ce sont alors des hommes qui suivent leurs passions, & qui veulent faire servir le Seigneur à leurs iniquités. (De l'Esprit de l'Eglise, tome 2, page 69.)

L'application de cette proposition n'est pas difficile à saisir. Personne n'ignore que depuis long-temps la France est déchirée par une secte dont l'immortel *Fénélon* (a) disoit : *A mesure que l'Eglise multiplie ses condamnations, le parti multiplie aussi ses détours captieux. Il a inventé, pour ainsi dire, une langue nouvelle, dans le dessein de se jouer de toutes les décisions, faisant semblant de les recevoir. Tous les termes sont épuisés.... Le langage qui étoit autrefois le plus décisif contre l'hérésie, a changé de signification, & sert à la déguiser..... On signe tout, & on ne croit rien ; on jure, & on trompe l'Eglise ; on soutient l'hérésie, & on crie qu'elle n'est qu'un FANTÔME.*

Qu'a imaginé ce parti criblé d'anathêmes? Le même artifice employé subtilement par toutes les sectes, celui d'imputer aux premiers Pasteurs le systême de troubler la paix de l'Eglise & d'en fomenter les divisions, précisément par les démarches qu'ils font pour les terminer ; comme si les Tribunaux chargés

(a) Instruction Pastorale en forme de dialogue, année 1714, *pages* 5 & 6.

de juger des contestations qui s'élevent entre citoyens, étoient la cause des procès qu'enfante l'esprit de chicane & de cupidité!

Et pour que les premiers Ministres de Jesus-Christ ne puissent citer leur qualité de *surveillans* & de *juges de la foi*, comme le titre justificatif du droit qu'ils ont de proscrire les erreurs, & d'opposer, par leurs décisions, une digue aux ravages causés par les novateurs; M. Caraccioli, *dans la même page*, fait tenir à Ganganelli cet étrange langage: *Jesus-Christ nous a* SI CLAIREMENT *expliqué sa* DOCTRINE *& ses volontés, qu'il* NOUS EST FACILE *de connoître si l'on nous parle réellement en son nom.*

Ainsi chaque particulier devient son juge, quand il s'agit *de la doctrine de Jesus-Christ:* plus de Tribunal nécessaire, qui ait droit de nous apprendre que tel point fait partie de la révélation; plus de Conciles, plus de décisions essentielles du Corps pastoral sur les matieres qui divisent les Fideles; par la raison que, de même que Jesus-Christ nous a *expliqué sa doctrine si clairement, qu'il nous est facile de connoître si l'on nous parle en son nom*, il nous est également fort aisé de connoître, & par conséquent de juger nous-mêmes que dans telle occasion *l'on ne nous parle pas en son nom.* N'est-ce pas là le privilege que l'erreur a réclamé dans tous les siecles?

Que conclure de toutes ces assertions? Que tous les jugemens ecclésiastiques des Evêques de France sont autant d'oracles inutiles; que dès-lors ils sont dangereux, puisque le seul effet naturel qu'ils puissent produire, est de fomenter des troubles dans la Religion. Or diviser le sein de l'Eglise, c'est rompre l'unité; *& quiconque rompt l'unité*, conclut le pseudo-Ganganelli (p. 70.), *S'EXCOMMUNIE lui-même, & ne mérite pas d'être enfant de Jesus-Christ & de l'Eglise.* Donc ce ne sont plus les Sectaires de France

qui sont frappés d'anathêmes, mais les *Evêques* eux-mêmes. Ainsi, d'un trait de plume, l'Auteur des Lettres excommunie tout le Corps Episcopal. Est-il une farce plus plaisante ?

Et l'on voudroit persuader à l'Europe Catholique que c'est là le langage d'un homme que l'Eglise a choisi pour être le *Successeur de Pierre & le Vicaire de Jesus-Christ !* Je le demande à quiconque est encore pénétré de quelques sentimens de respect pour l'Eglise, si l'audacieux imposteur qui fait un tel outrage à la mémoire de *Clément XIV*, ne mériteroit pas de subir un châtiment exemplaire ?

PROPOSITIONS où M. le Marquis s'en donne sur certaines matieres favorites.

JE conviens qu'on a trop multiplié les Institutions religieuses, *& que le Concile de Latran fit très-sagement, quand il travailla à en restreindre le nombre, par la raison qu'il est fort difficile qu'une multitude de personnes se conservent dans la ferveur.* (Voyez Esprit des Ord. Relig. seconde part. des Lettres, p. 103.)

Mauvaise *raison*, Monsieur Caraccioli, par la raison qu'il faudroit aussi *restreindre le nombre* des Chrétiens ; car l'Evangile, qui est leur regle, leur ordonne *la ferveur.*

Et par la raison qu'on ne doit pas DÉPEUPLER un Etat pour PEUPLER des Communautés. (Ibid.)

Autre *raison* pitoyable, parce que c'est une *raison encyclopédique.* Nous n'ignorons pas que MM. les Encyclopédistes sont grands zélateurs de la *population.*

Ce n'est pas seulement la Religion Catholique qui compte parmi les siens des enfans consacrés à la retraite d'une maniere toute particuliere : LA CHINE, qu'on

cite sans cesse comme le modele d'un excellent Gouvernement, a ses BONZES, *&* LA TURQUIE SES DERVICHES. (Ibid. p. 104.)

En vérité voilà un parallele bien décent sous la plume *d'un Prêtre, d'un Consulteur du Saint-Office, & d'un Cardinal de la sainte Eglise Romaine!*

Ganganelli, qu'on suppose écrire ici, oublioit assurément que lui-même étoit *Religieux*. Comment a-t-il pu, sans rire, nous faire remarquer que dans sa Religion il faisoit le pendant du *Derviche* que révere celle des Musulmans? Le *Moine* Ganganelli & tous ses Confreres assimilés aux *Bonzes*, n'est-ce pas là une parade bouffonne? Il est aisé de voir que le faiseur de Lettres sous le nom du *Bonze Ganganelli*, a voulu nous amuser avec des *magots de la Chine.*

*L'*INSTITUT DE S. IGNACE (Ah! nous y voilà.) *L'*INSTITUT DE S. IGNACE *n'auroit jamais été attaqué, s'il n'avoit été que l'ouvrage de ce pieux Fondateur, qui ne respira que le salut des ames : mais les* GÉNÉRAUX *qui lui succéderent, y mirent la main, & ils amalgamerent une* POLITIQUE *toute humaine avec des réglemens très-édifians.* (Ibid. pag. 104 & 105.)

Il y eut sans doute des Constitutions très-sages qui suppléerent à tout ce que les Chefs d'Ordres n'avoient pas dit; mais j'en connois (celles des Jésuites, sans contredit) *qui ont plutôt obscurci la regle qu'ils ne l'ont éclaircie, & qui ont fait disparoître le véritable esprit des Fondateurs.* (Ibid.)

L'extrait précédent *éclaircit* ce que par celui-ci M. le Marquis a voulu *obscurcir.*

Ganganelli, qui lisoit les *Journaux* & le *Mercure de France*, ne lisoit donc pas les *Gazettes* imprimées en français? Il y auroit vu que *l'Institut a été attaqué* principalement à cause de *l'obéissance aveugle* consignée dans la *Lettre de S. Ignace sur la vertu d'obéissance.* Or cette *Lettre* est réellement de lui, de l'aveu

même de ceux qui ne veulent pas qu'il soit Auteur de toutes *les Constitutions*. Cette Lettre, dont on a cité des *extraits* pour servir de piece au procès, fait conséquemment partie de l'Institut dénoncé. Donc c'est une insigne fausseté que *l'Institut de S. Ignace n'auroit jamais été attaqué, s'il n'avoit été que l'ouvrage de ce pieux Fondateur*. Donc Ganganelli, qui ne peut être accusé d'une ignorance aussi crasse sur des événemens connus de l'univers entier, n'a pu raisonner d'une maniere aussi inepte : donc il n'est pas l'Auteur de l'Ouvrage que vous lui attribuez ici.

A qui donc l'imputer ? A vous, Monsieur Caraccioli.

Nous connoissons vos intelligences avec le parti défavorable aux *Soi-disans*. Il est aisé de voir que vous n'avez parlé des *Constitutions des Ordres Religieux*, que pour vous rabattre adroitement sur celles dont le public s'est tant occupé il y a quinze ans. L'Auteur de ces Constitutions ayant été canonisé, il étoit embarrassant & imprudent pour celui qui prenoit le nom d'un Pape, dont le privilege est de canoniser, de les attribuer à un Saint : c'eût été faire le procès au Fondateur & à son ouvrage. Ainsi vous a-t-il fallu prendre une tournure. Vous avez eu recours à une petite histoire qui se trouve dans tous les livres classiques du parti. Comme on vient de placer dans cette catégorie le *Dictionnaire historique & bibliographique portatif*, autrefois de M. l'Abbé *Ladvocat*, mais aujourd'hui *des RR. PP. des B. M. & Compagnie* (a) (car *ils y ont mis la main, & y ont amalgamé* grand nombre d'articles retouchés de

(*a*) Cet Ouvrage, en trois volumes, se vend chez *Leclerc*, *Libraire, quai des Augustins*.

Le *Censeur* dit que cette nouvelle édition de l'Abbé Ladvocat lui *paroît avoir acquis un nouveau degré de perfection, par les corrections & les additions qu'on a faites* à l'Ouvrage.

la bonne maniere), on doit y trouver immanquablement le canevas des réflexions de M. Caraccioli sur les Constitutions des Jésuites. Prenons, dans ce Dictionnaire, l'article *Lainez*, *Général* de la Société : on y lit :

Le P. Théophile Rainaud lui attribue aussi les déclarations sur les Constitutions des Jésuites. D'autres prétendent que les Constitutions elles-mêmes sont de Lainez ; & ils se fondent sur ce qu'il y a trop de pénétration, de force d'esprit & DE FINE POLITIQUE, pour qu'elles puissent être de S. Ignace.

Telle est visiblement la source où M. le Marquis a puisé son morceau sur les *Constitutions* ; & il est tellement à croire que c'est là, que précisément dans *ce Dictionnaire*, qui a paru en 1777, quelque temps avant le *Supplément des Lettres*, on lit un article sur *Ganganelli*, où il est dit : *M. le Marquis* DE *Caraccioli a donné sa Vie.* Et, *Il a paru une traduction française de ses Lettres.* Il eût été tout simple d'annoncer cette traduction en ces termes : *ET LE MÊME a donné une traduction française de ses Lettres*, au lieu de ceux-ci, *Il a paru une traduction.* Ces expressions sont d'autant plus bizarres, que l'Auteur *de la Vie* s'étoit donné lui-même pour *l'Editeur* des Lettres. Mais n'importe. M. Caraccioli a prié les Rédacteurs du *Dictionnaire* de n'attribuer *au Marquis* DE *Caraccioli* que *la Vie* de Ganganelli, & non *l'édition* de ses Lettres, de peur d'exciter dans l'esprit des lecteurs du nouveau Lexique la plus légere suspicion qu'il ait pu tremper même dans l'édition ; *à fortiori* dans la *traduction*, & pas le moins du monde dans la *fabrication.*

On trouve dans ce même Dictionnaire, à l'article *Clément XIV*, où il est parlé *du Marquis* DE *Caraccioli*, ces assertions remarquables : *Son regne* (celui de Ganganelli) *sera fameux dans l'histoire, par la*

Bulle (*c'est-à-dire* le Bref) *de suppression des Jésuites en 1773. Il est mort le 22 Septembre 1774,* NON SANS SOUPÇON DE POISON.

J'ouvre la Vie de Clément XIV, par M. Caraccioli, & je lis (pag. 289 & 290.) : *Sixte s'occupa des moyens de détruire la Compagnie de Jesus...... Clément vint à bout de la supprimer.... Sixte fut soupçonné d'avoir été empoisonné : Clément mourut avec* LE MÊME SOUPÇON.

Une pareille analogie d'idées & d'expressions aussi germaines, est bien singuliere. Je *soupçonne* la plus grande affinité entre le Rédacteur du nouveau *Dictionnaire*, & l'Auteur *des Lettres* sous le nom de Ganganelli.

Mais voici le monument le plus insigne de l'impartialité de M. le Marquis.

Il est nécessaire, pour l'honneur de la Religion & le bien des Etats, qu'un Corps qui seroit scandaleux par ses intrigues, ou par son ambition, ou par ses mauvaises mœurs, soit non-seulement réformé, MAIS SUPPRIMÉ. (Esprit des Ord. Relig. page 125.)

1°. C'est un fait que Ganganelli n'a pu écrire ce morceau qu'avant son pontificat. Un autre fait aussi véritable, est que ce Cardinal, lors du Conclave où il fut élu lui-même, dit publiquement, pour motiver son refus de donner son suffrage au Cardinal *Stoppani : Il ne faut pas le choisir ; il détruiroit la Société des Jésuites.* Sur cette anecdote j'appelle en témoignage tout le Sacré College. Or si Ganganelli avoit écrit avant ce temps ce que M. Caraccioli nous donne ici sous son nom, & où l'allusion *à la destruction des Jésuites* est palpable, tombe-t-il sous le sens qu'il eût excipé contre le Cardinal *Stoppani* par une raison qu'on n'eût pas manqué de rétorquer contre lui ? Donc il est extravagant d'attribuer cet Ouvrage à Ganganelli.

2°.

2°. L'Ecrivain ne parle que d'un Corps, *non réformé, mais ſupprimé pour ſes intrigues & ſon ambition.* Or tels ſont les chefs d'accuſations intentées contre *les Jéſuites*, & il n'y a eu que ces Religieux *ſupprimés* pour ces motifs : donc M. Caraccioli veut parler ici des Jéſuites, & n'en parle qu'après leur deſtruction : donc ce n'eſt pas Ganganelli qui écrit ici ; car eſt-il croyable qu'étant Pape, il eût fait de petits Diſcours ſur l'*Eſprit des Ordres Religieux*, qu'il devoit laiſſer dans ſon porte-feuille ? car les Papes n'impriment pas.

Ce que M. le Marquis ajoute par ces trois mots, *ou par ſes mauvaiſes mœurs*, n'eſt que pour donner le change, en généraliſant par trois qualifications ce qui clairement étoit une perſonnalité : ce ſont là de ces tours à la Caraccioli.

Une réflexion toute naturelle ſe préſente ici à l'eſprit. Dans les deux premiers volumes, M. le Marquis affecte de parler des Jéſuites avec modération : c'étoient d'abord le *bois verd*, qu'il falloit *couper*, quoiqu'à regret, *pour le bien de la paix.* Il donne un troiſieme volume ; & l'on n'y reconnoît plus la même circonſpection : les *Jéſuites* y ſont préſentés comme *ſupprimés pour l'honneur de la Religion & le bien des Etats*, à cauſe *qu'ils étoient ſcandaleux par leurs intrigues & leur ambition.* D'où vient un changement auſſi bruſque de langage & de ton ? C'eſt qu'entre l'apparition des deux premiers volumes & du troiſieme des Lettres, M. Caraccioli a eſſuyé la bordée d'un Journaliſte *Ex-Jéſuite*, qui le premier a démontré que les Lettres étoient apocryphes.

Oh mais remarquez, nous dites-vous *dans les Réflexions* ſur le Zele (p. 51.) remarquez *qu'on ne doit pas confondre l'amour de la vérité avec l'eſprit de parti.*

Benè, benè, Monſieur Caraccioli ! Vous jetez les

hauts cris contre *les gens de parti*, & voici un autre trait de votre impartialité.

L'Europe Catholique sçait qu'il existe dans un certain Royaume un Prélat célebre à jamais par sa fermeté & son zele pour la Foi, par son éminente piété, & par l'inviolable pureté de ses mœurs, mais accusé, par ceux dont il ne suit pas les principes, d'être *fanatique*, *entêté*, & *séduit par de mauvais conseils*.

Cet article étoit un morceau *friand* pour la plume de M. Caraccioli; aussi va-t-il nous donner un plat assaisonné comme il faut de sa main; mais il va nous servir *à plat couvert*.

L'OBSTINATION causa dans tous les temps des maux d'autant plus dangereux, qu'elle se trouva souvent jointe A UNE PIÉTÉ DONT L'EXTÉRIEUR ÉTOIT IMPOSANT. LUCIFER, EVÊQUE DE CAGLIARI, avoit BEAUCOUP DE ZELE, ET D'EXCELLENTES MŒURS; mais il se livra aux excès du fanatisme, &c.

Souvent l'esprit D'INTOLÉRANCE & de persécution vient d'une PARFAITE IGNORANCE. On se laisse conduire PAR DES AVEUGLES, ET L'ON TOMBE AVEC EUX. (Réfl. sur le Zele, troisieme part. tom. 2, page 41.)

Il ne faut pas être sorcier pour deviner l'allusion. Afin que l'on ne se trompât pas sur le personnage figuré par l'emblême emprunté de *Lucifer de Cagliari*, on nous dit de celui-ci: *Pour s'être livré aux excès du FANATISME, il devint INCOMMUNIQUANT à l'égard de ceux mêmes pour qui l'Eglise avoit une indulgence digne de sa charité.* (Ibid.)

Le Métropolitain de Sardaigne est appellé *incommuniquant*, parce qu'il rompit de *communion* avec *Eusebe de Verceil*. M. Caraccioli joue sur ce mot de *communion*, & fort habilement il emploie le terme d'*incommuniquant*, pour faire ressortir davantage l'allégo-

rie ; car précisément le *Métropolitain Français* est particuliérement connu par ses principes sur l'*incommunion*, ou sur les refus *de communion* faits à ceux que le pseudo-Ganganelli dit être les objets *de l'indulgence de l'Eglise.*

Vous seriez bien penaud, Monsieur le Marquis, si, pour completter la comparaison, on faisoit un jour *à Paris* la fête de notre *incommuniquant*, comme *à Cagliari* on fait celle (*a*) de *Lucifer.*

Vous avez, Monsieur Caraccioli, de l'esprit *en diable*; c'est-à-dire, un *esprit luciférien*, *lumineux*, portant *lumiere ;* aussi vous-même faites-vous disparoître les ombres répandues sur toutes vos figures.

C'est donc une vérité que M. le Marquis, tout en déclamant contre *l'esprit de parti*, se trouve, *sans s'en appercevoir*, en avoir embrassé un, & précisément celui qui, par excellence, a mérité le nom de *parti.*

Il n'y a pas jusqu'aux titres de ces Lettres qui n'indiquent la profession de foi de leur Auteur. Qu'on relise l'adresse des *Lettres CXXXVIII & CXXXIX de la troisieme Partie, au Révérend Pere Berti, Augustin.* M. le Marquis ayant à faire une petite Lettre vernissée d'une couche légere *de la bonne doctrine*, il étoit essentiel qu'il l'adressât à quelqu'un dont le nom & la réputation répondissent au plan de la Lettre. Il ne pouvoit assurément jeter les yeux sur un plus digne personnage que le *Révérend Pere BERTI, AUGUSTIN* (Remarquez bien *AUGUSTIN.*) *;* & il le falloit nécessairement, puisque c'est lui que Ganganelli consulte sur *une Théologie* composée d'après les principes de *S. Augustin.*

Pour peu qu'on soit au fait des Nouvelles ecclésiastiques, on ne peut ignorer le rôle qu'a joué dans

(*a*) Voyez *Defensio sanctitatis beati Luciferi. Cagliari*, 1639.

le parti *le Révérend Pere Berti, Augustin.* On a soutenu, il y a quelques années, une these d'après son systême: elle fut trouvée si hétérodoxe, qu'elle fit grand bruit à Rome. Pour nous donner une haute idée de cet *Augustinien*, on nous insinue en passant que *Benoît XIV étoit plein d'estime pour lui*, & qu'il le *regardoit comme un des Théologiens qui honoroient le plus l'Italie.* (Voyez Lettre 138, tome 1, part. 3, page 56.)

Il n'y a pas jusqu'à l'affectation de *M. le Traducteur Caraccioli* à souligner ces derniers mots, qui ne marque le projet qu'il a de *catholifier* de son mieux *le Révérend Pere Berti, Augustin Augustinien.* Est-ce que Ganganelli, écrivant ce morceau, avoit souligné les termes qui faisoient l'éloge du *Pere Berti?*

Mais le bon & l'excellent, c'est de voir figurer aussi dans ces Lettres *le Révérend Pere Valentin, de la Doctrine Chrétienne.* Je vous avoue, Monsieur le Marquis, que j'étois étonné de ce que vous aviez oublié celui-là dans vos premieres Lettres. La poire, sans doute n'étoit pas encore mûre. Il falloit auparavant préparer l'esprit du public.

Lettre CXLIII, au R. Pere Valentin, de la Doctrine Chrétienne.

Je suis fâché, mon Révérend Pere, de n'avoir pu vous voir hier au soir, comme je le desirois; mais il me survint une affaire imprévue, à laquelle je ne pus dérober une seule minute, tant elle étoit pressée.

La personne que vous avez vue vous a répondu comme elle devoit faire, & je suis surpris que vous en soyiez étonné. Vous n'êtes point encore au fait de notre politique italienne, & je vous avoue que je ne la connois guere mieux que vous.

J'ouvre *la Vie de Clément XIV, page 240*, faite par M. Caraccioli lui-même, & je lis que Ganganelli

étoit un des esprits les plus déliés du Sacré College ; & vous nous donnez une Lettre où il déclare humblement qu'en fait de *politique italienne*, il est *aussi gauche* que son bon ami le *Pere Valentin!* Cependant si celui-ci, envoyé *à Rome*, comme vous le sçavez, pour un autre sujet que pour la *béatification de César de Bus*, avoit été manchot en fait d'intrigues, l'eût-on *chargé* de négociations aussi importantes & aussi délicates?

Apportez-moi, je vous prie, la derniere lettre DU PERE CASTAN *; je suis bien aise de la revoir.*

Qu'on se rappelle que M. le Marquis nous a dit ci-dessus que ce *Pere Castan* étoit celui qui faisoit passer à un certain *haut & puissant Seigneur* la correspondance de Ganganelli.

P. S. *Celui qui vous remettra cette Lettre, m'apportera.... le petit écrit que je vous ai confié. N'écrivez point à M.* L'EVÊQUE D'ORLÉANS *sans m'avoir parlé.* (Ibid.)

Le *Pere Valentin*, le *Pere Castan*, *M. l'Evêque d'Orléans*, tous les trois dans une Lettre prétendue de Ganganelli!.... *Quos ego*.... *Sed motos præstat componere fluctus.* L'affectation qui a réuni dans cette Lettre ces trois personnages, est trop marquée pour laisser quelque doute sur le but de l'imposteur.

Je ne conçois pas, Monsieur le Marquis, comment la censure littéraire à pu vous permettre de réveiller, sur ces trois noms, des idées que vous auriez dû ensevelir à jamais dans votre cervelle.

Ainsi voilà M. Caraccioli atteint & convaincu de n'avoir fabriqué ces nouvelles Lettres que pour accréditer certaines maximes favorites, & pour encenser certains personnages, dont le nom seul devoit ranimer le zele de ses partisans.

Citons maintenant des preuves d'une autre espece, qui vont établir également la supposition grossiere du nouveau recueil des *Clémentines*.



D'abord je remarque qu'il est composé de *Lettres*, de *Discours*, de *Réflexions*, de *petits Traités sur différentes matieres*, de *Panégyriques*, enfin de fatras sous le titre d'*Anecdotes*, d'*Abrégé de faits & gestes*, & de *Particularités de la vie de Ganganelli.*

Quant à la partie épistolaire, il est visible que son but est de justifier M. le Marquis sur plusieurs indices de supposition qu'on avoit découverts dans quelques-unes des premieres Lettres.

En effet, on lui avoit reproché de faire dire à Ganganelli qu'il permettoit de lire *Giannone ;* & on doit se rappeller *les Lettres CLXVI & CLXIX*, que j'ai citées, & où il fait écrire par Ganganelli qu'il *envoie la permission de lire les livres défendus ;* d'où on conclut dans l'*Avertissement*, qu'on *verra* que Ganganelli avoit *pu accorder la liberté de* PARCOURIR, (on avoit d'abord dit *de* LIRE) *Giannone*, *puisqu'il envoyoit volontiers la permission de lire les livres défendus*. Voilà assurément une Lettre si probante, qu'elle semble faite à plaisir.

On avoit reproché à Ganganelli d'inviter un laïque à venir *prendre du chocolat un jour prohibé*, & on nous fabrique tout exprès *la Lettre CXLIII*, où l'on fait parler ainsi Ganganelli (Tome 1, part. 3, p. 141.): *Vous me ferez un vrai plaisir de venir demain matin prendre le chocolat sur les huit heures.*

Nota que cette Lettre est du 13 Août 1768, année bissextile, auquel jour tomboit un samedi, surveille de l'Assomption, où le jeûne de précepte pour tous les Fideles étoit transféré, parce que la veille étoit un Dimanche. Ainsi M. le Marquis, pour prendre sa revanche d'avoir été attrapé la premiere fois, nous tend un piege pour celle-ci, s'imaginant que nous ne ferions pas attention que ce lendemain où le *chocolat* devoit se prendre, quoique veille de l'Assomption, étoit un Dimanche : mais il verra que

ſa fineſſe n'aura dupé perſonne : car nous compre-nons bien que par cette Lettre il vouloit nous faire entendre que la premiere invitation n'avoit point été imaginée, puiſqu'on en retrouvoit encore une dans une ſeconde Lettre ; ce qui établiſſoit l'invraiſemblance qu'il eût voulu deux fois donner priſe au public. N'eſt-il pas riſible qu'il ſe ſoit pris dans ſes propres filets ?

Un autre reproche fait à M. Caraccioli, eſt d'avoir répété de la maniere la plus faſtidieuſe dans ſes Lettres, non-ſeulement tout ce qui ſe trouve épars dans les Ouvrages d'autrui, mais encore dans les ſiens. Qu'imagine-t-il pour réfuter cette imputation ? Dans un petit Traité ſur *l'Eſprit des Ordres Religieux* (Tome 2, part. 3, page 115.), il fait dire à Ganganelli : *Lorſque les Auteurs n'ont d'autres défauts que celui de* RÉPÉTER, *je les excuſe, pourvu que ce qu'ils remettent ſous les yeux du public ſoit bon. Il y a des vérités qui, pour être goûtées, ont beſoin* D'UN AIR DE NOUVEAUTÉ : *c'eſt un habit qu'on ne peut ſouffrir quand il eſt vieux, & qu'on porte volontiers quand* ON L'A FAIT RETOURNER. M. Caraccioli ſe donne donc pour un vrai frippier de littérature !

Pour ſe venger de ce que les Lettres de Ganganelli trouvent grand nombre de mécréans, voici le coup de patte que l'Auteur du recueil donne à ces incrédules. (*Tome 2, part. 3, page 133.*) *J'ai remarqué pluſieurs fois qu'*UN LIVRE (comme qui diroit les Lettres de Ganganelli) *qui emportoit le ſuffrage de tout le monde, avoit néanmoins quelques contradicteurs, uniquement parce qu'ils ne vouloient pas ſuivre le torrent, & qu'ils croyoient qu'il étoit de leur dignité de ne pas ſe laiſſer entraîner par le jugement du public.*

M. le Marquis a eu & aura *des contradicteurs ;* l'embarras de réfuter leurs cenſures motivées, lui a fait prendre le parti de leur déclarer, toutefois après la

V iv

publication de son *Remerciement à l'Auteur de l'Année littéraire, que* DÉSORMAIS IL GARDEROIT LE PLUS MORNE SILENCE. On va retrouver encore ici les traces de la prudence du même M. Caraccioli. (*T. 1, part. 3, p. 23.*) *Si après l'avoir publié* (un Ouvrage), *vous trouvez des contradicteurs, ce sera une preuve que vous ne les aurez pas convaincus, & un avertissement pour que* VOUS NE LEUR RÉPONDIEZ PAS. *Il y a parmi les Ecrivains des* ABOYEURS, *& il faut sçavoir laisser crier. On refondroit tous les hommes, qu'ils ne seroient pas d'accord.*

Il ne faut pas oublier que dans la Lettre XCIII du premier recueil, nous avions lu : *Les hommes de génie ressemblent aux dogues, qui méprisent les insultes des petits chiens.* Voilà des *aboyeurs*, des *dogues* & de *petits chiens* qui sont tous de la même race. Il est tout clair que M. le Marquis a une *dent canine* contre tous ceux qui ne veulent pas croire que les Lettres sont de Ganganelli.

Un autre but que s'est proposé le Rédacteur de ce nouveau recueil, a été d'y ajouter quelques sujets qu'il avoit négligé de traiter dans le précédent. On peut remarquer que dans la Lettre LXXI des premiers volumes, *à Mgr Zaluski, Grand Référendaire de Pologne*, on y fait mention de *la bibliotheque publique* dont lui & son frere, *l'Evêque de Cracovie*, ont été les fondateurs. Tout le monde sçait que cet établissement les a rendus célebres.

La bibliotheque que vous venez de rendre publique, de concert avec votre illustre frere, l'Evêque de Cracovie, est remplie d'Ecrivains Polonois qui se distinguerent dans tous les genres. On étoit étonné que M. Caraccioli, dont le systême est d'écrire sur tous les sujets, eût oublié de disserter sur *les bibliotheques publiques :* cette matiere ouvroit un vaste champ à ses moralités & à ses réflexions disertes. Mais il paroît qu'on s'est

trop hâté de lui reprocher cette omiſſion ; car la *Lettre LXXI*, *à Mgr Zaluski*, n'étoit qu'une pierre d'attente : il vient enfin de la mettre en œuvre dans la *Lettre CXL*, adreſſée encore à *Mgr Zaluski*, *Grand Référendaire de Pologne*, & de nous aſſommer du poids des livres innombrables que renfermoit la bibliotheque de ce *Magnat bibliomane*. Il emploie *trente-ſept*, mortelles pages pour nous dire qu'une bibliotheque publique eſt une *inſtitution avantageuſe*.

Cette Lettre eſt tout-à-fait curieuſe à analyſer. C'eſt un chef-d'œuvre de mauvais goût : l'amphigouri, le faux brillant, les idées les plus diſparates, le burleſque, le précieux, le ſacré, le profane, y ſont ſemés à pleine main : jamais le Caraccioliſme n'a brillé avec plus d'éclat que dans cette diſſertation indigeſte.

D'abord M. Caraccioli, voulant mettre à la tête de ce petit Traité le nom d'un *Zaluski*, devoit préférer celui de *l'Evêque de Cracovie*, parce que c'eſt celui des deux freres qui eſt réellement le fondateur de la fameuſe bibliotheque : mais M. le Marquis à cru devoir choiſir *Mgr Zaluski*, *Grand Référendaire de Pologne*, *Evêque de Kiovie*, parce qu'il étoit plus connu, & qu'il avoit été *à Rome*. C'étoit une facilité de plus pour le mettre en relation avec Ganganelli, qui d'ailleurs, dans le fait, n'avoit pas eu plus de rapport avec l'un qu'avec l'autre.

MONSEIGNEUR, *la bibliotheque formée par vos ſoins*, *immortaliſe votre amour pour les ſciences & pour les Sçavans.*

Il eſt bien ſingulier que Ganganelli écrive ainſi *ab abrupto* à *Mgr Zaluski*, ſans que rien paroiſſe amener cette diſſertation. Eſt-ce là le ton d'une Lettre ? Tout étranger auroit pu, pour s'amuſer, en décocher une pareille à *M. Capperonier*, *Garde de la bibliotheque du Roi*.

Il seroit à souhaiter, pour l'honneur de l'esprit humain, qu'on réduisît à SIX MILLE VOLUMES IN-FOLIO *(car cela suffiroit) tout ce qui a été écrit jusqu'à présent, & qu'on brûlât tout le reste, excepté quelques extraits qu'on en feroit pour les mettre en in-12.*

Il y a long-temps que M. Caraccioli a le projet de *réduire tous les livres à six mille volumes in-folio*; car on retrouve cette idée plusieurs fois dans les différens Ouvrages qu'il nous a donnés (*a*). Il réserve le privilege de faire des *in-12*, dans l'espérance d'être mis lui-même par *extrait* sous ce *format*. Un *Caraccioli abrégé* formeroit un *joli petit in-12*, pourvu qu'il fût relié *en maroquin*.

Il en est du génie COMME D'UN FLEUVE QUI RÉPAND LA JOIE ET LA FÉCONDITÉ TANT QU'IL NE DÉBORDE PAS, MAIS QUI DEVIENT LA RUINE DU PAYS QUAND IL SORT DE SON LIT ET QU'IL CAUSE DES INONDATIONS.....

Nos vastes bibliotheques peuvent se comparer A CES JARDINS AGRESTES OU L'ON APPERÇOIT QUELQUES FLEURS *au milieu d'une multitude* D'ÉPINES, OU L'ON DÉCOUVRE QUELQUES ARBUSTES A TRAVERS DES RONCES ET DES CAILLOUX, *&c.*

Et les *jardins à l'Anglaise*, pourquoi les avez-vous oubliés?

*Nous ne travaillons plus que superficiellement les livres que nous mettons au jour; & il n'y a plus d'autre substance dans ce qu'on lit aujourd'hui, qu'*UN LÉGER ÉPIDERME.....

On se hâte aujourd'hui d'être Auteur, & l'on ne donne à ses pensées ni le temps de mûrir, ni même celui de germer. On les jette au hasard presque aussi-tôt qu'elles viennent d'éclorre; & ce sont des ENFANS INFORMES *qui, ne trouvant point de nourriture, périssent presque* AU MOMENT QU'ILS NAISSENT.....

(*a*) Voyez, entre autres, le *Véritable Mentor*.

Je ris quelquefois de L'ACCOUPLEMENT BIZARRE qu'on fait dans les bibliotheques, en plaçant un Auteur ſublime à côté d'un Auteur médiocre, &c.....

Les ſciences n'ont jamais fait plus de progrès que depuis l'époque des bibliotheques publiques. On ne voyoit autrefois que quelques Sçavans épars ſur le globe du monde entier; tout le reſte étoit abſolument ignorant; & aujourd'hui on trouve par-tout des perſonnes très-inſtruites, qui parlent de tout avec beaucoup d'intérêt; c'eſt-à-dire que les ſciences, COMME LES PLUIES POUSSÉES PAR DES VENTS IMPÉTUEUX, N'ARROSOIENT alors que quelques contrées, & que maintenant, comme une ROSÉE UNIVERSELLE, ELLES DISTILLENT DE TOUTES PARTS.....

Cependant, malgré les avantages des bibliotheques publiques, on a vu diminuer le nombre des Sçavans..... Je crains ſeulement qu'à force de vouloir trop aiguiſer l'eſprit & trop ANALYSER les ſciences, on ne les réduiſe à rien.

Monſieur le Marquis, comment cela s'arrange-t-il? *Si les SCIENCES n'ont jamais fait plus de progrès que depuis l'époque des bibliotheques publiques, celles-ci n'ont donc pas diminué le nombre des SÇAVANS.....*

L'homme ne fait que les mettre en œuvre lorſqu'il les cultive (les ſciences), *comme un ouvrier qui FOND DES MÉTAUX pour en faire des ouvrages magnifiques, ne forme pas la matiere dont il ſe ſert.*

Il n'y a point de couleur & de forme qu'on n'ait données aux ſciences, parce que, dociles à recevoir les impreſſions de notre eſprit, elles ſe modifient ſelon nos lumieres, c'eſt-à-dire qu'elles ſont ſublimes chez les uns, & brillantes chez les autres. C'eſt UNE CIRE dont on fait ce qu'on veut, quand on a le talent DE LA MANIER.

Les ſciences reſſemblent AUX PLANETES, qui ont CHACUNE LEUR SPHERE; &, comme celle qui eſt plus

près du soleil, la Théologie est, pour ainsi dire, plus près de Dieu.

De là sont venus tant de mauvais Ouvrages qui se trouvent dans nos bibliotheques, comme des REPTILES *& des* INSECTES *se rencontrent dans les plus* SUPERBES JARDINS. *Au moral comme au physique, les ténebres sont toujours voisines de la lumiere, & les* POISONS *proche des meilleurs spécifiques.*

Toutes les sciences ont leurs mysteres & leurs obscurités; mais on ne risque rien de tout entreprendre pour les approfondir & les éclairer; au lieu que dans la Théologie on entend la Foi dire à tous: ICI ARRÊTEZ-VOUS, ET N'ALLEZ PAS PLUS LOIN. *Elle est la* SENTINELLE *posée par le Tout-puissant lui-même pour éprouver notre fidélité, & qui ne nous permet d'entrer, pour ainsi dire, que dans le* VESTIBULE *de l'Eternel.*

L'hérétique comme l'incrédule ont voulu, dès cette vie, FORCER LA GARDE..... *& pour peine de leur témérité, d'affreuses ténebres se sont emparées de leurs ames, & ils n'ont plus marché que sur des* PRÉCIPICES. *Cela paroît d'une maniere frappante dans leurs écrits. On voit à chaque page qu'ils ont perdu la trace de la vérité, & que leurs prétendus raisonnemens ne sont plus que des* LABYRINTHES *où l'on s'égare à chaque pas.*

Il n'y a point de TEMPÊTES *aussi violentes que les* ÉCARTS *de l'esprit humain, quand il ne connoît plus de bornes. Ce ne sont plus que des* NUAGES AFFREUX *parsemés de quelques* ÉCLAIRS *que les ignorans prennent pour une lumiere vive & pure, mais qui n'aboutissent qu'à éblouir, & très-souvent qu'à aveugler.*

Il en est des esprits comme des ARBRES, *dont les uns restent* SAUVAGES, *& les autres sont* ENTÉS: *aussi les premiers ne donnent que des* FRUITS AMERS, *tandis que les seconds produisent ce qu'il y a de plus délicieux au goût & de plus agréable à la vue. C'est avec la saine philosophie qu'on* ENTE *les esprits.*

Les bibliotheques ſont d'une reſſource infinie, & il faudroit s'être abſolument DÉVOUÉ A L'IGNORANCE, *pour n'en pas connoître les avantages, pour ne pas les préconiſer.*

*C'eſt l'*ARMOIRE D'UNE PHARMACIE, *où j'apperçois les plus* CRUELS POISONS *au milieu des* DROGUES *les plus* EXCELLENTES.

La lecture eſt une NUTRITION *qui forme le* SUC *de notre eſprit, ſi l'on peut parler de la ſorte, de même que les alimens corporels compoſent le* CHYLE *qui ſert à notre conſervation.....*

On remarque de L'EMBONPOINT *& de la* VIGUEUR *chez celles (les ames) qui cultivent les bons livres.*

Les bonnes bibliotheques, pour une ame qui connoît ſes beſoins, & qui deſire ſe RASSASIER, *ſont une* TABLE DÉLICIEUSE OU ELLE SAVOURE LE GÉNIE DES PLUS FAMEUX ECRIVAINS, *& où elle s'en pénetre.*

Les belles-lettres ne ſont que des FRIANDISES *pour l'eſprit ; mais les ſciences ſublimes ſont des* METS PLEINS DE SUBSTANCE ET DE SAVEUR.

Tout livre qui ne ſert pas à bien CASER *nos idées, comme à bien régler nos deſirs, eſt au moins un livre inutile, s'il n'eſt pas dangereux.*

Notre ame, toute ſpirituelle qu'elle eſt, reſſemble à un FLEUVE *qui coule toujours, & qui entraîne avec lui de* L'ÉCUME *& du* GRAVIER, *mais auſſi quelquefois des* PAILLETTES D'OR.

Si vous étiez FRIAND *d'éloges & d'hommages, je vous exhorterois à venir voir Rome, &c.*

Il faut avouer que le *Pere Ganganelli* aimoit furieuſement le ſtyle oriental !

Rapprochons tous les traits de ce tableau vraiment pittoreſque. Des *fleurs*, des *jardins agreſtes*, des *épines*, des *arbuſtes*, des *cailloux*, des *pharmacies*, des *drogues*, des *poiſons*, des *enfans informes*, des *accou-*

plemens bizarres, des *pluies*, des *vents impétueux*, des *rosées*, des *métaux*, de la *cire*, des *planetes*, des *reptiles*, des *insectes*, des *sentinelles*, la *garde qu'on force*, des *labyrinthes*, des *précipices*, des *tempêtes*, des *nuages affreux*, des *éclairs*, des *arbres sauvages & entés*, des *fruits amers & agréables*, des *armoires d'apothicairerie*, des *cases d'idées*, un *fleuve qui entraîne avec lui de l'écume & du gravier, quelquefois des paillettes d'or*;] des *sucs nutritifs*, des *alimens qui composent le chyle*, de *l'embonpoint*, de la *vigueur*, une *table délicieuse qui rassasie*, des *mets pleins de substance & de saveur*, *enfin deux fois des friandises.*

Qui auroit jamais cru que M. Caraccioli, pour nous récompenser d'avoir parcouru patiemment avec lui la bibliotheque de *M. le Référendaire*, nous eût donné des *bonbons?* Rien de plus aimable de sa part.

Voilà une Lettre bien longue & bien verbeuse! M. le Marquis a pressenti l'objection que formeroit le spectacle effrayant de *trente-sept* pages pour styler *M. Zaluski* sur les bibliotheques; M. Zaluski, qui *sçavoit mieux cela que personne*, *lui qui* étoit *parfaitement au fait de l'Europe sçavante & littéraire.* (T. 1, part. 3, page 79.) Qu'on admire l'adresse avec laquelle M. le Marquis va couvrir l'imposture que font naturellement suspecter la longueur & le ton de cette Lettre. Les deux morceaux suivans méritent attention.

Vous serez, sans doute, étonné de la DIFFUSION *d'une pareille Lettre, qui contient peu de choses &* BEAUCOUP DE MOTS; *mais ce sont vos bontés qui m'autorisent à commettre de pareils excès.*

Vous me reprochez par votre derniere, Monseigneur, que je ne vous écris jamais ASSEZ LONGUEMENT, *& j'ai osé vous faire voir aujourd'hui que pour être obéissant j'étois importun.*

Et pour qu'on ne pût pas douter que Ganganelli n'eût fait cette Lettre, M. Caraccioli fait dire à celui-

ci : *J'ai écrit plusieurs Lettres qui pourroient trouver place dans le temple de l'amitié.* (Ibid. p. 106.) Qu'on ose, après cela, révoquer en doute l'authenticité des Lettres de Ganganelli, puisque lui-même, par la main de son Secrétaire, nous certifie qu'il en a beaucoup *écrit !* Il n'y a rien de tel que des *preuves par écrit.*

A l'aide d'un *post-scriptum*, on va voir disparoître une autre petite difficulté qui naît de la date de cette Lettre, du 2 Mars 1757, temps où *M. Zaluski* séjournoit à *Paris*, & où il n'avoit aucune relation directe ni indirecte avec Ganganelli (je puis le certifier d'après le témoignage d'un ami de M. Zaluski). *Si vous étiez friand d'éloges & d'hommages, je vous exhorterois à venir à Rome en quittant Paris ;* ce qui suppose d'anciennes relations avec Ganganelli pendant le séjour du *Référendaire* à Rome, & une correspondance entretenue avec lui pendant *son voyage de Paris.* En lisant ceci, on se récrie : *Mais Rome n'est pas le chemin de la Pologne.* Aussi M. Caraccioli, toujours à la parade, ajoute : *Ce n'est pas tout-à-fait votre chemin pour retourner en Pologne* (Ibid. p. 106.) ; mais n'importe.

On ne pouvoit parler de *M. Zaluski* sans penser à son frere, également célebre pour le goût des bibliotheques ; aussi M. le Marquis a-t-il eu attention de faire une commémoraison honorable de *M. l'Evêque de Cracovie. Vous avez à Cracovie un autre vous-même, pour les connoissances & pour les talens, dans l'Evêque votre illustre frere, qui partage avec vous l'honneur de fonder une bibliotheque publique au milieu de vos concitoyens.*

Un autre sujet qu'avoit oublié M. Caraccioli, étoit *l'obéissance due aux Souverains.* Il auroit manqué quelque chose à son Ouvrage, s'il ne nous avoit pas donné quelques pages de réflexions sur un objet aussi intéressant. En France, depuis vingt ans on a beau-

coup entretenu le public ſur cette matiere. M. Caraccioli a ſenti que le *Pape des Souverains* devoit décemment écrire ſur les ſentimens qui leur ſont dus; & voilà auſſi-tôt une Lettre ſur les Souverains, écrite *à M. l'Abbé* ***, & dans laquelle, comme de raiſon, Ganganelli débute, ſelon ſa méthode ordinaire quand il veut entamer certains ſujets où il va dogmatiſer : *Puiſque vous me conſultez, mon cher Abbé, ſur le Diſcours que vous m'avez fait paſſer, je vous dirai qu'il ſent trop le rhétoricien, &c.* (Tome 1, part. 3, Lettre 158.) Et puis M. Caraccioli apprend à cet Abbé, bien pénétré de l'autorité des Souverains, puiſqu'il venoit de la traiter dans un Diſcours, *que le reſpect & l'obéiſſance qu'on doit au Roi, prennent leur ſource dans l'Eternel même, qui veut qu'on honore ceux qu'il a revêtus de ſon autorité .... qu'il n'y a réellement aucun cas, aucune circonſtance, aucun temps, aucune occaſion où il ſoit permis de ſe révolter contre l'autorité.... que plus on eſt Chrétien, plus on honore la Royauté.... que Tertullien* (Je le voyois venir: on le cite de fondation ſur la matiere.) *Tertullien, dans ſon Apologie en faveur du Chriſtianiſme, peint les Fideles de ſon temps comme les ſujets les plus attachés à leur Prince, comme les plus attentifs à prier pour eux, les plus exacts à payer les impôts.* Enfin on nous cite le fameux paſſage : *RENDEZ A DIEU CE QUI APPARTIENT A DIEU, ET A CÉSAR CE QUI APPARTIENT A CÉSAR.*

Rien aſſurément de plus certain & de plus ſacré que ces principes infiniment chers à tous ſujets fideles, & ſur-tout aux bons Français : mais eſt-il vraiſemblable que Ganganelli, pour endoctriner M. l'Abbé***, qui venoit d'écrire ſur la ſoumiſſion due aux Souverains, ait répété, d'un ton pédanteſque, des maximes que perſonne n'ignore ? Elles euſſent été bonnes à tracer à un éleve dont on eût voulu former

le

le cœur, & non à un Maître qui venoit de les établir.

M. Caraccioli a deviné que cette Lettre, sous la plume de Ganganelli, qui avoit pour Souverain le Pape, dans les Etats duquel on n'a point agité de question *sur l'obéissance* qu'on devoit aux Puissances, feroit soupçonner que c'est tout simplement un Français qui est l'Auteur de ce morceau : pour nous donner le change, il s'est bien donné de garde d'oublier d'adresser la Lettre à un Abbé qui vivoit dans une Monarchie gouvernée *par un Prince séculier*, & de nous en faire faire la remarque..... *Il est vrai que vous avez pu mieux qu'un autre traiter un pareil sujet, puisque vous vivez sous les yeux d'un Monarque* (DOM CARLOS, ALORS ROI DE NAPLES, ACTUELLEMENT ROI D'ESPAGNE) *qui, par son esprit d'ordre, de clémence & d'équité, fait régner avec lui toutes les vertus.* (Tome 1, part. 3, page 207.)

On ne peut disconvenir que M. le Marquis n'ait du talent pour fabriquer une lettre, en saisissant toutes les convenances. Veut-on sçavoir son secret ? Il n'est pas difficile à apprendre. Citons un exemple ; prenons une Lettre au hasard. La CLII^e^ me tombe sous les yeux : elle a pour titre :

Au R. P. Gentis, Dominicain, Evêque d'Anvers. L'on va voir que ces trois mots, *ÉVÊQUE*, *DOMINICAIN*, *ANVERS*, vont faire germer tout le contenu de sa Lettre. D'abord le mot *Evêque* lui procure deux pages de réflexions banales sur les devoirs de *l'Episcopat.* (Voyez p. 179 & 180.) *Dominicain* lui procure une tirade sur l'Ordre de *Saint Dominique*, & sur la vie qu'on y mene ; & voilà encore une page de faite. *Anvers* est une ville de *Flandre* célebre par son *Ecole de peinture ;* & voilà des réflexions sur les tableaux de *Rubens*, comparés avec ceux de *Michel-Ange.* (Voyez page 182.) *Anvers* est en Flandre,

province très-souvent *le théâtre de la guerre ;* aussi M. Caraccioli nous fait faire quelques campagnes en Flandre. (*Ibid.*) Je ne sçais pas pourquoi il a oublié le fameux *Canal d'Anvers :* mais je sçais bien la raison pour laquelle il a omis de parler des *Bollandistes*, dont les travaux immenses ont immortalisé la ville d'*Anvers ;* c'est qu'ils étoient *Jésuites.* On voit que la recette de M. Caraccioli n'est pas un grimoire.

Pour peu qu'on soit au fait des affaires ecclésiastiques, on ne peut ignorer que le Gouvernement Français avoit nommé une Commission composée de Prélats, pour la réforme des Maisons Religieuses. M. Caraccioli n'a pas voulu manquer un sujet qui quadroit si bien avec le ton de ses Lettres, où sans cesse il est question *d'Ordres Religieux.* Pour rendre celle-ci plus croyable, il falloit la faire écrire à une des parties intéressées, sçavoir, *à un Religieux Français.* Il étoit facile, si on eût osé le nommer, de vérifier le fait de l'authenticité de la Lettre : pour trancher la difficulté, M. Caraccioli a imaginé d'adresser cette Lettre à un être vague, *au Supérieur d'une Communauté de Paris.* (Voyez Lettre 176.)

Mais le faussaire a beau se masquer ; une date perfide va le déceler. Elle est tout-à-fait remarquable : *A Rome, ce 21 de l'an 1769.* Prenez garde à ceci, Monsieur le Marquis. La Lettre est signée *Frere Laurent, Cardinal Ganganelli.* Rappellez-vous qu'il n'y a eu que quatre mois & demi de cette année où Ganganelli ait pu signer comme Cardinal ; car il fut élu Pape le *19 Mai de la même année 1769.* Clément XIII étant mort le 3 Février 1769, Ganganelli, à cette époque, se renferma au Conclave avec tout le Sacré College, jusqu'au 19 Mai : il n'a pu, pendant le séjour qu'il y a fait, s'amuser à écrire sur la *réforme des Ordres Religieux.* D'après le ton de toutes ses Lettres, il n'auroit pas manqué de faire mention de

sa clôture dans le Conclave. Il suit de là qu'il n'a pu écrire cette Lettre que dans tout le courant de Janvier & dans les premiers jours de Février. Ce calcul, que je fais ici à tête reposée, vous ne l'avez pu faire dans la composition des Lettres ; il vous eût emporté un temps infini, si vous eussiez voulu éplucher chaque date. Vous vous êtes seulement rappellé qu'en 1769, il y a eu un espace de temps, quoique fort court, où Ganganelli a pu écrire comme Cardinal ; c'est tout ce qu'il vous falloit ; & pour ne pas vous compromettre, vous avez mis une date indéfinie : *A Rome, ce 21 de l'an 1769* : date vraiment bizarre & peu vraisemblable : car, 1°. fixant l'année, il étoit naturel de fixer le mois, ou de ne fixer ni l'un ni l'autre. 2°. Qu'un Parisien écrive à un autre habitant de la même ville que lui ; il est facile de concevoir qu'il se serve de cette formule, & c'est assez l'usage : *A Paris, ce 21*. L'on ne peut entendre que le jour présent, ou tout au moins la veille, à cause de la contiguité des lieux. Mais qu'un étranger, qu'un habitant de Rome, éloigné de Paris de près de trois cents lieues, en écrivant, date sa Lettre, *A Rome, ce 21 de l'an 1769*, je dis qu'il n'y a pas là de vraisemblance, & que c'est un artifice de votre part, qui indique une imposture.

Si le faussaire n'a employé pour la Lettre ci-dessus qu'une grosse finesse, en voici une un peu plus gazée.

M. Caraccioli, voyant qu'il y avoit plaisir à faire des Lettres de Papes, nous a annoncé, il y a deux ans, qu'il alloit donner aussi celles de *Benoît XIV*. Comme il commence à voir qu'à force de nous en fournir *périodiquement* de *Clément XIV*, le public pourroit se lasser de cette longue plaisanterie, & que pour l'Auteur, *le jeu*, comme on dit, *ne vaudroit pas la chandelle*, il se dispose à imprimer les Lettres de *Lambertini*. Devant nécessairement sortir de la même manufacture que celles de Ganganelli, elles ne peu-

vent que porter la même empreinte : ainſi verrons-nous encore un ſtyle coupé, antithétique, fardé, figuré, avec des ſaillies, des pointes & des plaiſanteries ſouvent bouffonnes. M. Caraccioli gagne les devants, & nous donne un préſervatif contre les préjugés qui s'éleveront naturellement contre les *Bénédictines*, à raiſon de l'identité du ſtyle & du ton avec les *Clémentines*. Ecoutons-le, & nous nous écrierons : Il eſt unique, ce M. Caraccioli ! Il combine, il arrange tout à merveille. Il nous cite une Lettre de Ganganelli, qui nous apprend que Benoît XIV a écrit des Lettres qui reſſemblent parfaitement, pour le ſtyle, à celles qu'on a données ſous le nom de Clément XIV.

Notre Saint Pere (*Benoît XIV*) *a le talent d'écrire une Lettre avec beaucoup plus* DE PRÉCISION *que nous n'en mettons dans notre langue. J'en ai vu quelques-unes où il ſemble qu'il n'y ait que des penſées, & point de mots. C'eſt l'effet d'une imagination auſſi vive* QU'ENJOUÉE, *qui ne s'exprime que par* DES SAILLIES. (Tome 1, part. 3, page 122.)

Tant d'extraits de ce recueil épiſtolaire, faits avec autant d'exactitude, prouvent que je ſçais mon Caraccioli par cœur : cependant je me frotte la tête dans cet inſtant, pour voir ſi quelque morceau intéreſſant ne m'auroit pas échappé. J'allois en oublier un des plus curieux. Je le donnerois en mille à deviner. C'eſt la Lettre ſur les *revenans*. Qui s'y feroit attendu ? Oui, *ſur les revenans*. Ainſi il y aura de tout dans cet Ouvrage, juſqu'à un chapitre ſur les *revenans*. O l'ineffable M. Caraccioli ! Je me hâte de régaler le public de ma découverte.

Je ne parle que de certains uſages, de certains préjugés que des particuliers, victimes d'une imagination exaltée ou d'une ignorance groſſiere, ajoutent à la croyance commune, & que tous les Conciles ont réprouvés. Telle fut dans tous les ſiecles, avec plus ou moins d'obſtination,

l'étrange crédulité de quelques personnes POUR LES REVENANS..... *Il est de foi que les morts peuvent apparoître, par une permission expresse de Dieu, & qu'ils ont réellement apparu, selon le témoignage irréfragable de l'ancien & du nouveau Testament.* (Tome 2, part. 3, page 162.) Eh bien! est-ce là tout? Pourquoi vous arrêter en si beau chemin? En vérité je croyois que vous alliez tout de suite nous citer l'histoire de *Samuel*: c'étoit l'affaire d'une ligne de plus.

Les Conciles ont donc réprouvé les revenans. Faites-moi le plaisir de me dire dans quelle partie du *Décret* ou du *Sexte* je pourrois trouver le Canon *de Revenientibus*. Je me fais une idée qu'en latin ou en italien (car Ganganelli n'écrivoit que dans ces deux langues) *un revenant* ne fait pas tant de peur à prononcer qu'*en français*.

Après nous avoir effrayés en nous parlant de *revenans*, M. le Marquis va nous égayer avec de la *musique*, & Ganganelli lui-même va nous donner un air. Un instrument profane n'eût pas été décent entre les mains d'un Religieux; M. Caraccioli se décide *pour l'orgue*: *La musique est une chose très-innocente en elle-même, & elle exprime cette* PARFAITE HARMONIE *qui regne sur la terre & dans le ciel..... J'aurois plus mauvaise grace qu'un autre de crier contre la musique, m'étant autrefois appliqué* A TOUCHER L'ORGUE, *où je trouvois d'autant plus de plaisir, que cet admirable instrument, toujours consacré aux louanges du Seigneur, n'est jamais employé à des concerts profanes.* (Tome 1, part. 3, Lettre 251.) M. le Marquis a soin de remarquer qu'il faut *ne donner à la musique que le temps de la récréation*, AFIN DE N'AVOIR PAS TOUJOURS SON AME AU BOUT DES DOIGTS. Voilà une expression tout-à-fait mignonne.

Pour apprendre la filiation de cette Lettre *sur la musique*, il faut sçavoir que M. Caraccioli a trouvé

un Bref de Clément XIV *au Révérend Pere Jean-Baptiste Martini, de l'Ordre des Mineurs Conventuels*, en remerciement d'une *Histoire de la Musique* que ce Religieux lui avoit envoyée. Le Saint Pere engage ce Religieux *à approfondir les principes & les progrès de cet art, que l'Eglise a solemnellement consacré à la célébration des Mysteres divins*. (Voyez Tome 1, part. 3, page 282.) Un Pape, dans un Bref sur la musique, devoit faire tomber ses exhortations sur la musique ecclésiastique : M. Caraccioli a saisi cette idée, & nous fait une Lettre *sur l'orgue*. Ainsi dans son nouveau recueil, voilà deux morceaux sur la musique, tout comme dans le premier on trouve deux Lettres sur chaque sujet; deux Lettres à un *Peintre*, deux Lettres à un *Avocat*, deux Lettres à un *Médecin*. Cette uniformité est assurément très-singuliere, & est un des traits caractéristiques des célebres *Clémentines*.

Le Rédacteur de ces Lettres nous a *pris par les oreilles ;* nous allons le voir à son tour *pris par le nez*. Le cousin d'un *Chevalier*, non *de l'étoile*, mais *de trois* * * *, avoit fait présent à M. Caraccioli de quelques carottes de tabac. Comme c'étoit du bon, il paroît que c'étoit du tabac *de la Ferme :* en conséquence il lui témoigne sa reconnoissance dans la Lettre CLXXX, Tome 1, part. 3. *Répétez encore une fois, je vous prie, mes longs remerciemens au très-cher Cousin, pour le très-excellent TABAC dont il m'a gratifié. Il me prend PAR LE NEZ APRÈS M'AVOIR PRIS PAR LE CŒUR ; AUSSI SUIS-JE TOUT A LUI.*

Nous avons vu Ganganelli, quand il *touchoit l'orgue*, ayant de l'esprit jusqu'*au bout des ongles ;* ici nous le voyons en avoir jusqu'*au bout du nez*. A côté de toutes ces gentillesses, que je grille de voir dans le texte italien ou latin, on peut placer des *femmes extraites*, ce qui fera le pendant. *Chez les femmes le style*

des Lettres est ordinairement plus naturel, parce qu'ayant moins lu & moins vu que la plupart des hommes, elles sont dans le cas de N'EXTRAIRE QU'ELLES-MÊMES *quand elles écrivent.* (Tome 1, part. 3, page 120.)

Nous avons vu, dans ces Lettres, M. Caraccioli perpétuellement occupé à *enter*, à *caser*, à *analyser* & à *lever l'épiderme ;* il s'amuse maintenant à *extraire les femmes :* opération chymique vraiment nouvelle, & qui vaut bien celle du *grand œuvre.* Il y a certaines femmes tellement spiritueuses, que si M. le Marquis entreprenoit de les *extraire*, il en tireroit le sel le plus volatil.

Lettre CLIX, au Duc de Mattalone.

Illustrissime Seigneur, je viens de recevoir dans la minute les livres qu'on vous envoie de PARIS AVEC CEUX QUE J'AVOIS DEMANDÉS... *Je rendrai témoignage à qui voudra l'entendre, que les livres venus de Paris à votre adresse, ne sont ni profanes ni frivoles.* Et dans la Lettre CLX, au même : *On n'a rien retenu* A LA DOUANE *des livres qui vous étoient adressés. Outre qu'ils ne sont pas dans le cas d'être arrêtés, je les aurois réclamés ; & comme Consulteur du Saint-Office, mes remontrances n'eussent pas été sans effet.* (Tome 1, part. 3, pages 210, 212, 213.)

Ici M. le Marquis nous prend par la main, & nous tient ce langage : *Vous avez douté, Messieurs, que Ganganelli sçût le français, malgré que je vous avois assuré qu'il lisoit les Journaux & le Mercure : pour vous guérir de votre obstination, suivez-moi. Je vous mene* A LA DOUANE. *Vous y verrez un ballot de livres* VENUS DE PARIS, *& par conséquent* FRANÇAIS, *reçus par Ganganelli, & dont quelques-uns avoient été demandés par lui, pour son usage. Dites, après cela, qu'il ne sçavoit pas le* FRANÇAIS !

Vous avez bien raiſon, Monſieur le Marquis; ce public-là eſt bien têtu. Il eſt ſeulement fâcheux que nous n'ayions appris que par votre Supplément que ce ballot de livres arrivé de Paris, avoit été reçu par Ganganelli. Les premieres impreſſions ne ſont pas aiſées à déraciner.

Lettre CLXXXII, écrite pendant sa maladie a un Religieux de ses amis.

Je ſuis réellement malade; & ce qui me conſole, c'eſt que je n'ai point été au-devant du mal; car j'ai toujours penſé que tout homme devoit ménagr ſa ſanté, &c. &c. &c. &c. Et dans la Lettre CLXXXIII, au même: *Ce n'eſt plus qu'un ſquelette qui vous écrit, & qui remue à peine des doigts deſſéchés, &c. &c. &c.* (Tome 1, part. 3, pages 264 & 269.)

Il eſt aiſé de voir, Monſieur le Marquis, que vous avez voulu nous donner dans vos Lettres, toujours *par deux*, des réflexions ſur *les maladies*, ſujet que vous n'aviez pas encore traité. Nous vous ſçavons gré de votre exactitude ſcrupuleuſe: mais vous nous permettrez de croire très-fermement que Clément XIV, qui, dans ſes derniers inſtans, ſouffroit *les douleurs les plus aiguës*, comme il le dit lui-même, n'a pu écrire ou même dicter neuf pages entieres de moralités & de grands lieux communs ſur *les infirmités*. Vous avez ſenti qu'on vous oppoſeroit cette difficulté; car vous nous dites (Pages 269 & 270): *Ici mes douleurs trop violentes me forcent à quitter la plume, ne ſçachant ni quand, ni ſi je la reprendrai.... Un moment de calme, après ſept jours & ſept nuits paſſées dans les tourmens, me remet la plume à la main.* Vous voyez bien que tout ceci n'eſt qu'un jeu joué. Puiſque vous vouliez finaſſer, il falloit donc ſuppoſer cette Lettre écrite ſous la dictée de Ganganelli,

& non par lui-même. *Ce n'est plus qu'un squelette qui vous écrit, & qui remue à peine des doigts desséchés.* Une de ces deux Lettres est du 26 Août 1774. Vous avez donc oublié que dans sa Vie vous nous aviez dit (dès la fin de Juillet 1774): *Clément n'étoit plus qu'une ombre de lui-même.... qu'il se sentoit mourir en détail.... que les maux qu'il souffroit étoient aigus.... que jamais il n'y eut de position aussi cruelle que la sienne.... qu'il étoit dévoré par un mal qu'on ne pouvoit guérir, & qu'on pouvoit dire qu'il achetoit par de longues souffrances la gloire du martyre.* (Vie de Clém. XIV, p. 247.)

De bonne foi, croyez-vous qu'un homme dans cet état puisse écrire lui-même deux longues Lettres, où le malade *philosophe* sur ses *infirmités?*

Puisque Ganganelli, se mourant, ne pouvoit plus écrire à personne, ne parlons plus de ses Lettres: jetons un coup d'œil sur les sujets qui forment la seconde partie de son Supplément. Ce sont, comme nous l'avons dit, *des Discours*, des *Réflexions*, des *Panégyriques.*

Il ne faut pas une sagacité majeure pour entrevoir le motif qui a déterminé M. Caraccioli à nous donner tous ces différens morceaux. Il lui falloit du remplissage. Il avoit épuisé tous les sujets qui pouvoient entrer dans une Lettre: il a imaginé de composer de petits Traités sur *l'homme*, sur le *zele*, le *style*, la *superstition*, sur les *Ordres Religieux*, sur *l'Eglise*, *&c. &c.* Cette ressource étoit d'autant plus avantageuse, qu'elle le tiroit d'un grand embarras où le plongeoit son systême épistolaire. La difficulté de combiner sans cesse des dates, & de chercher des personnages à qui il pût adresser ses Lettres; l'engagement qu'il contractoit de fournir le manuscrit autographe, signé de la propre main de Ganganelli, le mettoient sur les épines; au lieu qu'en ne donnant plus que des *Discours* & des *Réflexions* détachées

ſur pluſieurs ſujets, outre la facilité de copier ſes Ouvrages, où l'on trouve tout autant de chapitres ſur les mêmes matieres, il n'avoit plus à redouter ni les dates, ni la curioſité du public, qui, quelque matin, pouvoit aller lui demander à vérifier la ſignature de Ganganelli. Telle eſt la clef de tout ce qui ſe trouve dans le Supplément de M. Caraccioli, & de tout ce qu'il n'a pas voulu déſigner ſous le nom de Lettres.

Son *Tableau de l'homme* (Tome 3, part. 3, pages 24, 25 & ſuiv.) eſt ſi peu de Ganganelli, qu'il eſt d'un Auteur Français très-célebre, & qui, avec des couleurs plus noires que celles du pinceau du Duc de la Rochefoucault, a peint notre pauvre humanité. Nous n'avons pas eu beaucoup de peine à deviner l'Auteur mis à contribution par M. le Marquis, car lui-même nous fait mettre le doigt deſſus. *De ces divers points de vue, il réſulte que l'homme de Lucrece n'eſt point celui de Deſcartes, ni l'homme de Spinoſa celui de* PASCAL. Tel eſt l'Auteur du Tableau de l'homme qu'a fait imprimer M. Caraccioli. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire, dans les *Penſées de M. Paſcal ſur la Religion*, les Chapitres 9, 21, 22, 23, 24, 25, 26, qui ont pour titre : *Injuſtice & Corruption de l'homme..... Contrariétés étonnantes qui ſe trouvent dans la nature de l'homme..... Connoiſſance générale de l'homme..... Grandeur de l'homme..... Vanité de l'homme..... Foibleſſe de l'homme..... Miſeres de l'homme.* Et moi je pourrois faire un chapitre intitulé : *Impudence de notre homme.*

Ganganelli avoit été annoncé comme doué de tous les talens, & comme excellant dans tous les genres; il étoit donc indiſpenſable pour M. Caraccioli de nous donner des échantillons de ſon talent pour la chaire : auſſi M. le Marquis a fait inſérer dans ſon recueil *quatre Sermons & Panégyriques* de la façon de Ganganelli; le premier intitulé : *Diſcours ſur la Religion, pro-*

noncé à Ascoli, VERS L'AN *1732*. Ce *vers l'an* indique combien l'Editeur a la conscience timorée sur l'article des dates. *Tandis que la fortune ne prêche de toutes parts que l'amour des richesses ; que la volupté fait entendre sa voix séduisante pour nous envelopper dans ses filets ; que la gloire nous offre tous les honneurs du monde pour nous enivrer d'un vain encens ; que tous les objets, embellis par la nature, sont autant d'échos qui retentissent des charmes de ce monde, & qui nous invitent à nous y attacher ; la Religion nous conjure de ne nous occuper que de Dieu.* FILII, AUDITE ME ; TIMOREM DOMINI DOCEBO VOS. Tout le reste du Discours est aussi peigné & aussi limé. Voilà assurément un brillant exorde. En vérité les phrases y sont tellement compassées, qu'on jureroit que c'est du français fait de la premiere main. Mais M. Caraccioli nous assure que tout ce qu'il donne de Ganganelli est *traduit du latin & de l'italien*. C'est une vérité dont il faut bien se pénétrer, pour ne pas se laisser séduire par tous les propos des *ennemis de la gloire de Ganganelli.*

J'ai cependant une petite difficulté (mais ce n'est qu'une babiole) à proposer à M. Caraccioli. Dans les *Réflexions sur le Style*, données sous le nom de Ganganelli (*Voyez Tome 1, part. 3, page 124.*), je lis cette phrase : *Je crois que si j'avois prêché, je ne me serois astreint à diviser, ni à sous-diviser. Nous ne voyons point cette contrainte dans les Peres.*

Ganganelli fait entendre qu'il *n'a point prêché*. Or quand on a donné deux Sermons sur *la Fête de Noël*, & un Panégyrique, l'on a prêché. Ces trois Discours ont été prononcés par Ganganelli : donc Ganganelli *avoit prêché*, au moins quelques Sermons. M. le Marquis s'est apperçu de sa distraction, & bien vîte il a fait une Lettre (*Voyez Lettre 142, page 126.*) où Ganganelli parle ainsi : *J'ai prêché quelques Sermons, mais à la hâte, & sans en faire mon occupation.* Ainsi par la

prévoyance du Rédacteur des Lettres, tout se concilie.

Rien de plus conséquent que le *Pere Ganganelli*. Il vient de nous dire que *s'il avoit prêché, il ne se seroit astreint à diviser ni à sous-diviser;* aussi les trois Sermons imprimés comme prononcés par lui, ne renferment ni *division* ni *sous-division*. En vérité Ganganelli lisoit dans l'avenir : car n'est-il pas admirable qu'il ait prévu qu'après sa mort on donneroit trois de ses Sermons *sans division ni sous-division*, & que précisément pendant sa vie il ait eu l'attention de faire une Lettre où il prévient que dans ses Sermons il ne s'astreignoit ni *à diviser* ni *à sous-diviser*, bien persuadé qu'on prendroit cette affectation marquée, surtout de la part d'un Moine Italien, comme une nouveauté qui seroit censurée ?

Une merveille aussi merveilleuse a fait imaginer à quelques *ennemis de M. Caraccioli*, que tous ces Sermons attribués à Ganganelli, ne sont que des productions de M. le Marquis lui-même ; que comme, dans l'origine, elles n'étoient que des réflexions détachées, il lui avoit été impossible de les classer sous la forme de *division* & de *sous-division* ; & que lorsqu'il se détermina à les imprimer, il nous avoit annoncé que le Prédicateur Ganganelli se soucioit fort peu *de diviser & de sous-diviser*. Cette imputation est tellement démentie par tous les accessoires qui constituent la maniere d'être littéraire de M. Caraccioli, que nous ne devons pas ajouter foi à cette fable.

Le *Panégyrique de Ste Réparate, Vierge & Martyre*, est encore un monument que l'on nous donne de l'éloquence sacrée de Ganganelli : mais ce *Panégyrique*, tout magnifique qu'il est, fait naître quelques réflexions sur l'Orateur auquel on l'attribue. 1°. N'est-il pas singulier que Ganganelli, *qui ne prêchoit point*, comme nous l'a dit ci-dessus M. Caraccioli, c'est-à-dire, *qui ne prêchoit pas habituellement*, & qui ne rem-

plissoit point cette fonction *ex professo*, se soit chargé précisément du *Panégyrique* d'une Sainte si peu connue, & dont l'histoire ne fournit aucun fait? Car l'Auteur nous dit lui-même (*pages 227, 228.*): *Je ne suis pas ici l'histoire de la Sainte que nous célébrons ; c'est dans la crainte de mettre sous vos yeux des faits qui ne sont point assez prouvés. On n'honora jamais la vérité par des mensonges. La Religion n'a besoin ni de fausses légendes, ni de suppositions. Il suffit de sçavoir que c'est l'esprit de pénitence & l'amour de Dieu qui sanctifierent votre glorieuse Patrone.* Aussi l'éloge de la Sainte n'est-il qu'un tissu de réflexions vagues & des lieux les plus communs.

2°. *L'illustre Patrone* va nous dévoiler tout le mystere. Tranchons le mot. Quelque Eglise, quelque Communauté ou quelque Confrairie de France a *Ste Réparate* pour *Patrone*. Un Prédicateur fut chargé de louer la Sainte : mais se sentant au-dessous de sa besogne, il eut recours à M. Caraccioli, connu à Paris pour être sur le tableau de ceux qui tiennent boutique de *Sermons* faits ou à faire, & qui cultivent cette branche d'industrie nationale. Soit que M. le Marquis se dégoûtât de l'ouvrage, à raison de la sécheresse du sujet, ou que le Prédicateur ne fût pas content de l'éloquence du faiseur, le panégyrique ne fut pas poussé au-delà de la premiere partie ; il resta informe entre les mains de M. Caraccioli : aussi lisons-nous (*Page 231.*) : LA SECONDE PARTIE MANQUE. Lorsqu'il a cherché dans ses papiers des matériaux pour faire le remplissage de son *Supplément*, il a tout simplement inséré ce morceau. Tout le monde sçait que M. Caraccioli fait imprimer, sans miséricorde, tout ce qui sort de sa plume : on l'a vu même plusieurs fois donner au public le même Ouvrage sous différens titres.

Je terminerai ce long examen des deux derniers

volumes concernant Ganganelli, par quelques courtes obſervations ſur ce que M. le Marquis a fait imprimer ſous le nom de *Particularités & Anecdotes touchant la vie privée du Pape Clément XIV*. Le premier morceau de ce genre, intitulé *Particolarita*, a été *donné*, à ce qu'il dit, par le *Frere François lui-même*. Ainſi la prédiction de Ganganelli ſur ſon *Cuiſinier François*, s'eſt accomplie. Nous liſons, en effet, dans la Vie de ce Pontife (*Page 128.*) : *Qui ſçait, dit-il en riant, ſi le Frere François ne s'aviſera point un jour d'écrire ? Je ne ſerois point étonné de voir quelque Ouvrage de ſa façon : mais ce ne ſera pas sûrement l'hiſtoire de mes ragoûts, ou le livre ſera bien abrégé*. Ganganelli a deviné tout juſte ; car voilà le *Frere François* imprimé, & par conſéquent Auteur. Ce n'eſt point l'hiſtoire des ragoûts de Ganganelli qu'il va nous donner, mais celle de ſon *bouilli* & de *ſon rôti*.

Tel eſt l'état qu'il nous adminiſtre de l'ordinaire de la bouche de ſon maître :

DÉJEUNER.

Un léger bouillon, dans la ſuite UN VERRE D'EAU.

DINER.

POTAGE. Du riz ou du vermicelli ; deux œufs frais ; une poule bouillie, dont il mangeoit environ DEUX ONCES, & c'étoit toujours ce qu'il y avoit DE PLUS MAIGRE ET DE PLUS SEC.

ROTI. Un poulet & quatre petits oiſeaux, des PLUS MAIGRES QU'ON POUVOIT TROUVER.

ENTREMETS. Trois petits échaudés.

DESSERT. Trois ou QUATRE morceaux de fenouil.

SOUPER.

QUATRE petits morceaux de pain couverts d'un bouillon gardé du matin ; quelquefois de la ſalade, mais toujours du fenouil.

J'oublois de dire que *Frere François*, avant de nous conduire à la table, nous avoit fait faire un tour dans la garde-robe, pour nous y apprendre que *Ganganelli vuidoit lui-même tous les jours son vase de nuit.* (Voyez page 177.) Fi, si donc, Monsieur le Marquis! A la bonne heure, point de *ragoûts* sur la table de Ganganelli; mais du moins ne mettez dans vos livres rien que de *ragoûtant.*

On lit à la fin de cet article les phrases suivantes: *Voilà, Monsieur, tout ce qu'on a pu avoir du Frere François. Je l'ai écrit mot à mot, avec les* FAUTES *qui peuvent s'y trouver.* (Page 279.)

M. Caraccioli a senti que cette relation du Frere François, faite à plaisir, & mise en italien par quelqu'un qui n'étoit pas fort sur cette langue, exigeoit qu'il prévînt sur les *fautes* qui pourroient s'y trouver; comme si ce Frere, Italien, eût pu ignorer l'italien.

Quant aux ANECDOTES relatives A LA PERSONNE ET A LA FAMILLE DE GANGANELLI, qui viennent après, vous nous dites (page 289.) *qu'elles sont traduites sur l'original Italien envoyé de Rome.* Pourquoi donc ne nous avez-vous pas donné cet original Italien *des Anecdotes*, comme vous veniez de le faire pour *les Particularités* du *Frere François?* Je vous devine; c'est que vous craigniez d'être encore dans le cas de nous avertir des solécismes italiens qu'on trouveroit dans ces anecdotes.

En les parcourant, mes yeux tombent sur un morceau piquant par sa bizarrerie. *On se souvient encore que dans cette ville* (Pezzaro) *il soutint une these avec le plus grand éclat; qu'il se prêtoit volontiers* A TOUCHER L'ORGUE (La these & l'orgue vont à meveille.); *& que son Supérieur disoit à ce sujet, que les facultés de son ame étoient dans une si* PARFAITE HARMONIE; *qu'il n'y avoit rien d'étonnant qu'il fût*

NATURELLEMENT MUSICIEN. (Tome 2, part. 3, page 292.

Je me trompe fort si ce n'est pas là du Caracciolisme tout craché. Avouez que j'avois rencontré juste, quand je vous disois que *la Lettre CLXXVII*, sur le goût de Ganganelli *pour l'orgue*, étoit une Lettre supposée : car ce qui vous a donné l'idée de la fabriquer, c'est que vous avez précisément vu dans cette anecdote, qu'il étoit question *d'orgue & de musique ;* & cela est si vrai, que la même idée sur l'harmonie, qui se trouve dans l'anecdote, se retrouve encore dans la Lettre. *Vous n'avez pas fait vœu d'être musicien, mais d'être Religieux ; & quoique la musique.... nous exprime cette* PARFAITE HARMONIE *qui regne sur la terre & dans le ciel, &c. &c.* Vous nous dites (*page 297 de ces Anecdotes.*) : *Tout vif qu'il étoit, il ne connut jamais la colere :* & en effet, tout le monde sçait que Ganganelli étoit d'un caractere bouillant. Or comment cela s'arrange-t-il avec cette *harmonie musicale des facultés de son ame ?*

Vous finissez par assaisonner ce morceau de quatre bonnes plaisanteries, dont l'application n'est pas difficile à saisir.

Dès qu'il sentit la maladie cruelle dont il est mort, il dit au Cardinal Stoppani : QUAND ON EST A LA TRANCHÉE, ON DOIT S'ATTENDRE AUX BOULETS DE CANON. (Page 301.) Et vous, Monsieur le Marquis, vous tirez *à boulets rouges* contre *le bois verd.*

NOUS SOMMES DEUX LAURENTS, *disoit-il un jour, en parlant de lui-même & du Général des Jésuites,* QUI SOMMES SUR LE GRIL. *Il faisoit alors allusion aux douleurs qu'il enduroit, & à la captivité* DU PERE RICCI. (Ibid.)

Êtes-vous bien sûr que cette pointe de Ganganelli est telle que vous la racontez ?

S'étant apperçu qu'un Médecin qu'il avoit fait appeller,

ker, ne connoiſſoit rien à ſon mal : VOUS LE TROUVEREZ INDIQUÉ, *lui dit-il*, AU PSEAUME XC, OU IL EST PARLÉ D'UN MYSTERE QUI SE TRAME DANS LES TÉNEBRES, *negotio perambulante in tenebris.* (Ibid.) Ce *Médecin* ſeroit-il par haſard le *Docteur Salicetti ?* Seroit-ce lui qui vous auroit envoyé l'anecdote ? Elle ne quadre pas trop avec la *Conſultation* que j'ai eu l'attention de vous communiquer.

Comme on lui demandoit S'IL NE SOUPÇONNOIT PERSONNE D'AVOIR ATTENTÉ A SA VIE, *il dit :* NE SÇAVEZ-VOUS PAS QU'ON M'APPELLE SILENCE PREMIER ?

Si Ganganelli, en ſe *mutiſiant*, s'eſt exprimé en latin, je ſuis perſuadé qu'il a dû dire, *Silentium primus ;* car *Silentium primum* n'auroit eu aucune grace. Qui ne ſent que tout ceci n'eſt qu'une paſquinade réchauffée par M. Caraccioli ? *Si Paſquin* a dit *que Ganganelli étoit Silence premier*, *Marphorio* a dû ajouter : *Et M. Caraccioli eſt Caquet premier.*

Je paſſe tout de ſuite à votre *Geſtorum Pontificis optimi, maximi, Clementis XIV, Synopſis.* Vous l'avez accompagné d'une note vraiment curieuſe (p. 304.), conçue en ces termes : *Quis tamen, quantuſque ille extiterit, etſi cuncta ſilerent, palàm faciunt editæ nuper in Galliâ, ac duobus comprehenſæ voluminibus, nonnullæ oblivioni ereptæ ejuſdem Epiſtolæ.* Ce qui veut dire : *Quelques-unes de ſes Lettres arrachées à l'oubli, & publiées depuis peu en France, en deux volumes, montrent évidemment, quand d'ailleurs on n'en auroit pas d'autres preuves, quel & combien grand fut* Ganga-

C'eſt un parti pris, Monſieur le Marquis ; vous avez juré de faire paſſer à la poſtérité, en dépit du public ſenſé & éclairé, vos prétendues Lettres Ganganelliques. Non content de tous les raiſonnemens

que vous avez faits à perte de vûe dans toutes vos Préfaces, qui ne sont que d'ennuyeuses redites, vous mettez le comble à votre ridicule enthousiasme, en plaçant dans un Ouvrage latin, où vous voyez qu'on parle de Ganganelli, *une note latine*, non pas de la plume de l'Auteur, mais précisément de celle de M. Caraccioli; *note* où vous faites, du ton le plus emphatique, l'éloge des Lettres fabriquées par vous. Y a-t-il rien de plus niais? Je dis même qu'il n'y a rien de plus gauche; car la *note* de votre main prouve qu'on n'avoit pas cru devoir ranger ces prétendues Lettres immortelles parmi les *faits* & *gestes* qui devoient illustrer Ganganelli. Or si l'Auteur de l'*Abrégé*, qui paroît n'avoir rien oublié de ce qui pouvoit tourner à la gloire de *Clément XIV*, pas même *un dispense de mariage qu'il donne à Ferdinand I, Duc de Parme*, a omis cependant de citer près de deux cents chefs-d'œuvre sous le nom de Ganganelli, quoique publiés long-temps avant, quelle plus grande preuve qu'il les regardoit comme apocryphes? Pour remédier à cette funeste réticence, M. Caraccioli pose tranquillement, de sa main, une belle & bonne emplâtre sur la plaie faite à l'authenticité des Lettres; & par une phrase latine des plus élégantes, il donne à sa note un air de consanguinité avec le texte.

Il ne faut que cette observation pour montrer évidemment, *etsi cuncta sileren, quis quantusque extiterit* EPISTOLARUM OPIFEX, DOMINUS DOMINUS CARACCIOLI.

Me voilà, Dieu-merci, débarrassé de votre Supplément: j'ose me flatter que vous n'oserez plus nous en parler. Je vais entamer le chapitre sur les *Variantes* qui se trouvent entre la *premiere* & *la nouvelle édition* de vos deux premiers volumes; VARIANTES d'une espece si singuliere, si bizarre, si étonnante, si inconcevable, qu'on sera forcé d'en

conclure que si c'est Ganganelli qui a écrit ces Lettres, il faut absolument qu'il ait retouché lui-même, *depuis sa mort*, le manuscrit qui contenoit sa correspondance.

Commençons par établir quelques principes. Vous ne vous êtes affiché que pour *Traducteur*, n'est-il pas vrai, Monsieur Caraccioli? Un Traducteur, j'en conviens, a droit, comme tout Auteur, de donner plusieurs éditions de l'Ouvrage qu'il transmet dans une autre langue. Mais quel est le motif de ces différentes éditions? C'est, 1°. parce que les exemplaires de la premiere ont été épuisés par l'avidité des acheteurs; 2°. parce que l'Auteur se flattant que le débit de son livre se soutiendra, & ayant remarqué plusieurs erreurs typographiques, ou plusieurs endroits susceptibles de perfection, soit pour les idées, soit pour le style, il veut profiter de l'occasion d'une nouvelle édition pour faire ces changemens, & par-là mériter de plus en plus l'estime & la confiance du public.

Quelquefois il arrive que pour des raisons que l'honneur de la littérature devroit toujours puiser dans l'utilité publique, & qui malheureusement trop souvent ne sont suggérées que par la cupidité, on fait des augmentations à la nouvelle édition: de là, pour tendre un piege à la crédulité des lecteurs, cette formule conçue en ces termes, *Edition revue, corrigée & augmentée*. Quoi qu'il en soit, telle est l'histoire des nouvelles éditions: l'usage, qui a passé en loi, accorde ce privilege à tout homme qui a recours à la presse, comme *Editeur*, *Traducteur* ou *Auteur*. Mais quoique le privilege soit commun, il y a cependant différentes loix à observer, selon la qualité de celui qui fait imprimer. S'il est *Auteur*, il a la permission de changer son Ouvrage quant au fond; il peut tailler, couper, trancher tout à son aise: c'est sa propriété; il peut en disposer en maître.

S'il n'est que simple *Editeur*, cette qualité, qui n'é-

tend pas fort loin son ministere, ne lui permet, d'après l'examen de toutes les *Variantes*, que de s'en tenir à la bonne leçon. Cependant liberté à lui, d'après quelques nouvelles découvertes d'anciens manuscrits, de retoucher sa premiere leçon, & d'en donner une meilleure, sous peine de passer pour un mince érudit, si l'on voit que sa critique est flottante & incertaine. Mais si c'est un Editeur qui se donne pour *Traducteur*, & sur-tout pour *Traducteur* d'un *recueil de Lettres*, dont il a déja donné la version, entreprise pour laquelle nécessairement il a dû avoir, dans le principe, ou des originaux, ou des copies authentiques; cette classe d'Editeurs est absolument asservie à des loix rigoureuses. La raison en est claire. Ce Traducteur a la liberté, sans doute, de donner une édition *revue & corrigée*: mais comme il n'a pu faire d'abord la version que sur pieces authentiques, sa revision correctionnelle ne peut consister, pour le fond des choses, que dans une version qui saisisse mieux le sens de son Auteur; ou pour le style, que dans un choix de termes plus élégans, plus précis ou plus énergiques. Personne ne contestera que toute édition *revue* & *corrigée* doit avoir ces qualités indispensables.

S'agit-il de lui donner également le titre d'édition *augmentée?* De quelle espece *d'augmentation* l'ouvrage pourra-t-il être enrichi? Nous parlons d'un Traducteur de Lettres authentiques. Prenons, par exemple, un Auteur *Italien* qui entreprendroit de traduire dans sa langue les Lettres de *Balzac* (a). Celui-là pourra en donner une édition *augmentée*, mais seulement

(*a*) Jean-Louis *Guez*, Seigneur *de Balzac*, né à Angoulême, Conseiller d'Etat, & Historiographe du Roi, connu par son *Recueil de Lettres*, qui parurent pour la premiere fois en 1624, & qui ne doivent leur célébrité qu'à la bouffissure, aux hyperboles & aux pointes qui y dominent. *Balzac* eut d'abord de grands admirateurs, & devint ensuite l'objet des

augmentée de nouvelles Lettres également authentiques de *Balzac*, & dont il joindra la traduction aux autres : c'est toute l'augmentation qu'il peut se permettre. Si, au contraire, corrigeant le texte de *Balzac*, il embellit & il perfectionne ; s'il tourne, s'il retourne, s'il coupe, change & manipule la *substance* des phrases de cet Auteur ; si dans une seconde édition il donnoit comme à *faire* ce que dans la premiere on lisoit comme *fait ;* si on y trouvoit des *parentheses* ouvertes pour placer dans le texte de son original des adoucissemens amenés par les critiques faites sur les maximes de *Balzac*, trouvées fausses & outrées ; si des parties qui, dans la premiere édition, formoient le corps de la Lettre, & par conséquent précédoient la signature, se trouvoient, dans la seconde édition, données pour *post-scriptum*, & mises *après* la signature ; si dans la premiere édition, *Balzac* disoit dans une lettre qu'il a lu *un tome* de tel Ouvrage, & que dans la seconde on lût que ce n'est plus qu'un *extrait qu'il a lu*, parce que le Traducteur Italien auroit été relevé sur ce que *Balzac*, Français, ne pouvoit pas donner à lire à son compatriote, qui ne parloit que sa langue, ce livre qui n'étoit point *encore* traduit en français ; si dans la seconde édition on avoit retranché des *proverbes Français* mis dans la premiere, comme faisant partie du texte ; si la premiere édition

critiques les plus solides. Cet Auteur, excédé de toutes les querelles qu'on lui faisoit à cause de *ses Lettres*, quitta Paris, & se fixa à sa terre de *Balzac*, sur le bord de la Charente, près d'Angoulême. Il y mourut en 1654 : il fut enterré à l'Hôpital d'Angoulême, auquel il avoit laissé douze mille livres. C'est lui qui est le fondateur de la *médaille d'or* que l'*Académie Française*, dont il étoit Membre, distribue tous les ans pour prix, le jour de *Saint Louis*.

Est-ce un effet du hasard que le prix des éloges *boursoufflés* que couronne l'Académie, ait été fondé par un Ecrivain *boursoufflé* ?

portoit des *dates*, qu'on voit toutes différentes dans la seconde, *dates* altérées dans des chiffres qui ne se ressemblent point ; que penseriez - vous, Monsieur Caraccioli, & de la traduction, & de la nouvelle édition ? Vous vous récrieriez : « Cet Italien-là, qui » prétend nous donner les Lettres de *Balzac*, a voulu » s'amuser aux dépens du public, & sa nouvelle édi- » tion n'est qu'une façon honnête de notifier à ce » public que sa crédulité est la ressource des *vendeurs* » *d'orviétan* ».

Eh bien, Monsieur Caraccioli! *mutato nomine, de te Fabula narratur.*

Vous allez le voir: je vais rapporter le texte des Lettres de vos deux éditions rapprochées l'une de l'autre.

LETTRE II, A L'ABBÉ FERGHEN.

(Premiere édition, page 25.)

Vous reviendrez par Cazerte, le plus beau château royal QUI SOIT *en Europe, par ses décorations, par ses marbres, par son étendue, par ses aqueducs dignes de l'ancienne Rome.*

VARIANTE.

Vous reviendrez par Cazerte, qui, par ses décorations; par ses marbres, par son étendue, par ses aqueducs dignes de l'ancienne Rome, DEVIENDRA *le plus beau château de l'Europe, &c.* (Nouv. édit. page 25.)

Par la vertu de votre baguette, Monsieur Caraccioli, vous faites disparoître subitement de dessous nos yeux ce *château* enchanté, qui *étoit* d'abord le plus beau château de l'Europe ; & pour nous consoler, vous nous annoncez qu'il le *deviendra* un jour: tant il est vrai que vos Lettres ne sont que de vrais contes de *fées !*

On vous a dit tout bas à l'oreille que *Caʒerte* n'étoit pas encore achevé à la date que vous ſuppoſiez à la Lettre ; dans une nouvelle édition vous avez corrigé la bévue. C'eſt une bonne qualité que de n'être pas têtu.

MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

Vous .... à qui l'on ſe fera toujours un plaiſir de dire qu'on eſt le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur. J'ai profité d'un moment de loiſir pour vous donner une idée de ma patrie, &c.

A Rome, ce 12 Novembre 1747. (Pages 30 & 21.)

VARIANTE.

Après *très-obéiſſant ſerviteur*, vient la date, *A Rome ce 12 Novembre 1756 ;* puis *P. S.* c'eſt-à-dire, *Poſt-ſcriptum ;* & enſuite : *J'ai profité d'un moment de loiſir, &c.* (Nouv. édit. page 31.)

J'ai ſoutenu que mettre une date avant le *poſt-ſcriptum* ou après, c'eſt aſſurément choſe fort indifférente ; mais vos ennemis, les *gens à dévotionnettes*, diſent que vous n'avez fait ce changement que pour réſoudre cette difficulté qui s'eſt préſentée naturellement à l'eſprit de tout le monde dès la premiere lecture : Comment eſt-il poſſible que Ganganelli, *accablé d'occupations*, écrivant ſans *apprêt* & *ſans affectation*, comme vous dites dans votre *Diſcours préliminaire* (Prem. édit. page 7.), & témoignant lui-même, d'après la Lettre italienne de 1762, inſérée dans le préambule de votre nouvelle édition, que *les Lettres que l'on vous avoit communiquées à Florence* (celle dont je rapporte la variante, eſt du nombre), *ont été écrites avec précipitation : Le Lettere che hanno communicate a Firenʒe, a V. S. illuſtriſſima, ſono ſtate ſcritte con precipitaʒione, &c.* comment eſt-il poſſible, di-

ſent-ils, que Ganganelli ait pu, *currente calamo*, composer une Lettre auſſi bien travaillée que celle à *l'Abbé Ferghen ?* Prévoyant l'objection, vous avez eu ſoin, dès la premiere édition, de mettre tout de ſuite: *J'ai profité* D'UN MOMENT DE LOISIR *pour vous donner une idée de ma patrie*, afin que par-là on fût prévenu que Ganganelli avoit pris du temps pour faire cette Lettre; qu'ainſi il n'étoit pas étonnant qu'elle fût auſſi limée. Cependant, voyant que, malgré l'explication que vous faiſiez donner après coup par Ganganelli, le public, entêté de ſon opinion ſur l'impoſture de la Lettre, n'avoit pas voulu en démordre, vous avez, dans une ſeconde édition, pris un parti ſuggéré par l'artifice, celui de ſéduire au moins une demi-douzaine de ſots, en frappant leurs yeux par un *poſt-ſcriptum* bien viſible, placé dans l'endroit où Ganganelli avertiſſoit qu'il avoit écrit à *tête repoſée ;* & pour que ce petit expédient eût encore plus d'effet, vous avez tranſporté la date immédiatement après *le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur*, & avant le *poſt-ſcriptum*, déſigné par les deux Lettres initiales *P. S.*, afin que ces deux gros ſignes fuſſent deux gros avertiſſemens de ſuſpendre tout jugement téméraire ſur l'authenticité de la Lettre.

Voilà ce que prétendent vos adverſaires. Je vous avoue que leur argument me paroît ſpécieux, & d'autant plus ſpécieux, que malheureuſement pour vous, la date, à laquelle vous avez fait faire un mouvement en avant, ſe trouve encore *toute différente* de la premiere édition.

En effet, celle-ci portoit le 12 Novembre 1747; la nouvelle, le 12 Novembre 1756. L'altération de cette date eſt venue renforcer la preuve. Quelle apparence qu'un Imprimeur ſe trompe dans deux chiffres à-la-fois, auſſi peu reſſemblans ? Car *56* ne reſſemble en rien à *47*. Comme en matiere de revirement de

dates, vous êtes coutumier du fait, on a voulu deviner le motif qui vous a porté à changer celle qu'on lisoit dans la premiere édition, & voici comme on raconte l'abrégé historique de cette métamorphose de l'année *1747* en *1756*.

Le quarantieme N°. des Feuilles de feu M. Fréron, 1775, avoit dénoncé cette Lettre *à l'Abbé Ferghen*, comme copiée du *Véritable Mentor* & du *Voyage de la Raison*. Atterré par ce violent coup de massue, vous avez jugé que, pour vous en relever, il falloit employer votre ressource banale, celle *des dates*. Ainsi, comme vous aviez très-finement dit, lors de votre premiere édition, avoir recueilli dès 1758 plusieurs Lettres de Ganganelli, qui, de votre aveu, avoient été la *fripperie* avec laquelle vous aviez *habillé* vos Ouvrages, vous avez été forcé de vous raccrocher à cette branche. Observant que la date *1747*, de la Lettre dépistée par *M. Fréron*, étoit un peu trop vieille pour accréditer l'idée de la copie faite par vous en *1758*, ce qui formoit un espace d'*onze ans*, vous avez cru devoir rapprocher la date de cette Lettre du voisinage de 1758; & c'est précisément pour cette raison que la nouvelle édition porte *1756*.

Trouvez-vous que votre *post-scriptum* & la *date* de votre nouvelle édition soient assez bien dépecés?

LETTRE VI. (Prem. édit.)

L'univers, tel que nous le connoissons, est vraiment une énigme SANS LA RELIGION. (Page 48.)

VARIANTE.

L'univers, tel que nous le connoissons, est vraiment une énigme. (Edit. 2, page 47.)

Ganganelli n'avoit pas dit, *sans la Religion*. Vous avez bien fait de supprimer ces mots de la nouvelle

édition, parce que la pensée est fausse. Indépendamment *de la Religion* bien connue, il y a dans la physique des mysteres qu'on ne peut expliquer.

Puisque vous êtes en train de nous donner des *Variantes*, que ne nous en donniez-vous une sur la date de la *Lettre XII, au Chanoine d'Ozimo*, sur laquelle je vous ai ci-devant vexé d'une maniere un peu vive? Je suis dans le plus grand étonnement de retrouver cette même bévue dans les deux éditions, malgré l'assurance que vous nous donnez dans votre *Discours préliminaire* de la nouvelle (*page 17.*), que vous avez réformé *l'exactitude des dates* : on lit encore dans l'édition postérieure : *A Rome, ce 6 Février 1749.*

C'est la plus choquante absurdité qu'on puisse imaginer. Observez donc, je vous prie, que Ganganelli est né en 1705. Comment voulez-vous qu'en 1749, où il avoit quarante-quatre ans, il puisse avoir dit *qu'il étudioit la Religion depuis plus de quarante-cinq ans?* Assailli de critiques à ce sujet, comment n'avez-vous pas fait disparoître les traces de cette inénarrable distraction? En laissant cette *date funeste*, que voulez-vous que pense & que dise le public? Ne voyez-vous pas que vous confirmez en plein tout ce que j'ai dit sur les procédés qui vous avoient obligé de vous en tenir à *cette date?*

Cependant, Monsieur Caraccioli, j'entre dans votre embarras. Je sens bien ce qui vous a empêché d'y toucher; c'est qu'ayant fixé, dans le texte, l'époque des études de Ganganelli au-delà de *quarante-cinq ans*, vous avez senti que si vous retouchiez la date mise au bas de la Lettre, alors on trouveroit ou beaucoup plus de quarante-cinq ans, ou beaucoup moins. Voilà ce que c'est que de ne pas consulter son almanach! Si, avant de composer cette Lettre *au Chanoine d'Ozimo*, vous aviez pris la peine de lire seulement l'article de votre *Colombat*, où l'on voit l'âge

auquel sont *morts* tous les Souverains d'Europe, prédécesseurs de ceux de l'année courante, vous y auriez appris que Ganganelli étoit mort à *soixante-neuf ans :* d'après cela vous auriez fait votre calcul, & vous vous seriez épargné un petit anachronisme qui ne laisse pas d'être assez plaisant.

LETTRE XXVIII, A L'ABBESSE D'UN MONASTERE.
(Premiere édition.)

MA TRÈS-RÉVÉRENDE MERE, *D'APRÈS CET EXPOSÉ, il paroît que vous ne sçavez pas employer à propos la fermeté.* (Page 134.)

VARIANTE.

MA TRÈS-RÉVÉRENDE MERE, *D'APRÈS L'EXPOSÉ QUE VOUS M'AVEZ FAIT PASSER, il paroît que vous ne sçavez pas employer à propos la fermeté, &c.* (Nouv. édit. page 132.)

Ah ! je vous tiens, Monsieur Caraccioli. Un petit mot ici vous trahit. Il est clair que la Lettre de la premiere édition, commençant par ces mots, *D'après* CET *exposé*, il y avoit quelque chose qui nécessairement précédoit. Vous vous en êtes apperçu, & dans la nouvelle édition vous avez, avec raison, réformé cette bévue, en mettant : *D'après l'exposé que vous m'avez fait passer.* De bonne foi, pouvez-vous dire que c'est une faute d'impression, erreur de copiste, traduction mal faite ? N'est-il pas visible que, voulant vous amuser aux dépens des *Nonnes*, vous avez eu recours à quelque recueil de Lettres de Directeurs consultés par une *Supérieure de Religieuses*, dont la question proposée étoit immédiatement avant la réponse du *Directeur*, & à la tête de laquelle on lisoit tout de suite, *D'après* CET *exposé ;* expression d'usage après les préambules des requêtes ou des

consultations, qui toutes se terminent ainsi : *A ces causes, D'après ces considérations, D'après cet exposé.*

Je conclus, *d'après ce* petit *exposé*, que M. Caraccioli ne s'étoit pas apperçu d'abord de son étourderie. Dans le feu de la composition mille choses échappent : ainsi il faudroit être bien févere pour le tracasser sur la distraction qu'il a eue, d'autant plus qu'elle porte un air de candeur qui intéresse, & qui désarme la critique.

LETTRE XXX, AU COMTE ***.
(Premiere édition.)

Et vous y serez le moins de temps que vous pourrez, hors le temps de vos prieres & de vos lectures. VÆ SOLI! (Page 156.)

VARIANTE.

Et vous y serez le moins de temps que vous pourrez, hors le temps de vos prieres & de vos lectures. MALHEUR A L'HOMME SEUL! DIT L'ECRITURE. (Nouv. édit. page 154.)

Petite variante, petite addition faite au texte, petite manipulation d'un homme qui est plus que Traducteur.

C'est à M. Caraccioli, qui probablement venoit d'entendre quelque Prédicateur, lorsqu'il a composé sa seconde version, que nous devons cette citation du texte sacré ; ou bien il faut croire que *dit l'Ecriture*, est un terme dont il n'a pu saisir le sens dans la premiere lecture de l'original.

LETTRE XL. (Prem. édit.)

Il importe peu de lire beaucoup, mais il importe essentiellement de bien lire : NON PLURES, SED BONOS. (Page 217.)

VARIANTE.

Il importe peu de lire beaucoup, mais il importe essentiellement de BIEN *lire.* (Nouv. édit. pages 215 & 216.)

Comme Ganganelli avoit montré très-peu de goût en nous donnant son vieux proverbe, *Non plures, sed bonos*, vous avez jugé qu'il étoit à propos de faire disparoître cet adage, parce qu'il sentoit un peu le pédant. D'ailleurs le *Non plures, sed bonos*, ne se trouvoit pas traduit heureusement, si je ne me trompe; car croyez-vous que *bien lire*, veuille dire *lire de bons livres?* Je suis persuadé que dans ce *texte* original (tant attendu), le proverbe ne présente aucune ambiguité, parce que le mot *bien*, qui n'est pas dans la langue de l'Auteur, ne renferme pas l'équivoque qui est dans l'idiome du Traducteur.

Quand le refus de nous exhiber la copie authentique des Lettres de Ganganelli, n'auroit eu pour effet que d'avoir épargné au public une infinité de petites discussions grammaticales qui lui eussent paru fastidieuses, ce seroit toujours une attention dont nous devrions vous sçavoir gré.

MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

Vous PALIREZ *sur l'Introduction à la Doctrine Chrétienne du* CÉLEBRE *Pere Gerdil, Barnabite, comme sur un livre que vous ne pouvez trop* PARCOURIR. (Page 222.)

VARIANTE.

VOUS VOUS NOURRIREZ de l'Introduction à la Doctrine Chrétienne, Ouvrage du Pere Gerdil, Barnabite, comme étant un livre que vous ne pouvez trop RELIRE. (Nouv. édit. page 220.)

J'ignorois que *vous pâlirez*, renfermât la même idée que *vous vous nourrirez*. Sans M. Caraccioli, j'aurois imaginé qu'il y avoit quelque différence. Je soupçonne que comme vous visez *au solide*, c'est ce qui vous a déterminé *à vous nourrir*. *La nourriture* vaut assurément mieux que la *pâleur*. D'ailleurs l'expression à laquelle vous avez donné la préférence, rend à merveille ce qui est arrivé à ceux qui ont lu vos Lettres : ils s'en sont *nourris*, & n'ont pas *pâli* dessus. Aussi de grand cœur on vous a abandonné la *pâleur :* elle est l'effet de la crainte, de la surprise, du chagrin, du dépit, des reproches que fait la conscience sur une action mal-honnête parvenue à la connoissance du public. En un mot, Monsieur Caraccioli, vous sçavez bien ce que c'est que la *pâleur*, & nous le plaisir qu'on éprouve à *se nourrir* d'un *bon livre*, tel que *votre recueil*.

Vous avez aussi opiné sagement qu'il falloit encore remanier cette phrase, *que vous ne pouvez trop parcourir :* vous l'avez remplacée par celle-ci, *que vous ne pouvez trop relire :* car ce n'est pas en *parcourant* un livre qu'on *pâlit* dessus ou qu'on *s'en nourrit*. Il faut se donner bien de garde sans doute de vous reprocher tous ces changemens ; il est clair qu'il ne faut les imputer qu'à Ganganelli, qui étoit *si occupé*, qu'il n'avoit que le temps de *parcourir* les livres.

Autre réflexion, Monsieur Caraccioli. En parlant du *Barnabite Gerdil*, dans votre premiere édition, vous l'y aviez qualifié de *célebre Pere :* dites-moi un peu pourquoi, dans votre nouvelle édition, ce Religieux n'est plus que le *Pere Gerdil* tout simplement? Car d'un trait de plume vous lui ôtez sa *célébrité*, que vous voulez n'avoir été qu'éphémere, puisqu'elle n'a pas eu *deux éditions*. Ce procédé de votre part n'est pas des plus honnêtes.

Les *Barnabites*, en général, sont de la *Confession*

d'Utrecht : aussi, pour les intéresser au succès de vos Lettres, vous n'avez pas manqué d'en adresser une (la XCVI[e]) *au Révérend Pere Luciardi, Barnabite*, où vous le félicitez d'*une décision* (qui n'étoit pas *relâchée*, comme de raison); car *elle étoit conforme à celle des Conciles.*

Le *Pere Gerdil*, depuis la premiere édition des Lettres, ne seroit-il pas devenu un *faux frere?* Ainsi ne seroit-ce pas une rancune de votre part, d'avoir traité aussi séchement ce pauvre *Pere Gerdil?*

LETTRE XLIII. (Prem. édit.)

*A Dom G***, Prieur de la Chartreuse de Rome.* (Page 234.)

VARIANTE.

A Dom GAILLARD, Prieur de la Chartreuse de Rome. (Nouv. édit. page 232.)

Pour celle-ci, Monsieur Caracioli, nous ne pouvons pas l'attribuer à Ganganelli. Il s'agit de l'adresse d'une Lettre : sans doute elle ne portoit pas *A Dom G****. Dans la premiere édition, le nom est en Lettres initiales; dans la seconde vous nous dites franchement que c'est *Dom Gaillard.* A la bonne heure. Mais *ce Chartreux* est mort depuis *plus de dix ans*, par conséquent avant votre premiere édition. Cette Lettre ne contenoit assurément rien qui pût compromettre l'honneur des enfans de *S. Bruno* : pourquoi donc nous avoir fait d'abord un mystere du *nom* du Prieur? Comme, d'après votre systême, vous ne placez pas dans vos Lettres *une panse d'A*, sans une petite raison, seroit-il si difficile de trouver celle de la *variante* sur le *nom* du Chartreux?

Les ennemis de Ganganelli (qui sont en même temps les vôtres; car la haine des méchans regarde

les grands hommes comme ne faisant qu'*un*) les *ennemis de Ganganelli* prétendent, après de bonnes informations, que depuis votre premiere édition, sçachant qu'un Chartreux mort depuis dix ans, s'appelloit *Gaillard*, & que ce nom commençoit précisément par un *G*, comme *G* * * *, vous avez tiré parti de cette découverte heureuse, bien persuadé qu'on n'iroit pas faire des enquêtes auprès du défunt.

Mais comme il faut vous dire tout, je les ai vus rire de la bévue qui vous a fait donner à *ce Dom Gaillard le titre de Prieur de la Chartreuse de Rome.* Ils assurent, en effet, que jamais ce Religieux n'a été *Prieur à Rome*, mais *Procureur-Général de l'Ordre à Rome.* De bonne foi, pourrez-vous alléguer que *Prieur* pour *Procureur-Général*, est une erreur d'impression ou de traduction ? Sçavez-vous ce qu'il faut faire à cela ? Lors de la publication de quelque nouveau tome du *Supplément* de vos Lettres, regalez-nous d'une Lettre où, dissertant sur *les Chartreux*, Ganganelli les drapera sur la violation de la loi *du silence.* Cette espiéglerie de votre part leur apprendra à jaser indiscrettement.

LETTRE LVIII, (prem. édit.) AU GONFALONIER DE LA RÉPUBLIQUE DE SAINT-MARIN.

S'il (le Souverain) *est pieux, on fait l'hypocrite, & on se moque de lui.* (Page 285.)

VARIANTE.

S'il est pieux, on fait l'hypocrite, & l'on joue la Religion. (Nouv. édit. page 284.)

Variante dictée par la prudence. Comme il y a des Souverains *pieux* en Europe, vous n'avez pas voulu

leur

leur dire DEUX FOIS *qu'on se moque d'eux*. M. Caraccioli sacrifie à son respect pour les Rois, celui qu'il devoit *au texte* de Ganganelli; & il est si visible que ses égards pour les têtes couronnées l'emportent ici sur toute autre considération, qu'il aime mieux que *l'on joue la Religion*, que de *se moquer* des Souverains. En conséquence il risque un pléonasme; car dire, *on fait l'hypocrite & on joue la Religion*, c'est dire, *on fait l'hypocrite & on fait l'hypocrite*.

Cette manipulation est évidemment le fruit de l'utile mais tardive réflexion que vous aurez faite que *le Gonfalonier de Saint-Marin*, pour faire sa cour à quelque *Souverain pieux*, sous la protection duquel il voudroit mettre sa *petite République*, pourroit fort bien envoyer un exemplaire de votre Ouvrage *au Chef de la Librairie* des Etats de ce Prince. *Votre camarade de college* vous feroit là un vilain trait!

LETTRE LIX. (Premiere édition.)

Le célebre Métaphysicien qu'ont eu les Français, n'auroit jamais composé la Recherche de la Vérité, S'IL N'EUT ÉTÉ MATHÉMATICIEN, *non plus que Leibnitz sa Théodicée.* (Page 293.)

VARIANTE.

Le célebre Métaphysicien qu'ont eu les Français, n'auroit jamais composé la Recherche de la Vérité, ni le sçavant Leibnitz sa Théodicée, S'ILS N'EUSSENT ÉTÉ MATHÉMATICIENS. (Nouv. édit. page 292.)

On vous a vu plus haut ne pas vouloir que le *Pere Gerdil* fût *célebre* dans *deux* éditions de suite; maintenant, pour réparer cette incivilité, *Leibnitz*, que vous aviez oublié d'appeller *sçavant* dans votre premiere édition, vous lui donnez ce titre dans la nouvelle. Si par hasard vous avez traduit sur manus-

crit, soit autographe, soit authentique, il faut de deux choses l'une, ou que Ganganelli ou vous, donniez & ôtiez aux gens *la célébrité* & *la science* par humeur ou par caprice. Réfléchissez un peu à ceci.

A propos de *Leibnitz*, dans une troisieme édition, dites donc à vos typographes que *Leibnitz* n'est pas *philosophe Anglais*, comme on lit dans la table des noms (*Nouv. édit. page 459.*), mais *philosophe Allemand*. Vous voyez que je desire contribuer à la perfection de votre Ouvrage. Il est clair que c'est une faute d'impression, par la raison qu'*Anglais* & *Allemand* sont deux mots qui commencent par un *A*.

S'ils n'eussent été Mathématiciens. Comment avez-vous pris, dans le manuscrit de Ganganelli, un pluriel pour un singulier? Je gage que ce changement bizarre est l'effet des représentations de quelque géometre de vos amis, qui vous aura averti que Ganganelli avoit fait soupçonner son érudition, en ne voulant pas d'abord que *Leibnitz* fût aussi un *Mathématicien*. Il auroit bien dû en même temps vous faire observer que, d'après la phrase qui précede celle où vous citez *Mallebranche & Leibnitz*, on prendroit la *Recherche de la Vérité* & la *Théodicée*, pour deux Ouvrages de *morale*. (Voyez t. 1, prem. édit. p. 293.) Il seroit singulier de vous faire *appercevoir* que votre Ganganelli se fût *trompé* (Ibid.), en regardant deux Ouvrages de *métaphysique* comme des productions purement *morales*.

LETTRE LX. (Premiere édition.)

Je présume qu'on y souscrira, autant qu'on peut répondre d'une multitude de goûts, de sentimens & d'esprits divers..... La vue varie selon les intérêts & les opinions: LI OCCHI VEDONO COME VOGLIONO. (P. 301.)

VARIANTE.

Je présume qu'on y souscrira, autant qu'on peut répon-

dre d'une multitude d'opinions & d'esprits divers..... La vue varie selon nos idées & selon nos intérêts. (Nouv, édit. pages 300 & 301.)

Il est clair, Monsieur Caraccioli, que c'est *vous* qui *variez* la structure des phrases de Ganganelli selon vos idées ; aussi ce *vedono come vogliono*, que vous avez cité dans votre premiere édition, peut être appliqué heureusement aux différentes *lunettes* dont vous vous êtes servi pour nous faire une seconde édition.

LETTRE LXV. (Premiere édition.)

(Le Duc de Nivernois) *est un Seigneur qui n'est sçavant qu'avec ceux qui le sont, & dont la science est* ***ENTOURÉE DE ROSES ET DE JASMINS.*** (P. 317.)

VARIANTE.

(Le Duc de Nivernois) *est un Seigneur qui n'est sçavant qu'avec ceux qui le sont, & dont la science est,* ***POUR AINSI DIRE, ENTRELACÉE*** *de roses & de jasmins.* (Nouv. édit. pages 316 & 317.)

Il faut avouer que vous êtes de bon compte, Monsieur Caraccioli. Vous avez senti qu'une science *entourée de roses & de jasmins*, formoit un *parterre* grotesquement ridicule ; vous nous avez glissé dans la nouvelle édition ces petits mots, (*pour ainsi dire*), entre deux parentheses ; & pour nous offrir quelque chose de plus galant, *l'érudition* que vous n'aviez d'abord qu'*entourée* de fleurs, vous *l'entrelacez* maintenant *de roses & de jasmins.* Votre *guirlande* scientifique est charmante : mais vous ne nierez pas qu'il est palpable qu'elle n'est point du texte italien de Ganganelli, & qu'un style aussi *muguet* trahit la plume Française qui a fabriqué ces *fleurs* artificielles.

Ce pour ainsi dire est bien trouvé. Il s'ensuit que

le *Duc de Nivernois* a, non pas tout-à-fait de *l'aménité*, mais, *pour ainsi dire*, de *l'aménité*. On diroit que Ganganelli a assisté à quelques séances *académiques*, où chaque fois qu'il est question *du Duc*, on fait jouer la corbeille *de fleurs*, pour la répandre sur la tête du favori gracieux d'Apollon.

Permettez que je vous invite à donner une troisieme façon à cette phrase précieuse, quand vous ferez une troisieme édition. *Est un Seigneur qui n'est sçavant qu'avec ceux qui le sont, & dont la science est entrelacée* (pour ainsi dire) *de roses & de jasmins.*

Cette science *entrelacée* de roses & de jasmins, est-ce la science du *Duc de Nivernois*, ou la science de ceux qui *sont sçavans?* Ne trouvez-vous pas là une équivoque? Quoi qu'il en soit, j'observe qu'il est fâcheux pour votre recueil que *le Duc de Nivernois* soit plein de vie; car c'est ce qui nous prive de le voir en correspondance avec Ganganelli. Je suis sûr que dans votre porte-feuille, vous avez toute prête quelque Lettre *enrubanée* & *bien fleurie*, qui paroîtra après la mort de ce Seigneur. On vous en sçaura gré. *Le Duc* est chéri, & mérite de l'être. Il cultive paisiblement les belles-lettres. Il a été *à Rome* autrefois; ainsi aurez-vous toutes les convenances: une Lettre *mignonne* & *svelte* qui lui sera adressée quelque jour, sera bien accueillie.

LETTRE LXVI. (Prem. édit.)

Il ne fût pas possible de remettre la Théologie positive SUR LE TAPIS. (Page 321.)

VARIANTE.

Il ne fut plus possible de remettre la Théologie positive en USAGE. (Nouv. édit. page 320.)

Une Théologie sur *le tapis!* Ceux qui s'intéres-

fent à la gloire de Ganganelli, vous béniront d'avoir enlevé *ce tapis* de votre nouvelle édition. Où Ganganelli a-t-il été prendre l'idée qui répond à cette expression ? Ce n'eſt ſûrement pas dans ſa langue maternelle, qui ne connoît pas cette allégorie. Qui doute qu'il ne l'ait puiſée dans le français ? Il le ſçavoit ſi parfaitement, qu'écrivant *en italien*, il donnoit, ſans s'en appercevoir, à cet idiome la tournure du génie du nôtre. Voilà ce que c'eſt que de ſçavoir deux langues.

LETTRE LXXII. (Prem. édit.)

Ne ſouffrez pas qu'on l'entretienne (la piété des Fideles) *avec des* DÉVOTIONNETTES. (Pages 358 & 359.)

VARIANTE.

Ne ſouffrez pas qu'on l'entretienne de PETITES DÉVOTIONS. (Nouv. édit. page 358.)

Cette variante vous a été dictée par la décence. Elle met en effet plus de dignité dans les expreſſions joviales de Ganganelli. *Dévotionnettes* avoit un air trop guépin ; & ce diminutif qui réduiſoit la *dévotion* juſqu'*aux infiniment petits*, ſembloit n'être qu'un *lazzi* contre les *bonnes femmes* ; perſifflage indigne de la gravité de votre perſonnage.

LETTRE LXXX. (Prem. édit.)

Il n'y a point de circonſtance, point de moment (dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion) où IL SOIT PERMIS *de s'élever contre les démarches du Souverain Pontife.* (Page 421.)

VARIANTE.

Il n'y a point de circonſtance, point de moment (dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion) où L'ON

PUISSE *s'élever contre les démarches du Souverain Pontife* (*A MOINS QU'ON NE FORME SON CONSEIL.*) (Nouv. édit. page 422.)

Quand le privilege de faire de *nouvelles éditions* ne feroit que mettre un galant homme à l'abri d'une fâcheuse aventure, telle, par exemple, que celle de se voir *appréhendé au corps*, on devroit exalter la mémoire de l'Auteur de ce Statut de Librairie : voici pourquoi, Monsieur Caraccioli.

En lisant dans votre premiere édition, qu'*il n'y a nulle circonstance, nul moment où il* SOIT PERMIS *de s'élever contre les démarches du Pape*, j'ai tremblé qu'*un de Messieurs*, lisant dans cette proposition la condamnation des principes du Parlement, gardien inviolable de nos libertés, qui très-souvent s'est cru *permis* à bon droit de protester contre les *démarches* du Pape, quand elles étoient abusives ; j'ai tremblé, je vous l'avoue, qu'un de Messieurs n'allât dénoncer Monsieur Caraccioli (*la Grand'Chambre* & la *Tournelle* assemblées, comme de raison, en sa qualité de *Gentilhomme Marquis - Colonel*). Heureusement que vous avez eu le temps de parer le coup, en modifiant votre assertion, vraiment une hérésie *gallicane*, & en substituant à cette expression hardie, *il soit permis*, cette autre mitigée, *où l'on puisse*. Très-certainement le texte italien, ce texte que nous verrons quelque jour (s'il plaît à Dieu), ne contenoit pas un terme qui vouloit dire indifféremment *pouvoir* ou être *permis*, sur - tout sous la plume d'un *Consulteur du Saint-Office*, qui met toujours les points sur les *i*, quand il s'agit de dogmes *ultramontains*.

Vos véritables amis vous louent d'avoir fait ce changement, que visiblement vous avez pris sur votre compte. Il y a de la sagesse dans votre procédé. Pourquoi aussi vouloir s'attirer de mauvaises affaires pour un *mot* ?

A moins qu'on ne forme son Conseil, est encore une restriction que vous avez insérée dans la nouvelle édition, par une suite de votre prudence ordinaire. J'admire comme à l'œil de l'homme le plus attentif échappent les objets les plus palpables ! Cette phrase étoit sans contredit, dans le texte italien, formée de *huit mots :* elle sautoit aux yeux, cependant vous ne l'avez pas lue d'abord ; par un heureux hasard vous vous en êtes apperçu après coup. La permission que vous donnez à ceux qui sont du *Conseil* des Papes, de s'opposer à leurs démarches, vous réconciliera avec les *Evêques* de France. Vous n'ignorez pas qu'ils prétendent partager solidairement avec le successeur de Pierre, le *pouvoir des clefs*, chacun dans le district de leur troupeau, & comme *vénérables freres*, membres *essentiaux* du Sénat ecclésiastique, avoir droit d'y *opiner* comme *Juges*. Ainsi ne seront-ils plus scandalisés de *l'ultramontanisme* de votre premiere édition.

J'entrevois un autre avantage dans la découverte que vous avez faite de cette importante parenthese, (*A moins qu'on ne forme son Conseil*) : le voici. On voit dans la suite Ganganelli, *Cardinal*, blâmer hautement les démarches du Pape *Clément XIII*. En lisant votre premiere édition, où vous n'aviez pas fait remarquer qu'il n'y a que ceux *qui forment le Conseil du Pape, qui puissent s'élever contre ses démarches*, on se demandoit comment Ganganelli, qui n'étoit que simple Religieux lorsqu'il disoit *qu'il n'y a point de circonstance, point de moment, dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion, où il soit permis de s'élever contre les démarches du Pape ;* comment ce même Ganganelli, devenu Cardinal, agit-il directement contre ses principes, en s'élevant, dans quelques Lettres, contre *les démarches* du Pape *Clément XIII ?* Aujourd'hui tout s'arrange ; c'est que Ganganelli, *alors* Cardinal, *étoit du Conseil de ce Pape*. Petite phrase qui se

trouve tout juſte dans une Lettre qui précede celle où il differte ſur les affaires du Conſiſtoire de *Clément XIII*. Tout eſt dit, il n'y a qu'à s'entendre & s'expliquer.

LETTRE LXXXII. (Prem. édit.)

Vous devez, mon Prince, être enchanté de l'entrepriſe de M. de Buffon, Académicien Français, & de ſes premiers tomes qui paroiſſent. Je ne les connois encore que par les EXTRAITS QU'ON NOUS A DONNÉS, *&c.* (Tome 2, page 3.)

VARIANTE.

Vous devez, mon Prince, être enchanté de l'entrepriſe de M. de Buffon, Académicien Français, & de ſes premiers tomes qui paroiſſent. Je ne les connois encore QUE POUR LES AVOIR LUS TRÈS-RAPIDEMENT. (Nouv. édit. tome 2, page 3.)

Ici force réflexions ſe préſentent ſur cette variante. Si dans le texte italien il n'étoit queſtion que *d'extraits donnés*, comment la nouvelle verſion met-elle en place de *ces extraits*, une *lecture très-rapide?* Aſſurément les mots qui compoſent ces deux phraſes n'ont pu être confondus les uns avec les autres, & ne préſentent rien qui puiſſe excuſer le Traducteur, même à l'aide d'un contre-ſens. Il y a donc là une vraie manipulation. La cauſe eſt aiſée à deviner.

M. Caraccioli s'eſt rappellé que dans la *Lettre XLVII, à l'Abbé de Canillac* (Tome 1, prem. édit. p. 251.), Ganganelli avoit écrit : *J'ai paſſé, Monſeigneur, pour avoir l'honneur de vous remettre moi-même* UN TOME *de M. de Buffon. L'excellent livre, l'excellent Ecrivain, s'il n'étoit pas ſyſtématique!* Cette Lettre eſt du 6 Juin 1754; d'où il réſulte que voilà *un tome* de Buffon *remis* & *lu* par Ganganelli. Oubliant *ce tome*, par la

plus singuliere distraction, il dit, dans la Lettre LXXXII de la premiere édition (Lettre datée du 13 Septembre 1754, par conséquent plus de six mois après), qu'il ne connoît encore *les tomes de M. de Buffon*, du nombre desquels étoit celui remis à l'Abbé de Canillac, *qu'il ne les connoît que par des extraits qu'on a donnés*. Frappé vivement de cette lourde inattention de Ganganelli, vous avez été contraint, dans la nouvelle édition, de faire disparoître les marques de cette extravagation de l'esprit de votre Auteur, & de substituer à la phrase citée plus haut, celle-ci, *Je ne les connois encore que pour les avoir lus très-rapidement*. C'est sans contredit & évidemment une addition peu légere faite à l'original: mais la décence ne permettoit pas qu'on laissât dans une correspondance intéressante, des contradictions de cette espece. Par le moyen de la variante, vous conciliez le tout. En effet, *un tome* peut n'avoir été *lu* que *très-rapidement*; & cette lecture *très-rapide* est une idée excellente qui s'est offerte sur le champ à l'esprit de M. Caraccioli; car c'est elle qui, plus analogue à l'idée qu'avoient fait naître les *extraits donnés* qu'on voyoit d'abord, rapproche plus la version nouvelle de l'ancienne, & persuade aux lecteurs superficiels qui auroient perdu de vue le *tome remis à l'Abbé de Canillac*, que dans la substitution de la seconde phrase à la premiere, il n'y avoit qu'un vice léger de traduction, & non l'opération d'un Traducteur qui exerce son autorité sur le fond des choses & des idées.

Permettez-moi, Monsieur Caraccioli, de vous faire faire une observation. Vous auriez pu, par un moyen beaucoup plus simple, épargner au *compositeur des planches* de votre nouvelle édition, le travail de remanier une phrase toute entiere.... Sans toucher à la Lettre LXXXII, qui parle *des extraits*, que ne glissiez-vous dans celle *à l'Abbé de Canillac*, un petit

mot seulement que vous eussiez placé avant *tome*, par exemple, celui-ci, *pour avoir l'honneur de vous remettre l'*ABRÉGÉ *d'un tome de M. de Buffon?* Par l'adminicule du mot *l'abrégé*, vous eussiez été dispensé d'aller changer une phrase de *quatorze mots*, pour la remplacer par une autre presque aussi longue. Alors les *extraits* eussent subsisté, comme se conciliant très-bien avec *l'abrégé* du tome. Admirez comme souvent le vulgaire suggere des ressources que ne soupçonnent pas même les génies du premier ordre.

LETTRE XCI. (Prem. édit.)

Ce sont les Inquisitions qui ont fait donner aux Prêtres le surnom de PERSÉCUTEURS. (Tome 2, p. 59.)

VARIANTE.

Ce sont CERTAINES *Inquisitions qui ont fait donner aux Prêtres le nom de* PERSÉCUTEURS. (Nouv. édit. tome 2, page 59.)

Vous avez cru devoir encore ici suppléer à la Lettre de ce texte. Ce sont des *Inquisitions*, tout court, *qui ont fait donner aux Prêtres le nom de persécuteurs*, présentoient une idée trop dure, & qui pouvoit, accréditée par la plume de Ganganelli, faire rejaillir de l'odieux sur le Clergé, & paroître fronder même *l'Inquisition de l'Espagne & du Portugal*, deux Puissances amies de Ganganelli ; ce qui pouvoit devenir dangereux. Il ne falloit pas que la candeur de Ganganelli s'opposât au débit de ses Lettres. D'après cela, vous vous êtes sagement déterminé à insérer un lénitif, en ajoutant dans la nouvelle édition, CERTAINES *Inquisitions*. Ce n'est qu'un mot ; misere que cela : mais souvent avec un rien on fait des merveilles.

En effet, par une interpolation des plus ingénieu-

ses, vous ménagez la diversion la plus piquante. Certains personnages vénérables, grands zélateurs de la *distinction du fait*, vexés autrefois par un *Grand-Inquisiteur* habillé de rouge (mais dont les *Auto-da-fé* se réduisoient à leur donner de petites lettres de voiture), en lisant *ces certaines Inquisitions*, ne trouveront plus qu'une petite épigramme contre les auteurs des angoisses qu'ils ont eu à essuyer; ce qui sera une consolation pour eux.

L'intention de censurer le Clergé est tellement la vôtre, que vous avez mis en lettres italiques le mot *persécuteurs*, afin de le rendre plus saillant : c'est ce qui s'appelle *avis au lecteur*.

LETTRE CVIII. (Prem. édit.)

Il ne sera pas moins bien reçu de M. le Cardinal Corsini. Outre qu'il est issu de la maison la plus honnête & la plus charitable, il a le cœur excellent, & il se communique très-volontiers. (Tome 2, page 168.)

VARIANTE.

Il ne sera pas moins bien reçu de M. le Cardinal Corsini, dont l'honnêteté répond à la noblesse de son extraction. (Nouv. édit. tome 2, pages 165 & 166.)

Considérez un peu je vous prie, Monsieur Caraccioli, cette variante, d'un laconisme frappant. Je ne puis disconvenir que, pour perfectionner une traduction, on peut employer un style plus concis; mais du moins faut-il que la version, quelque serrée qu'elle soit, rende toutes les idées principales de l'original. Celui de Ganganelli, d'après votre version, renfermoit, pour partie de l'éloge du *Cardinal Corsini*, une mention de sa *charité*, de *l'excellence de son cœur*, & de l'affabilité de son caractere, *qui le portoit à se communiquer très-volontiers* : dans votre seconde version,

vous laissez là *la charité* & le *bon cœur* de cette Eminence, & vous nous parlez seulement de *sa noblesse & de son honnêteté*, vous imaginant qu'après avoir lu d'abord qu'il étoit *issu de la maison la plus honnête*, nous croirions retrouver le fond de cette idée, *dont l'honnêteté répond à la noblesse de son extraction*, dans tout ce que vous aviez énoncé avant. Ainsi, selon vous, *issu de la maison*, voilà l'illustre *extraction*; la plus *honnête*, voilà la *politesse*.

Croyez-vous bonnement que *maison honnête* signifie *noblesse*, & qu'honnêteté signifie *charité*, *cœur excellent?* A ce compte, l'Evangile feroit grandement pratiqué à la Cour, & la France feroit par excellence un pays dont la mode feroit d'y naître avec un *bon cœur;* car le ton est d'y être *fort honnête.*

Ne voulez-vous pas que dans le texte original il fût question de la *charité* & du *cœur excellent* du *Cardinal Corsini?* Je le veux bien. Mais n'est-ce pas vous qui vous êtes dit le Traducteur de la premiere édition? Où donc aviez-vous été prendre l'idée de la *charité* & de *l'heureux naturel* de cette Eminence?

Voulez-vous que l'original contînt toutes ces idées? Pourquoi ne les avez-vous pas employées dans la nouvelle édition? & où avez-vous été chercher celle de la noblesse du *Cardinal?* Ainsi le voulez-vous, ne le voulez-vous pas, vous êtes forcé de convenir que vous êtes l'Auteur de cette Lettre, & non Ganganelli.

LETTRE CXI. (Prem. édit.)

Quand je vois le Cardinal de Tournon voler aux extrémités du monde pour PROPAGER LA VÉRITÉ, *& pour l'enseigner dans toute sa pureté, ce magnifique exemple m'enflamme, &c.* (Tome 2, page 182.)

VARIANTE.

Quand je vois le Cardinal de Tournon voler aux ex-

trèmités du monde pour y FAIRE PRÊCHER *la vérité sans aucune altération.* (Nouv. édit. tome 2, p. 180.)

Il paroît que le Ganganelli qui avoit fait cette Lettre, n'avoit pas lu *les Archives de la Propagande.* Elles lui auroient appris que le *Cardinal de Tournon* n'avoit fait *aux extrémités du monde* que *deux Mandemens*, l'un en 1705, ou vers ce temps à peu près, & l'autre en 1707, contre *les cérémonies Chinoises.* M. Caraccioli a senti qu'on ne pouvoit pas raisonnablement dire d'un homme qui, à la Chine, *fait des Mandemens*, qu'il *propage la vérité* & qu'il *l'enseigne;* parce que ces termes ne désignent communément qu'un *Missionnaire apostolique*, & ne peuvent convenir *au Cardinal de Tournon*, qui n'y fut envoyé qu'en qualité de *Légat Apostolique*, pour appaiser les troubles qui s'y étoient élevés. Qu'a donc imaginé M. Caraccioli? Voyant qu'il s'étoit encore blouzé, il a changé la phrase de la premiere édition, en faisant disparoître tout ce qui sentoit *le Missionnaire-Prédicateur*, & en substituant une phrase nouvelle, qui renfermoit un sens tout nouveau. Ainsi après avoir vu dans sa premiere édition un homme *propageant & enseignant la vérité*, on ne voit plus, dans la version postérieure, qu'un homme *volant aux extrémités du monde pour y* FAIRE *prêcher la vérité sans aucune altération.* Dans cette *magnifique* citation, je reconnois bien le *Cardinal de Tournon* & ses *Mandemens;* au lieu qu'avant je me représentois un personnage dont les Sermons apostoliques & faits *in-promptu*, en bon & simple Missionnaire, propageoient la vérité, & l'enseignoient dans toute sa pureté.

On n'a pas d'idée de toutes les petites attentions qu'exigent certaines traductions délicates.

MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

JE VOUDROIS BIEN SÇAVOIR SI, POUR CONSERVER DES DROITS SEIGNEURIAUX, il vaudra mieux se brouiller avec tous les Rois Catholiques, & avoir guerre ouverte avec eux ; il vaudra mieux ATTISER L'INCRÉDULITÉ, en lui donnant des prétextes de crier plus que jamais contre l'Eglise Romaine, EN LUI FOURNISSANT DES OCCASIONS D'ÉCLATER? (Tome 2, page 189.)

VARIANTE.

JE SÇAIS QU'UN PAPE EST OBLIGÉ DE CONSERVER LES IMMUNITÉS DU SAINT SIEGE; mais il ne faut pas se brouiller avec tous les Princes Catholiques pour quelques droits seigneuriaux. C'est attiser LE FEU de l'incrédulité, que de lui donner des prétextes de crier plus que jamais contre l'Eglise Romaine. (Nouv. édit. tome 2, page. 188.)

Vous avez retranché sans façon une phrase de *dix lignes* d'imprimé qu'on lisoit dans la premiere édition. Je ne vous ferai point de querelle sur cette suppression ; car ce début, *Je voudrois bien sçavoir si, pour conserver des droits seigneuriaux*, &c. me paroissoit un peu fier. (Ganganelli étoit modeste, à ce que vous nous avez dit.) *Je sçais qu'un Pape est obligé de conserver les immunités du Saint Siege.* Cette réflexion nouvellement découverte dans votre manuscrit, annonce moins de prétentions de la part de l'Ecrivain: d'ailleurs elle donne au Pape censuré un motif autrement noble que celui des *droits seigneuriaux*.

Mais il ne faut pas se brouiller avec les Princes Catholiques pour quelques droits seigneuriaux.

Fort bien ! Revirement de texte, qui ne présente plus qu'un conseil en termes modérés. Dans cette

transſmutation de phraſes, on a ſupprimé *la guerre ouverte avec eux* (les Princes Catholiques). Par ce moyen le tout devient plus *pacifique*. Mais d'un autre côté, comme il faut du *feu* pour attiſer, & que dans votre premiere édition, l'incrédulité ſe trouvoit *attiſée* ſans *feu*, vous avez chauffé la nouvelle phraſe en y mettant *le feu ;* addition indiſpenſable, d'après les regles de la phyſique. Vous avez également retranché *en fourniſſant les occaſions d'éclater*. Dans la compoſition des Lettres de Ganganelli, il ne faut rien qui ſente *l'éclat ;* tout doit s'y faire à petit bruit. Tels ſont les procédés heureux par leſquels à une phraſe duriuſcule, vous en avez ſubſtitué une plus moëlleuſe. Elle peut reſter en cet état ; je la trouve préſentable partout, depuis qu'elle n'a plus qu'une parenté fort éloignée avec l'autre. Si jamais je fais le métier de Traducteur, je vous prierai de me donner votre ſecret ; car j'admire avec quel art, du premier membre de cette période, *Je voudrois bien ſçavoir ſi, pour conſerver des droits ſeigneuriaux*, &c. vous avez pu faire germer cette propoſition, *Je ſçais qu'un Pape eſt obligé de conſerver les immunités du Saint Siege*, &c. Je ne vois entre ces deux phraſes nulle affinité dans les idées, puiſque *les droits ſeigneuriaux* ne ſont point *les immunités du Saint Siege*, d'après Ganganelli même. En effet, obſervez bien, je vous prie, Monſieur Caraccioli, que la même plume qui avoit écrit d'abord, *Je voudrois bien ſçavoir ſi, pour conſerver des droits ſeigneuriaux, il vaudra mieux ſe brouiller*, &c. & qui écrit enſuite, *Je ſçais qu'un Pape eſt obligé de conſerver les immunités du Saint Siege*, met évidemment entre celle-ci & *les droits ſeigneuriaux* une différence bien ſenſible. L'idée des unes n'a donc aucun rapport avec celle des autres. Cependant aux *droits ſeigneuriaux* vous avez tout ſimplement ſubſtitué *les immunités du Saint Siege*. Voilà ce que c'eſt que les traductions de *main de Maître*.

MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

Il n'y a que des ***ILLUMINÉS*** *qui ne veulent pas se plier aux circonstances, quand il n'est question ni de la morale ni de la foi. C'est le* ***DÉMON QUI SE TRANSFORME EN ANGE DE LUMIERE, ET QUI NOUS SÉDUIT, QUAND NOUS VOULONS, AUX RISQUES DE TOUT PERDRE, N'ÉCOUTER QUE NOTRE OPINION.*** (Tome 2, page 192.)

VARIANTE.

Il n'y a que les ***ILLUMINÉS*** *qui ne veulent pas se plier aux circonstances, quand il n'est question ni de la morale ni de la foi.* ***DANS LES AFFAIRES IMPORTANTES IL FAUT TOUJOURS ENVISAGER QUELLE EN SERA LA FIN, POUR ÉVITER LES PLUS GRANDS MAUX.*** (Nouv. édit. tome 2, page 191.)

Pour le coup, Monsieur Caraccioli, voilà une des variantes les plus vigoureuses qu'on puisse se permettre : car, avouez-le, c'est une *variante* si *variée*, qu'il y a soustraction totale de *quatre lignes* & un *mot*, sans aucun remplacement de la même idée dans d'autres termes; car les *trois lignes* & *deux mots* qui se sont emparés de la place vacante, ne contiennent assurément pas l'idée présentée d'abord: manipulation si frappante, qu'en vérité, en lisant votre premiere édition, je crus que cette phrase, *C'est le démon qui se transforme en ange de lumiere, &c.* m'avoit été escamotée de dessous les yeux par quelque *diablerie transformée* en tour de *Comus*. Me rappellant cependant que vous aviez eu les rapports *les plus intimes* avec Ganganelli, je m'imaginois qu'il avoit pu vous communiquer qu'il avoit eu deux façons de penser, & par conséquent qu'après nous en avoir donné une, vous

vous pouviez nous faire part de l'autre : ainsi ne trouvai-je plus rien de si étonnant dans cette métamorphose de texte, qui d'ailleurs présente quelque chose de moins choquant que ce qu'on lisoit d'abord; car la leçon de la premiere version renfermoit contre Clément XIII une accusation si grave, que je vous avoue en avoir été grandement scandalisé. Comment, en effet, Ganganelli, *Religieux*, *Prêtre*, *Cardinal*, *membre du Consistoire* du Souverain Pontife, avoit-il pu d'abord présenter *le successeur de S. Pierre*, *le Chef de l'Eglise*, comme possédé *du démon qui se transforme en ange de lumiere*, comme invinciblement obstiné à courir les *risques de tout perdre*, & ne *voulant écouter que son opinion?* Comment la plume du pieux, du prudent, du modéré Ganganelli avoit-elle pu tracer des imputations aussi outrageantes pour le *Vicaire du Christ*, que ce même Ganganelli (dans sa Lettre LXXX, *page* 420.) nous avoit présenté comme *établi de Dieu sur un trône pour voir & pour juger*, en nous *ordonnant de l'écouter comme lui-même?* Votre personnage avoit si bien soutenu jusques-là son caractere doux, modeste & décent! Comment ne ressembloit-il plus à lui-même? Tant il est vrai, m'écriai-je, que dans le caractere de l'être le moins passionné, il y a des vicissitudes bien étonnantes, & faites pour humilier l'humanité!

Telles furent les réflexions qui m'absorberent lorsque je lus votre premiere édition: la nouvelle, en les dissipant un peu, m'a fait sortir, il est vrai, de l'état de stupeur où j'étois plongé; mais je ne vous le cache pas, la variante de votre nouvelle édition a si peu de ressemblance avec le sens de la version précédente, qu'elle a fait la sensation la plus vive, même sur l'esprit des gens qui ne vous veulent assurément pas de mal. Quelqu'un m'a raconté que, se trouvant dans une promenade publique, il avoit apperçu un grouppe

de vos amis converſant enſemble. Survint un petit homme, qu'à ſa figure & à ſon coſtume on auroit pris pour un *croupier de littérature :* d'un ton tout eſſoufflé, il s'exprima en ces termes: « Je viens de chez *Lottin.* » Il m'a fait voir un exemplaire de la nouvelle édition » des Lettres. La page 191, tome 2, m'eſt tombée » ſous les yeux. M. Caraccioli y a tellement altéré la » phraſe qui commence par ces mots, *C'eſt le démon* » *qui ſe transforme en ange de lumiere*, qu'elle n'eſt plus » reconnoiſſable, lorſqu'on y cherche l'identité du ſens » qu'offroient les termes de la premiere verſion. Il » eſt impoſſible qu'une manipulation auſſi peu maſ- » quée ne donne pas priſe à nos ennemis. La mine » va être éventée : le coup eſt manqué. *Les Lettres* » vont être dénoncées comme apocryphes, puiſque » M. Caraccioli y ajoute & retranche évidemment » tout ce qu'il veut. Et pourquoi auſſi, dans ſa pre- » miere édition, en compoſant ſa phraſe *démoniaque*, » qui renfermoit une groſſe ſottiſe contre Clément » XIII, ne nous avoir pas conſultés, au lieu de ne » prendre conſeil que de quelques Religieux *de la* » *rue* ***, à qui il donnoit lecture de chaque lam- » beau de ſon Ouvrage, écrit ſur des quarrés de pa- » pier, à meſure qu'il le compoſoit ? Qu'étoit-il be- » ſoin qu'il allât auſſi, après avoir montré, dans d'au- » tres Lettres de ſa premiere édition, *Clément XIII* » ne voulant pas ſe rendre aux repréſentations des » Ambaſſadeurs des Souverains, faire dire à Ganga- » nelli, du Pape Rezzonico, qu'*il n'y a que des illu-* » *minés qui ne veulent pas ſe plier aux circonſtances ?* » Cette réflexion eſt ſi dure, qu'elle eſt invraiſem- » blable dans la bouche de ſon héros. A propos de » quoi encore, dans cet endroit-là même, s'eſt-il » aviſé de faire remarquer que dans la deſtruction de » la Société, il ne s'agiſſoit *ni de la morale ni de la* » *foi ?* Ne devoit-il pas ſentir qu'on lui rétorqueroit,

» ainsi qu'à nous, par cet argument : *Si Clément XIII,*
» *en refusant de détruire les Jésuites dans une affaire où il*
» *n'étoit question* **NI DE LA MORALE ni DE LA FOI,**
» *a eu tort de se croire* **ILLUMINÉ**, *pourquoi Clément*
» *XIV, en détruisant la Société, dans la même affaire*
» *où il ne s'agissoit* **NI DE LA MORALE NI DE LA**
» **FOI**, *s'est-il dit* **ILLUMINÉ** (a)? NOS.... DIVINI
» SPIRITUS ADJUTI.... AFFLATU. M. Caraccioli est
» d'un gauche, mais d'un gauche qui fait pitié.

Frappé de ce discours plein de bon sens, le petit comité arrêta qu'on iroit droit *chez M. Caraccioli*, pour lui faire des représentations sur l'indiscrétion de *ses versions*.

D'après cette anecdote, un petit commentaire de ma part sur cette variante, seroit inutile.

LETTRE CXII. (Prem. édit.)

Il faut sçavoir s'exécuter soi-même, & sacrifier ce qui est le plus agréable, plutôt que de s'exposer à un **SCHISME**, *qu'on peut appeller le plus grand de tous les maux.* (Tome 2, pages 192 & 196.)

VARIANTE.

Il est à propos de s'exécuter soi-même, & de sacrifier ce qui est le plus agréable, plutôt que d'encourir **L'INDIGNATION DES SOUVERAINS, QU'ON NE PEUT TROP REDOUTER.** (Nouv. édit. tome 2, p. 194.)

Monument insigne de la circonspection de M. Caraccioli! Dans l'original de Ganganelli il avoit lu un mot qui signifie *schisme*, & il l'avoit exprimé tout bonnement : se remémorant cependant qu'il n'étoit ni charitable ni *prudent* d'accuser les Souverains d'ê-

(a) Voyez le Bref de Clément XIV, portant abolition de la Société.

tre capables de faire un *schisme* (ce qui n'est permis en aucun cas), là où il avoit d'abord vu cette phrase, *schisme, qu'on peut appeller le plus grand de tous les maux*, il n'y a plus vu ensuite que *l'indignation des Souverains, qu'on ne peut trop redouter.* Frappé de terreur sur la hardiesse de sa premiere traduction, il a tremblé d'encourir l'*indignation* de ces mêmes Souverains, qui pouvoient le faire coffrer. Ainsi le voit-on lui-même mettre en pratique ce principe : *Il est à propos de s'exécuter soi-même, & de sacrifier ce qui est le plus agréable* (dans ces Lettres), *plutôt que d'encourir* (pour une phrase) *l'indignation des Souverains, qu'on ne peut trop redouter.*

Réellement cela est risible. *Facit indignatio versum.* Il y a des gens à qui la colere fait faire *des vers*; mais la peur fait faire de *la prose* à M. Caraccioli.

MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

Rome A BESOIN *plus que jamais de la protection & du secours des Puissances Catholiques.* (Tome 2, page 197.)

VARIANTE.

Rome AURA TOUJOURS BESOIN *de la protection & du secours des Puissances Catholiques.* (Nouv. édit. tome 2, page 196.)

On avoit lu d'abord, *Rome a besoin*; ensuite on lit, *Rome aura besoin.* Est-ce que dans la langue italienne ou la latine, le présent signifie le futur? *Rome.* Est-ce *la Cour de Rome*, ou *le Saint Siege*, qui a *besoin plus que jamais de secours temporels?* Cette expression étoit donc on ne peut pas plus louche : aussi M. Caraccioli, pour rendre sa phrase *plus catholique*, l'a réformée de cette maniere, *a besoin plus que jamais.* Cette expression, renfermant le cas dans le cercle

des querelles qu'il avoit dit plus haut ne compromettre ni la *foi* ni la *morale*, lui a paru plus propre à faire entendre qu'il ne s'agissoit point du *Saint Siege* (ce qui auroit attaqué les promesses de Jesus-Christ), mais qu'il n'entendoit parler que *de la Cour de Rome.*

Vous n'y avez certainement pas pensé, Monsieur Caraccioli. Dès le premier mot de votre proposition, au lieu de *Rome*, que ne mettiez-vous *la Cour de Rome ?* Cela étoit beaucoup plus simple, & un peu plus adroit.

LETTRE CXX. (Prem. édit.)

LA PETITE DÉVOTION, qui par-tout malheureusement n'est que trop en usage. (Tome 2, page 250.)

VARIANTE.

La dévotion PEU ÉCLAIRÉE, & qui malheureusement n'est que trop en usage. (Nouv. édit. tome 2, page 250.)

M. Caraccioli a jusqu'ici badiné si joliment sur les *dévotionnettes* & les petites *dévotions*, que prévoyant qu'on pourroit le badiner à son tour sur la monotonie de ses plaisanteries, il a bien vu qu'il étoit urgent pour lui de donner des facéties neuves. Après nous avoir amusés aux dépens des *dévots pygmées*, il nous divertit maintenant en nous montrant *des dévots qui n'y voient goutte.* Ainsi M. Caraccioli nous donne-t-il ici *les marionnettes.*

LETTRE CXXIII. (Prem. édit.)

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les SOUVERAINS FINIRONT PAR FAIRE CE QU'IL LEUR PLAIRA, & qu'on se verra obligé de céder, & peut-être même dans un temps où l'on rejettera toute soumission. (Tome 2, page 265.)

VARIANTE.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que JE CRAINS *que les Souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira, & qu'on ne* SOIT OBLIGÉ *de céder dans un instant où l'on rejettera toute soumission.* (Nouv. édit. t. 2, p. 264.)

Ce qu'il y a de sûr, c'est que vous avez retranché du commencement de cette Lettre *deux pages entieres*, qu'on lisoit dans la premiere édition. Je vous dirai que j'ai bien ri de la note que vous avez mise au bas de la page 263 de votre seconde édition, tome second. Vous nous y dites bien sérieusement que *ce qui précédoit l'alinéa* qui commence par ces mots, *SI L'AFFAIRE DE PARME, &c. dans la premiere édition, étoit une Lettre d'un Ambassadeur, à laquelle celle-ci* (la Lettre CXXIII[e]) *est la réponse*, & qu'un *COPISTE, PAR ERREUR, avoit confondu les deux Lettres ensemble, & n'en avoit fait qu'une;* qu'en conséquence *on supprimoit ici ce qui formoit la Lettre de l'Ambassadeur, pour ne laisser que la réponse du Cardinal Ganganelli.* Sçavez-vous ce qu'a opéré l'histoire de votre copiste sur l'esprit d'un homme qui croyoit fermement à l'authenticité des Lettres, sur votre parole? Pas plus tard qu'hier, se trouvant chez moi, il s'extasioit sur le talent de Ganganelli pour le genre épistolaire. Sans perdre du temps à faire des raisonnemens pour détromper l'admirateur enthousiaste, je lui montrai le second volume de votre nouvelle édition. Je le priai de lire la note de la Lettre CXXIII, & de la comparer avec la premiere édition. Mon homme, après en avoir pris lecture & fait la comparaison, trouva qu'il étoit si absurde d'imputer à l'Ambassadeur le morceau que vous lui attribuez, que plein d'indignation, il jeta votre livre, en s'écriant: *Est-il possible que dans un Royaume policé on tolere que la*

raison humaine soit insultée d'une maniere aussi scandaleuse! Auri sacra fames, quid non mortalia cogis Pectora?

Pavanez-vous maintenant, Monsieur Caraccioli, sur l'ingénieux expédient de la *note* concernant la soustraction des *quarante lignes* de la Lettre CXXIII. Peste! quelle variante! On peut bien dire de vous que vous êtes le premier *moutardier du Pape Ganganelli.*

Mais brisons là-dessus. *L'Abbé Grosier* vous a déjà tancé sur ce chapitre; n'en parlons donc plus : *non bis in idem.* Tâchons de vous régaler de quelque chose de neuf.

Dans cette Lettre CXXIII, premiere édition, vous faites dire au Cardinal Ganganelli, d'un ton affirmatif & absolu, qu'*il est sûr que les Souverains finiront par faire ce qu'il leur plaira :* dans la nouvelle, observant que *ce Ganganelli-là*, que vous connoissez bien, & pour qui le *présent* étoit le *futur*, montroit trop crûement qu'il étoit *sorcier*, vous avez jugé beaucoup plus prudent, pour observer au moins les vraisemblances, de changer une idée absolue en une idée incertaine : en conséquence vous avez mis dans la nouvelle version : *Ce qu'il y a de sûr, c'est que je crains que les Souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira.* Le reste du texte est également renouvellé; le *peut-être même dans un temps* disparoît également. Cela devoit être; car M. Caraccioli, ainsi que toute l'Europe, ayant été témoin *que les Souverains* avoient *fini par faire* avec Ganganelli ce qu'il leur avoit plu, il étoit ridicule de se servir d'un *peut-être* sur un événement arrivé. Aussi je vous assure que quant à cette Lettre, il n'est pas possible de dire, avec un peu de sens commun, que *peut-être* elle est apocryphe.

Mais voici une réflexion échappée à votre sagacité, Monsieur Caraccioli; une réflexion qui va dénoncer au public la bévue la plus complette.

En remaniant la premiere version de cette phrase,

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Souverains finiront par faire ce qu'il leur plaira, & en y substituant celle-ci, *Ce qu'il y a de sûr, c'est que je crains que les Souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira*, vous nous fulgurisez tous, en nous faisant lire dans la nouvelle version ces mots vraiment étonnans sous la plume de Ganganelli, *Ce qu'il y a de sûr, c'est que je crains, &c.* Ineptie *plantureuse*, s'il en fut jamais. Quoi! *ce qu'il y a de sûr*, c'est que Ganganelli *craint!* Dès que vous vous étiez déterminé à donner une seconde façon aux idées du texte prétendu original, en faisant *craindre* à Ganganelli, il ne falloit plus dire *ce qu'il y a de sûr:* ce membre incident ne pouvoit plus quadrer dans le systême nouveau, & il falloit le retrancher; la *certitude* n'étoit de mise que pour la premiere version, parce que, selon toutes les regles, vous pouviez vous exprimer ainsi: *Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Souverains finiront, &c.* Mais c'est une sottise, une haute sottise, une sottise insigne, de dire: *Ce qu'il y a de sûr, c'est que je crains que les Souverains ne finissent, &c.* Est-ce qu'on peut *craindre* avec *sûreté?* Preuve incontestable, non-seulement de l'imposture, mais encore d'une imposture fabriquée à la hâte.

Autre bévue, qui en vaut bien une autre. Dans cette Lettre Ganganelli s'ouvre *à un Ambassadeur* sur les grands événemens qui agitoient alors la Cour de Rome. Dans votre premiere édition, vous aviez fait parler votre héros comme il devoit le faire, en politique habile, entrant dans les vues des Puissances; mais dans la nouvelle édition, vous lui faites tenir ce langage: *Je crains que les Souverains ne finissent par faire ce qu'il leur plaira.* Quoi! Ganganelli, qui se *sentoit* en lui-même toutes les dispositions à devenir le *Pape des Souverains* Catholiques, & qu'on voit marcher droit à la papauté, dit à un Ambassa-

deur (qui n'étoit pas l'Ambaſſadeur Turc, ou celui de Ruſſie), Ganganelli dit à ce membre du corps *miniſtériel*, qu'il *craint* que les Souverains n'obtiennent ce qu'ils demandent ! Qu'il eût fait cette confidence à quelque Cordelier ou à quelque Cardinal de ſes amis, à la bonne heure ; mais adreſſer un pareil propos *à un Ambaſſadeur*, cela eſt fou. Ainſi, dans une troiſieme édition, il faut abſolument, Monſieur Caracciolí, me retoucher encore ce texte, & me refondre toute cette idée-là. Calmez donc, calmez vos craintes. Il paroît que vous êtes peureux. Voilà déja trois ou quatre fois que, dominé par la *peur*, vous ne faites que de la mauvaiſe beſogne dans vos changemens de phraſes. Rien de plus naturel ; quand on a peur, on voit trouble.

MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

Et quand elle (Rome) *y ſeroit* (dans ces temps où tout le monde la reſpectoit), *pourroit-elle conſciencieuſement bleſſer les droits des Couronnes, & ſe mettre dans le cas de cauſer peut-être un SCHISME effrayant? Rien n'eſt plus terrible que de diviſer le corps de Jeſus-Chriſt. Rome eſt le centre d'unité, & elle ne doit pas, pour des articles qui ne touchent ni la morale ni le dogme, expoſer ceux qui vivent dans ſon ſein, à s'en ſéparer.* (Tome 2, pages 265 & 266.)

VARIANTE.

Et quand elle y ſeroit, pourroit-elle conſciencieuſement bleſſer les droits des Couronnes? Un Pape doit ſans doute conſerver les IMMUNITÉS ; mais ce n'eſt pas quand cela occaſionne une SCISSION, d'autant plus que Rome eſt le centre d'unité, & qu'elle ne peut, pour des articles qui ne touchent ni la morale ni le dogme, expoſer ceux qui vivent dans ſon ſein, à s'en ſéparer. (Nouv. édit. tome 2, pages 264 & 265.)

Vous ne nierez pas, Monsieur Caraccioli, que voilà encore une preuve des effets de la *peur* sur votre esprit. Le *schisme* dont vous aviez accusé les Souverains dans votre premiere édition, vous a mis *martel en tête :* en conséquence vous avez frappé sur tout ce qui sentoit le *schisme*, & vous n'avez plus voulu qu'une simple *scission*. Vous avez tellement perdu la tête, que non-seulement vous avez mis du désordre dans la chaîne des idées, en voulant leur donner une nouvelle forme, mais encore que d'après vos révirements de texte, vous faites déraisonner Ganganelli.

Si par *scission* vous entendez une simple séparation de Souverain à Souverain, pour des intérêts temporels, alors on ne se sépare pas pour cela de Rome, *le centre d'unité :* ainsi votre *d'autant plus que Rome est le centre d'unité* Catholique, devient ridicule. Si, au contraire, par *scission* vous entendez *schisme*, vous voilà de nouveau calomniateur des Souverains.

Vous vous étiez si bien trouvé, plus haut, de vous être accroché *aux immunités du Saint Siege*, que, pour vous tirer d'affaire une seconde fois, vous nous redonnez ici les mêmes *immunités* pour équivalent du *droit des Couronnes*, quoiqu'assurément ces deux termes ne soient pas synonymes. Vous les distinguez, en effet, vous-même dans cet endroit-là; mais vous ne prenez pas garde qu'il n'étoit pas du tout question *d'immunités* du Saint Siege dans votre premiere version. Il y a plus : vous étiez si hors de vous-même en fabriquant ce nouveau texte, que vous n'avez seulement pas eu la précaution de nous avertir qu'il s'agit *d'immunités du Saint Siege ;* car vous nous parlez *d'immunités* en général. *Les immunités* de qui ? Je vois que c'étoit pour ne pas vous piller vous-même, en copiant mot à mot la même phrase qu'on avoit lue plus haut. Soit : mais convenez, Monsieur Caraccioli, que la peur est une terrible chose.

MÊME LETTRE. (Prem. édit.)

Voilà un grand procès entre les Souverains & un Corps Religieux célebre par ses talens & par son crédit; & si l'on n'en connoît pas les CLAUSES, PEUT-ON ET DOIT-ON AFFIRMER EN L'AIR? (T. 2, p. 273.)

VARIANTE.

Voilà un grand procès entre les Souverains & un Corps Religieux célebre par ses talens & son crédit; & si l'on n'en connoît pas les MOTIFS, ON NE PEUT NI ON NE DOIT EN PARLER. (Nouv. édit. tome 2, page 273.)

On voit bien, Monsieur Caraccioli, que pour vous, vous n'avez jamais eu de *procès;* car dans votre premiere édition vous nous auriez épargné cette expression barbare, les *clauses* d'un *procès*. Mais vous corrigez votre méprise, & vous mettez, *si l'on n'en connoît pas les motifs;* expression plus française.

Mais j'ai deux petites questions à vous proposer. 1°. Si dans le texte de l'Auteur, le sens renfermoit cette interrogation, *peut-on & doit-on affirmer en l'air, &c.* pourquoi, dans votre nouvelle version, cette phrase sur le champ métamorphosée, ne renferme-t-elle plus qu'une proposition négative; *on ne peut ni on ne doit en parler?* Vous vous étiez contenté d'abord qu'on ne tînt pas de propos en l'air; tout-à-coup défense absolue à nous de rien dire, même de certain. Je gage que c'est encore la peur qui vous force à nous fermer la bouche.

2°. Dites-moi, Monsieur Caraccioli: si c'est Ganganelli qui a fait cette Lettre, connoissoit-il les motifs de ce procès? Il y a à croire que non; car il se plaint dans la *Lettre CXI*, qu'on *ne* lui *faisoit pas de confidences*. Or s'il ignoroit ces motifs, pourquoi dans

cette Lettre, où *il* eſt dit, *on ne peut ni on ne doit en parler*, en parle-t-il, lui, en faiſant entendre dans cette même Lettre, que les motifs qui faiſoient agir les Souverains promoteurs de la deſtruction des Jéſuites, étoient que ces Religieux *avoient fait le commerce* en Amérique ? Pourquoi dans la Lettre CXXXI (*Nouv. édit. tome 2, page 302.*), Ganganelli, s'il ignoroit les motifs du procès fait à la Société, & ſi, étant Cardinal, il avoit décidé dans une Lettre, *qu'on ne pouvoit ni on ne devoit en parler*, confie-t-il lui-même *à un Seigneur Portugais* que la Société ſera abolie, parce qu'elle n'a pas voulu *rentrer dans ſon devoir*, ni ſubir une *réforme ?*

Si au contraire vous êtes l'Auteur de cette Lettre & des autres, comme cela eſt inconteſtable, êtes-vous inſtruit des motifs de ce procès ? Et ſi vous les ignorez, comme il y a très-grande apparence, de quel droit en parlez-vous, puiſque, ſelon vos principes, *on ne peut ni on ne doit en parler ?*

Vous me ferez plaiſir de répondre à ces deux *queſtionnettes*, expreſſion gentille, ſœur de *dévotionnettes.*

Lettre CXXIV. (Prem. édit.)

Parce que je crains un SCHISME. (Tome 2, p. 277.)

Variante.

Parce que je crains une RUPTURE. (Nouv. édit. tome 2, page 276.)

Nouvel accès de peur que vous ne ſoyiez mulcté par les Souverains, pour leur imputer ſans ceſſe une diſpoſition prochaine au *ſchiſme*. En conſéquence, non content d'avoir bien vîte, dans les Lettres précédentes, au mot *ſchiſme* ſubſtitué celui de *ſciſſion*, maintenant, foiblement raſſuré ſur l'adouciſſement de la *ſciſſion*, vous lui faites ſuccéder *la rupture :* d'où il

résulte que si vous avez traduit sur le texte original de Ganganelli, le mot qui répond à *schisme* signifie tout à-la-fois *scission*, *rupture*, *schisme*, toute brouillerie quelconque. Ainsi dès le premier coup de canon que *Louis XVI* fera tirer contre les Anglais, je dirai indifféremment: *Voilà une rupture*, *une scission* ou *un schisme entre l'Angleterre & la France*. N'est-il pas vrai que l'un voudra dire l'autre?

Permettez que je vous fasse encore observer que dans toutes les Lettres où vous faites parler Ganganelli sur les démêlés de *Clément XIII* avec les Souverains, vous semblez prendre à tâche d'embrouiller toutes les idées sur ces objets; car tantôt, de l'affaire de Parme, vous en faites celle des Jésuites; tantôt vous présentez la demande des Souverains comme un acte de justice qu'on ne peut leur refuser; tantôt vous faites envisager leurs sollicitations comme méritant de la part du Saint Siege un acte de pure déférence, pour éviter de plus grands maux. Il regne sur cette matiere une telle confusion de principes, & un tel galimatias d'expressions, qu'on n'y voit rien de clair, si ce n'est que vous avez beau *tartuffier*, en invoquant sans cesse les noms sacrés de *Religion*, de *paix*, & *charité*; on s'apperçoit du premier coup d'œil, que votre plume est celle d'un homme qui, par ses vœux secrets, hâtoit *l'anéantissement du bois verd*.

J'ai une autre réflexion à vous communiquer. Vous ne faites pas attention qu'en nous faisant lire *rupture*, *scission*, où avant vous nous faisiez lire *schisme*, tout ce que dit Ganganelli dans ses Lettres sur la contestation entre *Rome* & les *Souverains*, n'est plus de saison, & est sans objet: car rappellez-vous que quand vous nous peignez Ganganelli comme n'étant pas de l'avis de *Clément XIII*, & comme desirant qu'on satisfît les Couronnes, vous lui faites dire que ce Pontife devroit plutôt sacrifier les Jé-

ſuites, que de s'expoſer à voir abandonner *le centre d'unité*, & aux malheurs d'un *ſchiſme*, *le plus grand de tous les maux.* Tel eſt en ſubſtance le langage de Ganganelli. Or à s'en tenir à ce motif dominant, dont il étaie ſon opinion, la ſubſtitution mal-adroite que vous avez faite du mot *rupture* à celui de *ſchiſme*, anéantit toute la force principale des raiſonnemens de Ganganelli : car s'il ne peut plus débattre l'obſtination de Clément XIII que par les ſeuls motifs de la crainte d'une *rupture*, telle qu'il en arrive de Souverain à Souverain, c'eſt ſans doute un grand mal; mais ce n'eſt pas le plus grand des maux *pour le Saint Siege*, puiſque de là il réſulteroit que chaque diſcuſſion entre les Souverains produiroit un contre-coup ſur *la chaire de Pierre.* Ainſi tous ces argumens ſpécieux que Ganganelli avoit d'abord empruntés de l'eſſence *de la Catholicité*, & dont il établiſſoit les fondemens ſacrés ſur ceux de la Religion, ne ſont plus, dans ſa ſeconde verſion, que des ſophiſmes déplorables, qui perdent même l'énergie apparente qui avoit ſéduit dans la premiere édition.

Rêvez, je vous ſupplie à tout ceci : le cas en vaut la peine, parce que vos Lettres ſur l'affaire des Jéſuites, ne renfermant plus que des conſidérations étrangeres à la Religion, perdront la moitié de leur crédit.

LETTRE CXXVII. (Prem. édit.)

Le Conclave ſera plus ſupportable qu'en été. Cela ne changera guere mon genre de vie. Je vais tout ſimplement quitter une cellule pour paſſer dans une autre ; & ſi l'on CABALE, *je vous proteſte que je n'en ſçaurai rien*, &c. (Tome 2, page 293.)

VARIANTE.

Le Conclave ſera plus ſupportable qu'en été. Cela ne changera guere mon genre de vie. Je vais tout ſimplement

quitter une cellule pour passer dans une autre ; & si l'on INTRIGUE, *je vous proteste que je n'en sçaurai rien, &c.* (Nouv. édit. tome 2, pages 292 & 293.)

Je ne vous cacherai pas, Monsieur Caraccioli, qu'en lisant votre premiere version, le mot *cabale* me donna de l'humeur contre vous. Vous m'avez un peu calmé en remplaçant la *cabale* par l'*intrigue.* Vous aviez commis là une grande indiscrétion. Quoi ! vous faites entrer au Conclave Ganganelli (que vous sçaviez bien devoir être Pape), & vous lui faites parler de *cabale !* Comment n'avez-vous pas vu que la *cabale* du Conclave ne pouvant avoir pour objet que de *faire un Pape*, vous faisiez naître sur celui qui alloit le devenir, le soupçon d'avoir été l'objet *de la cabale ?* Je conviens que vous commencez par nous prévenir que Ganganelli ne *cabalera pas ;* mais enfin on peut ne pas aimer *la cabale*, & cependant lui avoir quelques obligations. C'est donc une insigne imprudence à vous d'avoir touché une corde aussi délicate. Pesez toutes ces circonstances ; vous sentirez les conséquences d'une pareille indiscrétion. Vous semblez vouloir l'affoiblir en vous tirant par une *intrigue :* mais que votre premiere version tombe entre les mains d'un Protestant, que dira-t-il du Sacré College, dont un membre avoue à un laïque, *au Comte* ***, qu'il y aura *de la cabale* dans l'élection du Chef de l'Eglise ? Cela n'est nullement édifiant, Monsieur Caraccioli, pour un homme comme vous, qui, dans quelques-unes de ces Lettres, nous avez montré tant de zele pour ramener au giron de l'Eglise *nos freres errans*, & dissiper leurs préjugés contre Rome.

LETTRE CXXVIII. (Prem. édit.)

ON M'A ENGAGÉ à prendre un Conclaviste Français. (Tome 2, page 204.)

VARIANTE.

ON M'A PRESQUE ENGAGÉ à prendre un Conclaviste Français. (Nouv. édit. tome 2, page 294.)

Autre indiscrétion, qui use d'un remede pire que le mal. En lisant la phrase de la premiere édition, tout le monde a jugé qu'il n'y avoit rien là qui ne fût à l'abri de la critique. L'idée de dire un mot même du *Conclaviste Français*, d'après le plan de faire entrer dans vos Lettres tous les plus petits événemens qui concernoient Ganganelli, a été trouvée heureuse. Point du tout : voilà votre imagination qui se cabre. Elle vous fait voir dans une expression assez indifférente, matiere à propos; & sur le champ votre plume pose au milieu de ces mots un *presque*, d'où résulte cette phrase bizarre, *On m'a PRESQUE engagé :* ce qui n'est pas *presque* une ineptie; car qu'est-ce qu'un homme *presque engagé ?* On peut être *presque* déterminé, parce qu'il y a une détermination plus ou moins forte sur l'être passif; mais l'action d'engager quelqu'un à une démarche, ne comporte pas différens degrés d'incertitude de la part de l'agent. Convenez donc que vous avez *presque* réfléchi en faisant cette Lettre. Comment n'avez-vous pas remarqué que cette phrase qui suit immédiatement, *D'ailleurs je m'en rapporterai à moi-même, pour n'avoir rien à craindre de son indiscrétion, au cas qu'il voulût parler : Secretum meum mihi* (Nouv. édit. tome 2, page 294.), ne pouvoit plus se concilier avec le *presque* engagé ?

Voyez donc votre destinée ! Vous prenez une précaution pour obvier aux soupçons, & c'est précisément la précaution qui fait naître le soupçon. C'est l'ordinaire ; *nimia præcautio dolus.* En effet, quand, après la comparaison des deux versions, on eut lu dans la nouvelle, *On m'a presque engagé à prendre un Conclaviste*

Conclaviste Français; on a imaginé mille choses. On a rapproché de *l'ami des Français & du Pape des Souverains*, *le choix du Conclaviste Français*: on n'a pas *presque* deviné ce que vous vouliez faire entendre, & à quoi personne ne pensoit auparavant. Tant il est vrai que vous n'êtes pas heureux en corrections.

LETTRE CXXXI. (Prem. édit.)

Ce n'est pas là ce qui m'occupe (la justice que lui rendra la postérité), *mais bien l'éternité*, ***DONT J'APPROCHE***, *& qui est redoutable pour les Papes, encore plus que pour tout le monde.* (Tome 2, page 304.)

VARIANTE.

Ce n'est pas là ce qui m'occupe, mais bien l'éternité, ***REDOUTABLE POUR TOUT LE MONDE*** *& sur-tout pour les Papes.* (Nouv. édit. tome 2, p. 302 & 303.)

Convenez que ces mots, *l'éternité, dont j'approche*, qu'on lisoit dans la premiere version, étoient une petite espiéglerie d'une finesse, d'une finesse imperceptible. Quelques yeux plus clair-voyans s'en sont apperçus: vous voyant démasqué, vous avez eu recours à la *variante*. Aussi dans la nouvelle édition vous présentez Ganganelli tout occupé de *l'éternité*, mais sans faire *d'épigrammes*, & n'employant qu'un lieu commun, & très-commun, pour nous prévenir sur sa mort *fort extraordinaire*.

Vous avez lu *l'excellent Ecrivain, M. de Buffon*, & son Histoire Naturelle, *l'excellent livre*. Vous rappellez-vous le nom de ce reptile qui, après avoir dardé son venin, se replie sous sa queue, & cache sa tête pour n'être pas apperçu, mais qui la leve bientôt après, pour réitérer sa perfide éjaculation?

Me voilà enfin parvenu au terme de ma comparaison de vos deux versions.

D'après ce rapprochement fait avec la plus scrupuleuse exactitude, & d'après les observations critiques dont j'ai accompagné l'extrait des Lettres placé avant la collation des deux éditions, il est incontestable que ce n'est pas Ganganelli qui a écrit les Lettres publiées sous son nom, *ains* au contraire que c'est vous, Monsieur le Marquis, qui les avez fabriquées à Paris, dans votre attelier de *l'hôtel de Nevers.*

Mais vous n'êtes pas au bout. Si la bizarrerie des *variantes* qui différencient les deux éditions de ces Lettres, forme un terrible argument contre l'authenticité de ce recueil, une autre espece de *variantes* que je vais mettre sous les yeux du public, va porter la preuve de l'imposture jusqu'au suprême degré de l'évidence.

Ces *variantes* sont celles qui se trouvent entre les deux éditions que je viens de comparer, & celle du texte *italien*, à qui vous venez de donner le jour après le plus long & le plus laborieux enfantement. Un de mes amis a fait l'emplette de cette nouvelle production, qu'il m'a communiquée : je puis donc vous en parler maintenant avec connoissance de cause.

EPISODE

SUR L'EDITION ITALIENNE.

Le voilà donc *enfin*, *enfin*, *enfin*, ce *texte* qui a épuisé toute l'ardeur de nos desirs ; ce *texte* sur qui toute l'Europe avoit les yeux ouverts ; ce *texte* attendu par les Littérateurs avec autant d'impatience, que les Politiques attendent les nouvelles des opérations de *Howe* & de *Waginsthon*, arbitres célebres de la destinée de l'Amérique ; ce *texte* qui doit décider à jamais cette mémorable question : *Est-ce le Pape Ganganelli, ou le Marquis Caraccioli qui est l'Au-*

teur des deux cents Lettres, Ouvrage qui porte plaqué sur le front le gallicisme le plus *gallican ?* ce *texte* dont vous avez menacé cent fois les mécréans ; ce *texte* mille fois promis à vos partisans ; ce *texte* dont l'impression a occupé deux ans entiers les presses de *Pissot :* ce n'étoit pas sans doute pour perfectionner la partie typographique; car vous conviendrez qu'elle est des plus mauſſades : ce *texte*, le *texte des textes*, le *texte italien*, qui devoit foudroyer à jamais les ennemis de la *gloire de Ganganelli*, les *hommes de parti*, les *gens à dévotionnettes*, *à petites dévotions*. Or, quand ils ont vu ce *texte*, sçavez-vous ce qui est arrivé à tous ces *fanatiques ? Gavisi sunt gaudio magno valdè vehementer.* Pourquoi ? Parce que ce fameux, ce mémorable *texte italien* est, disent-ils, le *pilon* le plus triturant dont on puisse se servir pour broyer *au mortier* vos cent trente-deux Lettres & les réduire en poudre.

Commençons par quelques observations sur ce qu'on lit en tête de cette *édition italienne ;* elles vont préparer la preuve de l'artifice par lequel M. le Marquis vient de mettre le comble au systême d'imposture qu'il a juré d'établir.

D'abord ce titre, *Lettere originali del R. P. Maestro Ganganelli*, est étonnant & fort étrange. Il y a beaucoup de Lettres de lui *Cardinal*, & quelques-unes de lui *Pape*. D'où vient cette différence avec le titre des Lettres des éditions Françaises ? C'est qu'on a badiné M. le Marquis sur ce titre, *Lettres intéressantes du Pape Clément XIV*. Pour ne plus prêter au ridicule, il nous donne aujourd'hui ce titre, *Lettres* ORIGINALES *du Révérend Pere Maître Ganganelli.* Il faut convenir que *l'Editeur* est un *maître* homme en fait de Lettres.

Lettere originali, *Lettres originales*. Où en est la preuve ? Ce n'est point un imprimé portant le titre de *Lettere originali*, que nous avons demandé, mais les

copies authentiques, déposées chez un Officier public.

Il est à remarquer qu'il y a, tant dans le recueil qu'à la fin de la Vie de Ganganelli, des Lettres adressées à M. Caraccioli: il doit avoir, non pas des copies authentiques de celles-ci, mais le manuscrit autographe, puisqu'elles sont adressées à lui-même. Quand il a voulu convaincre l'incrédulité du public, qu'a-t-il fait ? Il a donné dans sa nouvelle édition française une Lettre de Ganganelli *en italien*, du 19 Septembre 1762, nous assurant *qu'il l'avoit sous les yeux, & qu'il pouvoit la montrer à quiconque voudroit la voir.* N'est-il pas singulier qu'il n'ait pas cité plutôt l'original des premieres, faisant partie de la collection attaquée ? Sans doute. Mais quand les premieres parurent, il se flattoit que le public seroit dupe: il a été trompé. Il n'eût pas été prudent de donner le défi de venir les voir; voici pourquoi: c'est que ces Lettres adressées à M. le Marquis dans la Vie & dans le recueil, ayant été imprimées, comment faire pour que l'autographe de ces Lettres se trouvât parfaitement semblable à l'imprimé ? Pour se tirer d'embarras, il crut devoir faire une diversion artificieuse, & devoir insister sur *la Lettre de 1762*, qui n'avoit point encore paru, & qu'il pouvoit arranger à sa façon, bien persuadé que d'ailleurs personne n'iroit vérifier l'écriture de celle-ci, parce que n'ayant point fait partie de la collection, il étoit dès-lors indifférent qu'elle fût de Ganganelli ou qu'elle n'en fût pas.

Parigi, presso Pissot, Libraio, quai des Augustins.

Ce *quai des Augustins*, en français, sur lequel demeure *Pissot*, métamorphosé *en italien*, fait une disparate grotesque. Est-ce que vous n'avez pas pu mettre ce *quai-là* en italien ? Vous m'avouerez que si ce *Parigi, presso Pissot, Libraio, QUAI DES AUGUSTINS*, est une des preuves des *Lettere originali*, dont vous avez les copies *authentiques*, cette preuve n'est pas des plus triomphantes.

Avvertimento al Lettore.

N'eſt-il pas ſouverainement plaiſant, infiniment ridicule que cet *Avis au Lecteur* qui précede *l'édition italienne*, ſoit en italien? Sçavez-vous ce qu'il veut dire, cet *Avvertimento al Lettore?* Il ſignifie: «AVIS AU » LECTEUR que ces Lettres données pour *originales* » par M. Caraccioli, ont été traduites par lui du fran- » çais en italien; car la preuve qu'il les a faites, c'eſt » que l'italien de *l'Avertiſſement* eſt du même (*a*) ſtyle » que les Lettres: & la preuve qu'il a pu traduire, » c'eſt qu'il ſçait l'italien; & la preuve qu'il ſçait » l'italien, c'eſt qu'il nous régale, dans l'*Avvertimento* » *al Lettore*, d'un échantillon d'italien de ſa façon». Comment n'avez-vous pas preſſenti, Monſieur le Marquis, que cet Avertiſſement en italien étoit le manége le plus gauche?

Autre gaucherie. Dans votre *Diſcours préliminaire de la premiere édition*, *page 21*, vous nous aviez dit que vous ne vouliez pas nous donner *les Lettres en italien, parce qu'en France la langue italienne eſt abſolument étrangere au plus grand nombre.*

Lorſque vous vîtes que, malgré votre imperturbable impudence, la France entiere crioit à l'impoſture, & vous ſommoit d'exhiber l'original italien, vous jugeâtes qu'il n'étoit pas aiſé de reculer: en conſéquence, bon gré, malgré, il vous fallut riſquer une édition quelconque italienne. Vous fîtes une traduction ſur le français; vous ne manquâtes pas de la donner pour texte véritable. Je conçois votre embarras: & que c'étoit le ſeul parti qui vous reſtoit à prendre: mais ce que je ne conçois pas, c'eſt qu'en lançant dans le public cette édition adultérine, vous l'ayiez fait précéder d'un *Avis au Lecteur* préciſément *en langue italienne.*

(*a*) On trouve dans l'*Avvertimento al Lettore* les mêmes fautes contre la grammaire italienne, que dans les *Lettere.*

Car si en France *la langue italienne est* ABSOLUMENT *étrangere au plus grand nombre*, comment voulez-vous que ce *plus grand nombre*, qui, sur le français, avoit jugé vos Lettres apocryphes, les juge véritables d'après l'édition *italienne?* La ressource du *plus grand nombre* étoit au moins *l'Avis au Lecteur*. D'après vos raisonnemens insérés dans cet Avis, il eût commencé à fixer son opinion sur le mérite de cette édition; & précisément vous lui parlez une langue qu'il n'entend pas, afin qu'il soit dans l'impossibilité physique de juger, d'après l'italien, de l'authenticité des Lettres: car tel *portier d'hôtel* que j'ai réellement vu lisant les Lettres françaises, n'aura pas eu sous la main quelque portier *Italien* de ses voisins, pour lui traduire en français l'*Avvertimento al Lettore*.

Jetons un coup d'œil maintenant sur ce que renferme cet Avertissement.

Eccole dunque cotesste preziose Lettere, che mentre a Clemente XIV l'immortalitá assicurano, fann' onore all' umanitá, &c.

Les voici donc ces précieuses Lettres, qui, en même temps qu'elles assurent l'immortalité à Clément XIV, font honneur à l'humanité, &c.

Cela n'est pas exact: il falloit dire, *qui assurent l'immortalité au Révérend Pere Maître Ganganelli, devenu Pape*; car ce sont *Lettere originali del R. P. Maestro Ganganelli, divenuto Papa.*

E partoriscono un segreto amore verso la Religione, la padria. (a)

Et inspirent un secret amour pour la Religion & la patrie.

Verso la padria! Vous n'y pensez pas. Vous avez donc oublié que dans la *Lettre XCI, à un Milord*,

(*a*) Nous prévenons ici le public que dans les extraits que nous donnons de l'*Avvertimento al Lettore*, nous copions jusqu'aux barbarismes italiens.

vous censurez les Gouvernemens qui, par la raison qu'ils ont du *ressort* & de la *circulation*, deviennent *despotiques* (conclusion politique supérieurement tirée); *qui écrasent sous le poids des impôts*, parce que *les pays riches sont taxés à proportion de leurs richesses, & qu'on leur fait payer des droits exorbitans, qui laissent tout au plus le moyen de subsister; pays qui gagnent beaucoup*, & donnent presque *tout*; où ceux *qui possedent cent sequins*, sont obligés *d'en donner quatre-vingt-dix*. La Lettre finit par avertir *qu'on est souvent entraîné par un avantage* SPÉCIEUX, *dans ce qu'on débite* SUR LES GOUVERNEMENS.

Il est clair que voilà une satyre amere sur un certain Gouvernement que vous n'avez pas voulu nommer, mais dont vos lecteurs ont répété tout bas le nom. Or croyez-vous que ceux qui vivent sous ce Gouvernement (vivement attaqué ici par le *Pere Maître* Ganganelli, entiché cependant de ce pays-là), croyez-vous que ceux qui vivent sous un tel Gouvernement, en lisant cette Lettre, y auront puisé de grands principes d'attachement pour *leur patrie*? Et cependant, selon vous, ces Lettres *partoriscono un segreto amore verso la padria*. Monsieur le Marquis, si vous êtes *Italien* d'origine, vous êtes Gascon d'habitude.

Mais voilà du fin, fin, s'il en fut jamais.

La lingua francese resa essendosi un idioma universale, bisognava pure che la traduzione, precedendo l'originale, recasse ad ognuno la cognizione di questa eccellente opera, e proteggesse la presente edizione.

La langue françoise étant devenue une langue universelle, IL FALLOIT *que la traduction,* PRÉCÉDANT *l'original, donnât à tout le monde connoissance de cet excellent Ouvrage, & préparât la présente édition.*

M. Caraccioli formant le projet de fabriquer cent trente-deux Lettres, qu'il devoit donner comme sorties de la plume de Ganganelli, sentit bien que s'il

venoit à publier d'abord son Ouvrage apocryphe en italien, personne ne le liroit. Qu'imagine-t-il ? Paris étant le centre du parti qui devoit faire la fortune des *Lettres*, & l'imagination des Français étant toujours facile à exalter, dès qu'on les prend par ce qui peut flatter leurs goûts, M. Caraccioli ne balança pas à composer son recueil en français, en y prodiguant toutes les richesses de cette langue, en l'embellissant de l'aménité des expressions adoptées par les gens de la bonne société, & en y faisant valoir le ton du jour, les préjugés & les opinions à la mode: mais il eut l'attention, pour premier artifice, de nous avertir que ces Lettres étoient traduites de l'*italien & du latin*. C'étoit, il est vrai, la premiere fois, depuis la création du monde, qu'on donnoit la traduction d'un Ouvrage avant qu'il eût vu le jour dans la langue de l'Auteur. Cette réflexion n'avoit échappé à personne; elle formoit une des objections insolubles proposées à M. Caraccioli. N'importe, il n'en parut pas plus ému. Il savoura pendant deux ans le plaisir de voir les sots & les badauds persuadés de l'authenticité des Lettres. Alléché par le produit de sa premiere édition, il en fit une seconde, puis une troisieme, & puis une quatrieme. Il ne manqua pas d'ajouter sur-tout un *Supplément*, qui sera peut-être suivi d'un autre *Supplément*, & puis encore d'un autre. Cependant une réclamation universelle s'élevoit de tout côté; on demandoit à cor & à cri à voir l'*original italien*. La patience du public étant épuisée, il eût été dangereux de la mettre à de plus longues épreuves. M. Caraccioli, assisté d'un ami, traduit, ou pour mieux dire, met en italien le fond des Lettres françaises (Dans un instant j'en administrerai la preuve.); & pour satisfaire les Français, il donne à cette nation *deux in-12* intitulés, *Letture originali*, & si bien *italiens*, qu'ils sont im-

primés avec *Avvertimento al Lettore*, dans une certaine ville *Italienne de la Gaule Cisalpine*, connue sous le nom de *Parigi*, chez un certain Italien appellé *Pissot*, *Libraio* de profession ; & pour répondre à l'argument fourni par l'insolite traduction *qui précede* l'existence de l'Ouvrage original (prodige inoui dans la littérature), M. Caraccioli, du plus grand sang froid, nous avance cette proposition, que *la langue française étant l'idiome de toutes les nations de l'Europe*, IL FALLOIT *que sa traduction, précédant l'original, fît connoître à tout le monde cet excellent Ouvrage, & qu'elle préparât la présente édition.* Français ! comment, avec tant d'esprit, serez-vous toujours les dupes de votre frivolité?

La quale se rimane gradita, come merita per tante sue cose pregevoli, sarà seguita dal SUPPLIMENTO, *in quella maniera appunto che si è osservato per quel che riguarda la traduzione.*

Si celle-ci (cette édition) *est bien reçue, comme elle le merite par tant de choses estimables, elle sera suivie d'un* SUPPLÉMENT, *de la même maniere qu'on a fait pour la traduction.*

Ah ! oui, ce *Supplément* des Lettres de Ganganelli est une chose vraiment digne d'être rappellée. Je vous conseille, en effet, de nous en donner un semblable au premier ; ils recevront tous deux le même traitement. Vous voyez ce que le *Supplément* que vous avez déja publié, vous a valu de ma part.

(a) *Alors*, POURVU QUE LE PUBLIC PAROISSE LE DESIRER, *on imprimera de plus des Lettres latines, qu'on laisse là pour le présent, parce que le latin mêlé avec l'italien auroit mal figuré, & qu'en outre il paroît que la langue des Sallustes & des Cicérons est malheureusement tombée en discrédit.*

(*a*) Pour abréger, je me contenterai de donner la traduction des extraits suivans de l'*Avvertimento al Lettore*.

Je vous aſſure, Monſieur Caraccioli, que ſi un de vos adverſaires avoit été choiſi pour donner au public, ſous votre nom, le raiſonnement le plus pitoyable, & pour en faire germer la preuve la plus complette de l'impoſture de votre texte italien, il ne s'y ſeroit pas pris autrement.

D'abord vous nous aviez promis le texte *latin* avec *l'italien :* après avoir fait bien des façons, vous nous avez donné une édition italienne, qui n'eſt qu'une traduction faite ſur le français. Pour enfanter celle-ci, il ne vous falloit que du temps & des reſſources. Cette langue étant vulgaire, il a été facile de faire paſſer dans cet idiome, tellement quellement, la tournure en général, & la maniere épiſtolaire qui dominoit dans le recueil des Lettres françaiſes. Pour le *latin*, il n'en étoit pas de même. Comme les monumens de la langue latine qui ont ſurvécu aux ravages des temps, ne ſont que les reſtes de la belle latinité qu'employoient les Romains dans le genre poétique & oratoire, & que même dans *Térence* & dans *Plaute*, nous n'avons rien qui nous ait tranſmis les élocutions du ſtyle familier qui réponde aux termes uſités de nos converſations françaiſes ; comme, d'ailleurs, le ton du ſtyle épiſtolaire de votre édition françaiſe n'a aucune analogie avec celui que vous auriez cru pouvoir emprunter des Lettres de *Pline* & de *Cicéron ;* enfin comme la langue latine n'eſt plus vivante, & qu'il ſeroit difficile de trouver un ſeul homme qui pût imiter le langage épiſtolaire des Romains, même tel que nous l'avons, & avec toutes les nuances qui le différencient du ton ordinaire de nos lettres, toutes ces raiſons accumulées vous ont fait ſentir que jamais vous ne vous tireriez du mauvais pas où vous avoit engagé la promeſſe indiſcrette de nous donner le texte *latin* de Ganganelli. Voilà pourquoi, ne ſçachant plus de *quel bois faire fleche*, vous avez employé le ſub-

terfuge le plus pitoyable, celui de faire dépendre aujourd'hui la publication de votre texte latin, de la demande non-seulement ordinaire, mais du *desir* & des voeux que le public vous adressera sur cet objet, bien persuadé que nous n'irons pas dresser une requête pour vous émouvoir, vous attendrir, & vous conjurer de nous donner *le texte latin*. En attendant, vous nous signifiez que vous *laisserez là le latin pour le présent*. Comme l'existence de l'autographe latin de Ganganelli formoit la moitié de la preuve de l'authenticité de ses Lettres, il s'ensuit que vous *laissez là, pour le présent*, la moitié de votre justification, & cela pour deux raisons impayables :

La premiere, parce que *le latin mêlé avec l'italien, auroit mal figuré* : la seconde, parce que *la langue des Sallustes & des Cicérons est tombée en discrédit*.

1°. *Le latin auroit mal figuré avec l'italien*. Mais pourquoi précisément dans la premiere Partie de votre *Supplément*, nous avez-vous donné *en latin l'Epître dédicatoire de la these de théologie* soutenue *à Turin*? (P. 292 & suiv.) Pourquoi, dans la derniere Partie du même *Supplément*, nous avez-vous donné un autre morceau *latin*, intitulé *Gestorum Pontificis maximi Clementis decimi-quarti, Synopsis*, suivi *de deux Inscriptions* dans la même langue? Et *ce latin* devoit si bien figurer dans l'Ouvrage, que vous vous exprimez ainsi (*Page 303, tome 2 du Supplément.*) : *Nous ne pouvons* MIEUX *faire que de terminer ce volume par un* ELOGE LATIN, *en style lapidaire, qui a été imprimé à Rome. La traduction qu'on y a jointe, &c.* Or si *vous avez cru ne pouvoir mieux faire que* de nous donner tout ce latin-là, vous *avez donc mal fait* de nous dire que le latin *figure mal* avec toute autre langue. Pourquoi voulez-vous qu'il *figure* plus *mal avec l'italien* qu'avec le français? Mais le plaisant, c'est qu'on lit grand nombre de phrases *latines* précisément dans la même

édition italienne, dont la *Préface* nous apprend que vous n'avez point voulu nous donner *du latin*, *parce qu'il auroit mal figuré avec l'italien.*

2°. De quel front osez-vous avancer que *la langue des Sallustes & des Cicérons est tombée en discrédit?* Quoi! il n'y a aujourd'hui qu'un très-petit nombre de personnes qui entendent *le latin*, non-seulement en France, mais en Europe! Si vous étiez persuadé de cette vérité, pourquoi donc tout ce que vous nous avez donné de Ganganelli, & *sa Vie*, & *ses Lettres*, est-il farci de pages entieres écrites dans *la langue des Sallustes & des Cicérons?* En vérité, Monsieur le Marquis, peut-on se jouer ainsi du public? Il faudroit se fermer les yeux avec la main, pour ne pas voir que ce tissu d'inconséquences grossieres & bizarres ne sert qu'à prouver l'embarras extrême où vous êtes de traduire vos Lettres Françaises *en latin*, de maniere à les rendre dignes de Ganganelli, *qui écrivoit en latin comme Cicéron.*

Les connoisseurs verront aussi-tôt que le naturel, l'énergie, & ce ton qui distingue l'ORIGINAL d'une traduction, se trouve évidemment dans les Lettres italiennes.

Les *connoisseurs verront* dans un moment, que *le ton qui distingue* votre traduction française, rapproché de celui des *Lettres italiennes*, prouve *évidemment* que celles-ci ne sont point *originales*. La preuve que j'en administrerai sera si palpable, qu'il n'y aura que l'obstination la plus invincible qui pourra se refuser à cette vérité.

Ils me rendront en ce point la justice qui m'est due, que si quelquefois j'ai ABRÉGÉ, pour m'accommoder au génie du siecle, qui ne goûte pas les longs Ouvrages, néanmoins le fond n'en a pas souffert.

Encore une gasconnade, Monsieur le Marquis. En comparant vos Lettres italiennes avec les françaises, on devoit être étonné de voir que ces dernieres n'étoient

que l'*élixir* des premieres ; d'où vous concluez qu'on *vous rendra la justice qui vous est due d'avoir* ***ABRÉGÉ.*** Est-ce par la raison qu'on lit à la page 8 de votre *Avvertimento al Lettore : On a pensé que cette liberté* (de changer les expressions) *n'étoit pas permise à* ***UN ÉDITEUR****, qui ne doit se proposer d'autre but que de conserver* ***FIDELLEMENT*** *à la postérité ces écrits* ***TELS QU'ILS SONT SORTIS*** *de la plume de l'immortel Ganganelli. Ma cotesta libertà si è meritamente considerata come illecita ad un Editore, che non debbe avere altro scopo, se non di conservare* ***FEDELMENTE*** *alla posterità questi scritti, tali quali sono sortiti dalla penna dell' immortal Ganganelli.* Vous n'y pensez pas, Monsieur Caraccioli, qui ne vous donnez que pour *Editeur.* Si, en cette qualité, vous n'aviez pas *la liberté* de changer même les expressions de Ganganelli, comment avez-vous pris *la liberté* de réduire souvent des pages entieres de l'italien à quelques lignes de français, comme il sera aisé de le vérifier par la comparaison ? *Est-ce là conserver fidellement à la postérité les écrits de l'immortel Ganganelli, tels qu'ils sont sortis de sa plume ?* Ce principe ne devroit-il pas également militer pour le français comme pour l'italien ? Si vous avez *abrégé, pour vous accommoder au génie du siecle, qui ne goûte pas les longs Ouvrages,* pourquoi le texte italien se trouve-t-il plus long de vingt toises que le français ? Est-ce que les Italiens d'aujourd'hui ne vivent pas dans le même *siecle* que les Français ?

La traduction italienne qui a été faite sur ma version française, & qui a été imprimée à Florence (quoique sans date), prouve à la lumiere de l'évidence, que la présente édition n'est ni copiée, ni une chose calquée ; & quiconque voudra se procurer les deux, pourra dissiper tous les doutes par la comparaison qu'il en fera.

Je le vois bien, cette traduction faite *à Florence, sur le français*, vous tient grandement au cœur. Voilà

deux fois que vous y revenez. Qu'importe qu'elle ait été imprimée (*quoique sans date*) ? Vous avez raison de dire qu'il est évident que *la présente édition n'est ni une copie*, ni une *chose calquée* sur la traduction italienne de Florence faite sur votre version française. Il est comique de vous voir faire cette remarque. Rappellez-vous qu'en nous donnant votre édition française, vous nous assurâtes que vous aviez traduit fidellement sur l'italien. Ainsi, d'après votre assertion, les Lettres françaises étoient authentiques. Qu'a-t-on fait à Florence ? On a traduit en italien sur votre français. De votre côté, vous avez fait une traduction italienne, que vous ne nous donnez tout simplement que pour une *édition*, & vous venez nous dire qu'elle n'est ni *copiée* ni *calquée* sur celle de Florence ! Donc votre édition italienne est totalement différente de la française ; donc ce n'est point une *édition des Lettres* de Ganganelli. Que répondrez-vous à cet argument, Monsieur le Marquis ?

Néanmoins il est sûr que ceux qui ont traduit les Lettres Ganganelliennes sur ma traduction, auroient dû, en bonne regle, attendre l'original, ou me le faire demander, &c.

Pourquoi *ceux qui ont traduit les Lettres Ganganelliennes sur votre traduction, auroient-ils dû attendre l'original, ou vous le demander*, puisque vous aviez donné votre français comme *traduit* exactement sur l'original italien ? Rappellez-vous donc que dans le Discours préliminaire de la nouvelle édition française, vous nous avez dit (page 10) : *Ce qui prouve d'une maniere évidente que ces Lettres ne sont pas supposées, c'est qu'en ayant* COPIÉ MOI-MÊME *un certain nombre à* FLORENCE, *dès l'année 1758*, sur DES ORIGINAUX .... *j'eus envie de les mettre au jour en 1762.* Et (page 12) : *Il est donc manifeste que dès 1762 j'avois de véritables Lettres de Ganganelli. Il n'est pas moins*

évident que celles qu'on m'a fait passer dans le cours de l'année derniere, ont une telle ressemblance avec les autres, qu'on ne peut s'y méprendre. Aussi l'Auteur du Journal des Sciences & des Beaux Arts dit-il avec raison, que si l'on s'accorde à reconnoître seulement trois Lettres pour être de Clément XIV, il faut nécessairement qu'elles en soient toutes, parce que c'est la MÊME AME & LE MÊME GÉNIE *qui les ont dictées. Les connoisseurs ne se trompent point sur cet article : pour peu qu'on ait du goût, on distingue facilement, parmi les lettres comme parmi les tableaux, ce qui est* ORIGINAL *de ce qui n'est qu'imité.* Enfin (page 18) : *J'ai aussi* REVU L'OUVRAGE ITALIEN, & JE L'AI COMPARÉ *avec la traduction française, dans laquelle j'ai trouvé quelques fautes que j'ai fait disparoître, pour rendre aux pensées leur véritable sens.*

Or si les Lettres françaises que vous avez données, n'étoient qu'une traduction de celles *copiées par vous-même à Florence, sur des originaux ; si celles qu'on vous a fait passer dans le courant de l'année derniere*, ont avec celles copiées à Florence, & traduites sur cette copie, *une telle ressemblance qu'on ne peut s'y méprendre ; si, après le témoignage du bon M.* CASTHILLON, AUTEUR DU JOURNAL DES SCIENCES ET DES BEAUX ARTS, toutes les Lettres sont de Ganganelli, *parce que c'est* LA MÊME AME & LE MÊME GÉNIE *qui les ont dictées ;* si, d'après vous, *ceux qui ont du goût*, peuvent *distinguer facilement, parmi les Lettres* de Ganganelli *comme parmi les tableaux*, ce qui *est original de ce qui ne seroit qu'imité ;* si, avant de donner votre seconde édition française, *vous avez revu l'Ouvrage italien, & comparé avec la premiere traduction française, dans laquelle vous avez trouvé quelques fautes que vous avez fait disparoître, pour rendre aux pensées leur véritable sens ;* je le demande à tout homme sensé ; les *Florentins* ont-ils eu tort de prendre, d'après votre déclaration, vos Lettres françaises pour une copie

authentique de l'original, & devoient-ils encore, *en bonne regle, attendre l'original, ou vous le demander?* Vous trouveriez fort mauvais qu'on vous eût disputé le droit d'avoir traduit *sur l'italien :* pourquoi donc disputez-vous aux *Florentins* le droit d'avoir traduit *sur le français*, qui, d'après vos protestations, étoit pour eux l'original?

De grace, Monsieur Caraccioli, terminez donc vos déraisonnemens fastidieux contre la traduction faite à *Florence : ils prouvent à la lumiere de l'évidence, colla face dell' evidenza*, que vous êtes piqué jusqu'au vif de ce que les Florentins vous ont dérobé une marche, & vous forcent à l'une de ces deux extrémités, ou de leur prouver que votre français n'étoit pas traduit sur l'original, ou d'avouer que votre italien, qui ne ressemble pas au leur, n'est pas l'original des Lettres de Ganganelli.

D'autant plus que je ne me suis déterminé à les faire imprimer ici qu'après que j'ai vu, par de longues & ennuyeuses négociations avec différens Imprimeurs d'Italie, qu'il y avoit risque de perdre ses frais, vu l'impossibilité d'empêcher les contrefactions dans tant de Principautés indépendantes l'une de l'autre.

Autre insulte faite à la raison & à la vérité; parce que vous vous attendiez bien qu'on vous demanderoit pourquoi vous, qui aviez des intelligences avec les habitans de Florence, *où vous aviez copié en 1758* les manuscrits de Ganganelli, pourquoi vous n'avez pas chargé un Imprimeur de cette ville de votre édition italienne? Vous répondez d'avance à l'objection, en nous citant le danger des *contrefactions*. Ici la risée fait place à l'indignation. Daignez donc, le plus inconséquent *des Marquis*, daignez lire ces mots, à la page 21 du Discours préliminaire de votre nouvelle édition: *Les contrefactions qui se multiplient de toutes parts, & qui fourmillent de fautes, m'engagent à*

répéter

répéter encore ici que la seule édition qui soit exacte & vraie, est celle imprimée à Paris, chez Lottin le jeune.... Les contrefacteurs dont on parle, en imprimant la Vie de Clément XIV, ont eu la mal-adresse de faire leur impression sur la premiere édition, &c.

Venez nous bercer, après cela, de vos terreurs paniques sur les *contrefactions Florentines*, tandis qu'*en France*, grande *Principauté* également *indépendante*, la crainte d'essuyer de pareilles *contrefactions*, ne vous a pas empêché d'y faire imprimer & *les Lettres & la Vie* de Ganganelli.

A d'autres, Monsieur Caraccioli! à d'autres! Tous les *coq-à-l'âne* que vous débitez, ne peuvent servir qu'à verser sur vous le ridicule à pleines mains.

En italien on donne CERTAINES TOUCHES ET CERTAINS COUPS DE PINCEAU*, qu'il m'a été d'autant plus impossible de bien rendre en français, que je me suis peu exercé dans l'art de traduire.*

Je vous entends à demi-mot. Dans le principe, quand vous fabriquâtes les Lettres françaises, vous ne prévoyiez pas qu'on vous mettroit au pied du mur, & qu'on exigeroit de vous absolument l'original italien. Votre français devoit tout naturellement se ressentir des gentillesses de votre plume française. Quand il fut question de rendre le tout en italien, vous sentîtes où le bât vous blessoit. Si rien ne coûte à M. le Marquis, rien ne l'embarrasse. Il usa d'un expédient dont l'idée n'exigeoit pas de grands efforts de tête ; ce fut de laisser le canevas des Lettres tel qu'il étoit dans la premiere édition, & de ne changer que la broderie. Aux idées, aux expressions amphigouriques & précieuses dont il avoit orné son français laconique, il substitua dans son italien prolixe d'autres pensées & d'autres tournures du même *acabit*. Le moment de la crise étant arrivé, il fallut bien apporter une raison de la différence qui se trouvoit entre la phy-

ſonomie de l'original & celle de la copie. On n'auroit pas deviné la maniere dont l'Auteur devoit s'en tirer : la voici ; c'eſt en nous avertiſſant que tous les *Caraccioliſmes* qui ſont incruſtés dans le français, & qui ne ſe retrouvent pas dans l'italien, ſont ce qu'on appelle *DE CERTAINES TOUCHES, DE CERTAINS COUPS DE PINCEAU qu'on donne en italien.....* Tant il eſt vrai que M. Caraccioli eſt de l'avis de *Salomon*, qui diſoit : *Stultorum infinitus eſt numerus.*

Il m'a été d'autant plus impoſſible de bien rendre en français (ces certaines touches), *que je me ſuis peu exercé dans l'art de traduire.*

Puiſque M. le Marquis étoit ſi novice en fait *de traduction*, pourquoi nous a-t-il donné comme traduits, & *traduits exactement* de l'italien ou du latin, *quatre volumes in-12?*

Cette édition, comme l'obſerve bien l'Eminentiſſime Seigneur Cardinal de Bernis (a), *dont les paroles doivent être des oracles, DOIT LEVER TOUT DOUTE SUR L'AUTHENTICITÉ* (des Lettres).

Bon ! voici du nouveau : on va faire parler *les oracles*. Mais voyons ſi celui qu'on nous cite, ſemblable à ceux de Delphes, ne ſeroit pas à double ſens.

Il faut ſçavoir que M. Caraccioli, pour faire la fortune de ſes Lettres, dès qu'elles parurent, crut devoir mendier les ſuffrages des Grands & des hommes en place. Il ſe perſuada qu'en leur faiſant part d'un exemplaire de ſon Ouvrage, accompagné d'une Lettre pleine des complimens les plus flatteurs, il en recevroit une réponſe, où, ſelon l'uſage, il y auroit quelques-unes de ces honnêtetés bannales qu'on appelle *de l'eau-bénite de Cour*. Il ſentit qu'il pourroit au beſoin oppoſer toutes ces formules d'étiquette aux argumens

(*a*) Lettre du 10 Avril 1776, à l'Editeur des Lettres.

de ses adversaires. Il s'adressa d'abord à un Ministre tout-puissant qui lui fit une réponse amphibologique, & qui, comme de raison, ne révoquoit pas en doute l'authenticité des Lettres de Ganganelli. Mais comme Versailles n'est qu'à quatre lieues de Paris, il n'eût pas été prudent de chanter victoire sur cette épître *ministérielle*, parce qu'il eût été facile de s'en procurer verbalement le commentaire. L'exhibition de cette piece fut donc renvoyée à un temps plus opportun. Le public n'y perdra rien : je lui garantis, en effet, que M. Caraccioli ne manquera pas de nous la montrer & de la faire imprimer lorsque le Ministre ne pourra plus parler. *Interim*, M. le Marquis s'est tourné d'un autre bord. Rome étant une ville fort éloignée de nous, parut offrir une ressource plus sûre. On adressa donc une belle Lettre à M. le Cardinal de Bernis. M. Caraccioli avoit mandé à cet Ambassadeur *qu'il avoit les originaux* des Lettres de Ganganelli : cette Eminence lui répond que *l'original* qu'il avoit *dit* avoir, mais que M. le Cardinal n'a pas plus vu que le public, *doit lever tout doute sur leur authenticité*. Il ne pouvoit écrire que sur ce ton ; tout autre juroit avec la Lettre qu'il avoit reçue : car apparemment M. de Bernis ne pouvoit honnêtement répondre en ces termes : *Monsieur le Marquis, vous êtes un imposteur. Je ne puis attester que vous avez* LES ORIGINAUX, *car je ne les ai point vus :* mais PUISQUE *vous* DITES *avoir les originaux, cette assurance* DOIT LEVER TOUT DOUTE SUR L'AUTHENTICITÉ des *Lettres italiennes*. Proposition assurément bien indifférente. Que fait M. le Marquis, lui le premier homme du monde pour ne jamais faire grace au public d'un *iota* de tout ce qui intéresse Ganganelli ; lui qui se met en quatre, depuis deux ans, pour prouver que les Lettres sont vraiment de ce Pontife ? Il omet de nous donner dans son entier la Lettre de *l'Emi-*

nentissime Seigneur Cardinal; il ne nous cite que la finale d'une phrase où on lit le mot *authenticité;* & aussi-tôt M. Caraccioli gambade, saute de joie, & s'écrie : *Voilà un personnage dont les paroles sont des oracles! Le parole di cui hanno pondo di sentenze! M. le Cardinal est notre Ambassadeur* A ROME *: il décide que les Lettres sont authentiques.* Ainsi, *Roma locuta est, causa finita est.*

Et pour nous prouver que cette Lettre est bien certainement de M. le Cardinal de Bernis, on va nous donner cet *oracle* textuellement cité *en italien*, & comme tel, *sous-ligné* précieusement : *Deve togliere ogni dubbiò sulla di lei legittimità.* Quoi ! un Ambassadeur *Français* qui écrit précisément en *italien à un Français* résidant en *France*, & cela parce qu'il s'agissoit de prouver que les Lettres *italiennes* de Ganganelli étoient authentiques ! Pour le coup, cela est trop fort, Monsieur le Marquis. Je vous proteste que je suis persuadé que celui qui vous a fait votre *Avvertimento al Lettore*, où se trouvent toutes ces farces ridicules, a été soudoyé par les *gens à dévotionnettes* pour vous jouer un mauvais tour, en les amusant à vos dépens.

Mais il y en a trop ici (de gens) *que* L'ESPRIT DE PARTI *porte à rester dans leurs doutes.*

Tout le monde sçait l'aventure de ce curieux qui, allant à *Bicêtre* pour voir les fous qui y sont renfermés, trouva un homme à la porte, qui se chargea de le conduire, & de les lui montrer. Le *Cicerone* s'acquitta à merveille de sa fonction. Toutes les loges étoient parcourues ; un seul fou, ou plutôt *deux* restoient à voir : En voici *un*, dit le conducteur, *qui* S'IMAGINE ÊTRE LE SAINT-ESPRIT *: mais ne le croyez pas ; car je suis bien sûr du contraire, moi qui suis le* PERE ETERNEL.

La manie de M. Caraccioli, plus entêté que personne de *l'esprit de parti*, & qui perpétuellement

montre au doigt ceux qu'il appelle *gens de parti*, n'est-elle pas aussi plaisante ?

Je m'en suis d'autant plus convaincu (de cet esprit de parti) par l'invitation que j'ai faite il y a quatre mois, dans la Préface de mon Supplément, à tous ceux qui se montroient obstinés à combattre l'authenticité des Lettres de Clément XIV, de me faire l'honneur de venir chez moi, pour qu'on leur en fît voir la vérité : malgré cela, aucun n'est venu me trouver.

Cette inaction de la part du public vous étonne, Monsieur le Marquis ! Je vais vous en dire la raison. Parmi vos lecteurs il n'y a point eu *d'inconvaincus*, parce que des Lettres de Ganganelli publiées dans les circonstances, venoient trop à propos pour être indifférentes. Les uns se sont *obstinés* à croire les Lettres véritables ; & ils se sont donné bien de garde d'aller chez vous pour demander à voir les copies authentiques, par la raison qu'ils eussent tremblé que vous n'eussiez pu les leur faire voir, & que dès-lors ils eussent été forcés de renoncer à la douce illusion qui les flattoit trop pour ne pas leur être infiniment chere. Les autres se sont *obstinés* à combattre l'authenticité des Lettres ; & ils auroient cru insulter à la raison de douter même qu'un homme âgé seulement de *quarante-quatre ans* ait pu, dans son bon sens, écrire qu'*il y avoit plus de quarante-cinq ans qu'il étudioit* ; & que le même individu, qui ne sçavoit pas le français, ait osé avancer qu'il possédoit à ravir la littérature française, & qu'il lisoit les *Journaux* & le *Mercure de France*. Que M. le Marquis ne soit donc plus si courroucé de ce que le public ne lui a pas fait *l'honneur* d'aller le *trouver* processionnellement *en son hôtel*, pas même, en son absence, d'écrire chez *son Suisse : Un tel est venu pour avoir l'honneur de sommer M. le Marquis* (*à la parole duquel il ne croit pas*) *de montrer le manuscrit des Lettres de Ganganelli.* Qui ne sent que le

livre du *Suisse* de l'*hôtel Caraccioli* fût devenu bientôt un recueil des plus fines épigrammes ?

Soyez de bonne foi, Monsieur le Marquis; convenez qu'il ne faut que discuter votre *Avvertimento al Lettore*, pour répudier votre édition italienne. Mais plusieurs autres preuves viennent encore à l'appui de celles que je viens d'établir.

Qui le croiroit ? Pour démontrer que ces Lettres italiennes ne sont point originales, je ne veux que le *Privilege du Roi*, qui vous a été accordé en dernier lieu pour leur impression. Car qu'on prenne votre édition italienne; il est constant qu'elle a pour titre, *Lettere originali del R. P. Maestro Ganganelli.* Qu'on ouvre ensuite le second volume; on y verra à la fin le *Privilege du Roi*, qui porte: *Notre amé le Sieur Caraccioli nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre*, *LETTRES DE CLÉMENT XIV, EN ITALIEN.* Il faut bien observer que ce Privilege est tout différent du premier qu'on avoit obtenu pour *l'édition française*, puisque l'un est du 9 Avril de la présente année 1777, & que l'autre est du 15 Novembre 1775. Or, pour peu qu'on soit au fait des usages de la Librairie, l'on ne peut ignorer que c'est un statut inviolable que dans le *Privilege* le titre de l'Ouvrage dont on demande l'impression, soit parfaitement conforme au titre véritable donné à l'Ouvrage imprimé. Aussi le premier privilege qu'avoit obtenu le Libraire de M. Caraccioli, porte: *Notre amé le Sieur Lottin le jeune, Libraire, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage ayant pour titre*, *LETTRES INTÉRESSANTES DE CLÉMENT XIV*. Le titre des Lettres françaises est conforme à l'énoncé de cette requête; on y lit de part & d'autre: *Lettres intéressantes de Clément XIV*. Pourquoi donc, dans la requête que contient le Privilege du 9

Avril 1777, ne fait-on mention que de *Lettres de Clément XIV, en italien*, tandis que le titre véritable de l'Ouvrage italien est : LETTRES ORIGINALES DU R. P. MAÎTRE GANGANELLI, DEVENU PAPE ? D'où vient une différence aussi frappante ? Pourquoi le titre indiqué dans le Privilege sur la demande de M. Caraccioli, ne porte-t-il pas au moins : LETTRES ORIGINALES, EN ITALIEN, ou LETTRES ORIGINALES DE CLÉMENT XIV ? L'on va se convaincre que ces mots, *Lettres de Clément XIV, en italien*, forment la preuve la plus démonstrative, quoique la plus simple, de l'imposture de M. Caraccioli. En effet, lorsqu'il fut forcé de nous donner des *Lettres* quelconques de *Clément XIV, en italien*; il sentit que si, dans sa requête à fin du Privilege, il s'avisoit de mettre, *Un Ouvrage qui a pour titre, LETTERE ORIGINALI*, le Gouvernement, qui a trop de dignité pour être de moitié dans les tricheries d'une cabale qui a imaginé de faire passer ses principes dans une prétendue correspondance épistolaire de Ganganelli, auroit dit : *Montrez-nous cet original; ou si vous ne l'avez pas, sçachez qu'on ne plaisante pas avec le Roi; contentez-vous de leurrer le public pour son argent.* En conséquence M. Caraccioli, qui ne voulut pas courir les risques d'une apostrophe aussi désagréable, prit le parti de donner à son Ouvrage un titre vague, & moins susceptible de réveiller l'attention du Chef suprême de la Librairie : il s'en tint, dans sa requête, à solliciter la permission de faire imprimer des *Lettres de Clément XIV, EN ITALIEN*. Ces expressions lui laissoient la liberté de sous-entendre au besoin, qu'elles étoient *TRADUITES en italien*; & d'un autre côté, elles donnoient à entendre au public, par une équivoque, que c'étoient des *Lettres ORIGINALES, en italien*. Tant il est vrai que M. Caraccioli, en fait de manége, en sçait plus d'une ! Mais toujours est-il constant qu'il n'a pas osé soutenir en

face du Gouvernement que *les Lettres italiennes étoient originales*. Je n'en demande pas davantage.

Que dire maintenant de l'Approbation du *Censeur?* Le titre qu'elle relate, ne ressemble pas à celui du Privilege.

Approvazione.

Ho letto per ordine DE MONSEIGNEUR LE GARDE DES SCEAUX, LE LETTERE ORIGINALI *di Clemente XIV, e non ho trovato cosa alcuna, che potesse impedir ne la stampa. Parigi, 17 Gennaio 1777.*

BRUTÉ, *Censore Regio.*

Nous avons vu l'adresse du *Libraire Pissot* & *l'Avis au Lecteur* en italien; maintenant on nous donne l'*Approbation du Censeur* en italien; ce qui est assez plaisant. Que ne nous donnoit-on aussi le *Privilege du Roi* en italien? En vérité M. Caraccioli nous dédommage avec usure d'avoir été si long-temps sans nous donner son texte italien; car sous sa main tout se change en italien: c'est une vraie rage d'italien.

Son *Censeur Royal* est plus modéré; car dans son Approbation il parle tout à-la-fois *français & italien: Ho letto per ordine* DE MONSEIGNEUR LE GARDE DES SCEAUX. Ce mêlange grotesque fait un effet merveilleux. Est-ce que *M. l'Abbé Bruté* n'a jamais lu d'approbation de ses confreres pour des Ouvrages latins, conçue en ces termes: *Legi, jussu DD. Cancellarii Franciæ*, ou bien, *jussu Sigillorum Custodis, &c?*

Je voudrois bien que M. l'Abbé me dît pourquoi, dans son Approbation, il a appellé l'édition italienne, LE LETTERE ORIGINALI DI CLEMENTE XIV; mots précieux imprimés en belles lettres majuscules (sans doute pour pénétrer le public de *l'originalité* de M. Caraccioli. Si le Privilege du Roi n'a permis, dans le fait, à celui-ci que d'imprimer des *Lettres de Clément XIV, en italien*, pourquoi le Censeur Royal dit-il qu'il a *lu, par ordre de Monseigneur le Garde des*

Sceaux, les Lettres ORIGINALES *de Clément XIV, & qu'il n'y a rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression?* Il a donc approuvé un Ouvrage tout différent de celui du Privilege qui est au bas; car *des Lettres de Clément XIV, en italien*, peuvent ne pas être *des Lettres originales de Clément XIV.*

Autre supercherie de M. Caraccioli. On lit à la fin de la Table une note conçue en ces termes: *N. B. Non ostante gli errori di* SILLABE, *di* DATE, *e specialmente di puntuazione che son corsi, non si è stimato metter qui un Errata, perchè, lasciando da parte che non si legge, il lettore può facilissimamente supplire.*

C'est-à-dire: *Nonobstant les erreurs de mots, de dates, & spécialement de ponctuation, qui se sont glissées, je n'ai pas cru devoir mettre un* ERRATA, *parce que, laissant de côté ce qui ne se lit point, le lecteur pourra plus facilement y suppléer.*

Quel déplorable raisonnement! Quel inextricable galimatias! Je ne comprends en vérité pas ce que veut dire M. Caraccioli. Il ne veut pas mettre *d'Errata, parce que le lecteur laissera de côté ce qui ne se lit point!* DONC *le lecteur pourra plus facilement y suppléer.* L'Auteur d'une note aussi absurde, pouvoit-il nous donner une preuve plus ténébreuse, mais plus certaine, que s'il nous prévient qu'il y *a des fautes de mots & de dates* dans son édition italienne, c'est que cet Ouvrage a été composé par un Français peu versé dans la langue italienne; & qu'il n'a pas voulu dresser *d'Errata*, parce que ce seul *Errata* eût formé un volume entier? Telle est la clef de la note logogryphique.

A propos d'*Errata*, j'ai d'excellens matériaux pour en composer un des plus curieux. On lit, par exemple, dans la Lettre CX, tome 2 de la premiere édition française: *Tout le monde dit, en parlant du nouveau Cardinal Ganganelli: Il n'est pas croyable que, sans cabale, il soit parvenu jusques-là; & cependant* QUESTO È BEN VERO.

Voilà trois mots italiens qui néceſſairement doivent ſe trouver dans l'original italien, puiſque M. Caraccioli nous a donné ſon édition françaiſe comme *traduite* de l'italien; & à moins qu'il n'avoue n'avoir point donné une traduction, il faut abſolument qu'il ait lu ces trois mots italiens dans le manuſcrit de l'Auteur qu'il avoit ſous les yeux. Ouvrons donc les Lettres originales de Ganganelli (car il faut bien ſe rappeller que ce ſont *Lettere originali*): prenons la *Lettre CX*, italienne, & cherchons *l'alinéa* italien qui répond à *l'alinéa* français. . . . . Le voici.

È incredibile, dice il mondo, parlando del Cardinal Ganganelli, che abbia fatto un ſi gran ſalto, ſenza occulti maneggi e gheminelle; ma voi mi conoſcete, e ſapete di più, che nel corſo della vita ci accadono coſe, delle quali non poſſiamo renderne ragione. La Providenza, che è il vero principio del tutto, le ordina, e le circoſtanze poi pare, che le partoriſcomo.

Je demande à tout homme meublé de deux yeux, même de lynx, s'il apperçoit dans ce texte la moindre trace, le moindre veſtige de ces trois mots, *queſto è ben vero*. Donc M. Caraccioli eſt atteint & convaincu à la face du ſoleil, d'être l'impoſteur le plus hardi, le plus effronté & le plus impudent qu'il y ait ſous le ciel.

La différence qui ſe trouve entre un morceau de la Lettre XII[e], françaiſe, & le morceau parallele de la même Lettre en italien, pourroit former un autre *Errata* des plus remarquables. On doit ſe rappeller que dans l'édition françaiſe on avoit ſu cette phraſe : *Il y a plus de quarante-cinq ans que j'étudie la Religion*. La critique que j'ai faite de cette bévue, fondée ſur ce que Ganganelli n'avoit que *quarante-quatre ans* à l'époque où il étoit cenſé écrire, a dû paroître lumineuſe : l'impoſſibilité où a été M. Caraccioli de réformer cette phraſe dans la ſeconde édition, eſt venue renforcer

la preuve de l'imposture dont je l'accusois. Mais si nous avons triomphé de l'avoir trouvé en défaut, il a pris sa revanche lorsqu'il a fabriqué le texte italien. Cette édition lui présentoit une ressource; il l'a saisie. Nous allons voir que dans l'italien, Ganganelli ne fait aucune mention des *quarante-cinq ans d'étude*, encore moins de *plus de quarante-cinq ans*. *Quanto à me posso attestare, che* DA MIEI PIU TENERI ANNI *io la studio; e quanto più la considero, tanto più ne sono commosso e rapito, &c.* Ce qui veut dire littéralement: *Quant à moi, je puis attester que* DÈS MES PLUS TENDRES ANNÉES *je l'étudie; & plus je la considere, plus j'en suis frappé & ravi.* M. Caraccioli, dans sa prétendue traduction française, s'exprime ainsi: *Il y a plus de quarante-cinq ans que j'étudie la Religion, & j'en suis toujours plus frappé.* Rien de plus facile à traduire que ces mots, *Da miei più teneri anni.* Pourquoi y substituer *les quarante-cinq ans?* Pourquoi plus de *quarante-cinq ans*, qu'un autre nombre? Je l'ai démontré: il n'a pu se présenter à l'esprit de M. Caraccioli que par le calcul arithmétique que j'ai fait au commencement de cet Ouvrage. Or si M. Caraccioli s'est permis de composer un nombre à sa maniere, en nous faisant accroire qu'il traduisoit les écrits de Ganganelli *tels qu'ils sont*, comme il nous l'a dit vingt fois, quelle haute opinion ne devons-nous pas avoir de son exactitude! Et qualifier d'apocryphes les Lettres de Ganganelli, est-ce *injurier sa mémoire?*

Mais ce n'est pas tout. Ce qui nous avoit fait découvrir qu'à l'époque de la Lettre Ganganelli n'avoit pas *quarante-cinq ans*, c'est qu'elle étoit datée *du 6 Février 1749*. Il nous fut aisé de voir que Ganganelli, qui étoit né en 1705, n'avoit en 1749 que quarante-quatre ans. Lorsque nous avons donné les *variantes* de la seconde édition, étonnés de voir encore ce 6 Février 1749, nous en avons conclu que l'Auteur de

la Lettre n'avoit pas osé changer cette date, parce qu'on auroit trouvé un nombre au-dessus ou au-dessous de celui qu'il avoit indiqué dans le texte même de la Lettre : qu'a fait M. Caraccioli ? Il a tout simplement retranché *la date* de l'édition italienne. Il faut avouer que rien n'est plus fin. Je conçois actuellement le sens de la fameuse note : N. B. *Non ostante gli errori . . . . . di date, &c.*

Je viens de découvrir encore quelques tricheries d'une autre espece. Le public, en lisant dans l'édition française *la Lettre CXXIII*, adressée *à M. l'Ambassadeur de* * * *, avoit été révolté d'y voir Ganganelli faire la satyre du Gouvernement de son bienfaiteur, & avoit crié à l'imposture. On n'a pas oublié sans doute l'étrange parti qu'a pris M. Caraccioli, celui d'oser avancer dans une note qu'on lit à la page 263, tome 2 de la nouvelle édition, que *tout le commencement de cette Lettre*, quoique Ganganelli y portât évidemment la parole à l'Ambassadeur, *étoit* au contraire *une Lettre de cet Ambassadeur, à laquelle celle* mufilée par M. Caraccioli *est la réponse, & QU'UN COPISTE, PAR ERREUR, avoit confondu les deux Lettres ensemble, & n'en avoit fait qu'une.* Si l'imposture a paru révoltante, qu'on juge avec quelles huées a été accueillie par le public une défaite aussi grossiere & aussi impertinente : car, entre autres objections, on avoit fait celle-ci à *M. le Marquis : . . . .* Si le commencement de la Lettre n'est pas de Ganganelli, mais d'un *Ambassadeur*, & que cette bévue provienne *du copiste*, comment l'Imprimeur, le Prote, & vous qui avez dû corriger les épreuves, puisque l'Ouvrage a été imprimé sous vos yeux à Paris, pas un de vous trois ne s'est apperçu d'une erreur aussi palpable ? Cette Lettre a été *traduite*, comme les autres, *de l'italien ou du latin.* C'est vous qui êtes le traducteur, & non pas le copiste. Celui-ci n'a pu tenir le manus-

crit français, qui est le siege de l'erreur, que de vos propres mains : or comment, Monsieur le Marquis, vous, à qui les objets les plus imperceptibles ne peuvent échapper, qui avez déployé dans la combinaison de ces Lettres la plus grande sagacité, comment avez-vous pu prendre la Lettre d'un Ambassadeur à un Cardinal, pour celle d'un Cardinal à un Ambassadeur ? Et si elle est d'un Ambassadeur à Ganganelli, vous avez donc trouvé une Lettre enfin adressée à lui ? découverte que j'étois étonné plus haut que vous n'eussiez pas faite. Et si vous avez déterré cette Lettre écrite à Ganganelli, comment arrive-t-il que cette trouvaille vienne à votre secours précisément au sujet d'une Lettre qui vous avoit attiré précédemment la plus vigoureuse sortie ?

Pour avoir la solution de toutes ces difficultés, M. Caraccioli, dans une de ses notes ou de ses apologies, nous avoit renvoyés à l'édition italienne : c'étoit là que je l'attendois de pied ferme. J'avoue que M. le Marquis m'a bien attrapé ; car j'ouvre l'édition italienne, & je trouve à la Table : *Lettera CXXIII, al Signor Ambassiatore di ***. IN LATINO.* Cette formule va devenir, entre les mains de M. Caraccioli, un instrument qui sans cesse va le tirer d'affaire, lorsqu'il se trouvera enfoncé dans quelque bourbier. Je ne puis m'empêcher de rire lorsque je pense que chaque fois que nous serrerons le bouton à M. Caraccioli, il nous dira : *In latino. Patience, Messieurs : attendez le LATIN, & vous verrez.* Il ne faut pas oublier que M. le Marquis, dans son *Avvertimento al Lettore,* nous a prévenus *QU'IL LAISSEROIT LA LE LATIN POUR LE PRÉSENT .... parce que la langue des Sallustes & des Cicérons est malheureusement tombée en discrédit. Le Lettere latine, chesi omettono per ora a motivo che .... pare che, disgraziatamente, la lingua de' Salusti e de' Ciceroni sia venuta a schifo.*

Quoi qu'il en soit, n'est-il pas singulier que le Cardinal Ganganelli écrive *in latino à M. l'Ambassadeur de* *** ; *in latino à un Seigneur Comte, Lettre LIX* (c'est le Comte converti dont nous avons tant parlé) ; *in latino à M. le Comte de* *** , *Lettre XCV* ; *in latino au Prince de San-Severo, Lettre CI*, tandis que la Lettre LXXXII, au même Prince, est en italien ; *in latino* encore *à un autre Seigneur Comte, Lettre CXX* ; *in latino à un Seigneur Marquis de* ***, *Lettre CXXIV* ?

Jamais vit-on tant de *Princes*, d'*Ambassadeurs*, de *Comtes* & de *Marquis* aussi férés sur le *latin*, & si férés, que les Lettres qu'on leur a écrites, l'étoient *en latin de Salluste & de Cicéron* ? Car la raison pour laquelle on nous a privés, nous autres, de ces Lettres *en latin*, c'est que c'est du *latin de Salluste & de Cicéron* ; *latin* qu'il est d'autant plus étonnant que ces *Princes, Ambassadeurs, Comtes & Marquis* aient pu entendre, que c'est du *latin tombé en discrédit*.

Si M. Caraccioli s'étoit contenté de nous dire que ces Lettres étoient écrites dans un *latin* usuel, tel que le parlent les *Polonais* & les *Allemands*, nous eussions pu concevoir que tous ces doctes *Comtes & Marquis* auroient pu l'entendre ; mais aussi, il n'eût pu trouver d'expédient pour refuser de nous le donner. Mais non, c'est du *latin* de *Salluste* & de *Cicéron*, qui, quoique tombé en désuétude, est l'idiome dont il se sert pour écrire *deux Lettres* à son jeune Comte, qui, sortant du collége, &, comme on le voit dans la *Lettre XIX*, plus occupé de sa maîtresse que de *Salluste & de Cicéron*, entendoit cependant supérieurement leur langage, de maniere à soutenir une correspondance épistolaire.

M. Caraccioli nous paie également d'un *in latino*, pour la *Lettre CXXXII, au Révérend Pere Aimé de Lamballe, Général des Capucins*. Cette tournure est

adroite. Ces Religieux ont attesté n'avoir trouvé dans les papiers de feu leur Général, aucune Lettre de Ganganelli. Si M. le Marquis l'avoit donnée en italien, on auroit eu la piece de comparaison avec quelque Lettre qu'on eût découverte dans la suite; au lieu qu'en renvoyant pour l'original à une langue différente de l'italien, c'étoit tenir, en attendant, les esprits en suspens : voilà pourquoi, au sujet de la *Lettre du Révérend Pere Aimé de Lamballe*, on nous dit encore : *IN LATINO*.

Dans l'instant je mets la main sur une Lettre qui mérite quelque réflexion. A la *Table* du premier volume italien, on lit : *Lettera LXXVIII, ad un Canonico di Milano.* (*Si trova alla fine del secondo tomo.*) Je trouve, en effet, cette Lettre *en italien* à la fin du dernier volume, avec cette note au bas : *Questa Lettera fu, per abbaglio di stampa, contata tra le latine.* Ce qui veut dire : *Cette Lettre, par une erreur d'impression, a été comprise DANS LE LATIN.*

Il y a ici du *diabolus in machinâ*, Monsieur Caraccioli. Si l'Imprimeur, *par une bévue, a compris cette Lettre dans le latin*, nous devrions lire & dans la place de cette Lettre, & dans la Table, ces mots, *In latino*; car ce sont les seuls endroits où l'Imprimeur annonce celles qui sont du nombre des latines. Cependant ce même Imprimeur que vous accusez d'une bévue, dit précisément dans l'*Indice*, en rapportant *la Lettre LXXVIII, ad un Canonico di Milano, qu'elle se trouve à la fin du second tome.* (*Si trova alla fine del secondo tomo.*) Comment donc, après avoir dit qu'elle se trouve comprise *dans le latin*, renvoie-t-il précisément à la fin du *second tome italien* ?

Est-il si difficile de deviner cette énigme ? Le fabricateur des Lettres a hésité s'il traduiroit en italien la Lettre *au Chanoine de Milan*; ou bien pressé par le temps, il n'avoit pas eu le loisir de la traduire en-

core en italien, lorſque l'impreſſion des autres étoit preſque achevée. Quand il ſe fut déterminé à mettre cette Lettre en italien, & qu'il eut achevé ſa beſogne, il l'envoya à l'Imprimeur : celui-ci l'inſéra à la fin du ſecond volume, ne pouvant plus remanier les planches : d'où je conclus que cette Lettre ayant été envoyée après coup, a été compoſée après coup. Donc elle ne peut être l'original italien. L'on conçoit bien que M. Caraccioli a pu oublier de la joindre avec les autres lorſqu'il remit ſon manuſcrit à l'Imprimeur ; mais l'on ne peut imaginer comment celui-ci, ne voyant dans le manuſcrit aucune Lettre adreſſée *à un Chanoine de Milan*, a entrepris d'aller mettre de ſon chef que cette Lettre étoit *in latino*. Je défie de forger aucune circonſtance vraiſemblable où l'Imprimeur faſſe une phraſe entiere de ſa tête, pour l'inſérer dans l'Ouvrage qu'il imprime. Si M. Caraccioli a joint cette Lettre avec toutes les autres, comment, à l'imprimerie, l'ouvrier voyant non-ſeulement le titre de la Lettre, mais la Lettre même, contenant pluſieurs pages *en italien*, a-t-il pu, non-ſeulement placer ces mots, *In latino*, dans la Table à la ſuite du titre, mais encore oublier d'imprimer tout le texte italien, qui lui crevoit les yeux ?

Tâchez, Monſieur Caraccioli, vous qui répondez à tout, de donner à tous ces argumens une réponſe un peu ſatisfaiſante.

Il manqueroit quelque choſe à la démonſtration qui établit l'impoſture du texte italien attribué à Ganganelli, ſi je ne mettois ſous les yeux de tous ceux qui daigneront les ouvrir, *les variantes* énormes qui ſe trouvent entre le prétendu texte original italien, & la prétendue traduction françaiſe par laquelle M. le Marquis a débuté dans ſa carriere épiſtolaire. Pour remplir cet objet, qui doit décider à jamais l'une ou l'autre de ces queſtions intéreſſantes : *Eſt-ce Ganganelli*

ganelli qui a composé le texte italien? ou le français donné par M. Caraccioli, est-il la traduction de ce prétendu texte original? Je vais joindre un tableau qui contiendra trois colonnes : dans la premiere on lira le *texte italien*, tel qu'on vient de nous le donner; dans la seconde *la traduction littérale* que j'ai faite de ce texte ; & dans la troisieme, ce que M. Caraccioli a appellé *sa traduction*. Je préviens que quand, dans la *traduction littérale* du texte italien, je trouverai quelque chose qui ne sera point analogue à la prétendue *traduction française* de M. le Marquis, je le mettrai en lettres *italiques ;* tout le reste des deux textes français sera en caracteres ordinaires : par ce moyen, d'un seul coup d'œil on jugera des *variantes*.

Ce tableau ne renfermera qu'un petit nombre de Lettres : par cet échantillon on jugera de toute la piece.

Texte Italien.	*Traduction littérale.*	*Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.*
LETTER. LXXXIII,	LETTRE LXXXIII,	LETTRE LXXXIII,
Al Signor COMTE ALGAROTTI.	*A M. le Comte* ALGAROTTI.	*A M. le Comte* ALGAROTTI.
SCOMETTO, gentilissimo ed amabilissimo mio Signor Conte, che voi non sapete ancora, il perchè adottaste si felicemente la dottrina dell'attrazione, che avete potuto renderla intelligibile anche alle Dame; ma io l'ho già scoperto, ed eccomi a	JE gage, *mon très-charmant & très-aimable Comte, que vous ne sçavez pas encore pourquoi vous avez ajusté si heureusement le systême de l'attraction, que vous avez pu le rendre intelligible* même aux Dames : *mais je l'ai découvert, & je vais vous le dire.*	IL y a long-temps, mon cher Comte, que nous n'avons causé ensemble, ou plutôt que je n'ai été à votre école. Un petit Philosophe de Scot ne peut mieux faire que de profiter des leçons d'un Sçavant qui a mis au jour le *Newtonianisme des Dames*.

comunicarvelo.

Io godo perfettissima salute; non mi manca niente, non ho niente da desiderare; e pure mi pare che mi manca tutto, solamente a motivo che è si lungo tempo, che non ricevo vostre lettere, e che 'l Filosofetto Scotista non viene alla vosttra scuola, per profittare delle vostr'eccellenti lezioni.

Dunque voi siete la calamità di tutti i cuori, e di tutti gli spiriti degli uomini, grandi o piccoli. Dunque era ben naturale il dover voi avidamente ricevere, ed il poter così ben capire un sistema, che spiega maravigliosamente i segreti effetti del vostro merito.

Felice voi, beato voi che possedete tante e si grandi qualità! E perchè non ne ho ancora io una qualche parte? Ma se io gli avessi cotesti rari talenti, io vorrei impiegarli meno per meritare il vanto di primo alunno di Neuttono (a), e più

Je jouis d'une très-bonne santé; il ne me manque rien, je n'ai rien à desirer; & cependant il paroît que tout me manque, par la seule raison qu'il y a si long-temps que je ne reçois pas de vos lettres, & que le petit Philosophe Scotiste ne vient pas à votre école pour profiter de vos excellentes leçons.

Ainsi vous êtes l'aimant de tous les cœurs & de tous les esprits des hommes, grands ou petits. *Ainsi il étoit bien naturel que vous reçussiez avidement, & que vous pussiez si bien comprendre un systême qui explique merveilleusement les secrets effets de votre mérite.*

Heureux & mille fois heureux vous qui possédez tant de si belles qualités! Et pourquoi n'en ai-je pas quelque peu? Mais si j'avois vos rares talens, je voudrois les employer moins à mériter la gloire de premier disciple de Newton, & plus à servir la

Une philosophie d'*attraction* devoit être particuliérement la vôtre, par la raison que vous avez un caractere liant, aimable, *qui attire* tous les esprits : mais je voudrois, avec tant d'avantages, celui d'être moins Newtonien, & plus Chrétien.

Nous n'avons été créés ni pour être les disciples d'*Aristote*, ni pour être ceux de *Newton*. Notre ame a de plus grandes destinées; & plus elle est sublime chez vous, plus vous devez remonter *vers sa source*.

Vous direz tant qu'il vous plaira, que c'est le fait d'un Moine de prêcher; & moi je vous répéterai continuellement que c'est le fait d'un Philosophe de beaucoup s'occuper *d'où il vient, & où il va*. Nous avons tous un premier principe & une derniere fin, & ce ne peut être que Dieu qui soit l'un & l'autre.

Votre philoso-

(a) Pour témoigner notre scrupuleuse exactitude, nous copions jusqu'aux fautes d'impression.

per servire la Religione, e per divenire buona, anz'illustre Cristiano; giacchè le nostre anime hanno un tutt'altro destino, che quello di farsi unica gloria di militare sotto le insegne di Aristotile, di Cartesio, o pur di Neuttone.

Io pretendo che quanto più la vostr'anima è sublime, tanto più debba rimontare e tendere al suo centro: epoi chè intende da maestro la legge dell'attrazione, e ne gode sì ampiamente i frutti; perchè non togliere da mezzo ogni ostacolo, e lasciarsi, essa che qui giù attira le altre, attraere a vicenda al sommo ed eterno bene colassù, ove le nostre anime per natural legge aspirano?

Questo sì che sarebbe degno campo per voi, ed è certo che questa eterna legge di attrazione, spiegata dalla vostr' aurea penna, illuminerebbe, e stupirebbe il mondo; immortalizzerebbe il vostre nome, e renderebbe perfet-

Religion, & à devenir bon & illustre Chrétien, vu que nos âmes ont une toute autre destinée *que de se faire uniquement gloire de combattre sous les enseignes d'Aristote, de Descartes*, & même de Newton.

Je prétends que plus votre ame est élévée, *plus elle doit remonter & tendre à son centre : & puisqu'elle entend en maître la loi de l'attraction, & qu'elle jouit si amplement de ses fruits, pourquoi cette ame qui attire ici-bas les autres, n'ôte-t-elle pas tout obstacle, & ne se laisse-t elle pas attirer à son tour, par l'éternel & souverain bien, là-haut où nos ames tendent par une loi naturelle?*

Ce seroit là un beau champ pour vous; & il est certain que cette éternelle loi d'attraction, expliquée par votre plume d'or, éclaireroit & étonneroit le monde, immortaliseroit votre nom, & rendroit votre NEWTONIANISME *parfait & très-utile.*

phie, malgré ses raisonnemens, ne roule que sur *des chimeres*, si vous la séparez de la Religion. Le Christianisme est la substance des vérités que l'homme doit chercher: mais il aime à se nourrir d'erreurs, comme les reptiles aiment à se rassasier de la fange des marais. On va chercher bien loin ce qu'on trouveroit en soi même, si l'on vouloit y rentrer. Ce qui fait que le *grand Augustin*, après avoir parcouru tous les êtres pour voir s'ils n'étoient point son Dieu, *revient à son propre cœur*, & déclare que c'est là qu'il existe plus que par-tout ailleurs; & *redii ad me*.

J'espere que vous me prêcherez quelque jour, & que chacun aura son tour: eh, plût à Dieu!

Au reste, soit que vous moralisiez, soit que vous badiniez, je vous écouterai toujours avec le plaisir qu'on goûte à entendre une personne qu'on aime



to ed utilissimo il vostro Neuttonianismo.

Dite poi quando volete, che è mestiere da Frate il predicare; ed io vi replicherò semprè, che il mestier dei Filosofisi è di meditare *da dove si viene, e dove si va.* La filosofia dee secondare la Religione, e prefiggersi d'indagare co' soli mezzi naturali, qual' è il nostro primo principio, e qual sarà l'ultima fine; ingegnandosi a trovar pruove da per tutto, che nostro principio e nostra fine non può esseraltro che Dio.

Quando la filosofia mettendo in non cale gli accennati due grandi oggetti, e separandosi si affatto dalla Religione, si sacrifica intieramente ad altre ricerche, allora belle, sublimi, amene, curiose che sieno le di lei scoperte, non sono altro in sostanza (permettetemi che ve lo dica da Predicatore, cioè senza cerimonie) che un

Dites, tant que vous le voudrez, que c'est le métier d'un Moine de prêcher, & je vous répondrai toujours que le métier des Philosophes est de méditer *d'où l'on vient, & où l'on va. La philosophie doit seconder la Religion, & se proposer de chercher, par les seuls moyens naturels*, quel est notre premier principe, & quelle sera notre derniere fin, *en s'appliquant à trouver par-tout des preuves que notre principe & notre fin ne peuvent être autres que Dieu.*

Quand la philosophie, laissant là ces deux grands objets, & mettant à l'écart la Religion, se livre entiérement aux autres recherches, alors, quelque belles, sublimes, agréables & curieuses que soient ces découvertes, elles ne sont autre chose (permettez-moi de vous le dire en Prédicateur, c'est-à-dire sans cérémonie) qu'un babil importun, qu'un amusement & un joujou

de tout son cœur; & dont on est, autant par inclination que par devoir, le très-humble, &c.

A Rome, ce 7 *Décembre* 1754.

ticaleccio ; ed un volerſi tenere a bada, e traſtullarſi, come i fanciulli.

La ſomma delle verità che debbono cercar gli uomini, è il Criſtianeſimo : ma aman meglio voltolarſi nel fango onde ſon compoſti, che ſeguire lo ſtrenuo, e ſevero volo della Religione, e della ragione.

Biſogna però confeſſare, che lungi dall' eſſer voi di queſto numero, la voſtra vigoroſa mente dà dei lanci, che anche i voſtri pari ammirano.

Ma perchè andar ſi lontano, ſe riſiede in voi ſteſſo quel che cercate ? Un uomo come voi dee prendere per modello il grande Agoſtino, il quale dopo aver diligentemente meditato ſu tutti gli enti, per ſcoprire ſe alcun di eſſi non foſſe il ſuo dio ; ci aſſicura che più che altrove lo ha trovato nel ſuo proprio cuore : *Et redii ad me.*

Predico io or a voi, ma ſpero che verrà tempo che

d'enfant.

La principale des vérités que les hommes doivent chercher, eſt le Chriſtianiſme : mais ils aiment mieux ſe rouler dans la fange dont ils ſont compoſés, *que de ſuivre le hardi & ſévere eſſor de la Religion & de la raiſon.*

Il faut cependant avouer que, bien loin que vous ſoyez de ce nombre, votre eſprit vigoureux prend des élans que vos pareils eux-mêmes admirent.

Mais pourquoi aller ſi loin, ſi ce que vous cherchez réſide en vous-même ? *Un homme comme vous doit prendre pour modele* le grand *Auguſtin*, qui, après avoir ſoigneuſement médité ſur tous les êtres pour découvrir s'il n'y en avoit pas quelqu'un qui fût ſon Dieu, nous aſſure qu'il l'a trouvé dans ſon propre cœur plus que par-tout ailleurs.

Je vous prêche aujourd'hui, moi ; mais j'eſpere que

voi predicherete a me, ed abbia ogni un di noi la sua debita parte, giacchè fin anche il Poeta ci ricorda, che *amant alterna Camœnæ.*

Chi meglio di voi può farlo? Volesse Dio che questo tempo venga presto! E vengano intanto le vostre sospirate lettere, e mi portino quel che piu vi aggraderà, sieno scherzi, o sia morale. Io esulto sempre, quando fa grazia di ricordarsi di me il mio caro, e veneratissimo Conte, a cui sono per inclinazione fedele amico, ed umilissimo servo. F. L. G.

Roma, 7 Decembre 1754.

viendra le temps que vous me prêcherez, & que chacun de nous aura son tour, *vu que, comme dit un ancien Poëte*, AMANT ALTERNA CAMŒNÆ.

Qui le peut faire mieux que vous? Plût à Dieu que ce moment vînt bientôt! Viennent en attendant vos lettres tant desirées, & qu'elles m'apportent ce qui sera le plus agréable, soit du badin, soit du moral. Je suis toujours au comble de la joie, quand j'ai le bonheur d'avoir quelque marque du souvenir de mon cher & très-honoré Comte, dont je suis, par inclination, fidele ami & très-humble serviteur, F. L. GANGANELLI.

A Rome, le 7 Débre 1754.



Texte Italien.

LETT. LXXXVI.

A Monsignor EMALDI.

ECCO, Monsignor mio, che le rimando subito la sua Gazetta, ed il foglio manoscritto; onde spero, che me ne farà grazia, come la supplico, ogni qual volta ne averà de' nuovi.

Egli è verissimo, che si danno de'prodigi nella politica, come nella natura; ed ella ha ben ragione di stupire della inaspettata alleanza della casa di Austria colla Francia, e di esclamare come, in riceverne la nuova, esclamò Benedetto XIV: *O admirabile commercium!*

Quanto a me io confesso, che dis-

Traduction littérale.

LETTRE LXXXVI,

A Monsignor AYMALDI.

VOILA, Monseigneur, que je vous envoie sur le champ votre GAZETTE ET VOTRE FEUILLE MANUSCRITE (a). *J'espere que vous me ferez la grace, comme je vous en supplie, de m'envoyer les nouvelles, quand vous les aurez.*

Il est donc très-vrai qu'on voit des prodiges dans la politique comme dans la nature. Vous avez bien raison d'être émerveillé de l'alliance inespérée de la Maison d'Autriche avec la France, & de vous écrier, comme fit Benoît XIV, en apprenant cette nouvelle: *O admirabile commercium!*

Quant à moi, je confesse que je raison-

Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.

LETTRE LXXXVI,

A Monsignor AYMALDI.

VOUS avez sujet, Monsignor, de vous étonner de l'heureuse alliance qui va désormais unir la Maison de Bourbon à celle d'Autriche. Il y a des prodiges dans la politique comme dans la nature; & Benoît XIV, en apprenant cette surprenante nouvelle, eut bien raison de s'écrier: *O admirabile commercium!*

M. de Bernis s'est immortalisé par ce phénomene politique, comme ayant mieux vu les choses que le Cardinal de Richelieu.

Par ce moyen, nous n'aurons de guerre en Europe que lorsqu'on sera las de la paix, & que le Roi de Prus-

(a) Qu'étoit-il besoin, Monsieur Caraccioli, d'enrichir votre texte italien de la GAZETTE & du BULLETIN? Benoît XIV ayant ci-devant fait une pointe sur l'ALLIANCE, vous pouviez vous passer de la Gazette pour apprendre cette alliance.

corro male in politica come in ogni altra materia; ma perchè amo la pace, ed ho in orror la guerra, io torno a dire, che'l sistema del Signor Abbate de Bernis, vale infinitamente meglio di quello del Cardinal di Richelieu.

Io penso, che ceduta oramai quella gara tra le due illustri Case, che da tanti secoli in quà han posto in moto tutta l'Europa, noi potremo alla fine sperare, che non avremo più guerra, se non quando le nazioni saranno stracche di vivere in pace.

Convengo non però con lei, che è da temersi, che'l Re di Prussia renda vane queste belle speranze. Ma l'Europa ha sempre avuto ora i Gustavi, ora i Sobieski, ora i Luigi XIV, che han voluto dar esercisio al loro genio guerriero. E le armi hanno in ogni tempo cooperato più che i ta-

ne aussi mal en politique qu'en toute autre matiere ; mais parce que j'aime la paix, & parce que j'ai en horreur la guerre, je reviens à dire que le systême du Seigneur *Abbé de Bernis* vaut infiniment mieux que celui du Cardinal *de Richelieu* (a).

Je pense que cessant cette rivalité entre les deux illustres Maisons qui depuis tant de siecles, ont mis en mouvement toute l'Europe, nous pourrons à la fin espérer que nous n'aurons plus de guerre, sinon quand les nations seront fatiguées de vivre en paix.

Je ne conviens pas pour cela avec vous qu'il y ait à craindre que le Roi de Prusse rende vaine cette belle espérance. Mais l'Europe a toujours eu tantôt des *Gustaves*, tantôt des *Sobieski*, tantôt des *Louis XIV*, qui ont voulu donner de l'exercice à leur génie guerrier; & les armes ont en

se, toujours avide de gloire, ne cherchera plus à conquérir. Mais je vois la Pologne à sa bienséance ; & par la raison qu'un Héros aussi vaillant qu'heureux, aime toujours à s'agrandir, il en prendra quelque jour une partie, ne fût-ce que la seule ville de Dantzick. La Pologne elle-même donnera peut-être les mains à une telle révolution, en ne veillant point assez sur son propre pays, & en se livrant à mille différentes factions. L'esprit patriotique n'est plus assez fort chez les Polonais, pour qu'ils défendent leur pays aux dépens de leur propre vie. Ils sont trop souvent hors de chez eux, pour ne pas perdre l'esprit national. Il n'y a que chez les Anglais que l'amour patriotique ne s'éteint jamais, parce qu'ils ont des principes.

L'Europe a toujours eu quelque

(a) *Nota* que le Cardinal de Richelieu n'est plus en place, & est mort il y a plus de cent ans. D'ailleurs Ganganelli nous prévient qu'il raisonne mal en politique.

lenti ad aggrandir gl'imperi ; facendo vedere al mondo che, nelle materie di ſtato, non vi è argomento più convincente che la legge del più forte, e che laconvenienza, e la volontà ſono l'*ultima ratio Regum.*

Dunque ſolamente il vicinato di Berlino dee eſſerne inquieto, e ſpecialmente i Polloneſi, che all' eſtinzione dell' ultima razza, non han voluto eleggerſi un nuovo Re ereditario. Hanno eſſi amato meglio eſſer governati in forma di Republica ; ma l'amor della patria non avendo avuto preſſo loro principi coſi ſodi come preſſo gl' ingleſi, è andato a raffreddarſi, e non è più cotanto forte quanto biſogna per difendere col proprio ſangue il ſuo paeſe. Generalmente parlando, dormono, e riposano tranquillamen-

tous temps contribué plus que les talens à aggrandir les Empires, en faiſant voir au monde *qu'en matiere d'Etat, il n'y a pas d'argument plus convainquant* que la loi du plus fort, *& que la convenance & la volonté ſont l'*ULTIMA RATIO REGUM.

Ainſi ſeulement le voiſinage de Berlin doit être inquiet, & ſpécialement les Polonais, *qui, à l'extinction de la derniere race, n'ont pas voulu élire un nouveau Roi héréditaire* (a). *Ils ont mieux aimé être gouvernés en forme de République.* Mais l'amour de la patrie n'ayant pas eu chez eux des principes auſſi ſolides que chez les Anglais, *il en eſt venu à ſe refroidir*, & n'eſt pas auſſi fort qu'il le faut pour défendre avec leur propre ſang leur pays. *Généralement parlant ; ils dorment & repoſent tranquillement ;* & je crains qu'ils ne finiſſent par perdre

Monarque belliqueux, jaloux de s'étendre & de cueillir des lauriers ; tantôt *Guſtave*, tantôt *Sobieski*, tantôt *Louis le Grand*, tantôt *Frédéric.* Les armes, beaucoup plus que les talens, ont agrandi les Empires, parce qu'on a connu qu'il n'y a rien d'auſſi énergique que la loi du plus fort : c'eſt l'*ULTIMA RATIO REGUM.*

Heureuſement nous ne nous reſſentons point ici de ces calamités. Tout y eſt dans la paix, & chacun en ſavoure délicieuſement les fruits, comme je goûte éminemment le plaiſir de vous aſſurer de toute mon eſtime & de tout mon attachement.

(*a*) Ici M. Caraccioli fait alluſion au ſyſtême de la Cour de Ruſſie, qu'on prétend avoir pour objet de rendre la Couronne de Pologne héréditaire. Comme c'eſt une nouvelle du temps, elle a été inſérée tout bonnement dans le texte original.

te, e temo che non finiscano di perdere lo spirito nazionale, coll'andar si spesso a dimorare fuori di lor casa.

Quindi è vero, che'l prognostico che ne fece il lor ultimo Re, potrebbe ben verificarsi in persona dell'illustre e bellicoso Federico, il quale, subentrato in luogo della Casa d'Austria nell'alleanza de gl'Inglesi, potrà prender gusto anche alle armate navali, e quindi dop esser s'impadronito de paesi mediterranei, che le offira da se stessa, la Pollonia aperta, voler per lui almeno Danzica che è un boccone che piace.

Che che però sia di queste pronosticate calamita, ella dovrà convenir con me, Monsignor mio, che non è da termersi, che possan giungere anche cosi presto sino a l'Italia. Quando un fiume s'ingrossa, sia anche il Nilo, non può allagare, se non le contrade vicine al suo corso, o pure sottoposte al suo

l'esprit national, en allant si souvent demeurer hors de chez eux.

De-là, il est vrai que le pronostic qu'a fait leur dernier Roi, pourra bien se vérifier dans la personne de l'illustre & belliqueux Frédéric, *lequel étant entré, au lieu de la Maison d'Autriche, dans l'alliance des Anglais, pourra prendre goût même aux armées navales; & de-là, après s'être une fois impatronisé dans les pays méditerranées que lui offrira la Pologne ouverte*, il voudra pour lui au moins Dantzick, qui est un bon morceau.

Quoi qu'il en soit de ces malheurs que je pronostique, vous devez convenir avec moi, Monsignor, qu'il n'y a pas à craindre qu'ils puissent s'étendre si-tôt jusqu'en Italie. Quand un fleuve grossit, fût-ce le Nil, il ne peut inonder que les contrées voisines de son cours, ou au-dessous de sa pente: mais nous sommes éloignés & au-dessus

pendio. Ma noi ſiam lontani, ed al di ſopra del livello del Brandebourgo, onde ogni un di noi ſi paſce, e ſi delizia de' frutti della bella pace, ai quali aggiungo nel mio particolare il gran piacere di eſſer, Monſignor mio illuſtriſſimo, ſviſceratamente, ed oſſequioſamente di lei, &c.

du niveau de Brandebourg ; c'eſt pourquoi chacun de nous ſe repaît & ſe délecte des fruits de l'heureuſe paix, auxquels j'ajoute en mon particulier, le grand plaiſir d'être, Monſignor, très-humblement & de toute mon ame, &c.



Texte Italien.

LETT. XXXVIII.

*Alla Signora ***, Veneziana.*

ILLMA. SIGNORA,

IN una città come Venezia, ch'è per dir coſi in ſeno de' piaceri, com'è nel mare, trovarſi una Dama del grado di V. S. Illma. che abbia valore di metterſegli ſotto a'piedi, ed elevarſi, a ciò che la metafiſica ha di più ſublime, è un portento che ſtupiſce, ed incanta : ed è nel tem-

Traduction littérale.

LETTRE XXXVIII.

*A la Dame ***, Vénitienne.*

MADAME,

DANS une ville comme Veniſe, qui eſt, pour ainſi dire, dans le ſein des plaiſirs comme elle eſt dans la mer, qu'il ſe trouve une Dame du rang de votre Seigneurie illuſtriſſime qui ait le courage de fouler aux pieds ces plaiſirs, & de s'élever à ce que la métaphyſique a de plus ſubli-

Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.

LETTRE XXXVIII.

*A Madame B***, Vénitienne.*

MADAME,

VOUS me faites trop d'honneur en demandant mon avis ſur votre magnifique traduction de *Locke.* Eſt-il poſſible, qu'au ſein d'une ville auſſi véritablement plongée dans les plaiſirs comme elle l'eſt dans les eaux, une perſonne de votre rang s'applique aux profondeurs de

po stesso una gran pruova dell'immaterialità della nostr'anima, giacchè si vede, che quando questa vuole veramente, può malgrado il suo stato attuale, sciogliersi affatto dalle sensazioni, e ributtare qualunque impressione, che viene dagli oggetti esteriori.

Questo portento, e questa gran prova, ha ella offerto agli occhi miei, colla sua traduzione di Lokio: ma come mai, ill^ma. Signora, ha prescelto me, che posso appena esser reputato per uno della plebe filosofica, mentre vi sono tanti bravi Accademici, specialmente in Bologna, che averebbero in effetto potuto darle un parere sodo, e sicuro?

Ella m'impara, che dall' essere, ovvero dall' esser stato taluno, lettore di filosofia, non ne siegue punto, che sia un filosofo. Or

me, c'est un prodige qui étonne & qui enchante; & c'est en même tems une grande preuve de l'immatérialité de notre ame, puisqu'on voit que quand elle le veut véritablement, elle peut, malgré son état actuel, se détacher entiérement des sensations, & rejeter toutes les impressions qui lui viennent des objets extérieurs.

Ce prodige, & cette grande preuve, votre Seigneurie les offre à mes yeux, dans sa traduction de Locke: mais comment, illustrissime Dame, votre Seigneurie m'a-t-elle choisi de préférence, moi qui puis à peine être réputé pour un du menu peuple philosophe, pendant qu'il y a tant de grands Académiciens, spécialement *à Bologne*, qui auroient pu lui donner un avis solide & pur?

Elle m'apprend que pour être ou pour avoir été Lecteur en philosophie, il ne s'ensuit pas qu'un homme soit philosophe. *Or que*

la métaphysique? C'est la plus grande preuve que notre ame se dégage des sens quand elle veut secouer la matiere, & par conséquent qu'elle est spirituelle.

J'ai lu & relu avec l'attention la plus exacte, le riche manuscrit où vous avez si noblement déployé les beautés de notre langue, & changé avec tant d'élégance le champ aride de la philosophie en un agréable parterre. Le philosophe Anglois seroit tout glorieux, s'il pouvoit se voir habillé à l'italienne avec tant de goût.

Je voudrois bien, s'il eût été possible, que votre Seigneurie illustrissime eût fait disparoître de son Ouvrage l'endroit où Locke laisse entrevoir que la matiere pourroit penser. Cette réflexion n'est pas d'un philosophe qui a profondément réfléchi. La faculté de penser ne peut être propre qu'à un être nécessairement spirituel & nécessai-

che dovrà dirsi di me che non ho fatto altro, che copiando dettare quella di Scoto; la quale è un ammasso di sottilissimi argomenti, a similitudine di Aristotele suo duce, e capitano?

Noi sentiamo, che la capacità umana è oggigiorno limitatissima; ma quanto non dovett' in quei tempi esserlo più? Riflettendo, possiamo agevolmente comprendere, che s'ella è oggi, per dir così, nell' adoloscenza, allora era appena nell' infanzia, anzi nei primi anni della puerizia.

In fatti per quel che riguarda i sospetti che si formavano, circa alla figura sferica della terra, il numero, il moto, la lontananza degli astri, i loro diametri, &c. &c.; quanto lume non ce n'è risultato dalle fortunate scoperte, che han fatto i nostri due Italiani, voglio dire, il Colombo, e l'immortal Galieo, il primo co' suo i antipodi, ed il secon-

devra-t-on dire de moi, qui n'ai fait que dicter, en copiant celle de Scot, laquelle est un amas d'argumens très-subtils, à l'imitation d'Aristote, son chef ET SON CAPITAINE?

Nous pensons que la capacité humaine est toujours très-bornée: mais combien ne devoit-elle pas l'être encore plus dans ces temps? Nous pouvons, en réfléchissant, comprendre aisément que si elle est aujourd'hui, pour ainsi dire, dans l'adolescence, alors elle étoit à peine dans l'enfance, même dans les premieres années de la puérilité.

En effet, pour ce qui concerne les soupçons qu'on avoit de la figure sphérique de la terre, le nombre, le mouvement, l'éloignement des astres, leurs diametres, &c. &c., combien de lumiere n'a-t-il pas rejailli des heureuses découvertes qu'ont faites nos deux Italiens, je veux dire COLOMB *& l'immortel* GALILÉE, *le premier, avec ses antipodes, & le second, avec le télescope?*

rement pensant. La matiere n'aura jamais le privilege de penser, non plus que les ténebres d'éclairer. L'un & l'autre impliquent contradiction; mais on aime mieux dire des absurdités, que de ne pas dire des choses extraordinaires.

Je félicite plus que jamais ma patrie de ce qu'elle eut toujours des femmes sçavantes. Il seroit à propos qu'on fit un recueil de leurs Ouvrages & de leurs rares qualités. La traduction de *Locke* y tiendroit un des premiers rangs, d'autant mieux que vous avez trouvé le secret d'employer de temps en temps un style poétique pour dérider la philosophie, qui fronce ordinairement le sourcil, & qui ne s'exprime qu'en termes grotesques.

Je vous exhorte, Madame, à faire imprimer cet Ouvrage, ne fût-ce que pour prouver aux étrangers que les sciences sont toujours en honneur parmi nous, & que le sexe n'y

sto col telofcopio?

L'isteffo effetto (fe lice fervirmi di quefte comparazioni) ha prodotto la venuta di Gefu-Crifto, il di lui Vangelo; dirollo francamente; il telofcopio delle noftre anime in tutto, ma fpecialmente nelle cofe metafifiche. Ond'io non dubito, che quei favi antichi, e fopratutto Platone, fe viveffero a noftri tempi, farebbono buoni filofofi, e probabiliffimamente Criftiani; Platone che trattò cofi bene delle foftanze fpirituali, che ottenne fin anco dai SS. Padri l'epiteto di divino; egli che potè, benchè privo della rivelazione, innalzare il fuo fguardo fin alla vera divinità; cofa che niun altro de' gentili feppe comprendere, tantochè Cicerone fteffo, nel fuo trattato *de Naturâ Deorum*, non ebbe difficoltà di dire: *Quod Plato fine corpore Deum effe cenfet, id quale effe poffit, intelligi non poteft.*

Ma per rivenire

Le même effet (*s'il m'eft permis de me fervir de ces comparaifons*), *la venue de Jefus-Chrift & fon Evangile l'ont produit. Je le dirai librement; c'eft le* TÉLESCOPE DE NOS AMES *en tout, mais particuliérement dans les chofes métaphyfiques. C'eft pourquoi je ne doute point que ces anciens fages*, & fur-tout *Platon*, s'ils vivoient de notre temps ne fuffent de bons philofophes, & très-probablement Chrétiens. *Platon*, lui qui a fi bien traité des fubftances fpirituelles, *qu'il en a reçu même des faints Peres le furnom de* DIVIN; *lui qui a pu, quoique privé de la révélation*, élever fes regards jufqu'à la vraie Divinité; *chofe qu'aucun autre des Gentils n'a fçu comprendre; jufques-là que Cicéron lui-même, dans fon Traité de la Nature des Dieux, n'a pas fait difficulté de dire : Quod Plato fine corpore Deum effe cenfet, id quale effe poffit, intelligi non poteft.*

Mais pour revenir

eft pas fi frivole qu'on fe plaît à le répéter.

Comment m'avez-vous démêlé dans la foule où mon peu de mérite m'a jeté? Il y a nombre d'Académiciens, & fur-tout à Bologne, dont le jugement eût été plus sûr que le mien. On n'eft pas philofophe pour avoir profeffé la philofophie, & fur-tout celle de *Scot*, dont la pointilleufe fubtilité n'eft qu'un ergotifme continuel.

Il y a plus de fubftance dans une page de nos métaphyficiens du fiecle dernier, que dans tous les livres d'*Ariftote* & de *Scot*. Il n'en eft pas de même de *Platon*, qui, dans un temps comme celui-ci, auroit été un excellent philofophe, & vraifemblablement un vrai Chrétien. Je le trouve plein de chofes & de grandes vues. Il porta fes regards jufques fur la Divinité, fans qu'ils fuffent obfcurcis par les nuages qu'on trouve chez les anciens.

da questa digressione, ove mi ha condotto l'obligo di confessarle sinceramente, la mia insufficienza intorno ai studi moderni metafisici le avviserò che per supplirla in qualche maniera, ho letto e riletto con tutta l'attenzione il manoscritto di V. S. ill^{ma}. e dirolle con candidezza che io ne sono stato rapito; ed in grazia, dicami ella, o ammirabile Signora; come ha fatto, per poter trasformare l'arido, e spinoso campo metafisico, in uno amenissimo giardino, e per spargervi da per tutto i più belli, ed i più vaghetti fiorellini di nostr' armoniosissima favella? Sono certo, che se 'l Filosofo Inglese potesse vedersi, com' ella l' ha vestito, ne anderebbe superbo, e quasi, per eccesso di gioja, rimbambirebbe.

Desiderarei non però, se fosse possibile, che V. S. ill^{ma}. col suo sublime genio, e nobilissimo

de cette digression, où m'a conduit l'obligation de confesser à votre Seigneurie mon insuffisance, quant aux études métaphysiques modernes, je l'avertirai que pour y suppléer en quelque maniere, j'ai lu & relu avec toute l'attention le manuscrit de votre Seigneurie illustrissime, & je lui dirai avec candeur que j'en ai été ravi. Et de grace, dites-moi, ô admirable Dame! comment votre Seigneurie a fait pour pouvoir transformer l'aride & l'épineux champ métaphysique, en un très-agréable jardin, & pour y semer par-tout les plus belles & les plus charmantes fleurs de notre langue très-harmonieuse. Je suis sûr que si le philosophe Anglois pouvoit voir comment elle l'a revêtu, il en seroit tout fier, *& d'excès de joie, il en retomberoit (pour ainsi dire) en enfance.*

Je desirerois néanmoins, s'il étoit possible, que votre Seigneurie illustrissime, avec son su-

Je souhaiterois, Madame, que dans les dernieres feuilles de votre traduction on n'y trouvât point certains jeux de mots qui la déparent. Ce qui est majestueux par soi-même, n'a pas besoin de frêles agrémens. Cicéron ne seroit plus ce qu'il est, si l'on s'avisoit de le faire parler comme *Séneque*. Pardonnez ma franchise: mais vous aimez la vérité, & cette qualité est plus grande à mes yeux que toutes celles qui vous illustrent.

Si vous pouvez répandre à *Venise* le goût de la philosophie, vous opérerez un grand miracle. C'est un pays où il y a beaucoup d'esprit, même parmi les artisans; mais le plaisir y est un cinquieme élément, qui arrête l'émulation: on lui sacrifie son repos & son temps, excepté dans l'ordre des Sénateurs, qu'on peut dire être les esclaves de la nation, tant ils sont occupés. Le peuple ne s'applique qu'à se

stile, estirpasse affatto quelle erbe odiose che Lokio, con errore indegno di lui, vi ha in quà, ed in là disseminato; facendo sospettare, benchè non abbia osato avanzarlo, che tutto ciò che pensa in noi potrebbe, non essere altra cosa, che la materia modificata in una certa maniera. Desiderarei anzi, ch' ella vi aggiungesse un ampia nota, per far vedere, che 'l di lui sbaglio nasce dall' aver' egli preso la parte pel tutto; o per dir meglio, la semplice qualità accidentale, per l'attributo primario, ed essenziale.

Il principio che pensa in noi, la nostr' anima, debb' essere considerata in due aspetti, val a dire, qual' ella è in se stessa, cioè secondo il *suo esser' assoluto* di sostanza spirituale, ed immateriale; oppure può considerarsi, qual' ella è secondo il *suo essere respettivo*, o sia accidentale; cioè secondo il rapporto che ha

blime génie & son très-noble style, *extirpât tout-à-fait ces herbes pernicieuses que Locke, par une erreur indigne de lui*, a semées çà & là, en faisant soupçonner, quoiqu'il n'ait pas osé l'avancer, que tout ce qui pense en nous, pourroit n'être autre chose que la matiere modifiée d'une certaine maniere. *Je desirerois même qu'elle y ajoutât une ample note, pour faire voir que son erreur vient d'avoir pris la partie pour le tout, ou, pour mieux dire, la qualité purement accidentelle, pour l'attribut principal & essentiel.*

Le principe qui pense dans nous, ou notre ame, doit être considéré sous deux rapports, c'est-à-dire, telle qu'elle est en elle-même, ou *selon son être* ABSOLU *de substance spirituelle & immatérielle; & elle peut l'envisager telle qu'elle est selon son être* RELATIF *ou accidentel, c'est-à-dire, suivant le rapport qu'elle a au corps auquel elle est unie.*

réjouir, tandis qu'ils travaillent. Mais je m'apperçois insensiblement que je viendrois à parler du Gouvernement, & ma Lettre seroit bientôt coupable du crime de *lese-Sérénité*. Je connois combien la Sérénissime République est chatouilleuse sur tout ce qui a rapport à *ses us & coutumes*, ainsi qu'à ses loix.

Je me bornerai donc, Madame, à vous dire ce qui n'éprouvera point de contradiction, & ce qui sera conforme aux sentimens de tout le Sénat; c'est qu'on ne peut assez vous assurer du respect dû à votre esprit, à votre naissance, à vos vertus, & avec lequel j'ai l'honneur d'être, &c. &c.

A Rome, ce 10 Janvier 1753.

col corpo, a cui è unita.

All' *essere respettivo*, o sia allo stato attuale della nostr' anima, apparrengono senza dubbio le senzazioni, e tutte le altre operazioni, nelle quali, a similitudine degli altri animali, aggisce, o patisce in compagnia del corpo.

Ma il pensare propriamente detto, non può convenire, se non privativamente al di lui *essere assoluto*, perchè il pensare è necessariamente semplice ed indivisibile; e per conseguenza immateriale. Che s' egli avesse come la materia, parti esistenti le une fuori dell' altre, indipendenti, realmente distinte, e separabili le une dall' altre; ne seguirebbe che la parte *A*, dell' oggetto, colpirebbe la parte *A* del soggetto che riceve l'impressione, e la parte *B*, &c. E quindi niuna parte del soggetto scernerebbe indivisibilmente tutto l'oggetto, com' è pur necessario per po-

A son être relatif, ou à l'état actuel de notre ame, appartiennent sans doute les sensations, & toutes les autres opérations dans lesquelles elle agit, & patit en compagnie du corps, comme les autres animaux.

Mais la pensée proprement dite, ne peut convenir qu'à son ÊTRE ABSOLU, *parce que la pensée est nécessairement simple & indivisible, & par conséquent immatérielle. Si elle avoit, comme la matiere, des parties existantes les unes hors des autres, indépendantes, réellement distinguées & séparables les unes des autres, il s'ensuivroit que la partie* A *de* L'OBJET *frapperoit la partie* A *du* SUJET *qui reçoit l'impression, & la partie* B *frapperoit la partie* B, *&c. & conséquemment aucune partie du sujet ne discerneroit indivisiblement tout l'objet, comme il est cependant nécessaire, pour en pouvoir porter un jugement, de l'unir & de le séparer des au-*

terne far guidizio, unirlo, o separarlo da altre idee, o servirsene, meditando, in qualsivoglia altra maniera; ch' è quello in che consiste veramente il pensare.

I materialisti s'allucinano dunque allora, quando prendono per essenza, e significato della parola *pensare*, unicamente quegli effetti che risultano nella nostra mente, dalla facoltà che hanno i spiriti animali di essere, dalla presenza degli oggetti, determinati, e spinti a colare, per mezzo del cervello, più tosto negli uni, che negli altri muscoli.

In tanto è chiarissimo, che l'accennata facoltà, e sue dipendenze, non costituiscon il suddetto vero pensare; ma è un semplice effetto accidentale, e dipendente dal modo attuale di esistere, che nascendo originariamente dai spiriti animali, non appartiene alla nostr' anima se non in quanto al dilei essere relativo, cioè alla stretta legge

tres idées, & de s'en servir en méditant, & de quelque autre maniere que ce soit, parce que c'est en quoi consiste véritablement la PENSÉE.

Les matérialistes se trompent donc, lorsqu'ils prennent pour l'essence & pour la signification du mot PENSER, *uniquement les effets qui résultent dans notre esprit de la faculté qu'ont les esprits animaux d'être, par la présence des objets, déterminés & excités à couler, par le moyen du cerveau, plutôt dans des muscles que dans d'autres.*

Il est cependant très-clair que ladite faculté & ses dépendances ne constituent pas la susdite vraie pensée; mais c'est un simple effet accidentel & dépendant de la maniere actuelle d'être, lequel naissant originairement des esprits animaux, n'appartient à notre ame qu'en ce qui concerne son ÊTRE RELATIF, *c'est-à-dire, la loi stricte de son union avec le corps, qui doit durer quel-*

della di lei unione col corpo, che dee durare alcuni anni: E questo maraviglioso effetto, a differenza della ragione osia pensare, ch' è incomparabilmente più ammirabile, chiamasi più propriamente istinto. Che se i materialisti per singularizzarsi, come pur troppo gli uomini ambiscono, non vogliono chiamarlo instinto, mutino pure il vocabolo, e lo chiamino, *il pensar della materia*.

Ma bisognerebb' esser un stordito, per non discernere l'assurdità dell' equivoco, quand'eglino confondendo la differenza che passa tra l'instinto, e la ragione, affermano con termini assoluti, che la materia è capace di pensare; poichè sarebbe necessario presupporre, che la materia può, quando è vivificata, acquistar il privilegio di penetrarsi, di aggire su se medesima, di conoscer se stessa, e di accorgersi, e vedere la propria azione.

ques années ; & ce merveilleux effet, pour le différencier de la raison ou de la pensée, qui est incomparablement plus admirable, s'appelle plus proprement INSTINCT. *Que si les matérialistes, pour se singulariser, comme les hommes ne l'affectent que trop, ne veulent pas l'appeller* INSTINCT, *ils n'ont qu'à changer de terme ; qu'ils l'appellent la* PENSÉE *de la matiere.*

Mais il faudroit être stupide pour ne pas voir l'absurdité de l'équivoque, lorsque confondant la différence qu'il y a entre l'instinct & la raison, ils affirment en termes absolus, que la matiere est capable de penser ; puisqu'il faudroit présupposer que la matiere peut, quand elle est vivifiée, acquérir le privilege de se pénétrer, d'agir sur elle-même, de se connoître elle-même, & de voir sa propre action.

Ed oltre detti assurdi ne seguirebbe ancora, che i bruti emoli dell' uomo a cui renderebbonsi uguali, potrebbonsi applicare come l'uomo, alla scoperta delle prime cognizioni metafisiche, alla meditazione del passato, del presente, e dell' avvenire, alla combinazione delle verità fisiche, e matematiche; E quindi pervenuti una volta a conoscer sè stessi, elevarebbonsi come l'uomo, alla conoscenza del Creatore, ed inventando, e perfezzionando le scienze e le arti, anderebbero anch' essi misurando l'immensità dei cieli, e predicendo, meglio dell' uomo, il ritorno delle comete, e degli ecclissi; giacchè è incontestabile, che alcuni di essi hanno le loro facoltà corporali più sottili, o più forti dell' uomo, e che Loke fa intendere, che tutta la prerogativa del nostro pensare è un regalo che ci proviene dai soli notri sensi.

Et outre ces absurdités, il s'ensuivroit encore que les brutes, rivales de l'homme, à qui elles deviendroient égales, pourroient s'appliquer, comme l'homme, à la découverte des premieres connoissances métaphysiques, à la méditation du passé, du présent & de l'avenir, à la combinaison des vérités physiques & mathématiques; & ensuite parvenues à se connoître elles-mêmes, elles s'éleveroient, comme l'homme, à la connoissance du Créateur; & inventant & perfectionnant les sciences & les arts, elles iroient jusqu'à mesurer l'immensité des cieux, & à prédire mieux que l'homme le retour des cometes & des éclipses, vu qu'il est incontestable que quelques-unes d'elles ont leurs facultés corporelles plus subtiles & plus fortes que l'homme, & que Locke fait entendre que toute la prérogative de notre pensée est un avantage qui vient de nos seuls sens.

Una tal nota dun-

Une pareille note,

que, specialmente quando sarà stesa da V. S. ill^ma, che ha tanta facilità di spiegarsi, e tanti lumi, gioverà infinitamente all' opra; altrimenti potrebbe il lettore dar nell' errore de' materialisti, e prendere, dirò anch' io, il pensar della materia, o sia l'instinto, pel vero pensare, o sia la ragione, che è la qualità essenziale all' uomo, e quella che lo mette tanto al di sopra di tutti gli altri animali, e rendelo padrone di tutto quanto la terra produce; infinchè arrivi l'ora di un' altra possessione, e di un' altra vita, incomparabilmente migliori.

Ecco, ill^ma. Signora, qual è il mio debole parere sulla sostanza della sua traduzione di Lokio; ma giacchè pel suo ardente amore alla verità, che, a mio giudizio, è la più illustre tra tante qualità che l'adornano, mi ha fatto incalzare, affinchè io riflettessi anche sullo stile; farolle liberamente

sur-tout quand elle sera étendue par votre Seigneurie illustrissime, qui a tant de facilité pour s'expliquer, & tant de lumieres, servira donc infiniment à l'Ouvrage; autrement le lecteur pourroit donner dans l'erreur des matérialistes, & prendre, le dirai-je? la PENSÉE *de la matiere ou* L'INSTINCT, *pour une vraie pensée, ou pour la raison, qui est la qualité essentielle à l'homme, & celle qui l'éleve tant au-dessus des autres animaux, & le rend maître de tout ce que la terre produit, jusqu'à ce qu'arrive l'heure d'une autre possession & d'une autre vie incomparablement meilleures.*

Voilà, illustre Dame, quel est mon débile avis sur la substance de votre traduction de Locke: mais vu que par votre ardent amour pour la vérité, qui, selon moi, est la plus illustre entre tant de qualités dont elle est ornée, *votre Seigneurie m'a aussi fait presser de lui faire des observations sur son style;* je lui représenterai libre-

presente, che solamente verso gli ultimi fogli vi ho trovato certo gioco di parole, che mi pare stranetto; perchè quel che è maestoso in se stesso, non ha bisogno di adornamenti, anzi perde pregio; come Cicerone il perderebbe, se gli si volesse dar' in prestito il linguaggio di Seneca.

Del resto io debbo rallegrarmi, che la nostr' Italia racchiuda semdelle donne piene di scienza; e desiderarei che si facesse oramai una raccolta de' loro scritti, e delle loro rare qualità: sicurissimo che Lokio non farebbe tra essi l'ultima figura, poichè V. S. ill^ma. ha avuto il talento di serenare il fronte rigido della Filosofia, con aver sparso da per tutto poetici fiori, in luogo delle dure, aspre parole, che annojanno, e che qualche volta, danno anche da ridere alla gente.

La prego quindi instantemente di farlo stampare,

ment que, seulement dans les dernieres pages, j'ai trouvé un certain jeu de mots qui me paroît un peu étrange, parce que ce qui est majestueux de soi-même n'a pas besoin d'ornemens, & perd même de son prix, comme *Cicéron* en perdroit, s'il eût voulu emprunter le langage de *Séneque.*

Du reste je dois me réjouir de ce que notre Italie a toujours des Dames pleines de science; & je desirerois qu'on fît désormais un recueil de leurs écrits & de leurs rares qualités, étant bien assuré que *Locke* ne figureroit pas le dernier, puisque votre Seigneurie illustrissime a eu le talent de dérider le front austere de la philosophie, en répandant par-tout des fleurs poétiques, au lieu des dures & rudes paroles qui ennuient, *& qui quelquefois font rire les gens.*

C'est pourquoi je la prie instamment de le faire impri-

quando non fosse per altro, a fine di provar' ai forestieri, che le scienze sono ancora presso noi, come furono sempre, in alta stima; e da altra parte per far tacere quei cicalatori che si sfiatano, per sostenere, che le donne non son buone ad altro, che per maneggiare la rocca, e 'l fuso.

Intanto veda un poco, ill^ma^. Signora, se può communicare il suo filosofico gusto ai suoi compatriotti. Qual utile non potrebb' aspettarne la republica delle lettere, se una città qual' è Venezia, ove fin anco gli artegiani, ed i gondolieri, sgorgano spirito ed ingegno, volesse rendersi di lei ausiliaria? Ma è da temersi, che questo miracolo non si farà, per colpa dei piaceri che togliono via ogni emulazione, ed ai quali sono molti Veneziani talmente avvezzi di sagrificare il tempo, e 'l riposo, che gli riguardano come lor quinto elemento;

mer, quand ce ne seroit que pour prouver aux étrangers que les sciences sont encore chez nous en grande gloire, comme elles y ont toujours été; *& d'un autre côté pour faire taire ces babillards qui se mettent hors d'haleine pour soutenir que les Dames ne sont bonnes à autre chose qu'à manier la quenouille & le fuseau.*

En attendant que votre Seigneurie illustrissime voie si elle peut communiquer son goût philosophique à ses compatriotes, quel avantage ne pourroit pas en attendre la république des lettres, si une ville telle que *Venise*, où, jusqu'aux artisans & *aux gondoliers*, tous sont pleins d'esprit, vouloit venir à son secours? Mais il est à craindre que ce prodige ne s'opere pas, par la faute des plaisirs, qui ôtent toute émulation, & auxquels beaucoup de Vénitiens sont tellement accoutumés à sacrifier leur temps & leur repos, qu'ils les

Eccetto non però l'ordine ſenatorio, che mentre gli altri cittadini badano ſolamente a darſi bel tempo, ei ſuda, e vigila efficacemente pel ben publico... Ma mi accorgo, che queſta digreſſione mi porterebbe inſenſibilmente a far la lode del Governo, e mi ſento intuonare all' orecchio, che non lice.

regardent comme leur cinquieme élément. J'en excepte cependant l'ordre Sénatorial, qui, pendant que les autres habitans ne penſent qu'à ſe donner du bon temps, veille & travaille efficacement pour le bien public....... Mais je m'apperçois que cette digreſſion me conduiroit inſenſiblement à faire l'éloge du Gouvernement, *& je m'entends dire à l'oreille que cela n'eſt pas permis.*

Ed in vero ſe la Sereniſſima Republica ha ragione di condannare i ſciocchi, oppure i maligni ſatirici, perchè la maldicenza non repugna meno all' oneſtà naturale, chè alla publica tranquillità; ella non dà minor pruova di ſua ſaviezza, quando proibiſce i panegirici bene o male fatti, perchè eſſendo la più vecchia ſignoria in Europa moderna, le ſue lodi debbono già, ſin da tempi antichi, eſſere conte, e paleſi a tutte le nazioni: ſenza dire che niente è più gi-

Et dans le vraì, ſi la Séréniſſime République a raiſon de condamner les ſatyriques ſots ou malins, parce que la médiſance n'eſt pas moins contraire à l'honnêteté naturelle, qu'à la tranquillité publique, elle ne donne pas une moindre preuve de ſa ſageſſe, en défendant les panégyriques bien ou mal faits, parce qu'étant la plus ancienne Seigneurie de l'Europe moderne, ſes louanges doivent déja depuis long-temps être connues & évidentes à toutes les nations; outre que rien n'eſt plus juſte que de reſpecter les loix, les

usto, che il rispettarsi le leggi, gli usi, ed e costumi di qualunque Governo.

Finirò dunque con dirle, ed in ciò avrò sicuramente il gradimento del Senato, perchè ogni padre si compiace de' meriti de' suoi figli, ch' io resto penetrato di quella venerazione, e di quel profondo rispetto, ch' esiggono i di lei rari talenti, alte virtù e nobilissima nascita: E pieno di vivissima gratitudine per l'onor che mi ha fatto, umilissimamente mi soscrivo, di V. S. ill^{ma}.

Roma, 10 *Gen.* 1753.

usages & les coutumes de quelque Gouvernement que ce soit.

Je finirai donc par lui dire, & en cela j'aurai sûrement l'agrément du Sénat (*parce que tout pere se complaît dans le mérite de ses enfans*), que je demeure pénétré de cette vénération & de ce profond respect qu'exigent ses rares talens, ses éminentes vertus & sa très-noble naissance: & plein d'une vive reconnoissance pour l'honneur qu'elle me fait, je me souscris très-humblement de votre Seigneurie illustrissime.

Rome, 10 *Janvier* 1753.



Texte Italien.

LETTERA CIV.

Al Reverendo Padre . . . . della Congregazione Somasca.

Mi sono alzato di buon' ora, perchè non è stato possibile di rispondervi jeri sera, e perchè le idee sono più fresche la mattina. Non dubitate, che io non entri volentierissimamente nelle vostre mire, giacchè si tratta dell' elogio del gran Lambertini, per la vita del quale, piacesse a Dio, che io avessi potuto offrir in iscambio la mia!

Oh la gran perdita che la Chiesa ha fatta! E per quanti motivi non debbono piangerne i particolari! Io posso dire realmente, di aver perduto il mio padre, ed il mio più gran protettore; perchè da che sono ritornato in Roma, cioè, dal primo anno del suo

Traduction littérale.

LETTRE CIV.

*Au Révérend Pere*** de la Congrégation des Somasques.*

Je me suis levé de bonne heure, parce qu'il ne m'a pas été possible de vous répondre hier au soir, & parce que les idées sont PLUS FRAICHES LE MATIN. *Ne doutez point que je n'entre très-volontiers dans vos vues, dès qu'il s'agit de l'éloge du grand Lambertini, pour la vie duquel, plût à Dieu que j'eusse pu offrir la mienne en échange!*

O la grande perte que l'Eglise a faite! & pour combien de motifs les particuliers ne doivent-ils pas la pleurer! Je puis dire réellement que j'ai perdu mon pere, & mon plus grand protecteur, parce que depuis mon retour à Rome, c'est-à-dire, depuis la premiere année de son

Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.

LETTRE CIV.

*Au R. P.***, Religieux de la Congrégation des Somasques.*

La perte que l'Eglise vient de faire, mon Révérend Pere, dans la personne de Benoît XIV, m'est d'autant plus sensible, que j'avois en lui un excellent protecteur. Je revins à Rome en 1740, la premiere année de son pontificat; & depuis ce moment, il n'a cessé de m'honorer de ses bontés. Si vous voulez faire son Oraison funebre, vous aurez la plus belle matiere à traiter. Vous n'oublierez sûrement pas qu'il fit ses études chez vous au College Clémentin, & que vous ébauchâtes en lui ces sublimes & vastes connoissances qui le rendent un Docteur de l'Eglise, & qui l'associeront un jour

pontificato ; non cessò mai di farmi sentire gli effetti di sua bontà : Ed a chi no ? Ma lasciamo questi giusti sospiri, che sarebbono per non finir mai, e veniamo al proposito.

Voi avete nelle mani, caro amico, la più bella materia, che si possa desiderare ; onde badate solamente a non indebolirla, con racconti tróppo minuti, o pur con immagini, o comparazioni eccessive in numero, ovvero improprie al gran soggetto.

Sono di parere, che conniate, solamente alla sfugita, quanto riguarda la puerizia del vostro Eroe; perchè la più grande, anzi la vera differenza tra gli uomini, non si manifesta chiaramente, se non quando le facoltà della mente vanno a disnodarsi, e la ragione comincia a lampeggiare.

Parlate, ne avete ragione, de' studi che fece presso voi' al Collegio Clemen-

pontificat, il n'a jamais cessé de me faire sentir les effets de sa bonté. *Et à qui ne les a-t-il pas fait ressentir ? Mais laissons là ces justes soupirs, qui seroient pour ne jamais finir, & venons-en à notre but.*

Vous avez entre les mains, mon cher ami, la plus belle matiere qu'on puisse desirer ; c'est pourquoi pensez à ne la point affoiblir par des détails trop minutieux, ou par des images, ou des comparaisons trop multipliées ou qui ne conviennent point à ce grand sujet.

Je suis d'avis que vous traitiez seulement à la hâte tout ce qui regarde l'enfance de votre héros, parce que la plus grande & même la vraie différence entre les hommes ne paroît clairement, que quand les facultés de l'esprit commencent à se développer, & que la raison commence à luire.

Parlez, *& cela vous convient*, des études qu'il fit chez vous au College

aux Bernard & aux Bonaventure.

Ayez soin dans cette Oraison funebre, que votre esprit s'éleve autant que votre héros, & que la magnanimité qui le caractérise, soit dignement exprimée.

Tâchez d'être Historien autant qu'Orateur, mais de maniere cependant qu'il n'y ait dans vos récits ni langueur, ni sécheresse. L'attention du public doit être continuellement réveillée par de grands traits dignes de la majesté de la chaire, & de la sublimité de Lambertini.

En vain vous appelleriez à votre secours toutes les figures de rhétorique, si elles ne venoient vous chercher. L'éloquence n'est belle qu'autant qu'elle coule de source, & qu'elle naît de la grandeur du sujet. Des éloges forcés sont des amplifications, & non des éloges.

Faites sortir des cendres de Benoît XIV une vertu qui saisisse vos audi-

tino, ove i vostri Reverendi Padri, appoggiando lo sviluppamento de' di lui mirabili talenti, hanno, per dir così, dato la prima forma a quelle vaste, e sublimi cognizioni, che lo rendono già un Dottore della Chiesa, e che lo ascriveranno un giorno nel numero de' Bernardi, e de' Buonaventura.

Ma abbiate cura di non lasciar in dietro neppure un iota, ove si tratta di esprimer bene la magnanimità, che costitui la di lui virtù caratteristica; E per giungere a tanto 'è assolutamente necessario, far de' sforzi su voi stesso, ed elevarvi in ispirito, al parallello di lui medesimo; per prender ad imprestito la grandezza del suo animo, ed andar narrando con energia, degna del pulpito, e della sublimità dell' immortal Lambertini.

I di lui fatti sveglino continuamente, ma gradatamente, l'attenzione degli uditori, in maniera che, bilacian-

Clémentin, où vos Révérends Peres, secondant le développement de ses admirables talens, ont, pour ainsi dire, donné la premiere forme à ces vastes & sublimes connoissances, qui en font déja un Docteur de l'Eglise, & qui le feront mettre un jour au nombre des Bernard & des Bonaventure.

Mais ayez soin de ne pas omettre même un iota de tout ce qui peut servir à bien exprimer la magnanimité qui fut sa vertu caractéristique; *& pour y réussir, il est absolument nécessaire de faire des efforts sur vous-même, & de vous élever en esprit au niveau de lui-même, pour emprunter la grandeur de son ame, & raconter avec une énergie digne de la chaire, & de la sublimité de l'immortel Lambertini.*

Que ses actions réveillent continuellement, mais par degré, l'attention des auditeurs, de maniere qu'en vous balan-

teurs; & qui les transforme en lui-même, pour qu'ils ne soient remplis que de lui.

Point de détails minutieux, point de choses extraordinaires, point de phrases boursouflées. Fondez, autant qu'il est possible, le genre sublime avec le tempéré, pour former ces nuances agréables qui donnent de la grace aux discours. Attachez-vous à choisir un texte heureux, qui annonce tout le plan de votre Oraison, & qui caractérise parfaitement votre héros. La division est la pierre de touche d'un Panégyriste : le discours ne peut être beau, si elle n'est pas heureusement choisie.

Semez la morale avec discrétion, de sorte qu'elle paroisse venir se placer d'elle-même; & qu'on puisse dire, Elle ne pouvoit être mieux que là; c'étoit là sa place.

Redoutez les lieux communs; & faites en sorte que chacun voie Lambertini, &

dovi tra il carattere d'iſtorico, e quello di oratore, ſia la voſtra lingua veridica, feconda, e franca: e' per ciò fare, io credo, che biſogna diffidarvi della Rettorica.

Queſta bell' arte è fatta, per illuminare la mente, e non già per renderſene padrona. Il principal motore debb' eſſerne il cuore, il quale commoſto dalla forza della verità, e fermentando le idee, che lo ſpirito preſenta, e che 'l genio, frenato dal buon guſto, raffina, erutti fuori *verbum bonum*.

Ed ecco, quali ſono le vere figure, ed il vero fonte dell' eloquenza. Tutto dee ſorgere, e ſcorrere di ſua propria natura dalla grandezza del ſoggetto; onde ſe, in vece che le figure vengano da loro ſteſſe, ſi va a ricercarle per via delle regole dell' arte, in luogo d'un elogio non ſi perviene a far altro, che una magra, e languidiſſima amplificazione.

çant entre le caractère d'hiſtorien & celui d'orateur, *votre langue ſoit véridique, féconde & libre:* c'eſt pourquoi je penſe qu'il faut vous défier de la rhétorique.

Ce bel art eſt fait pour éclairer l'eſprit, & non pour s'en rendre maître: le cœur doit en être le principal moteur, & mu de la force de la vérité, & faiſant fermenter les idées que l'eſprit lui offre, & que raffine le génie retenu par le bon goût. *ERUCTAT FORAS VERBUM BONUM.*

Et voilà quelles ſont les vraies figures & la vraie ſource de l'éloquence. Tout doit couler de ſource, & ſortir de la propre nature de la grandeur du ſujet. C'eſt pourquoi au lieu de figures qui ſe préſentent d'elles-mêmes, *on va en chercher par le moyen des regles de l'art:* au lieu d'un éloge, on ne réuſſit à faire autre choſe qu'une amplification maigre & très-languiſſante.

n'apperçoive point l'Orateur. Louez avec autant de fineſſe que de ſobriété, & donnez à vos louanges un reſſort qui les faſſe remonter vers Dieu.

Si vous ne remuez l'ame par d'heureuſes ſurpriſes, & par de grandes images, votre Ouvrage ne ſera qu'une piece d'eſprit, & vous n'aurez fait qu'une ſimple épitaphe, au lieu d'ériger un mauſolée.

Parlez ſur-tout au cœur, en le rempliſſant de vérités terribles, qui le détachent de la vie, & qui faſſent deſcendre tous vos auditeurs dans le tombeau du Saint Pere.

Paſſez légérement ſur l'enfance de votre héros: tous les hommes ſe reſſemblent, juſqu'au moment où leur raiſon commence à rayonner. Que vos phraſes ne ſoient ni trop longues ni trop coupées: il n'y a point de nerf dans un diſcours quand il eſt morcelé.

Que votre exorde ſoit pompeux,

In somma io penso, che le cognizioni, che dà la Rettorica, deono mettersi sotto la rubrica delle altre idee, che servono alla mente, dirò così, di simplice avviso, a fine di sapersi regolare nelle occasioni.

Quel, che ne trae maggior profitto, è il genio, la funzion del qual essendo di creare nuove bellezze sull' idee, che lo spirito richiama al bisogno, il genio si serve degli esempi de' bravi Oratori per regolar se stesso, non già imitando servilmente, perchè allora sentirebbe la qualità d'una copia, ma a loro imitazione, creando bellezze originali, che è il vero carattere della verità, e delle cose nuove.

Dee perciò, secondo me, un Oratore, appresa che abbia una volta l'arte Rettorica, servirsene solamente, come si dice, per esser sicuro del fatto suo, e per saper discernere, di quale spezie sieno le figure che partorisce ; ma

En un mot, je pense que les connoissances que donne la rhétorique, doivent se mettre SOUS LA RUBRIQUE *des autres idées qui servent à l'esprit de simple avis, pour s'en servir dans l'occasion.*

C'est le génie qui sçait le mieux en profiter, sa fonction étant de créer de nouvelles beautés sur les idées que l'esprit réclame au besoin ; le génie se sert des exemples des grands Orateurs pour se régler lui-même, & non en imitant servilement, parce qu'alors cela sentiroit le copiste, mais en créant, à leur imitation, des beautés originales ; ce qui est le vrai caractere de la vérité & des choses neuves.

C'est pourquoi, selon moi, un Orateur, une fois qu'il a appris la rhétorique, doit s'en servir seulement pour ÊTRE SUR, *comme on dit,* DE SON FAIT, *& pour sçavoir discerner de quelle espece sont les figures qu'il enfante : mais toutes ses espé-*

sans être enflé ; & que votre premiere période sur-tout annonce quelque chose de grand. Je compare le début d'une Oraison funebre au portique d'un temple ; je juge de la beauté de l'édifice, si j'y trouve de la majesté.

Faites voir, de la maniere la plus forte, la mort renversant les trônes ; brisant les sceptres, foulant à ses pieds les tiares, flétrissant les couronnes ; & placez sur ces débris le génie de Benoît, comme n'ayant rien à craindre des ruines du temps, comme défiant la mort de ternir sa gloire & d'effacer son nom.

Détaillez ses vertus ; analysez ses écrits ; & par-tout faites voir une ame sublime qui auroit étonné Rome païenne, qui édifia Rome Chrétienne, & qui s'attira l'admiration de l'univers.

En un mot, éclairez, tonnez, mais en ménageant des nuages qui fassent plus vivement sor-

tutte le sue speranze deono fondarsi sull' entusiasmo, che la verità va ad eccitar nella mente, per mezzo dè violenti impulsi che dà il cuore, quando ce la rappresentiamo al vivo.

Esaminate questo mio parere, e se vi piace, abandonate affatto la Rettorica, ed in contraccambio ingegnatevi di ebriarvi dell' idea delle tante qualità eminenti, e veramente straordinarie nel secol nostro, che adornarono il magnanimo Bened. XIV. Io son di sentimento, che allora sortirà dalla vostra bocca, naturalissmamente, un eloquenza maschile, che richiamando ne' vostri uditori la di lui memoria, ancor fresca, s'impadronirà in maniera de' loro animi, che non solamente vi ascolteranno con attenzione, ma rapiti dal ritratto d'una virtù sì pura, non si stancheranno mai di sentirvi, quando anche la vostra Orazione funebre durasse un giorno intiero.

rances doivent se fonder sur l'enthousiasme que la vérité tend à exciter dans l'esprit par le moyen des violentes impulsions que donne le cœur, quand il se la représente au vif.

Examinez non-seulement sur ce point, & s'il est de votre goût, abandonnez tout-à-fait la rhétorique, & en place tâchez de vous enivrer des idées de tant de qualités éminentes & vraiment extraordinaires pour notre siecle, qui ornerent le magnanime Benoît XIV. Je pense qu'alors sortira très-naturellement de votre bouche une éloquence mâle, qui, en rappellant à vos auditeurs son souvenir encore frais, se rendra tellement maîtresse de leur esprit, que non-seulement ils vous écouteront avec attention, mais que, ravis par le portrait d'une vertu si pure, ils ne se lasseront jamais de vous entendre, quand même votre Oraison funebre dureroit un jour entier.

tir la lumiere, & qui forment des contrastes frappans.

Mon imagination s'allume, quand il s'agit d'un aussi grand Pape que Benoît, ce Pontife regretté des Protestans mêmes, & qui ne pouvoit être peint que par un Michel-Ange.

Si je me suis étendu sur cet article, c'est que je sçais que vous pouvez facilement saisir ce que je vous recommande. Une Oraison funebre n'est belle qu'autant qu'elle est pittoresque, & que la force & la vérité tiennent le pinceau. La plupart des éloges descendent dans le tombeau de ceux qu'on loue, parce que ce n'est qu'une éloquence éphémere produite par le bel esprit, & dont l'éclat n'est qu'un faux brillant.

Je serois au désespoir de voir Lambertini célébré par un Orateur qui ne seroit qu'élégant: il faut servir chacun selon son goût; & le sien fut toujours sûr & toujours bon.

Travaillez, mon

La nobiltà del soggetto scaccerà da se stesso le frasi ampollose, o basse, le metafore mostruose, e cose simili; ed il genere sublime s'impasterà talmente col genere temperato, che produrrà da se stesso ancora, quegli amabili chiaroscuri, che danno vezzi, e leggiadria all' aringo; sicchè per lo stile io fondi opinione, che non vi affatighiate molto, perchè in simili materie vien da se stesso, e non può mancare.

Mettete in vece ogni studio per fare una felice scelta del testo, ed una bella divisione : ecco la grande difficoltà, per ogni Panegirista !

Il testo dee accennare il piano di tutta l'orazione, e definire perfettamente il suo Eroe. E come trovare una proposizion generale, che abbracci, nel tempo stesso, ambidue questi punti ? Dunque bisogna

La noblesse du sujet bannira d'elle-même les phrases ampoulées ou basses, les métaphores monstrueuses, & autres choses semblables ; & le genre sublime s'amalgamera tellement avec le genre tempéré, qu'il produira encore de lui-même ces admirables *clairs-obscurs* qui donnent des charmes & de la légéreté à la harangue, *tellement que pour le style, je pense que vous ne devez pas vous gêner beaucoup, parce que dans de pareils sujets il vient de lui-même, & ne peut manquer.*

En revanche mettez toute votre application à faire un heureux choix du texte, & une belle division; car c'est là le grand embarras pour tout Panégyriste.

Le texte doit insinuer le plan de tout le discours, & définir parfaitement le héros. *Et comment trouver une proposition générale qui embrasse en même temps ces deux points ? Il est donc besoin de se mettre*

très-cher ; je verrai volontiers ce que vous jetterez sur le papier, convaincu que ce seront des traits de feu qui consumeront tout ce qui ne sera pas digne d'un tel éloge. J'en juge par les productions dont vous m'avez déja fait part, & où j'ai remarqué de grandes beautés. Il est temps que notre Italie perde ses *concetti*, & qu'elle prenne un ton mâle & sublime analogue à la vraie éloquence.

Je tâche de former par mes avis quelques jeunes Orateurs, qui prennent la peine de me consulter; & je m'efforce, autant qu'il est possible, de les dégoûter de ces disparates qui mettent continuellement dans nos discours le burlesque à côté du sublime. Les étrangers se révoltent, avec raison, contre un alliage aussi monstrueux. Les Français surtout ne connoissent point cette étrange bizarrerie : leurs discours sont souvent superficiels,

metter

metter lo spirito alla tortura, per scegliere, tra mille, quella che approssima il più, e si possa facilmente piegare al fine proposto.

Il discorso non sarà mai bello, se la divisione non è ben fatta; e voi m' imparate, che per esser ben fatta, è necessario eleggere tra le molte parti, che ha un oggetto, solamente quelle che sono più atte a pingerlo vivamente, a fine di farlo presente allo spirito di chi vi ascolta.

Ma, se si oblia qualche parte principale, la pittura riesce mancante, e se se ne accumulano più del bisogno, le idee si confondono per troppo abbondanza, e si guasta tutto, giacchè lo scopo della divisione, è la chiarezza, e la facilità. Onde quanta pazienza non è necessaria, per poter trovare il giusto punto, tanto in riguardo alle parti integranti, che alle subbiettive, o sieno inferiori?

Salvati li suddetti due punti; siate poi

l'esprit à la torture, pour choisir entre mille celle qui en approche le plus, & qui se peut facilement plier au but qu'on se propose.

Le discours ne sera jamais beau, si la division n'est bien faite; *& vous sentez que pour être bien faite, il est nécessaire de choisir, entre bien des parties que renferme un objet, celles-là seulement qui sont plus propres à le peindre vivement, afin de le rendre présent à l'esprit de quiconque vous écoute.*

Mais si l'on oublie quelque partie principale, le portrait est imparfait; & si l'on en accumule plus qu'il ne faut, les idées se confondent par le trop d'abondance, & on gâte le tout, vu que le but de la division est la clarté & la facilité. C'est pourquoi quelle patience ne faut-il pas, pour trouver le juste point, tant à l'égard des parties INTÉGRANTES, *que des parties dépendantes?*

Les deux points susdits une fois assu-

ayant beaucoup moins de substance que de surface; mais du moins on y trouve ordinairement un style soutenu. Rien de plus choquant que de s'élever au delà des nues, pour tomber ensuite lourdement.

Mes civilités à notre petit Pere, qui auroit fait merveilles sans sa déplorable santé.

A Rome, ce 10 *Mai* 1758.

talmente modesto in seminar a proposito la morale, che gli uditori non si accorgano nemmeno, che andate così riempendo questo grand' obligo che ha chiunque monta sul pulpito; ma la sentano nascere, più dal loro proprio cuore, che dalla forza delle vostre parole.

Mi spiego. Voi dovete per esempio, parlare a varie riprese del passaggio all' altra vita del vostro Eroe: E quello sarà il luogo opportuno, di presentare con vivissimi colori l'inesorabil morte che or getta a terra i troni, or sfracella i scettri, ed or mettesi sotto i piedi, fin anche le corone, e le tiare. Allora, come una miccia che basta solamente accostarsi, per dar fuoco, una sola parola basta, per riempire delle verità terribili i cuori de' vostri ascoltatori, e far che viventi discendano, in ispirito, tutti al sepolcro del Santo Padre.

Ma, allor appun-

rés, soyez ensuite tellement réservé à semer à propos la morale, que les auditeurs ne s'en apperçoivent pas, *& que néanmoins vous remplissiez cette grande obligation imposée à quiconque monte en chaire; mais qu'ils la sentent naître plus de leur propre cœur, que de la force de vos paroles.*

Je m'explique : vous devez, par exemple, parler à différentes reprises du passage de votre héros à une autre vie; & ce sera le lieu à représenter, avec les plus vives couleurs, l'inexorable mort qui tantôt renverse les trônes, tantôt brise les sceptres, tantôt foule aux pieds jusqu'aux couronnes & aux tiares. *Alors, comme une* MECHE *qu'il suffit d'approcher* POUR FAIRE FEU, une seule parole suffit pour remplir de vérités terribles les cœurs de vos auditeurs, & faire que les vivans descendent tous en esprit dans le tombeau du Saint Pere.

Mais alors il sera

to ſarà tempo, dirò coſi di reſuſcitargli ; eſponendo repentinamente agli occhi della loro mente, il genìo di Benedetto , come quello che, a cauſa delle ſue rare virtù, è ſuperiore alle ruine de' tempi, e sfida la morte d'oſcurar, ſe può, la ſua gloria, o pur di cancellare il ſuo nome dal libro degli uomini immortali.

Non dimenticate di far un analiſi delle ſue opere, per andar ſpiegando i ſuoi pregi ad uno, ad uno ; ma riluca ſopra tutto quella ſua anima eccelſa, che averebbe ſtupito anche Roma pagana, e vedaſi intanto, com' eſſendo ſtato l'edificazione, il conforto, e la gloria di Roma Criſtiana, ſi meritò, e riſcoſſe l'ammirazione di tutto l'univerſo.

In breve: il voſtro cuore s'infiammi, e ſi sfoghi indifferentemente, e come meglio gli torna, or in pianto, ed or in eſultazione; in maniera che, anche le nu-

temps de le reſſuſciter (*pour m'exprimer ainſi*), *en expoſant tout d'un coup aux yeux de leur eſprit*, le génie de Benoît, comme celui qui, à cauſe de ſes rares vertus, eſt ſupérieur aux ruines des temps, & qui défie la mort d'obſcurcir, ſi elle peut, ſa gloire, ou même d'effacer ſon nom *du catalogue* des hommes immortels.

N'oubliez pas de faire une analyſe de ſes œuvres, pour en développer le mérite de chacun en particulier; mais qu'on voie ſur-tout briller cette ame élevée, qui auroit étonné Rome la païenne ; & qu'on voie comment, ayant été l'édification, le ſoutien & la gloire de Rome Chrétienne, il a mérité & excité l'admiration de tout l'univers.

Bref, que votre cœur s'enflamme, & qu'il s'exhale indifféremment & comme bon lui ſemblera, tantôt en gémiſſemens, tantôt en cris de joie, de maniere même que les nuages ſervent à faire

vole, servano per far venir fuori, con maggior forza, la luce, e rendano più profonda l'impressione, che fa il contrasto del grand' uomo, che abbiamo perduto, colla dolce memoria di averlo posseduto tra noi, e co' grandi esempi che ci ha lasciati.

Le idee vengono a folla, e la mia immaginazione si confonde, perchè si tatta d'un Papa che fin anche i Protestanti compiangono; onde quando pure fossi un secondo *Michel-Angelo*, sarebbe forza di renunciare all' assunto di designarvene un ritratto; ma mi consolo pensando, che voi siete uomo da intendere, e da spiegarvi meglio di me.

Industriatevi solamente, che si veda sempre il gran Lambertini, e mai l'oratore; lodandolo con delicatezza, e con sobrietà, cioè evitando al possibile i fonti comuni, e facendo in maniera, che le lodi da loro stesse, sgor-

sortir avec plus de force la lumiere, & à rendre plus profonde l'impression que fait le contraste du grand homme *que nous avons perdu, avec le doux souvenir de l'avoir possédé au milieu de nous, & avec les grands exemples qu'il nous a laissés.*

Les idées se présentent en foule, & mon imagination se confond, parce qu'il s'agit d'un Pape que les Protestans eux-mêmes regrettent; c'est pourquoi, fussé-je un second *Michel-Ange, je serois obligé de renoncer à l'entreprise : mais ce qui me console, c'est de penser que vous êtes un homme qui entendez & qui vous expliquez mieux que moi.*

Appliquez-vous seulement à faire voir toujours le grand Lambertini, & jamais l'orateur; en le louant avec délicatesse & avec sobriété, c'est-à-dire, en évitant autant qu'il est possible les lieux communs, *& en faisant*

ghino dal fondo del racconto delle di lui magnanime azioni, e rimontino verso Dio, che è l'autore d'ogni bene; affinchè sorpresi, da quando in quando, i vostri uditori da queste grandi e celesti imagini, sia la loro anima commossa, ed ottenga la vostra orazione il suo fine, che è di ergere ne' loro cuori un sontuoso mausoleo, e non già d'imprimere nella lor memoria un elegante, e spiritoso epitaffio.

Certamente, che l'eleganza non è inimica di questa specie di ragionamenti, anzi un' Orazione funebre non è bella, se non in quanto è pittoresca; ma l'eleganza dee esserne un modo, e non già la sostanza, od il principale agente: altrimente gli elogi anderebbono, come pur troppo vediamo, a sepellirsi con coloro che si lodano, e passa tosto nell' oblio, quel che meritò il lodato, e quel che ne disse il

en sorte que les louanges d'elles-mêmes sortent du fond du récit de ses magnanimes actions, & remontent vers Dieu, *qui est l'auteur de tous biens*; tellement que vos auditeurs surpris de temps en temps de ces grandes & célestes images, leur ame soit émue, & que votre discours parvienne à son but, qui est d'ériger dans leur cœur un magnifique mausolée, & non pas d'imprimer dans leur mémoire une élégante & ingénieuse épitaphe.

Il est certain que l'élégance n'est pas ennemie de cette espece de discours, & que même une Oraison funebre n'est belle qu'autant qu'elle est pittoresque; *mais l'élégance doit en être un mode, & non la substance ou le principal ressort*: autrement les éloges iroient, comme nous le voyons trop souvent, s'ensevelir avec tout ce qui en est l'objet, *& on oublie bientôt également ce qu'a mérité celui qui est loué, & ce qu'en a dit celui*

lodante.

Ne è da ſtupirne, perchè quel, che ſi produce per forza, o pergioco di ſpirito, è un chiarore di pur' apparenza, e paſſaggiero; là dove tutto al contrario, quando la robuſta verità, e la bella natura tengon la penna, ne naſce un eloquenza, che reſiſte ad ogni prova, e non cede nemmeno al tempo vorace, come vediamo della famoza orazione di Plinio; benchè, queſta ſia, ſecondo il giudizio de' conoſcitori, al quanto afflettata, e benchè non ſia che 'l Panegirico d'un gentile. La ragione ne è chiariſſima: quel che è vero in ſua propria ſoſtanza, è vero ſempre, e quel che è vero in queſto ſenſo, non può mai finire di piacere, perchè gli uſi cangiano, ma la natura non cambia mai.

Io ſarei per ciò inconſolabile, ſe vedeſſi, che ſi foſſe dato il carico di far l'elogio del gran Lambertini ad un, che non ſapeſſe far

qui l'a loué.

Et il ne faut pas s'en étonner, parce que tout ce qui n'eſt qu'un effort ou qu'un jeu d'eſprit, n'eſt qu'une lueur de ſimple apparence & purement paſſagere; au lieu que quand la forte vérité & la belle nature tiennent la plume, *il en naît une éloquence qui réſiſte à toute épreuve, & qui ne cede nullement au temps deſtructeur, comme nous le voyons pour le fameux* PANÉGYRIQUE DE PLINE; *quoiqu'il ſoit, au jugement des connoiſſeurs, un peu affecté, & quoique ce ne ſoit que l'éloge d'un païen. La raiſon en eſt très-claire: ce qui eſt vrai de ſon fond, eſt toujours vrai, & ce qui eſt vrai en ce ſens, ne peut jamais ceſſer de plaire, parce que les uſages changent, mais la nature ne change jamais.*

Je ſerois cependant inconſolable, ſi je voyois qu'on eût choiſi, pour faire l'éloge du grand Lambertini, un homme qui ne

altra cosa, che esser elegante : ma son contento al *non plus ultrà*, che abbiano eletto voi, perchè dal quel poco, che mi avete fatto vedere, di altre vostre composizioni, giudico di ciò, che potete far in questa giacchè *ab ungue leonem* ; e giacchè si mette là vela secondo il vento.

Son sicuro, che non si trovare neppure una frase, che non sia ben martellata, ed in sua giusta proporzione, nè troppo lunga, nè troppo corta, un discorso tagliato non e mai robusto. E son più che certo, che partiranno dalla vostra mente tratti di fuoco che, in camin facendo per venir sulla carta, sbaraglieranno tutte quelle idee, che non son degne di entrare nell' elogio di un uomo si estraordinario, e sì cospicuo. E nel tempo stesso faranno, che l'Italia, per imitare il gran modello che rinovellate alla di lei memoria, abbandoni tutti i di

sçût faire autre chose qu'être élégant : *mais je suis content jusqu'au* NON PLUS ULTRA, *qu'on vous ait choisi ;* parce que sur le peu que vous m'avez fait voir de vos autres compositions, je juge de ce que vous pouvez faire, *vu que* AB UNGUE LEONEM, *& vu* QU'ON MET LA VOILE SELON LE VENT.

Je suis sûr qu'on n'y trouvera pas même une phrase qui ne soit bien *martelée* & dans sa juste proportion, ni trop longue ni trop courte. Un discours taillé n'est jamais robuste. Je suis plus que certain qu'il partira de votre esprit des traits de flamme, *qui, chemin faisant, pour se placer sur le papier, dissiperont toutes les idées qui ne sont pas dignes d'entrer dans l'éloge d'un homme aussi extraordinaire & aussi illustre ; & ils feront en même temps que l'Italie, pour imiter le grand modele que vous rappellez à son souvenir, abandonnera tous ses préjugés, & entre autres*

lei pregiudizi, e tra questi, quello di dar ascolto ai compositori di soli *concetti;* ma gli forzi a ritornare oramai alla fatica seria, ed al vero fonte dell' eloquenza; come per parte mia, non lascio mai di predicare a certi giovani oratori miei amici, sforzandomi, quanto mi è possibile, di alienarli da quelle assurde discordanze, che ci portano continuamente a mettere, accanto del sublime, lo stile burlesco.

In fatti cosa è mai più stravagante, che l'innalzarsi di là dalle nuvole per cader poi di piombo, e goffamente nel fango? I forestieri, e specialmente i Franzesi ce ne beffano, e ne han ragione; perchè, quantunque i loro discorsi sieno più superficiali che sostanziosi, conservano almeno l'unità dello stile, il che, sebbene non sia qualità primaria, è non però la prima a far impressione alla nostra mente, onde avviene, che si sof-

celui d'écouter ceux qui ne donnent que des *concetti*, & les forcera d'en revenir désormais à des travaux sérieux, & à la vraie source de l'éloquence; comme de mon côté je ne cesse jamais de le prêcher à certains jeunes orateurs *de mes amis*, en m'efforçant, autant qu'il m'est possible, de les détourner de ces absurdes discordances qui les portent continuellement à mettre le style burlesque à côté du sublime.

En effet, y a-t-il rien de plus extravagant que de s'élever d'un côté jusqu'aux nues, pour retomber ensuite lourdement *& platement dans la fange?* Les étrangers, & en particulier les Français, *s'en moquent*, & ils ont raison; car quoique leurs discours soient plus superficiels que substantiels, ils conservent au moins l'unité de style, *qualité qui, sans être la principale, est néanmoins la premiere à faire impression sur notre esprit : d'où il*

fre più tosto un uomo, che racconta le cose alto alto, ma con facilità, e naturalizza, che un altro che suda per abbatter l'albero intiero, ma dà più colpi al terreno, che al tronco. E quindi può dirsi, che presso i Franzesi, il giudizio si lagna, perchè lo lasciano a corto, e dicongli troppo poco; ma presso noi, il senso comune grida, perchè facciamo sovente, unioni ridicole.

Animo dunque; all' opra: E spero, che quando l'avrete finita, vorrete volentieri farla leggere al vostro vero amico, e servitor fedele,

F. L. G.

Roma, 10 *Mag.* 1758.

P. S. Vi prego di portare i miei ossequj al nostro piccolo Padre, e dirgli, quanto mi affligo, pè suoi dolorosi acciacchi, i

arrive qu'on supporte plutôt un homme qui raconte les choses uniment, mais avec facilité & d'une maniere naturelle, qu'un autre qui sue pour abattre l'arbre entier, mais qui donne PLUS DE COUPS PAR TERRE, QU'A L'ARBRE MÊME. *C'est pourquoi on peut dire que chez les Français le jugement a à se plaindre, parce qu'ils* LE LAISSENT DE COURT, *& qu'ils lui disent trop peu; mais chez nous* LE SENS COMMUN *se récrie*, parce que nous faisons souvent des assemblages ridicules.

Courage donc à la besogne : j'espere que quand vous l'aurez achevée, vous voudrez bien la faire lire à votre véritable ami & fidele serviteur,

Frere Laurent
Ganganelli.

A Rome, *ce* 10 *Mai* 1758.

P. S. *Je vous prie de présenter* mes civilités à notre petit Pere, *& de lui dire combien je suis affligé de ses douloureuses* indispositions, *les-*

quali sono una perdita per tutti.

quelles sont une perte pour TOUT LE MONDE.

Texte Italien.

LETTERA CX.

Al Signor Conte.

PRENDO, caro amico, la penna per scrivervi, e quantunque sieno già scorsì otto giorni, non so ancora, per così dire, se quel che mi è accaduto sia cosa reale, o più tosto un sogno, o un delirio di febre ardente. Mi tocco il polso, mi guardo intorno, e trovo pur troppo vero, che sono sano, e veglio. E pure quello stesso FRA LORENZO che vi ama, e che vi amò sempre teneramente, è divenuto senza saper come, nè perchè, Cardinale.

Eccovi, caro figlio, nella solitudine in cui vi siete

Traduction littérale.

LETTRE CX.

Au Seigneur COMTE.

JE prends la plume, mon cher ami, pour vous écrire. Quoiqu'il y ait déja huit jours écoulés, je ne sçais encore, pour ainsi dire, si ce qui m'est arrivé, est une réalité, ou plutôt un songe, ou un délire de fievre chaude. Je me tâte le pouls; *je me regarde de tous côtés; & je trouve cependant trop vrai que je suis sain, & que je veille. C'est cependant ce même* FRERE LAURENT, qui vous aime, & qui vous aimera toujours tendrement, qui est devenu Cardinal, sans sçavoir comment ni pourquoi.

C'est là pour vous, mon cher fils, une ample matiere à ré-

Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.

LETTRE CX.

A Monsieur LE COMTE***.

JE vous apprends, mon cher ami, dans la solitude où vous êtes pour quelques semaines, que ce FRERE GANGANELLI, qui vous aima toujours tendrement, est devenu Cardinal, & qu'il ne sçait lui-même ni comment ni pourquoi.

Il y a des événemens dans le cours de la vie dont on ne peut rendre compte: ils sont amenés par des circonstances, & ordonnés par la Providence, qui est le principe de tout.

Quoi qu'il en soit, pourpré ou non pourpré, je n'en serai pas moins tout entier à vous, & je serai toujours char-

ritirato per qualche settimana, ampia materia di meditazione. In fatti; perchè tra tanti soggetti capacissimi, è caduta l'elezione su un povero Frate? E se era scritto, che si dovesse fare quest' onore all' abito di S. Francesco, perchè è toccato in sorte ad un semplice, e pusillanimo come me, mentre che ci sono tanti Religiosi meritevoli e valenti?

È incredibile, dice il mondo, parlando del Cardinal Ganganelli, che abbia fatto un sì gran salto, senza occulti maneggi e gheminelle; ma voi mi conoscete, e sapete di più, che nel corso della vita ci accadono cose, delle quali non possiamo renderne ragione. La Providenza, che è il vero principio del tutto, le ordina, e le circostanze poi pare, che le partoriscomo.

Del resto, caro amico, la porpora non ha potuto cam-

flexions dans la solitude où vous êtes retiré pour quelques semaines. En effet, pourquoi, parmi tant de sujets très-distingués, le choix est-il tombé sur un PAUVRE FRERE? *Et s'il étoit écrit que cet honneur dût être fait à l'habit de S. François*, pourquoi est-il tombé en partage à un simple & pusillanime comme moi, pendant qu'il y a tant de Religieux si méritans & si capables?

Il est incroyable, dit le monde, en parlant du Cardinal Ganganelli, *qu'il ait fait un si grand saut*, sans manége, sans intrigues *& sans tours de passe-passe. Mais vous me connoissez, & vous sçavez de plus* que dans le cours de la vie, il nous arrive des choses dont nous ne pouvons rendre raison. La Providence, qui est le vrai principe de tout, les ordonne, & il paroît ensuite que les circonstances les amenent.

Du reste, mon cher ami, la pourpre n'a pu me chan-

mé de vous voir & de vous obliger.

Quelquefois je me tâte le pouls pour sçavoir si c'est bien moi-même, vraiment étonné de ce que le sort qui m'éleve à une des plus grandes dignités, n'ait pas tombé de préférence sur quelqu'un de mes confreres; il y en a nombre à qui cela eût parfaitement convenu.

Tout le monde dit, en parlant du nouveau Cardinal Ganganelli: Il n'est pas croyable que, sans intrigue, sans cabale, il soit parvenu jusques-là; & cependant cela est bien vrai.

O mes livres! ô ma cellule! Je sçais ce que je quitte, & j'ignore ce que je vais trouver. Hélas! bien des importuns viendront me faire perdre mon temps; bien des ames intéressées me rendront des hommages simulés.

Pour vous, mon cher ami, persévérez dans la vertu. On est au-dessus de toutes les dignités quand on est sincé-

biarmi, onde il mio cuore arderà sempre di desiderio di servirvi e di vedervi, per quanto si può in questo mondo, felice, e contento, mediante la vostra bella perseveranza nel cammino della virtù, che è l'unico mezzo per rendersi superiore a tutte le dignità della terra. Ma pensate, caro figlio, che 'l perseverar dipende dall' evitar le occasioni, e dal diffidarsi delle proprie forze; onde abbiate per massima certissima, che, chi presume, ricade certamente.

Infilzo queste riflessioni a fine, che il piacer della notizia che vido, non vi trasporti ad obliar tutto, per andar come tanti altri a farmi, in iscritto, ed a voce, de' complimenti, che sono il mio tormento, specialmente quando vengono da parte degli amici.

Le apparenze mondane sono tut-

ger; *c'est pourquoi mon cœur brûlera toujours du desir de vous servir, & de vous voir heureux & content*, autant *qu'on peut l'être en ce monde*, moyennant votre constante persévérance dans le chemin de la vertu, qui est l'unique moyen pour se rendre supérieur à toutes les dignités de la terre. Mais pensez, mon cher fils, que la persévérance dépend du soin d'éviter les occasions, & de se défier de ses propres forces. C'est pourquoi tenez pour maxime très-certaine, que quiconque présume de soi-même, retombe très-certainement.

J'enchâsse ces réflexions, afin que le plaisir de la nouvelle que je vous donne, ne vous transporte pas à oublier tout, pour venir, comme tant d'autres, me faire, par écrit ou de vive voix, des complimens, qui font mon tourment, spécialement quand ils viennent de la part de mes amis.

Les apparences mondaines sont tou-

rement vertueux. La persévérance n'est promise qu'à la défiance de soi-même, & qu'à la fuite des occasions. Quiconque a de la présomption, doit s'attendre à des rechûtes.

Quand je pense que les papiers publics daigneront s'occuper de moi, faire passer mon nom au-delà des Alpes, pour apprendre aux diverses nations quand j'aurai la migraine, & quand je me ferai saigner, j'en ris de pitié. Les dignités sont des pieges qu'on a brillantés pour qu'on s'y laissât prendre. Peu de personnes connoissent bien les désagrémens de la grandeur. On n'est plus à soi; & de quelque maniere qu'on agisse, on a des ennemis.

Je pense comme S. Grégoire de Nazianze: il s'imaginoit, lorsque le peuple se rangeoit pour le voir passer, qu'on le prenoit pour un animal extraordinaire. Je ne m'accoutume point, je

te inganni : E se in molte cose è necessario pel bene publico, di non lacerare il falso velo, che le copre; ma passar docilmente per dove passan gli altri; qual consolazione resterebbe ad un uomo, se non potesse sfogarsi co' suoi amici?

Ed in verità; oh il bel guadagno, che ho fatt' io! questa dignità, che pare, per dir così, che beatifichi un uomo in questo mondo; quanto non è terribile, e crudele? Basta dire, che dee respondersi à Dio, sulla propria anima, di quelle cose stesse, che quando si era un particolare, era qualche volta un merito di stringer le spalle, ed uniformarsi al deciso. Basta riflettere, che se allora io m'ingannava in consigliando altrui non potea nuocere, se non ad alcuni particolari; ma oggi un mio consiglio potrebbe far male all' intiera greggia di Gesù-Christo. In una pa-

tes des tromperies; *& si en plusieurs choses il est nécessaire, pour le bien public, de ne pas déchirer le voile trompeur qui les couvre, mais de passer avec docilité par où en passent les autres, quelle consolation resteroit à un homme, s'il ne pouvoit pas se décharger le cœur vis-à-vis de ses amis?*

Et en vérité, ô le beau profit que j'ai fait! Cette dignité qui paroît, pour ainsi dire, mettre un homme en ce monde au comble du bonheur, combien n'est-elle pas terrible & cruelle! Il suffit de dire qu'on doit répondre à Dieu sur son ame des choses même sur lesquelles, lorsqu'on étoit simple particulier, c'étoit quelquefois un mérite de baisser les épaules, & de se conformer à ce qui a été décidé. Il suffit de faire réflexion que si alors je me trompois en donnant des conseils, je ne pouvois nuire qu'à quelques particuliers; mais aujourd'hui un de mes conseils pourroit nuire au troupeau entier de Jesus-Christ. En un mot,

l'avoue, à cet usage; & si c'est là ce qu'on appelle grandeur, je lui dirois volontiers adieu. Je regarde tous les hommes comme mes freres: je suis enchanté quand les plus malheureux me parlent & m'approchent.

On dira que j'ai les façons roturieres; & je ne crains point ce reproche; car je n'appréhende que l'orgueil. Il est si subtil, qu'il fera son possible à dessein de me pénétrer & de me saisir; mais je verrai le néant qui est en moi, & qui m'environne: c'est le meilleur moyen de repousser l'amour-propre.

N'allez-pas vous aviser de me faire un compliment quand vous viendrez me voir, c'est une marchandise que je n'aime pas, & sur-tout de la part d'un ami. Mais voilà des visites; c'est-à-dire tout ce qui me contrarie, & ce qui me rend depuis quelques jours insupportable à moi-même. La

rola, basta considerare, che la coscienza del Santo-Padre è, in una certa maniera di dire, discaricata su quella de' Cardinali; perchè questi sono rigorosamente tenuti *in solido* a vigilare, a resistere, ed a rappresentargli non solo una, ma due e trevolte l'utile, ed il danno della Christianità. Ed oh il laborioso, e difficile obligo!

Da una parte vengono gl'importuni per toglietvi un tempo che vi è tanto prezioso; e pure non è permesso di congedarli, perchè la buona creanza nol soffre, e perchè si rischierebbe, giacchè l'uomo pensa sempre al male, di farsi reputare per superbo.

Dall' altra parte gli adulatori, e le anime interessate vi circondano, e con simulati omaggi alimentano il vostro amor proprio; ed oh Dio, che funeste conseguenze non è da temersene!

Ed eccovi, caro figlio, qual è il vero

il suffit de considérer que la conscience du Saint Pere est, pour ainsi dire, déchargée sur celle des Cardinaux, parce qu'ils sont rigoureusement tenus solidairement à veiller, à lui résister, & à lui représenter, non-seulement une, mais deux ou trois fois, ce qui est de l'avantage ou du désavantage de la Chrétienté. O la pénible & laborieuse obligation!

D'un côté viennent des importuns vous enlever un temps qui vous est si précieux; *& cependant il n'est pas permis de les congédier, parce que l'honnêteté s'y oppose, & parce qu'on risqueroit de se faire taxer de fierté, vu que l'homme pense toujours à mal.*

D'un autre côté les flatteurs & les ames intéressées vous assiégent, & par des hommages simulés *ils nourrissent votre amour-propre; & quelle funeste conséquence, ô Dieu! n'en a-t-on pas à craindre!*

Voilà, mon cher fils, quel est le vrai

grandeur a exactement ses nuages, ses éclairs & ses tourbillons, comme les tempêtes: j'attends le calme & le moment de la sérénité. Je suis sans réserve, & au-delà de toute expression, ainsi que par le passé, votre bon & vrai serviteur, &c.

A Rome, ce 3 Octobre 1759.

aſpetto del Cardinalato: or giudicate voi, ſe i miei veri amici debbono congratularſene meco, o pur compaſſionarmi. Ah! che io conoſco pur troppo, che rabba è. So il ben che laſcio, ma non ſo il male, che troverò nel proceloſo, ed immenſo mare, in cui m'ingolfo; onde ſoſpirando dico: O mia cara cella! o miei cari libri!

A che mi ſerve, che la Gazzette facciano paſſare il mio nome al di là dalle Alpi? e vadano annunziando alle diverſe nazioni, quando mi troverò con mal di teſta, o quando mi ſia ſtato fatto un ſalaſſo; ſe preſcindendo dalle ſuddette terribili verità, io ho perduto la mia prezioſa libertà, e ſo di certo, che in qualunque maniera, io mi comporterò, è impoſſibile che la mia condotta poſſa piacere intieramente a tutti gli uomini, non che a Dio, che giudica anche le giuſtizie.

point de vue ſous lequel il faut enviſager le Cardinalat. Or jugez ſi mes vrais amis doivent s'en réjouir avec moi, ou plutôt me porter compaſſion. Ah! que je connois bien trop ce que c'eſt! Je ſçais le bien que je quitte, mais je ne ſçais pas le mal que je trouverai dans la mer orageuſe & immenſe où je m'engage; *c'eſt pourquoi je dis en ſoupirant:* O ma chere cellule! ô mes chers livres!

A quoi me ſert-il que les Gazettes faſſent paſſer mon nom au-delà des Alpes, & aillent annoncer à diverſes nations quand je me trouverai avoir mal à la tête, ou quand on m'aura fait une ſaignée; *ſi, même en faiſant abſtraction des terribles vérités ſuſdites, j'ai perdu ma précieuſe liberté; & ſi je ſçais certainement que de quelque maniere que je me comporte, il eſt impoſſible que ma conduite puiſſe plaire entiérement à tous les hommes, beaucoup moins à Dieu, qui juge juſqu'aux juſtices mêmes?*

Quindi ogni volta, che prendo a considerare le industriose arti dell' umana politica, ne rido per compassione; perchè vedo chiaro, che coll' aver inventato quel che si chiamano onori, o ricchezze, si è proposto di adescarci, e farci piegare il collo ad un giogo, che altrimente, senza un miracolo di carità, o un portento di amor per la patria, nissun uomo accetterebbe.

C'est pourquoi, toutes les fois que je me mets à considérer les détours tortueux de la politique humaine, j'en ris de pitié, *parce que je vois clairement qu'en inventant ce qu'on appelle* honneurs *ou richesses, elle s'est proposé de nous amorcer & de nous faire plier la tête sous un joug auquel aucun homme ne se soumettroit autrement, sans un miracle de charité ou un prodige d'amour pour la patrie.*

Pochi sanno, che il peso e sempre tanto più grande, quanto più grandi appajono gli onori, e le ricchezze; e pochi pensano, che *latet anguis in herbâ.* Imperciocchè se pensassero ai crepacuori, ed ai disgusti, che sono inseparabili dalle grandezze, e dagli onori qualsivogliano; io credo fermamente, che non si troverebbe più neppure, chi volesse accettare una corona, non che un baston di comando.

Il en est peu qui sçachent que le poids est d'autant plus grand, que les honneurs & les richesses paroissent plus considérables; peu qui pensent que LATET ANGUIS IN HERBA. *C'est pourquoi si l'on réfléchissoit aux* CRÊVE-CŒURS *& aux dégoûts qui sont inséparables des grandeurs & des honneurs quels qu'ils soient, je crois fermement qu'il ne se trouveroit plus personne qui voulût accepter une couronne, beaucoup moins* UN BASTON DE COMMANDEMENT.

Ma voi mi direte; perchè,

Mais vous me di-

perchè, prevenuto, come io sono, contra le grandezze, mi sono andato mischiando in questi guai ? Ah ! caro amico, perchè bisogna, che la volontà di Dio sia fatta, e non la mia.

Del rimanente quando vedrò, che al mio apparire la gente si mette in linea, per lasciarmi passare, o per vedermi, io dirò meco stesso quel che diceva S. Gregorio Nazianzeno, che s'immaginava, che lo prendessero per un animale straordinario. Continuerò per tanto a riguardar tutti gli uomini come miei fratelli, e mi crederò onorato ugualmente, quanto mi son creduto sin ora, quando uno (sia anche il più povero di tutti) mi faccia la grazia di parlarmi, o di accostarsi a me. E se la mia nuova grandezza ne vorra mormorare, io risponderolle, che è impossibile cambiar natura, o sia un abito fatto, che presso a poco produce l'istesso effetto.

rez pourquoi, prévenu comme je le suis contre les grandeurs, me suis-je engagé dans ces malheurs ? Ah, cher ami ! c'est qu'il faut que la volonté de Dieu soit faite, & non la mienne.

Du reste, quand je verrai, à mon approche, le monde se ranger, pour me laisser passer, ou pour me voir, *je dirai en moi-même* ce que disoit *S. Grégoire de Nazianze*, qu'il s'imaginoit qu'on le prenoit pour un *ANIMAL EXTRAORDINAIRE. Je n'en continuerai* pas moins de regarder tous les hommes comme mes freres, & *je ne me croirai pas moins honoré que je ne me suis cru jusqu'à présent*, quand quelqu'un, fût-ce le plus pauvre de tous les hommes, me fera la grace de me parler ou de m'aborder : *& si ma nouvelle grandeur en veut murmurer, je lui répondrai qu'il est impossible de changer la nature, ou une habitude tellement enracinée, qui produit presque le même effet.*

Averò per conseguenza mala grazia, & le maniere goffe; ma perchè vergognarmene? Ogni uno sa, che io non son nato figlio di un gran Signore. Ma quel che potrebbe farmi vergogna veramente, sarebbe l'orgoglio; perchè se è tanto abominevole in qualunque persona si annidi; cosa dovrebbe dirsi, se alzasse bandiera in casa mia? Questo si che mi fa paura, e ne tremo già, perchè so, che è un veleno sottile, che s'insinua, quando men si teme: ma io non mi scorderò mai di S. Arcangelo, e così ricordandomi sempre i miei poveri natali, mi manterrò nello stato di potermi ridere de'vani tentativi del mio amor proprio.

Oh quante altre cose bisognerebbe che vi dicessi, per alleggerirne alquanto il mio cuore; ma si avvicina l'ora del mio nuovo martirio, cioè delle visite, nelle quali, malgrado quel

J'aurai en conséquence mauvaise grace, & des manieres grossieres; *mais pourquoi en rougir? Chacun sçait que je ne suis pas* NÉ FILS D'UN GRAND SEIGNEUR. *Mais ce qui pourroit me faire vraiment rougir*, ce seroit l'orgueil, *parce que s'il est si détestable en quelque personne qu'il* SE NICHE, *que devroit-on dire s'il levoit l'étendard dans ma maison? C'est ce qui me fait peur, & j'en tremble déja*: c'est que je sçais que c'est un poison subtil *qui s'insinue lorsqu'on le craint le moins. Mais je n'oublierai jamais* S. ARCANGELO; *& en me rappellant toujours ainsi ma naissance pauvre, je me maintiendrai en état de pouvoir me moquer des vains efforts de mon amour-propre.*

O combien d'autres choses seroit-il besoin de vous dire pour alléger un peu mon cœur! Mais voici l'heure de mon nouveau martyre qui approche, c'est-à-dire, des visites, dans lesquelles, quelque dé-

che ne ſento, è d'uopo tacermi, perchè, come ho detto, pochi ſono gli uomini, che conoſcono i mali, che ſi naſcondono ſotto le grandezze; onde correrei pericolo di ſcandalizzarli, ſe me ne lagnaſſi.

Aſpetto perciò con impazienza, che queſto tempo paſſi: e buono ſi è che ſon ſicuro, che paſſerà, perchè l'emozione è figlia della novità, onde un avvenimento non tarda mai ad invecchiare, e doppo un meſe, o due non ſe ne parla piu. Ed ecco come le grandezze, quaſi altrettante tempeſte morali, hanno anch' eſſe le loro nuvole, i baleni, ed i turbini, e laſcian vedere la ſerenità, in lontananza.

Voglia il Cielo che io la trovi preſto; e ſe la voſtra eſperienza non vi permette di aſſiſtermi co' voſtri conſigli, non ceſſate però di pregare Dio, che mi conceda il ſuo ſanto lume, e ricevetevi intanto un

plaiſir que j'en reſſente, *il eſt beſoin de me taire, parce que, comme je l'ai dit, il y a peu d'hommes qui connoiſſent les maux cachés ſous les grandeurs. C'eſt pourquoi je courrois riſque de les ſcandaliſer, ſi je m'en plaignois.*

J'attends néanmoins avec impatience que le temps paſſe; & le bon eſt que je ſuis sûr qu'il paſſera, parce que l'émotion eſt fille de la nouveauté; ce qui fait qu'un évènement ne tarde jamais à vieillir, & après un mois ou deux on n'en parle plus. Et voilà comme les grandeurs, ſemblables à autant de tempêtes *morales*, ont elles-mêmes leurs nuages, leurs éclairs & leurs tourbillons, & laiſſent voir la ſérénité dans l'éloignement.

Veuille le Ciel que je la trouve bientôt! Et ſi votre expérience ne vous permet pas de m'aſſiſter de vos conſeils, ne ceſſez pas au moins de prier Dieu qu'il m'accorde ſa ſainte lumiere, & recevez toujours une embraſſade plus ten-

abbraccio più tenero che mai, perchè il sono più che pel passato, e più che non potrei spiegare, vostro fedele amico e servitore, &c.	*dre que jamais*, parce que je suis plus que par le passé, & plus que je ne pourrois vous l'expliquer, votre fidele ami & serviteur, &c.
Roma, 3 *Ottobre* 1754.	*A Rome*, *ce* 3 *Octobre* 1754.

Je vais terminer ce tableau par deux extraits qui me paroissent devoir mériter une place ici.

Texte Italien.	*Traduction littérale.*	*Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.*
LETTERA XCIII.	LETTRE XCIII.	LETTRE XCIII.
Al medesimo (*Medico*).	*Au même Médecin.*	*Au même* (*M.****, *Médecin*).
FINISCO questa Lettera, perchè devo andar a vedere l'avvisatovi mio Milordo, che ha un pensare, ed una espressione tanto nerboruta quanto Ercole avea di forza nelle braccia. Io mi rodo, che non sia stato educato coi nostri principi, perchè son sicuro, che sarebbe stato un secondo S. Agostino. Dicesi, ch' gl' Inglesi, per le loro fatezze corporali, sieno stati chiamati	JE finis cette Lettre, parce que je dois aller voir mon Milord *dont on vous a parlé*, qui a une façon de penser & une expression aussi nerveuse *qu'Hercule avoit de force dans les bras. J'enrage de ce qu'il n'a pas été élevé dans nos principes, parce que je suis sûr qu'il eût été un second Saint Augustin. On dit que les Anglais, pour la beauté du corps, ont été appellés* ANGLI, *comme qui diroit* ANGELI : &	JE vous quitte pour aller voir un Milord qui pense fortement, & qui s'exprime de même.

Angli, quasi Angeli. Ed io, facendo riflessione a certi lanci sublimi, che suol dare la loro mente, tanto inclinata a meditare, e che i loro filosofi hanno tramandati sino a noi, dico che questa etimologia sta loro veramente bene, anche in riguardo delle facoltà spirituali. E perciò non so darmi pace, quando penso alla sciagura, che gli ha separati da noi: ma lasciamo questo punto, perchè, in vece di finire, comincierei da capo.

moi, en faisant réflexion à certains élans sublimes qu'a coutume de faire leur esprit, si porté à méditer, & que leurs philosophes ont fait passer jusqu'à nous, je dis que cette étymologie leur va vraiment bien, même à l'égard des facultés spirituelles; & pour cela je ne sçaurois être tranquille, quand je pense au malheur qui les a séparés de nous. Mais laissons cet article, parce qu'au lieu de finir, je commencerois derechef, &c. &c.

Texte Italien.

LETTERA CXXII.

Al Marchese CARACCIOLI.

RENDO a V. S. ill^ma^. grazie infinite pel libro provvistomi, intitolato: *Les derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans.* L'ho letto attentamente, e posso

Traduction littérale.

LETTRE CXXII.

Au Marquis CARACCIOLI.

JE rends *à votre Seigneurie illustrissime* des graces infinies pour le livre qu'elle m'a procuré, intitulé: *Les derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans.* Je

Traduction prétendue faite par M. Caraccioli.

LETTRE CXXII.

Au Marquis CARACCIOLI.

JE vous rends mille actions de graces, Monsieur, pour l'Ouvrage que vous avez bien voulu me faire passer, & qui a pour titre: *Les derniers Adieux de la*

dirle, che quella tal svisceratezza materna onde ha ella saputo condirlo, opera con tanta forza sull' anima, che io ne sono stato vivamente commosso, e lo riguardo non già semplicemente come un opera istruttiva, ma come un libro che appartiene al cuore, e come un trattato di educazione veramente perfetto, e compito; e quindi tanto maggiormente ne conchiudo, ch' ella avrebbe dovuto darcelo in italiano.

J'ai lu attentivement, & je puis dire que cette tendre affection maternelle, dont vous avez sçu l'assaisonner, opere avec une si grande force sur l'ame, que j'en ai été vivement touché, *& je le regarde non plus simplement comme un Ouvrage instructif*, mais comme un livre qui appartient au cœur, & comme un traité d'éducation *vraiment parfait* & complet; *& de là j'en conclus d'autant plus hardiment*, que votre Seigneurie auroit dû nous le donner en italien, &c. &c. &c.

Maréchale à ses enfans. C'est le livre du sentiment, & qui agit si fortement sur le cœur, que j'en ai été vivement attendri. Vous devriez nous le donner en italien, d'autant plus que je le regarde comme un traité d'éducation parfaitement complet, &c. &c. &c.

Je m'arrête ici. J'ai cru ne pouvoir mieux finir mes *triaples* que par le petit extrait d'une Lettre adressée au *Marchese Caraccioli* lui-même. J'ai tremblé, je l'avoue, qu'il ne renvoyât *in latino* son *marquisat*, & l'Epître si flatteuse pour l'Auteur *des derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans*.

Franchement dites-moi, *Signor Marchese*, d'après le rapprochement des trois textes dont je viens de former le tableau, que voulez-vous que nous pensions de vos *Lettres italiennes* mises en parallele avec *les françaises*? En toute ame & conscience, votre version n'est-elle pas une paraphrase libre, très-libre, on ne peut pas plus libre; si libre, qu'on n'a jamais autant abusé *des libertés de la traduction gallicane*? Rappellez-vous que dans votre Discours préliminaire

de la premiere édition (pages 21, 22), vous aviez juré, foi de Gentilhomme, que vous nous donniez une traduction *d'autant plus fidelle, que vous avez regardé comme sacrées les productions d'un Pontife tel que Clément XIV, & que vous avez même poussé l'exactitude de la traduction jusqu'à laisser les omissions de dates.* Rappellez-vous que dans la *Préface* de votre seconde édition, vous nous assurez que vous *avez revu l'Ouvrage italien*, & que *vous l'avez comparé avec la traduction française*, dans laquelle vous *avez trouvé quelques fautes que vous avez fait disparoître, pour rendre aux pensées leur véritable sens.* (P. 18.) Or *quo fato fieri dicam, Signor Marchese Caraccioli*, qu'ayant *revu l'Ouvrage italien*, & que l'ayant *comparé avec la traduction française*, votre italien renferme non-seulement grand nombre de phrases, de pensées, de figures, de sentences, de proverbes, mais même des fragmens entiers, dont on n'apperçoit pas la moindre trace dans votre français ? Par quelle opération magique, dans une *production de Clément XIV*, tellement *sacrée* que vous n'avez pas voulu y toucher, souvent ce qui se lit au haut de la premiere page italienne, ne se trouve-t-il que quatre pages plus bas dans la version française ? Par exemple, *la Lettre CIV italienne*, quoiqu'à peu près d'un caractere de la même grandeur que celui de l'Ouvrage français, renferme *seize pages* bien pleines & bien fournies, tandis que le français n'en renferme que *neuf ;* ce qu'à la seule inspection des différens textes on peut vérifier. Apprenez-nous, de grace, *Signor Marchese*, comment s'est opéré sous votre plume ce prodige de *traduction.*

Une phrase, sans doute, peut se traduire de plusieurs manieres ; mais si dans la version l'on ne trouve pas au moins la teinte des idées que renferme le texte original, on ne se contentera pas de dire que la traduction est mauvaise & infidelle, mais on assurera

qu'il n'y a pas ombre de traduction; qu'il y a au contraire une refonte totale du texte de l'Auteur : on inférera de là qu'il y a imposture ou dans l'original ou dans la copie.

Je suppose qu'un Ouvrage, sous le nom d'*Epîtres familieres de Cicéron*, vît le jour en français pour la premiere fois, & qu'on le publiât comme traduit du texte latin, dont personne n'auroit encore constaté l'authenticité. Prenons une phrase au hasard; celle-ci, par exemple : *Si benè vales, tibi gratulor; ego autem benè valeo.* Supposons qu'on traduise d'abord cette phrase de cette façon : *Si vous vous portez bien, je vous en félicite : pour moi, je me porte bien.* Qu'à cette traduction on substitue celle-ci : *Si vous jouissez d'une bonne santé, je vous en fais mon compliment; quant à la mienne, elle est très-bonne.* Cette version seroit sans doute plus élégante : mais quoique faite en d'autres termes que la premiere, elle ne feroit pas révoquer en doute l'authenticité du texte primitif, quand même personne ne l'auroit lue.

Si dans une nouvelle traduction on retrouvoit la même phrase sous cette forme : *Si vous n'avez pas la gravelle, cela est heureux; car c'est un mal douloureux : pour moi je n'ai pas la goutte;* cette traduction rapprochée de la précédente, seroit assurément très-inexacte, parce qu'elle renfermeroit une nuance des plus tranchantes. Cependant elle conserveroit dans ses idées quelque analogie éloignée avec le sens de la premiere version, par la raison que n'avoir ni la *gravelle* ni la *goutte*, c'est jouir de la santé, au moins sous ce rapport.

Mais, si au contraire, bien loin de parler *de gravelle* & *de goutte*, dans un endroit où il ne s'agit que de *santé*, & de *complimens* faits à ce sujet, on lisoit dans la nouvelle version : *Si vous n'avez pas de procès, vous êtes heureux; pour moi je n'aime pas les Procureurs;*

les lecteurs s'écrieroient en se regardant : « Quoi ! » l'Auteur d'une pareille besogne se dit *traducteur !* » En vit-on jamais un de cette espece ? N'est-ce pas » plutôt un empyrique, qui nous vend de sa drogue » sous le nom d'*Epîtres familieres de Cicéron ?* Qui » peut douter que ces *Epîtres* n'aient été fabriquées à » plaisir ? En effet, outre que personne n'a vérifié » l'ouvrage *de Cicéron*, un homme qui a le front » de nous donner des phrases de son crû sous le » nom de version, peut n'avoir pas fait plus de fa- » çon pour fabriquer tout simplement le texte origi- » nal qu'il prétend avoir traduit. »

Cela posé, *Signor Marchese*, formons un second tableau qui rapprochera la traduction de l'opérateur dont je viens de parler, de celle du commencement de la Lettre CIV, telle qu'elle est traduite par le *Signor Caraccioli*.

Texte latin de Cicéron.	*Traduction très-étonnante.*	Texte italien de la Lettre CIV, rendu littéralement.	*Traduction parallele de M. Caraccioli.*
Si benè vales, tibi gratulor; ego autem benè valeo.	Si vous n'avez pas de procès, vous êtes heureux; pour moi, je n'aime pas les Procureurs.	*Je me suis levé de bonne heure, parce qu'il ne m'a pas été possible de vous répondre hier au soir, & parce que les idées sont plus fraîches le matin.*	La perte que l'Eglise vient de faire, mon R. Pere, dans la personne de Benoît XIV, m'est d'autant plus sensible, que j'avois en lui un excellent protecteur.

Avouez, *mon cher Marchese le traducteur*, qu'il est aussi plaisant que *la perte que l'Eglise a faite dans la personne de Benoît XIV, vous ait fait lever de bonne heure, parce que vos idées sont plus fraîches le matin*, que de voir le traducteur des *Epîtres de Cicéron* trou-

ver des *Procureurs* & *des procès* là où il n'étoit question que de *santé* & de *félicitation.*

Auſſi vous parlez d'or quand vous nous dites que *les connoiſſeurs s'appercevront bientôt qu'on trouve dans les Lettres italiennes* LE TON *qui diſtingue un original d'une traduction : I conoſcitori ſi avvederanno ſubito... quel tuono che diſtingue l'originale da una traduzione.* Ah ! oui ſûrement. *Ce ton* y eſt ſi bien marqué, votre *original* eſt ſi *diſtingué* de votre *copie*, qu'on vous rendra la *dovuta giuſtizia* de l'avoir pris dans votre français ſur tout un autre *ton* que vous ne l'avez fait dans l'italien.

En effet, le *ton* du français de la *Lettre XXXVIII*, *à la Vénitienne* qui avoit traduit *Locke*, ſe reſſent de l'aménité du ſtyle qu'on doit toujours employer en écrivant au beau ſexe, lors même qu'au lieu des fleurs dont la nature veut qu'il ſe pare, il manie les épines de la *métaphyſique.* Dans votre italien, au contraire, quel langage rébarbatif ! *L'attribut principal & eſſentiel, & la qualité purement accidentelle : l'être abſolu & l'être relatif : la partie A de l'*OBJECTUM *qui frappe la partie A du* SUBJECTUM *qui reçoit l'impreſſion : la partie B qui frapperoit la partie B : les eſprits animaux qui, par la préſence des objets, déterminés à couler par le moyen du cerveau, plutôt dans des muſcles que dans d'autres, &c.* Vous conviendrez que voilà un ton des plus *metaphyſico-chirurgico*-pédanteſques, ſi jamais il en fut, & d'autant plus étonnant ſous la plume de Ganganelli, que dans la même Lettre il perſiffle l'idiome ſcholaſtique du *Capitaine Ariſtote* & de ſon Lieutenant *Scot.*

Je me ſuis, en vérité, fort amuſé du nouveau *VADIUS* employant vis-à-vis la *Philaminte* italienne *la partie B qui frappe la partie B.* Vous avez bien fait de nous ſupprimer dans le français tous ces *B ;* car jamais cette lettre initiale ne doit ſe placer ſur

les levres d'un homme de la bonne compagnie, en présence des femmes. Comment donc Ganganelli avoit-il imaginé d'aller parler de *B* à sa docte Vénitienne ? Et comment vous, *Signor Marchese*, pouvez-vous appeller tout ce jargon-là *CERTAINES TOUCHES, CERTAINS COUPS DE PINCEAU qui se donnent en italien : Nella lingua italiana certi tocchi, e certe pennellate ?*

Vous qualifiez de ce nom tout ce qu'il vous a été impossible de traduire en français, *che mi impossibili di esprimere in francese.* Si donc *la figure de la terre, le nombre, le mouvement, l'éloignement des astres, leur diametre, les antipodes de Colomb, le télescope de Galilée*, sur-tout *l'Evangile de Jesus-Christ*, qui est *le télescope de nos ames* (Voyez ci-dessus, *Lettre 38 italienne.*), n'ont point été *traduits* par vous, j'en conçois maintenant la raison ; c'est que ce sont de *CERTAINES TOUCHES & DE CERTAINS COUPS DE PINCEAU qui se donnent en italien.*

Autre TOUCHE que vous n'*avez pu traduire : Les Anglais qui, pour la beauté du corps, ont été appellés ANGLI, comme qui diroit ANGELI.* (Lettre XCIII.) Fort bien ! Mais vive l'Auteur, *comme qui diroit le vénérable Bede*, où vous avez puisé ce trait. Vous avez manqué votre coup ; il falloit renvoyer *in latino* cette réflexion *sur les Anglais ;* car le jeu de mots entre *Angli* & *Angeli* n'est sensible & piquant *qu'en latin*, & non en italien. Autre TOUCHE : *L'éloquence de Saint Cyprien comparée au sabre de Scanderberg, qui d'un seul coup abattoit la tête D'UN BŒUF : Anzi alla sciabla di Sanderbergo, che d'un colpo solo mozzava la testa ad un bue.* (Lett. CXVI ital. tom. 2, page 84.) C'est bien dommage que vous n'ayiez pu nous donner cette métaphore en français ; car c'est une belle & grande image que celle de ce grand *sabre* de *Scanderberg*, ce terrible *pourfendeur !*

Mais seroit-ce aussi une certaine TOUCHE que cette phrase de *la Lettre CXXII*, adressée *à votre Seigneurie illustrissime : L'ho letto attentamente ; je l'ai lu attentivement* (l'Ouvrage intitulé, *Les derniers Adieux de la Maréchale à ses enfans*) ? Dans votre traduction française, Ganganelli ne dit point qu'il ait *lu* ce livre de M. Caraccioli. Sans doute il vous étoit *d'une difficulté épouvantable de traduire* ces trois mots ; mais sans doute aussi, à ce que disent *vos ennemis, les gens de parti*, ayant à nous prouver après coup que Ganganelli sçavoit le français, & ayant composé votre texte italien postérieurement au français, vous avez cru devoir insérer dans l'italien que Ganganelli avoit *lu attentivement vos derniers Adieux de la Maréchale*, Ouvrage français ; d'où vos lecteurs concluroient que Ganganelli sçavoit le français à merveille : tournure assurément fort adroite, mais qui par malheur ne quadre plus avec ce qu'on avoit d'abord lu dans l'édition faite en cette langue ; car rappellez-vous que Ganganelli vous y *invite à donner cet Ouvrage en français*. Comment n'avez-vous pas vu qu'en composant votre italien, il falloit, pour n'être pas inconséquent, supprimer cette invitation ? Convenez, *Signor Marchese*, que vous avez été bien mal-avisé de ne pas nous donner encore là une CERTAINE TOUCHE.

En vain, pour chercher à nous faire prendre le change sur toutes ces TOUCHES, nous avez-vous dit que *vous avez ABRÉGÉ quelquefois, pour suivre la trace du génie du siecle, qui n'agrée point les longs ouvrages : qualche volta ho abbreviato, per andar in traccia del genio del secolo il quale le opere non gradisce di longo lavoro.* (Voyez p. v du prem. vol. ital.)

Je vous avoue, *Signor Marchese*, qui parlez si bien italien, que je ne conçois pas ce systême *d'abrégé*. Je vois bien clairement que vous avez *abrégé* ; car *la*

Lettre CX françaiſe, ainſi que toutes les autres ci-deſſus tranſcrites, n'eſt aſſurément pas de la même *ſtature* que la Lettre italienne, puiſque celle-ci eſt deux fois plus longue. Sur cet article je me donnerai donc bien de garde de vous faire la moindre querelle. Mais ce que je ne comprends pas, c'eſt que, 1°. vous dites n'avoir *abrégé que quelquefois, qualche volta ;* & cependant les trois quarts de vos *cent trente-deux Lettres italiennes* contiennent des morceaux entiers qu'on ne retrouve pas dans les françaiſes : & vous appellez cela *avoir abrégé quelquefois!* Vous êtes, *qualche volta*, *Signor Marcheſe*, d'une hardieſſe bien étonnante.

2°. Les Lettres françaiſes n'étant, comme je l'ai prouvé, non pas ce que vous appellez *un VIEIL HABIT RETOURNÉ*, mais un tiſſu de centons couſus avec art, il réſulte de là que la verſion faite en cette langue, n'eſt, de votre aveu, qu'un mélange de rognures des Lettres italiennes de Ganganelli; & comme *l'abrégé* forme la moindre partie de l'ouvrage *menuiſé* par l'Abréviateur, l'extrait ne peut jamais être que la moindre partie de l'Auteur rapetiſſé. Ainſi les Lettres françaiſes de Ganganelli ne forment pas la portion principale de ſa correſpondance épiſtolaire. Sçavez-vous ce qui réſulte de là? C'eſt qu'en liſant ces Lettres françaiſes, on ne tient rien, en croyant tenir tout : on juge Ganganelli ſur un Ouvrage qui n'eſt pas proprement le ſien, puiſque ce n'eſt qu'*un abrégé*, à ce que nous apprend lui-même le *Signor Marcheſe* qui l'a traduit. A quoi ſe réduit donc l'emphaſe de toutes ces exclamations que, par une mal-adreſſe inſigne, vous avez placées préciſément dans le Diſcours préliminaire *français? Il ſemble en effet, à la lecture de ces Lettres, voir Ganganelli ſortir du tombeau, & préſenter lui-même ſon propre portrait au ſiecle & à la poſtérité : il ſemble entendre dire aux hommes : ME VOILA*

TEL QUE J'ÉTOIS .... VOILA QUELLES FURENT..... MES PENSÉES LES PLUS SECRETES..... enfin ME VOILA TOUT MOI-MÊME.

Quoi ! *tout lui-même, tel qu'il étoit !* Doucement, *Signor Marchese*, doucement. Vous avez été trop vîte en besogne ; vous avez introduit trop tôt sur la *scene française* Ganganelli *sortant du tombeau & montrant son portrait :* il falloit réserver ce coup de théâtre pour votre *farce italienne. Trop de pétulance gâte tout.* Car ce n'est que dans les Lettres *italiennes que vous n'avez point abrégées*, où Ganganelli peut s'écrier : *Me voilà tout moi-même*, puisque dans les Lettres *françaises* vous ne nous avez donné qu'un *petit* Ganganelli.

A quoi se réduit donc ce fameux arrêt prononcé par l'enthousiasme, qui jugeant Ganganelli d'après ces Lettres françaises, & *canonisant son génie* d'après sa plume, le plaçoit au rang *des immortels ?* Je ne vois qu'un seul parti à prendre, c'est d'interjeter appel de cet arrêt, non pas *au futur Concile*, non pas *du Pape mal informé au Pape mieux informé*, mais d'interjeter appel du jugement sur le *Pape mal connu* par ses Lettres françaises, *au Pape mieux connu* par ses Lettres italiennes.

En effet, d'après le dire même du *Signor Marchese*, nous sommes forcés de trouver *deux* Ganganelli dans les deux textes totalement différens l'un de l'autre ; car M. Caraccioli, *traducteur du français* & *éditeur de l'italien*, veut absolument que nous jugions Ganganelli *d'après* ses Lettres.

Or Ganganelli, dans l'italien, nous donne des idées sans ordre & sans liaison : ce sont des cascades perpétuelles : il parle de *migraine* & de *saignée* en même temps que de la *persévérance chrétienne* (V. Lett. CX) ; de la *Gazette* en même temps que de *son humilité.* (Ibid.) Sans cesse il emploie des métaphores gigan-

tesques & burlesques : *le sabre de Scanderberg* est assimilé à la langue de *Saint Cyprien :* ses raisonnemens ne sont que des dissertations seches & abstraites, telle que sa réfutation *du systême de Locke ;* son style est lâche, diffus, pesant & monotone.

Dans le français, au contraire, ce même Ganganelli est fardé, maniéré, pincé, musqué ; il est tout en images ; il seme les figures & les fleurs à pleines mains ; il aime tant *la gaieté*, qu'il en est quelquefois bouffon : ses tableaux sont pittoresques, ses portraits sont en miniature ; il ne s'appesantit sur rien ; il effleure les matieres ; il papillonne, il persiffle, il badine ; son style est coupé, épigrammatique, antithétique ; & pour tout dire en un mot, on y voit briller le *néologisme* & *l'enluminure* à la mode.

Voilà donc *deux* Ganganelli qu'on ne prendra jamais pour *Ménechmes ;* l'un ne nous donnant que de grandes périodes italiennes dénuées de nerf, d'intérêt & de chaleur ; l'autre n'écrivant que de petites phrases sentencieuses où dominent les saillies & les pointes. Auquel des deux Ganganelli devons-nous nous en rapporter ? Lequel des deux devons-nous croire être l'Auteur véritable des fameuses Lettres ?

Le problême n'est pas difficile à résoudre, *Signor Marchese ;* d'un mot je vais trancher la difficulté. Ni l'un ni l'autre des deux Ganganelli n'aura la palme épistolaire : tous deux sont des personnages factices. Pour le Ganganelli français, la preuve en est acquise ; plus de cent pages de cet Ouvrage ont établi que c'étoit *M. le Marquis Caraccioli :* & quant au Ganganelli travesti en italien, je vais lui arracher le masque & le nommer ; il s'appelle *Signor Marchese Caraccioli*, mais un *Signor Marchese* qui n'est pas rompu à écrire en italien. Or le *Padre Maestro* Ganganelli ne peut être individuellement le même que le *Signor Marchese* Caraccioli : en outre le premier écrivoit l'ita-

lien en maître, tandis que le second l'a écrit en écolier. Donc les Lettres italiennes ne sont pas de Ganganelli.

Saisissez bien ce petit raisonnement, *Signor Marchese*. 1°. C'est M. Caraccioli qui a composé les Lettres italiennes, parce que telles qu'on nous les a données, elles se trouvent avoir une phisionomie si différente des Lettres françaises, que nécessairement l'Editeur a dû en être & en a été l'Auteur.

Nous établirons cette assertion en répondant à une question qu'on a faite lorsque les Lettres italiennes ont paru. Frappés d'y rencontrer une infinité d'idées & de phrases qui ne se trouvent pas dans le français, & de voir que cependant dans plusieurs endroits le français & l'italien se suivent de mot à mot, quelques-uns de ceux qui doutent encore de l'imposture des *Ganganelliques*, demandent si de la variété qui se trouve entre la substance du texte français & celle de l'italien, en admettant même le dernier pour un abrégé, on ne pourroit pas conclure que le texte italien porte l'empreinte *d'un original?*

Il faudroit être d'une crédulité bien niaise pour se livrer à un pareil soupçon; car cette différence du français & de l'italien est précisément un nouvel artifice de l'imposteur.

M. Caraccioli étoit trop rusé pour ne pas sentir que si, après nous avoir donné le français comme une traduction fidelle, il alloit nous donner le texte italien parfaitement conforme au premier, on s'apperceveroit aux tournures & aux idiotismes, que son italien n'eût été qu'une traduction du français. Comme cependant, n'ayant point d'original italien, il falloit bien absolument en fabriquer un, & qui, dans le fond, eût au moins quelque ressemblance & quelque analogie avec les Lettres françaises, il crut qu'il pareroit aux deux inconvéniens en étendant le texte italien, convaincu que cette paraphrase donneroit à ce texte

texte précisément cet air quelconque d'originalité qui l'embarrassoit, que le public attendoit, & dont le faussaire avoit un besoin indispensable, pour soutenir sa gageure aux yeux des sots : & voilà M. Caraccioli qui étend, qui amplifie, qui paraphrase en italien ses Lettres françaises, & qui s'écrie : *O tempora ! ó mores !* (Tom. 2, p. 89.) Ce n'est pas de l'italien, mais cela ne fait rien ; c'est toujours une idée de plus, dont il nuancera son nouveau texte. Il s'accroche même à des vers latins. *Amant alterna Camœnæ.* (Lett. ital. LXXXIII, tom. 2, p. 23.) *Latet anguis in herbâ.* (Lettre ital. CX, tom. 2, p. 28.) *Brevis esse laboro, Obscurus fio.* (Lett. ital. CXVI, tom. 2, page 88.) *Incidit in Scyllam, cupiens vitare Carybdim.* (Lettre ital. CXIX, tom. 2, page 137.) *Nota* qu'il n'y a pas un mot de tout cela dans le français. Nous nous attendions à de la prose italienne, & ce n'est pas là de l'italien : mais cela revient au même pour M. Caraccioli ; ce sont toujours dix-huit mots de plus.

Il s'est rappellé un quatrain de Métastase, & aussitôt il l'insere :

Voce dal sen fugitâ,
Poi richiamar non vale :
Non si trattien lo strale,
Quando dal arco uscì.

(Lett. ital. LXXXVIII, tom. 2, p. 51.)

Pas un mot de tout cela dans le français.

Trois autres vers se présentent encore sous la plume de notre faiseur d'italien, & il en enrichit son manuscrit.

Sola l'Etrusche voci e cribra e affina. (T. 2, p. 43.)

Fa faccia tosta, e va con lieta fronte,
Sperando che venga ogni ora un accidente. (T. 2, p. 47.)

Pas un mot de tout cela dans le français.

Pour faire dire à Ganganelli, en badinant, qu'il *sçait à peine mettre en forme quelque argument* dans le patois d'Ariſtote, M. Caraccioli ajoute tout de ſuite : *In FERISON, BARALIPTON, DARAPTI, FRISOSOMORUM.* (Lett. ital. CIII, tom. 2, p. 188.) Pas un mot de tout cela dans le français ; mais n'importe. Charmante plaiſanterie, Monſieur Caraccioli ! Comment Ganganelli, qui avoit profeſſé la philoſophie, pouvoit-il, même en badinant, écorcher ce vers technique de l'école ? En le citant exactement, n'eût-il pas pu également le tourner en ridicule ? Où a-t-il pris le *feriſon, baralipton*, pour *ferio, baralipton ?* Il n'y a pas de petit écolier de philoſophie qui ne puiſſe relever le *Pere Maître* Ganganelli, & qui ne ſoit en état de lui apprendre que *ferio, baralipton*, & non *feriſon, baralipton*, eſt la fin du fameux *Barbara, celarent, darii.* N'eſt-il pas viſible que le *feriſon* n'eſt pas une faute de typographie, mais une *ânerie* de M. Caraccioli, qui depuis long-temps a égaré ſes vieux cahiers de philoſophie ?

Enfin, pour donner une idée du talent du *Signor* qui nous donne de l'italien à la toiſe, je ſupplie mes Lecteurs de comparer *la Lettre XCI*, (P. 87 & ſuiv.) qui contient vingt-quatre mortelles pages italiennes, & à peu près onze françaiſes. Comment M. Caraccioli, travaillant ſur la longitude, a-t-il pu faire une auſſi faſtidieuſe amplification ? Qu'on liſe, & on verra que d'une vingtaine de lignes écrites en français ſur *certaines Inquiſitions*, il eſt venu à bout de faire un petit *factum* ſur le tribunal du *Saint-Office de Rome.*

Qu'on prenne la *Lettre LXXXVIII, à M. Stuart*, (Tom. 2, p. 43.) & l'on entendra Ganganelli lui dire :

Ma che peccato, che voi negligiate la noſtra lingua ! Io credo fermamente, che non vi è italiano che la conoſca così bene come voi, perchè ordinariamente noi l'impariamo dalla ſola nutrice, o al più da un poco

di lettura, sicchè rari sono quelli che sanno, per dir così, che vi sia una grammatica, ed un dizionario. Ma qual libro non è familiare a voi? Voi che non contento di conoscere a pelo le definizioni di ogni parola.

C'est bien dommage s'il négligeoit l'italien : qu'il croit fermement que les Italiens ne connoissent pas aussi bien cette langue que M. STUART, *parce qu'ordinairement ils ne l'apprennent que par leurs nourrices, ou tout au plus par un peu de lecture, &c. &c. qu'enfin tous les livres sont familiers à M.* STUART, *qui connoît à ravir la définition de tous les mots.* En vain l'on chercheroit dans le français des traces de ce compliment fait à *M. Stuart* sur ses rares connoissances en fait d'italien. Il y a sur cet article une lacune dont le motif n'est pas difficile à entrevoir ; c'est que depuis la publication des Lettres françaises, on auroit pu deviner que ce M. *Stuart* dont j'ai déterré, au commencement de cet Ouvrage, comme on doit se le rappeller, l'intimité avec M. Caraccioli, ne sçavoit pas assez l'italien pour correspondre avec Ganganelli. Il falloit par conséquent prouver que non-seulement M. *Stuart* sçavoit l'italien, mais même qu'il sçavoit *toutes les langues :* & il est bien singulier que M. Caraccioli, qui pouvoit craindre qu'on ne lui fît la même objection pour plusieurs autres personnages à qui les Lettres sont adressées, ait choisi de préférence M. Stuart, dont la qualité de *Gentilhomme Ecossais* juroit un peu plus avec celle de puriste italien. Ainsi le *Signor Marchese* a fait, comme on dit, d'une pierre deux coups ; il répond à une objection contre l'authenticité de ses Lettres, & en même temps il a l'avantage de faire de la prose italienne.

De tout ceci que conclure ? Que de toutes ces citations, & de mille autres que j'omets pour ne pas excéder mes Lecteurs, il n'y a pas un mot qui y ait trait dans le français. Et *le Signor Marchese* appelle

toutes ces additions disparates, l'*ô tempora ! ô mores !* le *latet anguis in herbâ*, *&c. &c. &c. &c. &c.* un *air original*, *un air de franchise*, *d'énergie* que *les connoisseurs appercevront sur le champ*, *& qui se trouve évidemment dans les Lettres italiennes : I conoscitori si avvederanno subito che la* FRANCHEZZA, L'ENERGIA ... *si trova evidentemente nelle Lettere italiane*, *&c.* (Tom. 1, p. iv de l'*Avvertimento al Lettore.*)

Il faut tout dire : peut-être M. Caraccioli eût choisi un autre systême pour le genre de fabrication de son italien, s'il n'eût pas été nécessité par les circonstances. Qu'on se rappelle la malheureuse aventure de la traduction faite à Florence. Furieux de s'être vu gagner de vîtesse par les Florentins, qui avoient traduit sur son français, & se trouvant dans l'impossibilité d'employer la même ressource, parce que c'eût été une gaucherie de ne pas donner à son édition italienne des Lettres originales un petit air étranger qui n'eût été imité par personne, il lui fallut, bon gré, malgré, pour que son édition n'eût aucun air de famille avec la Florentine, qui avoit suivi le français mot à mot, prendre le contre-pied, & dénaturer le fond des Lettres qu'il donnoit en italien. Telle fut la revanche du tour cruel qu'on lui avoit joué ; espiéglerie à laquelle assurément ne s'attendoient pas les Florentins ; & comme M. Caraccioli est un mortel né sous la plus heureuse étoile, on ne peut pas dire de lui : *On ne s'avise jamais de tout ;* car pour lui les difficultés se changent en moyens.

2°. Après avoir démontré que Ganganelli n'est point Auteur des Lettres italiennes, parce que j'ai pris sur le fait M. Caraccioli les fabriquant, je vais rendre l'imposture encore plus sensible, en prouvant que le texte italien de ces Lettres est farci de solécismes & de barbarismes ; d'où il sera aisé de tirer cette conséquence : Donc ces Lettres attribuées à Ganganelli

comme originales, sont supposées : car apparemment écrivant dans sa langue maternelle, il ne s'est pas avisé de violer sans cesse les regles les plus communes de la grammaire italienne.

D'abord, pour en agir loyalement avec le *Signor* Caraccioli, je le préviens que je ne le chicanerai pas sur une quantité infinie de mots, parce qu'il pourroit m'objecter qu'ils ne sont que des erreurs de typographie, & que c'étoit justement pour cela qu'il avoit cru devoir prévenir le public par la note insérée à la fin de la table du tome second, *Non ostante gli errori di sillabe*, *&c.* J'ai dévoilé ci-dessus l'artifice de cette note : mais soit ; pour le moment, faisons semblant de la prendre pour argent comptant, & en conséquence faisons grace au *Signor Marchese* sur tout ce que nous pourrons, *ad duritiam cordis*, imputer à l'inadvertance de son Imprimeur. Ainsi nous passerons l'éponge sur *padria* pour *patria*, faute répétée très-souvent dans ces Lettres ; *esaggerare* (Tom 1, p. 3.) pour *esagerare ; jo* (P. 4.) qui se prononceroit comme l'espagnol *yo*, pour *io ; pensar' AL altro* (P. 42.) pour *pensare AD altro ; il Patre Mabillon* (P. 12.) pour *Padre Mabillon ; sghizzi* (P. 102.) pour *schizzi ; donatorio* (P. 159.) pour *donatario ; et intanto* (P. 23.) pour *ed intanto*, & autres de cette espece. Tout ceci peut absolument ne passer que pour des vétilles : allons au solide.



BORDEREAU

Des Solécismes & Barbarismes italiens qui se trouvent dans le Texte italien des Lettres données sous le nom de Ganganelli, qui étoit vraiment ITALIEN*, & dont M. Caraccioli, qui se dit être* ITALIEN *d'origine, se prétend l'Editeur.*

1°. Je lis *anzi un stupore.* (Page 4.) C'est ce qui s'appelle un outrage fait au rudiment de la langue italienne, qui défend d'abréger jamais avant un mot qui commence par *s* suivie d'une autre consonne. Il falloit dire *uno stupore.*

2°. *Ella m'impara che con la di lui grazia, noi possiamo render meritorie, &c.* (page 7.) : *Elle m'apprend qu'avec sa grace nous pouvons rendre méritoires, &c.* Il falloit dire : *Ella m'insegna, &c.* car *imparare* signifie *DISCERE*, acquérir une connoissance, & non la communiquer, *DOCERE*, *insegnare.* Mais comme le *Signor Marchese* a plus d'usage de la langue françaife, où le verbe *apprendre* a les deux significations de *discere* & *docere*, il s'est tout simplement servi du mot *imparare*, parce que c'est le premier qu'il a trouvé en feuilletant le dictionnaire. Vous m'avouerez, Monsieur Caraccioli, que ce n'est pas là *un errore di sillabe*, mais au contraire une incorrection majeure, qui n'auroit pas échappé à un Italien.

De même encore (page 39.) vous avez mis, en parlant des dispositions des Romains pour les sciences : *Faciltà tale di gesti, che par che vi nascano imparati : Une telle facilité .... qu'il paroît qu'ils y naissent instruits.* Cet *imparati* est encore vicieux; il falloit *nascano instruiti.*

3°. *In altre della maniera come gli uomini son fatti, e da giudicarsi, che se i Monaci, in vece di aver eletto di non far altro, che orare, e contemplare, avessero continuato ad impiegar una parte del tempo in opere utili, il mondo non gli avrebbe tanto gridato dietro* (page 9.) : *En outre, de la maniere dont les hommes sont faits, il est à croire que si les Moines, au lieu d'avoir choisi de ne faire autre chose que prier & contempler, avoient continué d'employer une partie de leur temps en ouvrages utiles, le monde n'auroit pas tant crié contre eux.*

Il y a, *Signor Marchese*, dans votre italien un gallicisme des plus frappans, qui est cette tournure : *De la maniere dont les hommes sont faits.* Un Italien auroit pris celle-ci : *Les hommes sont faits de telle maniere que, &c. Gli uomini sono fatti di tal maniera che se i Monaci, &c.*

Autre ânerie : *Non gli avrebbe tanto gridato dietro.* Il falloit mettre : *Non avrebbe gridato lor dietro tanto*, & non pas *gli*, qui ne peut signifier, dans cet endroit, que *lui*, au datif singulier masculin.

4°. *Veddesi per le cure di S. Benedetto .... sortire a schiera da Monte-Casino* (a) *personaggi illustri, &c.* (page 11.) : *On a vu, par les soins de S. Benoît ....*

(a) Pour donner une idée de la maniere du Traducteur des Lettres de Ganganelli, citons ce morceau tout entier de la Lettre premiere italienne (P. 11.) : *In vigore di questo istituto, che unisce alla vita contemplativa di Maria, la vita attiva di Marta, veddesi, per le cure di S. Benedetto, gran conoscitore de' nostri doveri verso la patria, e verso il prossimo, sortire a schiera da Monte-Casino personaggi illustri in ogni genere, che servirono di tanti campioni alla Religione, ed allo stato.* Ce qui veut dire en français : *En vertu de cet Institut, qui unit à la vie contemplative de Marie, la vie active de Marthe, on a vu, par les soins de S. Benoît, grand connoisseur de nos devoirs envers la patrie & envers le prochain, sortir par bandes du Mont-Cassin des personnages illustres en tout genre, qui ont servi de grands défenseurs à la Religion & à l'Etat.* Par exemple, comme le célebre Abbé

SORTIR par bandes du Mont-Cassin des personnages illustres, &c.

Quoi! *sortire* pour *sortir, aller dehors.* Voilà de l'italien nouveau. Quoique *schiera* signifie proprement *rangs de soldats*, ici il est évidemment pris au figuré: mais il ne falloit pas pour cela vous servir du verbe *sortire*, que jamais en italien on n'a employé que pour signifier *faire quelque sortie* ou *se mettre en campagne*, termes militaires, *sortire in campagna.* Voyez le Dictionnaire d'*Antonini.* Il falloit mettre *escire* ou *uscire.* On retrouve encore à la page 12, *sortire*, en parlant des écrits qui sont *sortis* de *la plume des Peres de la Congrégation de S. Maur.*

5°. *Nel.... celebre Trattato de' Studi monastici, &c.* (page 13.): *Dans le célebre Traité des Etudes monastiques, &c.* Mauvais italien, *Signor Marchese:* il falloit dire *degli studi;* par la raison que les noms commençans par *s* & une autre consonne, demandent l'article *lo.* Par le même principe, au lieu de *dalle punta de' scogli* (page 15.), il faut *degli scogli*, & *degli sforzi* au lieu de *di sforzi.* (Page 40.) C'est sans doute une

Suger, Régent du Royaume sous *Louis-le-Jeune.*

M. Caraccioli va tirer grand parti de cette idée. Croiroit-on bien qu'il traduit ainsi ce morceau : *S. Benoît sentit qu'on devoit être utile à sa patrie, & il faisoit élever en conséquence des PÉPINIERES DE GENTILSHOMMES AU MONT-CASSIN. Il sçavoit les regles qu'inspire l'amour du prochain.* (P. 9, nouvelle édit. française, tom. 2.)

Oui, assurément, il y a eu *au Mont-Cassin, du temps de S. Benoît, toujours en contemplation dans son désert, une brillante école militaire. Qui en doute?*

Des pépinieres de Gentilshommes au Mont-Cassin: quelle charade, Monsieur Caraccioli! Allons, convenez que vous avez voulu flatter ici les Peres Bénédictins sur le goût dans lequel ils se mettent depuis quelque temps, de se charger des Colleges où l'on éleve la jeune Noblesse. On ne peut trop admirer l'art avec lequel M. Caraccioli, sous le nom de Ganganelli, sçait faire entrer dans ses Lettres les moindres petites circonstances du temps.

faute d'impression que *dalle punta* pour *dalla punta*.

6°. Au sujet de *S. Jean-Baptiste*, on lit : *E corrè sulle sponde del Giordano* (page 14.) : *Et il courut sur les bords du Jourdain. Corrè, il courut :* barbarisme, mon cher Editeur italien. Apprenez donc que le verbe *correre* est irrégulier au prétérit : il falloit dire *corse*. Je retrouve encore *sorte* pour signifier *il sort : Ma se sorte dal mondo* (ibidem.) : *Mais s'il sort du monde*. Au lieu de *sorte*, il falloit *esce*.

7°. *Da quando in quando* (page 15.) : *De temps en temps*. Autre bévue. Quand on veut ne pas écorcher l'italien, on se sert de cette expression : *Di quando in quando*.

8°. *Venite, ed ammirarete in sulle prime gli Apenini, &c.* (pages 17 & 18.) : *Venez, & vous admirerez d'abord les monts Apennins*. Vous, Monsieur le Marquis, homme du bon ton, devriez-vous ignorer que le mot *ammirarete* est suranné & populaire ? Il y a plus de deux cents ans que les verbes italiens terminés à l'infinitif en *are*, font au futur *erò*, & non pas *arò*. Le vrai Ganganelli eût dit *ammirerete*.

L'erreur que je releve ici n'est pas une faute d'impression, car elle est répétée ailleurs dans plusieurs autres verbes.

9°. *I vaghi ed i superbi colpi di occhio, &c.* (p. 18.) : *Des coups d'œil charmans & superbes*. Quoi ! *colpi di occhio, des* COUPS *d'œil !* O le plaisant italien, fait *à coups* de dictionnaire ! Qui ne voit, en effet, que c'est du français tout pur ? En italien on dit *occhiate*, pour *l'action de voir ;* & quand on veut exprimer une situation agréable à la vue, on dit *viste*.

10°. *Ferrara bella città, che 'l sepolcro di Ariosto, &c.* (page 21.) : *Ferrare, belle ville : . . . que le tombeau d'Arioste, &c. Di Ariosto*. Le Grammairien le moins habile auroit mis *dell' Ariosto*, parce que tous les noms propres de famille demandent *l'article dé-*

fini qui, en italien, sert à exprimer *le*, & non pas le simple *article* qu'on appelle *indéfini*.

11°. *Più la vedrete, e più vorrete vederla* (page 23.): *Plus vous la verrez & plus vous voudrez la voir*. Encore un gallicisme. On dit bien, *più e più volta*, *plusieurs fois* : *più e più negozi*, *beaucoup d'affaires* : mais dans deux membres de périodes, il faut dire, *quanto più .... tanto più*.

12°. *Deposito immenso della scienza*, *e dello spirito di tutti i Scrittori della terra*, *&c.* (page 24.): *Dépôt immense de la science & de l'esprit de tous les Ecrivains de la terre*, *&c. I Scrittori*, pour *gli Scrittori*. Direz-vous que c'est là une faute d'impression?

13°. *I superbi, e bei punti di vista*, *&c.* (page 25.): *Les superbes & beaux points de vue*. Expression française & nullement italienne, fabriquée mot à mot à l'aide du dictionnaire. Daignez, *Signor Marchese*, ouvrir *Antonini ;* il vous apprendra que *points de vue*, en italien, s'exprime par *vedute*, tout d'un mot.

14°. *I Francesi .... che danno il tuono agli altri*, *&c.* (page 25.): *Les Français, qui donnent le ton aux autres*, *&c.*

Quoi! toujours des gallicismes! Pour celui-ci, il est des plus pommés. Si les Français étoient des organistes qui donnent *le ton* aux musiciens & aux chantres, cette expression, *che danno il tuono*, pourroit devenir italienne dans ce sens ; mais prise dans le figuré, pour signifier un modele qu'on imite, elle n'est, je vous assure, qu'un idiotisme absolument français. Il est vraiment curieux de voir M. Caraccioli, pour faire goûter Ganganelli aux Français, lui faire parler sans cesse leur langue même en italien. On pourroit adresser à l'Ecrivain de ces Lettres, ce que la servante de Pilate disoit à Pierre : *Galilæus es ; loquela tua manifestum te facit.*

15°. *Talchè vi è sempre con voi di che imparare*, *&c.*

(page 54.) : *Tellement qu'il y a toujours avec vous de quoi apprendre.* Un Italien auroit dit, *vi è da imparare, il y a toujours à apprendre, &c.* On lit dans la même page, *Le opere di Newton.* Le plus mince grammairien auroit dit, *del Newton;* & au lieu de *di Berklei* (page 55.), *del Berklei.*

16°. *Oh i bel ſpettacolo per la ragione umana! &c.* (page 56.) : *Oh le beau ſpectacle pour la raiſon humaine!* Et moi je puis m'écrier : Oh le *beau* ſoléciſme! Sçachez, *Signor Marcheſe*, qu'il falloit mettre, *bello ſpettacolo.*

17°. *Degli uomini ſtravaganti, che han parſo, &c.* (page 58.) : *Des hommes extravagans qui ont paru. Han parſo* eſt une expreſſion barbare. Pour parler italien, il falloit dire, *che ſon paruti* ou *parſi.*

18°. *Che non gli è ſtato poſſibile di trovarla, &c.* (page 61.) : *Qu'il ne leur a pas été poſſible de la trouver.* Y a-t-il rien de plus contraire aux regles de la grammaire, que de mettre un ſingulier pour un pluriel? *Non è ſtato loro poſſibile :* Telle ſera la variante d'une nouvelle édition.

19°. *La prego a contertarſi, che io non dico nè di ſi, nè di no, &c.* (page 66.) : *Je la prie de ſe contenter que je ne dis ni oui, ni non, &c.* Autre ſoléciſme : il falloit mettre, *che io non dica, &c.* Permettez que je vous faſſe obſerver auſſi qu'à la page 67, vous avez mis *Monſignor* pour *Monſignore*, qui étoit indiſpenſable, parce que ce terme de qualification n'eſt accompagné d'aucune autre. Par exemple, vous êtes *Marquis :* ſi dans une lettre, vous adreſſant la parole, je voulois exprimer *Monſieur le Marquis*, je dirois, *Signor Marcheſe.* Cette qualité ne permettroit pas de mettre un *e* après *Monſignor.* Mais ſi, ſans vous *marquiſer*, je voulois vous *monſeigneuriſer*, je dirois *Monſignore*, & non *Monſignor.* Vous concevez cela maintenant.

20°. *E convengo con lei, che assi pur troppo stampato* (page 69.) : *Et je conviens avec elle qu'on n'a que trop imprimé.* Encore un gallicisme. Pour parler italien, il falloit vous exprimer ainsi, *che essi*, ou bien, *si è pur tropo stampato.* Je lis à la même page : *Far stampar io tra poco : Faire imprimer moi-même dans peu.* Il falloit, *fare stampar*, à cause de l'*s* suivie de la consonne, pour la raison que j'ai donnée ci-dessus.

21°. *Io non le nego, che la più gran parte della gente divota s'immagina, che i Spiriti celesti, &c.* (page 72.) : *Je ne nie pas que la plus grande partie des gens dévots s'imaginent que les Esprits célestes, &c.* .... *La più gran parte*, sent le français à pleine bouche. Il falloit vous servir de *la maggior parte.* Mais ce qui ne sent pas l'italien, c'est *i Spiriti*, pour *gli Spiriti.* Dites-moi donc, *Signor Marchese*, comment Ganganelli, parlant la langue de son pays, échoue sans cesse même sur les *articles* des noms ? Ce n'est cependant pas la mer à boire que ces *articles* italiens.

22°. *Dei sconsigliati, &c.* (page 75.), pour *degli sconsigliati, &c.* Autre école en fait *d'article.*

23°. *E bisogna sentirsi libero, di ogni rancore nell' animo, di ogni alterigia nello spirito, e di ogni singolarità nelle azioni* (page 76.) : *Il faut se sentir libre de toute rancune dans l'ame, de toute fierté dans l'esprit, & de toute singularité dans les actions.*

Ne cesserez-vous donc, Monsieur Caraccioli, de nous donner du français pour de l'italien. Au lieu de tous ces *libero di ogni, &c.* il falloit *libero da ogni, &c.* On dit bien, *libero della persona*, mais alors on ne marque pas le terme dont on est libre, mais le sujet qui est libre. Tous ces *di* sont répétés trop souvent dans la même phrase pour être des fautes d'impression.

24°. *A non parlarli mai, nè con ira, nè con dis-*

prezzo (page 77.) : *A ne leur parler jamais* (aux domestiques) *ni avec colere, ni avec mépris.* En voilà une, pour le coup, qui tiendra bien ici son coin. *Parlarli*, pour *parlar loro*, est un solécisme, si jamais il en fut. *Parlarli* ne seroit bon que pour exprimer le pluriel du substantif *le parler, le langage.*

25°. *Ed in vero tanto per la mia maniera di pensare, che per le inclinazioni, io averei dovuto assolutamente nascere a Parigi* (page 85.) : *Et dans le vrai, tant pour ma maniere de penser que pour mes goûts, j'aurois dû absolument naître à Paris. Nota* que c'est ici Ganganelli qu'on fait parler; & pour prouver que c'est un malheur qu'il ne soit pas né dans la capitale de la France, il parle français en voulant parler italien; car pour ne pas renier la langue de son pays, il auroit dû dire, *nascere in Parigi*, au lieu de *nascere a Parigi*, qui est un gallicisme tout crud. *L'inclinazione* de Ganganelli pour les idiotismes gallicans, auroit assurément mérité au moins des *lettres de naturalité. Monsieur, Séneque étoit-il de Rome, ou de Paris?* demande à *Valere* le joueur, son valet *Hector. Non, bourreau, il étoit de Rome*, lui répond son maître. C'est ici le cas de l'inverse : & à la question que me feroient les *Hectors*, si *nascere a Parigi*, est de l'italien *de Rome?* je leur répondrois : *Non, bourreaux, c'est* de l'italien *de Paris.*

M. Caraccioli, qui, quoique d'origine italienne, comme on sçait, est né à Paris, ce que peut-être on ne sçait pas, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de faire naître l'Italien Ganganelli à Paris, a pris le parti de lui faire regretter de n'avoir pas eu ce bonheur. Cette petite analogie entre le Marquis Caraccioli, *Editeur des Lettres*, & le *Padre Maestro* Ganganelli, *Auteur des Lettres*, ne laisse pas d'être assez singuliere. J'ai administré vingt preuves que tout simplement M. Caraccioli avoit *in vero* glissé dans les Let-

tres, *tanto la sua maniera di pensare, che le sue inclinazioni : tant sa maniere de penser, que ses inclinations.*

26°. *E senz' aver passato, come passano tutti i suoi figli, per l'infanzia, &c.* (page 94.): *Et sans avoir passé, comme tous ses autres descendans, par l'enfance, &c.*

Signor Marchese, aver passato .... per l'infanzia, &c. ne fut jamais italien, ni *d'origine*, ni *de naissance*. Le verbe *passare* ne prend pour auxiliaire le verbe *avere*, que lorsqu'il est suivi du régime simple ou l'objet qui reçoit l'action, comme *aver passato il fiume, avoir passé le fleuve.* Mais lorsque son régime est composé, il prend pour auxiliaire *essere :* ainsi il falloit dire, *esser passato per l'infanzia.*

27°. *Le virtù le più pure, e le più sublimi* (p. 92.): *Les vertus les plus pures & les plus sublimes.* Ici il ne faut que des yeux pour convenir que c'est un Français qui nous a fabriqué cet italien. Mettez-vous donc bien dans la tête, Monsieur Caraccioli, qu'on ne répete jamais l'article avant l'attribut du substantif dans la même phrase ou membre de période. Si l'Auteur de cette Lettre eût été le *Pere Ganganelli*, né à *S. Arcangelo*, il auroit dit : *Le virtù più pure e più sublimi.*

28°. *Ah ! quanto ben si vede, che tutte le Academie del mondo han bisogno di un genio sublime come il vostro, il quale presedendovi, tenghi quasi le mani sul globbo elettrico, &c.* (page 102.) ! *Ah ! qu'on voit bien que toutes les Académies du monde ont besoin d'un génie sublime comme le vôtre, lequel y présidant, tienne, pour ainsi dire, la main sur le globe électrique ! Tenghi*, qui est la seconde inflexion du singulier du subjonctif *que tu tiennes*, est un solécisme ; il falloit *tenga.* Le verbe *tenere*, fait à la premiere & à la troisieme du subjonctif *a*, comme tous ses semblables de la seconde classe en *ere.*

29°. *Cioè alla mediocrità la più ordinaria, &c.* (page 104.) : *C'est-à-dire, à la médiocrité la plus ordinaire, &c. La più*, qui forme une répétition de l'article *la* dans le même membre de période, est un gallicisme. Dans la même page, on lit : *Ai studj filosofici, Aux études philosophiques*, pour *agli studj*. Plus bas : *Un studio frivolo, Une étude frivole*, pour *uno studio*. Ces bévues reviennent trop souvent pour être imputées aux ouvriers de *Pissot, Libraio, quai des Augustins.*

30°. *Rubacchiandovi delle frasi da quà, e da là, &c.* (page 107.) : *Escamotant des phrases par-ci, par-là, &c.* Vos barbarismes, *Signor Marchese*, sont trop fréquens pour qu'on puisse dire que vous n'en faites *que par-ci, par-là. Da quà, e da là*, n'est point italien ; il falloit dire, *di quà, e di là.* Autre erreur dans la même page : *Vedo bene che non ci son riuscito, &c. Je vois bien que je n'y ai pas réussi.....* C'est encore une tournure française. Il falloit dire, *Non m'è riuscito* ou *Non ne son riuscito.*

31°. *Pardunque, ch' iddio si compiace a prescegliere le montagne, &c.* (page 115.) : *Il semble que Dieu se plaît à préférer les montagnes, &c.* Autre tournure française. Le verbe *se plaît*, dépendant de *parere*, *paroître* ou *sembler*, il falloit dire, *si compiaccia*, au subjonctif.

32°. *La santa memoria di fu vostro Signor padre, &c.* (page 126.) : *La sainte mémoire de feu Monsieur votre pere, &c. Di fu, de feu* : voilà ce qui s'appelle un gallicisme. Il falloit *del fu*, à cause du mot *Signore* qui suit, *di* n'étant que l'article indéfini.

33°. *E con quella stessa placidezza, e calma, che parlarebbe a se stesso.* (page 128.) : *Et avec la même tranquillité & le même calme qu'il se parleroit à lui-même.* Par la regle des verbes italiens terminés à l'infinitif en *are*, comme je l'ai dit plus haut, il falloit *parlerebbe*, & non pas *parlarebbe.*

34°. *Ma grande che sia la forza de' sensi, e delle passioni, &c.* (page 128.) : *Mais* GRANDE QUE *soit la force des sens & des passions, &c.* Voilà une tournure qui n'est pas heureuse, encore moins est-elle italienne. L'Ecrivain auroit dû se servir de celle-ci : *Ma per grande che sia, &c. Quelque grande que soit,* ou bien, *Sia pur grande, Elle a beau être grande.*

35°. *Se credete, che non ve ne ho fatta la dimanda con bastante umiltà, &c.* (page 132.) : *Si vous croyez que je ne vous en ai pas fait la demande avec assez d'humilité.* Phrase française. *Che non ve ne ho fatta, &c.* Un Italien auroit dit : *Che non ven' abbia fatta, &c.* parce que *credete* étant un verbe d'opinion, il régit le subjonctif.

36°. *Ma fusse mai la ragion per cui mi fugite, che voi avete forse repugnanza ad ogni sorta di ammonizioni, ovunque vengano, e placide che siano? &c.* (page 134.) : *Mais la raison pour laquelle vous me fuyez, seroit-ce que vous avez peut-être répugnance à toutes sortes de représentations,* EN QUELQUE PART QU'ELLES VIENNENT, *& quelque modérées qu'elles soient? &c.* C'est là assurément de l'italien bien étrange. *Fusse*, pour *sarebbe*, est tout-à-fait étonnant. *Ovunque vengano, Quòcunque veniant,* EN QUELQUE PART *qu'elles viennent*, pour *Ondunque vengano,* DE QUELQUE PART *qu'elles viennent*, est fait pour amuser les lecteurs. *Che siano* pourroit encore donner matiere à la critique. C'est apparemment une faute d'impression ; & votre manuscrit portoit incontestablement *sieno.*

37°. *E fa creder loro falsamente, che la Chiesa ama il perseguitare, &c.* (page 141.) : *Et leur fait croire faussement que l'Eglise aime à persécuter, &c.*

Vous oubliez encore ici que le verbe *creder* exige absolument le subjonctif : ainsi *che la Chiesa ama,* nouveau solécisme ; il falloit *ami.*

38°. *Piccola che ſia* (page 143.) : *Petite qu'elle ſoit.* Un Italien qui eût fait les Lettres, auroit mis, *per piccola che ſia, quelque petite qu'elle ſoit.* Et dans la même page, *Sforzi, vani che ſiano : Efforts, vains qu'ils ſoient*, pour *per vani che ſieno, quelque vains qu'ils ſoient.*

39°. *Sederebbe molto male ad un uomo che profeſſa eſſer morto al mondo, &c.* (page 148.) : *Il ſiéroit fort mal à un homme qui fait profeſſion d'être mort au monde, &c.* Voilà du français tout pur ; il falloit dire, *Starebbe molto male, Il ſeroit fort mal.*

40°. *E dico che quella ſteſſa ragione, che ci porta a rimproverare al Sig. Fleuri, il di lui troppo zelo per le libertà della Chieſa Gallicana, portera naturalmente i Franceſi a render il contraccambio alla di lei Opera, &c.* (page 157.) : *Je dis que cette même raiſon qui nous porte à blâmer M. Fleury de ſon trop grand zele pour les libertés de l'Egliſe Gallicane, portera naturellement les Français à prendre leur revanche ſur vos Ouvrages.* Faut-il être très-verſé dans les idiotiſmes de notre langue, pour ſentir que le *Signor Marcheſe* nous donne ici du français marqué au bon coin ? *Ci porta a rimproverare : Portera naturalmente, &c.* Quel italien ! Il falloit dire : *Induce a rimproverare*, & *Indurrà naturalmente.*

41°. *Un ſemplice depoſitario di buona fede, non ha verun diritto, di fruſtarlo del dono, &c.* (page 160.) : *Un ſimple dépoſitaire de bonne foi, n'a pas le moindre droit de le fruſtrer du don, &c. Fruſtarlo del dono.* Il falloit *fruſtrarlo ;* car *fruſtare* veut dire *fouetter.* M. Caracciolì nous donne de tout dans les Lettres de Ganganelli, juſqu'aux *étrivieres.*

42°. *In qual caſo, dopo aver eſperimentati inutili quei mezzi che detta la prudenza, &c.* (page 165.) : *Auquel cas, après avoir trouvé inutiles, par expérience, les moyens que dicte la prudence.* Fort bien, *Signor Mar-*

chefe ! Encore un folécifme. Lorfque le pronom *quale* fert de qualification, on le met avec une fimple prépofition; mais lorfqu'il eft relatif, comme ici, fignifiant *auquel cas*, il demande l'article *il*; ainfi il falloit dire, *nel qual cafo.*

43°. *Come il noftro Padre S. Francefco, il qual dicea:* IDDIO COLL' ISPIRARCI IL DESIDERIO DI FARCI RELIGIOSI, CI HA PRIVATO DELLE MOGLI; MA TEMO FORTEMENTE CHE 'L DEMONIO NON CI ABBIA DATO DELLE SORELLE *per tormentarci*, &c. (page 167.) : *Comme notre Pere S. François, lequel difoit :* DIEU, QUI NOUS A INSPIRÉ LE DESIR DE NOUS FAIRE RELIGIEUX, NOUS A PRIVÉS DES FEMMES; MAIS JE CRAINS FORT QUE LE DÉMON NE NOUS AIT DONNÉ DES SŒURS POUR NOUS TOURMENTER.

Il paroît que le Ganganelli qu'on fait parler ici, aimoit à dire le petit mot pour rire; mais *je crains fort* que les *Capucines* ou les *Clairiftes*, qui font les *fœurs des Francifcains*, ne foient pas très-édifiées des propos joyeux *du Pere Maître Ganganelli :* heureufement il n'étoit alors que Cordelier. Quoi qu'il en foit, fon Editeur a oublié de faire accorder dans fon italien *le participe* avec *le pronom.* Au lieu de *privato*, il falloit dire *privati*, à caufe du *ci*, qui fignifie *nous.*

44°. *Nè tampoco mi maraviglio, Eccellenza, che fua Maeftà medefima ha grandemente a cuore*, &c. (page 191.) : *Je ne m'étonne pas non plus, Monfeigneur, que Sa Majefté même ait tant à cœur*, &c. &c. Pour obferver les regles de la grammaire, j'aurois cru qu'il eût fallu *abbia a cuore*, & non pas *ha .... a cuore.*

45°. *È lungo tempo, che i noftri pulpiti aveano di bifogno un Oratore come V. Rev., che intraprendeffe di fcacciarne via quella dicitura vana, o poëtica, ch' eranfi adottati*, &c. (page 253.) : *Il y a long-temps que nos*

chaires avoient besoin d'un Orateur comme votre Révérence, qui entreprît d'en chasser cette élocution vaine ou poétique QU'ELLES S'ÉTOIENT ADOPTÉ, *&c.*

Où avez-vous pêché cette expression, *ch' eransi adottati, qu'elles s'étoient adopté?* Je ne dirai pas que c'est là un gallicisme, à moins que ce ne fût un dialecte usité parmi nos peres les *Sicambres*. En français on diroit, *qu'elles avoient adoptée*, & en italien, *che avevano* ou *che si avevano adottata.*

46°. *Mi piacerebbe meglio, che sieno in vostre mani le lettere di Plinio, &c.* (page 271.): *J'aimerois mieux que les lettres de Pline* SOIENT *dans vos mains, &c.* Quoi, *Signor Marchese!* parce que je vous ai mystifié sur ce qu'en italien vous nous parliez français, voulez-vous donc ne plus nous parler qu'*allemand?* Pourquoi prendre la mouche? Je vous conseille, dans votre premiere édition, de vous rapatrier avec les regles de la grammaire, & de vous rappeller que de même qu'on ne dit pas, *J'aimerois mieux que les lettres de Pline* SOIENT DANS VOS MAINS, mais FUSSENT DANS VOS MAINS, il faut mettre en italien, *fossero*, & non *sieno.*

47°. *È assolutamente necessario di esser libero* DI *qualunque prevenzione* (page 273.): *Il est absolument nécessaire d'être libre de toute prévention.*

Vous avez une prédilection marquée pour ces *di*. Je crois cependant *qu'il est absolument nécessaire* de mettre *da qualunque*, afin que votre phrase ait un petit air italien.

48°. *Da tempo in tempo* (page 280.): *De temps en temps*. Doucement, *Signor Marchese*. Ceci évidemment est encore un coup de tête. Parce que je viens de vous gronder pour avoir mis DI *qualunque*, vous me fourrez maintenant précisément un *da* où il falloit un *di*: car on ne dit pas *da tempo in tempo*, mais *di tempo in tempo.*

49°. *Per poter sentire i bei odori* (Ibid.) : *Pour pouvoir sentir les bonnes odeurs.* Que diriez-vous d'un Auteur Français qui parleroit ainsi : *Mon beau habit.* Vous partiriez d'un éclat de rire, & vous vous écrieriez : *Peste du Suisse !* Eh bien, *bei odori* est de la même force que le *beau habit.* Permettez que je vous apprenne qu'il falloit mettre *i begli odori.*

Je pourrois encore vous tracasser, si je le voulois, sur *Dominicani*, qu'on lit dans la même page, pour *Domenicani*, *les Dominicains*, dont *ce pauvre Pere Brémond* étoit Général. Vous pourriez vous en tirer en disant que c'est une bévue typographique, mais par malheur quelques lignes plus bas, on lit encore *S. Dominico*, pour *S. Domenico.*

50°. *Altri resta qual scoglio* (page 281.) : *Les uns restent comme un rocher.* Et moi je suis *pétrifié* de voir Ganganelli, *Italien*, tomber sans cesse dans la même faute, par l'ignorance où il étoit que dans sa langue jamais on n'abrége avant une *s* suivie d'une consonne. On dit *quale scoglio.*

51°. *I Religiosi, che vivono in America, se non HAN scolpito nel cuore l'Evangelo, son perduti, &c.* (page 283.) *Les Religieux qui vivent en Amérique, s'ils n'ont pas gravé dans le cœur l'Evangile, sont perdus, &c.*

Et vous, *Monsieur le Marchese*, vous devriez vous *graver* dans l'esprit que, par la raison tant de fois répétée, que jamais on n'abrége avant une *s* suivie d'une consonne, on ne peut pas dire *han scolpito*, mais *hanno scolpito.*

52°. *Perchè QUE' stessi che pajano* (page 284.) : *Parce que ceux-là même qui paroissent.* Toujours des mots abrégés avant *s* suivie d'une consonne ! Le pronom *quello* fait au plurier *quegli*, mis avant *stessi.*

53°. *E quando si sa incuterGLI un certo timore* (page 285.) : *Et lorsque l'on sçait leur inspirer une*

certaine crainte. Vous n'y pensez pas ! *Gli* ne se dit point au datif plurier, mais au datif singulier masculin. Ainsi *incutergli un certo timore*, signifie *LUI inspirer une certaine crainte.* Vous étoit-il donc si difficile de dire *incuter loro ?*

54°. *Tornera il dì sereno, ed il secolo amico DEL BUON SENSO : Le jour serein reviendra, & le siecle ami du bon sens.* (Page 289.)

L'Auteur, dans une des phrases précédentes, nous fait remarquer que *chaque siecle a son génie caractéristique, & qu'il paroît que le nôtre a quelque chose de l'aimable frivolité des Français : Ogni secolo ha il suo genio caratteristico ; ed è pare, che 'l nostro abbia quello dell' amabile frivolità Franzese.* (Page 288.)

Il est clair que celui qui a écrit cette Lettre est fort amoureux des Français. Il est naturel d'imiter ce qu'on aime. Tout en se délectant sur le chapitre de *l'amabilité des Français*, le *Signor* Caraccioli nous glisse une expression propre de leur langue. *SECOLO DEL BUON SENSO, LE SIECLE DU BON SENS*, n'a point assurément le *genio caratteristico* de l'idiome italien, mais du français. Je vous conseille, quand vous ferez réimprimer cette Lettre, de mettre *Secolo del senno.*

55°. *I pensieri, e lo stile STUPISCONO, e vi trascinano seco, pella loro energia : Les pensées & le style étonnent, & vous entraînent avec eux par leur énergie.* (Page 290.) Voulez-vous bien me permettre de vous représenter très-modestement que le verbe *stupire* ne signifie pas *étonner*, mais *s'étonner ?* Pour faire de l'italien, il falloit nous dire, *Fanno stupire, Font que l'on s'étonne*, au lieu de *stupiscono.*

56°. *Senza fare violenza alla imaginazione, ed allo spirito, per applicarsi A DELLE minuzie, &c. Sans faire violence à l'imagination & à l'esprit pour s'appliquer à des minuties.* (Page 292.) L'article partitif *delle* ne va pas à la suite de la préposition *a*, non plus

que des autres, *per*, *soprà*, POUR, SUR. Il falloit donc omettre votre *delle*, & dire *per applicarsi a minuzie*. Vous me répondrez qu'un *article* de plus ou de moins est une misere, & que précisément vous nous avertissez ici que vous méprisez *les minuties*. A la bonne heure.

57°. *Ma sarei inconsolabile, se* DASTE *nella pania de' scrupoli : Mais je serois inconsolable, si vous donniez dans la* GLU *des scrupules.* (Page 293.) Et *I scrupoli.* (Page 294.)

La glu des scrupules. Voilà qui fait image ! Je m'imagine voir, en effet, votre petit Comte, de *vaurien* qu'il étoit, devenir, malgré vos turlupinades contre les *dévotionnettes*, un dévot scrupuleux, *empêtré* jusqu'aux oreilles. Si dans votre traduction française les scrupules ne sont pas *visqueux*, c'est que la *glu* des scrupules est une de ces *certaines touches* qu'il ne vous a pas été *possible de bien rendre en français*.

Quoi qu'il en soit, le verbe *dare*, faisant *dessi, dessi, desse, dessimo, deste, dessero*, c'est probablement une distraction qui vous a fait mettre *daste*, pour *deste*. Quant à vos *scrupules*, pour nous en donner à l'italienne, il falloit, au lieu de *de' scrupoli*, DEGLI *scrupoli. Item*, *gli scrupoli*, & non pas *i scrupoli*, à cause de l'*s* suivie d'une consonne ; *à fortiori* de deux.

58°. *Sicchè meglio sarebbe per costoro che non* DASSERO *niente : De sorte qu'il seroit mieux pour ces gens-là qu'ils ne donnassent rien.* (Pages 296 & 297.) Est-ce une bévue typographique, que *dassero* pour *dessero* ? Je soupçonne que non ; car l'erreur relevée ci-dessus prouve que vous n'êtes pas rompu à conjuguer le verbe *dare*.

59°. *E tanti* COLPI DI PENNELLO *maestro, che delineano al vivo, &c. Autant de coups de maître pinceau* (ou de pinceau maître), *qui peignent au naturel, &c.* (Pages 303 & 304.)

Quoi! encore *un coup de maître Aliboron* en fait d'italien! Parce qu'en français on dit des COUPS DE PINCEAU, donc en italien c'est *colpi di pennello*, par la raison que *colpi* signifie *coups*, & *pennellò*, *pinceau*.

Vous vous rappellez bien le *colpi d'occhio*, pour des *coups d'œil?* Le *colpi di pennello* sera le pendant. Dites-moi un peu, Monsieur Caraccioli, comment, n'ayant pas assez d'usage de l'italien pour vous flatter de traduire correctement cent trente-deux Lettres, ne vous est-il pas venu à l'esprit de communiquer votre manuscrit à quelque Maître de langue italienne, ou à quelqu'un de vos amis qui la sçût assez, pour en retrancher au moins les bévues les plus grossieres? Il auroit certainement fait main basse sur *tanti colpi di pennello maestro*, italien tout-à-fait plaisant, & y auroit substitué *tante pennellatte maestre*.

60°. *Una cert'aria di sostenutezza* SIEDE BENE *ai figli de' gran Principi : Un certain air de gravité sied bien aux enfans des grands Princes*. (Page 309.)

Voilà encore le français qui vous joue un mauvais tour. Parce que dans notre langue le verbe *seoir* (verbe irrégulier de la troisieme conjugaison) signifie *convenir*, & *disconvenir*, quand il est joint à une négation, vous en avez conclu qu'il en étoit de même dans l'italien. En conséquence vous avez cherché dans votre dictionnaire, & vous avez trouvé *sedere*. Vous avez ensuite cherché *bien*, & vous avez trouvé que c'étoit *bene*. Vous avez dit : Donc *siede bene*, signifie *sied bièn*; & vous avez mis *siede bene*. Mais par malheur ce *siede bene* sied on ne peut pas plus mal. Sçavez-vous pourquoi? C'est qu'en italien on ne se sert que de cette expression *stà bene*.

61°. *Ed ecco, caro amico, come il vostro regno non cede in vere grandezze a* CHIUNQUE *altro : Et voilà, cher ami, comme votre Royaume ne cede en véritables grandeurs à aucun autre*. (Page 324.)

Êtes-vous bien sûr d'avoir trouvé dans votre dictionnaire *chiunque* avec un adjectif, lorsqu'il n'a rapport qu'à un nom de chose ? Je m'imaginois que de temps immémorial *chiunque* ne se disoit que des *personnes*, & qu'il falloit dire *qualunque altro*.

62°. *Perchè un GONFALONIERE DI S. MARINO non può acquistarsi gloriosa fama? &c. Pourquoi un GONFALONNIER DE SAINT-MARIN ne peut-il se faire une réputation glorieuse? &c.* (Page 320.)

Ceci n'est point une querelle sur l'italien de votre thême : je vais vous en faire une d'un genre tout différent, & bien plus importante. Le nom de *Gonfalonnier*, dont vous gratifiez très-libéralement le Chef de la République *de Saint-Marin*, me force de revenir sur cette Lettre, dont j'ai fait la critique au commencement de cet Ouvrage. Lorsque je me suis entretenu avec vous sur ce chapitre, la tête remplie de mille idées que faisoient naître à chaque instant les erreurs & les inepties de toute espece que je rencontrois dans vos *Ganganelliques*, il m'échappa une distraction dont je vous fais humblement l'aveu. La voici : ce fut d'appeller, avec vous, les Chefs de la République de Saint-Marin, *Gonfalonniers*, tout en prouvant contre vous qu'il y en avoit deux, au lieu d'un seul que vous supposiez. Pendant qu'on travailloit à l'impression de ma critique, différentes recherches auxquelles je me suis livré, m'ont fait découvrir, entre autres, qu'il n'y a point de GONFALONNIER à Saint-Marin ; qu'il n'y en a jamais eu, & que les Chefs de ce petit État aristocratique n'ont de titre que celui de CAPITAINES ; mais que c'est à Lucques qu'il y a un GONFALONNIER. Si vous doutez de ce fait, donnez-vous la peine de feuilleter la *Géographie de La Croix*, *& les Dictionnaires de Vosgien*, *de La Martiniere & de Baudrand*, &c. &c.

Voilà une découverte qui change assurément la

these entre nous deux : découverte infiniment précieuse, puisque n'y ayant point de *Gonfalonniers* à Saint-Marin, comment, non-seulement vous, Monsieur Caraccioli, *Editeur*, *Traducteur* (tout ce que vous voudrez), avez-vous pu adresser en *français* & en *italien* cette Lettre *au Gonfalonnier de la République de Saint-Marin*, mais encore comment Ganganelli, dans son *texte original*, a-t-il pu, en parlant de ce personnage, dont il fait une maniere de Souverain, le qualifier de GONFALONNIER, en lui disant : *Pourquoi un* GONFALONNIER *de Saint-Marin ne peut-il se faire une réputation glorieuse ? Perchè un* GONFALONIERE *di S. Marino non può acquistarsi gloriosa fama ?* Où le Pere *Maître* Ganganelli, *Italien*, a-t-il été prendre *à Saint-Marin*, qui est en *Italie*, un *Gonfalonnier ?* Comment a-t-il pu écrire une Lettre à un *Gonfalonnier* qui n'existe pas? Voilà, *Signor Marchese*, voilà une petite objection qui en vaut bien une autre. Je ne sçais comment vous allez vous y prendre pour repousser cette attaque. Pour le coup, il n'y a pas moyen, je crois, de vous en tirer en grondant les Ouvriers Imprimeurs de *Pissot* & de *Lottin*, ni votre copiste mal-adroit, qui a pris la calotte rouge d'un *Cardinal* pour le caducée d'un *Ambassadeur*. Prenez seulement garde à une chose : n'allez pas nous citer quelque Géographe ignorant, qui prétende qu'il y a un *Gonfalonnier à Saint-Marin :* car que résulteroit-il de là ? C'est que tous les Italiens attestant que les Chefs de cette petite République ne sont appellés que *Capitaines*, & non *Gonfalonniers*, ce seroit une preuve que vous avez fait précisément cette Lettre d'après votre méchant Géographe ; par conséquent que la Lettre est de vous ; *ergò*, qu'elle n'est pas de Ganganelli. Vous êtes dans une position vraiment unique. Si vous me citez un seul livre de Géographie en votre faveur, vous êtes perdu.

Revenons, non pas *à nos moutons*, mais à notre bourrique italienne.

63°. *Gli antichi filosofi, che non ebber la sorte di aver i lumi della fede, sospiravano* PRESSO *una rivelazione, &c. Les anciens philosophes, qui n'eurent pas le bonheur d'avoir les lumieres de la foi, soupiroient* PRÈS *une révélation, &c.* (Page 325.)

Ici l'Auteur ne parle ni français ni italien : car nous ne disons pas *soupirer près*, mais *soupirer après*; & les Italiens *sospiravano presso*, mais *sospiravano dietro*. Vous voyez bien que, sans vouloir en agir avec vous de *Turc à More*, on peut relever des fautes aussi lourdes.

Je n'insisterai pas sur *manea tutto* (T. 2, p. 19.), pour *manchi tutti. Avrà* (T. 2, p. 22.), pour *abbia. Venga* (T. 2, p. 23,), pour *venisse. Ultima fine* & *nostra fine* (T. 2, p. 21.), pour *ultimo* & *nostro*. En italien *fine* est du genre féminin lorsqu'il veut dire *issue d'une affaire ;* mais il est du masculin quand il signifie *but, terme*.

La source de l'erreur où le manouvrier de cette Lettre est tombé, est palpable. Il s'est imaginé que le mot *fin*, dans l'un & l'autre sens, étant du féminin en français, il en étoit de même en italien. Nouvelle démonstration que tout ce monument épistolaire est de la plume d'un Français, & d'un Français qui a eu le bonheur de *nascere a Parigi*.

Mais voici quelque chose du bon coin.

64°. *Stupirebbe il mondo;* IMMORTALIZZEREBBE *il vostro nome, &c. Etonneroit le monde, immortaliseroit votre nom, &c.* (Tome 2, page 20.)

C'est tout juste le compliment qu'on peut adresser à M. Caraccioli. En effet, cet *immortalizzerebbe*, qui ne finit point, qui est si long, si long, qu'il semble toucher d'un pôle à l'autre, est un barbarisme si rébarbatif, qu'il a de quoi plonger *dans la stupeur*

tous les Italiens, & *immortaliser* à jamais *votre* nom, *Signor Marchese :* car la paternité de cet *immortalizzerebbe* vous appartient sans contredit. Nous réclamons sa parenté ; car c'est un *remué de germain* de notre mot français *immortaliser.* Mais je desirerois sçavoir pourquoi votre dictionnaire italien ayant à votre service le verbe *immortalare*, vous n'avez pas voulu faire sortir de cette racine *immortalerebbe ?*

65°. *ROMA, 12 MAY 1753 : A ROME, CE 12 MAI 1753.* (Tome 1, page 281.)

Telle est la date de la Lettre XLII *italienne.*

En vérité, Monsieur Caraccioli *Marchese*, vous abusez de la permission. Ce n'est plus ici solécisme, barbarisme italien, pas même du gallicisme, mais du français tout pur & tout crud que vous nous donnez.

Quoi! *Roma, 12 MAY*, pour *Roma 12 MAGGIO!* Quand on apprendra que j'ai fait cette trouvaille, ce sera dans tout Paris *un rire inextinguible* (a). *Roma, 12 MAY!* Je n'en reviens point. *Roma, 12 MAY!* Permettez que je savoure tout à mon aise ce *franc italien.*

On prétend qu'*Auguste* mourant demanda à ceux qui étoient auprès de lui s'il avoit bien joué son rôle? *Fort bien*, lui répondit-on. *Battez donc des mains*, répliqua-t-il ; *la piece est finie.* En entendant le *Roma, 12 MAY, de M. Caraccioli*, caché sous le masque de Ganganelli, la patience du public ne pourra plus y tenir : de tous les coins & recoins du parterre on fera *chorus*, & l'on criera : *Baissez, baissez la toile ; la farce est manquée : sifflez, sifflez* M. Caraccioli.

En effet, est-il une preuve plus saillante, plus heureuse & plus lumineuse que vos Lettres italiennes ne sont qu'une traduction mal-adroite des Lettres fran-

(a) Expression du bon La Fontaine.

çaises ? En composant en italien la XLII[e], vous aviez sous les yeux l'édition française : vous y avez lu *A Rome, ce 12*, que vous avez traduit comme il faut. Immédiatement après, une distraction fatale est venue intercepter votre attention ; & vous imaginant toujours composer en français, vous nous avez *planté* machinalement un beau *May*, dans l'endroit où votre main auroit dû tracer le mot italien *Maggio*. On a porté votre manuscrit chez l'Imprimeur ; il a lu *Roma, 12 MAY 1753*, & il a mis *Roma, 12 MAY 1753*. Telle est en bref l'historique de la date inénarrable.

Et c'est comme cela que vous vous y prenez pour faire des *éditions italiennes !* C'est sur une production aussi bizarre & aussi informe, que votre *imagination s'allumant comme un volcan*, & les *pensées*, les *perceptions* les plus ridicules *bouillonnant dans votre tête & sur le papier d'une maniere* assurément *très-surprenante* (a), vous vous permettez cette emphatique exclamation : *ECCOLE DUNQUE COTESTE PREZIOSE LETTERE, &c. Les voici donc, ces précieuses Lettres !* ces Lettres, dont *le débit peut être appellé une explosion* (b) *!* Quelle explosion, Monsieur Caraccioli *Marchese !* Celle d'une bombe qui crêve sur la tête du mal-adroit qui l'a jetée, & dont la fumée n'a aveuglé que pour un instant les yeux du public, parce qu'on a eu le temps de lui crier, GARE LA BOMBE ! Quel autre effet est-il résulté de cette bruyante *explosion ?*

Le Français, toujours esclave de la nouveauté, & qui de la frivolité fait son unique idole, s'est jeté d'abord avec empressement sur ces Lettres tant préconisées par le parti dont elle canonisoit les maximes. Séduits par le clinquant qui brille dans cet Ouvrage, & par les bluettes qui y étincellent, les lec-

(*a*) Voyez *Lettre CXXXIV* du tome 3.

(*b*) Voyez la Préface de la seconde édition des Lettres françaises, tome 1, p. 1.

teurs superficiels ne se sont pas apperçus de l'art de cette insidieuse compilation. Calquée sur l'esprit du jour, écrite dans le style de l'amphigouri, & ornée de l'enluminure à la mode, elle avoit pour but d'intéresser & de flatter le caractere futile des Français. Vous vous étiez contenté d'appeller *intéressantes* les Lettres de Ganganelli. Arbitres souveraines de l'opinion, les femmes les ont trouvées *charmantes*. Les jeunes gens, toujours, parmi nous, l'écho du sexe, ont répété qu'elles étoient *admirables*. L'engouement s'est communiqué de proche en proche, & la séduction est devenue presque universelle.

Heureusement le prestige n'a pas été de longue durée; car bientôt cette nation légere, qui porte son inconstance jusques dans ses plaisirs, a tourné son attention sur une autre production du jour. Parut alors le quarantieme numéro de *l'Année littéraire*. Le public, toujours avide de ces feuilles immortelles, s'empressa de lire le jugement que portoit sur les fameuses Ganganelliques le Grand-Prévôt de notre littérature. Le coup dont ce judicieux Critique frappa d'une main mourante l'authenticité de ce monument épistolaire, ne fit qu'ébranler le colosse pontifical élevé à si grands frais. On n'avoit encore conçu que des soupçons de l'imposture; le doute se fortifia. Sur toutes les terres de la république littéraire on sonna l'alarme. M. l'Abbé Grosier, d'une main hardie, eut le courage d'arracher le masque qui couvroit le *pseudo*-Ganganelli; & moi j'aurai eu le plaisir de faire descendre des treteaux M. Caraccioli, après l'avoir poursuivi le long des coulisses, en lui criant, avec Regnard: *Saute, Marquis*.

Ainsi l'imposture avérée, ces Français qui faisoient leurs délices des Lettres de *Clément XIV*, se sont mis à rire de leur propre badauderie, & ont jeté là brusquement ces mêmes Lettres qu'ils dévoroient

vingt - quatre heures avant. Ainsi s'est vérifié cette maxime que j'ai mise en tête de cet Ouvrage : *VERITAS VISU ET MORA, falsa festinatione & incertis valescunt.* Maxime de *Tacite*, l'homme aux *portraits*, de l'aveu de M. Caraccioli (*a*).

D'après ces faits, je vous le demande, Monsieur le Marquis ; à quoi donc a abouti tout le fracas opéré par *l'explosion* de toute votre artillerie, si ce n'est à vous procurer des amertumes *cruelles*, qui, vous consumant *cruellement*, & *déchirant votre cœur par des douleurs inouies*, *vous* feront *tomber insensiblement dans un marasme universel*, & cela *pour avoir brûlé votre sang* dans l'ardeur du *pénible travail* de la fabrication de votre salpêtre, & pour avoir *empoisonné* (b) la doctrine de Ganganelli, & la réputation des pauvres défunts qui ne vous avoient jamais fait de mal ?

Encore si dans l'humiliante position où vous vous trouvez, vous pouviez vous flatter de jouir aujourd'hui de la crédule estime de ceux qu'un intérêt commun doit rendre les partisans aveugles de vos Lettres, ce seroit une consolation, triste & foible, il est vrai. Mais non; pour comble de disgrace, il n'y a pas jusqu'à cette ressource dont vous ne soyiez privé dans ce moment.

Car vous ne pouvez l'ignorer : on a vu ceux mêmes de *votre communion* forcés de rendre hommage à la vérité, en convenant de l'imposture des *Gangancelliques*, quoiqu'en même temps ils aient affecté de dire qu'ils regrettoient de se voir arracher le plaisir de croire que les Lettres avoient Ganganelli pour Auteur.

(a) *Voyez* tome 3 des Lettres de Ganganelli, page xvj de l'Avertissement.

(*b*) Tous les mots soulignés dans cet *alinéa* sont allusion à ceux qui se lisent dans la *Vie* de Ganganelli, au sujet de sa maladie & de sa mort. *Pag.* 246, 247, 274, 275, 301.

Ainſi la rédaction de ce recueil ténébreux étoit tellement une affaire de parti, qu'en rendant les armes à la vérité, on a regretté qu'elle n'ait pu servir d'inſtrument à la paſſion. De quoi n'eſt donc pas capable l'animoſité de cette ſecte, puiſqu'elle a oſé ſe revêtir des infules ſacrées du Vicaire de Jeſus-Chriſt ?

Qu'il eſt à plaindre, Ganganelli, doublement malheureux d'avoir été contraint de faire le ſacrifice d'une Société dont les ſervices ſembloient devoir ſuſpendre le coup dont il l'a frappée, & en même temps d'avoir, par ce rigoureux ſacrifice, fourni, non pas aux amis de l'autorité du Siege qu'il occupoit, mais du décret fatal lancé par lui, le prétexte d'outrager ſa mémoire, en lui attribuant le monument le plus inſigne de l'impoſture la plus ſcandaleuſe !

En vain, employant le langage du zele, le parti diroit qu'il ne fonde ſes regrets de ne pouvoir attribuer ces Lettres à Ganganelli, que ſur ce que le génie qui y brille, ſuppoſant des talens ſupérieurs, feroit rejaillir ſur l'Egliſe la gloire que ſon Chef emprunteroit des Lettres dont il ſeroit l'Auteur. Défaite artificieuſe. Quoi ! dans toute la ſuite des Pontifes qui ont ſucceſſivement occupé la chaire Apoſtolique, n'y auroit-il donc eu que Ganganelli qui eût écrit des Lettres intéreſſantes, dignes de paſſer en notre langue, & d'être accueillies comme autant de chefs-d'œuvre ?

Pour ne parler que des Papes qui ont vécu dans des temps moins éloignés de nous, qui plus que Benoît XIV a poſſédé des qualités analogues au génie du ſiécle ? Son ſçavoir, reconnu de toute l'Europe, a laiſſé des monumens qui lui ont fait une réputation éclatante. Eſtimé, chéri pour les lumieres de ſon eſprit & l'aménité de ſon caractere, il a ſçu

réunir le ſuffrage unanime de toutes les Communions. Conſulté de toutes parts, comme Chef de l'Egliſe, & comme un Sçavant diſtingué, il a dû néceſſairement avoir des rapports qui n'ont pu que faire naître une correſpondance pleine de charmes & d'intérêt. Cependant la collection de ſes Lettres n'a point encore paru. Par quelle fatalité la deſtinée de *Benoît XIV* a-t-elle cette différence avec celle de *Clément XIV?* Pourquoi M. Caraccioli, qui ſe donne depuis quelque temps comme bréveté pour recueillir tout ce qui concerne les Papes, ne nous a-t-il pas donné encore les Lettres du *grand Lambertini*, en même temps qu'il publioit celles de *l'immortel* Ganganelli ? Pourquoi ? Tranchons le mot : *c'eſt que Benoît XIV n'a pas détruit les Jéſuites.*

Cette réflexion ſimple & naturelle, qui donne la clef de toute la machination épiſtolaire, a fait une telle impreſſion, même ſur l'eſprit de l'artificieux Ecrivain, que pour en affoiblir la force, il s'eſt enfin déterminé à annoncer qu'il alloit mettre auſſi au jour les Lettres de *Benoît XIV*.

Vos premiers eſſais dans l'art de fabriquer des Lettres, ont été ſi malheureux, Monſieur Caraccioli, que vous devez bien vous attendre que le public ſe tiendra déſormais ſur ſes gardes contre tout ce qui ſortira de votre attelier. Mais les Lettres de Benoît XIV, fuſſent-elles véritables, n'étonneront perſonne, & n'exciteront pas même l'enthouſiaſme des têtes les plus exaltées, par la raiſon que Lambertini a prouvé qu'il étoit capable d'écrire quelque choſe de bien plus important que des Lettres.

Ainſi n'en réſultera-t-il rien en faveur de celles de Ganganelli, pas même en faveur de la candeur & de la ſimplicité des vues qu'afficheroit l'Editeur des *Bénédictines*. Pourquoi ? C'eſt qu'il ſera toujours vrai de dire que cet Ouvrage n'aura dû le jour qu'au

reproche

reproche qu'on vous a fait depuis la publication des *Clémentines*, d'avoir été si long-temps sans avoir eu l'idée de donner la correspondance de *Benoît XIV*. Ainsi, quand vous seriez encore assez hardi pour tenter de nouveau la curiosité publique, même par la traduction des Lettres authentiques de Lambertini, la vérité, sous votre plume, ne sera regardée de votre part, que comme un mauvais artifice de plus, parce qu'elle sera le fruit tardif d'une objection dont vous aurez senti toute la force.

Cette mal-adresse viendra mettre le comble à toutes celles dont déja vous vous trouvez atteint & convaincu : car si le recueil de vos Lettres est le monument de l'imposture la plus noire, il est encore le plus gauche de tous les mensonges. Montrons, en effet, que c'est à pure perte que vous l'avez enfanté, puisqu'il étoit inutile au but ténébreux que vous vous proposiez.

Quel étoit votre projet & celui de vos consorts dans *l'explosion* des ineffables Ganganelliques ? C'étoit de convaincre cette partie *moutonniere* du genre humain, appellée le vulgaire, que le grand & très-grand Ganganelli avoit sacrifié, pour les raisons les plus graves, les antagonistes du parti dont vous portez les couleurs ; & que ce même Pape, à son tour, avoit été la victime de l'arrêt fatal prononcé contre eux.

Or, pour remplir cet objet, qu'aviez-vous besoin de décocher contre eux de nouveaux traits envenimés ? Que vous falloit-il de plus que *la Vie* de Ganganelli, dont tout le systême étoit de présenter votre Héros comme le plus vertueux & le plus érudit des mortels, & où vous aviez eu l'art, en répandant d'une main quelques fleurs artificielles sur la tombe de la Société, de verser de l'autre le fiel le plus amer sur la cendre de ces infortunés ?

D'après cette manœuvre perfide, votre coup étoit

porté, la plaie funeste étoit faite; le parti avoit de quoi assouvir sa haine implacable ; & vous, Monsieur Caraccioli, quoique l'atrocité d'une telle imputation dénuée de preuves, vous eût fait regarder par les ames honnêtes, comme le plus impudent calomniateur, cependant, aux yeux du public, vous n'encouriez pas le reproche humiliant d'avoir fabriqué de différens lambeaux de vos Ouvrages deux cents Lettres, pour les attribuer modestement à un Pape: confusion à laquelle il étoit d'autant plus important pour vous d'échapper, que la preuve acquise d'une pareille imposture, n'étoit pas facile à détruire, & comportoit avec elle un odieux mêlé de ridicule. Qui ne sent, en effet, que jamais persifflage ne fut plus fait pour désopiler la rate, que celui qui tombe sur un original d'abord *Manseau*, puis brusquement devenu *Marquis Italien*, s'emparant, à la mort de Ganganelli, de ses dépouilles, & qui, affublé de ses habits pontificaux, se cache derriere une gaze transparente, & s'imagine sérieusement que personne ne le voit?

Au contraire, dans le récit purement historique de la Vie de Ganganelli, en qualité d'Ecrivain qui ne donniez même que des mensonges & des calomnies, vous pouviez toujours trouver votre justification dans l'infidélité des mémoires qu'on vous avoit fournis. A l'aide de ce préjugé favorable à tous les Historiens, vous n'eussiez pas paru choquer les vraisemblances. Ainsi en mettant votre réputation à couvert du côté des faits, votre malignité avoit de quoi se dédommager amplement du côté du style & de la composition; objets sur lesquels ne pouvoit frapper l'accusation d'imposture.

Telle étoit la marche que vous deviez suivre, tel le procédé qui auroit dû annoncer au public le rusé panégyriste de Ganganelli. Votre méchanceté n'y eût rien perdu, & votre plan n'en eût été que plus sûrement & plus prudemment combiné.

Mais point du tout ; à *la V.e* vous avez joint les *Lettres*, & vous avez tout gâté. Vous en concevez aujourd'hui les regrets les plus cuisans ; mais regrets inutiles & impuissans.

Je me fais une idée de la situation de votre esprit horriblement agité depuis un an. Quand rentré au fond de votre cœur, vous vous trouvez vis-à-vis de vous-même, ou que vous êtes étendu dans votre lit pour y goûter les douceurs du sommeil, combien de tristes & d'ameres pensées doivent troubler votre repos ! Je m'imagine vous entendre exhaler votre douleur en ces termes :

« Mon projet a échoué ! Le public m'a deviné ! » Je suis la fable de tout Paris ! En vain je parois faire » bonne contenance : sur le visage même de ceux qui » avoient intérêt de soutenir les Lettres de Ganga- » nelli, je lis ma honte & mon ignominie. J'ai beau » me mettre à la torture pour répondre aux critiques » qui m'ont démasqué ; j'ai beau adresser des *Remer-* » *ciemens* à l'Auteur de *l'Année littéraire* ; j'ai beau » écrire des Lettres bouffonnes sous le nom de *Frere* » *François*, & d'un *Académicien des Arcades* ; j'ai » beau faire donner des *défenses* d'écrire contre mes » Lettres ; j'ai beau insérer des articles de ma main » dans le *Journal des Arts* (a) ; je ne puis me dissi- » muler mon malheur. Hélas ! je viens d'apprendre » qu'on avoit offert les deux tomes des Lettres de » Ganganelli françaises ou italiennes, *tout neufs*, & » *bien reliés*, pour la somme de *quarante sous* (b) ; & » une proposition aussi mesquine n'a pu émouvoir la » froide apathie des acheteurs.

» O rage ! ô désespoir ! Il n'y a pas jusqu'aux Im-

(*a*) Ce qui est arrivé plusieurs fois à M. Caraccioli : son style l'a décelé. Qu'il juge, d'après cela, si le public est aussi bête qu'il l'imagine.

(*b*) Le fait est très-vrai, & fort récent.

» primeurs étrangers qui, pour déſigner mon nom » dans les Ouvrages que j'ai faits poſtérieurement aux » Lettres, ne mettent ſans façon, dans le frontiſ- » pice, PAR L'AUTEUR, au lieu de mettre PAR L'E- » DITEUR des Lettres de Ganganelli.

» Si dans une ville comme Paris, où ma préſence, » les mouvemens que je me donne, & mon crédit » dans la *Librairie*, dont j'ai fait fermer toutes les » preſſes (*a*) à mes antagoniſtes, doivent fortifier le » parti de ceux qui ſont tentés de croire aux Lettres, » je vois une défection auſſi conſidérable, que doit- » ce donc être dans les provinces, où mon abſence » doit laiſſer aux preuves contre les Lettres, toute » leur énergie, & à la vérité tout ſon empire ſur » des eſprits loin du foyer de mes manéges & des » préjugés? Si, pour comble de fatalité, les perſon- » nages à qui j'ai cru devoir faire des confidences, » dont je ne prévoyois pas dans le temps les ſuites » funeſtes, alloient ſe ranger du côté de mes agreſ- » ſeurs, & publier certaines démarches délicates, » donner copie de *certaines Lettres*, que deviendrois- » je? Je ſerois perdu ſans reſſource : il ne me reſteroit » plus qu'à m'aller cacher. La ſeule idée de ce coup » accablant me fait frémir. Inſenſés, mille fois inſen- » ſés ceux qui ſont les inſtrumens d'une ſecte! Ils » finiſſent toujours par être les dupes du zele aveugle » *le mieux payé* ».

Je ſuis bien de votre avis, mon cher Marquis: puiſſe votre exemple ſervir de leçon à tous les Caracciolis qui s'aviſeroient de vouloir ſe traveſtir en

(*a*) Un ancien Confrere de M. Caraccioli, par ſon crédit, empêche qu'on n'imprime rien pour prouver la fauſſeté des Lettres. Le prétexte dont ſe ſert M. Caraccioli, eſt *qu'on en veut à la mémoire de Ganganelli.* Ce tour eſt adroit : mais il eſt fâcheux que démontrer l'impoſture *des Lettres ſous le nom de Ganganelli*, c'eſt adminiſtrer la meilleure preuve qu'il n'eſt point du tout ici queſtion de *la mémoire de Ganganelli.*

Pape, & de fabriquer deux cents Lettres, uniquement pour avoir le plaisir d'établir, après avoir bien biaisé & bien louvoyé, ces deux petites assertions, *que la destruction de la Société est l'ouvrage du plus saint* & du *plus grand* de tous *les Pontifes, & que Ganganelli vivroit encore, si la Société n'eût jamais existé.*

His dictis, Monsieur Caraccioli, *Marquis-Colonel au service du parti*, pour signaler la haute estime que je fais de vos Lettres, je ne crois pouvoir mieux terminer celle que je viens de vous écrire, qu'en me servant d'un des protocoles dont vous nous donnez presqu'à la fin de chacune de vos Lettres, des modeles achevés. Trouvez donc bon qu'en copiant celui que le hasard me présente à l'ouverture d'un de vos volumes, j'ose me flatter, quoique ma Lettre ne vous soit pas *envoyée*, Monsieur le Marquis, comme *un Ouvrage de Trigonométrie*, d'avoir *prouvé géométriquement, c'est-à-dire jusqu'à la démonstration, parce que cela étoit nécessaire*, que les Lettres de Ganganelli sont très-apocryphes, & qu'en cela je suis, sinon *votre meilleur ami* (a), du moins celui de la vérité, dont je ne vous dirai pas que *j'ai l'honneur d'être avec respect* (b), parce que ce n'est pas le ton de la bonne compagnie, mais dont *je suis avec respect*,

Le très-humble & très-obéissant serviteur, K. A. C. D. K.

(*a*) Tous ces termes soulignés sont la finale de la Lettre LIX de Ganganelli, sur les *Mathématiques*, au Comte ***, *tome 1, prem. édit. p.* 298.

(*b*) Voyez la finale de la *Lettre XXXIII*, page 180, & celle de la *Lettre XXVII*, p. 202; *Lettre LXVI*, p. 339, tome 1, prem. édit. *Lettre CI*, p. 112, tome 2, prem. édit.

FIN.

ERRATA.

*P*AGE 1. *Il ne faut point d'accent aigu sur l'*e *dans les mots* mathématico, géographico, médico, *& autres semblables dérivés du latin.*

Page 2, *ligne* 7; *même remarque dans le mot* èpiſtolo-planétaire.

Page 113, *ligne* 19. *Rapportez au commencement de cette ligne le mot* de *qui se trouve à la fin.*

Page 114, *ligne* 14. è Galeno; *lisez* e Galeno.

Page 152, *ligne* 30. Jo me ne; *lisez* Io me ne.

Ibid. *ligne* 31. è jo ſo; *lisez* e io ſo.

Ibid. *ligne* 35. jo ſo; *lisez* io ſo.

Page 153, *ligne* 33. jo me ne, *&* jo ſo; *lisez* iò me ne, *&* io ſo.

Page 252, *ligne* 17. avant 1762; *lisez* avant 1758.

Page 265, *lignes* 25 *&* 26. préférer; *lisez* proférer.

Page 278, *ligne* 1. dès qu'elles parurent; *lisez* dès 1758.

Page 365, *ligne* 17. blouzé; *lisez* blouſé.

Page 404, *ligne* 13. dubbiò; *lisez* dubbio.

Page 408, *ligne* 10. impedir ne; *lisez* impedirne.

Page 410, *lig.* 10 *&* 11, *&* paſsim; *il ne faut point d'*è *aigu au mot* alinea.

Ibid. *ligne* 16. renderne; *lisez* rendere.

Page 413, *ligne* 34. cheſi; *lisez* che ſi.

Page 418, *ligne* 19. calamità; *lisez* calamita.

Page 464, *col. franç. ligne* 41. beaucoup moins; *lisez* pas même.

Page 489, *ligne* 31. ſepolero; *lisez* ſepolcro.

Page 491, *ligne* 22. contertarſi; *lisez* contentarſi.

Ibid. *ligne* 33. Monſignor; *lisez* Signor.

Page 492, *ligne* 5. tropo; *lisez* troppo.



Librairie Hatchuel
11. 1. 1986
[ZAH]







